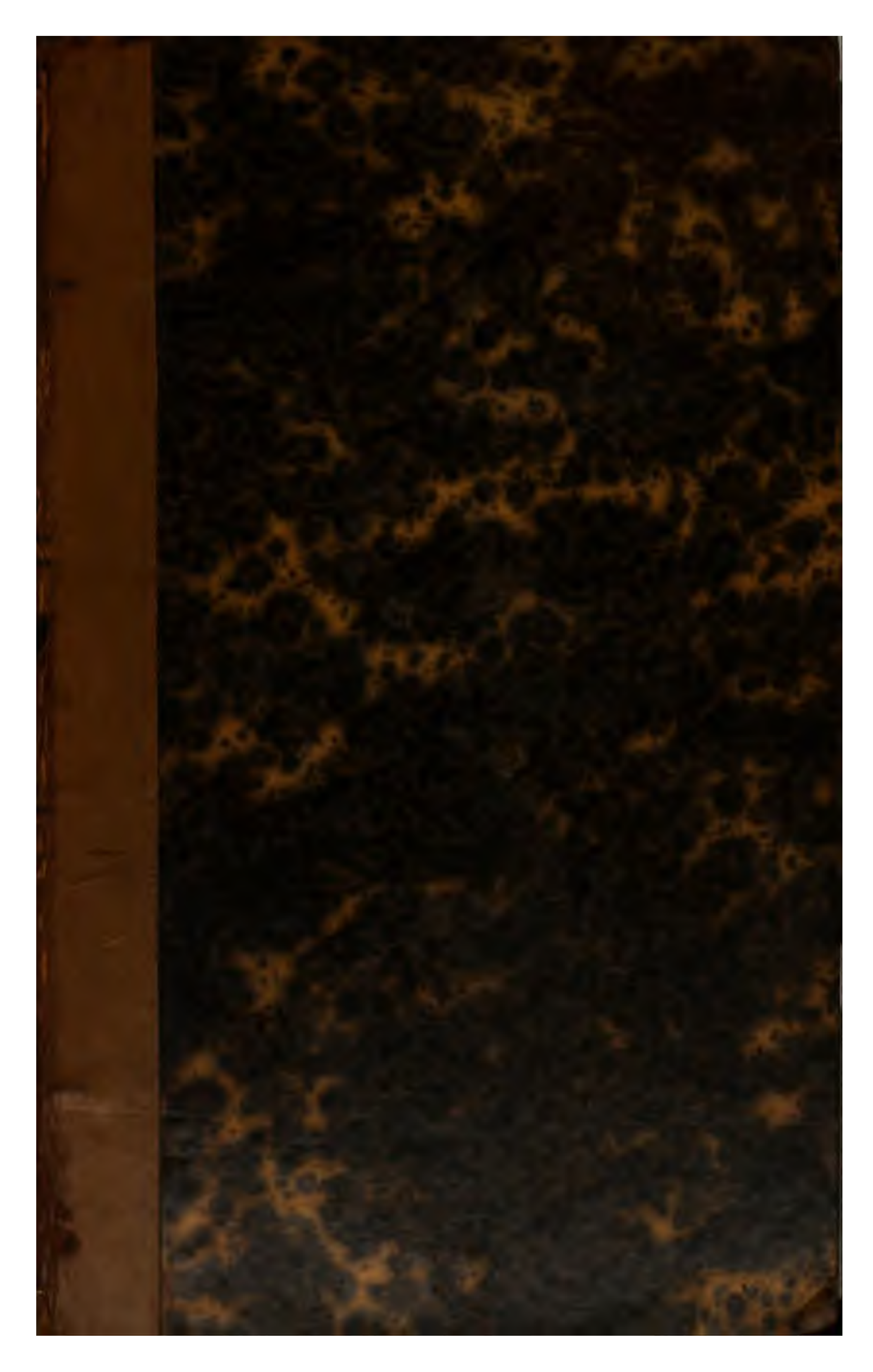
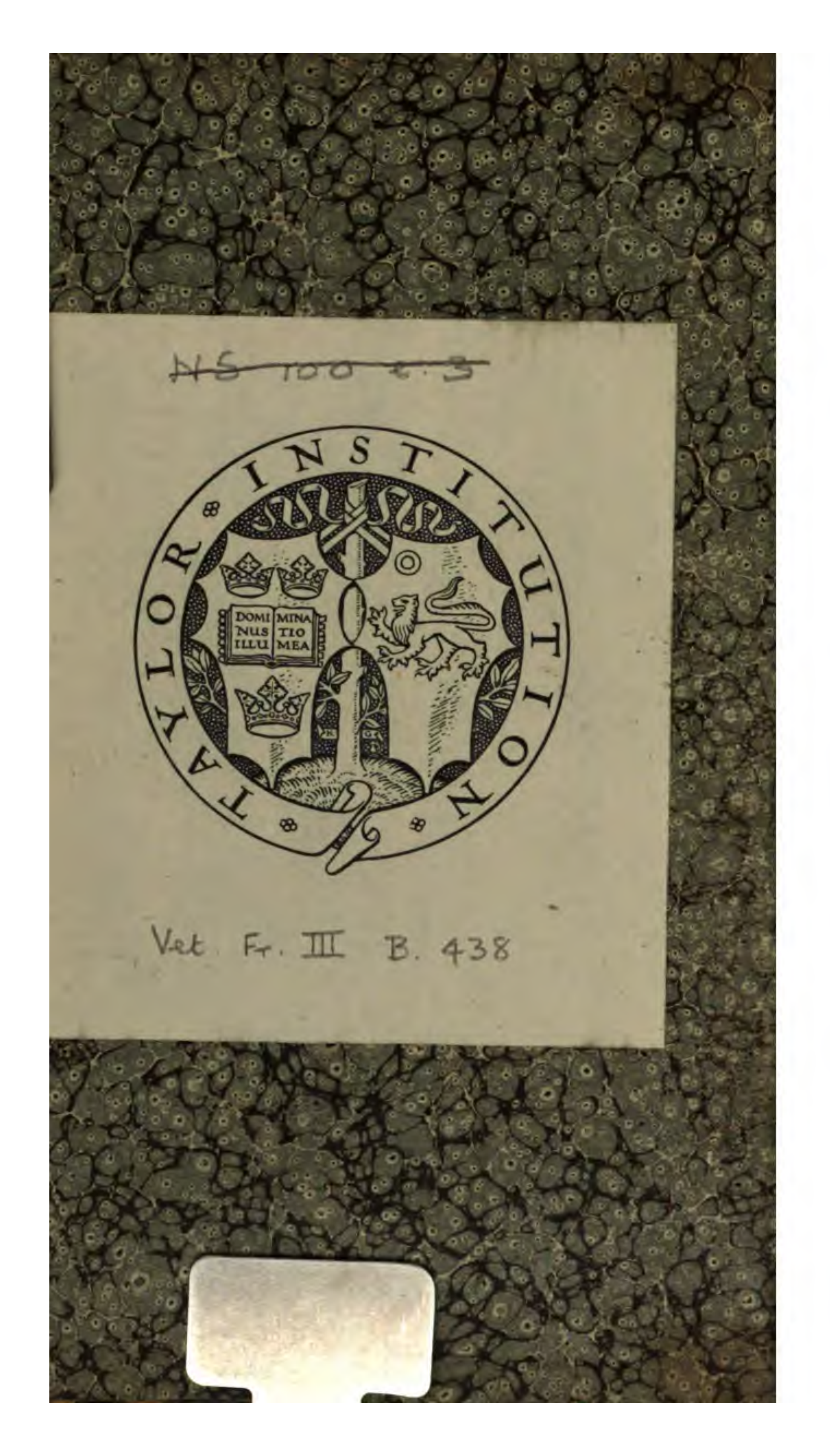



TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA



ŒUVRES COMPLÈTES

DE

H. RIGAULT

PARIS. — IMPRIMERIE DE CH. LAHURE ET Cie
Rues de Fleurus, 9, et de l'Ouest, 21

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

H. RIGAULT

PRÉCÉDÉES

D'UNE NOTICE BIOGRAPHIQUE ET LITTÉRAIRE

PAR M. SAINT-MARC GIRARDIN

TOME TROISIÈME

PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie

RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 14

1859



ÉTUDES
LITTÉRAIRES
ET MORALES.

ŒUVRES DE CHAPELLE ET DE BACHAUMONT,

Nouvelle édition, précédée d'une notice, par M. Tenant de La Tour.

Je connais un certain nombre de gens très-sensés, très-spirituels et un peu paresseux, qui, par aversion pour le mouvement et par système philosophique, font profession de haïr les voyages. Cette espèce de confrérie du repos a pris pour devise le proverbe oriental : « Il vaut mieux être assis que debout, et couché qu'assis. » Elle a pour patrons, dans l'antiquité, Socrate, qui, sauf pour aller en guerre, n'est jamais sorti d'Athènes, et, dans les temps modernes, Kant, qui est mort, dit-on, sans avoir mis le pied hors de Kœnigsberg. « A quoi bon quitter son chez soi? Les voyages, dites-vous, apprennent à connaître les hommes : raison de plus pour ne pas voyager. Ouvrez Homère, et vous verrez qu'Ulysse, le grand voyageur d'autrefois, qui avait visité les villes et étudié les mœurs, s'était fait une pauvre idée de l'humanité; il la méprise, se moque d'elle, et la dupe ni plus ni moins que Figaro. D'ail-

leurs, pour connaître les hommes, il n'est pas nécessaire de monter à cheval, en voiture, ou sur un vaisseau, et de courir aux quatre coins du monde. Restez chez vous, et regardez en vous-même. Nous avons tous un cœur, plus vaste que la mappemonde, plus inconnu que le centre de l'Afrique, peuplé de sentiments et de passions plus variées que les races de diverses couleurs dont est nuancé l'univers. Telle était l'opinion du plus grand des siècles, de celui qui a le mieux connu les hommes, du XVII[e] siècle enfin, qui pensait beaucoup, observait sans cesse, s'étudiait lui-même, et ne sortait pas de chez lui. » Voilà ce que j'entends dire à des sages de mes amis, dont les plus grandes débauches de locomotion sont des expéditions lointaines de Paris à Auteuil, à Passy, ou à Eaubonne. Ils partent de temps en temps pour ces pays perdus, en fredonnant, quand ils sont gais :

> Rarement à courir le monde
> On devient plus homme de bien,

ou en se récitant, quand ils sont tristes, la fable mélancolique des *Deux Pigeons*.

Il est très-vrai qu'au XVII[e] siècle on voyageait peu : Mme de Sévigné allait aux *Rochers* ou chez Mme de Grignan ; La Fontaine prenait le plus long pour aller à Château-Thierry voir ou plutôt ne pas voir sa femme, qui était à vêpres ; Racine, tout jeune encore, partait pour le Languedoc et s'installait dans la sainte maison de son oncle le chanoine, où il manquait de commettre quelques péchés mignons pour avoir trouvé les Languedociennes trop jolies. Mais en général les honnêtes gens de ce temps-là ne se dérangeaient guère, et j'ai trouvé dans de très-bons auteurs, pour expliquer cette immobilité, une théorie littéraire analogue à celle que nous avons imaginée pour expliquer la froideur du XVII[e] siècle à l'égard de la nature.

Il est à peu près reconnu aujourd'hui qu'au XVII[e] siècle personne, hormis deux ou trois privilégiés qui avaient des yeux pour voir, des oreilles pour entendre, et qui savaient, comme la Fontaine et Mme de Sévigné, le prix de l'herbe des champs et « des feuilles qui chantent, » personne, dis-je, ne comprenait ni le sainfoin, ni les roses, ni la senteur des bois, ni les soupirs du vent, ni le lever de la lune, ni le coucher du soleil. Le soleil, la lune, la campagne, la mer, n'ont été découverts que vers la fin du XVIII[e] siècle: la mer, par Bernardin de Saint-Pierre, sur les côtes de l'Ile-de-France; la campagne, par J. J. Rousseau, qui la rencontra par hasard un jour sur son chemin, en se promenant sur les bords du lac de Genève. C'est que le XVII[e] siècle était un trop bel esprit pour s'aviser de remarquer la nature : il vivait dans les salons, et, comme on l'a dit spirituellement, il ouvrait à peine la fenêtre pour regarder le jardin. Comprend-on l'impertinence de Mme de Rambouillet, qui osait s'écrier un jour devant trois ou quatre belles dames non moins dégoûtées qu'elle : « Je ne puis souffrir l'odeur du fumier! » Ce mot peint tout un siècle, comme je l'entendais dire l'autre jour dans une chaire publique. Et voilà comme au XVII[e] siècle on n'entendait rien aux beautés de l'univers!

C'est là la théorie en faveur, pour expliquer l'inintelligence de la cour de Louis XIII et de Louis XIV à l'endroit de la nature. Je ne veux pas la combattre ici, quoique je sois un peu de l'avis de Mme de Rambouillet, et que j'aie d'ailleurs la conviction parfaite que nos pères comprenaient la mer, et la campagne, et les bois, et les étoiles tout aussi bien que nous : seulement ils en parlaient moins, ils n'avaient pas fait de la nature un genre littéraire en pleine exploitation, une matière à paysages, une boîte de couleurs; ils n'avaient pas inventé le genre descriptif. Mais passons.

Pour expliquer les goûts casaniers du xvIIe siècle, on a imaginé une théorie semblable : Si l'on ne voyageait pas alors, dit-on, c'est la faute de Descartes et de sa philosophie : le spiritualisme était à la mode. A Paris, la société polie se réunissait en grand gala pour disserter sur le : « Je pense, donc je suis, » et pour discuter sur l'âme des bêtes. Quand on a pris l'habitude de méditer sur les grands problèmes de l'esprit, de vivre en tête-à-tête avec les idées innées et les esprits animaux, on fait comme Descartes, qui demeura si longtemps enfermé dans un poêle, on reste éternellement chez soi, comme un reclus, sans s'en apercevoir, et, à force d'étudier l'homme, on cesse tout rapport avec l'humanité. Voilà pourquoi le xvIIe siècle ne voyageait pas : il philosophait, et ne songeait pas à courir les champs ; il faisait le tour de l'esprit humain ; cela le dispensait de faire le tour du monde.

Je veux bien admettre cette explication, qui a cours aujourd'hui chez les personnes lettrées; mais avouez aussi que l'immobilité du xvIIe siècle avait encore une autre cause que la philosophie, et que la faute en est, non pas seulement à Descartes, mais au coche. Savez-vous un supplice plus formidable que le coche, le coche d'eau, le coche de terre, ce n'est pas la peine de les distinguer?

Par un chemin montant, sablonneux, malaisé, etc.

Aujourd'hui, pour aller à Lyon, il vous suffit de vous asseoir le matin sur d'excellents coussins, de vous adosser à une cloison bien rembourrée et bien capitonnée, de rouler doucement pendant quelques heures, en lisant un journal ou quelque roman spirituel de la Bibliothèque des chemins de fer, *Stella et Vanessa* de M. Léon de Wailly, ou l'aimable *Tolla* de M. Edmond About; le grand effort et le beau mérite de voyager ! Mais aller à Lyon au xvIIe siècle,

c'était un des grands événements de la vie : on faisait ses préparatifs trois mois d'avance ; on appelait son notaire et son confesseur, on mettait en ordre ses affaires et sa conscience, on embrassait sa femme, on bénissait ses enfants, et l'on partait. Au bout de onze jours, si le voyage était rapide (je m'en assurais hier dans Tallemant des Réaux), on arrivait brisé, meurtri, à demi mort, et l'on allait rendre grâce à Notre-Dame de Fourvières de ne pas être mort tout à fait. Quand on voyageait dans sa chaise, on versait trois fois en dix lieues comme M. de Turenne, on était dévalisé par une bande de voleurs comme M. de Retz, ou, si l'on était femme et jolie, on était enlevée à main armée, comme Mme de Miramion, par M. de Bussy-Rabutin, à la tête d'un escadron de chevaliers de Malte. Ces fatigues, ces hasards, ces périls étaient aussi propres, ce me semble, que les spéculations de la philosophie, à inspirer aux âmes les plus aventureuses l'amour du coin du feu; ou bien, si l'on tenait absolument à parcourir le monde, si quelque intérêt d'affaires ou de santé vous entraînait loin du logis, on s'associait, comme Chapelle et Bachaumont, on faisait provision d'argent, de belle humeur et de courage pour tout partager, plaisirs, ennuis et dangers, et l'on quittait Paris un beau matin, en laissant tous les salons en émoi, et en promettant de raconter en prose et en vers les événements du voyage.

C'était en septembre 1656. Chapelle avait besoin d'aller prendre les eaux d'Encausse, dans les Pyrénées. Chapelle passait, de son temps, pour un viveur, comme nous disons aujourd'hui, et les eaux d'Encausse étaient réputées souveraines pour les estomacs délabrés. Bachaumont, ami de Chapelle et gourmet comme lui, projetait justement le même voyage. Ils conviennent de partir ensemble ; jusqu'à Bourg-la-Reine ils regrettent leurs amis et pleurent de se séparer d'eux. A Antony, le chagrin commence à leur

creuser l'estomac ; à Longjumeau ils descendent de voiture, s'assoient au bord d'une fontaine et mangent deux perdrix froides. En général, leurs étapes assez courtes sont marquées par d'excellents repas ; leur récit de voyage ressemble à un menu perpétuel. C'est bien mieux encore après leur séjour fortifiant à Encausse : ici les voyageurs s'enivrent, là ils *s'empiffrent*, on voit que les eaux ont produit leur effet. J'ai toujours remarqué, en lisant les livres classiques où nos aïeux osent parler franchement de leurs nombreux repas (on ne se piquait pas alors, par bienséance, de vivre à jeun), qu'ils mangeaient bien plus que nous. Il y a décadence dans l'appétit national, progrès dans la tempérance publique, ou hypocrisie de sobriété. Desbarreaux disait un jour à un ami de Chapelle, M. d'Elbène, qui refusait un bon morceau pour ne pas se faire mal : « Êtes-vous donc par hasard de ces fats qui s'amusent à digérer ? » Chapelle et Bachaumont n'avaient pas non plus cette fatuité, sans doute, à en juger par leur régime de voyage. On n'avance pas vite quand on se nourrit si consciencieusement. Trois jours s'écoulèrent avant que les deux amis fussent arrivés à Orléans. Là ils changèrent d'équipage ; et, comme ils ne purent trouver de voiture commode à Orléans, ils en firent venir une de Paris. Un jour « parut à deux pas des portes, le long du grand chemin, une manière de coche fort délabré, tiré par de vilains chevaux et conduit par un cocher de louage. » C'était leur nouveau carrosse; ils s'y établirent tant bien que mal, et le lendemain soir ils allèrent coucher à Blois. A Blois on dîne chez le président de Bailleul, et l'on y dîne à merveille :

Là d'une obligeante manière,
D'un visage ouvert et riant,
Il nous fit bonne et grande chère,
Nous donnant à son ordinaire
Tout ce que Blois a de friand.

Puis après le dîner on part et l'on va se coucher à Amboise, où l'on soupe. Voilà comme on voyageait alors; manière lente et coûteuse, peu commode quand on a des affaires, mais, après tout, très-agréable pour les gens d'esprit et de loisir, qui ne tenaient pas à brûler le pavé et qui aimaient la conversation. On ne cause plus dans nos chemins de fer. Pour causer il faut avoir du temps devant soi, et la rapidité du trajet est si grande qu'elle ôte jusqu'au sentiment de la durée. On se sent emporté trop vite pour se rappeler qu'on a du temps à perdre. Et puis, pour causer avec plaisir, il faut connaître son causeur. Autrefois, dans les vieilles diligences où l'on vivait côte à côte avec un voisin trois jours et trois nuits, on formait avec lui une espèce de liaison *sui generis*, une intimité de voyage dont on jouissait pendant la route, et qu'on déposait en arrivant, avec sa houppelande et son portemanteau. Maintenant, à quoi bon commencer un dialogue qui va se briser à la station prochaine? comment nouer une relation avec un voisin qui tout à l'heure disparaîtra par la portière? On ne peut plus causer en voyage; rêver, pas davantage : rêvez donc à toute vapeur! Observer, encore moins : que voulez-vous observer par la fenêtre d'un wagon? des arbres, des remblais, des talus et des tunnels? C'est pourquoi il ne sortira jamais d'un chemin de fer un petit récit de voyage gai, spirituel, amusant dans son agréable lenteur et son aimable flânerie, comme celui de Chapelle et de Bachaumont, si aimé du XVII[e] siècle, si applaudi de Voltaire, et relu encore aujourd'hui, ne fût-ce que par qui veut apprendre comment on voyageait en France dans le bon vieux temps.

C'est en effet à ce point de vue quasi archéologique que le voyage de Chapelle et de Bachaumont, le morceau principal de l'édition de M. de La Tour, a conservé quelque intérêt pour nous, sans parler du plaisir que procurent

toujours un style aisé et piquant, un tour d'esprit fin et ingénieux. Il ne faut pas surfaire le talent des deux amis et le mérite de leur ouvrage ; leur prose a moins de sel que la prose d'Hamilton, et leurs vers, souvent prosaïques et plats, n'ont pas la grâce des vers de Voltaire. On ne trouve pas dans leur récit ce que nous aimons aujourd'hui dans les souvenirs de voyages, la peinture exacte et vive des lieux, des monuments et des hommes ; c'est à peine si de loin en loin Chapelle et Bachaumont nous donnent en passant quelques détails de mœurs sur les provinces qu'ils traversent, et les mœurs qu'ils étudient ne sont pas les meilleures. Ces deux mauvais sujets laissent là volontiers les beautés de la nature et les monuments de l'art pour aller se divertir en pitoyable compagnie. A Narbonne, on les conduit visiter la cathédrale. Ne leur demandez pas, au sortir de là,

Si l'architecte qui la fit
La fit ronde, ovale ou carrée,
Et moins encor s'il la bâtit
Haute, basse, large ou serrée.

Ils n'en savent rien ; ils ont à peine jeté les yeux sur un tableau de Sébastien del Piombo, qui leur a paru abominable, et ils ont pris congé de l'église au plus vite, pour se présenter « aux trois des plus polies demoiselles de l'endroit. » Voilà comme ces messieurs voyagent, partageant leur attention entre les belles femmes et les bonnes tables. Ils vantent avec la même reconnaissance la bonne chère de Toulouse et la beauté des Arlésiennes, « propres, galantes et jolies. » — « Elles nous donnèrent lieu de les accoster, ajoutent-ils, et sans vanité nous pouvons dire qu'en deux heures de conversation nous avançâmes assez nos affaires et que nous fîmes peut-être quelques jaloux. » En revanche, la ville de Bordeaux ne leur inspire que deux mauvais quatrains, et celle de Marseille qu'une bonne épigramme

contre Scudéry. Ces allusions piquantes aux personnages contemporains, semées çà et là dans le récit, en firent le succès au XVIIe siècle. On dut s'égayer beaucoup dans les salons de Paris de ce quatrain sur le gouvernement de Notre-Dame de la Garde, dont Scudéry avait fait tant de bruit :

C'est Notre-Dame de la Garde,
Gouvernement commode et beau,
A qui suffit pour toute garde
Un Suisse avec sa hallebarde
Peint sur la porte du château.

On s'amusait sans doute aussi, partout ailleurs qu'à Montpellier, de cette description d'un cercle de province : « Dans cette chambre, nous trouvâmes grand nombre de dames, qu'on nous dit être les plus jolies, les plus qualifiées et les plus spirituelles de la ville, quoique pourtant elles ne fussent pas trop belles ni trop bien mises. A leurs petites mignardises, à leur parler gras, à leurs discours extraordinaires, nous crûmes bientôt que c'était une assemblée des précieuses de Montpellier.... Elles se mirent exprès sur le chapitre des beaux esprits, afin de nous faire voir ce qu'elles valaient par le commerce qu'elles ont avec eux...

Les unes disaient que Ménage
Avait l'air et l'esprit galant,
Que Chapelain n'était pas sage,
Que Costar n'était pas pédant.

Les autres croyaient M. de Scudéry

Un homme de fort bonne mine,
Vaillant, riche et toujours bien mis ;
Sa sœur, une beauté divine,
Et Pélisson un Adonis. »

Copié à la dérobée, passé de main en main, promené de ruelle en ruelle, un tel récit de voyage, qui ne perdait ja-

mais Paris de vue et qui savait y revenir sans cesse par des allusions et des épigrammes lancées à propos, obtint dans la société du temps un succès de malice, comme des nouvelles à la main. Plus tard l'aisance et l'agrément du style conservèrent à ce petit ouvrage la bienveillance des amateurs, tant qu'on aima en France le genre léger, la poésie fugitive, et toute cette petite littérature agréable des anciens épicuriens français. Aujourd'hui nous nous piquons de sérieux, nous prétendons aller au fond des choses, les grâces de la forme ne nous suffisent plus, et les œuvres de Chapelle et de Bachaumont, même leurs œuvres complètes, dans le joli volume de M. de La Tour, nous paraissent un mets assez mince, depuis que nous avons l'appétit de la gravité. Aussi, pour s'intéresser encore à ces pages si goûtées autrefois, il est bon de n'y pas chercher seulement de la prose sémillante et des petits vers galants, mais d'y étudier deux hommes d'esprit du XVII[e] siècle, probablement bien supérieurs aux écrits qu'ils nous ont laissés.

On sait peu de chose de Bachaumont. Il était fils du président Le Coigneux et frondeur comme lui; c'est même lui qui avait trouvé ces noms de fronde et de frondeur. Bachaumont était un de ces beaux esprits séditieux et galants qui tournaient aussi lestement un rondeau contre Mazarin qu'un madrigal pour leurs maîtresses. Le petit nombre de pièces qui nous restent sous son nom ne nous permet guère de juger son talent; la plus importante, *le Divorce de l'Amour et de l'Hyménée*, n'est peut-être pas son ouvrage. Ce qu'on sait de certain, c'est qu'après une jeunesse orageuse (Tallemant des Réaux parle d'une escroquerie commise effrontément et aggravée par un mot cynique), Bachaumont, las des affaires, abandonna sa place de conseiller au Parlement, et se donna tout entier aux plaisirs du monde et de l'esprit. Il se lia avec Chapelle, fit avec lui le voyage d'Encausse, et l'écrivit avec lui d'un

style si bien appareillé, que, malgré beaucoup d'efforts, on n'a jamais pu discerner dans le récit la part de l'un et celle de l'autre.

Chapelle et Bachaumont étaient faits pour devenir bons amis. Tous deux, assez mal élevés par leurs pères, avaient eu de bonne heure sous les yeux de très-mauvais exemples. Le père de Bachaumont, tout président et tout marié qu'il était, avait continué longtemps, sans s'émouvoir des quolibets, un commerce intime de galanterie avec cette belle Mme Guillon dont la reine-mère disait : *E bella sta Guillon, mi ressemble.* Le conseiller Lhuillier, dont Chapelle était le fils naturel, était un homme d'esprit, fort ami de la gaillardise, à qui ses sœurs avaient l'attention d'envoyer chaque année pendant deux mois une servante accorte et proprette pour faire ses confitures ; c'est Tallemant qui raconte ce fait en souriant. Lhuillier, quand il venait à Paris, logeait chez Gassendi, qui donna des leçons de philosophie au jeune Chapelle, ainsi qu'à Bernier et à Molière. Quand Chapelle fut devenu suffisamment philosophe, Lhuillier se chargea lui-même d'achever son éducation et de compléter les leçons de métaphysique par des leçons d'amour. Après l'avoir mené chez Épicure, il le conduisit lui-même chez Laïs. Le grand siècle n'est pas toujours beau à voir de près. Chapelle profita si bien à l'école de Gassendi et de Lhuillier, que lorsqu'à vingt-six ans il perdit son père et qu'il hérita de quelques mille livres de rente, il se sentit assez philosophe pour se contenter de son bien et assez galant pour mener gaiement la vie. Il hanta mauvaise compagnie, et se lia, par exemple, avec d'Assoucy, qu'il rencontra plus tard à Montpellier, se sauvant avec son page pour échapper aux fagots ; puis il se rangea, c'est-à-dire qu'il ne fréquenta plus que des épicuriens de haute naissance, comme les Vendôme, les Condé, et quelques jeunes seigneurs qui auraient pu se chauffer, en place publique, du même bois

que d'Assoucy, mais qu'on ne pensait pas à brûler, parce qu'ils savaient porter élégamment leurs vices et les couvraient de l'éclat d'un grand nom. Partout, dans le monde et dans l'intimité, parmi les grands seigneurs et les grands esprits, à Chantilly avec M. le Prince, à Auteuil avec Boileau, Racine et Molière, Chapelle plaît à tout le monde par l'enjouement de son caractère, par l'agrément de son esprit naturel et cultivé, et par cette finesse de goût qui est peut-être la première de ses qualités et le trait caractéristique de son mérite. Chapelle, qui a si peu écrit et dont l'opinion avait une telle autorité sur les plus grands hommes de son temps, me représente assez bien une classe d'esprits peu nombreuse parce qu'elle est très-distinguée : c'est celle des hommes d'un goût singulièrement fin, délicat, difficile, qui ont tout lu, qui savent toutes choses et qui n'écrivent rien ou presque rien, parce que la volupté du repos est bien grande et que le sentiment très-vif de la perfection décourage de produire. Ils ont l'œil si clairvoyant qu'ils aperçoivent le faible de toutes les idées et de tous les styles : aucun prestige ne les éblouit, aucune renommée ne les abuse; leur goût est un crible qui ne laisse passer que le pur froment; c'est une de ces balances d'une sensibilité infinie qui ne pèsent que l'or. Ils sont paresseux, mais surtout par délicatesse, pour ne pas profaner par une œuvre incomplète leur rêve de perfection exquise, ou, s'ils consentent à laisser tomber une esquisse de leurs mains, c'est avec une négligence sincère qui ne permet pas de les juger. Tel je me représente Chapelle, qu'on ne mettrait pas à son rang si l'on voulait le classer d'après ses vers. Les anecdotes que le XVIIe siècle nous a transmises sur lui nous le montrent supérieur à ces œuvres inégales et en partie oubliées, où il ne mettait pas le meilleur de son esprit. Pour le bien connaître, il eût fallu l'entendre à quelque dîner d'Auteuil, à table entre Molière et Boileau, un peu avant le

dessert ; il eût fallu voir la liberté de ses jugements, même sur les œuvres de ses illustres amis, et l'autorité de son opinion aux yeux des gens de goût. Une anecdote racontée par Segrais nous donne quelque idée de cela.

« J'étais, dit Segrais, logé proprement et commodément au Luxembourg, et j'y fis un jour un régal à Despréaux, à Puymorin, son frère, à Chapelle et à M. d'Elbène.... La fête était faite pour lire un chant du *Lutrin* de Despréaux, qui le lut après qu'on eut bien mangé. Quand il vint aux vers où il est parlé des cloches de la Sainte-Chapelle :

> Les cloches dans les airs de leurs voix argentines
> Appelaient à grand bruit les chantres à matines,

Chapelle, qui se prenait aisément de vin, lui dit : « Je ne « te passerai pas *argentines* ; argentine n'est pas un mot fran- « çais. » Despréaux continuant de lire sans lui répondre, il reprit : « Je te dis que je ne te passerai pas *argentines ;* cela « ne vaut rien. » Despréaux repartit : « Tais-toi, tu es ivre. » Chapelle répliqua : « Je ne suis pas si ivre de vin que tu es « ivre de tes vers. » Leur dialogue fut plaisant, et M. d'Elbène, *qui avait du goût*, prit le parti de Chapelle. »

Il est piquant, comme dit à propos M. de La Tour, de voir Boileau traité de novateur par Chapelle, comme un romantique par un académicien de 1820. Le temps a donné tort à l'ennemi d'*argentines*. Ce mot charmant est devenu français. Mais des hommes très-distingués d'alors, Segrais et M. d'Elbène, donnaient gain de cause au buveur clairvoyant qui, à travers les fumées du vin, dénonçait le néologisme. Ce juge incorruptible, même dans l'ivresse, accepté par les plus grands écrivains et arbitre de l'opinion littéraire, si écouté des hommes de goût, c'est le véritable Chapelle, bien supérieur, selon moi, au Chapelle des œuvres diverses, et l'on apprend à le connaître moins dans ses vers, je le répète, que dans les anecdotes du temps et dans

la notice judicieuse et fine de M. de La Tour. Remercions le docte bibliophile de nous avoir donné cette édition nouvelle de Chapelle et de Bachaumont. L'impression en est belle; le texte est d'une correction scrupuleuse; les notes sont courtes et bien choisies; enfin les agréables pages dont M. de La Tour a orné ce petit volume lui assurent une place honorable dans la collection que M. Jannet a commencée avec tant de goût et de succès.

(*Journal des Débats*, 18 mai 1855.)

CORRESPONDANCE DE ROGER DE RABUTIN, COMTE DE BUSSY, AVEC SA FAMILLE ET SES AMIS (1666-1693).

Nouvelle édition, par M. Ludovic Lalanne, tome I.

Dans une de ses plus charmantes causeries, où sont touchés avec une exquise finesse tous les traits essentiels de Bussy-Rabutin, M. Sainte-Beuve a dit de sa correspondance :

« La correspondance que Bussy entretint pendant son long exil avec un nombre assez considérable d'amis, hommes et femmes, restés pour lui attentionnés et fidèles, a du prix pour l'histoire du temps, et il ne lui manque pour être tout à fait intéressante que de trouver un éditeur, un Walkenaër ou un Monmerqué qui en répare le texte, y restitue, s'il est possible, bien des noms propres, marqués par de simples et impatientantes *étoiles*, et qui donne des éclaircissements sur les personnages. »

En effet, cette correspondance, si souvent imprimée, ne

l'a jamais été complétement ni exactement. L'éditeur du premier recueil publié quatre ans après la mort de Bussy (1697), le P. Bouhours, homme de beaucoup d'esprit, de prudence et de ménagements, n'a laissé transpirer des lettres du caustique écrivain qu'un choix inoffensif, capable de faire prendre Bussy pour un agneau ; et, même dans cet état de discrétion et d'innocence, elles ont eu quatre éditions. Les suppléments ajoutés depuis à ce premier recueil sont bien insuffisants. Le texte en est altéré ; les noms propres, au moins dans les éditions françaises, ne sont indiqués que par des initiales ; enfin la correspondance de Bussy, telle que nous l'avons lue jusqu'ici, n'est qu'un abrégé infidèle. Heureusement Bussy, depuis quelque temps, a trouvé beaucoup d'amis empressés à le servir. M. Jannet a donné à l'*Histoire amoureuse des Gaules* une place dans sa précieuse *Bibliothèque*, et une place de choix, car son édition est excellente, et les notes qu'y a mises M. Paul Boiteau sont assez spirituelles pour ne pas paraître trop multipliées. La bibliothèque Charpentier, non moins curieuse des bons ouvrages, veut à son tour avoir son Bussy et l'avoir au grand complet. Après les *Mémoires* publiés il y a un an, voici le premier volume de la *Correspondance*. On sait que Bussy, mis à la Bastille en punition du scandale causé par l'*Histoire amoureuse*, ne sortit de sa prison que pour être exilé dans ses terres (1666). Ses *Mémoires* finissent avec sa prison ; ses *Lettres* commencent avec son exil et nous conduisent jusqu'à sa mort (1693). Pendant vingt-six ans, nous voyons passer devant nous tous les correspondants de Bussy, plus de cent cinquante personnes d'esprit, de condition, de sexe et d'âge divers. C'est le défilé le plus animé :

« Grands seigneurs et grandes dames, femmes vertueuses ou galantes, prélats et académiciens, poëtes et abbés, hommes d'épée et de robe, semblent s'être donné

rendez-vous autour de Bussy pour faire sortir de terre cet ancien monde si différent du nôtre. »

Ainsi parle M. Ludovic Lalanne dans la notice qu'il a mise en tête de son édition de la *Correspondance de Bussy;* car c'est lui qui s'est chargé de remplir le vœu de M. Sainte-Beuve. Son nom est à lui seul la meilleure des garanties. On peut d'avance être sûr qu'il ne négligera rien, et compter sur un texte aussi pur, aussi complet qu'il est possible, sur la suppression des « impatientantes étoiles, » sur la désignation précise des personnages, retrouvés avec sagacité, sur des notes opportunes, sobres et instructives, enfin sur une véritable édition de Bussy. Tous ces mérites se montreront surtout dans les volumes suivants, pour lesquels M. Lalanne a eu à sa disposition toutes les ressources désirables; ils se trouvent déjà dans le premier volume, quoique l'éditeur ait manqué, pour rendre son travail plus complet, d'un manuscrit important, égaré, à ce qu'il paraît, par un docte académicien[1]. Tel qu'il est, ce premier volume a des parties fort attrayantes dont je voudrais donner brièvement l'idée.

Les principaux correspondants de Bussy qu'on y rencontre sont, avec Mme de Sévigné, les ducs de Noailles et de Saint-Aignan, la comtesse de Fiesque, la marquise de Gouville, Mme de Montmorency, Mlle Dupré, Mlle d'Armentières et Mlle de Scudéry.

Les lettres de Bussy et de sa cousine sont une suite de combats singuliers. C'est d'abord l'affaire du portrait satirique de Mme de Sévigné, inséré par Bussy dans l'*Histoire amoureuse;* puis une explication sur le refus qu'a fait Mme de Sévigné de prêter à Bussy un millier de pistoles; enfin un vif débat sur une question d'étiquette : Qui, de M. de Grignan ou de Bussy, écrira le premier à l'autre au

1. Voir la notice de M. Lalanne, p. 12.

sujet du mariage de « la plus jolie fille de France. » Dans cette petite guerre, Bussy commence toujours par croiser la plume contre celle de sa cousine, prestement, comme un homme sûr de ses coups ; parfois même il a l'air de faire le généreux et de se réduire à la défensive ; puis il rompt malgré lui devant la vaillante Clorinde, et finit par tomber à genoux. « Levez-vous, comte, je ne veux point vous tuer à terre, ou reprenez votre épée pour recommencer le combat. » Bussy ramasse son épée, recommence le duel à la première occasion, et se fait de nouveau désarmer et pardonner. Telle est l'incomparable escrime de Mme de Sévigné, qu'elle bat et rebat l'habile et obstiné jouteur ; tel est son charme et sa bonne grâce, qu'elle le renvoie toujours content, quoique battu. Et pourtant il arrive à Bussy de n'avoir pas tort dans tous ses différends. Mais en ce cas-là même, par des arguments spécieux assaisonnés de plaisanteries aimables et de coquetteries innocentes, Mme de Sévigné lui persuade qu'elle a raison. Bussy prétend, et à bon droit, que c'est à M. de Grignan de le complimenter le premier en entrant dans la famille. Mme de Sévigné soutient, sans en démordre, que c'est à lui, Bussy, de faire les avances à M. de Grignan, et elle s'y prend si bien, la merveilleuse fée, que ce susceptible cousin si entêté des droits de la parenté, ce fier gentilhomme si intraitable sur la prééminence nobiliaire des Rabutin, se laisse mener à M. de Grignan par la victorieuse main de sa chère cousine, et le premier lui fait une belle révérence. Ainsi finissent d'ordinaire les rencontres de Bussy et de Mme de Sévigné ; ainsi va leur commerce : lui regimbant, elle triomphant. L'homme s'agite, la femme le mène. C'est bien souvent comme cela.

Dans la correspondance de Bussy avec ses autres amis et amies, on dirait que les rôles ont été partagés à l'amiable. Chacun a le sien. Le duc de Noailles et le duc de Saint-

Aignan sont les utilités. Ils ont l'oreille du prince ; ils lui parlent de l'exilé. Bussy leur écrit des lettres, toutes pleines des louanges du plus grand des monarques ; elles seront lues sans doute au petit lever. Le duc de Saint-Aignan a dû montrer à Louis XIV le compliment de condoléances qu'il a reçu de Bussy pour la mort de son fils : « J'ai su si bon gré au roi de la manière dont Sa Majesté vous a consolé, que ce maître-là m'a paru digne du service de toute la terre. Ce n'est qu'auprès de lui seul au monde qu'on peut trouver des douceurs à perdre ses enfants, quelque honnêtes gens qu'ils soient. » C'est un père de famille qui ose parler ainsi ! Pourtant il a un cœur et il aime ses enfants. Mais, pour trouver une louange d'un tour plus raffiné, il se fait pire qu'il n'est. On le prendrait pour un « dénaturé, » comme La Bruyère dit que sont les ambitieux. Ce n'est qu'un courtisan doublé d'un bel esprit.

Mme de Gouville est une de ces femmes aimables, si nombreuses au XVII[e] siècle, qui ont commencé par la galanterie et qui doivent finir par la dévotion. Au moment où nous la rencontrons, elle arrive à l'âge où, comme dit Saint-Évremont, « Dieu est le dernier amant. » Elle s'ennuie d'elle-même, écrit-elle à Bussy, et voudrait « se faire ermite. » Elle est à mi-chemin entre le monde et le couvent. Mme de Fiesque, la petite comtesse, cette « maîtresse intermittente du chevalier de Grammont, » cette folle « si salée dans sa folie » (c'est le mot de Mme de Sévigné), raconte à Bussy ce qui s'est passé à la cour de Mademoiselle. Elle a bien quelque grief contre son correspondant. Il a écrit dans ses *Mémoires* : « La conquête de la comtesse de Fiesque était, de toutes les affaires de galanterie, la plus aisée à terminer[1] ; » mais il a dit aussi en traçant son portrait : « Il n'est qu'elle seule au monde qui soit embellie

1. Tome II, p. 100.

d'un menton pointu. » Et un tel compliment vaut qu'on pardonne beaucoup. Elle a fait grâce à l'impertinent et ne lui marchande ni les compliments, ni les assurances d'amitié, ni les nouvelles du jour. Mais la grande nouvelliste, c'est Mme de Montmorency ; elle est comme chargée de la chronique de la cour ; elle annonce les promotions des maréchaux de France et des chevaliers de l'Ordre, les mariages, les morts, les aventures scandaleuses, et sa plume ne chôme jamais. Ses lettres, on l'a bien dit, sont de vrais bulletins : ils se suivent avec régularité, précision, concision. Même à la veille d'un procès qu'on va juger, elle trouve le temps d'informer Bussy qu'un chien enragé a mordu trois filles d'honneur. Parfois, le sujet aidant, elle prend le ton leste et vif. Ce n'est plus un bulletin, c'est une fort jolie lettre que celle où elle raconte le soufflet donné par Mme de La Baume au laquais de Mlle du Mény. « La Baume appelle la du Mény d'un étrange nom ; la du Mény demeure d'accord que ce nom lui convient, mais qu'il est commun entre elles deux. » Tout cela, sur le seuil de l'église. On ne s'étonne pas que Bussy appelle Mme de Montmorency le meilleur de ses correspondants, et lui fasse de temps en temps, sur l'agrément de son esprit, des compliments qui d'ailleurs pourraient être plus délicats : « Vous n'êtes pas si abrutie que vous pensez. » La délicatesse n'est pas le don de Bussy : en lui dominent toujours, à côté de l'homme d'esprit, le soldat, le libertin, et même le provincial[1]. Il a gardé le goût de la gaillardise, et veut le faire partager : « Mandez-moi le mot de M. de Grammont, » écrit-il à Mme de Montmorency, qui hésite à le dire, tant le mot est difficile à envelopper. Et pour l'encourager : « Je

1. « Au demeurant, Bussy était un fat à qui ni la cour ni la guerre n'ont jamais pu ôter le goût de la mauvaise compagnie ni l'air de la province. » (*Recueil de Maurepas*, t. IV, p. 265, cité par M. Lalanne dans sa notice, au Ier volume des Mémoires.) — C'est parfaitement vrai.

vous déclare, ajoute-t-il, qu'il n'y a ordure au monde que je ne vous dise, quand il s'en présentera occasion, sans vous faire rougir. » Et Bussy tient parole, et, si Mme de Montmorency ne rougit pas quelquefois, c'est que son front est aguerri.

Mlle Dupré, l'amie de Conrart, la nièce de Saint-Sorlin, une fille assez laide, qui sait quatre langues, y compris le latin, est la correspondante littéraire. Un été, elle a été prendre les eaux à Sainte-Reine, dans le voisinage de Bussy; elle lui a fait visite, s'est liée avec lui, et, de retour à Paris, le tient au courant des événements de la littérature : « Saint-Pavin est tombé en apoplexie; il n'est pas encore bien guéri. M. de Racan a fait pis, il est mort. M. Pellisson vient d'obtenir une pension de deux mille écus. L'abbé de Montigny a été reçu à l'Académie. » Elle envoie à Bussy les ouvrages nouveaux, et lui demande ce qu'il en pense. On voit que dans son cercle elle se pare des lettres de M. de Bussy et se croit éclairée d'un reflet de sa gloire. C'est une de ces personnes instruites, bien élevées, et qui seraient aimables si elles ne nageaient pas toujours en pleine littérature. Mariées, mères de famille, leur esprit et leur entretien auraient des intermèdes où il ne serait pas question des livres ni des auteurs, et où, pour ainsi dire, on prendrait ses vacances. Pour comble de malheur, Mlle Dupré raffole des bouts-rimés. Elle en fait sur tout sujet, et en expédie une provision dans chaque lettre. Elle en fait même contre l'amour, ce qui, laide comme elle est, n'est pas très-généreux. Bussy lui renvoie force compliments, et aussi des bouts-rimés qui ne valent guère mieux que ceux qu'elle lui adresse. Mais il ne semble pas faire grand état de son goût, ni de ses jugements, ni de ses recommandations. Comme toute femme lettrée, amie de ces messieurs de l'Académie Française, elle entend bien élire un peu les nouveaux membres; elle s'agite autour des fau-

teuils vacants, elle a ses candidats, elle fait valoir leurs titres et demande des voix. Un jour elle protége l'archevêque de Paris, Harlay de Champvallon, et demande à Bussy son suffrage pour lui. « Si je ne le lui donne, je le donnerai à quelque autre, » répond Bussy sans plus de façon, et il lui envoie un sonnet sur des rimes proposées par elle : « Prenez-vous à vos rimes si vous trouvez le premier quatrain un peu gaillard. On est trop heureux d'en sortir, à quelque prix que ce soit. » Voilà comme Bussy échappe au mauvais pas, et Mlle Dupré reçoit un sonnet « gaillard » en échange de la voix qu'elle n'a pas obtenue.

Mlle d'Armentières est une autre fille mûre, toute jaune et toute maigre, en dépit du lait d'ânesse, néanmoins de belle humeur et supportant gaiement les gaietés de Bussy, au besoin même donnant la repartie lestement pour une demoiselle. C'est l'amie de Mme Montglas, et Bussy l'entretient volontiers des crimes de l'infidèle. C'est sa plainte éternelle, c'est la blessure toujours saignante. Le bon Corbinelli, qui écrit à cet amant endolori des lettres pleines de naturel, de morale, de philosophie, et surtout de citations latines, pourrait dire à coup sûr : *Vulnus alit venis*.... Bussy a beau protester de sa haine, en prose et en vers, contre la perfide qui l'a trahi pendant sa captivité à la Bastille ; il a beau peindre sur les lambris de son salon des images et des devises comme celle-ci : « Une Fortune, avec le visage de l'infidèle et ces mots : *Leves ambæ, ambæ ingratæ*, légères toutes deux, et toutes deux ingrates, » Bussy l'aime toujours. Il oublie ce qu'autrefois il écrivait dans les *Maximes d'amour*, composées pour Mme de Montglas :

Pauvres amants qui criez nuit et jour
Et qui vous plaignez d'une ingrate,
Je ne crois pas votre cœur sans amour,
Quoique votre fureur éclate.
On voit toujours l'amour dans le dépit

Et jamais dans l'indifférence,
Et, lorsque l'on fait tant de bruit,
On aime encor plus qu'on ne pense.

Les amies de Bussy lui répètent souvent ce refrain, et il est curieux alors de le voir se défendre obstinément d'une constance plus honorable que toutes les épigrammes, les devises et les petits vers vindicatifs, et qui serait touchante s'il s'y abandonnait. On lui saurait gré d'avoir eu plus d'amour que de vanité; mais il gâte un bon sentiment par son ostentation à s'en dire guéri. Il saisit toutes les occasions de parler de son ancienne maîtresse, et quand sur ce sujet délicat on s'abstient de répondre, il se plaint, il demande fièrement si on le croit toujours malade. Ne s'avise-t-il pas de se lier avec le directeur de Mme de Montglas, le R. P. dom Côme, de correspondre avec lui et de lui parler de son amour, c'est-à-dire de sa haine? car il n'aime plus Mme de Montglas; il la hait, il la méprise. Longtemps il a cru l'aimer encore :

« Je lui cherchais des excuses, et je me disais des raisons bien meilleures que les siennes, tant j'étais ingénieux à me tromper moi-même. La vérité, mon révérend Père, est que mes sens étaient encore alors maîtres de la raison. Je disais de ma maîtresse comme Ovide de la sienne :

Aversor morum crimina, corpus amo....

Mais, si vous avez souhaité de me voir sans amour pour Mme de Monglas, vous avez contentement. On n'en peut être plus dégagé que je ne le suis, etc. »

Enfin tout le discours d'un amoureux de comédie. La réponse de dom Côme à ces confidences et à ces citations étrangement profanes est un modèle de bienséance, de finesse et de dignité :

« Je ne vous dis rien sur le chapitre de la dame dont vous me faites l'honneur de me parler; le ministère où elle m'em-

ployait m'impose un silence si austère que tout ce que je puis vous en dire, c'est que ses affaires et sa santé ne sont pas en assez bon état pour lui faire quitter Paris. Vous êtes bien heureux, Monsieur, d'avoir brisé vos liens : il n'y en a point de cette nature qui ne soient toujours dangereux et très-souvent incommodes. Je crois bien que votre sortie de la Bastille vous a rendu plus d'une liberté. Si j'étais maître de la mienne, Monsieur, je vous irais chercher jusque dans votre solitude ; nous y parlerions de ce grand maître qu'on ne se repent jamais d'avoir servi, et j'aurais le plaisir de vous dire quelquefois moi-même, qu'on ne peut être avec plus de respect que moi, etc.[1]. »

Plus tard, Bussy voulut insister et reparler à dom Côme de Mme de Montglas. Dom Côme lui répondit qu'il n'avait plus l'honneur de diriger la conscience de cette pénitente, trop peu pénitente : « Elle m'a trouvé, dit-il, trop incommode pour une personne qui ne veut rompre qu'à demi avec les folies du siècle. » Comme elle avait quitté Bussy parce qu'il était à la Bastille, elle quitta dom Côme parce qu'il lui défendait la comédie : elle aimait sa liberté et celle de ses amants, et ne voulait pas plus d'un confesseur qui l'éloignait du monde et la retenait au logis, que d'un amant qui se faisait mettre en prison. Dès que Bussy apprend que dom Côme ne dirigeait plus Mme de Montglas, il ralentit sa correspondance ; il ne lui écrit plus guère qu'un an après, lors de sa nomination à l'évêché de Lombez.

Comme Bussy se vante de sa haine contre Mme de Montglas, il se vante aussi de sa résignation à l'exil, et n'est pas plus sincère, ou ne lit pas mieux au fond de son cœur. A l'entendre, il est dans ses châteaux le plus heureux des hommes.... Il fait bâtir, il surveille les ouvriers, il reçoit

1. Correspondance de Bussy, tome I, p 76 et suivantes.

des visites et des lettres, il tient cercle avec sa famille, « avec qui il se divertit mieux qu'en mille visites de Paris. » Enfin « il se fait des plaisirs de tout. » Regardez-y de près, vous verrez que ce grand philosophe, si calme sous les coups du sort, ce patriarche entouré de ses enfants, ce châtelain si gaiement occupé de ses métairies, ce sont de faux personnages qu'il s'exerce à jouer. Sous ces rôles d'emprunt on aperçoit le courtisan qui porte impatiemment le poids de sa disgrâce : il meurt d'ennui dans sa province. Cette famille qui est sa félicité, il n'en parle presque jamais : il ne dit qu'un mot de sa femme, quand elle vient de lui donner un nouveau garçon. Il se plaint sans cesse de l'état de sa fortune, il gémit sur la rigueur du roi, il met tous ses amis en campagne, il écrit pétition sur pétition, il envoie à ses correspondants des copies de ses humbles et élégantes suppliques; il veut qu'on admire le beau tour de son style là où l'on ne peut que déplorer l'abaissement de sa pensée. Rien de plus triste qu'un tel spectacle. Le seul sentiment qui alors m'intéresse en lui, c'est sa franche colère quand il apprend qu'on va se battre tout près de sa province et qu'on se battra sans lui. Il ne peut se contenir :

« Est-il possible, Monsieur, écrit-il au duc de Noailles, que je voie la guerre sans y être, et que le roi, à qui je meurs d'envie de plaire, aux dépens même de ma vie, me la laisse passer inutilement pour son service, tandis que cent mille gens qui ne sont pas si zélés que moi vont avoir l'honneur de le servir? » (Lettre du 8 mai 1667.)

A la bonne heure! Voilà un sentiment vrai! C'est un soldat qui parle. Mais voyez comme chez Bussy un bon mouvement dure peu, et comme la vanité prend vite le dessus! Mme de Sévigné, devinant ce qu'il doit souffrir en voyant la guerre à sa porte, lui écrit d'un élan de cœur : « C'est chose douloureuse à un homme de courage d'être chez soi

quand il y a tant de bruit en France. » Mais Bussy n'entend pas qu'on ait l'air de le plaindre; il se redresse vivement, et de son ton le plus dégagé :

« Je vous rends mille grâces, ma chère cousine, de la part que vous prenez à ma mauvaise fortune; mais je veux vous en consoler en vous disant les raisons que j'ai d'avoir là-dessus l'esprit en repos. »

Et le voilà déclamant avec un grand dédain, qu'il ne tient pas tant à refaire un métier où il a reçu tant de dégoût, et qu'il entend parler aujourd'hui de la guerre de Flandre avec autant de tranquillité que s'il s'agissait d'une revue. « Ainsi, Madame, cessez de me plaindre sur le chagrin que vous croyez que j'ai. Il y a bien des gens en France qui ont eu de plus grands plaisirs que moi; mais il n'y en a point au monde qui aient moins de peines.... Après les contrariétés de la fortune, je suis aussi peu fâché de n'être pas maréchal de France que de n'être pas roi....

Quand on n'a pas ce que l'on aime,
Il faut aimer ce que l'on a. »

(Lettre du 23 mai 1667.)

C'est bien là Bussy. Toujours ce faux détachement des choses et cette contrefaçon de fière indifférence pour éviter l'humiliation d'être plaint. J'aimerais mille fois mieux l'aveu d'une faiblesse, à plus forte raison d'un chagrin honorable. Je ne puis m'empêcher d'en vouloir à un homme de tant d'esprit, qui met autant de soin à cacher ses meilleurs sentiments que d'autres à déguiser les pires, qui se calomnie par vanité, et qui donne aux autres une comédie dont personne n'est dupe, excepté lui-même. Mais voilà le malheur de n'avoir que de l'esprit.

Parmi les correspondantes de Bussy, une de celles qui, après Mme de Sévigné, ont le mieux pénétré dans ce caractère et l'ont su manier, c'est Mme de Scudéry. On n'a long-

temps jugé cette aimable et digne femme que sur la foi de deux méchantes langues, Tallemant des Réaux et Mme du Deffant[1]. Tallemant, qui ne la connaissait guère, car il estropie son nom, l'appelle « une des plus grandes hâbleuses de France, » et il ajoute : « Pour la cervelle, elle en a à peu près comme son époux[2]. » Mme du Deffant écrit à Horace Walpole : « Cette femme avait cultivé son esprit, qui était médiocre; elle prétendait à la célébrité et avait tous les ridicules que les prétentions peuvent donner. Ses lettres sont insupportables, et j'avoue, à ma honte, que je crois vous en avoir écrit quelquefois qui peuvent leur ressembler. » C'est pure illusion : les lettres de Mme du Deffant n'ont aucune ressemblance avec celles de Mme de Scudéry, et Mme du Deffant est bien bonne de rougir. Mme de Scudéry n'a pas l'esprit de Mme du Deffant : elle a mieux, selon moi, et c'est ce qui explique qu'étant de mince noblesse et veuve d'un poëte, c'est-à-dire sans richesse, elle sut, comme la célèbre marquise, former un cercle autour d'elle, où des personnes de distinction tenaient à honneur d'être admis. De hâblerie, de prétention, de ridicule, il n'en est pas trace dans ses lettres; si elles eussent été insupportables, Bussy, bon connaisseur, ne les eût pas supportées. Il fait mieux : il les goûte, et il en profite. C'est qu'il trouve toujours Mme de Scudéry non-seulement obligeante et serviable, mais discrète, judicieuse, pleine de droiture, d'honneur, et femme de bon conseil, enfin une de ces amies qu'il faut estimer en même temps qu'aimer. De plus, beaucoup de finesse, de l'agrément, de l'indulgence, nulle pruderie; et dans ses lettres un style ferme, sensé, dans le genre de celui de Mme de Maintenon, avec plus de douceur et de grâce. Cela vaut un peu mieux que tous les aiguillons de

1. M. Walkenaër, dans ses *Mémoires sur Mme de Sévigné*, a l'un des premiers rendu justice à Mme de Scudéry.
2. Tallemant, article *Scudéry et sa sœur*.

cette sèche Mme du Deffant. Peu à peu, Bussy, qui a le goût très-juste et du discernement sur les personnes, sent le prix de cette amitié et en subit l'ascendant sans trop de résistance. Il reçoit de bonne grâce bien de sages avis, et même des leçons données délicatement. Peu accoutumé à prendre au sérieux l'amour conjugal, il avait traité avec légèreté le veuvage de Mme de Scudéry :

« Comment, Monsieur, lui répond-elle, me dire que je suis bien aise d'être veuve, moi qui trois ans durant ai pensé mourir de douleur d'avoir perdu un fort bon homme qui était de mes amis comme s'il n'eût pas été mon mari?... Sachez, s'il vous plaît, que je vis d'une manière où la liberté ne me sert de rien; la société d'un honnête homme m'eût été plus douce. Faites-moi donc toutes les réparations que vous me devez. »

Bussy, qui eût admiré comme une merveille rare une femme fidèle à son mari vivant, admira plus encore cette fidélité à un bon mari mort. S'il ne fit pas un retour sur lui-même et sur sa conduite conjugale, il accorda du moins les réparations demandées. Mme de Scudéry ne se contente pas de lui donner, à la rencontre, de ces leçons amicales; elle tente de calmer son esprit, dont elle connaît « l'agitation, » et de soulager son âme, dont elle découvre toutes les blessures. Elle démasque aisément la prétendue haine que Bussy affiche pour Mme de Montglas. « J'ai bien ouï dire, écrit-elle, que vous autres, Messieurs, habillez quelquefois l'amitié avec tous les atours de la haine; mais, à vous parler franchement, la mascarade est un peu fâcheuse. » Et après lui avoir reproché de médire d'une ancienne amie : « Je pense qu'il ne faut plus que je vous en parle ni que je vous en fasse parler. » Elle prêche doucement Bussy; elle voudrait le voir moins souvent irritable, plus résigné, non pas plus philosophe, il ne l'est déjà que trop, dit-elle, mais plus chrétien; et elle s'efforce de le ramener

à la religion en l'invitant à méditer, en lui conseillant les bonnes lectures. Bussy lui avait dit, à la façon d'un mondain : « Pour moi, je me contente de ne faire tort à personne, de me réjouir et de vivre moralement bien. » Mme de Scudéry trouve que cette humilité n'est pas assez chrétienne :

« Il faut que je vous dise, tandis que je vous parle sérieusement, que vous me paraissez en certains endroits de votre lettre plus philosophe que chrétien. N'avez-vous point lu Pascal ? J'ai envie, si vous ne l'avez, de vous l'envoyer : car, outre qu'il y a bien de l'esprit dans son livre, c'est que je croirais bien que vous auriez besoin de fortifier un peu votre foi. Ne vous fâchez pas de mon petit sermon, je vous le fais de la meilleure amitié du monde. »

Bussy, qui se croit un excellent chrétien, se défend et réplique :

« Ne vous alarmez pas de ma foi, elle est bonne, et je suis chrétien encore plus que philosophe. Il est vrai que par de certaines actions je ne suis pas aussi régulier qu'un missionnaire, au moins en apparence ; car pour le fonds, je crois l'avoir meilleur que la plupart de ces gens-là. J'ai lu Pascal céans, et je l'ai lu avec admiration ; mais, comme vous savez, on n'imite pas tout ce qu'on admire. »

Au moins en apparence est charmant. En lisant les *Mémoires* de Bussy, on voit que ces *apparences* étaient de grosses réalités. Mais Bussy est sincère. Il a toujours eu « un fonds de religion et une dévotion particulière à la sainte Vierge, » même dans les moments où l'on s'en douterait le moins[1]. Il n'a jamais perdu la foi ; il ne lui manque que les œuvres, et les œuvres viendront plus tard. Mme de Scudéry n'est pas si coulante : elle trouve que ce fameux fonds laisse beaucoup à désirer[2] ; elle veut le réformer, et avec un accent d'amitié et d'onction, avec un

1. Mémoires, t. II, p. 305.

mélange de sérieux et d'agrément, qui a un charme inexprimable :

« Quoique vous me vouliez rassurer sur votre foi, Monsieur, lui écrit-elle, je vous dirai franchement que vous n'y réussissez pas tout à fait. Cependant, si vous vouliez devenir bon chrétien, ce serait une chose admirable. Après tout, Monsieur, on meurt, l'éternité est longue et la vie est courte. Il y a si peu de plaisirs véritables en ce monde que cela ne vaut pas la peine de se damner. Mais Pascal dit tout cela bien mieux que moi; et puis il faut que Dieu vous le dise, car nos discours n'opèrent rien sans lui, et, dans la vérité, je sais par expérience qu'il n'y a que les prières qui attirent la miséricorde de Dieu. Je vous exhorte, comme mon bon ami à qui je souhaite toute sorte de bien, de le prier le plus que vous pourrez. On ne devinerait jamais que vous eussiez un commerce de lettres avec une amie qui vous écrivît ainsi. Pour moi, je hais le monde; je m'en veux retirer, car depuis deux ou trois ans, sans me vanter, j'étais devenue à la mode. Ceci est gascon, j'ai envie de l'effacer. Mais je me lasse du monde, et je veux songer à bien mourir. »

On conçoit que Mme du Deffant ne comprît rien à de pareilles lettres. Bussy les comprenait; mais il n'était pas homme à s'amender sans délai. Il se trouvait si bien dans cet état si commode de soumission spéculative et de liberté pratique! Il se faisait de l'une une excuse de l'autre, et, parce qu'il avait la foi du charbonnier, il se dispensait, disait-il, de se conduire en capucin. Il sut néanmoins bon gré à Mme de Scudéry de ses petits sermons qui portèrent leurs fruits. Poussé dans le même sens par sa fille la religieuse, il se mit à lire les Pères de l'Église, et finit par se convertir, un peu tard, il est vrai, quand il n'était plus temps de pécher, mais entièrement et de bonne foi. La marque de sa parfaite conversion, ce fut qu'il pensa moins

de bien de lui-même, et ne parla plus de son excellent fonds. Son *Discours à ses enfants*, écrit trois ans avant sa mort, est une confession véritable :

« Il n'est pas, mes enfants, que vous n'ayez su l'attachement que j'ai eu pour les femmes et la réputation d'avoir été médisant. »

Il avoue l'un et l'autre tort sans y chercher trop d'excuses, et ajoute :

« Tout cela, mes enfants, ne vaut rien devant Dieu ni devant les hommes. Ce sont ces vices qui ruinent la fortune des gens, car les hommes ne pardonnent point, et qui ruineraient aussi toujours leur salut si Dieu ne pardonnait quand on l'en prie, et c'est ce qui me fait espérer d'être un jour sauvé, après avoir vécu pécheur et misérable[1]. »

Mme de Scudéry a certainement sa part dans cette conversion. Sa pieuse amitié méritait cette récompense. Nous la retrouverons, ainsi que de nouveaux correspondants de Bussy, dans les prochains volumes, que j'ai dessein d'analyser à mesure qu'ils paraîtront.

(*Journal des Débats*, 4 mai 1858.)

LETTRES SUR BOSSUET, ADRESSÉES A UN HOMME D'ÉTAT,

par M. Poujoulat.

I

Un des phénomènes les plus curieux de l'histoire, c'est la métamorphose qu'on voit s'opérer dans la physionomie des grands hommes à mesure que le temps s'écoule et

1. Mémoires, t. II, p. 304 et 305.

qu'on est plus éloigné d'eux. Ils devraient paraître, à ce qu'il semble, autant de statues immobiles sur leurs piédestaux, et dont les traits, fixés par le statuaire, laisseraient la même image dans la mémoire de toutes les générations. Mais comme chaque époque les considère à travers ses intérêts et ses passions, elle les transforme sans le savoir, et découvre ou croit découvrir en eux des aspects encore inconnus. Quelquefois ces changements à vue sont réels : de même qu'on ne comprend bien certains faits que lorsqu'ils ont porté toutes leurs conséquences, on ne peut bien juger certains hommes que lorsque le temps, en développant les suites de leurs actes, a fourni sur eux des documents nouveaux, et complété l'enquête de l'histoire. Mais combien de fois aussi ces transformations successives d'un même personnage historique sont un pur mirage devant les yeux troublés de la postérité! Combien de fois l'esprit de parti dénature le caractère des grands hommes pour trouver dans l'histoire ainsi contrefaite l'auxiliaire d'un système ou d'une passion ! N'est-ce pas vrai surtout de nos jours, où l'histoire, au lieu d'être, comme dit Cicéron, la conseillère et la maîtresse du genre humain, est si souvent un avocat mercenaire ou un faux témoin qui vend ses mensonges? Les plus grands personnages de l'humanité sont tombés à la merci des entrepreneurs de compositions historiques, et deviennent entre leurs mains des automates organisés pour répondre le oui et le non, selon la pression du doigt qui presse leur ressort. C'est ainsi qu'on a vu des réputations séculaires, entraînées dans la fortune des partis, tomber et se relever avec eux ; c'est ainsi que des noms illustres ont été remis en question, et que de grands écrivains, dont le rang semblait fixé depuis longtemps, en ont été déplacés pour recevoir de nos passions contemporaines, les uns un avancement, les autres une destitution qu'ils ne méritaient pas.

Un des exemples les plus remarquables de ces vicissi-

tudes, c'est M. de Maistre. On l'admirait il y a vingt ans, mais on ne le surfaisait pas; on lui reprochait hardiment ses idées absolues, ses contradictions, ses rêveries métaphysiques, son amour effréné des prophéties. On osait l'accuser de fausse érudition, quand il proclamait le christianisme de Sénèque et découvrait dans un vers de Virgile le célibat des prêtres [1]; d'impertinence, quand il nommait Locke une brute, et d'euphémisme ridicule quand il appelait Alexandre VI « un mauvais sujet. » On riait aux éclats de cet alchimiste du moyen âge, qui niait les découvertes de la chimie moderne, et cherchait dans les ravissements des saints au ciel une nouvelle théorie de la pesanteur. On s'indignait contre ce faiseur de paradoxes qui divinisait la guerre et le bourreau; on plaignait ce visionnaire qui s'obstinait à replanter dans la société moderne les institutions mortes d'un temps évanoui, comme cet ermite de la légende qui arrosait sans cesse un bâton dans l'espoir de le faire fleurir. On signalait l'action délétère de ce dangereux esprit sur les imprudents qui s'abritaient à son ombre. C'est, je crois, M. Sainte-Beuve qui a dit avec une juste sévérité que le de Maistre, pris à trop forte dose, *abêtit*. Et il ajoute, ce qui est dur pour certains disciples de M. de Maistre, moins spirituels et moins honnêtes que lui : « La bête a l'inconvénient de ne venir jamais seule; elle introduit le fripon [2]. » Eh bien! maintenant, tous les griefs de l'opinion sont oubliés. Les révolutions nous ont fait perdre la mémoire; les excès de la liberté nous ont jetés éperdus au pied des théoriciens de l'absolutisme. Il y a aujourd'hui tout un peuple d'idolâtres, agenouillé devant la statue de M. de Maistre; c'est un oracle, c'est un demi-dieu. Bien

1. « Quique sacerdotes casti dum vita manebat. » (*Énéide*, liv. VI.)
2. Voir sur M. de Maistre le remarquable portrait tracé par M. Sainte-Beuve, et un très-bon article de M. Scherer, dans *la Revue théologique*, publiée à Genève, sous la direction de M. Colani. — Cherbuliez.

plus, depuis la publication des *Lettres et Opuscules inédits*, où ce grand disputeur est si souriant et si aimable, le demi-dieu s'est doublé du bonhomme, et on l'adore aujourd'hui sous sa double forme, moitié patriarche et moitié prophète, un ambigu de Jacob et d'Isaïe.

Un autre exemple non moins curieux et plus illustre encore de la mobilité des jugements humains, c'est Bossuet; et qui pourtant plus qu'un si grand homme avait le droit d'y échapper? Il existait autrefois un Bossuet, sur la renommée de qui s'accordaient tous ceux qui avaient étudié de près, et sans parti pris, son génie et ses vertus. En glorifiant le grand évêque, ils regrettaient la théocratie du politique, les rigueurs du polémiste et l'indulgence du courtisan; mais ils reconnaissaient en lui le représentant victorieux de l'autorité religieuse, maintenant sans défaillance l'orthodoxie contre le protestantisme, et l'unité du dogme et de la morale catholiques contre les jansénistes et les jésuites, l'arbitre intrépide et respectueux du saint-siége et de la royauté, c'est-à-dire le Bossuet que le XVII[e] siècle avait proclamé le dernier des Pères de l'Église, et devant qui s'était incliné le siècle même de Voltaire, en un mot, le Bossuet de la tradition.

Comment se sont peu à peu altérés les traits de cette grande physionomie? Un des premiers écrivains qui se sont emparés de Bossuet pour le métamorphoser à leur aise, c'est précisément l'homme dont je parlais tout à l'heure, celui qui doit lui-même au caprice des événements une si étrange promotion de gloire, M. de Maistre. On ne comprendrait pas ce que, M. de Maistre a osé faire de Bossuet, si l'on ne savait que, lorsque le jansénisme et le gallicanisme sont en jeu, ce fougueux lutteur ne se possède plus; son imagination s'allume, sa colère monte, et il frappe au hasard sans diriger ses coups. Ne lui dites pas qu'il se trompe, il n'écoute plus rien. On se rappelle que, dans la conversation

même, dans ses discussions du coin du feu, M. de Maistre n'admettait pas d'objection. Il faisait un monologue, et quand venait la réplique, il appuyait la tête sur sa main et s'assoupissait. J'ai remarqué que ce sommeil du maître est une des grâces d'état de ses disciples. Quand on veut leur démontrer qu'ils s'égarent, ils ferment les oreilles et les yeux et s'endorment du sommeil des justes. Ils ne profitent jamais des réfutations, et l'on pourrait leur appliquer, pour expliquer leur persistance dans l'erreur, ce mot du *Légataire :* « C'est votre léthargie ! »

M. de Maistre regarde Bossuet comme son adversaire naturel, et il a raison : Bossuet avait ruiné d'avance tous ses paradoxes. M. de Maistre, en effet, n'est au fond qu'un politique; l'Église pour lui est surtout un gouvernement, et la religion un code de théologie qu'il interprète à sa manière, comme un jurisconsulte explique et défend la loi civile. Qu'on ne lui demande pas, même dans sa correspondance, d'onction et d'effusions pieuses, comme il s'en exhale des cœurs vraiment religieux. On trouvera toujours en lui le gladiateur prêt à combattre, la main sur la garde de son épée. Il était né pour se poser le champion d'une cause : il a choisi celle de l'infaillibilité et de la souveraineté absolues du saint-siége, qui convenait à son esprit roide, et logique dans le faux. L'Église étant un gouvernement, s'est-il dit, le gouvernement est nécessairement souverain, parce qu'il n'y a pas de gouvernement sans souveraineté; et il est nécessairement infaillible, parce qu'il n'y a pas de souveraineté sans infaillibilité absolue. Or, c'est précisément ce qu'a nié Bossuet. Prise à son point de vue véritable, la déclaration des quatre articles n'enlève rien au pape de son pouvoir légitime, et se réduit seulement à cette restriction innocente : « Le pape n'est pas Dieu. » Pris dans son vrai sens, et avec toute sa portée, le système de M. de Maistre se résume dans cette maxime : « Le pape, c'est Dieu même. »

C'est dans le livre de l'*Église gallicane* que M. de Maistre a livré à Bossuet les plus grands combats, combats de ruse, où il est le modèle du parfait tacticien. Il commence par louer la *foi monarchique* de Bossuet; il va même jusqu'à reconnaître que la soumission de l'évêque au roi n'avait rien d'avilissant, puisqu'elle était purement chrétienne; puis tout doucement il métamorphose Bossuet en un gentilhomme bien appris, qui savait dire mieux que personne tout ce qu'il fallait, comme il fallait, et quand il fallait, et qui s'arrêtait au bon moment pour n'avoir rien à démêler avec l'autorité. « Les souffrances du peuple, dit M. de Maistre, la publicité des désordres, ne lui arrachèrent jamais un seul cri. Toujours semblable à lui-même, toujours prêtre et rien que prêtre, il pouvait désespérer une maîtresse, sans déplaire à l'auguste amant[1]. » M. de Maistre affecte d'oublier les lettres éloquentes où Bossuet plaide auprès du roi la cause des peuples, par exemple celle du 10 juillet 1675, rappelée avec bonheur par M. Poujoulat. M. de Maistre affecte de ne pas comprendre cette parole fameuse de Mme de Montespan à Bossuet, rapportée par l'abbé Ledieu : « C'est votre orgueil qui m'a fait chasser! » Enfin, c'est M. de Maistre qui a fait le premier de Bossuet un Dangeau de génie.

Voilà quelle a été la tactique de cet habile partisan. Bossuet est sorti de son livre doublement hérétique, comme complice du roi par flatterie et des jansénistes par faiblesse, de façon qu'il a perdu sous ces traits nouveaux ce caractère d'impartialité, de justesse, d'équilibre entre tous les excès, qui jusqu'ici était sa gloire, et qui en faisait le plus ferme défenseur de la foi, le conciliateur le plus sage entre les droits du Vatican et ceux de la royauté.

Dans une certaine mesure, M. de Maistre a réussi. Pen-

1. *Église gallicane*, chap. XII.

dant que son astre montait sur l'horizon, celui de Bossuet a décliné sensiblement. Il se soutenait encore pendant la Restauration, parce que la Restauration croyait à l'Église de France. M. de Bausset, qui écrivait alors son histoire, s'y montre aussi *Bossuétien* qu'il est *Fénelonien* dans l'histoire de Fénelon. Mais aujourd'hui, devenus plus orthodoxes, nous ne croyons plus à l'Église de France. On se débarrasse peu à peu du fardeau des libertés gallicanes; partout on se détache de la chaîne incommode des traditions. Hier encore le *nouvel Oratoire*, se séparant solennellement de l'ancien, proclamait, par la bouche d'un de ses membres, son divorce d'avec ses plus illustres aïeux, Malebranche et Massillon, tendait la main aux jésuites, et proposait avec candeur de faire des ratures dans le fameux sermon *sur le petit nombre des élus*, pour ôter à la religion un caractère sombre et sévère qui éloigne les cœurs [1]. Évidemment Bossuet, pour qui le christianisme est la religion d'un Dieu crucifié, et qui parle sans cesse des « saintes tristesses de la foi, » Bossuet n'est pas à la hauteur de ce christianisme égayé, qui s'ajuste si bien à la dévotion du siècle. Son autorité s'est donc singulièrement amoindrie, du moins aux yeux des esprits vulgaires qui suivent l'impulsion de la vogue et prennent le mot d'ordre du succès. Mais elle n'est pas détruite. M. de Maistre n'a pu jeter à terre la gloire du grand évêque; quiconque sait encore lire et penser, distingue entre l'homme de génie, l'érudit profond, l'historien puissant, l'orateur incomparable, et le discuteur subtil, le sophiste passionné, écrivain du premier ordre quelquefois, mais presque toujours penseur du second; en un mot, le demi-grand homme qu'on appelle M. de Maistre. Bossuet, quoique délaissé, demeure toujours debout comme une

1. Nouvelle préface de M. l'abbé Gratry, à la tête de la 2e édition de *la Connaissance de Dieu.*

barrière dressée contre les novateurs rétrogrades qui s'attellent par derrière au char de l'Église. Aussi a-t-on renoncé à l'attaquer de vive force. Par une manœuvre inattendue, on s'applique à l'enrôler sous la bannière des néo-chrétiens. M. l'abbé Gratry affirmait, il y a quelques jours, que si les oratoriens d'autrefois vivaient encore, ils seraient ultramontains : hypothèse commode qui rallie les dissidents, et renoue artificiellement la tradition; c'est exactement le procédé d'assimilation des écrivains du XVIIIe siècle, qui avaient fini par découvrir dans Massillon un philosophe et presque un voltairien; c'est celui des politiques de 1789, qui faisaient asseoir Fénelon sur les bancs de la Constituante; c'est celui à l'aide duquel on s'approprie Bossuet. Mais comment affilier aux doctrines du jour l'auteur de la *Déclaration?* Cela n'est pas facile. On se rappelle l'artiste qui en neuf transformations ramenait la tête de l'Apollon du Belvédère à celle d'une grenouille : quelques coups de crayon de plus ou de moins, voilà toute une métamorphose. Vous prenez un portrait de Bossuet, vous modifiez quelques lignes, vous appuyez ici, vous effacez là, vous mettez telle partie dans l'ombre, telle autre en lumière, et vous êtes surpris du grand effet de ces petits changements. J'ai vu un gros livre, conçu dans cette nouvelle manière, où Bossuet devenait un ultramontain qui avait feint d'être gallican pour ne pas perdre sa place. En résumé, quel est le nouveau Bossuet qui s'échappe ainsi du ciseau de nos modernes statuaires? Un diplomate, beaucoup plus ami des jésuites qu'on ne l'a dit, beaucoup plus ennemi des jansénistes qu'on ne croit, un gardien officiel et contraint des traditions de l'Église de France, un gallican sans le vouloir qui s'écrie du fond du tombeau : « Ma conduite n'a été qu'une transaction entre le temporel et le spirituel, un expédient utile à l'Église sous un roi ombrageux qui tenait à ses droits; mais, puisque aujour-

d'hui le vent qui souffle est celui du midi, et qu'on n'est plus forcé

De rendre grâce à Dieu de n'être pas Romain,

tenez pour certain qu'en 1854 je serais ultramontain, comme vous, et que j'écrirais dans l'*Univers* sous la direction de M. Veuillot. »

Tel est le nouveau Bossuet, celui de la plus fraîche date et de la dernière édition. Je sais gré à M. Poujoulat de n'avoir pas copié son héros d'après le nouveau modèle. Il n'a ni défiguré ni calomnié Bossuet. Il est vrai que sur les points délicats il s'abstient, et que je suis réduit à louer son silence. C'est ainsi qu'il célèbre Bossuet orateur, philosophe, moraliste, et qu'il s'efforce d'oublier le théologien de 1682, car, en un tel sujet, une page évasive équivaut au silence. Il y aurait eu plus de courage sans doute à prendre ouvertement la défense de ce grand homme, et à ne pas souffrir que des mains impertinentes l'affublent d'un costume qui n'est pas fait pour lui; mais ce serait trop demander peut-être. M. Poujoulat, qui consacre un volume entier à la gloire ecclésiastique et littéraire de l'illustre évêque; M. Poujoulat qui l'admire, qui l'adore, laisse dans la pénombre, comme si c'était un méfait, sa défense glorieuse de l'Église de France, et, aujourd'hui que les plus chétifs et les plus obscurs ennemis diffament à l'envi ce grand acte, il faut considérer le demi-silence d'un historien honnête et timide comme une dernière marque de respect! Cela donne la mesure du chemin que la France a fait depuis 1682!

Il y a bien d'autres lacunes encore dans le livre de M. Poujoulat, qui dans Bossuet étudie surtout l'écrivain. Mais à ce point de vue, il est bon juge. S'il ne porte pas dans sa critique l'éloquence de M. Villemain, la justesse spirituelle de M. Saint-Marc Girardin, la fermeté de vues

de M. Nisard, la finesse et l'élégance de M. Patin, enfin toutes les qualités des plus récents admirateurs de Bossuet, il y montre une chaleur de conviction communicative, un enthousiasme de bon exemple, qu'il justifie par un assortiment de citations bien placées, quoiqu'elles ne soient pas nouvelles, et que le choix des cours de littérature les ait depuis longtemps consacrées. Son style a de l'ampleur, de la sonorité, de l'éclat et même du luxe: et s'il fallait le rattacher aux traditions littéraires du XVIIe siècle, j'oserais dire que M. Poujoulat appartient à cette école rhétoricienne dont Balzac est le chef, qui s'exagère le prix des mots, ne distingue pas celui des idées, et répand également sur toutes l'uniformité d'une même élégance.

Ne cherchons donc pas dans les *Lettres sur Bossuet* une exposition complète et encore moins une discussion, soit de sa politique religieuse, soit de sa philosophie de l'histoire, soit de sa méthode historique. L'ouvrage de M. Poujoulat est une série d'épanchements oratoires, de conversations didactiques sur certaines parties choisies de la vie et des œuvres de Bossuet, sans unité parfaite, sans plan d'avance bien arrêté. Il n'a ni la composition savante d'une œuvre littéraire, ni l'abandon d'une causerie; ce n'est pas un livre, et, malgré son titre, ce ne sont pas des lettres. Ce sont les monologues parfois lyriques et les extases d'un esprit facile, enthousiaste et brillant, qui prosterne son admiration devant les divers chefs-d'œuvre d'un grand génie, comme une âme pieuse va tour à tour s'agenouiller aux diverses chapelles d'un temple. Et, comme toute dévotion sincère a besoin de propagande, M. Poujoulat a entrepris de communiquer la sienne aux hommes d'État de l'étranger, et s'est fait auprès de la diplomatie européenne le missionnaire de notre littérature. Je le félicite de son entreprise, et lui demande pardon de lui présenter quelques objections.

Je souhaite d'abord que l'homme d'État qui reçoit les lettres de M. Poujoulat ne gouverne pas un royaume constitutionnel : car, à titre de ministre d'un pays libre, il ne saurait partager le goût de son correspondant pour les théories de l'absolutisme. J'admire profondément Bossuet, mais je ne puis voir dans la *Politique tirée de l'Écriture sainte* « le chef-d'œuvre de la politique éternelle ; » je ne puis admettre avec M. Poujoulat que, « dans quelque pays qu'on applique les principes de Bossuet, gouvernants et gouvernés s'en trouveront bien. » Il n'est pas nécessaire d'aimer beaucoup la liberté pour ne vouloir être ni gouvernant ni gouverné avec un pareil régime. Cette royauté biblique dont Bossuet trace la théorie est la royauté du droit divin, inviolable et illimitée. C'est le despotisme de la société primitive, sortant des tentes d'Israel et venant s'imposer au monde moderne, trop émancipé pour s'accommoder de la constitution de Juda. Il y a dans ce livre des règles admirables de gouvernement, d'excellents conseils qui conviennent à tous les peuples civilisés ; mais le fond même de la politique sacrée n'est pour nous qu'un anachronisme, et il faut ranger l'ouvrage de Bossuet parmi ces codes abrogés où l'histoire admire encore le génie du législateur, sans regretter que le temps ait aboli ses lois.

Je désire aussi que l'homme d'État dont M. Poujoulat s'applique à former le goût ne soit pas protestant : car il sera désobligé de voir soutenir par lui, avec tant de feu, cette ancienne thèse, que le protestantisme n'est pas une religion. L'homme d'État, qui lit sans doute la *Revue des Deux Mondes*, puisqu'il aime tant notre littérature, ne manquera pas de renvoyer M. Poujoulat à la réfutation si spirituelle et si décisive que M. de Rémusat a donnée de cette opinion dans son bel article sur M. Merle d'Aubigné. Aussi je n'insiste pas sur ce point. Mais M. Poujoulat va plus loin. Selon lui, la Réforme n'a pas été une réforme, mais le dé-

chaînement d'une force révolutionnaire qui tôt ou tard doit entraîner les réformés à la ruine. Le protestantisme est une plante vénéneuse. A quoi l'homme d'État répond avec justesse : « Si la plante est vénéneuse, ceux qui ont goûté de ses fruits sont perdus, sans doute. » M. Poujoulat ne nie pas la conséquence, mais il convient que le poison est un poison lent, puisqu'il y a des peuples protestants aussi moraux que les peuples catholiques. Seulement il explique ce phénomène en attribuant la moralité des hérétiques soit à un reste de catholicisme latent qui persiste encore sous le protestantisme officiel, soit à une constitution morale assez robuste pour lutter longtemps contre l'effort du poison. Mais il n'est pas moins inévitable que tôt ou tard ces derniers vestiges de catholicisme intérieur s'effaceront, que ces dernières forces morales s'évanouiront, et que tous les peuples qui ont mangé du fruit de la Réforme périront empoisonnés, s'ils ne prennent pas à temps l'antidote de la conversion. C'est la conséquence forcée de la thèse de M. Poujoulat. L'état actuel de l'Europe fait présumer que ce triste dénoûment ne s'accomplira pas demain. Les sociétés protestantes, quoique gouvernées par le principe de liberté, ne paraissent pas les plus malades ; quelques-unes même prospèrent à tel point, que, si l'homme d'État de M. Poujoulat, après avoir défendu le protestantisme contre lui, s'avisait de prendre l'offensive, il aurait beau jeu d'établir le parallèle de ces nations hétérodoxes et florissantes avec la décadence incontestée de certains peuples catholiques. Afin de prévenir une telle comparaison, inquiétante pour la conscience des fidèles, M. Poujoulat aurait dû, sans hésiter, reconnaître cette heureuse fortune des hérétiques, et, la tournant contre eux, traiter éloquemment ce thème si familier à la chaire chrétienne, que le succès est souvent le signe de la colère de Dieu. Son illustre maître, Bossuet, lui enseigne à toutes ses pages comment

il faut développer en pareil cas la fameuse parole : « Malheur à vous qui riez, car vous pleurerez. » Par cette argumentation prévoyante, et autorisée par les plus grands exemples, M. Poujoulat se mettait en garde contre la réplique infaillible de son homme d'État, au lieu qu'il se découvre, et qu'il reçoit en pleine poitrine la riposte protestante, ce qui est intrépide, mais imprudent.

Ma dernière observation se rapporte au *Traité de la connaissance de Dieu et de soi-même*. A propos d'un chapitre de cet ouvrage, où Bossuet examine la différence entre l'homme et la bête, M. Poujoulat expose ses propres idées sur cette question si grave, et, quoiqu'il se montre plein de bienveillance pour les animaux, il leur fait cependant une injure dont je voudrais les défendre. Je vais citer le passage de M. Poujoulat, pour donner une idée de son style et des agréments de détail qu'il sait mêler à une analyse de Bossuet :

« Montaigne, qui a dépensé tant d'érudition, d'esprit et de style pour grandir les animaux aux dépens de l'homme, et qui, s'il disait vrai, donnerait envie d'être animal, soutient qu'il *se trouve plus de différence de tel homme à tel homme, que de tel animal à tel homme*. Bossuet *a pitié d'un si bel esprit*, soit qu'il dise sérieusement une chose si ridicule, soit qu'il raille sur une matière qui d'elle-même est si sérieuse. Y a-t-il un homme si stupide qui n'invente du moins quelque signe pour se faire entendre ? Y a-t-il une bête si rusée qui ait jamais rien trouvé ? Un souvenir de mes courses en Afrique se présente ici à ma pensée. Rentrant un soir à Alger par la route qui mène au faubourg Bab-Azoun, je vis au bord du chemin quelques négresses accroupies et silencieuses dont l'aspect me saisit ; les années et la misère avaient flétri leur triste visage ; une chevelure semblable à de la laine, un large nez aplati, des yeux ronds sans lumière, une énorme bouche avec de longues dents

blanches, de longues oreilles, voilà ce qui s'offrit à moi ; nulle trace visible de rayon intellectuel sur ces figures; tous les caractères de la bête étaient là réunis. Ces créatures mangeaient du concombre de la même manière que les singes; je m'arrêtai en face d'elles à cinq ou six pas; elles ne paraissaient pas s'en apercevoir, et leurs yeux ouverts ne regardaient rien ; je cherchais la nature humaine dans ces corps noirs ramassés sur eux-mêmes, et je ne la trouvais pas : je sentis comme une exprimable tristesse d'esprit et comme une secrète terreur. Je me rappelai le mot de Montaigne que je vous citais tout à l'heure, et je me demandai s'il n'y avait pas plus loin de ces créatures à Homère ou à Platon que de ces créatures à un chameau qui paissait dans le voisinage. Tout à coup un Arabe arrive et leur adresse une question ; elles répondent : elles disent *non* (*la*). Cette seule parole, tombée de ces bouches hideuses, marqua soudain pour moi une immense distance entre ce que je voyais et le chameau. *Vous interrogeriez pendant toute l'éternité les animaux les plus industrieux de la terre, ils ne vous diraient ni oui ni non.* Tombées au dernier degré de l'abaissement, ces créatures noires gardaient quelque chose d'un ordre supérieur au plus parfait des animaux. Le temple n'était plus qu'une masure immonde; mais, sous cette masure couchée dans la poussière, j'avais retrouvé par un mot les vestiges de Dieu. »

Voilà une conclusion imposante, mais je ne la trouve ni exacte ni philosophique. Si à mes yeux il n'y a pas plus loin de la négresse à Platon que de la négresse à l'animal « qui paît dans le voisinage, » ce n'est pas parce que l'animal ne peut pas dire *non* comme la femme, mais parce que la femme a une âme, et que cette âme a été rachetée, comme l'enseigne la révélation. Ce n'est pas le langage qui met l'homme au-dessus des animaux. Si j'interrogeais le chameau, il ne me répondrait pas, je le sais, puisque les

animaux ne parlent pas notre langue. Aussi je ne les questionne pas, mais je les écoute parler, et, même sans les comprendre, je ne doute pas qu'ils n'aient leur langage comme nous avons le nôtre. Si M. Poujoulat comprenait comme Montaigne la langue des animaux, et si l'oie que ce philosophe fait raisonner d'une manière si plaisante et si fine disait à M. Poujoulat ce que dans les *Essais* elle dit à son maître, en se promenant à travers la basse-cour : « Tout est fait pour moi ; c'est pour moi que le soleil se lève et se couche ; la terre ne produit ses fruits que pour me nourrir ; la maison n'est faite que pour me loger, et, si l'homme égorge quelquefois des oies, ainsi fait-il pour son semblable, » M. Poujoulat aurait beau lui démontrer, avec toutes les ressources de la langue française, qu'elle se trompe, que l'oie est faite pour nous plutôt que nous pour elle, il ne se ferait pas comprendre ; l'oie pourrait à son tour prendre en pitié M. Poujoulat, et soutenir qu'interrogé par elle pendant l'éternité il ne répondrait ni oui ni non. Nous avons notre langue, les animaux ont la leur, et j'ajoute qu'elle semble avoir tous les caractères d'une langue bien faite. Si donc la négresse n'avait sur les bêtes d'autre supériorité que le privilége de dire *non* en arabe, ce serait un titre fort insuffisant, car il est présumable que les bêtes disent *non* aussi bien qu'elle, chacune dans son langage, et c'est ce que M. Poujoulat semble avoir oublié. Son oubli me surprend d'autant plus qu'il a une grande considération pour les animaux, qu'il ne les croit pas de pures machines, comme Descartes, et qu'il n'est pas éloigné de leur prêter des âmes, des âmes de qualité inférieure, au-dessous de l'homme, comme l'homme lui-même est au-dessous des anges, mais enfin des âmes véritables. Il n'oserait même pas affirmer que ces âmes ne sont point immortelles ; et il admet qu'elles peuvent subsister, comme subsistent les atomes. Je ne m'y oppose pas : c'est une hypothèse, comme

celle du P. Bougeant, qui supposait les corps des animaux habités par les anges déchus, ce qui explique bien les tigres et les panthères, mais non les agneaux et les colombes. Du reste, laissons là ces questions insolubles, si chères à Descartes, à La Fontaine, à Bernier et à Mme de La Sablière, sur lesquelles on disputera toujours, et que ceux-là seuls qu'elles intéressent le plus ne discuteront jamais.

J'arrive à un problème important, qui a soulevé entre M. Poujoulat et un honorable ecclésiastique, M. l'abbé Guettée, une discussion intéressante; celui de savoir jusqu'à quel point il est permis d'attribuer à Bossuet la *Justification des réflexions morales*, en d'autres termes, dans quelle mesure Bossuet a défendu le P. Quesnel.

II

Depuis la publication de mon premier article sur son livre, M. Poujoulat m'a fait l'honneur de m'écrire pour me reprocher une inexactitude. J'avais dit qu'il considérait la *politique tirée de l'Écriture sainte* comme le chef-d'œuvre d'une politique éternelle, qui, appliquée partout, rendrait plus heureux les princes et les peuples. M. Poujoulat proteste, et me prie d'annoncer au public qu'il n'est nullement idolâtre du pouvoir absolu. J'y consens de bonne grâce, et suis heureux de rencontrer un adversaire du despotisme là où j'avais cru trouver un de ses bons amis. Mon erreur du reste, puisque erreur il y a, de plus clairvoyants auraient pu la commettre, et c'est un peu la faute de M. Poujoulat, si je me suis mépris sur son libéralisme. Lorsqu'il écrit dans son livre : « Bossuet a fait de la politique éternelle, » ces mots signifient tout simplement, m'assure-t-il, que Bossuet a énoncé des maximes générales qui conviennent dans tous les temps et à tous les peuples, quelle que soit la forme de leur gouvernement. A merveille. Mais ce mot

de *politique éternelle* m'avait fait illusion. J'avais cru que M. Poujoulat opposait la politique de l'Écriture sainte, éternelle, parce qu'elle est fille de Dieu, à la politique éphémère de l'humanité. Il me semblait qu'il cherchait à humilier oratoirement les ébauches des hommes d'État, anciens et modernes, devant la perfection d'une charte divine, révélée par l'Écriture et commentée par Bossuet. Quand M. Poujoulat écrivait dans sa troisième lettre : « Qu'a voulu le grand évêque dans ce livre? Il a voulu, à l'aide des Écritures inspirées, poser les fondements des États, tracer aux peuples et aux rois leurs devoirs, et faire en quelque sorte de la parole de Dieu la règle et la raison d'être des empires » (page 116), il était difficile de supposer, après ce témoignage solennel, que M. Poujoulat mettait des réserves à son adoption de la politique sacrée, et qu'il avait à proposer un amendement libéral à la « parole de Dieu. » Mais puisque M. Poujoulat le désire, je supplie le lecteur d'oublier ce fragment de la lettre III, qui, à ce qu'il paraît, ne rend pas bien la pensée de M. Poujoulat, et de réserver toute son attention à ce passage de la lettre XII : « Le pouvoir absolu ne me plaît pas le moins du monde. » Cette déclaration, jetée négligemment dans un parallèle entre Fénelon et Bossuet, est si brève et si rapide, que je n'avais pu sérieusement y voir le correctif des paroles si graves que je viens de rappeler; elle m'avait semblé plutôt, soit une contradiction d'idées, ce qui arrive quelquefois aux écrivains qui se payent de mots, soit la précaution d'un homme habile, qui dans une phrase incidente sait se préparer une issue, pour s'évader au besoin devant une objection pressante. Mais il paraît que c'est la vraie profession de foi de M. Poujoulat, et je conjure le public d'être bien convaincu que cet honorable écrivain concilie le goût le moins équivoque pour l'ultramontanisme avec le libéralisme politique le plus prononcé.

J'arrive à la discussion qui s'est élevée entre M. Poujoulat et M. l'abbé Guettée à propos de l'ouvrage de Bossuet intitulé *Justification des Réflexions morales*. Pour l'intelligence de ce débat, j'ai besoin de remonter jusqu'au XVIIe siècle, et de rappeler en quelques mots l'histoire du livre du P. Quesnel et les querelles qu'il souleva. Je demande pardon à mes lecteurs de mettre sous leurs yeux une de ces luttes religieuses qui au XVIIe siècle passionnaient même les salons et les femmes, et que Voltaire appelle bien injustement « la honte de la raison humaine[1]. » Voltaire, blessé dans ses opinions philosophiques par l'objet chrétien de ces discussions, et dans la délicatesse de son goût par la forme pédante et scolastique des controverses, n'a pas vu que dans cette arène théologique se débattaient les grandes idées qui sont l'honneur de l'humanité : la liberté de conscience et le droit d'examen. La liberté se fait toujours sa place, et toujours elle prend pour foyer la passion la plus vive qui s'agite au cœur d'une nation ; quand la politique lui est fermée, elle se réfugie dans la religion. C'est ainsi qu'au XVIIe siècle elle s'établit dans la controverse et se retranche derrière les in-folio pesants de la théologie, elle qui un siècle plus tard tiendra si hardiment la campagne dans les pamphlets des philosophes. Nous serions peu clairvoyants aujourd'hui, si notre bel esprit affectait de dédaigner ces disputes religieuses qui émurent si fortement nos pères. La raison humaine, quoi qu'en dise Voltaire, n'a pas à rougir des luttes mémorables qui ont préparé la reconnaissance de ses droits.

Le P. Quesnel, prêtre de la congrégation de l'Oratoire, avait composé, d'après le conseil de M. de Laigue et de M. de Loménie de Brienne, l'ancien ministre, qui s'était retiré à l'Oratoire, le livre des *Réflexions morales sur le Nou-*

1. *Siècle de Louis XIV*, chap. XXXV.

veau Testament. L'idée première de cet ouvrage appartenait à un membre de l'Oratoire, au premier supérieur de cette maison, le P. Jourdain, qui avait formé un recueil des paroles de Jésus-Christ, et y avait ajouté de courtes réflexions de piété. Le P. Quesnel avait multiplié le nombre des réflexions et les avait étendues au texte entier des quatre évangélistes. M. de Laigue porta un exemplaire du livre du P. Quesnel à M. Vialart, évêque de Châlons, qui, après l'avoir lu et fait examiner par des théologiens, envoya à M. de Laigue une approbation en forme de l'ouvrage. L'archevêque de Paris autorisa M. de Laigue à faire imprimer le livre du P. Quesnel à Paris, et la première édition des *Réflexions morales* parut en 1671 sous ce titre : *Abrégé de la morale de l'Évangile, ou Pensées chrétiennes sur le texte des quatre évangélistes*. Vingt-quatre ans après, en 1695, ce livre, complété par le P. Quesnel, en était à sa quatrième édition, et les suffrages illustres qu'il avait obtenus n'avaient soulevé aucune contradiction. Dans son mandement de 1671, l'évêque de Châlons l'avait recommandé à tous les curés et vicaires de son diocèse, « comme un excellent ouvrage que la Providence nous a mis entre les mains. Il faut que l'auteur ait été longtemps dans l'école de l'Esprit saint qui a dicté ce divin livre, et nous espérons que Dieu versera sa bénédiction sur le bel usage que vous en ferez. » Les évêques de Limoges, de Poitiers, de Saint-Pons, de Meaux, et un grand nombre de personnages éminents dans l'Église, s'étaient associés au témoignage de M. de Châlons. M. de Harlay, archevêque de Paris, avait applaudi au succès du livre, et plus tard le P. La Chaise, confesseur du roi, après l'avoir lu chaque jour pendant deux ans, s'était déclaré « fort touché de ce qu'il contient. » En 1695, M. de Noailles, devenu archevêque de Paris, voulut préparer une édition nouvelle des *Réflexions morales* et revoir l'ouvrage tout entier. Bossuet raconte que l'archevêque de Paris donna à ce

travail tout le temps que lui laissaient ses fonctions épiscopales, qu'il recueillit les objections des personnes sages, qu'il alla au-devant de tous les scrupules, et qu'il fit du livre une édition encore supérieure aux précédentes. Déjà les habiles docteurs qui travaillaient sous la direction de M. de Noailles avaient dressé, dit Bossuet, la table des réflexions qui excluaient expressément les erreurs condamnées dans Jansénius, et le livre du P. Quesnel allait être publié, revêtu de l'approbation du prélat, quand parut le *Problème ecclésiastique* (1698). Ce libelle fameux, « cet ouvrage de ténèbres, dit encore Bossuet, et qui n'était digne que du feu, » accusait l'archevêque de Paris d'approuver dans le P. Quesnel des propositions qu'il avait repoussées dans un livre condamné par lui en 1696 : *l'Exposition de la Foi catholique sur la grâce et la prédestination*, et de favoriser l'hérésie du jansénisme. « D'où vient, ajoute Bossuet, que l'auteur du libelle, si le zèle de la vérité le pressait, attendit trois ans pour se déclarer? Depuis l'an 1695, les *Réflexions morales* avaient commencé à paraître avec l'approbation de M. de Noailles, alors évêque de Châlons. Pourquoi garder ce silence jusqu'en 1698? Le jansénisme, qu'on osa imputer à l'archevêque de Paris, n'était-il à craindre qu'alors? »

La véritable réponse à cette question délicate, Bossuet ne pouvait la donner; il se borne à indiquer que « l'accusation de jansénisme portée contre M. de Noailles ne peut être autre chose que le prétexte d'une haine injuste dont on a voulu cacher la cause. » C'est qu'en effet, de 1695 à 1698, M. de Noailles, déjà suspect aux jésuites parce qu'il avait fait ses études sous un prêtre de l'Oratoire, qu'il avait soutenu dans ses thèses de docteur une proposition hostile aux opinions de leur compagnie, et qu'il avait été nommé à l'archevêché de Paris sans leur participation; M. de Noailles, dis-je, avait encouru leur disgrâce. Ils avaient essayé d'a-

bord de le ramener à eux par d'habiles manœuvres, de le soumettre à leur influence, et de partager à l'amiable avec lui le gouvernement de son diocèse. Mais M. de Noailles avait fait un jour au P. Bourdaloue cette réponse que rapporte l'évêque d'Agen, Hébert, dans une lettre datée de 1711 : « Je serai toujours l'ami des jésuites, et jamais leur valet. » Ce jour-là la compagnie lui déclara la guerre, et le P. La Chaise, qui lisait chaque matin les *Réflexions morales* et s'en déclarait si touché, jura que l'archevêque boirait jusqu'à la lie le calice de sa colère.

On s'explique maintenant pourquoi parut si tardivement le *Problème ecclésiastique*. M. de Noailles était le but véritable de l'attaque, et le P. Quesnel le prétexte : on frappait adroitement l'archevêque sur la joue de l'oratorien exilé. Le libelle anonyme fut attribué successivement au P. Doucin et au P. Daniel, qui accepta d'abord les compliments de ses amis, et ne commença à récuser la paternité de l'ouvrage que lorsqu'il le vit condamné au feu par le Parlement. Les jésuites, de leur côté, ne manquèrent pas de l'imputer aux bénédictins, et, de nos jours, un historien ultramontain affirme que le bénédictin compromis par eux, D. Thierri de Viaixnes, était par surcroît un janséniste ! C'est le triomphe de l'habileté ! Malheureusement, D. Thierri, emprisonné à Vincennes, persista à jurer que la pièce venait des jésuites ; l'évêque d'Agen prouva dans sa lettre à M. de Pontchartrain que les jésuites avaient imprimé à leurs frais, distribué et colporté le libelle ; l'intendant de Flandres, M. de Bagnols, en arrêta un gros ballot d'exemplaires, que le P. Souastre dirigeait sur Paris, et il resta démontré aux yeux de l'opinion publique que le *Problème ecclésiastique* était sorti des ateliers de la compagnie.

C'est alors que Bossuet entra dans la discussion pour défendre le livre du P. Quesnel et l'archevêque de Paris, et qu'il composa l'*Avertissement* destiné à servir d'introduction

aux *Réflexions morales*, et publié plus tard sous le titre de *Justification*. Dès le chapitre Ier de son ouvrage, Bossuet, parlant de l'édition des *Réflexions morales* faite par M. de Noailles alors qu'il n'était encore qu'évêque de Châlons, déclare que déjà « M. de Noailles avait réussi dans son dessein, puisqu'il ne faut que lire ce livre, principalement en l'état que M. de Châlons l'a donné, pour y trouver avec le recueil des plus belles pensées des saints tout ce qu'on peut désirer pour l'édification, pour l'instruction et pour la consolation des fidèles. » Lorsque cette édition, déjà si satisfaisante aux yeux de Bossuet, est épuisée, et que M. de Noailles, devenu archevêque de Paris, en a préparé une plus irréprochable encore, d'avance calomniée par l'auteur du *Problème ecclésiastique*, Bossuet prend immédiatement la défense du livre du P. Quesnel. Tout l'effort de son argumentation tend à démontrer qu'il a fallu falsifier le sens et le texte des *Réflexions morales* pour y trouver la plus légère trace du jansénisme, et à sa déclaration citée plus haut il ajoute ce témoignage encore plus explicite et plus décisif : « La doctrine constante et uniforme de ce livre est aussi éloignée qu'on le puisse être des cinq propositions de Jansénius qu'on veut lui imputer[1]. »

L'ouvrage de Bossuet ne fut imprimé intégralement que six ans après sa mort, en 1710. M. de Noailles n'en fit publier d'abord qu'une série d'extraits, sous la forme de lettres, en réponse au *Problème ecclésiastique*. Il ajourna la publication de l'œuvre tout entière, sans doute par prudence et par précaution. Depuis l'apparition du *Problème ecclésiastique*, les événements avaient marché. Les jésuites avaient continué la guerre; ils avaient trouvé pour allié

1. Bossuet dit encore au chap. XVII : « On ne contredit ce livre que par un esprit de contention, et, pour peu qu'on apportât à cette lecture un esprit d'équité, au lieu du trouble que quelques-uns voudraient inspirer, on n'y trouverait qu'édification et bon conseil. »

Godet Desmarais, évêque de Chartres, un ami de Mme de Maintenon fort en crédit auprès du roi. L'évêque de Chartres dissuadait M. de Noailles de publier l'ouvrage de Bossuet, et M. de Noailles retardait l'impression pour conserver l'amitié de M. de Chartres, et, par lui, la bienveillance de Mme de Maintenon et la faveur du roi. Bossuet, c'est son neveu l'évêque de Troyes qui nous l'apprend dans une instruction pastorale imprimée en 1733, Bossuet *fut très-fâché qu'on n'eût pas fait de son Avertissement l'usage pour lequel il avait été composé*, c'est-à-dire qu'on ne l'eût pas mis à la tête des *Réflexions morales*, parce qu'il le regardait *comme le plus beau morceau de théologie qu'il eût jamais fait.* Ce n'est donc pas sa faute si la défense du P. Quesnel ne fut pas publiée plus tôt. Il n'appartenait qu'à M. de Noailles, pour qui elle avait été faite, d'en disposer en faveur du public, et le respect interdisait à Bossuet l'initiative de la publication. Cependant M. de Noailles tardait toujours, et les jésuites ne se lassaient pas de travailler à Rome pour obtenir du cardinal Albano, devenu pape sous le nom de Clément XI, la condamnation des *Réflexions morales*. Clément XI l'accorda sans peine. Il punissait ainsi M. de Noailles d'avoir dénoncé au pape Innocent XII un livre moliniste du cardinal Sfondrate, dont lui-même, alors cardinal, avait été l'inspirateur[1]. En 1708, un bref du pape condamna les *Réflexions morales*, « parce qu'il s'y trouvait un grand nombre de propositions et de maximes séditieuses, téméraires, dangereuses, erronées, déjà condamnées, et qui ressentaient et même exprimaient ouvertement l'hérésie jansénienne. » Il y avait trente-sept ans que le livre du P. Quesnel avait paru. Deux ans après le bref du pape, en 1710, le P. Quesnel, pour sa défense, publia,

1. Le livre de Sfondrate était intitulé : *Nodus prædestinationis, quantum homini licet, dissolutus*. Bossuet joignit ses efforts à ceux de M. de Noailles pour le faire condamner.

sous le titre de *Justification des Réflexions morales*, l'*Avertissement* de Bossuet. L'évêque de Chartres venait de mourir; M. de Noailles n'avait plus de ménagements à garder. Ce fut vraisemblablement un de ses théologiens qui communiqua l'ouvrage de Bossuet au P. Quesnel. L'abbé Ledieu, le secrétaire de Bossuet, suppose dans son *Journal* que ce fut l'abbé Boileau, ami et confident de M. de Noailles, qui demeurait à l'archevêché, et qui avait fait les extraits de l'ouvrage de Bossuet, pour répondre au *Problème ecclésiastique*. Quand la *Justification des Réflexions* parut, quelques adversaires du P. Quesnel et de M. de Noailles répandirent le bruit qu'elle n'était pas du grand évêque. Mais l'abbé Ledieu, dans son *Journal*, a si positivement affirmé l'authenticité de l'ouvrage, la lettre de l'abbé de Saint-André, grand vicaire de Meaux sous Bossuet, est si explicite et si formelle dans le même sens, la déclaration du neveu de Bossuet, l'évêque de Troyes, est si forte, et il est si facile de reconnaître dans la *Justification* le style de Bossuet, que personne ne songe plus à la lui contester. On a inventé une autre thèse. Se fondant sur les retards de la publication, on a soutenu que Bossuet n'avait consenti à défendre le livre du P. Quesnel qu'à la condition qu'on y ferait des changements considérables et qui *portaient sur des points capitaux;* que le cardinal de Noailles et le P. Quesnel refusèrent ces corrections; que Bossuet refusa à son tour de livrer son ouvrage, dont la publication, après sa mort, et sans les corrections exigées par lui, constitue une fraude et un mensonge véritables. Cette thèse a été développée par l'auteur de la *Vie de Bossuet*, M. de Bausset, et reprise par M. Poujoulat. Elle avait été déjà combattue, il y a quarante ans, par un honorable magistrat, M. Silvy, qui mourut au milieu des ruines de Port-Royal dont il s'était fait pieusement le gardien. J'ai sous les yeux sa brochure, devenue assez rare. M. l'abbé Guettée a repris contre M. Poujoulat

les arguments de M. Silvy contre M. de Bausset. Les mêmes erreurs appelaient la même réfutation.

La thèse de M. de Bausset est ingénieuse : en supposant que Bossuet a mis pour condition à la publication de son livre un si grand nombre de corrections capitales dans l'ouvrage du P. Quesnel, elle affaiblit la portée de son approbation et tend à enlever au P. Quesnel l'appui du grand évêque. Malheureusement elle ne soutient pas l'examen. En effet, on en trouverait à la rigueur une réfutation suffisante dans ces paroles de Bossuet déjà citées : « La doctrine constante et uniforme des *Réflexions morales* est aussi éloignée qu'on le puisse être des cinq propositions de Jansénius qu'on veut lui imputer. » Bossuet se serait-il servi de termes si absolus et si énergiques, s'il avait découvert dans le livre du P. Quesnel tant d'erreurs graves à effacer, et s'il avait demandé, comme on l'affirme, un si grand nombre de cartons? Est-il prouvé d'ailleurs qu'il avait réclamé des changements si importants et si nombreux? M. de Bausset dit que Bossuet en avait indiqué le nombre dans un *Mémoire* particulier, et que ce *Mémoire* ne lui a pas été remis parmi les manuscrits de l'évêque de Meaux. M. de Bausset avait mal cherché sans doute, car M. Silvy trouva ce Mémoire sans aucun effort dans les manuscrits de Bossuet. Vérification faite, Bossuet demandait, non pas cent vingt cartons, comme l'avaient affirmé le docteur Gaillaude et le P. d'Avrigny, jésuite, mais vingt-quatre seulement, ce qui s'explique à merveille. Bossuet, qui approuve, comme nous l'avons vu plus haut, la quatrième édition du P. Quesnel, faite par M. de Châlons, doit juger meilleure encore celle que l'archevêque de Paris avait fait revoir, et à laquelle Bossuet lui-même avait travaillé sous la direction de M. de Noailles[1]. Ces changements peu nombreux qu'il réclame

1. Voir la *Justification*, chap. II.

prouvent seulement qu'il n'accordait pas son approbation à la légère, et qu'il souhaitait qu'un livre honoré de son suffrage fût conduit à la perfection. Quand le P. Mége, de la congrégation de Saint-Maur, publia son commentaire sur la règle de Saint-Benoît, Bossuet lui demanda des corrections, et se chargea de les revoir lui-même. Quand l'abbé de Rancé, cet ami si cher qu'il alla visiter sept fois à la Trappe, fit paraître son *Traité de la vie monastique*, Bossuet sollicita de lui plusieurs changements, et c'est l'évêque de Meaux lui-même qui alla chez l'imprimeur avec Félibien pour *ajuster* les passages que l'abbé de Rancé consentait à corriger[1]. Assurément on ne dira pas que Bossuet désavouait la doctrine de l'abbé de Rancé.

Il n'est donc pas possible d'admettre que les changements que l'évêque de Meaux réclamait, dans un livre si éloigné, selon lui, de l'esprit du jansénisme, fussent bien considérables. S'il s'est trouvé qu'un pape condamna un livre que Bossuet avait défendu, c'est que Bossuet avait jugé innocentes certaines propositions dont les intrigues des jésuites obtinrent la condamnation. Quand on examine la liste des propositions du P. Quesnel, dénoncées par les jésuites au saint-père, on s'étonne d'en rencontrer dont l'innocence va jusqu'à la naïveté, celle-ci, par exemple : *Tout ce qui naît de la cupidité du cœur est mauvais.* Je dois ajouter que le saint-père ne la condamna pas. Mais dans les cent une qu'il condamna, il y en a un grand nombre que Bossuet avait justifiées dans sa défense du P. Quesnel. Il en est d'autres qu'il ne pouvait songer à défendre, tant elles paraissent irréprochables, témoin la suivante : « Rien n'est plus contraire à l'esprit de Dieu et à la doctrine de Jésus-Christ que de rendre communs les ser-

1. Voir l'excellente *Histoire de la Trappe*, par M. C. Gaillardin, t. I, p. 284.

ments dans l'Église et dans les affaires de la vie civile, parce que c'est multiplier les occasions de parjure[1]. » Je conçois qu'elle ait paru malsonnante aux jésuites, qui avaient leurs idées particulières en matière de serment. Mais elle devait sembler excellente à Bossuet, qui, demandant un jour à l'abbé Ledieu le texte de Suarez, *de Religione*, où il traite du serment, lui avait dit (c'est l'abbé Ledieu qui nous le rapporte) : « Je ne sais rien de plus pernicieux dans la morale que l'opinion de ce jésuite sur le serment. »

Bossuet lui-même nous a indiqué par quelques exemples la nature des changements qu'il avait réclamés dans le livre du P. Quesnel. Celui-ci avait appelé la grâce de Jésus-Christ un *principe efficace de toute sorte de bien*. Bossuet demanda que l'on retranchât le mot *efficace*. C'est le premier des vingt-quatre cartons énumérés dans le Mémoire que n'a pas trouvé M. de Bausset, et Bossuet ajoute qu'on déféra à sa demande, et que l'archevêque de Paris, désirant ôter au pieux lecteur ce qui serait capable de lui faire la moindre peine, fit changer cet endroit en ôtant le mot *efficace*. Cette déclaration est un démenti formel à l'assertion de M. de Bausset, répétée par M. Poujoulat, que M. de Noailles refusa les corrections demandées. C'est une preuve décisive, ajoutée à tant d'autres, que Bossuet ne fut nullement forcé par l'obstination de M. de Noailles et du P. Quesnel de leur refuser son écrit, et de le précipiter, comme dit M. de Bausset, dans des ténèbres éternelles. Il était si loin de le juger inutile et de vouloir le condamner à l'oubli, que, prévoyant que l'archevêque de Paris tarderait à le publier, et craignant peut-être qu'il ne disparût, il en avait fait dresser des copies et les avait données à plusieurs évêques. Si ce n'est pas l'abbé Boileau qui a communiqué au P. Quesnel celle de M. de Noailles, qui peut prouver

1. *Réflexions morales*, t. I, p. 55. Amsterdam, 1636.

que ce n'est pas un de ces prélats? M. de Bausset insinue qu'un certain abbé Lebrun, doyen de Tournay, aurait furtivement tiré copie du manuscrit de Bossuet, et qu'il eut le tort plus grave encore de l'envoyer au P. Quesnel. M. de Bausset est bien plus hardi que l'abbé Ledieu, qui n'ose pas soupçonner l'abbé Lebrun de cet abus de confiance, et il a le tort à son tour de donner une conjecture pour un fait. Rien n'autorise donc M. Poujoulat à porter contre le P. Quesnel la grave accusation de fraude et de mensonge. Le P. Quesnel a-t-il convenablement agi en publiant la défense de son livre par Bossuet, sans faire toutes les corrections désirées par lui? C'est une question de procédés et de délicatesse, mais ce n'est pas une question de probité. C'est encore moins une question d'authenticité : le P. Quesnel a publié, sous le nom de Bossuet, un livre sorti de la main de Bossuet et tel que Bossuet l'avait écrit, sans rien supprimer, sans rien changer. Il n'y a là ni fraude ni mensonge, et il demeure bien établi que Bossuet, l'auteur de la *Justification des Réflexions morales*, n'y trouvait aucune tache de jansénisme, qu'il a voulu les défendre, qu'il a plaidé la cause du P. Quesnel aussi bien que celle de M. de Noailles, et qu'en niant des faits irrécusables, M. de Bausset et M. Poujoulat se sont montrés, l'un l'historien infidèle de Bossuet, l'autre l'écho trop fidèle de M. de Bausset.

Maintenant *l'Univers* doit être satisfait. Il s'était réjoui d'avance de l'embarras où il supposait le *Journal des Débats*, et il attendait, à ce qu'il prétend, notre article avec une grande impatience. « Les *Débats*, disait-il, ne seraient pas fâchés de faire de Bossuet un complice du jansénisme. Mais, d'un autre côté, ce journal a beaucoup d'amour pour le gallicanisme, et le gallicanisme peut trouver quelque inconvénient à noircir d'une hérésie la grande figure de l'aigle de Meaux. » Les *Débats* ne veulent noircir la figure d'aucun aigle, pour prendre le style de *l'Univers*. Ce n'est

pas nous qui oserions dire comme M. de Maistre : *Si Bossuet ne s'est pas repenti, il est mort hérétique.* Nous ne nous croyons pas assez saints pour regarder l'évêque de Meaux comme un si grand pécheur. Quant à moi, je ne le crois nullement complice des jansénistes, parce qu'il n'a pas, comme les jésuites, découvert dans le livre du P. Quesnel cent cinquante-cinq propositions à condamner. Du reste, je n'ai traité aujourd'hui que la partie bibliographique du sujet, celle dont s'étaient occupés MM. Guettée et Poujoulat; et je demande de nouveau pardon aux lecteurs de l'aridité d'un article dont le seul intérêt est celui qui s'attache à l'exposition claire et impartiale d'une question que l'esprit de parti avait obscurcie. J'essayerai prochainement d'aborder un côté du sujet plus intéressant et plus élevé, et d'établir quels ont été les vrais sentiments de Bossuet à l'égard des jansénistes et sa conduite envers les jésuites leurs adversaires. Je continuerai par là, je l'espère, d'exciter l'intérêt de *l'Univers*, et je réparerai le silence trop prudent que M. Poujoulat a gardé sur cette dernière partie de la vie de Bossuet.

(*Journal des Débats*, 16 et 30 novembre 1854.)

LETTRES SPIRITUELLES DE FÉNELON,

édition revue et corrigée, par M. S. de Sacy.

Parmi les livres de piété, il en est dont on peut se nourrir chaque jour, à toute heure, sans risquer d'être malade; vrais aliments de l'âme, que Mme de Sévigné compare à des bouillons : les traités de Nicole, par exemple, et les sermons de Bourdaloue. Il en est d'autres aussi dont il est

bon d'user avec sobriété, comme de mets délicieux, mais excitants, par exemple les *Lettres* de Fénelon, dont M. de Sacy vient d'enrichir sa *Bibliothèque spirituelle*. L'édition nouvelle qu'il nous en donne est telle qu'un bibliophile comme lui la pouvait offrir au public : beau papier, belle impression, texte revu soigneusement, notes opportunes et discrètes, rien n'y manque, sans compter une préface, petit chef-d'œuvre de justesse et de goût, où M. de Sacy porte lui-même sur les *Lettres spirituelles* ce jugement exquis : « C'est un livre dont il faut respirer le parfum sans attendre qu'il enivre. »

C'est ce jugement que je voudrais développer, avec autant de respect pour le génie de Fénelon qu'en montre M. de Sacy, mais avec un peu plus de liberté, n'étant que le lecteur de Fénelon, et non son éditeur. Je voudrais, en suivant dans les *Lettres* de Fénelon la marche de ce grand directeur, démêler ce qu'on peut appeler sa politique spirituelle, montrer le but qu'il propose à l'âme, et les degrés habilement ménagés par où il la conduit. Il prend l'âme au moment où, encore indécise entre Dieu et le monde, elle hésite à choisir Dieu. Pour ajourner son engagement, l'âme allègue qu'elle doute encore ; elle craint d'être obligée de reculer bientôt, si elle fait témérairement le pas décisif. Fénelon ne lui laisse pas même cette excuse. « Non, répond-il à l'âme, ce n'est pas un vrai doute sur la vérité du christianisme qui cause votre irrésolution ; c'est au contraire l'irrésolution qui se sert du prétexte de ce doute pour différer toujours ce que la nature craint. On se fait accroire à soi-même qu'on doute, pour se dispenser de sacrifier une malheureuse liberté dont l'amour-propre est jaloux. Et quand même vous douteriez sincèrement, que tardez-vous à vous soumettre ? Faites taire votre esprit, et remettez-vous entre les mains de Dieu. Dieu vous ménagera, vous attendra, vous préparera, vous fera vouloir avant que de

vous demander, parce qu'il vous aime plus que vous ne savez vous aimer. Cessez vos incertitudes; finissez vos combats, et rendez-vous à Dieu sans condition[1]. »

Mais l'âme s'effraye de cette reddition de soi-même. « Eh quoi! renoncerai-je à toutes choses et à moi-même? Et si je commence le grand sacrifice, aurai-je le courage de le consommer? Suis-je de force à porter les croix que Dieu impose? Ne tomberai-je pas défaillante dès les premiers pas sur ce rude chemin de la pénitence? » Mais Fénelon ne veut pas qu'avant d'entreprendre le grand voyage, l'âme songe au lendemain. *Proficiscere, anima christiana.* Partez, âme chrétienne, qu'est-ce que demain? Qui sait si demain vous appartient? Ne songez qu'au présent; l'avenir n'est pas à vous. Connaissez-vous les desseins de Dieu sur vous? C'est se donner une tentation, que de vouloir les prévenir, et de pleurer d'avance les épreuves que sa bonté peut-être ne vous destine pas. Soyez sûre qu'il ménage votre faiblesse, lui qui mesure le vent à la toison des brebis. Pourquoi trembler prématurément, quand nous n'avons encore ni la force ni la lumière? Songeons au présent qui nous presse. « C'est la fidélité au présent qui prépare notre fidélité pour l'avenir[2]. »

C'est par ces douces paroles que Fénelon endort l'anxiété de l'âme au moment du départ. Mais un scrupule la retient encore. « Oserai-je m'offrir à Dieu pleine de défauts et de laideur? — Marchez, et ne vous embarrassez pas de vos imperfections; ne les combattez même pas; il vous suffit de ne pas les aimer. Abandonnez-les sans réserve à l'esprit de Dieu; il les dévorera comme le feu dévore la paille; ne vous frappez pas vous-même, c'est Dieu qui vous frappera, et il brûlera les verges après vous avoir frappée[3].

1. *Lettres spirituelles*, t. I, p. 189 et suivantes.
2. *Ibid.*, p. 227. — 3. *Ibid.*, p. 136.

— Mais, si Dieu purifie mon cœur, pourrai-je vaincre les dissipations de mon esprit et les retours d'une imagination terrestre qui m'arrachent à la pensée du ciel? — Gardez-vous de faire violence à l'esprit, ce serait vouloir suspendre un torrent. Quand vous apercevez que votre imagination commence, contentez-vous de vous tourner vers Dieu, sans vous opposer directement à ses chimères. Dieu fera le reste[1]. — Mais mon état dans le monde, faut-il que je l'abandonne? — Pourquoi renoncer à votre emploi? Nous verrons plus tard. Prenez toutes les précautions, veillez sur votre conduite, mais ne quittez pas votre état d'une façon précipitée. Rien de forcé ni d'irrégulier. Les choses que Dieu fait faire pour l'amour de lui sont d'ordinaire préparées par une providence douce et insensible. Elle les amène si naturellement qu'elles paraissent venir d'elles-mêmes. Il vaut mieux ouvrir la porte avec la clef que de rompre la serrure avec impatience. — Mais combien d'affections disputent encore mon cœur à Dieu! Faut-il rompre avec elles? — Pourquoi renoncer à ces amitiés innocentes? Ayez des amis, ayez-en peu, et beaucoup de connaissances passagères. Voyez les gens de votre condition; soyez gai, libre, affable; rien de timide ni de sauvage, rien de composé. Dieu ne demande pas le vide du cœur, ni la roideur, ni la rudesse. Faites ce qu'il veut que vous fassiez, mais avec humilité, avec complaisance, et, dans les conversations familières, n'allez pas vous distraire de vos amis pour courir après lui, car il vous échapperait[2]. »

L'âme se décide enfin. Elle s'engage peu à peu dans cette voie commode et charmante, où Fénelon l'appelle d'une voix si tendre, et, sur les pas de l'aimable guide, s'élance à travers les fleurs et les prairies. Mais bientôt la route change d'aspect; des collines s'élèvent hérissées de buis-

1. *Lettres spirituelles*, t. I, p. 391.— 2. *Ibid.*, p. 358.

sons et de ronces. L'âme s'arrête. « Il faut marcher, lui crie le guide d'une voix plus sévère, marcher sans relâche, et sans regarder derrière soi. Courage ! Dieu portera le fardeau pour vous, et son ange aura soin que vous ne heurtiez pas même du pied contre les pierres semées dans le chemin [1]. » Et cependant l'âme est accablée de fatigue ! Ses regards, fixés jusque-là vers le ciel, se retournent vers la terre ; elle rêve, elle regrette ! Cette imagination, dont elle craignait l'empire, revêt des plus riantes couleurs le monde qu'elle a quitté ! Le guide s'en aperçoit : « Chassez ces images qui vous obsèdent ; luttez contre l'esprit, supprimez absolument ces conversations intérieures ; c'est pure perte de temps, c'est une occupation dangereuse, c'est une tentation que vous vous procurez ! Ces souvenirs du monde, de ses plaisirs, de ses affaires même, sont des ruses du *moi* pour se retrouver et se chérir. Ne songez même pas aux affaires des autres, avec le désir de leur venir en aide, car ce désir n'est peut-être qu'une excuse honorable, dont l'incorrigible *moi* couvre son éternel besoin d'agir. Vous vous appelez Mme de Maintenon, et le gouvernement de Saint-Cyr est votre plus beau titre de gloire et la plus noble tâche de votre vie. Eh bien ! déchargez-vous de ce fardeau de bienfaisance et de charité, abandonnez Saint-Cyr, pour qu'il n'y ait plus rien entre Dieu et vous. Mourez à tout sans réserve, et ne possédez pas même ce qui fait votre vertu [2]. Que sera-ce du monde ? Mettez le monde sous vos pieds. Point de partage entre le monde et Dieu. Choisissez. Si votre cœur est rempli du monde, le monde vous entraînera insensiblement, et peut-être tout à coup, dans le fond de l'abîme. S'il est à Dieu, Dieu ne vous souffrira point dans une lâche tiédeur, vous ne serez point à Dieu à demi. Si vous cherchez par de faux tempéraments

1. *Lettres spirituelles*, t. III, p. 187. — 2. Tome I, p. 282.

à partager votre cœur, Dieu, qui est jaloux, rejettera avec horreur ce partage injurieux qui le met en concurrence avec sa créature, c'est-à-dire avec le néant. Il n'y a pas de marché à faire avec Dieu. Il est le maître.... Il faut se taire, se laisser mener, et ne pas même voir où l'on va[1].

« Où va-t-on, en effet? On l'ignore. Mais il faut marcher, marcher toujours, et l'on jonche le chemin des plus chers débris de soi-même. Vous avez des amis? A quoi bon des amis? Ne sont-ce pas des racines inutiles du moi qu'il faut trancher, pour accomplir « le vrai et total crucifiement? » Votre seul ami c'est Dieu. C'est se déprendre de lui, que se prendre à d'autres amours. Il ne faut pas même m'aimer, moi, le guide de votre âme; moi, que vous ne pouvez quitter sans quitter Dieu. Si vous pouviez m'abandonner sans abandonner Dieu, je vous conseillerais de le faire dès ce soir. Mais vous ne me voulez quitter que pour vous reprendre, et vous ne me quitterez pas. Vous resterez avec moi; seulement, vous mourrez à moi, afin que je sois un moyen de mort pour tout le reste[2]. » Morte au monde, morte à ses désirs, morte à ses affections, morte à son guide, morte à elle-même et à toutes choses, tel est l'état de l'âme quand elle arrive au terme de ce chemin d'abord si doux. La mort universelle, voilà ce que le grand directeur appelle « la perfection de la vie. » Pendant cette course haletante de l'âme emportée vers le pur amour, elle a semé sur la route les plus inséparables attributs de son essence, le désir, l'espérance, le rêve, la volonté, que dis-je? la pensée même, oui, la pensée! « Ne pensez pas, lui a crié Fénelon. Au nom de Dieu, laissez là votre esprit, votre science, votre goût, votre discernement.. Plus d'autre esprit que l'esprit de Dieu. La grâce rabaisse tout, la grâce aplanit tout et fait qu'on est ravi d'être avec les gens les plus grossiers et les

1. *Lettres spirituelles*, t. III, p. 475. — 2. Tome II, p. 287.

plus idiots, pourvu qu'on y soit pour faire la volonté de Dieu[1].» Et l'âme a laissé tomber à terre toute science, tout discernement, toute pensée, et elle est arrivée meurtrie, nue, sanglante, au terme de sa course. Il ne reste en elle que le pur amour, une torche enflammée qui a tout consumé autour d'elle. Voilà l'holocauste immolé à la bonté suprême! Voilà les ruines où le maître de l'univers a son temple! Voilà le désert où Dieu va régner!

Fénelon a tué l'âme, il a tué l'esprit. Que reste-t-il? Rien! Et c'est ce rien qu'il aime. « Soyez, au vrai, rien en tout et partout, mais il ne faut rien ajouter à ce pur rien. C'est sur le rien qu'il n'y a aucune prise. Le vrai rien ne résiste jamais, et il n'a point un moi dont il s'occupe. Soyez donc rien, et rien au delà, et vous serez tout sans songer à l'être[2]. »

L'anéantissement, triomphe du Créateur, perfection de la créature! L'élargissement du cœur, voilà le mot qui revient sans cesse sur les lèvres de Fénelon, et ce mot a sa justesse: la dévastation élargit le cœur, comme la solitude agrandit l'espace. Cet élargissement ne se fait pas sans souffrance. « Il faut souffrir pour mourir, » écrit Fénelon à Mme de Montberon, sa pénitente la plus aimée. Quelle étude navrante dans les *Lettres spirituelles* que cette correspondance du grand évêque avec cette pauvre femme! Elle se débat sous cette main impérieuse autant que douce! Elle a peur de toutes choses. Elle voudrait ne plus agir, ne plus penser, ne plus se permettre un mouvement. Mais la nature arrache sans cesse à l'immobilité son corps, son esprit et son âme. A chaque pensée qui l'obsède, à chaque parole qu'elle prononce, à chaque mouvement qui lui échappe, elle tremble, elle s'épouvante de ce *moi* qui tressaille et qui s'obstine à vivre, elle interroge le dominateur de sa conscience, elle lui confie avec terreur, comme des rébel-

1. *Lettres spirituelles*, t. I, p. 92. — 2. Tome II, lettre 165.

lions de l'égoïsme, ses pensées les plus innocentes. Elle gémit de regretter l'absence de son mari; elle s'accuse d'avoir été soigner sa fille malade. Elle s'alarme d'aimer celui qui lui ordonne de ne rien aimer, ce maître austère et tendre, dont la grâce la fascine et dont l'austérité l'accable. Avec quelle éloquence alors, mais avec quelle sévérité Fénelon porte la lumière dans les replis de ce cœur où elle craint de descendre! Quelle clairvoyance impitoyable dans cette merveilleuse peinture d'une âme chrétienne qui, ne tenant plus à rien, craint de tenir à tout, pour s'émouvoir voluptueusement de son inquiétude, pour se donner le spectacle de sa victoire, et pour s'aimer de ne plus rien aimer, pour remplacer enfin par un monde de passions spirituelles ces affections naturelles qu'elle a une à une arrachées de son sein! Oui, cette peinture est admirable; mais, sous cette profondeur inouïe d'observation, sous les grâces d'un style irrésistible, sous cette imagination d'apparence naïve, qui emprunte ses comparaisons à la nature, à l'enfance, aux nourrices, aux agneaux, aux fleurs et au miel, sous les séductions infinies de l'écrivain, que trouve-t-on, hélas! quand on cherche l'homme? J'ose à peine le dire, tant le nom de Fénelon est aimable, tant il est aimé! Mais Fénelon lui-même ne dissimule pas: ce n'est pas moi qui l'accuse de sécheresse, c'est lui qui écrit à Mme de Montberon: « Je suis sec dans mes paroles, » et à Mme de Maintenon: « Je suis sec dans ma conduite[1]. » Cette sécheresse qu'il avoue, on la sent à travers toutes les douceurs de son éloquence. Son imagination seule est tendre; son cœur est inflexible. Sa voix enchante l'oreille; écoutez-la, et vous tombez sous le joug du despotisme le plus prodigieux qui fut jamais: car ce qu'il commande, c'est l'impossible. Cet anéantissement, ce suicide de l'âme, non-seule-

1. *Lettres spirituelles*, tome I, p. 280, et t. III, p. 167.

ment ce n'est pas une obéissance à la volonté divine, mais c'est la révolte à ciel ouvert contre celui qui n'a pas fait la vie pour que la vie soit la mort. Dans cette lutte insensée de l'homme contre la nature, s'usent vainement ses forces et son courage : il s'épuise, il se mutile, mais il ne se tue pas. Sur la pente où la main de Fénelon a lancé l'âme, elle roule comme une pierre inerte jusqu'au fond du quiétisme ; la vie semble vaincue. Mais voici qu'une grande voix s'élève de l'abîme : c'est la voix de l'âme que sa chute a réveillée, et qui sent sa volonté palpiter encore ; et, témoin de cette interminable agonie, Fénelon lui-même laisse échapper ce doute : « Le *moi* ne peut donc pas mourir ! »

Telle est l'espèce de tragédie psychologique que l'on voit se dérouler dans les *Lettres spirituelles*, lorsque, au lieu de les lire en glissant et sans appuyer, on en dégage les principes, et qu'on en poursuit le développement, comme on ferait d'un système philosophique qu'on voudrait juger. Heureusement tous les lecteurs, même les plus pieux, ne sont pas tentés de prendre à la rigueur, et surtout d'appliquer les préceptes de Fénelon. C'est ce qui rassure son éditeur. « Je me révolte instinctivement, dit-il dans sa belle préface, contre cet anéantissement moral, et je me défie. Mais quand il y aurait un peu d'exagération systématique dans le fond même de la doctrine de Fénelon, fions-nous à la nature humaine pour en rabattre tout ce qui dépasse nos forces de trop loin. Nous aurons encore beaucoup gagné, si le système de la destruction et du rien nous conduit à ne vouloir pas être tout, s'il nous laisse avec une résignation suffisante à la volonté de Dieu et un égoïsme tolérable. »

M. de Sacy a raison. Notre préservatif contre Fénelon, c'est notre amour de nous-mêmes. L'égoïsme humain se charge d'ôter aux *Lettres spirituelles* la plus grande part de leur danger. Fénelon peut impunément nous prescrire de nous *désapproprier* ; nous n'aurons garde d'obéir, et ce sera

miracle si nous gardons trop peu de nous-mêmes et si nous nous donnons tout entiers à Dieu. Pour une âme mystique que les *Lettres spirituelles* entraîneront jusqu'au pur amour, combien d'autres plus réfractaires resteront à moitié route, retenues par un *moi* peu disposé à se sacrifier ! Si nous avions tous l'ardeur de Mme de Montberon, le livre de Fénelon serait un péril, et il faudrait accuser M. de Sacy d'avoir tendu un piége à nos vertus. Mais nous sommes trop loin de l'abnégation parfaite, pour que les *Lettres spirituelles* paraissent un danger public, et que leur éditeur ne reçoive pas nos remercîments. M. de Sacy n'aura vraisemblablement à se reprocher la chute d'aucune âme dans l'abîme du quiétisme, et son édition des *Lettres spirituelles* obtiendra le meilleur accueil de ce public chrétien et lettré dont il est désormais le bibliothécaire, j'allais presque dire le directeur.

(*Revue de l'Instruction publique*, 13 mars 1856.)

HISTOIRE MODERNE DEPUIS LA PAIX DE WESTPHALIE JUSQU'A LA RÉVOLUTION FRANÇAISE,

par M. Royé et M. Texte. — Paris, 1855.

Le *Siècle de Louis XIV* et l'*Histoire de Charles XII* sont au nombre des livres dont l'étude est prescrite aux jeunes gens pour l'examen du baccalauréat. Sous l'empire de scrupules excessifs, on a plus d'une fois demandé au Conseil de l'instruction publique d'effacer du programme le nom de Voltaire ; mais le nom de Voltaire y a été maintenu avec beaucoup de raison. Le supprimer, c'eût été manquer non-

seulement de respect pour les chefs-d'œuvre d'un grand écrivain, mais de reconnaissance pour un service rendu. C'est Voltaire, en effet, qui, plus que personne au monde, a contribué par ses réclamations sérieuses, comme par ses railleries et par ses épigrammes, à faire entrer dans l'éducation de la jeunesse française les études historiques, si négligées de son temps, si florissantes de nos jours. C'était, à ce qu'il semble, un devoir de reconnaissance, de conserver parmi les livres classiques le plus bel ouvrage historique d'un écrivain à qui nous devons en partie l'introduction de l'histoire dans l'enseignement public. Tous les corps, toutes les professions gardent fidèlement le souvenir des services que Voltaire leur a rendus. Les magistrats les moins philosophes avouent qu'il a provoqué d'excellentes réformes dans la législation; les avocats le regardent presque comme un des leurs, et, à la dernière rentrée de leur conférence, un jeune membre du barreau de Paris, M. Ferry, a rendu un juste et spirituel hommage à son illustre confrère, le défenseur de Calas, de Labarre et de Sirven. Les médecins eux-mêmes ne savent pas trop mauvais gré à Voltaire d'avoir fait adopter certaines mesures d'hygiène et de salubrité publiques, défavorables aux maladies, et je connais des juges de paix qui lui attribuent la création de leurs siéges, comme au premier publiciste qui ait importé de Hollande l'idée de cette magistrature de conciliation. L'Université, s'associant à ces témoignages de gratitude, a sagement conservé à Voltaire l'hommage légitime qu'elle lui rendait sur ses programmes, et au *Siècle de Louis XIV* l'honneur innocent de former les jeunes bacheliers.

Mais si les histoires de Voltaire font partie du programme d'examen, elles ne pénètrent pas dans l'enseignement des classes. Sans doute les travaux historiques que l'Université tire de son propre sein dédommagent la jeu-

nesse de cette espèce d'exclusion. Ce sont des livres excellents que ceux de M. Cayx, de M. Poirson, de M. Duruy, de M. Gaillardin et de beaucoup d'autres historiens universitaires, que, pour ne pas céder à l'orgueil de corps, je m'abstiens de nommer. Mais, même à côté de ces travaux si recommandables, un peu de Voltaire ne messiérait pas, et si quelque maître habile voulait s'appliquer à purger ses meilleurs ouvrages historiques de toute pensée, de toute expression suspecte, il sortirait de cette révision intelligente plusieurs modèles de récit et de style d'autant plus appropriés à l'enseignement historique d'aujourd'hui, qu'il a la prétention d'être moins technique et plus littéraire. Voilà ce qu'ont pensé deux professeurs distingués d'histoire, M. Texte, que l'Université regrette toujours, et M. Royé, son digne collaborateur. Tous deux ont publié il y a cinq ans le premier volume d'une *Histoire moderne depuis la chute de l'Empire jusqu'à la paix de Westphalie*, histoire extraite avec beaucoup d'art et de circonspection de l'*Essai sur les mœurs*. Encouragés par le succès, ils publient aujourd'hui le second volume, qui commence à la paix de Westphalie, qu'un supplément très-bien fait conduit jusqu'à nos jours, et qui est en grande partie, comme le premier, emprunté à Voltaire. Ce second volume, où je trouve plus de soin encore et de sévérité que dans le précédent, renferme le *Siècle de Louis XIV* tout entier, aussi respecté qu'il devait l'être, mais dégagé de tout ce qui pourrait alarmer les consciences les plus craintives. Remercions M. Texte et M. Royé d'avoir enfin enlevé tout prétexte d'hostilité aux adversaires de ce beau livre, le premier en France où se soit révélé le génie moderne de l'histoire.

En effet, quelques pages exquises échappées aux plumes légères de Voiture et de Sarrazin, ou lentement enfantées par la grave éloquence de Pellisson; les narrations oratoires de Péréfixe et de Mézeray, les tableaux dramatiques de

Saint-Réal et de Vertot, les plates et crédules chroniques des Varillas, des Maimbourg et des Daniel, voilà l'histoire politique en France avant le *Siècle de Louis XIV*, car je ne parle ici ni de l'histoire ecclésiastique, si dignement écrite par Tillemont et par Fleury, ni de l'histoire philosophique, qui a produit cet admirable poëme où Bossuet, assis pour ainsi dire aux pieds de la Providence, explique la marche du genre humain comme s'il en avait lui-même tracé la route sur la terre. Lorsqu'on étudie aujourd'hui ces fausses peintures et ces froides compilations des narrateurs du XVIIe siècle, on s'étonne qu'une si grande époque, féconde en chefs-d'œuvre de tout genre, ait langui dans une telle indigence d'historiens, et que l'admiration du siècle pour lui-même n'ait pas suscité quelque témoignage historique, moins adulateur et moins puéril que les éphémérides de Dangeau, moins infidèle que les confidences exhalées dans l'ombre par la rancune pessimiste de Saint-Simon. Cette histoire du XVIIe siècle, que le XVIIe siècle n'a pas su faire sous l'inspiration de sa propre gloire, c'est Voltaire qui l'a écrite, quand les revers d'une trop longue vieillesse avaient éclipsé le prestige du grand roi, quand les insultes des générations nouvelles punissaient la mémoire déchue de Louis XIV de l'adoration que leurs pères avaient prodiguée à sa puissance et à son bonheur. Au moment où la France, toujours prompte à passer d'un excès d'admiration à un excès de mépris, poursuivait de ses malédictions ce règne à peine éteint, un homme de génie osa demander justice pour Louis XIV et pour son siècle, et replacer sous les yeux de la nation ingrate le tableau de sa grandeur. Admis auprès de quelques grands seigneurs qui avaient vu de près les événements passés, attentif à recueillir de leur bouche les récits et les jugements, à comparer leurs témoignages, à chercher dans l'étude des pièces authentiques la vérité des faits, et dans celle des caractères le secret des

actions, Voltaire, pendant plus de vingt ans, amassa les matériaux de son histoire. De 1732 à 1752, ses lettres sont pleines de ses conversations et de ses lectures; textes imprimés, mémoires manuscrits, rien ne lui échappe. Nul bénédictin n'a plus travaillé que cet historien, qu'on a voulu faire passer pour un improvisateur. Ses erreurs, car il s'est trompé souvent, ne tiennent pas à la rapidité, mais à la date de son travail. Il n'était pas encore assez loin des faits pour bien juger ceux qui n'avaient pas eu le temps de porter toutes leurs conséquences. Il est tel événement du siècle de Louis XIV dont nous comprenons mieux que Voltaire le sens et la portée, parce que nous sommes venus après lui; mais il a sur nous cet avantage immense de n'être pas accablé sous le poids des documents. Avant Voltaire, l'histoire était difficile à écrire, parce qu'on ignorait les sources. Aujourd'hui elle tend à devenir impossible, depuis que les sources coulent avec tant d'abondance, et que les meilleurs esprits courent risque de s'y noyer. La vérité en histoire se devine presque autant qu'elle se découvre. La pénétration naturelle de l'esprit, l'intuition, est aussi puissante que l'investigation; mais devant cet entassement de documents historiques qui s'élèvent aujourd'hui entre nous et la vérité, les plus vifs rayons de notre regard viennent s'émousser, comme la flèche débile de Priam sur le bouclier de Pyrrhus. Nous ne pouvons plus deviner, et c'est à peine si nous pouvons conclure, tant les documents où l'on s'enfonce abondent en contradictions inextricables. De sorte que des deux flambeaux qui doivent éclairer l'historien, l'un, la divination naturelle de l'esprit, s'éteint au seuil même du labyrinthe de l'érudition, et l'autre, la science, projette des lueurs vacillantes, trop faibles pour éclairer ce dédale immense de routes qui se croisent et qui se perdent dans la nuit. Si nous continuons à nous enrichir de documents nouveaux, c'en est fait de l'histoire: la

vie entière d'un homme ne suffira plus pour raconter une année de la vie d'un peuple. L'histoire ne sera plus qu'un recueil de pièces, au lieu d'être le livre de l'humanité; une procédure, au lieu d'être l'arrêt suprême; un archiviste ou un greffier, au lieu d'être le premier des juges.

Voltaire, placé par le bonheur de son étoile entre deux époques périlleuses pour l'historien, celle de l'indigence absolue des documents et celle de l'excessive abondance, a pu exercer à la fois ces deux maîtresses facultés de l'historien, la divination et la science. De plus, il écrivit le *Siècle de Louis XIV* dans la période de sa vie où l'ardeur de la passion philosophique échauffait son génie sans étouffer sa justice. Défenseur déclaré des droits de l'esprit humain, mais non chef de parti, sceptique en religion, mais non pas révolté, il ne lâche pas encore la bride aux violences de la polémique, il ne donne pas l'assaut au christianisme à la tête d'une armée plus acharnée que lui. Le Dieu qu'il adore n'est pas le Dieu-destin, c'est le Dieu-providence. L'homme qu'il relève si fièrement de l'abîme d'abjection où l'a plongé Pascal, c'est la créature divine faite pour être heureuse ici-bas par la pratique de la loi morale et pour jouir dans une autre vie de l'immortalité; ce n'est pas encore l'être misérable et ridicule, condamné au néant après sa mort, et voué sur la terre aux caprices de la fatalité qui se joue de Candide. Chez le Voltaire d'alors, l'enthousiasme pour le beau et le vrai contient encore l'ironie, la liberté de la pensée n'est pas le fanatisme philosophique, l'amour de la tolérance n'est pas l'intolérance contre la foi, le zèle de la vérité n'est pas une propagande de guerre et de destruction; enfin, dans cette nature incomparable, hélas ! mêlée de lumière et d'ombre, l'ombre n'a pas encore obscurci la lumière, et c'est à la clarté de ses plus saines pensées, c'est dans la chaleur de ses meilleures passions que Voltaire compose le *Siècle de Louis XIV*.

Et cependant ce beau livre a perdu auprès de nous une part de son crédit. Comme de tous les ouvrages en prose de son auteur c'est le plus modéré, c'est lui qui a le moins profité de la nouvelle popularité que les témérités fanatiques d'une petite Église funeste à la grande ont rendue à Voltaire. Une autre cause encore de notre tiédeur pour le *Siècle de Louis XIV*, c'est que nous le jugeons avec les idées toutes modernes que nous nous faisons de l'histoire. De son temps, Voltaire estimait déjà qu'il était plus difficile aux Français d'écrire l'histoire qu'aux Romains et aux Grecs : « La carrière de l'histoire, disait-il, s'est prodigieusement accrue. On exige des historiens modernes plus de détails, des faits plus constatés, des dates précises, des autorités, plus d'attention aux usages, aux lois, aux mœurs, au commerce, à la finance, à l'agriculture, à la population[1]. » Que dirait Voltaire, aujourd'hui que nous demandons à l'historien d'être un grand politique pour juger les événements, un grand général pour expliquer les siéges et les batailles, un grand financier pour dresser les comptes, un grand écrivain pour exposer les faits, un grand moraliste pour peindre les hommes, et un grand philosophe pour dévoiler les plans de la Providence ? Voltaire, qui ne manquait pourtant ni de talents variés ni de confiance en lui-même, n'aurait pas entrepris le *Siècle de Louis XIV*, s'il s'était cru soumis à tant d'obligations. Peut-être prévoyait-il que la postérité serait plus exigeante que ses contemporains, car il s'est mis en règle vis-à-vis de nous en déclarant expressément ce qu'il a prétendu faire, pour que nous ne lui demandions pas plus qu'il n'a voulu nous donner : « Ce n'est pas la vie de Louis XIV qu'on a prétendu écrire, dit-il dès la première ligne de son ouvrage ; on se propose un plus grand objet : on veut essayer de peindre à la postérité non

1. *Dictionnaire philosophique*, Histoire, section IV.

les actions d'un seul homme, mais l'esprit des hommes dans le siècle le plus éclairé qui fut jamais. » Dans sa correspondance, Voltaire répète vingt fois la même déclaration. Ce qu'il veut raconter, ce ne sont pas les affaires, la politique, les intrigues des courtisans ni les victoires des héros : c'est l'histoire des sciences, des lettres, des arts, en un mot des progrès de l'esprit français : « Il ne reste plus rien que le nom, écrit-il à Thiriot, de ceux qui ont conduit des bataillons et des escadrons; il ne revient rien au genre humain de cent batailles données.... Une écluse du canal qui joint les deux mers, un tableau du Poussin, une belle tragédie, une vérité découverte, sont des choses mille fois plus précieuses que toutes les annales de cour, que toutes les relations de campagne. Vous savez que chez moi les grands hommes sont les premiers, et les héros les derniers. J'appelle grands hommes tous ceux qui ont excellé dans l'utile ou dans l'agréable; les saccageurs de province ne sont que des héros[1]. » Ce qui ne l'empêche pas d'avoir merveilleusement exposé les affaires politiques et raconté les guerres, précisément parce qu'il n'a pas l'air de transcrire les Mémoires d'un diplomate ou d'un général en retraite. Le récit de la succession d'Espagne et celui de la campagne d'Alsace sont plus parfaits que s'ils avaient été dictés par M. de Torcy ou par M. de Turenne. De même, quoique Voltaire ne se pique pas d'être un plus grand financier que l'homme aux quarante écus, il y a, dans son chapitre sur le ministère de Colbert, sur les finances, l'industrie et l'agriculture, des vues qu'un économiste très-autorisé m'assure être digne des plus fortes têtes de notre temps. Ajoutez à tous ces mérites des portraits aussi beaux et plus vrais que ceux qu'on admire chez les historiens anciens, des jugements vifs et profonds sur les hommes et sur les événe-

1. Lettre à Thiriot, 15 juillet 1785.

ments, un style noble et simple, brillant et rapide comme la flamme, un enthousiasme pour la gloire de la France, qui échauffe toutes les pages de cette histoire, comme l'admiration pour la grandeur de Rome répand dans les Décades de Tite Live et dans le poëme de Virgile l'éclat de l'éloquence et de la poésie. Si riches que nous soyons de chefs-d'œuvre historiques, combien en comptons-nous qui fassent plus d'honneur à notre pays? En faveur de tant de beautés, ne pouvons-nous pardonner à Voltaire de n'avoir pas donné à son plan plus de suite et d'unité, de n'avoir pas aligné sous nos yeux des colonnes de chiffres et des files de soldats, comme un greffier de la chambre des comptes ou un général d'armée, ni philosophé à perte de vue sur la marche de l'humanité et sur le plan divin, comme font aujourd'hui tant d'honnêtes gens qui se croient les confidents du bon Dieu?

Ce jugement sur le *Siècle de Louis XIV*, dont je viens d'esquisser quelques traits, ne m'appartient que par adoption. Je le dois à mon ancien maître, M. Nisard, et je l'ai recueilli à ses leçons de la Sorbonne, troublées un instant, aujourd'hui paisibles et applaudies. Ces leçons équitables et libérales sur Voltaire et sur le xviiie siècle ont commencé heureusement à dissiper le malentendu passager qui s'était élevé entre M. Nisard et son auditoire. En jetant une pleine lumière sur les vrais sentiments et les vraies opinions de l'éminent professeur, elles achèveront de le réconcilier avec la jeunesse, prompte à s'exalter, mais noble et généreuse, et toujours prête à revenir d'une prévention ou d'une erreur. M. Nisard mieux que personne sait combien, après de tels démêlés, la concorde se renoue aisément, lui qui a si bien raconté, dans un livre excellent que j'analysais ici l'an dernier, l'histoire de Mélanchthon. Mélanchthon n'était pas seulement un grand théologien : c'était un professeur très-savant et un recteur d'académie un peu sévère. Pour le

punir de sa sévérité, les étudiants de Wittemberg, un jour qu'il expliquait l'*Iliade*, se mirent à chanter à tue-tête, et couvrirent la voix d'Homère et de Mélanchthon. On fut obligé d'arrêter les chanteurs. Mélanchthon, ajoute son biographe Camerarius, qui raconte cette anecdote, demanda la grâce de tous, et l'obtint. La paix fut rétablie, et aucune voix dissonante ne se mêla désormais à celle du grand poëte et de son docte commentateur. Voltaire et M. Nisard feront certainement à Paris ce qu'Homère et Mélanchthon ont fait à Wittemberg. Le *Siècle de Louis XIV* vaut bien l'*Iliade* comme sujet d'enseignement et comme arbitre de réconciliation.

(*Journal des Débats* du 19 mars 1856.)

HISTOIRE DES RÉFUGIÉS PROTESTANTS DE FRANCE,

par M. Ch. Weiss.

I

Si la théorie de Lucien était vraie, si le véritable historien devait être sans patrie et sans autel, M. Weiss n'aurait eu garde d'écrire son livre. Protestant et historien de ses coreligionnaires persécutés, il se serait cru récusé d'avance comme un témoin suspect. Heureusement la théorie de Lucien est abandonnée aujourd'hui. On ne place plus la perfection historique dans le dépouillement complet des affections humaines. Nous n'exigeons plus que l'historien soit un pur esprit; nous lui permettons d'être un homme, pourvu qu'il soit un honnête homme : cette condition suffit. Pour être un bon historien, il faut une passion et un frein :

la passion, c'est l'amour de son sujet; le frein, c'est cette impartialité de l'honnête homme qui devient facilement la probité de l'écrivain. Si l'antiquité s'était inspirée de la théorie de Lucien, elle n'aurait pas un seul de ses grands historiens; si les modernes l'avaient suivie, ils n'auraient que des chroniqueurs : on ne comprend pas ce parfait écrivain qui commencerait par n'aimer ni un Dieu, ni un pays, ni une époque, ni les hommes, ni les idées. Cette perfection est un rêve de l'esprit; c'est un être abstrait, ce n'est pas une personne vivante : on ne peut vivre, et surtout on ne peut écrire, sans aimer. Si l'historien idéal de Lucien se rencontrait quelque part, ce serait à la fois un phénomène moral et une médiocrité littéraire. Il s'agit seulement pour le vrai historien, pour l'historien qui aime, de bien placer ses affections. Quand il se met du bon parti, c'est-à-dire du parti de la vérité, ce serait grand dommage, on l'avouera, qu'il n'eût pas un cœur. Je prends pour exemple l'histoire qui nous occupe. C'est une belle cause que celle des réfugiés protestants : ils ont été persécutés, et on s'accorde, en général, à les croire innocents; il n'y a pas de plus belle histoire que celle des honnêtes gens malheureux. Celle-ci pouvait être écrite par un catholique, par un protestant ou par un philosophe : le catholique pouvait être hostile; le philosophe risquait d'être indifférent; ce sont là deux dangers; il y en a un troisième, je le sais, c'est que le protestant soit partial; il ne me paraît pas plus grand que les deux autres; je ne crois pas que l'amour éclaire plus mal que l'hostilité ou l'indifférence, surtout si le protestant n'est nullement l'ennemi du catholique, et qu'il soit assez ami du philosophe pour lui emprunter la modération et la tolérance de sa philosophie.

C'est précisément là, on peut le dire, la définition même de l'état d'esprit de notre historien. Il aime les protestants, il est dévoué aux réfugiés, et il faut lui en savoir gré, car

le dévouement seul peut donner le courage d'entreprendre les œuvres difficiles : c'est encore un des mérites de l'amour, en matière d'histoire, de faire paraître légers des travaux qui écraseraient l'indifférence. Le livre de M. Weiss, livre tout à fait nouveau, ne pouvait être composé de seconde main. Il fallait être le coreligionnaire des réfugiés pour les suivre, comme M. Weiss, en Allemagne, en Suisse, en Angleterre, de ville en ville, de paroisse en paroisse, de bibliothèque en bibliothèque, compulsant les archives des Églises fondées pendant l'émigration, interrogeant sur sa route les débris des riches familles protestantes, écrivant aux membres dispersés du refuge, pour recueillir dans les lettres de ceux qu'il ne pouvait visiter les traditions de l'exil, pareil, en un mot, à ces chroniqueurs d'autrefois qui, chevauchant à travers les provinces et séjournant de château en château, rassemblaient les souvenirs de la vieille France : M. Weiss est le Froissard du refuge, un Froissard moderne, qui ne peut avoir ni la naïveté, ni les grâces de récit de celui d'autrefois, mais qui, à l'amour des détails, à la candeur des impressions personnelles, joint deux qualités plus propres à l'art moderne, la science et cette autorité de jugement qu'on peut appeler le sens moral de l'histoire.

Dès les premiers chapitres du livre, dès la préface, on reconnaît un esprit d'équité qui désarmerait la défiance des partisans mêmes de Lucien. M. Weiss ne profite pas de son sujet pour traiter la question du protestantisme : il déclare laisser de côté la querelle qui dure depuis trois siècles entre le protestantisme et l'Église romaine. Son but est historique et non pas dogmatique : il écrit un récit; il ne fait pas une thèse. M. Weiss révèle, dès les premières pages de son livre, une telle franchise, une telle loyauté, on pourrait dire une telle candeur, qu'il serait facile à juger, même pour ceux qui n'auraient pas l'honneur d'être ses amis. Non-seu-

lement au lieu de l'auteur on y trouve l'homme que demandait Pascal, mais on y trouve l'honnête homme, un peu même dans le sens qu'on attachait à ce mot au XVIIe siècle, où l'urbanité, l'esprit du monde, adoucissaient l'expression des opinions religieuses sans diminuer la foi, et où l'on devait à une élégance de bonne compagnie quelque chose de cette tolérance qu'on dut, dans le siècle suivant, à la philosophie. M. Weiss est fort bon protestant sans doute : mais il y a dans son protestantisme une aménité, une douceur qui fait bien plus songer à Mélanchthon qu'à Calvin, et encore plus à un philosophe qu'à Mélanchthon. Il aime les réfugiés, non pas qu'il ait dans le cœur, en 1853, la passion protestante qui les a fait s'expatrier en 1685; mais parce qu'il croit que le droit, le courage, l'honneur, ont été de leur côté. M. Weiss les aime encore plus pour leurs malheurs et leurs vertus que pour leurs opinions. Ce n'est pas un sectaire, et il ne fait ni sermon, ni philippique, ni pamphlet; il n'outrage aucun parti, il n'insulte personne; on pourrait le citer pour modèle à bien des écrivains qui s'occupent de questions religieuses. C'est un esprit libre et pratique, qui aime les détails positifs, les faits et les chiffres, et qui se défie, peut-être un peu à l'excès, des idées générales dont l'histoire contemporaine a tant abusé. Son récit est calme, conciliant, pacifique, et l'effort de l'impartialité y est si grand, qu'on se prend quelquefois à regretter qu'en racontant les souffrances de ses frères, l'auteur ait su conserver un empire si stoïque sur lui-même. Chez lui l'émotion est si contenue, si voilée, qu'elle n'en est que plus puissante, quand elle consent à se montrer. M. Weiss laisse la parole aux faits. Il donne à des documents précis, à des témoignages authentiques, à des statistiques positives, à des jugements nets, courts et motivés, la place que d'autres auraient donnée à de vagues déclamations ou à de plaintives élégies. Il est rare qu'un livre où sont défendus la plus

belle cause et le droit le plus sacré qui soient au monde, la cause d'une foi persécutée et le droit de la liberté de conscience, soit écrit avec une tranquillité d'âme que rien ne trouble, avec une inflexible équité de jugement, avec une égalité de ton presque inaltérable. C'est la perfection de l'impartialité.

Ainsi, jusqu'à présent, personne n'avait mieux démontré que M. Weiss que ce sont les grands seigneurs protestants qui, par leur ambition, leur esprit remuant, leurs folles entreprises, ont les premiers compromis les bons effets de l'édit de Nantes. Il ne leur suffisait pas de voir leur liberté religieuse reconnue, de posséder des places de sûreté et huit cents églises, de comparaître devant des chambres mi-parties, tribunaux spéciaux créés dans leur intérêt et dans l'intérêt de la justice, de se réunir en assemblées générales, d'avoir une organisation religieuse très-forte, confirmée par les déclarations réitérées de Louis XIII et d'Anne d'Autriche. Il leur fallait une organisation politique : l'assemblée de Saumur la donna aux protestants. Le protestantisme eut en France son gouvernement, gouvernement représentatif, ou plutôt républicain, car le but de sa politique, c'était de proclamer une république réformée, comme celle des Provinces-Unies, et de faire de la Rochelle une nouvelle Amsterdam. Ce fut cette politique criminelle et insensée qui donna le signal de la rupture entre la religion protestante et l'État. Aux grands seigneurs qui appelaient sans cesse les huguenots à la révolte, au prince de Condé, par exemple, qui, pour gouverner le royaume pendant la minorité de Louis XIV, soulevait les réformés, à Soubise, à Rohan, au duc de Bouillon, la responsabilité des premières fautes. Leurs séditions n'excusent pas la persécution de Louvois, mais elles expliquent comment le gouvernement de Louis XIII, par exemple, après avoir continué la politique tolérante d'Henri IV, fut

forcé d'y renoncer, aux applaudissements de toute la France. Quand Malherbe adressait à Louis XIII ces vers célèbres :

Donc un nouveau labeur à tes armes s'apprête.
Prends ta foudre, Louis, et va, comme un lion,
Donner le dernier coup à la dernière tête
De la rébellion,

Malherbe exprimait la pensée de toute la nation, M. Weiss le reconnaît. L'anéantissement du parti protestant, comme parti politique, était nécessaire au salut de la France. Après la prise de la Rochelle et le traité d'Alais, le gouvernement montra encore la plus grande modération. Richelieu, supérieur à ses contemporains, qui croyaient la plupart que le premier devoir d'un roi très-chrétien était de supprimer l'hérésie dans ses États, Richelieu respecta dans les protestants le grand principe de la liberté religieuse. Son successeur, Mazarin, qui, disait-il, n'avait pas à se plaindre du petit troupeau, parce que, s'il broutait de mauvaises herbes, il ne s'écartait pas, suivit la même voie. Il fit réparer par des commissaires choisis en nombre égal dans les deux religions les infractions commises contre l'édit de Nantes, dans les provinces. Il exempta les ministres protestants des tailles, il appela les réformés aux emplois de l'administration des finances, il nomma Ruvigny ambassadeur en Angleterre. Les protestants, du reste, étaient dignes de cette modération. Exclus des fonctions de la cour et de presque toutes les charges civiles, ils s'étaient adonnés au commerce, à l'industrie, à l'agriculture, et leurs travaux enrichissaient la France. M. Weiss a fait un relevé très-précis de l'état de l'industrie et du commerce protestants avant la Révocation, et c'est un des chapitres les plus curieux et les plus neufs de son histoire : je ne puis l'analyser ici ; on le lira dans son livre avec le plus vif intérêt. Les protestants n'étaient pas seulement des marchands et

des agriculteurs; ils combattaient vaillamment, et ils savaient écrire. Ils donnaient à la littérature Gui-Patin, Conrart, Gombauld, d'Ablancourt, Pélisson, Mme Dacier. Dans les armées, ils comptaient avec fierté le maréchal de Guébriant, le maréchal de Châtillon, Rantzau, mutilé sur tant de champs de bataille, et qui *n'avait d'entier que le cœur;* Gassion, qui conseilla, dit-on, au duc d'Enghien la manœuvre qui le fit vaincre à Rocroy; le rival de Condé, Turenne, et enfin, sur mer, Duquesne, le vieux capitaine français *qui avait épousé la mer*, disaient les musulmans, et que *l'ange de la mort avait épargné.*

Pendant la Fronde, les protestants restèrent fidèles. Le prince de Condé, qui avait espéré soulever les princes du Midi, les vit se ranger contre lui sous les drapeaux du roi. Aussi le comte d'Harcourt répondait-il aux députés de Montauban : « La couronne chancelait sur la tête du roi; mais vous l'avez affermie. » On ne songeait pas alors à persécuter de si loyaux sujets. En 1670, Louis XIV, exposant à son fils les principes de sa politique envers les réformés, disait : « Je crois que le meilleur moyen pour réduire peu à peu les huguenots de mon royaume est en premier lieu de ne les point presser du tout par aucune nouvelle rigueur contre eux. » En 1672, Mme de Maintenon écrivait à son frère : « Vous maltraitez les huguenots; cela n'est pas d'un homme de qualité. Ayez pitié de gens plus malheureux que coupables. Ils sont dans des erreurs où nous avons été nous-mêmes et d'où la violence ne nous aurait jamais tirés. Henri IV a professé la même religion, et plusieurs grands princes. Ne les inquiétez donc point. Il faut attirer les hommes par la douceur et la charité. Jésus-Christ nous en donne l'exemple, et telle est l'intention du roi. »

Tel est, en termes formels, le dernier mot de la politique du roi jusqu'en 1675 environ. J'ai essayé d'analyser ce qui forme proprement la remarquable exposition du livre de

M. Weiss. Bientôt commence la lutte, si on peut appeler lutte la violence terrible d'une autorité toute-puissante contre des sujets qui ne se défendent pas, et s'ouvre l'histoire véritable des réfugiés. Mais ici M. Weiss me permettra de lui adresser une question : Quelles sont les causes qui ont amené ce changement profond de politique? Comment d'une modération si formellement conseillée par le roi à son fils, d'une tolérance si édifiante prêchée par Mme de Maintenon à son frère, Louis XIV passe-t-il aux plus cruelles rigueurs, aux plus odieuses persécutions? C'est ce que M. Weiss n'a pas voulu raconter en détail, sans doute pour ne pas répéter les nombreuses histoires de la Révocation, et dans le louable désir de n'offrir à ses lecteurs que des aperçus nouveaux. Mais il résulte de cette discrétion, d'ailleurs si distinguée, que même en suivant pas à pas la série des faits qu'il a groupés habilement depuis les préludes jusqu'à l'explosion décisive de la persécution, on ne s'explique pas suffisamment cette révolution dans la politique de Louis XIV. Puisque j'ai commencé à soumettre mes doutes à M. Weiss, j'oserai achever. Je regrette qu'il n'ait pas marqué avec plus de force ce qu'il n'a fait qu'indiquer, sans appuyer, c'est à-dire la part personnelle de responsabilité qui revient à Louis XIV dans ces tristes événements. C'est un point très-grave, et sur lequel, quoique au fond il n'y ait pas doute possible, l'opinion ne sait pas être juste. Peut-être ne suffit-il pas, tant le public s'abuse aisément à cet égard, de lui rappeler quelques passages de Mme de Sévigné, de Bossuet, de Massillon et de Fléchier, pour le convaincre que toute la France conspira avec Louis XIV contre les protestants, et fut complice de ses violences. Louis XIV en porte seul la honte devant la postérité. Il est juste de le décharger de tout ce qui revient au fanatisme de son temps et de son peuple.

M. Weiss raconte avec une indignation contenue ces fa-

meuses *missions bottées* qui hâtèrent la Révocation. Il rappelle à regret, et comme forcé par sa conscience d'historien, ces vieillards qu'on jette dans des puits, ces femmes à qui l'on brûle les mains et les pieds, tous ces malheureux qu'on torture sans les tuer, parce que, *sauf le meurtre et le viol*, disaient les dragons, *tout était permis*. Mais plus sont terribles ces dragonnades, plus M. Weiss doit s'expliquer au sujet de Louis XIV. *Si le roi savait!* s'écriaient les persécutés. Le roi savait-il? ou ignorait-il? Il crut, avant toutes choses, qu'on achetait les conversions à prix d'argent, parce qu'on en acheta effectivement, et qu'on mit les quittances sous ses yeux. Il crut à l'efficacité des prédications; on lui soumettait de faux rapports où l'on représentait les conversions comme libres et volontaires, et il y en avait eu un si grand nombre à Paris, réellement volontaires et libres, qu'il put se faire illusion sur la sincérité de celles des provinces. Une foule d'écrits, de missions *non bottées*, et de conférences publiques, avaient précédé la Révocation, qui ne fut nullement improvisée. Dès 1682, l'assemblée du clergé publiait un avertissement pastoral pour engager les réformés à *revenir à la foi de leurs pères:* « Notre résolution, disaient les évêques (voir le procès-verbal de l'assemblée), a été de n'user d'aucune menace et de ne nous servir d'aucun terme qui pût offenser, mais seulement de pressantes exhortations, de saints désirs et d'instantes prières. » L'assemblée publia aussi un mémoire où elle exposait différentes méthodes pour la conversion des protestants. Dès ce moment les évêques, les corps ecclésiastiques, les simples prêtres, tout le clergé enfin, fit sa grande affaire de la conversion des protestants. C'est alors que Bossuet publia ses *Conférences avec Claude*, et son *Traité de la communion sous les deux espèces*. A Paris on ouvrit des controverses publiques. De nombreux protestants se réunissaient le dimanche dans l'église des Théatins, et le *Mercure* de de Vizé

a soin d'enregistrer les conversions que détermine chaque jour la parole persuasive de l'abbé Binard et de l'abbé Péan. C'est en 1682 que Jacques Le Fèvre, docteur de Sorbonne, publia ses *Motifs invincibles pour convaincre les protestants*. Ce grand mouvement s'étendit bientôt à la province, et l'on vit bientôt de toutes parts les deux religions argumentant l'une contre l'autre. Souvent, à la suite d'une longue discussion, l'orateur protestant, battu, reconnaissait, dans son infériorité personnelle, la supériorité du catholicisme, et embrassait la foi victorieuse. Ces luttes de l'esprit et de la parole, ces subites concessions des vaincus, rappelaient un peu ces tournois du moyen âge où le chevalier vaincu se mettait à la discrétion du vainqueur. Mais, si étrange que puisse paraître ce duel oratoire de deux religions, ce n'en est pas moins un fait incontestable, et il donne la mesure de l'agitation religieuse qui précéda la Révocation. J'ai sous les yeux une liste, non pas de simples protestants, mais de ministres même, qui se convertirent, pour ainsi dire en champ clos, à la suite d'une joute avec un missionnaire ou d'une conférence avec un évêque : je veux l'épargner à M. Weiss. Toutes ces conversions isolées, qui se déclaraient à chaque instant sur tous les points de la France, ne préparaient que trop facilement Louis XIV à ces conversions collectives dont les gouverneurs de provinces lui envoyèrent bientôt la nouvelle. Des villes entières, lui écrivait-on, renoncent à l'hérésie. « Dans les deux mois de septembre et d'octobre 1685, dit M. Weiss, on annonça au roi successivement que la Rochelle, Montauban, Castres, Montpellier, Nîmes et Uzès avaient définitivement abjuré entre les mains des missionnaires. Chacun crut alors que le protestantisme était anéanti. Le roi *partagea l'illusion générale*, et n'hésita pas à frapper le dernier coup. Le 22 octobre 1685, il signa à Fontainebleau la révocation de l'édit de Nantes. »

Ainsi, de l'aveu même de M. Weiss, Louis XIV, en *frap-*

pant le dernier coup, ne pensait pas atteindre un si grand nombre de victimes. Il croyait « le protestantisme anéanti. » Les rapports envoyés de toutes parts et artificieusement abrégés par Louvois lui persuadèrent que tous ses sujets étaient à la veille de se réunir dans une même communion, et qu'il suffirait de manifester solennellement sa volonté pour achever ce grand ouvrage. Voilà, ce me semble, ce qui explique au point de vue politique, sans la justifier au point de vue religieux et moral, la conduite du grand roi. Ce ne furent pas seulement quelques écrivains ni quelques prélats qui l'approuvèrent; il eut, je le répète, la France entière pour complice, et M. de Bausset a eu raison d'écrire, dans son *Histoire de Bossuet* : « Si Louis XIV s'est trompé, il s'est trompé avec tous ses ministres, avec tous les grands hommes de son siècle, avec tous les corps de son royaume. » Cela est vrai, tout le monde se trompa; les plus grands comme les plus petits, l'élite comme la multitude, fit partie du complot contre la liberté de conscience, parce qu'alors la liberté de conscience ne paraissait qu'une hérésie et une révolte : un tel exemple doit donner aux moins philosophes quelque reconnaissance pour la philosophie, qui a fait de la liberté de conscience un droit inviolable.

Louis XIV, félicité par les plus illustres évêques de son temps, qui célébrèrent dans la chaire chrétienne l'accomplissement d'un acte que, du reste, ils n'avaient pas conseillé[1]; Louis XIV, béni par Innocent XI qui, à l'arrivée de la grande nouvelle, fit chanter un *Te Deum;* Louis XIV, égaré par de faux rapports, trompé sur les moyens em-

1. M. de Bausset, *Histoire de Bossuet*. Il n'a rien trouvé, dit-il, dans l'histoire de Bossuet qui lui permette de croire qu'il fut appelé à délibérer sur la révocation. D'après un mémoire du duc de Bourgogne, que son historien Proyart a conservé, il est constant qu'il fut tenu un conseil de conscience où assistèrent deux théologiens ; mais rien n'indique que les évêques furent consultés.

ployés, et applaudi par tout un peuple, ne doit pas subir seul la peine de sa faute devant l'histoire, et j'avais à cœur de demander à M. Weiss, si modéré et si équitable, un jugement plus explicite sur lui.

Quoi qu'il en soit, l'édit de Nantes est révoqué, et les protestants, malgré l'espionnage, l'emprisonnement, les tortures, la mort même, s'exilent de France pour ne pas se séparer de leurs pasteurs qu'on en a chassés. Nous suivrons ces nobles exilés dans les contrées qui les accueillirent, et sur les traces de M. Weiss nous apprendrons de quelles richesses industrielles et littéraires s'enrichirent les étrangers et s'appauvrit notre pays.

II

Nous avons vu Louis XIV, enivré de sa toute-puissance, encouragé par des conversions quelquefois sincères, plus souvent achetées, trompé par les faux rapports des intendants de province et du premier ministre, prononcer, aux applaudissements de la France entière, la révocation de l'édit de Nantes. Quoiqu'il se soit produit alors dans cet esprit si solide et si juste je ne sais quel trouble et quel vertige, cependant le roi ne fut pas assez aveugle pour ne pas apercevoir les conséquences de la proscription. Il n'avait pas prévu la résistance d'un si grand nombre de huguenots, parce que, grâce à la conspiration de mensonges dont il était enveloppé, il avait cru sincèrement le parti calviniste à la veille d'abjurer à ses pieds. Mais quand il vit ces hommes, qu'on lui disait à demi convertis, s'exposer à mille dangers pour suivre leurs ministres et sacrifier leur patrie à leur foi, il comprit le péril, et prit des mesures violentes pour réparer les effets d'une première faute. Ce n'était que les aggraver. Premier châtiment de l'intolérance,

forcée, pour atteindre son but, de pousser à outrance la logique de ses rigueurs! Si, dès le premier jour, on avait dit à Louis XIV : Pour convertir les protestants au catholicisme, il faudra non-seulement leur défendre d'être protestants, mais donner pour sanction à cette défense l'amende, la confiscation, la prison, la torture, la mort; Louis XIV aurait reculé. Il fut pourtant, par un enchaînement inexorable de conséquences, condamné à la ruse et à l'hypocrisie pour assurer le triomphe de sa volonté, lui si fier, et à qui, pour être obéi, il avait suffi jusque-là de dire: « Je le veux. » Quelle tache pour ce glorieux règne, que le noble sang des fugitifs répandu sur la frontière! Quel abaissement pour cette toute-puissance et cette majesté royale, que les négociations furtives entamées, soit avec les huguenots pour marchander leur retour, soit avec l'étranger, avec Jacques II par exemple, pour les expulser d'Angleterre! Ni la police de Louis XIV ne fut assez vigilante, ni ses menaces assez terribles, ni son or assez corrupteur pour arrêter l'émigration. De toutes parts les huguenots franchirent les frontières : ministres, pères de famille, femmes, vieillards, enfants, tous partirent, laissant derrière eux, comme disait Saurin, leurs maisons, leurs champs et les os de leurs pères. Dans un chapitre fort curieux, où M. Weiss analyse les rapports que les intendants des généralités adressèrent au gouvernement en 1698, il évalue à 300 000 environ le nombre des protestants qui désertèrent la France dans les quinze dernières années du XVIIe siècle.

La faute de Louis XIV était trop grossière pour que les souverains étrangers ne se hâtassent pas d'en profiter. Depuis longtemps déjà ils s'appliquaient à attirer chez eux les huguenots persécutés; depuis Élisabeth, qui avait fait devant l'ambassadeur de France, dans cette chambre tendue de noir, une protestation si éloquente et si dramatique contre la Saint-Barthélemy, la politique de l'Angleterre n'a-

vait pas varié. Jacques Ier et Charles Ier avaient été les protecteurs plus ou moins ardents et actifs des protestants français, et Jacques II lui-même, après la Révocation, promulgua, sous l'impulsion de l'opinion publique, un édit favorable aux fugitifs qui viendraient s'établir dans ses États. Avant la Révocation, Frédéric-Guillaume avait réussi à former à Berlin une petite colonie de familles françaises; une fois la révocation prononcée, il y répondit par l'édit de Potsdam, qui ouvrait à tous les réfugiés un asile dans ses États, avec la promesse d'avantages considérables. La Hollande et la Suisse protestantes ne furent ni moins habiles ni moins hospitalières. C'est un spectacle consolant pour les âmes généreuses de voir la Hollande, encore saignante de l'invasion de 1672, proclamer hautement l'assistance qu'elle offre à ses coreligionnaires persécutés, et jeter un défi à la colère de Louis XIV en leur donnant de l'argent, des instruments de travail et des priviléges dans ses cités. C'est une hardiesse touchante que celle de ces petites villes de Suisse, s'épuisant en charités pour nourrir les fugitifs qui les traversent, et désobéissant au grand roi quand il leur défend par son ambassadeur d'être compatissantes et charitables. Partout donc les réfugiés durent à leur malheur, à la persévérance courageuse de leur foi, à la sagesse de leur conduite, à leurs habitudes honnêtes et laborieuses, des secours et un asile que l'intérêt politique eût à lui seul offert à leurs talents et à leurs richesses.

M. Weiss a suivi les réfugiés avec une fidélité pieuse, même aux extrémités du monde, en Afrique, en Amérique, où ils fondèrent plusieurs colonies. Il a voulu savoir, avec la plus grande exactitude, ce que l'étranger avait gagné à la Révocation, ce que la France avait perdu. Il a compté les hommes de guerre, les diplomates, les écrivains, les artistes, les ouvriers habiles, les agriculteurs, que l'émigration enleva à la France pour les donner à ses ennemis. Son

livre est tout à la fois une biographie intéressante, une étude littéraire, une statistique très-curieuse pour l'histoire de notre commerce et de notre industrie, et où les chiffres ont une éloquence douloureuse, parce que c'est celle de nos fautes et de nos malheurs. Il y a dans cette multitude de faits, d'une nature si diverse, une variété d'attraits qui compense l'extrême sobriété des idées générales. On suit M. Weiss avec un plaisir différent, mais égal, quand il raconte l'histoire héroïque d'un duc de Rohan ou d'un maréchal de Schomberg, et quand il expose, avec une rare prodigalité de détails, le développement de nos industries à l'étranger. Il nous intéresse à l'ouvrier Mongeorge, qui va porter en Angleterre les produits de nos manufactures de Lyon, et la force de lutter contre elles, comme à ces prédicateurs éloquents qui soulèvent la Hollande contre Louis XIV, comme à ces brillants officiers qui combattent contre nos armées dans les rangs de l'ennemi. On a reproché à M. Weiss d'avoir poussé jusqu'à l'idolâtrie ce culte du passé. On s'est raillé de cette précision parfaite qu'il met à déterminer la nature et l'étendue des services industriels rendus à l'étranger par l'émigration. Peut-être, au premier coup d'œil, l'exactitude extrême avec laquelle M. Weiss énumère les branches d'industrie cultivées par les réfugiés cause-t-elle quelque surprise. On ne passe pas, sans un certain étonnement, d'un champ de bataille ou d'une cour dans un comptoir; on ne voit pas, sans se croire un instant dépaysé, un écrivain habile, de la même plume précise et méthodique qui a si bien exposé les négociations du comte d'Avaux, expliquer les progrès que l'émigration fit faire en Allemagne ou en Angleterre à la chapellerie, à la tannerie, à la chamoiserie, à la mégisserie, aux toiles, aux cotonnades, et à toutes sortes d'étoffes, dont M. Weiss sait les noms mieux que moi. Mais, en y réfléchissant, puisque l'histoire de M. Weiss est en même temps un in-

ventaire, les deux colonnes des profits et pertes (qu'on me pardonne ce style en faveur de l'à-propos) doivent être exactement remplies. Quand on a lu ces chapitres si nourris de petits faits, où l'on apprendrait presque combien les tisserands français ont fabriqué de robes en Angleterre, et combien nos jardiniers ont planté de rosiers dans les faubourgs de Berlin, on connaît parfaitement l'actif de l'étranger et le passif de la France. Il y a au fond de ces calculs, dédaignés des seuls esprits frivoles, une importance qui en rachète la minutie. D'ailleurs, ce qu'il y faut chercher, ce n'est pas seulement l'exactitude de l'historien, ni la perfection de la statistique : c'est la sympathie, c'est l'admiration pour les travaux de l'exil, c'est la piété des souvenirs; et on ne l'a pas assez respectée, ce me semble, quand on s'est raillé des tisserands de M. Weiss, de ses tanneurs et de ses jardiniers.

En étudiant dans M. Weiss l'appauvrissement de notre industrie et de notre commerce, le dépeuplement de nos manufactures et l'émigration de nos capitaux, on s'attriste de ces rudes atteintes à la fortune de la France; toutefois mes plus vifs regrets ne sont pas des regrets d'économiste. Il y a une compensation morale à ces désastres du commerce et de l'industrie. Nous avons laissé des concitoyens porter à l'étranger les procédés de nos arts et notre argent; nous l'avons momentanément enrichi à notre préjudice. Mais il y a, dans ce souvenir des présents que nous lui avons faits, de quoi éveiller notre fierté en même temps que notre tristesse : si ce n'est pas nous consoler de nos pertes, c'est les honorer à nos propres yeux, que d'y voir une assistance donnée par notre supériorité à la faiblesse des industries étrangères. C'est la France qui enrichit le Brandebourg, c'est la France qui envoie aux fabriques d'Angleterre leurs meilleurs ouvriers. L'ardeur intéressée avec laquelle on les reçoit, l'hospitalité diplomatique qu'on leur donne, n'est-

elle pas pour nous un hommage? Quand les agents de Frédéric-Guillaume attendent les réfugiés sur la frontière pour les saisir au passage, et les confisquer, pour ainsi dire, au profit de leur maître, par leurs offres de terres, de priviléges et d'argent, quelque orgueil ne se mêle-t-il pas à nos regrets? D'ailleurs, les blessures du commerce se cicatrisent avec le temps; les capitaux se reforment, et la prospérité industrielle portée chez les étrangers par une émigration est difficilement durable. Les protestants français ne communiquaient à l'Allemagne et à l'Angleterre que les procédés de nos industries, c'est-à-dire que la supériorité matérielle de nos ouvrages; mais ce qu'ils ne pouvaient leur transmettre, ce qui n'émigre pas d'un pays à un autre, c'est précisément ce qui fait encore aujourd'hui, et ce qui fera longtemps encore notre supériorité en Europe, ce qui est l'âme de l'industrie française; c'est, en un mot, ce don divin qui anime nos ouvriers comme nos artistes, qui règne dans les manufactures de Lyon comme dans les ateliers de Paris : c'est le goût. Les Anglais et les Allemands ont hérité des secrets que les émigrés protestants leur ont révélés, je le veux bien ; ils ont travaillé longtemps à leur école ; par leur propre savoir et leurs propres découvertes, ils ont perfectionné leurs machines, égales en bien des points ou même supérieures aux nôtres. Mais ils sont encore aujourd'hui nos tributaires pour le goût. Bien des industries élégantes, acclimatées chez eux par les réfugiés protestants, ont déjà péri, M. Weiss le reconnaît lui-même ; elles n'ont pu vivre longtemps loin de la France ; elles sont mortes de nostalgie. Le goût français règne sur tous les marchés. L'élégance française est la maîtresse du monde.

De même, je regrette les savants, les érudits, les orateurs que l'émigration nous enlève. Mais ces bannis vont porter chez nos voisins, avec leur savoir et leur éloquence, l'influence de l'esprit français. Même en nous combattant,

ils travaillent à notre prépondérance. Les réfugiés accueillis par Frédéric Ier, ce collége français, cet institut français, cette littérature française qui se fondent à Berlin, et qui illustrent déjà les noms d'Ancillon et de Basnage, ce sont les préludes de cette réunion de Potsdam qui consacrera, à la cour de Frédéric II, la souveraineté de l'esprit français.

Mais ce qui doit nous affliger profondément, ce sont les haines que la Révocation soulève contre la France; c'est de voir les gentilshommes protestants, une fois chassés de leur patrie, devenir ses ennemis les plus mortels. C'est une belle scène que celle des adieux de Duquesne à ses fils, quand ils vont chercher hors de France la liberté de garder leur foi, et quand leur père, trop vieux pour quitter son pays, leur fait promettre de ne jamais combattre contre la France; mais c'est une scène unique dans l'histoire de l'émigration. Souvent les armées françaises rencontrèrent devant elles les réfugiés protestants sur le champ de babataille, et ils se battirent avec acharnement : la haine doublait leur courage. Ils comptaient parmi eux de vieux soldats et des officiers expérimentés qui avaient appris la grande guerre à l'école de nos plus fameux capitaines. Quand le maréchal de Schomberg aperçut les soldats français envoyés par Louis XIV, sous la conduite de Lauzun, au secours de Jacques II : « Messieurs, dit-il aux protestants, voilà nos ennemis. » Ces vieilles troupes s'ébranlèrent, le choc fut irrésistible, et la victoire décidée. « Cruelle extrémité ! s'écrie M. Weiss avec une juste énergie. La justice humaine la condamne, mais la conscience des hommes ne l'a jamais flétrie comme un crime vulgaire ! »

Ces haines implacables, partout semées contre nous, aggravèrent encore les ressentiments de l'Europe contre Louis XIV, et donnèrent à une coalition prudente contre l'ambition d'un roi, la dignité d'une lutte généreuse contre les persécutions d'un fanatique. La Révocation fut aussi fu-

neste aux alliés de Louis XIV qu'elle fut profitable à ses ennemis. Elle ôta le trône d'Angleterre à Jacques II pour le donner au plus redoutable adversaire du grand roi, au prince d'Orange. Rien n'est plus intéressant dans le livre de M. Weiss que cette partie de son histoire. Qu'on passe rapidement sur la liste, peut-être trop complète, des églises fondées en Angleterre, avant le refuge, pour recueillir les émigrés français. Dans les pages qui suivent, l'auteur a peint avec beaucoup d'exactitude et de finesse le caractère de Jacques II, aux prises avec l'opinion publique de son royaume et avec la redoutable amitié de Louis XIV. Ces prédications éloquentes des ministres protestants, où s'exhale avec tant d'émotion la douleur d'une Église dispersée, ces premières faveurs dont le roi leurre les réfugiés, cette diplomatie souterraine pour favoriser les intrigues des ambassadeurs français, pour gagner les réfugiés et les renvoyer en France, ces capitulations perpétuelles, tantôt devant ses sujets, tantôt devant Louis XIV, l'impopularité croissante de Jacques II, l'indignation d'un peuple généreux et libre, tout ce tableau est retracé par M. Weiss en peu de pages, mais avec beaucoup de précision et de fermeté.

A l'intérieur, en France, la Révocation n'eut pas des effets moins malheureux : les conséquences morales de la persécution furent aussi graves que les conséquences politiques. Ce n'est pas un paradoxe de prétendre que le caractère national en souffrit. Je ne veux pas dire qu'en perdant les protestants, la France perdit ses meilleurs et ses plus dignes sujets. Ce serait tomber dans un excès, que M. Weiss n'a pas su peut-être tout à fait éviter. On croirait parfois, en le lisant, qu'au XVII[e] siècle la supériorité morale était du côté des protestants, comme la supériorité industrielle. Je ne parle pas de la supériorité intellectuelle. Quoique M. Weiss, sur ce point même, semble faire ses réserves, la question ne saurait être douteuse. Saurin est un grand

orateur; Claude et Jurieu sont d'habiles controversistes; mais Bossuet l'emporte à lui seul en éloquence, en savoir et en dialectique, sur Jurieu, Claude et Saurin. M. Weiss n'idéalise-t-il pas quelquefois la moralité protestante? Si on l'en croit, tous les huguenots étaient d'honnêtes gens. On n'en voit pas un seul dans son livre qui se conduise mal à l'étranger; et en France, les hommes de finance eux-mêmes sont tous d'une intégrité irréprochable. M. Weiss prend à témoin le silence des satiriques et du théâtre, qui ne se sont pas moqués des financiers avant la Révocation, et tant que les huguenots remplirent les emplois de finances, sous l'administration de Colbert. Il est bon de rappeler cependant que, si Molière n'a pas traduit les financiers sur la scène, c'est que, selon Chamfort, Colbert lui-même l'avait prié de les respecter. Et l'on sait que Boileau avait eu l'intention de faire contre eux une satire, qui, détournée de son objet, devint la satire du *faux honneur*. Il y a évidemment chez M. Weiss un penchant involontaire à estimer, *a priori*, tout huguenot qui s'exile : je trouve la trace de cette bienveillance universelle dans l'indulgence tout amicale qu'il témoigne même aux contrebandiers; et cependant, Calvin n'a jamais permis la contrebande. M. Weiss raconte que les réfugiés avaient établi en Suisse une contrebande formidable : « Ils se faisaient envoyer par leurs correspondants de Lyon une multitude d'articles de consommation journalière, qu'ils débitaient en Suisse et dans les pays limitrophes. Les Genévois étaient les intermédiaires de ce trafic. Profitant de leur connaissance des lieux, ils faisaient transporter les marchandises par des chemins détournés dans les montagnes du Jura, et frustraient ainsi la douane de Valence. » M. Weiss n'a pas un mot de blâme pour les honnêtes gens qui « retirèrent ainsi du royaume pour plus d'un million d'argent. » Il a même l'air de sourire aux dépens de la douane de Valence, et il semble s'é-

gayer au souvenir de l'ambassadeur en Suisse, le président Tambonneau, qui écrivait : « Tous les jours, ces contrebandiers disent à ma femme, quand ils n'ont pas des toiles, des draps, des étoffes de soie, des dentelles, qu'elle n'a qu'à leur faire savoir ce qu'elle veut, et qu'ils le manderont à leurs correspondants. » L'anecdote est amusante; mais je trouve M. Weiss un peu trop indifférent pour la douane.

Ces bonnes dispositions pour tous les protestants ont peut-être, aux yeux de l'auteur, agrandi outre mesure les vertus du refuge; cependant je reconnais volontiers que, s'il y avait parmi les huguenots de malhonnêtes gens, comme il y en a partout, ils étaient relativement en petit nombre. Il y a plusieurs explications de cette supériorité morale : l'explication religieuse d'abord, celle que donne Bossuet au XIe livre *Des variations*, en parlant des Vaudois : c'est que les vertus des hérétiques ne sont que des ruses du malin; je la soumets à M. Weiss. Puis, les explications humaines : l'utilité morale de la persécution pour les victimes, l'énergie qu'elle donnait à leurs âmes, la force qu'ajoute aux bons instincts de l'homme la pensée que sa foi est suspecte et sa conduite surveillée, la nécessité de s'observer soi-même, en France, parce que les protestants y semblaient des ennemis, à l'étranger, parce qu'ils y étaient des hôtes; l'obligation de travailler sans relâche pour s'assurer dans la société une place sans cesse disputée; enfin cette éducation sévère et forte que les enfants recevaient dès le premier âge dans les familles protestantes. Qu'on lise les instructions données à ses enfants par Aubéry du Maurier, et publiées pour la première fois par M. Ouvré dans son curieux ouvrage[1], on verra un remarquable exemple de cet esprit de justice, d'intégrité et de sévérité

1. *Documents inédits sur l'histoire des protestants en France et en Hollande* (1566-1636).

pour soi-même dont les chefs de famille protestants cherchaient de bonne heure à pénétrer leurs fils. Quant à la supériorité industrielle des huguenots, les causes en ont été indiquées avec sagacité par M. Weiss : exclus, par le fait même de leur religion, de toutes les corporations, ils étaient affranchis des obstacles que les vieilles constitutions de chaque corps de métier et la routine des anciens procédés opposaient aux progrès de l'industrie. Ils pouvaient travailler comme ils voulaient et tant qu'ils voulaient; ils n'avaient pas de fêtes à chômer; leur année de travail était plus longue que celle des ouvriers catholiques. M. Weiss a calculé qu'ils ne prenaient que cinquante-cinq jours de repos par an, tandis que les catholiques comptaient cent cinq jours fériés. Enfin, ajoute l'auteur, ils étaient libres d'associer leurs capitaux, et l'association leur permit de tenter de vastes entreprises, de fonder de grandes manufactures et d'y déployer les ressources de leur esprit inventif et de leur habileté financière universellement reconnue au sein d'une indépendance industrielle qui resta, au XVII[e] siècle, le privilége de l'hérésie.

Ce fut un grand malheur pour le caractère français que l'exil de cette population honnête, laborieuse, probe dans ses relations commerciales, tempérante, économe, sérieuse. Sans doute les réformés avaient les défauts de leurs qualités; ils poussaient l'austérité jusqu'à la roideur, et leur ostentation de gravité dans l'attitude et dans le langage déplaisait à la légèreté française. Mais de ces défauts même le caractère national pouvait profiter. Une fois les protestants pacifiés, dépouillés de leur rôle politique, et rentrés au sein de la nation, ils auraient fini par se confondre avec elle, par s'assimiler plus intimement son esprit, et par lui communiquer quelque chose du leur. C'eût été un grand bien pour la France que cette force d'âme, ce bon sens pratique, cette bonne foi, ce goût du sérieux et du

solide, venant s'ajouter, pour y faire équilibre, à notre vivacité, à notre esprit brillant et léger, à notre flexibilité d'opinion et d'honneur. En perdant les protestants, la France, a dit un écrivain, *perdit une partie de son lest.* Le mot est piquant, triste et vrai.

On s'expliquerait mieux que Louis XIV eût affronté de pareilles conséquences politiques et morales, s'il avait atteint le but religieux que se proposait la Révocation. Mais il l'a manqué. Le protestantisme, en effet, est-il détruit en France? Louis XIV a-t-il fondé cette grande unité religieuse qui lui paraissait la gloire la plus désirable de son règne, et peut-être l'expiation la plus sûre de ses fautes? Il y a aujourd'hui, dans notre pays, proportionnellement autant de protestants qu'il y en avait sous Louis XIV. Ce n'est pas l'orthodoxie qui a profité de la Révocation, c'est la philosophie. En croyant servir le catholicisme, le grand roi travaillait sans le savoir au profit d'une puissance qui devait être bientôt plus redoutable à l'Église que le protestantisme [1]. Bayle, ce rare esprit, ce Voltaire, moins spirituel peut-être, mais plus savant et de meilleure foi, Bayle avait prédit ce duel nouveau et plus terrible qui attendait l'Église catholique le lendemain de sa victoire.

« Ne vous y trompez point, s'écriait-il, vos triomphes sont plutôt ceux du déisme que ceux de la vraie foi. Je voudrais que vous entendissiez ceux qui n'ont d'autre religion que celle de l'équité naturelle. Ils regardent votre conduite comme un argument irréfutable; et lorsqu'ils remontent plus haut, et qu'ils considèrent les ravages et les violences sanguinaires que votre religion catholique a commis pendant six ou sept cents ans par tout le monde, ils ne peuvent s'empêcher de dire que Dieu est trop bon es-

1. M. de Sacy a fait ressortir ce point de vue avec beaucoup de force dans son remarquable article sur le livre de M. Weiss (*Journal des Débats* du 5 septembre 1853).

sentiellement pour être l'auteur d'une chose aussi pernicieuse que les religions positives ; qu'il n'a révélé à l'homme que le droit naturel, mais que des esprits, ennemis de notre repos, sont venus de nuit semer la zizanie dans le champ de la religion naturelle par l'établissement de certains cultes particuliers, qu'ils savaient bien qui seraient une semence éternelle de guerres, de carnages et d'injustices. Ces blasphèmes font horreur à la conscience ; mais votre Église en répondra devant Dieu, puisque son esprit, ses maximes et sa conduite les excitent dans l'âme de ces gens-là [1]. »

Bayle va trop loin sans doute. Non, aux yeux de la justice et de la vérité, non plus qu'aux yeux de Dieu, l'Église ne répond pas de l'intolérance et des fautes de Louis XIV. Mais ce qui est vrai, c'est qu'aux yeux des hommes elle a été effectivement responsable, et que les rigueurs exercées en son nom sont devenues les arguments les plus forts de l'incrédulité. La conclusion qui sort de l'ouvrage de M. Weiss, comme des paroles de Bayle, c'est qu'on persécute l'Église elle-même, quand on persécute au nom de l'Église ; c'est que l'intolérance donne des armes au scepticisme, sans convertir l'hérésie ; c'est qu'enfin la suprême habileté du pouvoir religieux, comme du pouvoir politique, ce serait d'observer fidèlement leur devoir le plus sacré, en respectant le plus sacré des droits : la liberté de conscience. Le livre M. Weiss n'est pas seulement un livre d'histoire et d'économie politique, c'est une excellente leçon de politique et de philosophie.

(*Revue de l'Instruction publique*, 29 sept. et 20 octob. 1853.)

1. Bayle, *Œuvres*, t. IV, p. 338. Ce que c'est que la France toute catholique sous Louis le Grand.

NOUVELLES LETTRES DE MADAME LA DUCHESSE D'ORLÉANS,

mère du régent.

Pour bien des juges prévenus, il n'y a dans notre histoire qu'une grande époque morale et religieuse, le siècle de Louis XIV. Considéré de loin et sous son jour officiel, le règne du grand roi semble justifier cette préférence exclusive; mais quand on étudie les documents intimes, les mémoires, les correspondances du temps, un tel enthousiasme est impossible. Je dirai plus : pour se consoler de n'être pas né dans le grand siècle, il suffit de lire avec attention deux livres seulement, celui de Saint-Simon et les *Lettres anciennes*, surtout les *Lettres nouvelles* de la duchesse d'Orléans. « Ces deux témoins, dira-t-on, sont partiaux. » Cela est vrai; mais ils sont sincères, et il y a toujours une grande part de vérité chez celui qui a cru et qui a voulu la dire. Étudions donc avec M. Brunet, dans son excellente traduction enrichie de notes si instructives, la nouvelle correspondance de Madame. Comme auteur, la princesse est connue de vieille date : tout le monde a lu ses *Fragments épistolaires*, publiés pour la première fois en 1789, et, depuis, réimprimés sous différents titres. Elle est au premier rang de ces piquants historiens, instruits de beaucoup de choses et cependant suspects, qu'on ne croit pas toujours, mais qu'on aime à connaître, et qu'on ne peut pas ne pas lire. L'ouvrage inédit dont nous nous occupons ajoutera à cette réputation de l'écrivain sans y rien changer. Dans ce recueil comme dans l'autre, Madame a du mouvement, des récits animés; ses contes, fort amusants, ne sont pas tous authentiques; mais elle ne trompe jamais sans se tromper la première. Et comment ne parlerait-elle pas sincère-

ment d'autrui, elle qui dit si rudement la vérité sur elle-même? Voici comme elle trace son propre portrait: « Il faut, écrit-elle à sa sœur le 22 avril 1698 (elle avait quarante-six ans) que vous ne vous souveniez guère de moi si vous ne me rangez pas au nombre des laides; *je l'ai toujours été*, et je le suis devenue encore plus des suites de la petite vérole; ma taille est monstrueuse de grosseur; je suis aussi carrée qu'un cube; ma peau est d'un rouge tacheté de jaune; mes cheveux deviennent tout gris; mon nez a été tout bariolé par la petite vérole, ainsi que mes deux joues; j'ai la bouche grande, les dents gâtées, et voilà le portrait de mon joli visage.... » Il y a eu sans doute des laideurs plus repoussantes; mais on en rencontre peu d'aussi gaiement portées. Ce n'est pas pour ses charmes, on le voit, qu'Élisabeth-Charlotte de Bavière fut recherchée par Monsieur, frère de Louis XIV: le prince épousait surtout en elle ses droits éventuels sur la Bavière et le Palatinat. De son côté, la jeune princesse, malgré l'éclat de l'alliance qui lui était offerte, la souhaitait moins qu'elle ne s'y soumit par obéissance pour son père. Il faut le dire, jamais la piété filiale ne fut si mal récompensée: on imaginerait difficilement un mariage aussi disparate que celui qui unit, en 1671, le plus efféminé des princes à l'une des femmes les plus viriles dont l'histoire ait souvenir. Je trouve dans Saint-Simon le portrait de l'un et de l'autre. Le mari d'abord: « Il n'y avait, dit l'historien, personne de si mou de corps et d'esprit, de plus trompé, de plus méprisé par ses favoris; tracassier, incapable de garder aucun secret: avec cela, des goûts abominables, rendus publics avec le plus grand scandale. C'était le prince le plus attaché à la vie[1], l'ayant toujours passée dans la plus molle oisiveté; le plus incapable

1. Ce qui ne veut pas dire pourtant, et Saint-Simon lui-même le reconnaît, qu'il ne fût pas brave.

par nature d'aucune application, d'aucune lecture sérieuse. Il était toujours paré comme une femme, plein de bagues, de bracelets, de pierreries, de rubans partout où il en pouvait mettre; plein de toutes sortes de parfums; on l'accusait de mettre imperceptiblement du rouge. »

Maintenant, voici la fiancée : « Madame tenait beaucoup plus de l'homme que de la femme : elle était forte, courageuse, Allemande au dernier point, franche, droite, bonne, bienfaisante, noble et grande en toutes ses manières; petite au dernier point sur tout ce qui lui était dû (c'est Saint-Simon qui parle! Dieu nous fit besaciers, a dit La Fontaine). Elle était sauvage, toujours enfermée à écrire, dure, rude, se prenant aisément d'aversion; nulle complaisance, nul tour dans l'esprit, quoiqu'elle ne manquât pas d'esprit; la figure et le rustre d'un Suisse; capable, avec cela, d'une amitié tendre et inviolable. »

Ces deux peintures, mises en regard, en disent autant qu'une biographie tout entière. Il y a des prémisses qu'il suffit de poser; les conséquences découlent d'elles-mêmes. Cependant le ménage formé sous ces brillants auspices tourna moins mal qu'on ne devait le craindre. Monsieur, qui avait été le tyran inquiet de la charmante Henriette, sa première femme, ne fut qu'indifférent pour la seconde. Madame, forcée, bien à regret, au mépris pour un tel époux, lui marqua toujours des égards, et obtint en retour l'emploi libre à peu près de ses loisirs. Elle en profita pour se livrer à ses goûts virils; elle avait la passion des chiens et des chevaux; elle chassait à outrance et montait en cavalier intrépide. Elle avait, dit-elle, besoin de la chasse pour sa santé. Chacun ne se compose-t-il pas une hygiène (comme quelquefois une morale) selon ses goûts? Voici quelle était en médecine la théorie de la princesse. A son arrivée en France, quand on lui présenta son docteur, elle dit très-nettement qu'elle n'en avait que faire, qu'elle n'a-

vait jamais été saignée ni purgée, et que quand elle se trouvait mal, elle faisait deux lieues à pied, et qu'elle était guérie. Deux lieues en cas de maladie! Combien cela en suppose-t-il dans l'état de santé? Sans doute alors Madame ne comptait plus, surtout quand elle était à cheval. On ne saurait être écuyère plus brave : « J'ai vu, dit-elle en 1709, prendre plus de mille cerfs, et j'ai fait aussi des chutes graves; mais, sur vingt-six fois que je suis tombée de cheval, je ne me suis fait mal qu'une seule. » Voilà, assurément, des habitudes bien mâles et un courage solidement établi. Les idées de la princesse répondaient à ses actes. Elle disait de la mort : « Je ne la désire pas et je ne la redoute point. On n'a pas besoin du catéchisme d'Heidelberg pour apprendre à ne pas trop s'attacher à ce monde, surtout en ce pays où tout est plein de fausseté, d'envie et de méchanceté, et où les vices les plus inouïs s'étalent sans retenue (17 juin 1698). » Madame ne parle jamais qu'avec cet accent de notre pays et de la cour. Elle était Allemande de prédilection comme de naissance, et demeura telle toute sa vie. Jamais elle ne put se faire à nos mœurs, ni à nos goûts, ni à notre cuisine même : « Je ne peux souffrir, dit-elle, ni le thé, ni le café, ni le chocolat. Ce qui me ferait plaisir, ce serait une bonne soupe à la bière; mais c'est ce qu'on ne peut se procurer ici. » Ailleurs encore, et cela après cinquante ans de séjour en France : « Le lait et le beurre ne sont pas aussi bons *que chez nous;* ils n'ont pas de saveur; les légumes n'ont pas de force. » *Chez nous!* c'est le mot qu'on va répétant toujours quand on aime son pays, surtout lorsqu'on ne l'habite plus. Nous abusons un peu de cette locution quand nous nous trouvons hors de France. On nous le reproche, et au temps de notre domination en Italie, Parini, je crois, a composé contre les Français une satire où le *chez nous* sert de refrain à plus d'un vers. Je ne sais pas s'il nous y accuse de refuser toute saveur au

lait et aux légumes étrangers : Madame poussait jusque-là le patriotisme.

Quelque penchant qu'elle eût pour la sauvagerie, on était aisément accueilli près d'elle, lorsque, titré d'ailleurs, on arrivait d'au delà du Rhin. Elle écrit un jour à sa sœur comme une bonne nouvelle : « J'avais hier dans ma chambre six princes allemands, quatre comtes et plusieurs gentilshommes, en tout vingt et un Allemands. Vous pouvez croire qu'on a parlé allemand bien plus que français. » On peut penser aussi que ce jour-là, comme beaucoup d'autres, il fut fait, à propos de nous, plus d'un récit malicieux, plus d'une réflexion malveillante. La princesse aimait les anecdoctes, surtout assaisonnées d'un peu de médisance; on recueillait à son intention celles qui couraient le monde, et au besoin on en créait. Ces narrations plus ou moins authentiques servaient à défrayer l'inépuisable correspondance qu'elle entretenait avec sa nombreuse parenté du dehors. « Quatre fois par semaine, dit-elle, j'ai mes jours de courrier : le lundi en Savoie, le mercredi à Modène; le jeudi et le dimanche j'écris de très-longues lettres à une tante à Hanovre, etc. » Quelquefois il se trouvait le soir qu'elle avait écrit cinquante pages dans la journée; c'est à ce besoin impérieux d'épanchement épistolaire que nous devons aujourd'hui les fragments si curieux qui nous occupent. En les lisant, il faut y faire la part du génie inventif des conteurs ordinaires de Madame et d'un peu de sévérité chagrine chez elle-même. Ces réserves faites, il restera une peinture fidèle et vraiment effrayante du monde corrompu qui l'entourait.

Je l'ai dit, cette lecture a l'avantage de nous faire accepter sans peine le temps où nous vivons. Rapproché du siècle de Madame, le nôtre peut dire de lui-même comme Chamfort : « Je suis modeste quand je me juge, très-fier quand je me compare. » Et qu'on y songe bien, cette étrange

dépravation ne date pas seulement, comme on l'a souvent dit, de la régence ou tout au plus des dernières années de Louis XIV, elle remonte bien plus haut : elle embrasse toute la seconde moitié du grand règne. Elle était contemporaine de la *Révocation :* un peu moins d'un an avant l'acte funeste, Bourdaloue, en présence du roi, tonnait du haut de la chaire contre l'affreux progrès de ces désordres sans nom dont Monsieur tout le premier donnait l'exemple. La débauche la plus odieuse régnait à la cour plus de trente ans avant la fin du monarque; seulement, tant qu'il vécut, les vices, gênés par son regard, se cachaient; à sa mort ils se montrèrent; la lumière pénétra partout :

Detecta apparuit ingens
Regia, et umbrosæ penitus patuere cavernæ.

C'est là, on pourrait le dire, toute l'histoire de la régence, qui ne fut guère qu'une révélation et une suite. Aussi les lettres de Madame, anciennes ou plus récentes, sont-elles, à peu de chose près, également sévères pour les contemporains. Sans rappeler ici des faits révoltants, il suffit d'indiquer les pages 12 et 55 où elles confirment, à la date de 1697 et 1708, le déplorable témoignage de Bourdaloue. Ce que je remarque surtout en avançant dans cette correspondance, c'est la tristesse croissante qu'inspire à son auteur la corruption commune, à mesure qu'elle y voit entraînés les objets les plus chers de sa tendresse. Il semble alors qu'il n'y ait pas un scandale, si étranger qu'il soit à sa famille, qui ne devienne pour elle, par souvenir, une affliction et une honte. M. de Lamennais a dit : « On est malheureux par ses qualités bien plus que par ses défauts. » Cette triste maxime n'a jamais été vraie pour personne autant que pour Madame. Il n'y eut pas dans cette âme généreuse un sentiment élevé qui ne lui fût une source d'humiliation ou de chagrin. Dévouée du fond du cœur à sa

patrie, elle eut l'amère douleur de la voir ravagée; bien plus encore, d'être par ses droits et sa naissance l'occasion de sa ruine. Femme attachée à tous ses devoirs, et capable de l'affection la plus vive, elle eut pour mari Monsieur, le prince que nous savons. Vertueuse et chrétienne (on lui voit lire la Bible assidûment chaque jour), elle était la mère du régent et l'aïeule de Mademoiselle de Valois, de la duchesse de Berry. La mollesse honteuse de son fils et son abandon aux plus dégradantes voluptés furent l'angoisse perpétuelle des derniers temps de sa vie. Elle essayait vainement de réveiller en lui les instincts heureux d'une rare et précieuse nature. Le souvenir de ses exhortations s'effaçait bientôt dans la fumée de l'ivresse. Elle n'avait pas plus d'empire sur l'esprit de ses petites-filles, qu'elle aurait aimées tendrement si elles ne l'avaient forcée sans cesse à rougir. Elle eut en effet cette destinée bien affligeante, de ne pouvoir estimer aucun de ceux qu'il était de son devoir de chérir. Louis XIV fit seul exception à cette règle : aussi eut-elle pour lui toujours un attachement sincère, que le roi lui rendait. Il estimait ses nobles qualités; ils étaient nécessaires l'un à l'autre. Elle a raconté sa fin avec une éloquence touchante, et elle sentit sa perte très-vivement, sans vouloir se consoler par l'élévation de son fils. Hors cette fois peut-être, nous ne la voyons guère affectée que de la mort de ses parents d'Allemagne, les seuls aussi dont elle fut vraiment aimée. Ses douleurs d'outre-Rhin étaient durables et profondes, ses larmes françaises séchaient vite. Ainsi, elle qui ne dansa jamais depuis la mort de son père, elle écrivait le 27 mai 1714 : « C'est un bonheur pour moi que le duc de Berry eût cessé depuis bien des années de m'aimer ; autrement, je n'aurais pu me consoler de sa perte. J'avoue qu'au premier moment, et même quelques jours après, j'en ai été fort émue; mais ayant fait réflexion *que si j'étais morte il n'eût fait qu'en rire*, je me suis prompte-

ment consolée. » Cette conjecture sur l'indifférence du défunt peut paraître sévère, si l'on songe que le duc était, par alliance, le petit-fils de la princesse; mais fixée depuis quarante ans à la cour de France, elle ne croyait guère aux affections de famille dans la sphère élevée où elle vivait. Nous savons avec quelle violence et dans quel langage s'injuriaient et se chansonnaient les filles de Louis XIV. Saint-Simon nous a dit le genre d'inquiétude qu'éprouvait près du lit de mort de son frère la duchesse d'Orléans, belle-fille de Madame. La même tendresse se retrouvait à peu près chez tous les princes et chez les princesses du sang royal. Pour ne pas voir son frère, le duc de Chartres, « Mademoiselle de Valois, dit la Palatine, s'enfuirait, comme l'on dit, jusqu'aux antipodes. » La duchesse du Maine est compromise dans l'affaire de Cellamare, et le régent, voulant lui choisir un geôlier sûr, la confie à la garde du duc de Bourbon, qui accepte. Le duc de Bourbon était l'ennemi particulier de la duchesse, sa tante. Ces haines violentes entre proches parents semblaient si singulières, qu'on en cherchait un jour l'explication. Madame la trouva; elle nous la donne dans une de ses lettres : « Si vous voulez que je vous dise la véritable raison pourquoi les princes et princesses se détestent tellement, c'est qu'ils ne valent rien du tout. » L'intérieur des ménages, surtout dans la classe la plus haute, n'était pas plus édifiant. Madame, dont les théories pourraient être un peu suspectes, en raison de ses impressions personnelles, est inépuisable sur ce sujet. Elle écrit, par exemple (1697) : « Il est bien vrai que le célibat est le meilleur état, et que le meilleur des hommes ne vaut pas le diable. L'amour dans le mariage n'est plus du tout à la mode, et passerait pour ridicule. » Plus tard : « On trouve bien encore parmi les gens d'une condition inférieure de bons ménages; mais parmi les gens de qualité, je ne connais pas un exemple d'affection réciproque et de fidélité. »

On se demande ce que pouvaient aimer des gens qui n'avaient d'affection ni pour leurs parents ni pour leurs femmes : ils aimaient le jeu avec rage. Jamais cette passion n'eut plus d'empire en France que sous le règne de Louis XIV. Les lois violentes sont, comme on sait, la condamnation des mœurs d'une époque; elles dénoncent les vices qu'elles tendent à réprimer. En 1675, on fut obligé de défendre à Paris le jeu du *hoca*, *sous peine de mort*. Il est vrai que dans le même temps on le jouait chez le roi, et qu'on y exposait des sommes immenses. Mme de Sévigné écrit le 24 novembre 1675, (v. éd. Montmerqué, t. IV, p. 98) : « La reine (il s'agit de la pieuse Marie-Thérèse) perdit l'autre jour la messe et vingt mille écus avant midi. Le roi lui dit : « Madame, supputons « un peu combien c'est par an. » Et M. de Montausier lui dit le lendemain : « Hé bien, madame, perdrez-vous encore la « messe pour le hoca? » Elle se mit en colère. » Ce n'est pas vingt mille écus, c'est quatre cent mille pistoles que perdit en une soirée Mme de Montespan : ajoutons qu'elle les regagna dans la même séance, et de plus cent mille pistoles, dont la perte ruina le banquier. (Supplément aux Lettres de Bussy, t. II, p. 76, année 1679.) Nous savons d'ailleurs avec quelle indélicatesse certains joueurs habiles s'exerçaient à mettre toutes les chances de leur côté, et combien l'opinion égarée montrait d'indulgence pour cette bassesse. Ce que l'on savait moins, avant de lire la correspondance de la Palatine, c'est que la passion du gain faisait oublier aux courtisans eux-mêmes les lois les plus communes de la bienséance. Madame, qui ne jouait jamais, se charge de nous l'apprendre. Elle écrivait le 14 mai 1695 : « La danse est maintenant passée de mode partout. En France, aussitôt qu'on est réuni, on ne fait rien que jouer au lansquenet, c'est le jeu qui est le plus en vogue; mais les jeunes gens ne veulent plus danser. (Cela ne semble-t-il pas écrit au-

jourd'hui ?) On joue ici des sommes effrayantes, et les joueurs sont comme des insensés : l'un hurle, l'autre frappe si fort la table du poing que toute la salle en retentit; le troisième blasphème d'une façon qui fait dresser les cheveux sur la tête; tous paraissent hors d'eux-mêmes et sont effrayants à voir. » Le lecteur se rappelle ici, sans doute, la description charmante tracée par Dufresny dans cette lettre qu'il appelle siamoise, et qu'on pourrait croire une lettre persane. Seulement, on n'aurait pas imaginé que les joueurs furieux qu'il a mis en scène fussent les courtisans de Versailles, et qu'il eût pris pour théâtre l'Œil-de-Bœuf.

Des émotions du lansquenet à celles de l'agiotage effréné que fit naître le trop fameux système de Law, la transition est naturelle. Madame était placée mieux que personne pour observer toutes les phases de la révolution singulière qui s'opéra tout à coup dans les esprits comme dans les fortunes. Elle partagea d'abord, sur les avantages de la banque nouvelle, les illusions de son fils et de tout le monde. « M. Law, écrivait-elle (le 1er octobre 1719), est fort poli. Je fais grand cas de lui.... le mal qu'on dit de lui et de sa banque est l'effet de la jalousie; car on ne saurait rien voir de mieux. » Puis, comme les plus sincères se mentent innocemment à eux-mêmes, quand les événements eurent trompé les espérances conçues, elle s'imagina sérieusement les avoir condamnées d'avance. Elle écrit de très-bonne foi le 15 août 1720 : « Je n'ai jamais rien compris au système de M. Law; mais j'ai toujours cru fermement qu'il ne pourrait en rien résulter de bon..., et j'ai dit tout crûment à mon fils ce que j'en pensais. » Elle nous a dit, à nous, justement le contraire. Qu'elle ait ou non prévu la chute du système, elle n'en est pas moins fort amusante à entendre sur quelques incidents dont il fut l'occasion, celui-ci par exemple : « L'histoire du cocher de M. Law est très-

vraie; il a présenté deux autres cochers à son maître, et celui-ci lui demandant s'ils étaient bons, il a répondu : « Ils sont si bons que celui que vous ne prendrez pas, je le « prends pour moi. » On fait cent autres histoires du même genre, et il n'est plus question d'autre chose que de la banque de M. Law. Une dame qui n'avait pu arriver jusqu'à lui s'est servie d'un moyen fort singulier pour réussir à lui parler : elle a donné ordre à son cocher de verser devant la porte de M. Law, lequel est accouru aux cris que l'on poussait, en s'imaginant que la dame avait le cou ou la jambe cassée; mais elle s'empressa de lui dire que c'était un stratagème qu'elle avait inventé. Une autre dame, qui se nomme Mme de Boucher, a imaginé un autre moyen. Elle avait des espions qui l'instruisaient de ce que faisait M. Law; et, ayant appris qu'il devait dîner chez Mme de Simiane (une des dames d'honneur de la duchesse d'Orléans), elle a aposté des gens pour crier *au feu!* pendant le repas; tous les convives sont sortis de table. M. Law étant descendu dans la cour pour voir où était le feu, cette Mme de Boucher lui a sauté dessus, pour ainsi dire, et lui a dit que c'était une ruse de sa part, afin de réussir à lui parler et à lui demander des actions, etc. » L'ardent désir du gain, la spéculation sous toutes ses formes était devenue la pensée unique des hommes de tous les rangs. Trois ducs appartenant aux premières maisons s'avisèrent un matin d'entreprendre le négoce. C'étaient le duc d'Antin, beau-frère du régent, le maréchal d'Estrées et le duc de La Force. Le premier fut marchand de draps; les deux autres se firent épiciers en gros. Ils opérèrent grandement en leur qualité de ducs et pairs. « D'Antin, dit Madame, a acheté toutes les étoffes, afin de les revendre plus cher; d'Estrées, tout le café et le chocolat; le troisième a fait pis, car il a acheté toutes les chandelles, et il les a mises à l'enchère. L'autre jour, comme il sortait de l'Opéra, des jeunes gens

se sont mis à le suivre en chantant le chœur de Phaéthon :

> Allez, allez répandre la lumière ;
> Puisse un heureux destin
> Vous conduire à la fin
> De votre brillante carrière :
> Allez, allez répandre la lumière.

Mais ces anecdotes m'entraîneraient ; je reviens à la princesse, et j'achève d'esquisser ce curieux caractère. J'ai parlé de ses affections ; je n'ai rien dit de ses haines : elles tiennent pourtant une grande place dans sa correspondance comme dans sa vie. Saint-Simon a dit quelque part : « On ne sait pas aimer, si l'on ne sait point haïr ; » il ajoutait : « Je me vante de bien faire l'un et l'autre. » Madame aurait pu prendre sa part de cet éloge. Aisément irritée, elle avait l'aversion franche, vive et durable. Dans ses lettres, sa colère a le ton le plus varié : elle est plaisante, grossière, éloquente tour à tour. Elle dira de Richelieu : « Je ne suis pas cruelle ; mais je verrais, sans répandre une larme, ce drôle accroché à un gibet. » Elle l'appelle *insolent, grand poltron, petit crapaud* (Madame se servait d'un lexique très-complet, et prenait ses injures, au besoin, dans les trois règnes). Mme de Maintenon est encore une des personnes dont le nom seul a le privilége d'animer et de féconder sa verve. Pour elle, c'est le *chiffon*, la *sorcière*, la *vieille :* ce dernier mot dit beaucoup ; car Madame se rappelle et cite à son sujet un proverbe allemand très-vrai, si l'on veut l'en croire : « Où le diable ne peut aller lui-même, il envoie une vieille femme. » Qu'avait donc fait à la Palatine Mme de Maintenon ? Elle avait d'abord épousé Louis XIV, attentat irrémissible, aux yeux d'une princesse allemande, contre les droits du rang, véritable crime de lèse-majesté. Elle avait pris part à la révocation de l'édit de Nantes. Enfin elle s'était donné un tort plus grave que tout cela ; elle avait eu raison contre

Madame, l'avait humiliée et lui avait pardonné. Saint-Simon raconte admirablement (juin 1701) cette scène, espèce de duel, comme dit avec raison M. Sainte-Beuve. La princesse fut désarmée, contrainte de demander grâce. Il s'agissait d'une lettre un peu plus que légère sur Mme de Maintenon et Louis XIV. Le secret avait été surpris par l'infidélité ordinaire de la poste d'alors. Madame niait tout avec assurance ; la preuve était dans les mains de son adversaire, qui la lui montra. Ce fut la tête de Gorgone : là-dessus des pleurs, des cris, et, après tout, le pardon. Les deux ennemies s'embrassèrent, et on sait en pareil cas, Le Sage nous l'a dit, le danger d'une accolade. La même semaine, Madame assurait, dans un billet conservé, que « sa reconnaissance ne finirait qu'avec sa vie. » Si la pauvre princesse eût été prise au mot, elle serait morte subitement au bout de très-peu de jours ; mais il n'en fut rien : elle survécut vingt ans à son ingratitude.

Je ne puis quitter le chapitre de ses antipathies sans dire quelques mots de celle qui lui tenait le plus au cœur : de sa haine contre Louvois. Elle l'exécrait si fort, qu'elle le damne à peu près à la manière du Dante. C'est à lui qu'elle devait le plus grand chagrin de sa vie, l'affreuse dévastation de son pays bien-aimé ; aussi écrivait-elle longtemps après sa mort : « Quand je pense à tout ce que M. Louvois a fait brûler dans le Palatinat, je crois qu'il brûle terriblement dans l'autre monde, car il est mort si brusquement qu'il n'a pas eu le temps de se repentir. » Elle détestait encore en lui l'hypocrite et cruel instigateur de la persécution contre les protestants. N'est-ce pas lui qui le premier inventa ces missionnaires bottés qu'on s'avise aujourd'hui d'appeler des garnisaires ? Madame ne les a connus que sous leur ancien nom, et elle trouvait mauvais qu'on chargeât des dragons de convertir un peuple. Il lui semblait affreux « de tourmenter des gens pour des motifs de reli-

gion. » Elle ajoutait d'ailleurs : « Lorsqu'on examine la chose au fond, on trouve que la religion n'est là que comme un prétexte : tout se fait par politique et par intérêt. » En effet, on voyait à la tête des persécuteurs le moins chrétien des hommes, un ministre ambitieux qui ne connut jamais d'autre culte que le pouvoir. Ce ministre, à son tour, qui trouvait-il pour seconder et continuer son œuvre ? Des hommes déshonorés comme le duc de La Force (voy. p. 272 et 255 de ses *Lettres*) ; d'autres souillés de sang, comme le marquis de Gouges, à qui son zèle assurait l'impunité de ses crimes (voy. les *Causes célèbres*, et Bayle, t. II, p. 110). Madame, qui aimait le théâtre, dut plus d'une fois se rappeler, à propos de tels hommes, le vers du grand poëte :

Voilà donc quels vengeurs s'arment pour ta querelle !

Elle vécut assez d'ailleurs pour voir la tyrannie exercée sur les consciences produire son effet inévitable, le relâchement des mœurs et l'incrédulité. On avait proscrit les calvinistes, et au bout de quelques années on ne trouvait plus nulle part de chrétiens. « Je ne crois pas, écrivait Madame, qu'il y ait dans Paris, tant parmi les ecclésiastiques que parmi les gens du monde, cent personnes qui aient la véritable foi chrétienne ; cela me fait frémir. » Quand la princesse écrivait ces lignes, elle était tout près de quitter ce monde, dont la corruption l'effrayait. Elle mourut à temps pour ne pas voir la fin de son fils, enlevé soudainement un an juste après elle. Telle qu'elle se montre à nous dans sa vie et ses œuvres, elle a droit au tribut d'une très-haute estime. De solides qualités mêlées de petits travers, du courage, de l'esprit, un très-grand fonds d'honneur, une vertu respectée de la médisance même, ces titres sont assez rares, et Madame les a réunis.

(*Revue de l'Instruction publique*, 30 mars 1854.)

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE DU XVIIIe SIÈCLE,

par M. Vinet.

La fable est un pays plein de terres désertes,
Et le champ ne se peut tellement moissonner
Que l'on n'y trouve encor quelque chose à glaner.

Ce que La Fontaine disait de l'apologue, il faut le penser de tous les genres littéraires, et de la critique qui les juge; le talent n'a jamais dit sur rien son dernier mot. Dans la littérature comme dans l'art, l'idée heureuse est le rameau d'or de Virgile, incessamment renouvelé sur l'arbre merveilleux, et que les privilégiés en détachent tour à tour. Ce symbole nous ramène, d'un peu loin, à l'ouvrage dont on vient de lire le titre. Nous l'avouons volontiers, il n'est guère de sujet plus connu, de fonds en apparence plus épuisé, que l'histoire littéraire du XVIIIe siècle. Dans son ensemble ou dans ses détails, n'a-t-elle pas été vingt fois et admirablement tracée? Pour ne citer qu'un nom, les belles pages de M. Villemain ne sont-elles pas présentes à toutes les mémoires? Cela est vrai, et il ne l'est pas moins qu'après tant de bons livres, M. Vinet a écrit un livre charmant, digne de l'attention de ses devanciers eux-mêmes. Il savait d'ailleurs tout le premier qu'il est difficile de prendre rang quand on vient si tard; il s'est posé l'objection, et voici quelle a été sa réponse : « C'est ici surtout, dit-il à propos des tragédies de Voltaire, qu'arrivant après tant d'autres, une étude littéraire spéciale pourrait paraître superflue. Et cependant chaque siècle, chaque individu apporte avec soi de nouvelles lumières. Chaque jugement est donc sujet à révision, non pour être cassé, mais pour s'expliquer mieux, et acquérir à quelques égards un sens nouveau. » Ce que dit ici l'auteur, il l'a fait; il a évoqué plus d'une cause

qu'on croyait jugée en dernier ressort; les arrêts prononcés, il les a motivés autrement, entourés de plus d'éclat et d'autorité. Qu'on ne l'oublie pas d'ailleurs, cette œuvre remarquable n'a pas reçu de son auteur la dernière main : une mort précoce l'avait enlevé à sa tâche; des amis, des disciples respectueux ont consulté ses manuscrits et les notes où se conservait pour eux le souvenir de ses leçons : de ce double élément est sortie l'histoire que nous avons sous les yeux. On ne doit point s'étonner de la trouver inégale en certaines parties, incomplète dans quelques autres. Telle qu'elle est, elle a droit à beaucoup d'estime, et pourrait au besoin se passer d'indulgence. Elle se compose d'une introduction, de notices littéraires et de fragments de discours. L'introduction est un résumé vigoureux des théories morales et critiques de l'écrivain. M. Vinet y met en regard et y explique l'un par l'autre le XVIIe et le XVIIIe siècle : dans le premier, en littérature, en philosophie, la force contenue, l'imagination prudente, et, comme il le dit heureusement, *la candeur du beau;* partout aussi l'autorité souveraine. Le XVIIIe siècle, sur plusieurs points, continue en l'affaiblissant son devancier, et quelquefois le développe même, mais plus souvent, et surtout en morale, en est la négation passionnée. Cette réaction se produit par degrés, et l'auteur en signale les différentes phases, auxquelles il ose même attacher des dates assez précises. Timide d'abord, elle s'enhardit peu à peu, et touche enfin au désordre suprême des intelligences.

De ces deux époques ainsi rapprochées par M. Vinet, on devine aisément à laquelle sont assurées ses préférences ; pourtant sa sévérité n'est pas plus aveugle que sa sympathie. Par élévation d'esprit autant que par droiture de cœur, M. Vinet n'a de parti pris ni contre les choses, ni contre les personnes. Qu'il étudie la pensée d'une époque ou celle d'un homme, il songe tout d'abord à faire la part

du vrai dans les fausses doctrines. Il a dit quelque part fort ingénieusement : « Si l'on y regardait de près, on verrait que beaucoup d'erreurs en morale sont autant de vérités égarées qui demandent, comme des enfants perdus, qu'on les ramène à leur mère. » Si juste envers les opinions, il ne peut manquer de l'être pour les caractères : on en trouve la preuve en mille endroits dans les *notices* qui suivent l'introduction, et qui sont à peu près tout l'ouvrage.

Pleines de jugement et de goût, d'une critique spirituelle et d'une morale profonde, ces biographies doivent plaire aux plus délicats, et souvent, nous le croyons, instruire les plus habiles. Nous serions heureux que le temps nous permît d'en faire apprécier le mérite par quelques extraits étendus, et de substituer aux éloges des exemples. Malheureusement l'espace nous manque, et, au risque d'être fort embarrassé de notre choix, nous sommes réduit à choisir. Essayerons-nous d'analyser le brillant morceau où M. Vinet a si bien caractérisé le XVIIIe siècle, sous le nom de l'homme qui était à lui seul ce siècle tout entier, Voltaire? Nous ne l'oserions pas. Il y a des choses qui s'abrégent difficilement, et nous craindrions d'être à la fois trop long et trop court. Rousseau n'est pas non plus de ceux dont l'examen se resserre en quelques lignes : *Non ragionam di lor, ma guarda e passa.* Nous pourrions citer quelques parties d'un très-beau jugement porté sur Saint-Simon. Mais le lecteur voudra le lire et le relire tout entier dans le livre. Jamais peut-être le peintre inimitable des *Mémoires* n'a été lui-même mieux pris sur le vif; jamais sa manière n'a été retracée d'une main plus hardie, avec une fougue plus aventureuse. C'est que M. Vinet n'a pas seulement la grâce et la finesse du trait; sa touche est au besoin colorée et vigoureuse. En faut-il d'autres preuves que ce jugement pittoresque sur Crébillon le tragique ? « Le charme du style manque presque entièrement à Crébillon. Son langage rude, inculte, in-

correct, va jusqu'à la barbarie; et, quand il n'a pas de défauts graves, il n'a guère non plus de qualités. Il manque de couleur et d'originalité; il est triste; *on dirait une montagne pelée:* toute verdure a disparu; il ne reste que le roc nu. » Le critique de Lausanne semble ici s'être inspiré heureusement des Alpes ses voisines pour traduire sa pensée sur le génie abrupt et sauvage.

Mais revenons au choix que nous avons à faire, et arrêtons-nous enfin à Fontenelle. M. Vinet, si ferme et si élevé à propos de Saint-Simon, a jugé délicatement, et avec une richesse discrète de pensée, cet écrivain « qui employait toujours une moitié de son esprit à cacher l'autre. » Seulement, moins exclusif et plus sûr dans sa critique, M. Vinet ne sacrifie point, comme Fontenelle, presque toutes les qualités du style au seul mérite de la finesse; il la place bien au-dessous de la simplicité, que dédaigne souvent l'auteur des *Mondes*. « Quand la finesse, dit-il, domine dans l'esprit ou dans le style, elle est moins une force qu'une faiblesse; elle est sinon la source, du moins la compagne de beaucoup de défauts. Au premier abord, un esprit très-fin paraît supérieur; et, en effet, c'est là une supériorité d'un certain genre. Mais combien, au jugement des grands esprits et du public qu'ils finissent par entraîner, la finesse est au-dessous de la simplicité! combien l'esprit en qui elle domine est d'habitude froid, faible, frivole, souvent faux! Les beautés simples sont durables, mais la finesse se flétrit. D'ailleurs, il y a en soi plus d'esprit dans la simplicité que dans la finesse. Ce qui est simple et spirituel est bien plus spirituel que ce qui n'est que spirituel et fin. « Il n'y a que « les grands cœurs qui sachent combien il y a de gloire à être bon, » dit Fénelon d'après Sophocle. Il n'y a que les grands esprits qui sachent combien il y a de gloire à être simple. La postérité distingue toujours cette gloire-là. » Il est difficile de mieux penser et de mieux dire.

C'est encore une page charmante que celle où M. Vinet décompose le talent et explique l'influence contemporaine de Fontenelle. Citons d'abord, et, si l'on nous le permet, nous ajouterons quelques lignes à la pensée de l'auteur. « Sans être une des grandes puissances du monde intellectuel, Fontenelle a exercé dans l'empire de la littérature une influence qui n'a pas appartenu à de plus illustres. La puissance réelle ne se mesure pas au bruit qu'on fait; celle de Fontenelle a procédé surtout du rare tempérament qui tenait en équilibre ses facultés opposées : étendu et délié, géométrique et littéraire, philosophe et bel esprit, frivole et pourtant sérieux au fond, esprit amoureux du paradoxe et cependant juste, esprit fin sans être faible ni faux, ce qui est digne de remarque, fin, faible et faux marchant ordinairement de compagnie; esprit ingénieux, mais jusqu'à l'invention exclusivement, car Fontenelle n'a pas inventé; dans ses opinions, à la fois courageux et circonspect, plein de pressentiments et de ménagements, froid et sympathique, indépendant et point frondeur, digne et complaisant, facile, très-sociable, égoïste en théorie plus qu'en pratique, il se vantait d'être pire qu'il ne l'était. Ses actions ont souvent démenti ses paroles, et cependant on l'a jugé sur celles-ci plus que sur sa vie, l'une étant moins connue que les autres : tempérament qui s'est rencontré en d'autres hommes, mais chez nul aussi marqué que chez lui, ni relevé par une si grande supériorité d'intelligence. »

Tout cela est très-ingénieux, et ce qui suit ne l'est pas moins. Pourtant, à ce qu'il nous semble, M. Vinet, qui a si bien étudié l'auteur des *Mondes*, a oublié de redresser l'opinion sur un point important de son caractère. Il nous a montré dans Fontenelle deux hommes différents et en contraste, mais contemporains l'un de l'autre. Cet écrivain multiple peut et doit encore se partager autrement : il y a en lui le jeune auteur et le vieillard, l'homme du XVII[e] siècle

et celui du XVIII[e]. Ce sont deux personnages très-distincts et en partie contraires. On ne connaît guère aujourd'hui qu'un Fontenelle, très-doux, sage, discret, bénin, sorte de président-né du congrès de la paix. Celui-là n'a point d'ennemis; s'il en a par hasard, il ne répond point à leurs attaques, par l'excellente raison qu'il ne les lit jamais. Il a en revanche beaucoup d'amis, et possède une méthode sûre pour s'en faire, c'est cette simple devise : « Tout est possible, tout le monde a raison. » Sa recette lui réussit, et on l'appelle le Sage. Le Fontenelle dont nous parlons n'est point un personnage idéal; il a vécu réellement de 1700 à 1757; mais il y en a un autre, né quarante ans plus tôt, et qui ne ressemble guère à son successeur. Celui-là était inquiet, querelleur même, à ce qu'il semble. Non-seulement il lisait les invectives de ses adversaires, mais quelquefois il leur en faisait lire. *Non ego hoc ferrem calidus juventa*. On est rarement patient, *sous le consul Plancus*. Irrité du ton agressif de ce premier des deux Fontenelle, Boileau osa un jour lui appliquer une expression qui nous paraît bien vive, adressée au neveu de Corneille. Tout cela est aujourd'hui à peu près oublié. Fontenelle, comme cela arrive toujours, a gardé sa dernière réputation. *Homines postrema meminere*, dit Salluste. Pour le caractère aussi bien que pour le talent, on ne date que du jour de sa gloire. Nous pouvons le remarquer, la plupart des hommes célèbres n'ont, pour la postérité, ni enfance ni jeunesse : nous ne les voyons que fameux. Aussi, leurs traits physiques, comme leur physionomie morale, se rapprochent-ils presque toujours de l'âge mûr, et le plus souvent du déclin même. Ils nous apparaissent en cheveux blancs comme Bernardin, ridés comme Voltaire. Nous nous composons ainsi une galerie de têtes célèbres qui ressemble à celle de la jeune fille si chaudement louée par Frosine dans *l'Avare :* On n'y voit que « de beaux portraits de Saturne, du vieux Nestor, etc. » Fonte-

nelle, pour sa part, a du Nestor plus que personne. En effet, ses opinions s'étaient tempérées à mesure que son sang s'attiédissait par l'âge. Ici encore nous le voyons incessamment en contraste, non plus avec lui-même, mais avec les idées et le mouvement de son temps. Le siècle s'enhardissait, Fontenelle devenait sage. Il avait commencé, au temps de Bossuet, par l'*Histoire des oracles*, par *Méro* et *Enégu*, plus audacieux de beaucoup; il finit, sous Voltaire, par ses *Éloges*, d'un ton si modéré, si sincèrement religieux, dévot, on pourrait le dire. Il y avait là, sans doute, un peu de cette contradiction naturelle aux vieillards; il apprenait le respect au moment où le respect s'oubliait de jour en jour; en voyant le siècle nouveau douter si impérieusement, il se sentait, comme Duclos, tenté du besoin de croire.

Mais revenons au biographe de Fontenelle, que son héros nous fait trop oublier. Jusqu'ici nous avons loué beaucoup M. Vinet; mais il n'y a point de livre sans errata, et il est bon que la critique fasse toujours ses réserves. Nous signalerons dans ces deux volumes quelques inexactitudes d'appréciation ou de fait qu'il faut relever, en raison même du mérite de l'auteur. L'erreur qui vient de haut n'en est que plus dangereuse. Disons-le, par exemple, le critique a trop refusé à Buffon et à Montesquieu le talent de la conversation. Sans égaler les maîtres du genre, ils tenaient leur place, et avec éclat, dans les salons de leur temps. Que l'on consulte sur Buffon les *Mélanges* de Mme Necker, liée avec l'auteur de l'*Histoire naturelle*. Elle l'a écouté vingt ans le crayon à la main, et cite ses entretiens presque à toutes les pages. Pour Montesquieu, nous pouvons recueillir son témoignage même : « Avant d'avoir écrit les *Lettres persanes*, dit-il, je passais dans le monde pour un homme spirituel; on ne m'en a disputé le titre que depuis. » (*Pensées diverses*). C'était sans doute un brillant et fin causeur que celui qu'un pareil livre abaissait dans l'estime des salons.

Peut-être, il est vrai, Montesquieu parlait-il mieux, parce qu'il parlait plus librement, avant d'avoir atteint sa haute renommée. L'homme du monde, qui n'a rien à compromettre, se jette en enfant perdu dans tous les hasards de la causerie, et il en sort souvent avec honneur; un grand écrivain marche plus timidement, embarrassé qu'il est du bagage de sa gloire. On est si rigoureux pour les maîtres du style! ils le savent, et craignent toujours qu'on les compare avec leurs livres. Aussi, qu'arrive-t-il? Jaloux, comme Montesquieu, du succès de leurs voisins, ils gardent le silence (voir les *Pensées diverses*), ou bien ils causent mal, par envie de trop bien dire. « Pourquoi veux-tu être plus éloquent que tu ne peux? » disait un ancien à son disciple. Injuste sur ce point envers Montesquieu, M. Vinet a été pour lui trop indulgent sur d'autres. Il l'absout du reproche de vanité et lui prête un cœur tendre. Montesquieu, peu modeste, en sa qualité d'écrivain et de Gascon, était peut-être moins sensible encore. Nous n'en voulons d'autre preuve que cette ligne citée par le critique lui-même : « Je n'ai jamais eu de chagrin qu'une heure de lecture n'ait dissipé. » Ce serait beaucoup, c'est trop que de savoir lire à certains jours de la vie; mais oublier après avoir lu une heure! Celui qui guérit si vite n'a vraiment pas été blessé. « Tu n'as rien souffert, » disait Démosthène à un client qui venait d'un ton froid lui conter son injure.

Dans son intéressante étude sur Jean-Jacques, M. Vinet a encore commis quelques erreurs. Si on l'en croit, Rousseau se serait enfin marié à sa gouvernante. Il ne l'a jamais épousée que métaphoriquement et à la face du ciel. Voici les termes du contrat tel qu'il les rapporte lui-même : « Cet honnête et saint engagement a été contracté dans toute la simplicité, mais aussi dans toute la vérité de la nature, en présence de deux hommes de mérite et d'honneur, officiers d'artillerie, l'un fils de mes anciens amis, et

l'autre maire de cette ville et parent du premier. Elle est et sera jusqu'à ma mort ma femme par la force de nos liens, et ma sœur par leur pureté. » N'oublions pas que la scène se passait dans un bois. Ce retour fantastique à la nature sauvage ne satisfit Thérèse qu'à demi. Disons-le à son honneur, elle aurait préféré une solennité moins pittoresque et plus réelle; elle se serait, à la rigueur, contentée de deux témoins, mais elle voulait que ce fussent un prêtre et un notaire. Rousseau, comme on l'a vu, choisit deux officiers.

M. Vinet, qui marie trop légèrement Jean-Jacques, a tort, nous le croyons, de contester son suicide. Ses doutes nous semblent fondés sur la plus faible des preuves; il cite l'auteur d'*Émile* écrivant à « sa femme » (12 août 1769): « Vous connaissez trop mes vrais sentiments pour craindre qu'à quelque degré que mes malheurs puissent aller, je sois homme à disposer jamais de ma vie avant le temps que la nature ou *les hommes* auront marqué. Si quelque accident doit terminer ma carrière, soyez bien sûre, quoi qu'on puisse dire, que ma volonté n'y aura pas eu la moindre part. » Une profession de foi, émanant de Rousseau, n'est pas une autorité pour qui se souvient que ses actes ont nié tous ses principes. Si pourtant il fallait tenir compte de ses paroles, nous mettrions en regard de cette déclaration un témoignage contraire et plus précis encore. Le 1er août 1763 (cette date n'est pas certaine, mais elle est donnée conjecturalement par M. Musset-Pathai), il écrivait à Duclos : « Depuis ma lettre écrite, ma situation physique a tellement empiré, que mes douleurs, sans relâche et sans ressources, me mettent absolument dans le cas de l'exception marquée par milord Édouard en répondant à Saint-Preux. *Usque adeone mori miserum est?* J'ignore encore quel parti je prendrai. Si j'en prends un, ce sera le plus tard qu'il me sera possible, et cela sans impatience et sans désespoir,

comme *sans scrupule* et sans crainte. Je partirais avec défiance si je connaissais un homme meilleur que moi; mais.... si le bonheur inaltérable est fait pour quelqu'un de mon espèce, je ne suis pas en peine de moi, je ne vois qu'une alternative, et elle me tranquillise : n'être rien ou être bien. » — Dans une lettre de la même date à M. Moultou (1er août 1763)[1], on lit également : « En proie à des douleurs sans relâche et sans ressources, je suis dans le cas de l'exception faite par milord Édouard en répondant à Saint-Preux, ou jamais homme du monde n'y fut. Toutefois, je prends patience, etc. » Il différa, en effet, l'exécution de son dessein, et ne l'accomplit que quinze ans plus tard. Mais il l'accomplit, et on n'en doute plus aujourd'hui. S'il fallait apporter une nouvelle preuve à l'appui d'un fait accepté, nous donnerions celle-ci : Une personne, bien connue de nous, voyait souvent autrefois un domestique attaché à la maison de M. de Girardin, en 1778; cet homme, nommé Millet, affirmait avoir relevé Rousseau, frappé de la balle qui venait de le tuer.

Pour épuiser enfin toutes nos critiques, ajoutons que dans ces deux volumes les dates sont souvent autant d'anachronismes. Faut-il en accuser la légèreté du typographe ou l'inadvertance de l'auteur? Nous ne savons, mais nous voudrions que ces erreurs fussent scrupuleusement corrigées dans une réimpression prochaine. De telles fautes blessent les yeux du lecteur érudit; elles trompent celui qui songe à le devenir.

(*Revue de l'Instruction publique*, 2 mars 1854.)

1. Voir cette lettre à la suite de l'autre, édition de M. Musset-Pathai, t. III de *la Correspondance*, p. 44.

MÉNAGE ET FINANCES DE VOLTAIRE,

par M. Nicolardot.

Les ennemis de Voltaire se servent alternativement d'une double tactique, qui atteste la facilité de leurs évolutions. Tantôt ils vont criant partout, avec des airs triomphants : « Voltaire est mort ! » Déjà l'abbé Guénée l'avait touché au défaut de la cuirasse : l'auteur des *Soirées* l'a achevé, et, après l'avoir couché dans la poussière, il a pris sur le cadavre le masque fameux que l'on sait, comme on moule la tête des grands criminels! Tantôt, la voix tremblante et l'œil éperdu, ils annoncent au monde que Voltaire est vivant, malgré les grands coups d'épée de M. de Maistre ; les tronçons brisés du serpent se sont rejoints ; le monstre darde sa triple langue et épouvante encore de ses sifflements impies la France catholique du XIXe siècle. Et alors on convoque à son de trompe le ban et l'arrière-ban des braves et des fidèles, et l'on organise une battue formidable contre ce vivant obstiné qui ne veut pas mourir. Ces grandes chasses fantastiques dont on se passe de temps en temps la fantaisie, pour tenir en haleine le zèle des personnes bien pensantes, ont toutes le même résultat : cela pourrait s'appeler, comme la pièce de Shakspeare, *Beaucoup de bruit pour rien.* Voltaire n'est ni si vivant ni si mort qu'on le dit; chanter des *Te Deum* sur son tombeau, c'est une fanfaronnade ; courir sus au monstre et battre la campagne à sa poursuite, c'est une puérilité. Il y a deux hommes dans Voltaire : un moqueur insolent qui raille, qui insulte et qui détruit, un grand esprit sérieux qui défend les droits de l'humanité ; il y a en lui le chef de bande dont parle M. de Maistre, qui se bat à tort et à travers, pille, rançonne et

passe tout au fil de l'épée; mais il y a le grand capitaine dont il ne parle pas, qui combat pour les plus nobles causes, et qui a gagné les plus belles victoires dont s'honore l'esprit humain. Le chef de bande est mort, et personne ne songe à le ressusciter; le grand capitaine est immortel, et personne ne le tuera. Il n'y a que les poltrons ou les esprits malades qui puissent croire encore à l'existence d'une compagnie franche de voltairiens prêts à tenir la campagne et à faire la guerre de buissons et de grand chemin avec d'Holbach pour chef d'état-major, Naigeon pour lieutenant, et le curé Meslier pour aumônier du régiment. Il n'y a que les paladins et les tranche-montagnes de ce temps-ci pour s'imaginer qu'au seul bruit de leur grosse voix et devant leur lance en arrêt, la petite armée des libres penseurs va s'enfuir comme le troupeau de moutons devant don Quichotte. Parlons sérieusement. Si par voltairianisme on veut entendre l'insulte contre l'Église, le travestissement de la tradition chrétienne, le scepticisme injurieux et railleur, la moquerie universelle, la dégradation de la nature humaine, la négation de toute vérité, le matérialisme et l'athéisme, il n'y a plus de voltairiens. Si l'on entend l'horreur du fanatisme, la défense intrépide de la liberté d'examen et de conscience, la revendication infatigable des droits de la raison, et l'amour de l'humanité, il y a encore, il y aura toujours des fils de Voltaire, ou plutôt, pour les appeler du nom de leur vrai père, des fils de Descartes. Voilà la vérité. Qui admire aujourd'hui sans restriction et sans mélange le XVIII[e] siècle et Voltaire? Pour moi, je l'avoue, je ne suis ni leur ami ni leur ennemi. Je méprise les hontes du XVIII[e] siècle, et je n'ai pas besoin de lire *l'Univers* et M. Nicolardot pour savoir que le cœur de Voltaire n'est pas l'égal de son génie. Voltaire lui-même, s'il revenait au monde, ne serait pas voltairien, au sens mauvais du mot. Mais s'il faut flétrir hautement les vices de cette grande et

misérable époque, s'il faut réprouver les excès et les fautes de ce merveilleux et coupable génie, on doit aussi prendre en pitié et en mépris ce troupeau d'aveugles et de calomniateurs qui voudraient faire du XVIIIe siècle la sentine de l'histoire, et de Voltaire la dernière incarnation de Satan. Pauvres gens ! qui n'ont pas même, pour la plupart, l'excuse d'une piété sincère ! Ils traînent le XVIIIe siècle dans la fange, non par effervescence de conviction, mais parce qu'il est du bel air de vilipender tous ces petits philosophes d'autrefois ! C'est une affaire de décence publique et de bon goût. On n'en a pour cela ni plus de foi ni plus de vertu; croyez ce que vous voudrez, vivez comme il vous plaira, mais appelez Voltaire un gredin, comme M. Nicolardot, c'est le dernier mot des bienséances; vous aurez l'estime des habiles, et les prudes pâmeront d'aise en vous lisant. Il n'y a plus de voltairiens, disais-je; il y en aura bientôt, et les Naigeon renaîtront de leurs cendres, si les pamphlétaires essayent de raccommoder et de promener sur les pages menteuses de leurs libelles la plume brisée de Desfontaines. Si l'on voit s'étaler aux vitres des libraires beaucoup de gros volumes impertinents comme celui qui m'occupe aujourd'hui, on peut s'attendre à la prochaine résurrection du colonel Touquet, et les éditions de Voltaire au plus juste prix iront préparer jusqu'au fond des campagnes une réaction terrible d'impiété.

Il faut bien, pour l'instruction des siècles futurs, faire l'histoire de cette dernière expédition contre l'ombre de Voltaire. Depuis longtemps, à ce qu'il paraît, on avait dessein de frapper un grand coup contre les libres penseurs qui commençaient à se relever de la fameuse blessure que leur avait faite autrefois la main de M. Veuillot, et paraissaient en pleine convalescence. On tint un conseil de guerre, et les fortes têtes du parti arrêtèrent le plan de l'expédition. Il fut convenu qu'on choisirait parmi les bons

serviteurs un homme zélé, estimé des chefs, mais profondément ignoré du genre humain. Un nom connu, et qui aurait eu sa couleur, pouvait paraître suspect. On aurait deviné l'esprit de parti, et on se serait tenu sur ses gardes; tandis qu'un nom peu célèbre, de tournure innocente et naïve, n'inspirait de soupçon à personne. M. Nicolardot était l'homme qu'il fallait; d'ailleurs, sans se faire remarquer du public, il s'était recommandé à l'estime de ses patrons par un opuscule plein de bonne volonté, où, sous prétexte d'études biographiques sur la vie des grands hommes, il avait déjà porté quelques atteintes à Voltaire et au XVIII[e] siècle. Les amis des lettres, qui aiment à connaître les origines des chefs-d'œuvre, feuilletteront avec intérêt cette petite brochure intitulée *Études sur les grands hommes*, où l'auteur du *Ménage* et des *Finances* de Voltaire préludait discrètement à son grand ouvrage. C'est un recueil choisi de commérages, un *florilegium* d'anecdotes d'almanach, enrichi de déclamations boursouflées, un pêle-mêle de banalité et d'emphase, les souvenirs de Mathieu Lænsberg rédigés par un mauvais élève de Thomas. On y apprend que « l'indomptable Sixte-Quint a gardé les moutons; » que François Rabelais a été élevé dans une auberge « où il caressait la cuisinière de sa mère; » que Démosthène mâchait des cailloux; que César dictait à quatre secrétaires en styles différents; que Buffon portait des manchettes; que Bossuet composait à genoux, Calvin dans son lit, et Cujas couché tout du long par terre; que Richelieu aimait les chats et Crébillon les corbeaux, que Milton portait un habit gris et que La Fontaine mettait ses bas à l'envers; que Corneille « éprouvait de l'embarras à englober les flots de son génie dans les entraves de la rime, » et que Diderot fit le voyage de Pétersbourg à Paris en robe de chambre et en bonnet de nuit. Un des plus beaux chapitres est celui qui concerne le mariage. M. Nico-

lardot y raconte les mésaventures de certains écrivains et les infortunes conjugales de plusieurs femmes d'auteurs, après quoi il se pose une question fort intéressante pour les jeunes filles qui se proposeraient d'épouser des hommes de lettres : Les hommes de talent sont-ils de bons maris? Réponse de M. Nicolardot : « O jeune beauté, ne reculez pas épouvantée à la vue de tant de dissensions domestiques qui composent ce livre.... Le talent a des droits, des droits souverains à déchirer sur votre sein la ceinture de la volupté.... Encore une fois, jeune beauté, ne craignez pas de confier naïvement votre sort au talent, car le talent n'est pas intrinsèquement un tison de discorde.... C'est un foyer d'amour, et cet amour n'est pas muet et nu comme l'amour du vulgaire. Il a son carquois de flèches pour blesser le cœur. » M. Nicolardot avoue bien que le talent a ses moments d'humeur. Quand l'écrivain compose, « sa grossesse spirituelle lui cause des impatiences incroyables. » Mais « une épouse vertueuse est alors un baume consolateur. La tragédie la plus perfectionnée de Corneille, *Polyeucte*, a été écrite tout entière sur les genoux d'une épouse. » Conclusion : « Jeune beauté, ne craignez pas le talent : c'est l'amour, c'est le bonheur, c'est l'immortalité pour vos vertus et vos attraits dans tous les siècles de l'éternité et au delà. » Avis aux veuves encore jeunes et aux demoiselles à marier.

Voilà ce livre, écrit, comme on voit, en style galant et fleuri. C'était un joli début. M. Nicolardot y accusait Voltaire d'avoir volé des bougies au roi de Prusse, il y maltraitait le rhéteur de Genève, et parlait en termes magnifiques de « la plume d'or de M. Combalot. » C'était révéler au monde des aptitudes bien précieuses à la polémique antiphilosophique, une crédulité à toute épreuve, une bonne volonté inépuisable à prendre de toutes mains des propos d'antichambre, une patience industrieuse à com-

poser de toutes ces bigarrures des rapports circonstanciés de police sur la vie publique et privée des grands hommes, et à colporter ces petits procès-verbaux avec la candeur et les airs d'innocence du *Messager boiteux*. Ce livre, comme dit M. Nicolardot lui-même, qui se juge avec une exquise impartialité, était « une orgie biographique, faite avec délices dans nos jours d'indigestions politiques. » Voilà qui promettait! Une bonne orgie biographique aux dépens de Voltaire, quelle heureuse fortune! On fouillerait dans le vieil arsenal des pamphlets de Desfontaines et de La Beaumelle, on fourbirait leurs armes rouillées en les frottant d'un extrait d'érudition moderne, et l'on s'en irait en guerre en sachant d'avance où frapper l'ennemi. Notre siècle imbécile n'a ni bon sens ni goût : on n'a jamais pu lui persuader que Voltaire est un pauvre homme; et quand on lui prouverait par toute sorte de raisons ratiocinantes, comme dit Rabelais, que le *Siècle de Louis XIV* est un roman mal écrit, *Zadig* un conte à dormir debout, et le *Dictionnaire philosophique* une forteresse vermoulue réduite en poudre par l'abbé Guénée, on trouverait encore des idiots pour adorer ce vieux fétiche d'Arouet. Pour ce public positif et calculateur qui n'entend plus rien aux arts, à ces Athéniens d'autrefois devenus des Américains d'aujourd'hui, à ces lettrés de comptoir, ivres d'arithmétique, faisons de la polémique de chiffres, établissons le compte courant du XVIIIe siècle et dressons le bilan des impies. Créons la littérature d'inventaire et la critique de commissaire-priseur. Ouvrons le secrétaire de Voltaire, examinons les beaux yeux de sa cassette, feuilletons ses livres, additionnons, soustrayons, multiplions : il faudra bien que ce public d'agioteurs nous écoute quand nous lui démontrerons, pièces en mains, que Voltaire était un avare, un voleur et un usurier.

Ainsi dit M. Nicolardot, et, son plan de campagne ar-

rêté, il se mit en route, Barême d'une main, un trousseau de fausses clefs de l'autre, pour forcer les coffres de Voltaire. Le voilà qui s'avance, fier comme Brutus, prêt à frapper Voltaire à l'endroit de sa bourse. « Si vous avez des larmes, Romains, s'écrie le Marc-Antoine de Shakspeare, préparez-vous à les répandre. Vous connaissez tous cette robe; regardez. C'est là que Brutus a porté le coup. Bons Romains, vous pleurez!.... Je ne viens pas, mes amis, surprendre insidieusement vos cœurs; je ne suis pas orateur, comme Brutus, je suis tel que vous; je n'ai ni esprit, ni expression, ni talent, ni organe pour émouvoir les hommes. J'exprime tout uniment ma pensée, je vous montre les blessures de César, pauvres bouches muettes, et je les charge de parler pour moi. » Ainsi parle Antoine dans Shakspeare; ainsi ferai-je. Je suis simple et sans malice, je ne suis pas orateur comme Brutus et M. Nicolardot, je ne discuterai pas contre lui; je montrerai seulement les blessures de Voltaire et du XVIIIe siècle tout entier, faites par la main de M. Nicolardot, et je les chargerai de parler pour moi; en d'autres termes, je citerai M. Nicolardot, je ne veux pas le combattre : il est des livres qu'on ne daigne pas réfuter.

Une seule observation : M. Nicolardot est vraiment trop bon d'avoir élaboré un si énorme livre; c'est une bien grosse montagne et un bien grand mal d'enfant pour une bien petite souris. Quand M. Nicolardot aurait démontré par des preuves irréfragables que Voltaire est un usurier, un avare et un voleur, à quoi bon? M. Nicolardot est-il assez naïf pour se persuader que l'influence de Voltaire est fondée sur la fausse opinion qu'on a de ses vertus? Personne que je sache, jusqu'ici, n'a pris Voltaire pour un saint et n'a proposé de le canoniser. Cela viendra peut-être, si M. Nicolardot fait école et si ses amis vont tous les matins en grande pompe jeter Voltaire aux gémonies. Mais enfin, jusqu'ici, personne n'a confondu Voltaire avec saint

Vincent de Paul. Son influence tient, non pas à l'estime qu'inspire son caractère, mais à l'idée qu'on se fait de son esprit. Si M. Nicolardot voulait le perdre dans l'opinion, ce qu'il devait prouver, ce n'est pas que Voltaire prêtait à la petite semaine, mais qu'il n'avait pas le sens commun. Ce qu'on appelle encore le voltairianisme n'a jamais été une école de morale, mais une école de philosophie. Les honnêtes gens ont les meilleurs sentiments; mais malheureusement, en ce monde où le cœur ne vaut pas toujours l'esprit, ce ne sont pas toujours eux qui ont les meilleures idées; or ce sont les idées et non les sentiments qui gouvernent les hommes. M. Nicolardot, le biographe et le confident de tant de grands hommes, sait très-bien qu'un bon nombre de ceux qui ont mené le monde avaient de grands défauts. Mazarin était plus avare que Voltaire; César, plus libertin et non moins impie. Prouver que les grands hommes ont eu des vices, cela peut être moral, quoique en vérité il vaut mieux chercher les beaux côtés de leur vie que d'étaler leurs misères, et se conduire à l'égard des grands hommes comme M. Joubert recommandait d'agir avec des amis : quand ils sont borgnes, regardez-les de profil. Dans tous les cas, les vices que vous découvrirez en eux et que vous signalerez au public ne ruineront pas la dictature qu'exerce leur génie. M. Nicolardot raconte que Pitt était un ivrogne qui ne pouvait pas se tenir sur ses jambes quand il montait à la tribune. Pitt en a-t-il moins été un grand orateur et un grand ministre? Quand il s'agit de juger la valeur morale des grands hommes, on est bienvenu à déposer contre la bassesse de leur cœur ou contre les scandales de leur vie privée; quand il s'agit de détruire l'influence de leurs idées, toutes les calomnies et tous les commérages sont impuissants. Voltaire aurait-il prêté à 20 pour 100 et refusé un morceau de pain à Mlle Corneille, Voltaire n'en serait pas moins Voltaire, et

M. Nicolardot, eût-il toutes les vertus, n'en est pas moins M. Nicolardot.

Le moindre tort de ce livre, c'est donc d'être inutile; un tort plus grave, c'est d'être presque illisible, tant il est mal composé et singulièrement écrit; la langue de M. Nicolardot est un dialecte du français. Un autre tort plus grave encore, c'est d'être injuste. Lisez le chapitre intitulé : *Sources de la fortune de Voltaire*. Il a pour but de démontrer que Voltaire est un fripon; M. Nicolardot travaille avec une âpreté de clerc d'huissier à faire le relevé des richesses de ce malfaiteur, et il arrive à établir que les sources de la fortune de Voltaire furent son patrimoine, les souscriptions de *la Henriade*, les succès de ses tragédies et les pensions du duc d'Orléans, de la reine et du roi. Laquelle de ces sources est criminelle, s'il vous plaît? Voltaire était pensionné! Mais Racine l'a été, mais Corneille, mais Boileau! Voltaire a hérité de ses parents 40 000 livres de rente. Le grand crime! Voltaire a tiré de *la Henriade* 150 000 fr., ou seulement 10 000 fr., comme M. Nicolardot emploie dix pages à le prouver! Est-ce un mal? M. Nicolardot est-il assez généreux ou assez riche pour avoir donné gratuitement son gros livre à son éditeur? Et si ce gros livre devient une des sources de la fortune de M. Nicolardot, hésitera-t-il à la placer comme Voltaire, « qui achetait des actions quand elles étaient à bas prix, et les revendait quand elles coûtaient cher, » l'infâme! Et si M. Nicolardot a la bonne idée de prendre quelques obligations de la ville de Paris, et l'heureuse fortune de gagner une prime, ne la touchera-t-il pas sans scrupule de conscience, comme Voltaire, qui, ayant pris des billets à la loterie de l'hôtel de ville, avait gagné le gros lot, et n'en était pas plus criminel pour cela, quoi qu'en pense *l'homme grave et judicieux* qui trouve « que le gain de cette loterie était très-louche, » homme très-grave, homme très-judicieux, dont M. Nicolardot tait modes-

tement le nom, et que je soupçonne fort d'être M. Nicolardot.

En résumé, Voltaire est un fripon fieffé, puisqu'il a fait de gros héritages, tiré de sa plume de bons revenus, gagné un gros lot, et bien placé son argent : autant de cas pendables aux yeux des honnêtes gens ! Ajoutez que ce millionnaire était un usurier et un ladre. Un usurier : voir le chapitre II, 6 : *Comme quoi Voltaire prêtait à des taux exorbitants.* « A quel taux prêtait-il donc ? » demande M. Nicolardot ; et il a la naïveté de répondre comme il suit : « Wagnière nous apprend *qu'il avança beaucoup d'argent à ses vassaux à 4 pour* 100. Sur la fin de sa vie, comme il avait habituellement plus de cent vingt à cent quarante mille livres à placer chaque année, il lui était difficile, loin de la capitale, de trouver des occasions de prêter tant d'argent. Il eût beaucoup perdu à le garder dans ses coffres. *Il était donc obligé de se contenter d'un modique intérêt de ses débiteurs.... Nous savons par son livret et sa correspondance que son taux ordinaire était de cinq pour cent chez les financiers....* S'il ne vendait ses maisons à ses vassaux que moyennant une rente viagère de *cinq*, *ou six*, *ou sept pour cent*, il faut remarquer que la plus grande partie de sa fortune était placée sur de grands seigneurs en viager.... Il paraît que c'est au denier dix qu'il traita constamment avec les grands seigneurs. » On ne peut, comme on voit, se contredire avec plus d'aplomb. Quatre et cinq pour cent, ou six, sept, et dix au plus en viager, voilà les taux exorbitants de Voltaire ! Le titre du chapitre nous promettait quelque bon usurier, comme ceux de Molière et de Regnard, prêtant, sur de gros gages ou à des intérêts fabuleux, un beau choix de cages à poulets ou une cargaison de lézards empaillés ; vous lisez le détail de la plainte, vous écoutez l'honnête M. Nicolardot s'indigner et gémir comme s'il avait été personnellement ruiné par ce pince-maille, et au bout du chapitre

vous rencontrez à Ferney un galant homme qui vous prête son argent au-dessous du taux légal, en bons écus sonnants, sans la moindre cage et sans le plus petit crocodile. Il est vrai qu'il a la faiblesse de se faire rembourser exactement, et c'est ce que ne peut souffrir M. Nicolardot. Quand le duc de Richelieu oubliait de payer sa rente pendant cinq ans, ou le prince de Guise pendant trois ans, ou Goesbriant pendant dix ans, Voltaire insistait pour être payé, et il écrivait à son homme d'affaires, l'abbé Moussinot : « Je ferai signifier à Monseigneur que lui ayant joué le tour de vivre jusqu'à la fin de cette présente année, je veux être payé de mon *dû* ou *deu*. On écrivait autrefois *deu* ou *dub*, parce que *dû* est toujours *dubium*; mais *dû*, ou *deu*, ou *dub*, il faut qu'il paye, et point d'argent, point de Suisse. » Peut-on être plus sot et plus impertinent! Mais c'est égal; je voudrais bien savoir à quel taux consciencieux et moral M. Nicolardot placera le fruit de son gros livre; si c'est au-dessous du denier cinq, comme le fait espérer son indignation contre Voltaire, je connais beaucoup d'honnêtes gens qui se chargeront de ses capitaux. Que M. Nicolardot y prenne garde : on contracte de terribles obligations quand on fait des livres si vertueux. M. Nicolardot, après le fameux chapitre sur les taux exorbitants, a dû faire vœu de pauvreté, comme après le chapitre sur la ladrerie de Voltaire, il a fait évidemment vœu de charité, ce que je vais prouver à l'instant.

Voltaire était un avare, ainsi qu'il appert de ses comptes, soigneusement revus et vérifiés par M. Nicolardot. Qu'on en juge par quelques exemples, pris dans M. Nicolardot lui-même. Voltaire avait un *arrière-cousin* maternel à qui il donnait 300 fr. par an. Quelle misère! Plus tard, comme le cousin se portait assez mal, Voltaire le recueillit chez lui pour le faire traiter par Tronchin qui le rendit boiteux. Quelle dureté! Le cousin était toujours malade; Voltaire

l'envoya aux eaux, à grands frais, évidemment pour se débarrasser de lui. Mais il fut bien puni; le cousin ne guérit pas, et Voltaire fut obligé de le reprendre chez lui, où le pauvre diable passa des années sans pouvoir se remuer. « Il fallait lui donner à manger comme à un enfant, » ce qui n'empêcha pas Voltaire de le garder et de le soigner jusqu'à la mort, comme le reconnaît expressément M. Nicolardot. Mais quoi! prenez-vous cela pour une bonne action? Voltaire avait ses vues. « Il profita de la présence de l'arrière-cousin pour l'amener à signer une lettre à l'archevêque d'Auch, dans laquelle Voltaire était comblé d'éloges. » Et en effet, un parent éloigné qu'on recueille chez soi, qu'on pensionne, qu'on soigne jusqu'à sa mort, ne peut être naturellement reconnaissant pour son bienfaiteur! S'il le loue, c'est qu'il a eu la main forcée, et qu'on a arraché à son dernier soupir un remercîment imposteur! Voltaire a spéculé sur l'arrière-cousin, et s'est fait donner impudemment un certificat de bienfaisance par la main d'un mourant! Heureusement M. Nicolardot, un La Rochefoucauld au petit pied, sait trouver au fond des meilleures actions le ver rongeur de l'égoïsme, et il a démasqué cet hypocrite qui envoyait aux eaux ses parents malades pour se faire estimer des archevêques. Mais ce n'est pas tout : Voltaire avait deux neveux et il leur avait accordé une pension de 3600 livres; croiriez-vous que dans un moment de gêne, pendant que les Guise, les Richelieu et les Goesbriant ne le payaient pas, il la leur fit attendre deux ans? C'est abominable, j'en conviens; mais enfin avouons que M. Nicolardot n'est pas facile à contenter. Il veut que Voltaire paye exactement, et il ne veut pas que Voltaire se fasse exactement payer. Soyez donc juste, monsieur Nicolardot, et n'ayez pas deux poids et deux mesures : que les grands seigneurs apportent de l'argent, et MM. les neveux toucheront leur pension. D'ailleurs vous savez bien qu'ils n'y per-

dront rien. « Ils trouveront dans ma succession de quoi se dédommager, » disait Voltaire. Et en effet, Voltaire leur laissa à chacun 100 000 livres. C'était payer les arrérages largement.

Outre ses deux neveux, Voltaire avait deux nièces, qu'il maria et qu'il dota. Il avait assuré à l'aînée 25 000 livres. Comme il aimait beaucoup la cadette, il s'était proposé de lui donner d'abord 80 000 livres et 12 000 livres de vaisselle d'argent. Mais le premier mouvement étant toujours bon, il se garda bien d'y céder, et se rabattit chichement à 30 000 livres payées comptant. Il est vrai qu'il la fit sa légataire universelle et lui laissa plus de 100 000 livres de rente. Mais quelle petitesse de ne pas vouloir se dessaisir de son vivant!

Le plus vilain trait de Voltaire, c'est sa conduite à l'égard de la famille Corneille. Jugez plutôt. Il apprend un jour qu'il existe une petite-fille de Corneille, et il écrit à d'Argental : « On dit qu'elle manque de tout et qu'elle n'en dit mot. Comment pourriez-vous faire pour avoir des informations de ce fait, qui doit intéresser tous les imitateurs de son grand-père, bons ou mauvais ? » Lebrun lui envoie une ode pour l'intéresser à la demoiselle, et Voltaire lui répond par ces mots célèbres : « Il convient qu'un vieux soldat du grand Corneille tâche d'être utile à la petite-fille de son général. » Mais quoi ! il apprend que la petite-fille du général Pierre Corneille n'est que la petite-fille du capitaine Thomas, et il se refroidit un peu ; elle a moins de droits, dit-il, aux empressements du public ; ce qui est assez vrai. Mais il n'importe ; il prend la jeune fille chez lui, lui sert de maître, lui apprend le style (ce qui choque fort M. Nicolardot, qui n'a pris des leçons de personne), lui fait faire un très-bon mariage, et lui assure 1500 livres de rente, avec une somme de 20 000 fr. comptant en plus, sans préjudice du produit du commentaire sur Corneille

qu'il compose exprès pour elle, et pour lequel il recueille de nombreuses souscriptions. Notez que je prends tous ces chiffres dans M. Nicolardot. Vous êtes sur le point d'admirer Voltaire ! Oui, mais le père de la demoiselle, comment Voltaire le traite-t-il? D'abord il le prévient que s'il ne donne pas son consentement au mariage de sa fille, qu'il faisait mine de vouloir empêcher, le mari étant à souhait, et la demoiselle majeure, on se passera de son consentement. Ensuite, comme ce père malappris n'est pas un buveur d'eau et ne thésaurise pas volontiers quand il a un écu dans sa poche, Voltaire ne lui donne d'argent que de temps en temps, 25 louis par 25 louis, mais il lui fait obtenir 1400 livres de rente (ce sont toujours les chiffres de M. Nicolardot), au moyen d'une place et de plusieurs pensions. Voilà que tant de lésineries accumulées ne décourageant pas les Corneille : une nuée de petits Cornillons, comme dit Voltaire, s'abattent sur Ferney, et viennent demander la becquée ; celui-ci est un soldat, celle-là est une cuisinière. Le soldat vient tout exprès pour qu'on le marie; mais comme il ressemble plus à un petit-fils de Suréna et de Pulchérie qu'à celui de Cornélie et de Cinna, le patriarche ne s'occupe guère de ses noces ; il se contente de le faire dîner à la cuisine et de lui donner une petite somme avec sa bénédiction. M. Nicolardot en est inconsolable : il adopterait, s'il pouvait, le dernier Cornillon, et lui ferait une dot. Heureux les petits-neveux, heureuses les arrière-cousines de M. Nicolardot ! Quel bon parent un tel livre promet, et comme, si quelque savant publie un jour un gros livre sur le *ménage* et les *finances* de M. Nicolardot, cela fera honneur sa libéralité !

Enfin Voltaire n'en est pas moins démasqué, et il est désormais hors de contestation que ce scélérat a fait honorablement fortune, qu'il prêtait à des taux fort raisonnables, qu'il pensionnait ses parents pauvres et secourait la posté-

rité indigente des grands hommes. Voilà les méfaits que l'arithmétique vengeresse de M. Nicolardot a mis en lumière. Voltaire ne se relèvera pas. Mais pendant qu'il procédait à cette exécution, M. Nicolardot a senti s'allumer en lui la soif de la vengeance. Comme Nisus et Euryale, qui la nuit, dans le camp des Rutules, ne peuvent se lasser d'égorger les ennemis, M. Nicolardot, après avoir immolé Voltaire, s'est senti saisi de l'ivresse du carnage; il a promené son glaive à travers le XVIIIe siècle tout entier, se prenant tour à tour à tous ses grands hommes, frappant l'un dans ses écrits, l'autre dans ses mœurs, et entassant victimes sur victimes. Jetez les yeux sur cette immense introduction qui précède les comptes de ménage de Voltaire. C'est un vaste cimetière où gisent tout saignants et palpitants encore tous ces faux grands hommes, tous ces impies, tous ces athées, tous ces voluptueux, tous ces princes pervertis et ces grandes dames débauchées, que M. Nicolardot a fauchés devant lui comme un ange exterminateur. Ici, du moins, il frappe quelquefois juste. Mais l'ivresse du combat lui monte à la tête, le vertige le prend, il cède à des accès alternatifs de colère et de mélancolie, et se donne un faux air tout à fait ridicule d'Hamlet, remuant du pied les crânes vides que fait rouler la pioche des fossoyeurs. Ce crâne-ci, c'est Pitt, l'ivrogne que chacun sait; celui-là, c'est Nelson, qui délaissa sa femme « pour vivre avec une ancienne grisette qui le subjugue et lui fait contracter des dettes. » Ici vous voyez la reine Mathilde. « Elle était ravissante, elle devint mère; mais son mari allant passer ses heures dans les guinguettes, elle abdiqua toute pudeur, le médecin Struensée obtint son cœur, et avec ce cœur les rênes du gouvernement. » Plus loin, c'est Gustave III, l'ingrat et l'aveugle, « qui avait une femme pleine de grâces, belle à ravir, et qui n'eut jamais de rapports intimes avec elle. » M. Nicolardot aime infiniment ce genre de détails, et il est

évident qu'après la partie arithmétique, c'est la partie anacréontique de l'histoire qui l'affriande le plus. Du reste, c'est un galant homme; il prend presque toujours le parti des femmes contre les maris, surtout des femmes « belles à ravir » contre les maris comme Gustave III; et il a une parole des plus éloquentes contre le grand Frédéric, qui le soir même de son mariage, et pendant que sa femme l'attendait, eut l'infamie de jouer de la flûte jusqu'à deux heures du matin.

Je pourrais faire jusqu'à demain les citations les plus divertissantes. Ce livre, pris à petite dose, est assez riche de naïvetés (je veux être poli jusqu'au bout) pour soulager momentanément de l'hypocondrie. Mais bientôt le dégoût vous prend, et le volume vous tombe des mains. On n'assiste pas impunément aux *orgies biographiques*, comme les appelle M. Nicolardot. Je n'aime pas à contempler l'ivresse, et surtout je ne discute pas avec elle; mais les Spartiates, dit-on, l'estimaient un spectacle utile. A qui serait tenté de s'enivrer, j'ai fait connaître M. Nicolardot en goguette, pour décourager les imitateurs.

Cependant, au moment de finir, une illumination soudaine m'éclaire. M. Nicolardot a fait du XVIII[e] siècle un tel tableau, qu'il est bien évident qu'avant 1789 il n'y avait en Europe ni un seul honnête homme ni une seule honnête femme, ni un bon gouvernement ni une bonne loi. Rois, ministres, courtisans, bourgeois, peuple, laïques et clergé, il a tout condamné, tout flétri, excepté peut-être Mgr le cardinal Dubois, pour qui il se sent un certain faible, et qu'on a, dit-il, mal jugé. D'autre part, sous prétexte de prouver la lésinerie et la friponnerie de Voltaire, il démontre pertinemment que Voltaire n'a été ni un voleur, ni un avare, ni un usurier. M. Nicolardot n'aurait-il pas tenté de réhabiliter la Révolution française et

Voltaire ? N'est-ce pas un jacobin déguisé, qui a voulu, sans effaroucher personne, plaider sournoisement pour le rationalisme et la démagogie ? N'a-t-il pas joué un tour à *l'Univers*, en lui faisant applaudir des deux mains un pamphlet voltairien, à l'exemple de son patron Voltaire, qui se fit un jour capucin pour attraper ses ennemis ? Je suis tenté de le croire, et je plains *l'Univers* qui lui a donné de si bons certificats.

(*Journal des Débats*, 3 août 1854.)

LES ENNEMIS DE VOLTAIRE,

par M. Charles Nisard.

M. Nisard se sert à dessein de ce mot *ennemis de Voltaire*. Il faut distinguer entre les ennemis d'un homme et ses adversaires : les adversaires combattent ses idées, et les ennemis, sa personne ; les uns ont des principes, les autres des haines ; les uns discutent et font des livres, les autres insultent et font des pamphlets. M. Nisard a donné l'histoire de trois des ennemis de Voltaire, Desfontaines, Fréron, La Baumelle. C'est une étude très-intéressante ; mais ce qu'il étudie, ce sont des querelles plutôt que des discussions. Je voudrais qu'avec son goût des recherches curieuses, et sa connaissance déjà profonde du XVIIIe siècle, il nous donnât bientôt l'histoire des adversaires de Voltaire et de l'*Encyclopédie* : il ne s'agit, bien entendu, ni de Riballier, le syndic de Sorbonne, ni du professeur du collége Mazarin, Coger, *coge pecus* ; ni de Sabatier, que Voltaire appelait Savatier ; je parle de l'abbé Pluquet, par exemple, un

savant homme qui n'a pas été un mauvais écrivain; de l'abbé Trublet, qui, tout *bonhomme* qu'il était, avait plus d'esprit que ne le dit Voltaire, et qui l'a défini, avant M. de Maistre, la perfection dans la médiocrité, sans avoir volé sa définition à personne; je parle de l'adversaire de Rousseau, Christophe de Beaumont; enfin du plus spirituel de tous, de l'éloquent abbé Guénée, dialecticien habile, écrivain incisif, formé par l'étude des apologistes anglais à la controverse chrétienne, et à la bonne plaisanterie par Voltaire lui-même, l'abbé Guénée, « ce secrétaire juif, malin comme un singe, qui mord jusqu'au sang, en faisant semblant de baiser la main. » (*Lettre à d'Alembert.*)

Ce serait là aussi le sujet d'un bon livre, et les courageux adversaires des philosophes, trop souvent tournés en ridicule, ou trop froidement loués, mériteraient bien l'honneur que leur ferait M. Nisard de raconter leurs batailles et leurs revers. Ils n'étaient pas nombreux sur la brèche, et ils avaient contre eux les talents supérieurs, la stratégie consommée de leurs ennemis, et la plus grande de toutes les forces dans une pareille guerre, la puissance de l'opinion. A part, en effet, un petit nombre d'écrivains qui ne désertaient pas, c'est un rare sujet d'étonnement de voir cette grande cause du christianisme si mal défendue. D'un côté, une fièvre d'attaque si prodigieuse, une si infatigable activité, tant d'esprit et tant de colère, tant de déclamation et tant d'épigrammes, tant de gros livres et tant de pamphlets; de l'autre, tant d'apathie, tant de faiblesse, tant de capitulations, tant de connivences de l'autorité, tant de pauvres dissertations et de pitoyables plaidoyers! Dans cette conspiration de tout le monde avec les philosophes, quels étaient les soutiens de l'Église? La justice? Mais, la veille du jour où elle devait saisir l'*Encyclopédie*, Malesherbes écrivait à Diderot, et lui offrait de cacher ses papiers chez lui; et quand Diderot comparaissait devant le

garde des sceaux pour avoir imprimé un volume malgré sa défense : « On me l'a volé, disait Diderot.— Je vous défends d'être volé, » répondait le magistrat. L'affaire finissait là, et le prince de Conti allait répétant partout : « Le garde des sceaux est bien hardi ; il a osé comparaître devant Diderot. » Le parlement? Le parlement condamnait l'histoire de Louis XI, et Duclos était nommé historiographe du roi. La censure? Crébillon fils, l'auteur du *Sofa*, était censeur. La Bastille? Le jour où Marmontel y fut envoyé était un vendredi : le gouverneur fit servir un dîner maigre pour son domestique et un dîner gras pour lui : même à la Bastille, on se conduisait galamment avec les philosophes. L'Université? Mais la fameuse question proposée par Coger pour le prix d'éloquence l'avait rendue ridicule : *Non magis Deo quam regibus infensa est ista quæ vocatur hodie philosophia ;* et telle était l'équivoque, et les philosophes d'applaudir! Le clergé? Mais il jouait de malheur comme l'Université : il inventait l'*indiculus*, que Voltaire surnommait aussitôt *ridiculus ;* il nommait le docteur *Bonhomme* directeur de la Société des bons livres ; il reculait pas à pas devant l'ennemi ; il désertait chaque jour un devoir. Aujourd'hui l'abbé de Besplas, parlant de saint Louis en chaire, ne l'osait appeler que Louis, pour que le saint ne choquât personne ; demain, l'abbé de Bassinet supprimait le texte et l'*Ave Maria*, de son sermon ; enfin l'abbé d'Arty, prêchant sur les croisades, faisait faire le sien par Voltaire, qui, sans se nommer, y mêlait son propre éloge avec une transparence infinie[1] ! Devant les philosophes, tout le monde avait ou la folie de l'enthousiasme, ou la maladresse du découragement, ou le vertige de la peur.

J'oublie la tactique qui leur venait en aide dans les cas difficiles ; M. Bungener, dans son livre curieux sur Vol-

1. Bungener, *Voltaire et son siècle*, t. I.

taire, l'a dénoncée finement. A l'égard de certains grands hommes, dont le génie et la gloire les eussent embarrassés, ils usaient du procédé de Cambyse envers les divinités égyptiennes : ils les faisaient prisonniers et les plaçaient sur leur front de bataille. Ces grands hommes, fort bons chrétiens pourtant, et très-peu philosophes, servaient ainsi comme d'avant-garde involontaire à l'armée philosophique : c'est ainsi que les encyclopédistes enrôlaient dans leurs rangs Fénelon et Massillon. Fénelon avait fait de l'opposition sous Louis XIV et des utopies dans *Télémaque*. Entre leurs mains, il devenait un ami de l'humanité, un homme sensible; peu s'en faudra, bientôt, qu'il ne passe pour un élève de Condorcet. De là le Fénelon légendaire, si cher à l'Assemblée constituante. Massillon, dans la chaire chrétienne, avait plus développé la morale que le dogme. Les philosophes le louèrent si bien, que, tout doucement, ils le transformèrent en déiste : à les entendre, Massillon aurait signé la profession de foi du Vicaire savoyard. S'emparer de quelques adversaires de choix, les déguiser en alliés, les combler de louanges, les entourer de popularité, voilà quel fut le mot d'ordre et la stratégie. Quant aux réfractaires, qui ne pouvaient se prêter à la métamorphose, on les poursuivait à outrance : c'était une guerre éternelle. Quand les adversaires sont des ennemis personnels, c'est bien pis encore; tous les moyens sont bons. On les traduit devant l'opinion publique par des lettres infatigables qui volent de main en main, et réchauffent le zèle et le cœur des protecteurs puissants; on les dénonce tout bas à l'autorité; on sollicite des prises de corps et des lettres de cachet; on mêle la justice aux débats littéraires; on répond à un pamphlet par la plume du lieutenant de police; on réfute un journal en faisant supprimer la feuille et jeter le journaliste à la Bastille. M. Nisard a donné de ces misérables guerres une histoire très-curieuse, qui, faut-il le dire? n'ho-

nore pas plus Voltaire que ses ennemis : on admire cette fécondité inépuisable de ressources, on déplore cette profondeur de rancune, on méprise cette indifférence absolue pour les moyens. Il a raison de se défendre ; il a été attaqué le premier. Mais quelles armes que l'injure, le mensonge, la calomnie, et surtout la calomnie anonyme, qu'on désavoue et qu'on impute à un ami quand on en est accusé ! Quelle réponse à Fréron qu'un recueil de commérages scandaleux qu'on a composé sur les notes de Thiriot, et qu'on répand partout sous le nom de Laharpe ! Quels tristes monuments de haine vindicative, que ces lettres perpétuelles à d'Argenson, à Malesherbes, à d'Argental, pour qu'on incarcère Desfontaines ou qu'on supprime le journal de Fréron, lettres signées d'une plume si généreuse, si éloquente quand elle défend l'humanité, la justice et la liberté !

Ce qui excuse Voltaire, c'est que, par leur caractère comme par le reste, ses ennemis valaient moins que lui. Voltaire, par une mauvaise action, perdait quelquefois l'estime publique : il la recouvrait par une bonne, comme il rachetait un mauvais livre par un chef-d'œuvre. Ses ennemis ne purent jamais la perdre, parce qu'ils ne purent jamais l'obtenir. Si ce n'est pas une justification, c'est une excuse atténuante de n'avoir sollicité des lettres de cachet que contre des hommes que leurs mœurs ou leur improbité auraient, de notre temps, conduits en cour d'assises. Il était misérable à Voltaire de chercher des recrues pour le Châtelet ou la Bastille ; mais enfin il n'avait pas la main malheureuse, et ceux qu'il y envoyait le méritaient bien. C'étaient, en effet, de honteux personnages que les Desfontaines et les Fréron ! Il est des gens charitables qui se sont occupés, de nos jours, à leur chercher des vertus. On les a crus courageux, parce qu'ils avaient combattu Voltaire ; on les a dits bons chrétiens, parce qu'ils étaient ennemis des philosophes ; on les a poétiquement transformés en défen-

seurs de la tradition, martyrs de leur résistance aux idées nouvelles; et un écrivain trop spirituel des *Débats* a tiré un feu d'artifice en l'honneur de Fréron. Je crains qu'on n'ait été la dupe d'une enseigne. Il est très-vrai que Desfontaines et Fréron, son élève, écrivirent sur leur drapeau : *Défense des principes religieux et littéraires du* XVII[e] *siècle.* C'était tout naturel : il leur fallait attaquer Voltaire au nom de quelque chose; il eût été trop naïf de ne prendre pour mot d'ordre que leur haine personnelle. Les idées du XVII[e] siècle, ce fut le cri de ralliement. L'abbé Desfontaines et Fréron se donnèrent pour des journalistes religieux. Telle feuille de nos jours a pour aïeules directes les *Observations* et l'*Année littéraire.* M. Nisard ne s'y trompe pas; il analyse finement le caractère médiocrement saint de ces honnêtes gens, et ne peut l'accorder avec le rôle respectable qu'ils se sont donné.

Lisez, par exemple, la vie de ce défenseur des bons principes, Desfontaines! Élève et professeur chez les jésuites, puis curé, il se démet de son bénéfice pour se faire homme de lettres : un jour, il est atteint et convaincu du crime dont on avait accusé le P. Bouhours au XVII[e] siècle, crime que, par parenthèse, M. Nisard appelle trop agréablement « une illusion des sens et une erreur impardonnable dans le choix des personnes. » On le conduit à Bicêtre. Voltaire, qui l'avait connu par l'entremise de Thiriot, se transporte, malade, à Fontainebleau, et obtient la grâce du coupable. Pendant que Voltaire le sauvait, Desfontaines ébauchait dans sa prison de Bicêtre un pamphlet contre Voltaire; et, pendant que Voltaire faisait de nouvelles démarches pour qu'on permît à Desfontaines de revenir à Paris, Desfontaines achevait et publiait son pamphlet, non pas sous son nom, bien entendu; il n'eut pas même le courage de l'ingratitude, il n'eut pas même la prudence de l'anonyme : il l'attribua tout simplement à l'abbé Pellegrin, et Voltaire

eut immédiatement la preuve que l'abbé Pellegrin, c'était Desfontaines. Il attendit avec une patience singulière : au bout de dix ans il se vengea. Il rappela au public l'histoire du petit Savoyard, et il écrasa Desfontaines comme on écrase un serpent. Il était dans son droit. Il gâta sa cause en prenant à son ennemi ses armes, en écrivant contre lui des pamphlets sous de faux noms, en les désavouant dans ses lettres, en se livrant à mille intempérances de plume qu'il ne faut prendre que pour des figures de langage, mais qui, même au sens métaphorique, sont tout à fait condamnables : Quand Desfontaines sera-t-il brûlé? Quand Desfontaines sera-t-il pendu? c'est là son refrain éternel.

Il est vrai que Desfontaines l'irritait sans cesse par de nouvelles attaques : ses critiques sont des chefs-d'œuvre de mauvaise foi et d'insolence. Parle-t-il de *la Henriade*, « c'est un tissu de fictions usées et déplacées; autant de prose que de vers; plus de fautes contre la langue que de pages. » *Le Temple du goût*, « production d'une petite tête ivre d'orgueil. » *Charles XII*, « histoire écrite dans le goût badin d'une caillette bourgeoise. » Le critique, chez Desfontaines, ne vaut guère mieux que l'homme : il n'a pas plus de conscience littéraire qu'il n'a de conscience morale. Un jour l'abbé de Gourné le prie de rendre compte d'une Géographie dont il est l'auteur; Desfontaines lui demande un louis et sept exemplaires pour le louer. L'abbé de Gourné trouve Desfontaines hors de prix et refuse; le journaliste persifle le livre dans ses feuilles; l'abbé de Gourné lui fait un procès, prouve en justice sa vénalité, et le conseil d'État retire à Desfontaines le privilége de son journal. Voilà ce qu'était Desfontaines, le journaliste bien pensant, le défenseur des principes du XVIIe siècle.

Quand il mourut, Élie-Catherine Fréron écrivit à Lefranc de Pompignan, alors président à la cour des Aides à Montauban : « Je perds un bienfaiteur, un guide, et plus que

tout cela, un ami. Si j'ai rencontré quelque étincelle de talent et de goût,

C'est à vous, ombre illustre, à vous que je la dois. »

Fréron fut en effet l'élève de Desfontaines et son collaborateur. Je ne sais quelle étincelle le maître put lui communiquer, car Desfontaines avait peu de talent : la haine lui portait bonheur quelquefois, il avait la méchanceté spirituelle; mais c'était un pédant, aigre et lourd, avec une certaine finesse normande et des allures cauteleuses de style. Fréron a plus d'esprit, sans avoir moins de haine; il imite assez bien la conviction; il affecte même le calme de l'innocence. En racontant la représentation de *l'Écossaise*, il veut évidemment parler comme eût parlé Socrate en racontant *les Nuées* à ses amis, et il ne manque ni de sang-froid, ni de malice. Mais le plus souvent, son sang-froid est de l'effronterie, et sa malice est du venin. Il met autant de poison qu'il peut dans ses feuilles. Quand Voltaire offre un asile à la petite-nièce de Corneille, c'est pour la livrer à un comédien qu'il a en ce moment chez lui. Quand Voltaire fait réhabiliter Calas, c'est par vanité, pour faire parler de lui. Malheureusement le poison de Voltaire était plus fort que le sien, et, quand le serpent eut bien mordu Voltaire, « ce fut le serpent qui creva. » Il était aussi facile, après tout, d'écraser Fréron que Desfontaines : il ne se laissait pas aller aux mêmes *illusions;* mais sa vie n'était guère moins scandaleuse. Il faut lire dans M. Nisard des détails intéressants sur sa maison de ville et sa maison de campagne : il avait dépensé dans la première quarante mille livres en dorure; il y donnait des soupers superbes; et on y défendait les mœurs et la religion contre les philosophes au milieu des courtisanes et des fleurs.

Il vécut quelque temps ainsi, riche et courtisé : il avait même, au début de sa fortune, pris l'épée et le chapeau à

plumes, et d'abbé Fréron était devenu le chevalier Fréron. Il usait de moyens ingénieux pour soutenir son luxe; il vendait ses feuilles à deux libraires différents, et s'arrangeait pour en toucher deux fois le prix : c'est le premier exemple, au XVIIIe siècle, de cette administration en partie double de son propre talent, dont nous avons vu quelques exemples au XIXe siècle. Quand Voltaire faisait rimer *fripon* avec Fréron, c'était une mauvaise rime; mais la raison était d'accord avec elle, selon le précepte de Boileau. J'ose recommander aux amis de Fréron, puisqu'il en existe encore, la petite lettre suivante, écrite par l'avocat Royou, son beau-frère :

« Fréron épousa ma sœur il y a trois ans, en Bretagne. Mon père donna vingt mille livres de dot. Il les dissipa avec des filles et donna du mal à ma sœur; après quoi il la fit partir pour Paris dans le panier du coche et la fit coucher en chemin sur la paille. Je courus demander raison à ce malheureux : il feignit de se repentir; mais, comme il faisait le métier d'espion et qu'il sut qu'en qualité d'avocat j'avais pris parti dans les troubles de Bretagne, il m'accusa en présence de M. de.... et obtint une lettre de cachet pour me faire enfermer. Il vint lui-même avec des archers dans la rue des Noyers, un lundi, à dix heures du matin, me fit charger de chaînes, se mit à côté de moi dans un fiacre et tint lui-même le bout de la chaîne.... »

« Fréron, dit M. Nisard, n'essaya même pas de se justifier, et depuis lors il passa pour un vil coquin. » Il n'était pas au-dessous de sa réputation : sa mort fut digne de sa vie. Couvert de dettes, réduit à coucher sur la paille ou à mendier un lit à l'hôpital, il n'en allait pas moins à la comédie. Il y apprit un jour que M. de Malesherbes était décidé à supprimer ses feuilles pour 1776. Il avait trop dîné; il mourut d'une indigestion. Ce qui est triste, c'est que cette décision de Malesherbes dont mourut Fréron,

c'est Voltaire qui l'avait sollicitée et obtenue. Voltaire avait écrit, dans un de ses accès d'hyperboles et de métaphores : « Cet homme-là (Fréron) ne périra que de ma main. » Malheureusement il avait dit vrai sans le vouloir : ce fut Voltaire qui tua Fréron.

Je ne parlerai pas de La Beaumelle, cela m'entraînerait trop loin. On lira avec un vif intérêt, dans le livre de M. Nisard, les folies d'orgueil de ce jeune homme qui, encore inconnu, traitait Voltaire sur le pied d'une égalité parfaite. A-t-il, dans sa jeunesse, fait de fausses signatures pour escroquer des gâteaux à un pâtissier? S'est-il enfui de Gotha avec une femme de chambre qui avait dérobé de l'argent à sa maîtresse? Cela n'est pas bien prouvé; mais il paraît clair, et M. Nisard semble l'admettre, qu'il a volé les mémoires de Mme de Maintenon sur la cheminée de Racine fils. Ce doit être un regret pour les ennemis actuels de Voltaire de voir que leurs plus célèbres devanciers du XVIIIe siècle n'étaient pas moins brouillés avec la justice qu'avec lui.

De tous les mérites que je pourrais signaler chez M. Nisard, la curiosité des recherches, la justesse des jugements, l'analyse exacte des caractères, la sobriété des citations, quelquefois excessive, je ne veux louer ici que le plus grand de tous et le plus rare, dans un pareil sujet, l'impartialité. De tout temps il a été très-difficile d'être juste quand on parle de Voltaire, parce que ce nom soulève mille passions, dont il est malaisé de se défendre. Quelle fermeté d'esprit n'a-t-il pas fallu à M. Villemain pour juger Voltaire, comme il l'a jugé, devant un auditoire avec qui il fallait compter, car c'était vraiment alors toute la France, sous les yeux de cette jeunesse libérale qui ne voulait voir dans le XVIIIe siècle que le père des libertés modernes, et lui pardonnait des erreurs dont elle croyait les dangers évanouis? Quelle sûreté de coup d'œil et quelle autorité de

parole fallait-il à un orateur épris de la vraie morale, mais passionné pour le génie, quand il faisait si nettement la part du bien et du mal, quand il analysait les maladies de ces grands écrivains du XVIIIe siècle, et, comme l'a dit M. de Sacy, quand il les condamnait en les admirant?

De nos jours, ce ne sont plus les idées libérales sans doute qui rendent la justice difficile à l'égard de Voltaire ; ce sont les passions religieuses : mais, quelle qu'en soit la cause, la difficulté n'est pas moindre. M. Nisard l'a surmontée avec un grand bonheur. Il flétrit les mauvaises actions de Voltaire, il honore ses grandes qualités, il respecte son génie : ce n'est pas sa faute s'il ne trouve rien de louable dans ses ennemis. Il reconnaît les vices du XVIIIe siècle, sans maudire le XVIIIe siècle : il signale éloquemment les hontes de sa littérature, sans jeter l'anathème sur sa littérature. Je ne puis le mieux louer qu'en rappelant cette belle page d'un article où M. de Sacy jugeait dignement l'*Histoire du XVIIIe siècle* de M. Villemain; c'est la définition de l'esprit de son livre :

« J'ai vu souvent avec indignation des gens, qui regrettent dans l'amertume de leur cœur les abus, les désordres politiques et sociaux dont la partie licencieuse de la littérature du XVIIIe siècle n'a été que l'accompagnement naturel, imputer hypocritement tout le mal aux lettres et à la philosophie. Je n'écoute pas les énergumènes qui crient que Rousseau a renversé les fondements de la société, quand j'aperçois que ce qu'ils appellent la société et ses fondements, c'est quelque chose comme le despotisme incohérent de Louis XV. Je suis peu touché, très-médiocrement édifié des malédictions que certaines gens ont toujours à la bouche contre l'irréligion de Voltaire, quand je reconnais que ce qu'ils nomment la religion, c'est l'établissement politique du clergé avant la révolution de 1789, l'intolérance et la suprématie orgueilleuse et

tyrannique d'un culte sur les autres. Si je regrette une aristocratie, ce n'est certainement pas celle dont la Révolution a fait justice. En un mot, l'envie que j'aurais de condamner des écrivains et des philosophes qui n'ont pas su se préserver de la corruption commune, tombe quand je vois que l'arrêt qu'on demande contre eux est un arrêt de réhabilitation pour tous les abus que leur voix vengeresse a fait écrouler. »

Je n'ajoute rien à ces nobles paroles. C'est là la justice, le bon sens et la vérité.

(*Revue de l'Instruction publique*, 2 juin 1853.)

L'ÉGLISE ET LES PHILOSOPHES AU XVIII[e] SIÈCLE,

par M. Lanfrey.

Ce livre, dont on fait quelque bruit depuis une semaine, pourrait s'appeler l'*anti-Nicolardot*. Ce n'est pas une histoire, ce n'est pas un roman, ce n'est pas une étude littéraire; c'est un pamphlet en réponse à un pamphlet. Voilà le danger de la passion : elle enfante la passion. L'esprit de parti est comme Cadmus : il sème sur ses pas des combattants qui s'entre-tuent. Un écrivain de talent, un jeune homme sincère, à l'esprit ardent, au cœur généreux, s'est indigné des insultes prodiguées, chaque jour, au XVIII[e] siècle, à ses grands hommes et à ses idées. En voyant réhabiliter les souvenirs les plus tristes de notre histoire religieuse, et flétrir les souvenirs les plus glorieux de notre histoire politique, il a senti bouillir dans ses veines le sang libéral de 89 ; il s'est enfermé dans sa cellule entre Voltaire, Rousseau, Diderot, d'Alembert, toute l'Encyclopédie, et,

avec cette violence qu'engendre la solitude, il a fait sortir de son incubation philosophique amère, irritée, irritante, le Manifeste du XVIIIe siècle contre le siècle de M. Veuillot. Évidemment le jeune écrivain a la tête montée, et je ne veux pas le rendre seul responsable de son emportement : les vrais coupables, ce sont les agresseurs qui jettent ainsi hors des gonds une honnête nature ; ce sont les chercheurs d'aventures de la polémique soi-disant religieuse, qui provoquent de telles représailles. Mais il ne faut pas non plus laisser passer sans mot dire ces mauvais exemples de diatribe littéraire qui compromettent, auprès des modérés et des sages, la cause des idées libérales et du sens commun. N'oublions pas l'épigramme de Marie-Joseph :

La Harpe fait des athées
Et Naigeon fait des dévots.

Le fanatisme religieux est le fléau de la religion ; le fanatisme philosophique est le fléau de la philosophie. Je n'aime pas le premier, mais j'aime encore moins le second. La tolérance me paraît plus obligatoire encore pour la philosophie, qui parle au nom de la liberté, que pour la religion, qui parle au nom de l'autorité. En philosophie, le *compelle intrare*, est plus qu'un attentat, c'est une faute, une contradiction, un non-sens. Je conçois que la religion, appliquant aux hommes les paroles du Christ aux apôtres, leur dise, en leur montrant l'Évangile : « Prenez et mangez ceci, c'est le Verbe de vie, c'est le pain de la vérité. » Mais la philosophie convie pour ainsi dire l'esprit humain au banquet de toutes les opinions, et lui dit : « Tu es libre, choisis tes aliments. » Si, au moment où il fait son choix, la philosophie étend le bras, l'arrête et lui impose un régime, alors l'esprit humain est libre à peu près comme l'était Sancho, gouverneur de Barataria, quand l'huissier placé derrière lui, et armé d'une baguette,

l'empêchait de toucher aux mets qui lui plaisaient le mieux. « Puisque je suis gouverneur, disait le bon Sancho, laissez-moi dîner comme il me plaît. » Puisque je suis libre, dis-je à la philosophie, laissez-moi penser comme je veux. Mais les philosophes intolérants ne sont pas de cet avis, et la conclusion du livre de M. Lanfrey (à son insu, je veux le croire) peut se résumer en un mot : « L'esprit humain est libre, à la condition d'être voltairien. »

Voltairien, c'est bientôt dit. Mais, qu'est-ce que d'être voltairien? Si j'écoute certaines gens, c'est ne croire ni à Dieu, ni à l'âme, ni à l'autre vie ; c'est se moquer de la prière, insulter à l'Église, enfoncer son chapeau sur sa tête quand passe un enterrement ou une procession ; c'est savoir par cœur *la Pucelle*, et déclamer par-dessus les toits les vers d'*Œdipe :*

> Les prêtres ne sont pas ce qu'un vain peuple pense.

Si j'en crois certains biographes bien pensants, c'est spéculer sur le nom de Mlle Corneille, voler une voie de bois au président de Brosses, prêter à la petite semaine, vivre en croquant et en ladre vert, mourir dans les convulsions et dans l'ordure. M. Lanfrey n'est pas de cet avis. Être voltairien, selon lui, c'est honorer son père et sa mère, aimer son prochain comme soi-même, ne convoiter ni le bœuf, ni l'âne, ni même la servante de personne, servir une rente viagère au libraire Jore, pensionner Mlle Corneille, défendre Calas et Labarre, affranchir les serfs du mont Jura, et bénir le petit-fils de Franklin au nom de la Providence et de la liberté. Les ennemis de Voltaire n'ont voulu voir que le mal de sa vie, et même plus que le mal ; M. Lanfrey n'a voulu voir que le bien, et même plus que le bien. « Assez d'autres, dit-il avec un excès de vénération, se chargeront du crime de Cham, et profaneront la nudité paternelle. » Depuis le commence-

ment du siècle, prosateurs et poëtes, pour représenter Voltaire, ont épuisé la Bible et l'histoire naturelle. M. de Chateaubriand a fait de lui la seconde incarnation du serpent, qui présente à la jeune Ève du XVIIIe siècle le fruit défendu de la philosophie. M. Victor Hugo a métamorphosé le serpent biblique en singe, singe malfaisant et velu, dont M. de Maistre avait dessiné d'avance le *rictus*, et dont M. de Musset a retracé le hideux sourire *voltigeant sur des os décharnés*. Quant aux peintres de second et de troisième ordre, pour s'épargner les frais d'imagination, ils ont uniformément représenté Voltaire sous le costume de Satan. Tôt ou tard, c'était inévitable, quelque brave jeune homme d'humeur chevaleresque devait s'élancer au secours de Voltaire honni et conspué, lui arracher ses haillons de diable de carnaval, lui attacher deux ailes blanches aux épaules, et faire ingénument du vieux philosophe un des plus beaux anges de la création. Ce jeune chevalier, c'est M. Lanfrey. Écoutez-le : Voltaire, c'est le prophète, c'est le Verbe du sens commun ; Voltaire, c'est la raison, c'est l'éloquence, c'est la poésie, c'est l'histoire, c'est la morale elle-même ; Voltaire, c'est la générosité, la bienfaisance, la grâce ; un pas de plus, Voltaire aura la candeur et les trois vertus théologales. M. Lanfrey admire Voltaire, même aux pieds de Mme de Pompadour : *O felix culpa !* s'écrie-t-il pieusement, et il gourmande les puritains qui blâment Voltaire de s'être agenouillé si bas. M. Lanfrey tombe en extase devant Voltaire capucin, et il voit dans cette capucinade « une étrange facétie du hasard, qui symbolise ironiquement la désertion des vertus chrétiennes : elles passent à l'ennemi et donnent la main aux idées nouvelles. » Que nous sommes tièdes, nous qu'on accuse d'aimer trop Voltaire, à côté de ce culte effréné de dulie et de lâtrie ! Nous avons défendu Voltaire quand des mains insolentes le poussaient aux gémonies ; mais nous

ne l'avons pas canonisé, nous ne lui avons pas mis un nimbe autour du front, nous ne l'avons pas assis sur un autel, nous ne nous sommes pas prosterné devant lui, dans une adoration indienne, avec l'encens et la myrrhe à la main! C'est que nous chérissons la modération et la justice, et nous savons ce qu'il en coûte d'efforts pour n'être pas entraîné aux excès par les excès, pour ne pas répondre à la dégradation injuste d'un grand homme par une apothéose imméritée. Que d'autres aient été moins patients, je ne m'en étonne pas : Qui sème le vent récolte la tempête. Vous avez poussé à bout, par votre folle audace, de jeunes esprits qui, sans vous peut-être, se seraient contentés de goûter en paix la liberté de leur philosophie. Ils vous rendent guerre pour guerre : vous traînez le XVIIIe siècle dans la fange, ils déifient Voltaire; vous leur défendez d'être philosophes, ils se feront impies; et un jour, prenez-y garde, ils rebâtiront le temple de la déesse Raison.

Quel malheur pour l'esprit humain et quelle pitié, qu'on ne puisse se reposer un instant dans ce juste milieu paisible où l'on habite avec la vérité; qu'on soit éternellement promené d'un excès à un autre, et qu'il faille défendre sans cesse contre des ennemis aveugles, ou de trop ardents amis, l'intégrité de son jugement! Mais comment se taire quand on voit un jeune homme d'esprit et de talent perdre toute mesure, et rendre aux adversaires du XVIIIe siècle bravade pour bravade, en affichant, à l'égard du XVIIIe siècle et de ses gloires les plus mêlées, je ne sais quel fétichisme indigne d'une raison libre? Dès la première page du livre, je lis cette ligne incroyable : « La civilisation, cette fille du XVIIIe siècle! » Nous aussi, nous admirons le siècle de l'Encyclopédie et de la Constituante; mais enfin, le monde n'existait donc pas avant la naissance de Voltaire et les discours de Mirabeau? Avant le

Dictionnaire philosophique, les hommes vivaient dans les bois et mangeaient des glands, sans doute? Ce n'est pas Amphion, c'est Voltaire qui a bâti les murs de Thèbes, aux accents de sa lyre; c'est Mirabeau qui, du haut de la tribune française, a

Rassemblé les humains dans les forêts épars!

En vérité, je n'ai pas la superstition du XVII[e] siècle, mais il ne s'appelle pas le *siècle de l'hypocrisie*, pas plus que le roi Louis XIV ne s'appelle *la Persécution*, comme le prétend M. Lanfrey : le siècle de Bossuet qui n'est pas seulement un courtisan, et de Fénelon qui n'est pas seulement un ambitieux, compte pour quelque chose, je pense, dans la civilisation du monde et dans la gloire de notre patrie. Et le moyen âge? Certes, aujourd'hui moins que jamais, je ne voudrais pas l'exalter! Il ne manque pas de clients pour le vanter et surtout pour le compromettre, et, je le déclare, je ne fais pas partie du club dit du XIII[e] siècle, où j'ai des amis fermement convaincus que sous saint Louis on vivait mieux, on pensait mieux, on dormait mieux, on dînait mieux qu'au XIX[e] siècle. Mais enfin c'est un vieux rêve que de prendre le moyen âge pour une longue nuit pendant laquelle l'esprit humain engourdi a sommeillé dans une sorte d'hibernation. Et l'antiquité grecque, et l'antiquité latine? Voilà donc tout le travail du monde antique avant Jésus-Christ effacé d'un trait de plume! Voilà la religion, la philosophie, la poésie, l'éloquence de tant de peuples et de tant d'années anéanties par la volonté suprême d'un jeune homme qui prend naïvement à son compte ce que le XVIII[e] siècle infatué osait dire de lui-même, et contre-signe intrépidement les pages les moins sensées de l'*Essai sur les Mœurs*. Et nous nous croyions libéraux, et nous nous disions philosophes! Nous aimions à nous représenter cette longue marche de l'humanité à travers les âges, vers le but marqué par la Provi-

dence ! Nous célébrions la beauté de cette alliance entre le présent et le passé, et la solidarité des générations qui se transmettent, comme un héritage incessamment grossi, la fortune de l'esprit humain ! Illusion, rêve, chimère ! Vous assistez, messieurs, à la jeunesse du monde ; il a brisé son œuf en l'année 1700, il a poussé ses premiers vagissements avec Voltaire ; il a réservé ses premiers sourires, sourires de dédain et d'ironie, à sa vieille et décrépite nourrice, la civilisation chrétienne,

Incipe, parve puer, risu cognoscere matrem :

la bouche à peine ouverte, il a bégayé la profession de foi du vicaire savoyard, et, aux beaux jours de son adolescence, il est monté à la tribune française pour proclamer les *droits de l'homme*, dont l'humanité ne s'était pas doutée jusque-là !

Voilà pourtant ce qu'on appelle aujourd'hui, à ce qu'il paraît, le libéralisme et la philosophie ; voilà, si on le presse un peu, la pensée du livre singulier que j'examine, livre généreux, je le veux bien, par les intentions qui l'inspirent, livre antilibéral par ses hyperboles et sa violence. J'aurais mille objections à lui adresser. Il est mal composé ; ce n'est pas le développement régulier d'une idée générale, c'est une succession désordonnée de tableaux ; à chaque instant le fil de la pensée semble se rompre. L'auteur touche à tout, il n'approfondit rien. Vous rencontrez sans cesse des inexactitudes de fait, d'anciennes anecdotes prises pour des neuves, des souvenirs pris pour des découvertes, des jugements d'une prodigieuse témérité (voyez le jugement sur Kant) ; dans le style, d'une âpreté déclamatoire, des néologismes qui offensent la langue (une royauté *inabdicable*, par exemple), des traits d'esprit cherchés et des images emphatiques qui blessent le goût. Que de lacunes d'ailleurs sur les points importants du sujet ! Dans un livre intitulé *l'Église*

et les Philosophes, suffit-il de montrer le clergé du XVIIe siècle en marché avec Louis XIV pour acheter à beaux deniers comptants la révocation de l'Édit de Nantes, et celui du XVIIIe fuyant de toutes parts devant « les flèches d'or » de Voltaire ? Suffit-il de raconter l'expulsion des jésuites et l'histoire du *Sacré-Cœur ?* Sans doute, au XVIIIe siècle, l'Église s'est mal défendue. Ses membres mêmes prêtaient main-forte aux philosophes pour entrer dans la place : ils s'amusaient, comme les Troyens de Virgile, à toucher de leurs mains la corde qui amenait le cheval de bois dans la ville ; quelques-uns même, les armes à la main, s'étaient cachés dans ses flancs. Mais est-ce rendre justice à Bergier et à l'abbé Guénée que de les nommer dédaigneusement au bout d'une phrase et de leur crier : « Vous n'avez pas répondu, » sans examiner leurs réponses? Au reste, il est naturel de diminuer ses adversaires quand on surfait ses amis, et de malmener Christophe de Beaumont quand on se fait le champion de J. J. Rousseau. Chose merveilleuse, en effet, la passion de notre auteur pour Voltaire n'a fait aucun tort à sa passion pour Jean-Jacques. Quand Voltaire écrivait : « Qui aime Jean-Jacques ne m'aime pas, » il n'avait pas prévu M. Lanfrey, qui les porte tous les deux dans son large cœur, qui les réconcilie après la mort, et leur met la main dans la main en leur disant « : Aimez-vous, car votre cause est la même : toi, Voltaire, tu as émancipé la bourgeoisie ; toi, Rousseau, tu as émancipé la classe pauvre ; tous deux vous avez préparé le triomphe du prolétariat ! » Il faut voir alors avec quelle indignation sainte le jeune apôtre découvre un complot ourdi dans l'ombre par trois conspirateurs ténébreux, M. Saint-Marc Girardin, M. Sainte-Beuve et M. Nisard, qui, « croisant leur plumes en guise de poignards, » ont juré d'exterminer la mémoire de Rousseau ! Heureusement M. Lanfrey veille. Le consul est à son poste : Catilina, Céthégus et Lentulus seront chassés de

Rome, et Rousseau sera sauvé. Qui se doutait aussi que jusqu'à ce jour personne de nous n'eût compris Bayle, et que tous les portraits qu'on a faits de lui fussent des calomnies? qui se doutait que notre admiration fût de l'ingratitude?

« Jamais, s'écrie M. Lanfrey, vous ne verrez le nom de Bayle cité parmi les gloires de la patrie. Il s'est retrouvé des redresseurs de torts pour réhabiliter une utilité de troisième ordre, comme M. Singlin; une honnête et médiocre personne, comme sœur Jacqueline; une héroïne d'une vertu douteuse, comme Mme de Longueville; mais toi, *héroïque soldat de la libre pensée*, tu attends encore une inscription digne de toi sur la pierre qui recouvre tes os! La postérité, ce refuge des exilés, n'est point venue pour toi, ni la gloire, cette justice tardive qui vient sur les tombeaux! »

Évidemment M. Lanfrey n'a rien lu, pas même le beau travail de M. Sayous sur Bayle, qui est pourtant quelque chose de plus qu'une inscription tumulaire. J'oserais, n'était l'incivilité de la question, lui demander s'il a lui-même lu Bayle, pour l'appeler si bruyamment un *héroïque soldat de la pensée*. Pourquoi mettre Bayle au-dessus de Descartes? Pourquoi s'écrier : Bayle l'emporte en grandeur morale sur tous les hommes de son temps? « Pourquoi ajouter surtout :

« Descartes, en apprenant la condamnation de Galilée, supprime sa démonstration du mouvement de la terre : c'est de la prudence, comme disent quelques-uns; Bossuet et Fénelon persécutent : c'est là du zèle, comme disent quelques autres. Mais Bayle, le *père de la libre pensée*, il n'a ni cette prudence fâcheuse, ni ce zèle déshonorant; il est parmi les téméraires et les persécutés. C'est la cause vaincue qui lui plaît, *quoiqu'elle ne soit pas la sienne, puisqu'il proteste contre toutes les religions.* »

Pourquoi ne pas compléter scrupuleusement cet hymne

en disant : « Cet *héroïque soldat de la pensée libre*, ce champion chevaleresque qui embrasse une cause qui n'est pas la sienne, ce protestant qui *proteste contre toutes les religions*, et qui donne des leçons de grandeur morale à Bossuet, à Fénelon et à Descartes, poussait la magnanimité, tout en doutant de tout, jusqu'à communier quatre fois par an? » Ou plutôt pourquoi ne pas avouer simplement que *tout est dans Bayle*, excepté l'héroïsme, et qu'on n'est pas héros quand on ne croit à rien?

Pourquoi? je vais vous le dire, car c'est précisément là le premier, le plus grave défaut du livre que j'étudie : c'est que M. Lanfrey lui-même doute de beaucoup de choses, et qu'on ne voit pas trop, sérieusement, ce dont il ne doute pas. Il attaque l'Église, il défend les philosophes, mais au profit de quelle philosophie? Pour lui, la métaphysique n'est rien : il se raille de tout ce que révère la raison humaine, il appelle la *Théodicée* de Leibnitz un jeu d'esprit, et les travaux métaphysiques de Descartes une folle campagne contre l'infini. Il revient sans cesse sur l'impuissance de l'homme à sonder les grands problèmes de la vie, l'existence de Dieu, la spiritualité et l'immortalité de l'âme, la liberté morale, la rémunération future, et il enveloppe dans le même anathème « les théoriciens du néant, les faiseurs de systèmes métaphysiques et religieux qui veulent expliquer le monde à l'aide d'un atome crochu ou d'un péché originel. » Il croit à la morale, pourtant, comme si la morale pouvait rester suspendue en l'air, sans s'appuyer sur un dogme philosophique. Il croit à Dieu, mais son déisme n'est pas même celui de Voltaire, pour qui Dieu était une certitude. C'est le déisme vacillant d'une âme qui rêve Dieu et ne se le démontre pas, pour qui Dieu enfin n'est qu'une espérance. Un tel déisme, hélas! est bien vague et bien fragile, et ressemble au doute universel; une telle morale, qui repose sur un rêve de l'âme, est un pauvre soutien pour

la conduite humaine. J'ai grand'peur, je l'avoue, de ces esprits hasardeux qui nient chacune des deux extrémités opposées de la pensée humaine, la certitude religieuse et la certitude métaphysique, et se croient seuls sur un terrain solide, parce qu'ils sont, à leur insu, dans une fosse, enfoncés dans l'incrédulité absolue. Il y a des philosophes en ce temps-ci qui posent hardiment ce dilemme : « Tout croire ou ne rien croire, » comme si le *tout ou rien* n'était pas la plus fausse des formules quand il s'agit de l'homme et de la nature humaine, qui ne peut être, comme dit Leibnitz, ni toute vérité ni toute erreur. Ces esprits-là sont de deux sortes. Il y a les pacifiques et les spéculatifs, qui n'attaquent personne, qui jouissent voluptueusement de leur incrédulité, qui se sont logés dans la vie comme dans le parterre d'un théâtre, et se donnent, le sourire sur les lèvres et je ne sais quelle triste sérénité dans le cœur, la comédie des opinions humaines. Il y a les violents et les agressifs, qui déclarent la guerre à toutes choses, à la religion et à la métaphysique, c'est-à-dire à la foi et à la raison, et ne s'en croient pas moins des philosophes, quoiqu'ils ruinent la base de toute philosophie, et se prennent sérieusement pour des spiritualistes, quoiqu'ils nient la certitude de l'âme, et se donnent pour des déistes et des disciples de Voltaire, quoiqu'ils se contentent de rêver et d'espérer Dieu !

Oui, Voltaire a médit de la métaphysique, mais il a passé sa vie à en faire. Il lui dit : « Je vous hais, » mais il le dit tendrement. Ce n'est pas la métaphysique qu'il condamne, car il fait sans cesse la métaphysique du bon sens ; ce sont les systèmes, surtout quand ils sont persécuteurs. Quelle question de métaphysique n'a pas traitée Voltaire, en prose, en vers, dans ses poëmes, dans ses pamphlets, dans ses lettres même, partout ? Il s'est moqué des idées innées dans *Micromégas* ; mais lisez tel passage du *Philosophe igno-*

rant, on dirait un disciple de Descartes. Il se moque des métaphysiciens, comme il se moque des novateurs, lui le plus novateur des hommes, parce qu'il entre dans sa tactique de ne s'enrôler ni parmi les uns ni parmi les autres, et de discréditer tous les systèmes, en affichant de ne pas en avoir. Toute cette stratégie était commode de son temps, peut-être; mais aujourd'hui, à quoi bon? Il faut savoir choisir dans l'héritage de Voltaire; on ne peut l'accepter tout entier. Nous lui prenons sa croyance profonde, invariable à Dieu, son respect pour la raison de l'homme, son zèle pour la tolérance, sa haine de l'hypocrisie, de la violence et du fanatisme. Nous lui laissons ses incertitudes sur la spiritualité et l'immortalité de l'âme, son épicuréisme, ses mauvaises passions, ses ruses, ses contradictions, ses faiblesses, son mépris des hommes, qu'il conciliait, je ne sais comment, avec son amour de l'humanité, son dédain de la vie humaine, qu'il appelait un jeu entre un berceau et une tombe. Nous ne persiflons pas cette pauvre humanité en l'appelant Jean-qui-pleure, Jean-qui-tue, Jean-qui-vole, Jean-qui-calomnie. Nous ne regardons pas le monde comme un hospice d'aliénés où les moins fous cultivent en paix leur jardin, comme Candide, contemplent leurs bœufs qui leur font des mines, comme le seigneur de Ferney, et au dernier moment exécutent une dernière gambade sur les bords de la fosse commune; nous prenons le monde pour ce qu'il est, pour une arène où par l'épreuve et le combat l'homme se prépare aux triomphes du ciel. Nous prions Dieu, non pour qu'il confonde les sots, fasse siffler les impertinents et inspire des sottises à nos ennemis, mais pour qu'il rende meilleurs nos ennemis et nous. Nous ne cherchons pas seulement dans l'histoire la suite ridicule et funèbre des folies et des crimes de l'humanité; nous y découvrons la main de la Providence et nous l'adorons. A Dieu ne plaise que j'oublie l'excuse qui atténue

les fautes de Voltaire! il faisait la guerre, et sur le champ de bataille on ne mesure pas ses coups, on ne choisit ni les armes, ni la place pour frapper, comme dans une salle d'escrime ; on est enivré par le bruit de la lutte, aveuglé par la poussière du combat. Mais aujourd'hui, pourquoi reprendre dans l'arsenal du XVIIIe siècle des flèches empoisonnées ? L'arme qui convient à nos mains, ce n'est pas le sarcasme, ce n'est pas le scepticisme, c'est la discussion, c'est le dogmatisme philosophique, et l'on fait rétrograder la polémique de quatre-vingts ans quand on confond la religion et le fanatisme, quand on fait tomber sur l'Église les coups qu'il faut réserver à ces prétendus champions du christianisme qui n'en sont que les émeutiers.

Voilà qui me paraît un symptôme bien grave dans le livre de M. Lanfrey ; il marque une nouvelle phase : c'est la polémique antireligieuse prenant hardiment la place de la polémique philosophique, c'est la guerre succédant à la discussion ; guerre ouverte et implacable. La réconciliation de la religion et de la philosophie, selon le jeune écrivain, c'est une mystification, une duperie, c'est « l'exhibition d'un phénomène à deux têtes pour l'amusement des badauds. » Toute la question, ajoute-t-il, se réduit à ces termes : « Trouver un budget éclectique, qui concilie dans une même hypothèse les appointements de M... maître ès sciences métaphysiques, avec les émoluments de M.... théologien. » De telles paroles sont un signe curieux et triste du travail qui s'accomplit en ce moment dans les jeunes générations ; il est évident que l'intolérance des radicaux en religion amasse chaque jour, dans l'âme de la jeunesse qui pense, des colères et des haines prêtes à éclater. Il se forme sourdement une cohorte d'esprits ardents et tout armés, qui attendent avec impatience l'heure de recommencer, avec l'artillerie du XVIIIe siècle, l'assaut général de l'Église. Le livre de M. Lanfrey est le premier

coup de feu avant le signal. Pour nous, dont le vœu le plus cher est la paix entre la religion et la philosophie, et qui haïssons la violence, d'où qu'elle vienne, nous avons voulu, devant ce duel qui commence, maintenir, non le droit des neutres (entre la religion et la philosophie il n'y a pas de neutralité honorable), mais le droit des modérés, et bien marquer la ligne où nous prétendons nous tenir, à égale distance de l'intolérance religieuse et de l'intolérance philosophique, du fanatisme et de l'irréligion.

(*Journal des Débats*, 8 février 1855.)

JULIEN, OU LA FIN D'UN SIÈCLE.

La polémique protestante a eu de nos jours un beau moment : c'est celui où ses écrivains, en défendant leur doctrine avec une modération éloquente, respectaient le catholicisme et honoraient leurs adversaires. On ne peut lire, sans aimer l'homme et sans estimer l'écrivain, les belles pages où le chef de cette école habile et sage, M. Vinet, convie à la paix et à la charité mutuelle les membres des deux communions « qui aiment Dieu sincèrement, et qui font, à l'exemple de Marie, *une bonne action à l'égard du Seigneur*, en épanchant de leur cœur, comme d'une âme bénie, le parfum de l'amour divin. » M. Vinet ajoutait à l'autorité de ses préceptes celle de ses exemples. Nul écrivain catholique de notre temps n'a su juger avec une admiration plus persuasive les grands hommes du catholicisme et mieux comprendre leur génie; personne n'a mieux loué Bossuet, qu'il appelle le maître du bon sens et de l'éloquence, en parlant de l'*Histoire des Variations!*

C'était un spectacle salutaire que cette équité, facile à l'indifférence, mais si rare dans les esprits convaincus. Les écrivains catholiques les plus considérables savaient l'égaler, et il semblait que d'un commun accord on reprît l'œuvre interrompue de Bossuet et de Leibnitz. Depuis quelques années, des livres véhéments et agressifs, des excès commis de part et d'autre par la polémique des journaux, ont troublé la paix. Le protestantisme s'est ému de ces retours d'intolérance qui signalent chaque jour les écrits d'une école orthodoxe et belliqueuse. Il a pris les armes à son tour, il a recommencé la guerre, et maintenant il la porte partout, dans la controverse, dans le sermon, dans la critique littéraire, et même dans le roman. C'est un livre de guerre que cet ouvrage dont je veux parler aujourd'hui, livre regrettable, où respire l'ardeur des représailles et la fièvre du combat; œuvre mal faite d'un homme de talent, mélange incohérent d'histoire, de roman, de critique littéraire et de théologie, dont la conviction religieuse peut-être l'excuse, mais qui blesse le goût et que l'impartialité doit condamner.

L'auteur, M. Bungener, est un ministre protestant qui jouit à Genève d'une réputation méritée de savoir et d'éloquence. Il a composé une *Histoire du Concile de Trente*, deux études intitulées : *Un Sermon sous Louis XIV* et *Trois Sermons sous Louis XV* et un ouvrage sur *Voltaire et son temps*, qui atteste une connaissance assez intime et une haine assez vigoureuse du XVIII[e] siècle. Quand le consistoire de Genève, décidé à répondre aux attaques récentes contre le protestantisme, fit ouvrir en 1853 des conférences publiques de théologie, où les orateurs devaient comparer le calvinisme à la religion romaine, M. Bungener fut un des ministres désignés par la compagnie des pasteurs pour défendre la foi, et devant Genève tout entière il ouvrit la controverse par un *Discours sur l'histoire*. Au milieu d'in-

vectives contre les papes, les moines et le clergé du xvi° siècle, de plaintes éloquentes au pied du bûcher de Jean Huss et d'invocations à l'esprit de Luther, M. Bungener gardait cependant cette mesure de langage qu'imposait la dignité d'un temple. D'ailleurs il s'enfermait dans l'histoire d'un passé lointain : « J'ai fait ce que j'ai pu, disait-il, pour ne pas quitter le xvi° siècle. » Il s'est dédommagé depuis, en recommençant à sa manière l'histoire du xviii°, sous une forme qui lui laissait plus de liberté que n'en permettent aux discours évangéliques les bienséances de la chaire protestante. Sans doute il a voulu compléter à la fois ses œuvres littéraires et sa défense théologique de la Réforme par un ouvrage mixte qui fût un appendice à ses études sur Voltaire et un supplément aux conférences de Genève; et il a fait un livre bizarre où la critique littéraire vient sans cesse traverser l'histoire, et où la controverse religieuse s'appesantit sur le roman. Ni unité de composition, ni unité de style. L'impression qu'on reçoit de toutes ces disparates, ce n'est ni un intérêt historique, ni un plaisir littéraire, ni une émotion religieuse. C'est une espèce d'éblouissement pénible, causé par la prodigalité des couleurs et la succession confuse des tableaux; c'est pour ainsi dire cette courbature de l'esprit que produit l'entassement des idées. M. Bungener a voulu retracer toutes les folies, toutes les frivolités, toutes les fautes, tous les scandales, toutes les misères, toutes les hontes, tous les crimes du xviii° siècle, depuis 1778 jusqu'à 1793. Le héros de son roman est un jeune homme, qui a l'esprit trop éclairé pour croire au catholicisme, et trop religieux pour se contenter de la philosophie. Dans cette double impuissance de se donner une croyance et de s'en passer, il va trouver Jean-Jacques Rousseau pour qu'il veuille bien l'aider à se faire une religion. Il le trouve occupé dans le parc d'Ermenonville à effeuiller une fleur et à déclamer contre ses enne-

mis. Un monologue du philosophe, que le jeune homme écoute indiscrètement derrière un massif, dissipe ses illusions, et il repart pour Paris, ne croyant plus à rien, pas même au vicaire savoyard. C'est au moment où il méprise le plus Jean-Jacques qu'il apprend du comte de Saint-Germain, le thaumaturge, qu'il est précisément le fils du philosophe et de Thérèse Levasseur. Julien, c'est son nom, a été tiré de l'hôpital, où l'avait jeté son père, par je ne sais quelle main compatissante, et il est devenu, grâce à la protection de la maréchale de Luxembourg, le chevalier Julien. Le malheureux qui tout à l'heure ne croyait à rien et désespérait de tout, comme Obermann, devient curé de village, comme Jocelyn. La ressemblance est frappante, car le voilà prêtre et amoureux. Il a reconnu dans une promenade au cimetière une jeune protestante de Nîmes, qu'il aime platoniquement, Marie de Clavigny. Il combat vaillamment son amour et son scepticisme. Il va à Paris pour se distraire, il fait de la controverse avec un curé voisin, son confident, un jésuite nommé Cambel, qui essaye de le détacher de Marie et de le convertir; il lit l'*Exposition de la Foi catholique*, de Bossuet; mais ses voyages ne l'arrachent pas au souvenir de Marie, Cambel ne le persuade point, et Bossuet ne lui paraît « qu'un audacieux reniement ou une grande imposture. » Alors il renonce pour jamais à la religion romaine, et il se convertit, moralement du moins, à celle de M. Bungener, sans cesser en réalité d'être prêtre catholique. Cela ne l'empêche pas de s'associer au privilége du clergé protestant, qui peut aimer; et, en effet, quand il rencontre Marie de Clavigny dans le parc d'Ermenonville, il se jette à ses genoux, lui baise la main et lui adresse de doux aveux. Mais son ami le jésuite Cambel s'est lui-même épris d'amour pour Marie, aux confidences de Julien. Déjà, au château de Clamière, il a pénétré furtivement dans sa chambre pour lui déclarer son amour avec

une véhémence de passion sensuelle digne de l'archidiacre de Notre-Dame, Claude Frollo; seulement il n'use pas du poignard. Chassé par Marie, il ne tue personne, mais en partant jure de se venger. Il a suivi la jeune fille à Ermenonville, et, au moment où Julien tombe à ses genoux, il sort d'un buisson et leur annonce à tous deux que l'heure de la vengeance est venue. En effet, Julien et Marie apprennent bientôt qu'ils sont le frère et la sœur, tous deux enfants de Rousseau, tous deux tirés de l'hôpital par la charité. Marie part pour Nîmes; Julien répète avec amertume ce mot : « Ma sœur! » et essaye de se consoler en prêchant dans la chaire catholique, sans cesser d'être protestant. Il fait notamment en 1792 un sermon pour la bénédiction des drapeaux de la garde nationale de Meaux, devant un public de révolutionnaires, sermon vraiment chrétien, où il ne célèbre ni la révolution, ni la fraternité, ni l'arbre de la liberté planté devant son presbytère, et où il dit hardiment leurs vérités à ses paroissiens démagogues, qui vont le lendemain mettre le feu à sa maison. Cambel, au contraire, le jésuite Cambel, s'est jeté à corps perdu dans le parti de la révolution. Il ameute les paysans, il incendie les châteaux, et pour assurer sa vengeance, il fait arrêter Julien et Marie. On les conduit à Arras. Cambel offre à Marie sa grâce, si elle veut « figurer dans la fête du lendemain sous les traits de la déesse Raison. » Marie ne veut que mourir, et elle monte avec Julien sur le même échafaud, si pâle et si belle, que le peuple demande sa grâce et veut la sauver. Cambel s'élance d'une tribune voisine, où il siégeait avec le proconsul révolutionnaire; il monte sur l'échafaud, et voyant le bourreau lui-même hésiter devant la beauté et l'innocence de Marie, il saisit la jeune fille, la place lui-même sous le couteau et lâche la corde. La tête de Marie roule sanglante. Le peuple furieux saisit Cambel, le précipite du haut de l'échafaud sur le pavé,

où son front se brise, et délivre Julien, qui meurt de chagrin quelques jours après le 9 thermidor, en léguant ses papiers à M. Bungener. M. Bungener en a tiré l'histoire que je viens d'analyser.

Voilà le roman dégagé de tous ses incidents accessoires et de tous ses épisodes inutiles. Voilà les principaux personnages, voilà le héros, Julien. J'y reviendrai plus tard. Autour de ce héros imaginaire, l'auteur a rassemblé tous les personnages historiques de ces tristes années. Orateurs et poëtes, économistes et philosophes, évêques et prêtres, hommes du peuple et grands seigneurs, comédiens et danseuses, princes et souverains, on les voit passer tous pêle-mêle devant le tribunal de M. Bungener, qui les interroge d'un regard et qui les juge d'un mot. Voltaire, Rétif de La Bretonne, Rousseau, Mercier, Christophe de Beaumont, Vestris, l'abbé Maury, Mlle Guimard, Mme de Luxembourg, le cardinal de Rohan, Turgot, Montgolfier, le comte de Saint-Germain, Francklin, Cagliostro, les princes, le roi, la reine, se succèdent devant le lecteur comme des silhouettes fugitives. Plus loin, avec des traits moins distincts encore, Mirabeau, Robespierre, Danton, Marat, Maillard, Hébert, les tribuns des clubs, les orateurs de la rue et de la borne, les héros des faubourgs qui emportent la Bastille et donnent l'assaut à la monarchie, défilent comme ces processions de personnages aux vagues et sinistres figures qu'on voit quelquefois passer dans les rêves, ou comme ces bataillons obscurs des Grecs qui sortent pendant la nuit, pour aller prendre Ilion, des flancs du cheval de bois. Intérieurs de salons et causeries d'hommes célèbres, dont il ne faut pas compromettre la réputation d'esprit; scènes de magnétisme, d'apparitions nocturnes et de sorcellerie, où l'on est tenu d'effrayer, sous peine d'être ridicule; scènes d'amour, où la passion doit être éloquente; scènes de boudoir, où la corruption doit être élégante; scènes de la rue, de la pri-

son, de l'échafaud, où le crime doit avoir sa terreur, M. Bungener n'a reculé devant aucun tableau. Et malheureusement ses peintures ne sont ni spirituelles, ni passionnées, ni élégantes, ni terribles. Il peint le grand monde comme le représentent quelquefois ceux de nos romanciers qui n'ont pas mis le pied dans un salon. Il fait parler les gens d'esprit comme s'ils voulaient se déguiser. Voici une conversation de Chamfort et de Rivarol : « M. de Rivarol ne voit que des sots aujourd'hui. — Plaît-il?... — Rien. — Monsieur Chamfort, il y a un moyen de m'empêcher de voir des sots.... — Et c'est.... — C'est qu'ils s'aillent cacher. Vous restez? je continue. » Et cela, dans le salon de Mme de Luxembourg! M. Bungener calomnie la verve et même l'irréligion de Diderot, à qui il prête la plus grossière invective contre Dieu, « cet atroce je ne sais quoi que les imbéciles adorent. » Il défigure le génie et même les sentiments de Mirabeau, à qui il fait dire dans un épanchement mélancolique : « Le vieil amant de Sophie s'était imaginé qu'une reine n'était pas au-dessus de ses soupirs; le vieil amant de Sophie s'était flatté *d'ajouter Antoinette aux noms qu'il a ternis de son amour!* Mais la reine est restée reine; elle n'a payé qu'avec de l'or. » Les scènes fantastiques que M. Bungener raconte sont puériles. Cette apparition du comte de Saint-Germain au milieu du banquet des francs-maçons, cette tempête soudaine, ces ténèbres épaisses, au milieu desquelles brille l'immense araignée de feu que le comte tient au bout de son couteau, et d'où il fait sortir une âme qui a peut-être été « l'âme d'un roi, d'un pape ou d'un saint; » cette arrivée du spectre de Voltaire, qui se présente à minuit juste, dans son linceul, à la lueur des éclairs et au bruit du tonnerre, pour dire à l'oreille de l'abbé Julien : « Dieu, mort, éternité! » c'est du fantastique de mélodrame, bon à épouvanter les petits enfants. Ces rencontres, ces rendez-vous, ces soupirs amoureux de Julien et de Marie, sont tantôt

fades comme les églogues du XVIII[e] siècle, dont M. Bungener se moque, et tantôt déclamatoires comme les romans du nôtre, qu'il a beaucoup trop lus. Ses peintures de clubs sont triviales et sans vigueur. Sa prise de la Bastille, car M. Bungener, lui aussi, a voulu prendre la Bastille; ressemble, pour le dessin du récit et la physionomie des personnages, à un mimodrame à grand spectacle. Ses anecdotes sont pour la plupart très-connues, et il a de grandes obligations à la collection de Mémoires publiée par mon spirituel collaborateur, M. Barrière. Ses descriptions de la cour de Louis XVI sont aussi peu neuves que peu discrètes : M. Bungener pourrait s'arrêter dans la chambre du roi, sans entrer jusque dans le cabinet de toilette de la reine. Qu'il laisse ces détails à Mme Campan. Mme Campan, qui n'est pas un ministre protestant, et qui raconte tout ce qu'elle a vu, n'est pas obligée à la même réserve que M. Bungener, qui doit savoir choisir dans les souvenirs du passé. Il aurait pu ne pas assister à la toilette de la reine, non plus qu'à ses entretiens intimes, et se contenter de prêter des monologues imaginaires et infidèles à Louis XVI, esprit limité, cœur honnête et faible, mais assurément peu déclamateur, et qui s'écrie, dans un accès mythologique : « Je suis l'Ixion de la monarchie. »

La confusion des idées est donc partout dans cet ouvrage, et la vérité des caractères nulle part. L'histoire littéraire même, plus familière à l'auteur, n'y est pas toujours fidèlement racontée. Je pourrais relever mille exemples d'inexactitude; un seul suffira. Mme Campan dit dans ses Mémoires qu'à la demande du roi elle lut un jour le *Mariage de Figaro* devant Louis XVI et Marie-Antoinette. Mme Campan lisant, le roi et la reine écoutant, ce n'est pas là une scène de roman bien dramatique. Mais enfin, comme dit Mme de Staal, le vrai est ce qu'il peut. Le vrai ne suffit pas à M. Bungener. Il renvoie Mme Campan, met la pièce entre

les mains du roi, et voilà Louis XVI lisant lui-même « avec feu, avec verve, comme un vrai acteur, les phrases dont chaque mot résonne comme un coup de pioche sur les fondements de son trône. » Plus loin, une autre fiction. On sait le mot de Beaumarchais, au moment où *Figaro*, qu'on allait jouer devant une salle remplie, fut défendu par le roi. « Hé bien, Messieurs! s'écria-t-il, je jure, moi, que ma pièce sera jouée dans le chœur même de Notre-Dame! » Le mot est hardi! Mais quoi! devant des gens du monde, des courtisans, des comédiens, ce n'est pas une merveille! M. Bungener envoie Beaumarchais tout exprès à l'archevêché pour qu'il dise le mot à l'archevêque lui-même, à Christophe de Beaumont; il le dit, et veut déclamer; Mgr Christophe de Beaumont le fait mettre à la porte par ses laquais. Il a bien raison en vérité! Mais M. Bungener a tort de fausser l'histoire. Beaumarchais avait encore l'âme trop fière pour s'exposer gratuitement aux outrages des valets, trop de savoir-vivre pour se permettre une telle insolence, et trop d'esprit pour que M. Bungener puisse, sans invraisemblance, lui prêter le sien.

Quant à ses jugements historiques et littéraires, ils ne sont guère plus exacts que ses récits ne sont fidèles. Il remplace trop souvent l'idée par l'image, et l'image convient mieux à la poésie qu'à la critique et à l'histoire. On n'a pas jugé deux hommes célèbres quand on a fait dire par Mirabeau à Robespierre : « Soyez tigre si vous voulez, moi je reste lion. » On n'a pas esquissé la physionomie de Mirabeau ni résumé sa vie quand on a dit avec emphase : « Mirabeau, c'est l'amant de Mme de Monnier, qui a revêtu la toge sanglante d'une victime de Tibère ou de Caligula. » M. Bungener est-il certain que le discours de Ducis, le jour de sa réception à l'Académie, discours spirituel, simple et charmant, est l'œuvre de son ami Thomas? M. Bungener a-t-il connu l'auteur de *Paul et Virginie*, et peut-il affirmer

qu'il avait l'œil faux et l'âme basse? M. Bungener ne pousse-t-il pas trop loin le mépris du catholicisme et le dédain de ses grands hommes quand il ose écrire : « Sans son orgueil, Pascal aurait été protestant, parce qu'il avait soif du christianisme véritable; mais il n'a pas eu la force d'abjurer le catholicisme. Aussi un païen aurait pu parler comme Pascal, s'il avait eu son esprit, et connu la grandeur de la création. » Enfin quand il traite avec tant de froideur un écrivain de beaucoup de sens et d'esprit, Rulhière, l'auteur des *Éclaircissements sur la révocation de l'édit de Nantes*, M. Bungener n'est-il pas bien sévère, ou plutôt n'est-il pas bien ingrat?

Ici, mes reproches deviendront plus graves. Il est bien d'être bon protestant, mais on peut l'être, ce me semble, sans calomnier la philosophie et les philosophes. M. Vinet le pensait du moins, qui disait en souriant avec sa fine bonhomie : « Il ne faut pas condamner la philosophie, mais tout au plus les philosophes, quand ils ne sont pas sages. » J'ajoute qu'il ne faut pas même, quand ils n'ont pas été sages, » les juger avec la vivacité de nos rancunes et le ressentiment de nos malheurs. Et cependant c'est ce qu'on fait tous les jours depuis soixante ans; tous les jours l'histoire, à la merci des faits, devient l'écho de la politique, et les grandes renommées littéraires sont ballottées, selon le hasard des événements, entre le fanatisme de l'admiration et les insultes de la calomnie. Singulière époque, où notre jugement ne peut garder l'équilibre, et où le moindre accident fait trébucher notre justice! Aujourd'hui nous poussons Voltaire au Capitole et nous faisons gémir les presses sous les éditions Touquet, parce que la monarchie est dévote et que nous avons peur de la congrégation; demain nous traînons Voltaire aux gémonies, parce qu'une révolution a passé sur nos têtes et que le socialisme nous a fait trembler. Quand donc nos passions et les surprises de notre histoire poli-

tique cesseront-elles de troubler notre jugement? Quand prononcerons-nous un arrêt équitable sur ces grandes mémoires que nous ne savons qu'idolâtrer ou flétrir? Depuis près de quatre-vingts ans ces morts sont endormis, et nous sommes encore debout au bord de leur tombe, ardents à leur jeter l'encens ou l'injure, selon l'opinion qui souffle ou l'événement qui passe!

Je regrette que M. Bungener n'ait pas tenté de rédiger cet arrêt. La justice lui était plus facile qu'à nous. Il est étranger, il est notre voisin : il pouvait juger à la vraie distance, ni de trop loin ni de trop près. Mais non : il aime mieux démontrer un théorème : c'est que les actes de la Révolution ont été les corollaires inévitables des théories des philosophes, et que Robespierre, c'est Jean-Jacques Rousseau conséquent. « Robespierre a pris les principes du *Contrat social* et il les a appliqués, sans s'inquiéter de ce qui résulterait. Où le penseur n'avait tracé que des points, l'homme d'action s'est mis à tirer carrément des lignes, et les lignes tirées ont emporté cent mille têtes. » J'admets que beaucoup d'utopies philosophiques du XVIII[e] siècle ont eu leur contre-coup dans les événements de la révolution française; j'admets que l'égalité et la liberté du *Contrat social*, ce n'est au fond que l'égalité dans la servitude; mais prenons les théories pour ce qu'elles sont, et n'imputons pas à leurs auteurs les folies et les crimes dont les hommes d'action sont responsables. Fonder la souveraineté du peuple sur un contrat, comme Rousseau, et proclamer que la loi suprême est le salut du peuple, comme Montesquieu, ce n'est pas poser les premiers termes d'un syllogisme dont la conclusion est le supplice du roi ou le massacre des prisons. N'abusons pas contre les philosophes du triste privilége d'une expérience que notre histoire nous a donnée, et qu'ils n'avaient pas. Ils méditaient, ils rêvaient au milieu de la paix de la

société, et ne devinaient pas qu'en donnant le jour à leur doctrine, ils enfantaient, comme l'Hécube antique, un flambeau qui devait incendier la monarchie. Ils ne savaient pas comme nous ce que c'est qu'une révolution, et ils parlaient de la démocratie sans la connaître, avec les souvenirs de Rome et d'Athènes. Si Voltaire avait vécu après 1789 ou il y a quelques années, il aurait été infailliblement le plus spirituel et le plus fougueux des réactionnaires, lui qui de son temps déjà écrivait au roi de Prusse : « Je n'aime pas le gouvernement de la canaille. » Pour bien juger ces grands hommes, il faut les replacer au milieu des illusions et des rêves de leur temps, et non pas les accabler, comme M. Bungener, de la supériorité d'expérience du nôtre. Il faut les prendre, non pas avec leurs pressentiments et leurs prophéties prétendues de la Révolution, qui semblent les faire d'avance complices de tant de crimes, mais avec leur prodigieuse ignorance de l'avenir, qui absout du moins leurs intentions. Les philosophes pressentaient un changement sans doute, mais il y avait si peu de précision dans leur prévoyance qu'ils annonçaient l'âge d'or qnand il fallait prédire l'âge de fer. Diderot, mort cinq ans avant la prise de la Bastille, écrivait dans les dernières années de sa vie que « les leçons des grands hommes allaient chaque jour fructifiant, et que l'esprit de la nation s'agrandissait sans cesse. » Voltaire, dans une lettre datée du 11 obtobre 1770, disait en parlant de d'Argenson : « Il prédit que la nouvelle philosophie amènera une révolution horrible, si on ne la prévient pas. Laissez faire; il est impossible d'empêcher de penser, et plus on pensera, moins les hommes seront malheureux. Vous verrez de beaux jours, vous les ferez; cette idée égaye la fin des miens. » *Vous verrez de beaux jours!* Et la lettre de Voltaire est adressée à Condorcet!

Soyez donc juste, même pour les philosophes *qui n'ont*

pas été sages, et, si vous les accusez de tous nos malheurs, dites au moins le bien qu'ils ont fait. Dites que, lorsque la religion du XVII[e] siècle avait paru sanctionner l'incendie du Palatinat et l'oppression des peuples, excuser l'adultère, conseiller la persécution, et lorsqu'au XVIII[e] le christianisme semblait mourir dans les cœurs, ce fut la noble tâche de la philosophie de recueillir les débris de son patrimoine tombé en déshérence ! Dites qu'il fut généreux et hardi de recommander l'homme à l'homme, les peuples aux peuples, en insistant sur les rapports naturels qui lient ensemble les membres du genre humain, de faire entrer la morale dans la loi, de flétrir la persécution et l'intolérance, et de réclamer l'abolition des peines infamantes, de la question et de la torture; de défendre Calas, que vous oubliez trop, vous protestant, quand vous parlez de Voltaire. Dites que cette humanité n'était pas, comme on l'a dit cent fois, une fausse philanthropie, et que cette tolérance n'était pas, comme on le répète sans cesse, un pur athéisme; et rappelez à qui l'oublie ce beau passage de Voltaire : « Les catholiques ont égorgé un certain nombre de huguenots, et les huguenots ont à leur tour assassiné un certain nombre de catholiques; donc il n'y a pas de Dieu. Je conclurai au contraire : Donc il y a un Dieu qui, après cette vie passagère dans laquelle nous l'avons tant méconnu et tant commis de crimes en son nom, daignera nous consoler de tant d'horribles malheurs[1]. » Alors vous serez équitable; vous ne condamnerez pas les hommes d'un autre siècle avec l'expérience altière du nôtre; vous ne jugerez pas, sur l'aspect sinistre qu'elles reçoivent des faits, des doctrines que les faits ont pour ainsi dire teintes de sang, et qui, pareilles aux mains de lady Macbeth, ne peuvent plus se défaire de leurs taches. Ce n'est pas moi

1. *Traité de la Tolérance*, § 10.

qui vous fais cette réponse, vous le savez, c'est votre coreligionnaire, c'est votre confrère dans le ministère évangélique, c'est M. Vinet[1].

De quel droit d'ailleurs M. Bungener s'indigne-t-il si fort contre les philosophes, quand il ne fait après tout que les imiter? Qu'est-ce que le héros de son livre, Julien, qu'il nomme avec raison le fils de Rousseau? qu'est-ce que ce prêtre, déiste encore plus que protestant, si ce n'est une copie du vicaire savoyard? Et ces déclamations contre le célibat des prêtres, et ces épigrammes contre les miracles, ne sont-elles pas renouvelées des diatribes de Voltaire? Voltaire, dans sa longue guerre contre l'Église romaine, ne lui a pas donné de représentants fictifs choisis plus hostilement que les personnages de M. Bungener : un jeune prêtre amoureux, sceptique, protestant, qui viole le secret des tombes, brise un cercueil à coups de marteau, et soulève un mort pour prendre sous sa tête une bible, et qui dit la messe, prêche et communie dans une chaire catholique après s'être fait protestant; un jésuite tout brûlant de concupiscence, discutant sur le Dieu des chrétiens qu'il renie, répandant chaque soir du sang sur les hosties du tabernacle, sacrilége, apostat, émeutier, incendiaire, assassin, et bourreau : voilà les deux grandes images du clergé catholique, dans le livre de M. Bungener! Que dis-je? il nie même l'existence du clergé catholique et du catholicisme! Tous les catholiques, dit-il, ne sont que des protestants qui s'ignorent : tous font un choix parmi les enseignements de leur Église; tous, par conséquent, sont enfants de Luther! Voilà pourtant à quels écarts la passion religieuse et des provocations imprudentes ont entraîné un homme sincère, un homme de cœur et de talent. C'est à regret que l'on condamne si sévèrement un écrivain hono-

1. *Des moralistes français du* XVIII[e] *siècle.*

rable. Mais, de même qu'on proteste contre les insultes jetées à la Réforme par une école sans respect, et qu'on n'excuserait pas un prêtre catholique d'outrager la religion protestante, de même on ne peut pardonner à un ministre protestant de travestir dans un roman le catholicisme et le clergé catholique. Voilà pourtant le fruit de ces invectives de parti et de cette polémique ardente ! Toutes ces représailles d'une communion contre une autre sont un spectacle déplorable, écrivait Leibnitz à Bossuet. Le livre de M. Bungener affligera les protestants sages, irritera les catholiques et blessera les philosophes. Aussi, en le jugeant avec cette franchise, suis-je assuré d'être d'accord avec tous les honnêtes gens qui aiment la modération de l'esprit, la paix des opinions, et qui tiennent à la liberté de conscience.

(*Journal des Débats*, 6 janvier 1854.)

RECUEIL DES PENSÉES DE CHAMFORT.

Un écrivain de beaucoup d'esprit, connu sous le pseudonyme de Stahl, a publié il y a quelque temps un *Recueil des Pensées* de Chamfort, précédé d'une brillante et chaleureuse apologie. Il assigne à Chamfort le plus douloureux et le plus honorable des rôles politiques : celui d'un ami passionné de la Révolution, qui, le jour où la Révolution dévia dans le sang, se jeta en travers, et qui, n'étant pas de force à l'arrêter dans sa course, aima mieux mourir sa victime que de se faire son complice. Sur ce rôle de modérateur politique, si digne d'estime et de sympathie, le

Recueil des Pensées me fournit trop peu de lumières, et je n'examinerai pas s'il est exactement celui qu'a joué Chamfort. Je ne m'occuperai que du moraliste, dont l'œuvre est presque tout entière dans les *Maximes* détachées. M. Stahl définit la morale de Chamfort par un mot de Chamfort : Tout homme, disait-il, qui à quarante ans n'est pas misanthrope n'a jamais aimé les hommes. « Ce n'est pas, ajoute M. Stahl pour expliquer sa définition, ce n'est pas manquer de cœur que de voir avec douleur et colère même les vices de l'humanité, que de les considérer comme des fléaux, et que d'en souffrir comme on souffre d'une maladie, que d'en parler à la fois, et c'est le fait de Chamfort, en satirique qui veut corriger et en moraliste qui veut instruire. Le véritable ennemi des hommes ne les évite pas; il reste au milieu d'eux pour rire de leurs fautes. Il se garderait bien d'être amer, il n'est qu'impertinent. » Cette explication ingénieuse est le développement de l'adage : Qui aime bien châtie bien. Si l'adage était modifié, si l'on avait coutume de dire : Qui châtie bien aime bien, on serait encore mieux fondé, ce me semble, à conclure l'amour de Chamfort pour l'humanité : car ce qu'il y a de plus clair, ce n'est pas qu'il l'aime, c'est qu'il la flagelle de son mieux.

Je ne veux pas dire qu'il la frappe sans relâche, avec une sorte de volupté. De temps en temps, il se lasse de sa sévérité et forme le propos d'être équitable, même indulgent. Il se plaint que les moralistes ne regardent qu'un seul côté de la nature humaine, le beau ou le laid, selon leur humeur; il fait vœu de les étudier tous deux, pour ne flatter ni ne calomnier la nature humaine, et, comme il dit, de visiter le palais tout entier, depuis les salons jusqu'aux cabinets noirs. Plusieurs de ses pensées sont de véritables hommages aux meilleurs sentiments qu'on rencontre chez les hommes. Il a parlé de l'amitié, de ses

délicatesses, comme quelqu'un qui les a senties. Il a peint fortement la fierté des cœurs honnêtes. Sur l'amour, dont il donne pourtant, en termes raffinés, une idée si brutale, il a çà et là quelques traits qui donnent à penser qu'il n'était pas inaccessible à toute espèce d'idéal, et on lui sait gré d'avoir dit, bien qu'il paraisse se vanter : « J'ai dans l'esprit une femme comme il y en a peu, qui me préserve des femmes comme il y en a beaucoup. » J'accorde tout cela ; mais je ne voudrais pas que cette concession que je fais volontiers à l'habile défenseur de Chamfort m'entraînât trop loin. Quelques maximes équitables, flatteuses même pour l'humanité, ne tirent pas à conséquence et ne doivent pas donner le change. Chez les moralistes les plus atrabilaires on surprend toujours quelques moments de bonhomie, où, pour ainsi dire, ils désarment. D'ailleurs, à regarder de près, on s'aperçoit vite que les bons sentiments devant lesquels Chamfort s'incline ne sont pas à ses yeux des attributs généraux de l'espèce humaine, mais les distinctions particulières de quelques âmes d'exception. Il considère les privilégiés qui les possèdent comme des variétés de l'espèce humaine, et il les croit si peu nombreux qu'il a écrit cette phrase : « Je ne serais pas étonné qu'il y eût quelque honnête homme caché dans quelque coin que personne ne connaisse. » Enfin, il se sert complaisamment de ces rares exemplaires du bien, non pas pour relever l'humanité à qui ils font honneur, mais pour l'humilier par la comparaison. C'est à cela, le plus souvent, que se réduit la bénignité de Chamfort. On peut lui appliquer le mot de l'abbé Trublet sur Mme de Tencin. Un jour qu'on louait devant l'abbé Trublet la douceur de Mme de Tencin. « Oui, dit l'abbé, si elle eût eu intérêt de vous empoisonner, elle eût choisi le poison le plus doux. » Les pensées de Chamfort ressemblent à des pilules qui contiennent presque toutes une petite goutte de poison. Seulement, quand

Chamfort est en veine de douceur, il y ajoute un peu de sucre.

C'est là, tout au moins, de la misanthropie, et de la vraie, non de cette misanthropie par bon cœur, qui n'est que la philanthropie retournée. Car enfin quelle idée dois-je me faire d'un ami de l'humanité? Je ne lui demande pas qu'il ne m'en dise que du bien : ce ne serait plus un ami; mais dans le mal qu'il m'en dit, je veux sentir l'affection, le désir d'être utile, d'améliorer ce qu'il trouve mauvais. Châtiez, mais aimez; faites qu'à chaque blessure je ne voie pas devant mes yeux votre sourire sardonique, et que je sente la pitié dans les tressaillements de votre cœur. Faites qu'en sortant de vos mains je me sente plus sain et plus fort, que j'aie plus de respect de moi-même, de la raison humaine, de la vérité, plus de reconnaissance envers Dieu du bienfait de la vie, plus de charité pour les hommes, plus de justice envers la société. Alors vous êtes un philanthrope; frappez tant qu'il vous plaira. Mais est-ce là Chamfort? Qu'on suppose un jeune homme qui, sur le point d'entrer dans le monde, veut avoir une idée sur les hommes et sur les choses, un flambeau pour voir clair et trouver son chemin dans le labyrinthe. Chamfort lui répondra : « Le grand art, c'est de n'être dupe de rien. Examinez tout, prisez tout, l'homme d'abord, et, dans l'homme, la raison, mère putative de la vérité. La raison, que vaut-elle? Il y a sur la terre plus de fous que de sages, et dans le sage même plus de folie que de sagesse. L'homme peut aspirer à la vertu, si cela lui fait plaisir, quoique la vertu ne soit pas le souverain bien, car il est bien plus sûr que le vice rend malheureux qu'il ne l'est que la vertu donne le bonheur; mais nul ne peut prétendre à trouver la vérité. On parie à coup sûr que toute idée reçue, toute opinion publique, est une sottise, puisqu'elle est publique et reçue. La nature, en nous donnant à la fois la raison et les passions, semble avoir

voulu par le second présent aider l'homme à s'étourdir sur le mal que lui fait le premier. Les passions conservent seules dans la société le peu de nature qu'on y retrouve encore. Le mal est que l'homme ne peut longtemps jouir de ses passions : si on ne les tue, elles vous tuent. Sans passions, que faire dans la société? La société est un tripot, une auberge, un bois, un mauvais lieu, et les petites maisons. Elle n'est pas tolérable, si vous n'avez pas des muscles vigoureux et un bon estomac. Ne me parlez pas de la gloire, qui n'est qu'un sot orgueil, ni de l'ambition, qui n'est qu'un sot calcul. Ce qu'on nomme l'État, c'est un édifice mal bâti par la société, où les nains se dressent sur de grands piédestaux et où les géants s'accroupissent dans de petites niches : c'est une salle à manger où le service est si bien fait que les uns ont plus de pain que d'appétit, les autres plus d'appétit que de pain. La nature a créé l'amour : un échange de deux fantaisies. La société a fait le mariage, un mal pire que le célibat, parce que c'est un mal sans remède. Dans une telle société, quel est le sort d'un homme qui a une raison parfaitement droite et un sens moral exquis? C'est un homme inutile, car la morale n'a jamais corrigé personne; les vices sont éternels, et vivre c'est se pervertir; plus on devient vieux, pire on est. C'est un ennemi public, qui dans les différentes prétentions des hommes et dans le mensonge des choses dit à chaque homme et à chaque chose : « Je te prends pour ce que tu es « et je ne t'apprécie que ce que tu vaux. » C'est une mauvaise manière de se faire des amis. Quel parti reste-t-il au sage? De vivre seul à sa fenêtre. On dira qu'il est misanthrope et qu'il n'aime pas la société. C'est comme si l'on disait qu'il n'aime pas la promenade, sous prétexte qu'il ne se promène pas volontiers le soir dans la forêt de Bondy. Qu'il s'enferme chez lui à triple serrure. Sa philosophie, c'est d'allier à l'égard du monde le sarcasme de la gaieté avec l'in-

dulgence du mépris. Il est plus gai qu'un autre, parce qu'il est constamment en état d'épigramme contre son prochain.

« Il est dans le vrai, et rit des faux pas de ceux qui marchent à tâtons dans le faux. C'est un homme qui d'un endroit éclairé voit dans une chambre obscure les gestes ridicules de ceux qui se promènent au hasard. Il dirige sa vue vers le côté plaisant de la vie; il regarde l'homme comme un pantin, et la société comme la planche sur laquelle il saute. Dès lors tout change, tout devient divertissant, et l'on conserve la santé. Voilà la seule manière de supporter la vie et de gagner la mort sans excès d'impatience. La vie est une maladie dont le sommeil nous soulage toutes les seize heures; c'est un palliatif. La mort est le remède. En l'attendant, mon jeune ami, conservez, si vous ne pouvez mieux faire, les intérêts qui vous attachent à la société, et cultivez avec soin les sentiments qui vous en séparent. C'est le bréviaire de la sagesse.... »

De la sagesse de Chamfort, cela s'entend; car ce petit discours que j'ai composé soigneusement des pensées du moraliste, ajustées bout à bout et disposées avec suite, renferme, si je ne me trompe, la substance de sa morale. Que dira le jeune homme après ces conseils du Mentor? Je ne suis pas bien assuré que, s'il a la tête chaude et prend Chamfort au mot, il n'ira pas se tirer un coup de pistolet au sortir de la conférence. S'il est d'un sens rassis, je doute qu'il le croie sur parole, et surtout qu'il le prenne pour un ami de l'humanité. Cette morale qui l'épouvantera, ce n'est certainement pas la pire des morales. Une morale malhonnête conclurait autrement. Elle dirait que les hommes étant des fous ou des fripons, il faut être fripon, quand on n'est pas fou; que pour n'être pas enclume, il faut se faire marteau; qu'au lieu de défendre niaisement contre les autres chiens le dîner de son maître, il faut le manger avec eux. Chamfort n'est pas de cette école. Méprisez le monde, parce

qu'il est méchant; moquez-vous de lui, parce qu'il est ridicule; mais ne soyez vous-même ni ridicule ni méchant. Voilà son dernier mot: le tonneau de Diogène avec l'ironie de Socrate. Ce n'est certes pas là une morale de bas étage, et on n'en est capable qu'avec une hauteur d'âme qui commande un certain respect. Mais je ne puis admettre que ce soit une forme de la philanthropie, et il n'est pas besoin, je pense, d'être un excellent chrétien pour trouver qu'on aime l'humanité d'un amour préférable en tendant la main à ses frères, quand ils marchent à tâtons, au lieu de rire aux éclats s'ils trébuchent et se rompent le cou. Après avoir lu Chamfort, on n'aime ni son prochain ni soi. On se défie de tous et de tout. On n'a plus de refuge contre le monde qu'on méprise, pas même dans la contemplation solitaire de la vérité et de la vertu, puisque, selon Chamfort, il n'y a pas de vérité, et que la vertu n'est pas le souverain bien. On est trop pyrrhonien pour pouvoir être stoïcien. L'âme, atteinte de toutes parts, se replie sur soi-même, triste et endolorie, et n'a d'autre spectacle que le spectacle de ses blessures. Les maximes de Chamfort y ont enfoncé mille aiguillons cuisants. C'est un essaim de guêpes qui se sont abattues sur vous l'une après l'autre et qui ont laissé leurs dards dans les piqûres.

Pour ne pas s'animer contre Chamfort plus que de raison, il faut tenir grand compte des temps corrompus et terribles où il a vécu, et, comme il le dit lui-même, du mauvais lot qu'il avait tiré dans la loterie de la vie. Fils naturel d'un père qui ne voulut ni le reconnaître ni même assurer l'existence de la femme qu'il avait séduite, il n'était guère de sang-froid quand il parlait de la famille et du mariage. Forcé pour vivre et pour soutenir sa mère (car ce fut un bon fils) d'être pensionnaire d'un grand seigneur et de plier au joug d'une domesticité de cour un caractère indépendant jusqu'au caprice et fier jusqu'à l'outre-

cuidance, il était difficile qu'il fût bienveillant pour la société. La société d'ailleurs ne pensait et ne parlait guère mieux d'elle-même, ni de ses institutions, ni de ses mœurs, ni du mariage, ni de l'amour, que ses plus amers détracteurs, et Chamfort se bornait à frapper d'une empreinte originale les jugements de tout le monde. En ce sens, ses *Pensées* sont un des témoignages les plus expressifs du XVIIIe siècle sur lui-même, et c'est là ce que M. Stahl a fait ressortir dans sa préface avec beaucoup de justesse et d'esprit. Mais M. Stahl, je le répète, est moins près de la vérité quand il fait de Chamfort un misanthrope par philanthropie. Philanthrope, Chamfort ressemblerait à la plupart des hommes du XVIIIe siècle, qui ont pour traits communs la recherche ardente du vrai, la foi dans la raison humaine et dans le progrès des lumières, le sincère amour de l'humanité. Il se distingue d'eux précisément, à son désavantage, parce qu'il méprise les hommes, ne croit pas à la raison, se moque du progrès et désespère de la vérité. Quand il regarde au fond de lui-même, il n'y trouve qu'un abîme de contradictions. « Ma vie entière, a-t-il dit, est un tissu de contrastes apparents avec mes principes. Je crois les illusions nécessaires à l'homme, et je vis sans illusion; je crois les passions plus utiles que la raison, et je ne sais plus ce que c'est que les passions, etc. » Un dernier contraste dont il ne parle pas, mais dont il a souffert, j'imagine, c'est la disproportion de ses talents et de ses œuvres. Avec un esprit supérieur, il n'a rien fait d'égal à son esprit. Il a dépensé une fortune en jetant à pleines mains les pièces d'or par les fenêtres. Je ne méconnais pas la valeur de ses *Pensées* : j'admets, avec M. Rœderer, qu'il y en a beaucoup qui sont l'abrégé d'un bon livre. Mais je regrette que ce bon livre, il ne l'ait jamais fait, et il l'a regretté sans doute plus que personne. Malgré son mépris pour les hommes, malgré son dédain pour la gloire, il a dû en mou-

rant pressentir avec douleur qu'il mourait presque tout entier. Par là, comme par bien d'autres côtés encore, on dirait que Chamfort est un homme du XIXe siècle. Nous nous reconnaissons en lui. C'est le fond et la forme de notre esprit contemporain. C'est la même dispersion des forces de l'intelligence, la même conscience poignante que nous valons mieux que nos œuvres; c'est notre doute sans limite; ce sont nos négations, notre sécheresse triste et notre ironie; c'est, avec plus de pureté classique, notre style aigu et intense, ambitieux de l'effet, prodigue du trait et de l'image, qui vise toujours à peindre des tableaux ou à frapper des médailles. Cette ressemblance de Chamfort avec nous est un gage de succès pour le petit volume publié par M. Stahl. Nous sommes bien capables de nous aimer en lui, et ceux mêmes d'entre nous qui n'iront pas jusqu'à l'amitié se garderont d'être trop sévères, par indulgence pour eux-mêmes.

(*Journal des Débats*, 19 novembre 1858.)

M. BAOUR-LORMIAN.

M. Baour-Lormian, qui vient de s'éteindre à quatre-vingt-cinq ans, représente en littérature une classe assez nombreuse en France, surtout dans le Midi : celle des hommes qui, sans facultés supérieures, s'aperçoivent de vingt à vingt-cinq ans qu'ils ont beaucoup d'esprit, d'ardeur, de savoir-faire, et qui partent de la maison paternelle un manuscrit sous le bras, avec la ferme intention de se couvrir de gloire à Paris et de mourir sur l'un des qua-

rante fauteuils de l'Académie française. Outre une certaine confiance gasconne dans leur étoile et le grain d'ambition dont parle La Fontaine, ils ont assez de coup d'œil pour deviner tout de suite l'attitude à prendre et le chemin à suivre, assez d'entrain pour faire promptement ce qu'ils doivent faire, assez de talent pour le faire comme il faut; ils savent choisir adroitement leurs sujets, les traiter au bon moment et se reposer à propos, pour ne fatiguer ni le public ni eux-mêmes : ils administrent leurs facultés poétiques avec une sage économie, avec un instinct sûr et prompt des bons placements littéraires, de façon à tirer d'un fonds relativement modeste un revenu de gloire très-satisfaisant; gloire viagère sans doute, et qui parfois meurt avant eux; mais de douces pensées consolent leur vieillesse : ils se rappellent qu'ils ont eu leurs jours d'éclat; sur ce beau fleuve du Permesse (comme on disait à l'époque mythologique où florissait M. Baour-Lormian), le zéphyr favorable a gonflé leurs voiles : la barque légère qu'ils ont si bien su conduire les a déposés à l'Institut; et ils exhalent leur dernier chant avec leur dernier soupir sur le fauteuil que leur jeunesse avait rêvé.

Louis-Pierre-Marie-François Baour était né en 1770. Fils d'un imprimeur de Toulouse, il aima de bonne heure les livres et les lettres, et quelques satires bien tournées, quelques bouquets à Chloris, le désignèrent à l'estime des salons; il devint une des gloires des Jeux Floraux, un des nourrissons favoris de Clémence Isaure. Déjà Toulouse le comptait avec fierté parmi les lauréats du Capitole, quand il renonça aux applaudissements de sa province pour aller chercher fortune à Paris. Il étouffait dans sa ville natale; il avait besoin, disait-il, du grand air et du grand soleil de Paris; sa foi dans son talent et dans l'avenir était robuste, et il parlait de ses lauriers futurs avec un aplomb juvénile qui lui valut plus tard bien des épigrammes,

celle-ci, par exemple, dont le fond est historique, à ce qu'il paraît :

« De Pégase, mon fils, redoute les écarts,
Disait à Lormian son bon et tendre père ;
Pour briller à Paris il faut être Voltaire.
— Qu'on fasse mon paquet, mon père, adieu, je pars. »

Mais le jeune poëte avait encore une autre raison de partir : il s'était marié à Toulouse ; le lendemain du mariage, sa femme quitta la maison conjugale, retourna chez sa mère, et demanda le divorce. Trois semaines après, le divorce fut prononcé. On parla beaucoup à Toulouse de cette brusque séparation ; on se moqua du mari, et M. Baour partit pour échapper aux railleries de sa province autant que pour aller conquérir les couronnes de Paris. En chemin, tout en se promettant une vie tissue d'or et de soie, car il avait de l'argent, de l'esprit, bon air et bonne mine, il s'aperçut qu'il lui manquait un nom : Baour sonnait assez mal pour l'immortalité. Il était parti Baour de Toulouse; il arriva Lormian à Paris. Lormian était le nom d'un petit domaine de famille. M. Baour-Lormian (ses admirateurs dirent même plus tard de Lormian) se présenta chez un de ses amis, journaliste, qui lui conseilla de faire un poëme épique, ou tout au moins d'en traduire un. L'épopée était à la mode : tous les jeunes gens qui se respectaient publiaient alors leur poëme épique; c'était la suite naturelle d'une rhétorique bien faite. Il n'y avait rien de vraiment épique sans doute dans toutes ces épopées : la vraie poésie n'était ni dans les poëmes ni dans les livres ; elle était dans l'histoire, dans nos grandes guerres, sur les champs de bataille. Les poëmes épiques étaient des narrations en vers où l'on s'efforçait de rajeunir de vieux sujets par des allusions préméditées aux événements contemporains. Les hommes du goût le plus pur n'échappaient pas à ces faiblesses. Dans le

poëme éloquent et inachevé de *la Grèce sauvée*, M. de Fontanes fait descendre Thémistocle aux enfers pour y contempler, au milieu des flammes vengeresses, des athées du v[e] siècle avant Jésus-Christ, qui ressemblent aux philosophes du xviii[e] après l'ère chrétienne, et des sophistes athéniens, qu'on pourrait prendre pour des idéologues français. M. Baour-Lormian, qui avait l'élégance et l'art ingénieux, mais non pas la force d'invention de M. de Fontanes, aima mieux traduire que de créer. D'ailleurs les traductions en vers étaient estimées alors presque à l'égal des créations. Traduire en vers, aujourd'hui, c'est le dévouement le plus héroïque et le moins récompensé! On ne croit plus aux traductions en vers. Excepté Horace, qui bon an mal an est mis une ou deux fois en vers français par quelque professeur désintéressé[1] ou quelque général en retraite, les auteurs latins ne trouvent plus de poëtes pour les versifier; on les réduit en prose : c'est tout ce qu'on peut faire pour eux, et encore est-ce pour dispenser le public de la lecture des originaux. Delille reviendrait au monde, il se garderait bien de traduire les *Géorgiques*, qui le conduiraient à l'hôpital. Mais en ce temps-là une traduction en vers menait un jeune homme à tout. M. Baour-Lormian hésita quelque temps entre Dante et le Tasse, et choisit la Jérusalem pour deux raisons : la première, dit-il dans la préface de sa traduction, « c'est que, malgré le mérite du Dante, l'Italie ne peut se glorifier que de la *Jérusalem délivrée*. » Tel était le goût d'alors. La seconde raison, « c'est qu'il fallait venger le Tasse de la sentence de l'aristarque français, dont les organes éteints ne s'ouvrirent jamais aux illusions célestes du sentiment et de l'amour. » Enfin un dernier motif, c'est que deux traducteurs déjà, Clément et La Harpe,

1. Mon ancien maître et mon ami, M. Anquetil, a publié il y a quelque temps une traduction des *Odes* d'Horace, en vers très-élégants; je suis heureux de le rappeler ici.

avaient abordé sans succès la *Jérusalem*, et qu'il serait glorieux pour un débutant de les éclipser tous les deux. Malheureusement M. Baour-Lormian n'éclipsa personne : sa traduction, faible et languissante, ne lui rapporta pour tout profit qu'une épigramme de Chénier, qui l'accolait à La Harpe et à Clément :

Clément, La Harpe et Lormian-Baour
Vont traduisant le chantre d'Herminie.
Ainsi traduire est pure calomnie ! etc.

Plus tard, encouragé par Delille, M. Baour-Lormian reprit courageusement sa traduction et la recommença tout entière. « Aurez-vous un succès cette fois? lui disait-on quand son œuvre fut achevée. — Je le crois bien, répondit-il avec bonhomie; j'ai ôté tous les vers qui n'étaient que bons; je n'ai laissé que les excellents. » Tant de vertu fut récompensée : la nouvelle *Jérusalem* fut très-bien accueillie. L'épigramme d'Andrieux sur les deux éditions est plus spirituelle que juste :

Ci-dessous gît Baour, le Tasse de Toulouse,
Qui mourut in-quarto, qui remourut in-douze.

Car, au lieu de remourir, il ressuscita. Sa *Jérusalem* fut un de ses grands titres à la faveur de sès contemporains. Aujourd'hui on ne la lit guère, et peut-être vaut-il mieux, pour l'honneur du poëte, qu'on ne la lise pas, et qu'on se repose sur le souvenir de sa gloire passée. La poétique de notre temps n'est plus celle d'autrefois : nous distinguons avec tant de sévérité maintenant la versification de la poésie, la traduction de la paraphrase; le goût de la littéralité est poussé si loin, et la partie matérielle de la poésie a été si heureusement renouvelée, qu'il nous est difficile de tomber en extase devant ces imitations très-libres du texte et toutes ces adresses de versification qui charmèrent les

lecteurs de la seconde *Jérusalem*. M. Baour-Lormian abrége, allonge et corrige le Tasse; c'est ce qu'Hoffmann appelait créer en traduisant. Je viens de parcourir ces pages un peu fanées par le temps. La facture du vers y est excellente, mais monotone; c'est le vers de l'ancienne école, uniforme dans sa structure, solide, plein, harmonieux; mais les grâces anacréontiques et mythologiques du style ont pâli. Le poëme ressemble à ces vieilles étoffes au tissu ferme et doux, dont les fleurs se sont décolorées. Les parties qu'on admirait le plus, c'est-à-dire les peintures voluptueuses, sont aujourd'hui celles qui nous plairaient le moins. Voyez le portrait d'Armide, si admiré autrefois : M. Baour-Lormian y peint à merveille ces appâts incomparables, ces perfections amoureuses qui passaient pour du clinquant métaphorique aux yeux de Boileau, « le poëte aux organes éteints, » et que notre goût moderne a relégués depuis dans le musée des raretés introuvables : le teint de lis et de roses, le col de cygne, le sein de neige, les globes d'ivoire, et les voiles jaloux où Zéphyr

> S'insinue et découvre à la foule idolâtre
> Un mélange mobile et de pourpre et d'albâtre.

Enfin, ce ne sont pas les beautés fortes et viriles du Tasse, ce sont ses grâces et ses descriptions galantes que M. Baour-Lormian, en vrai fils du XVIII[e] siècle, imite le mieux, et là encore il ajoute à la parure de son modèle; il lui met des mouches et du fard, comme Delille en a mis à Virgile et à Milton.

L'échec de la première *Jérusalem* jeta le jeune poëte parmi les mécontents. Il se fit satirique par mauvaise humeur, et peut-être aussi par calcul, car il comprit tout de suite que pour un homme d'esprit la satire était un moyen infaillible de notoriété. Beaucoup de jeunes gens débutaient alors par des pamphlets en vers et se faisaient un nom en

attaquant les grands personnages de la littérature, comme nous avons vu de nos jours des hommes de talent débuter en politique par l'opposition, dans l'intérêt de leur avenir. M. Baour-Lormian, dans ses *Trois mots*, attaqua tout le monde, les grands et les petits, avec une incroyable ardeur d'agression, mais sans fiel, car il était bonhomme et ne combattait que pour la gloire. Chemin faisant, il rencontrait des mots heureux. Il supposait par exemple un tête-à-tête de Lebrun et de Chénier se lisant leurs vers; Chénier dit à Lebrun :

Vous connaissez Beaufort ? Je dînais chez la dame,
Et contre elle en dînant je fis une épigramme
La forme en est piquante et le tour assez vif;
Vous allez en juger.

Chénier lit ses vers, et Lebrun lui répond :

D'honneur ils m'ont fait grand plaisir :
Vous avez de la grâce, une finesse extrême;
Vous me semblez nourri d'Horace et de moi-même.

Plus loin, il lance contre une feuille périodique du temps, le *Journal des Arts*, ce trait malicieux que les amateurs ont retenu :

Et le *Journal des Arts*, à me nuire obstiné,
Ameute contre moi son unique abonné.

Le voilà donc au plus gros de la mêlée littéraire, frappant à droite et à gauche, et frappant juste et fort, souvent blessé à son tour, mais presque aussi content des horions qu'il recevait, quand ils partaient d'une main illustre, que de ceux qu'il appliquait lui-même. De temps en temps il compte ses blessures, comme un vieux soldat ses chevrons.

Si j'ai sifflé Lebrun, par lui je fus sifflé,

s'écrie-t-il fièrement. Il se vante avec un orgueil plaisant d'avoir reçu quatre égratignures de la main de Chénier dans une seule épître. Mais son plus grand adversaire, ce fut Lebrun-Pindare. Ils ferraillèrent tous deux à coups d'épigrammes pendant des années entières. Tout Paris fut attentif à ce duel de deux poëtes, duel plus que littéraire, où les deux combattants s'attaquaient résolûment dans leur vie privée comme dans leur talent poétique. Lebrun avait reçu de Toulouse des renseignements officieux sur la cause du divorce de M. Baour-Lormian, et il composa de ces révélations intimes des épigrammes qu'il serait malséant de rappeler. De son côté, M. Baour-Lormian avait beau jeu. Lebrun-Pindare avait épousé sa servante, et Domergue, qui avait quelque chose de plus que l'*esprit du rudiment*, avait déjà composé cet épithalame :

Qui pourrait s'empêcher de rire?
Lebrun, d'un vol audacieux,
Se précipite dans les cieux
Et tombe dans la poêle à frire.

M. Baour-Lormian, attaqué dans sa vie intime, porta la guerre à son tour dans la chambre nuptiale de Lebrun, sans se gêner beaucoup plus que lui pour déchirer tous les rideaux. Ces petites débauches épigrammatiques sont heureusement oubliées, grâce à leur inconvenance même, qui n'a pas permis de les lire. On ne se souvient guère que des deux plus chastes, qui ne sont pas les plus spirituelles :

Sottise entretient la santé :
Baour s'est toujours bien porté.

Lebrun de gloire se nourrit :
Aussi voyez comme il maigrit.

Mais les autres, les plus piquantes et les moins décentes,

firent le plus grand honneur à M. Baour-Lormian aux yeux d'une société fort coulante sur les convenances, et l'on peut voir dans les Mémoires de Bouilly qu'il dut sa réputation d'homme d'esprit précisément à ce qui peut compromettre à nos yeux sa réputation d'homme de goût.

Désormais les voies étaient ouvertes; M. Baour-Lormian avait attiré sur lui l'attention; il échappait à l'obscurité, il comptait dans la littérature; il était sûr d'avoir un public; il ne s'agissait plus que de bien choisir son rôle. Après l'échec de sa première *Jérusalem*, il comprit qu'il n'appartenait qu'aux talents supérieurs de traiter impunément des sujets devenus communs; il devina la puissance de la spécialité, qui a fait la fortune littéraire de tant d'écrivains de notre temps. Il songea de bonne heure à conquérir dans la littérature une petite province qui fût bien à lui, un domaine qui portât son nom, qu'il cultivât de ses mains, et où il bâtît l'édifice modeste de sa gloire. Il jeta les yeux sur la carte littéraire pour découvrir une région qui ne fût ni trop inconnue ni trop explorée, car il savait à merveille que, si les vieilles choses rebutent, les nouvelles effarouchent, et que les idées, en littérature, doivent être un peu *faites*, comme certains aliments, pour être goûtées avec plaisir. Le public commençait à montrer une sorte d'inclination pour la mélancolie; à des symptômes encore légers on pouvait pressentir une crise de tristesse dans l'imagination française. L'*Ossian* de Mac-Pherson, sorti de l'atelier de traduction de Letourneur, répandait déjà dans la société polie l'amour des nuages, des clairs de lune, des vagues gémissant sur les grèves, et des héros mythologiques du Nord. M. Baour-Lormian adopta sur-le-champ, avec un esprit de décision remarquable, le genre scandinave: il y avait là, comme il le dit naïvement dans sa préface, une mine à exploiter. Il sut plier à ce genre un peu sombre sa gaieté naturelle, et adoucir le genre lui-même, pour l'ajuster au

degré de mélancolie dont la France était alors capable. Son *Ossian* est encore plus civilisé que l'*Ossian* de Mac-Pherson, qui est un citadin auprès de l'*Ossian* véritable. C'est par les demi-teintes que Mac-Pherson avait réussi en Angleterre. Beaucoup trop spirituel pour avoir pensé un instant qu'une fleur sauvage plairait au public anglais, Mac-Pherson avait greffé au goût du jour la poésie primitive de l'Écosse, et, en dépit de Johnson, la société polie de l'Angleterre s'était enivrée de cet ossianisme mitigé. M. Baour-Lormian atténua encore la demi-crudité de Mac-Pherson, et les mélodies gaéliques, exécutées en sourdine par un arrangeur habile, apprivoisèrent les oreilles délicates, que les accents sauvages de la vraie partition auraient épouvantées. M. Baour-Lormian fut le Ducis d'Ossian. Ducis et lui (je ne les compare pas pour le talent, mais seulement pour le rôle littéraire) ont été les degrés par où le goût français a dû passer pour s'élever à l'intelligence de Shakspeare et de la vraie poésie primitive du Nord. Quelquefois, dans les arts, ce n'est qu'en traversant d'abord la demi-vérité qu'on atteint la vérité tout entière ; c'est par l'artificiel qu'on parvient à la nature.

Bientôt l'ossianisme fut une mode : le public tout entier s'éprit des personnages d'Ossian et du paysage où le poëte les encadrait, paysage toujours le même et d'un pittoresque invariable : la mer écumante, des rochers noirs, des nuées traversées par des ombres ; au fond du tableau,

> Ainsi qu'une jeune beauté
> Silencieuse et solitaire,
> Des flancs du nuage argenté
> La lune sort avec mystère.

La France confondait dans un même enthousiasme les soldats de ses armées sur le champ de bataille, et les hé-

ros de Morven dans leurs palais aériens. Un tableau du temps retraça naïvement ce singulier pêle-mêle de l'idéal et du réel, du monde de l'imagination et du monde de la vie, en représentant les cuirassiers français reçus par les vierges d'Ossian dans le palais de Fingal. Les beaux esprits se moquèrent en vain de cette épopée nébuleuse, de ces fantômes héroïques, de cette Iliade crépusculaire. L'ossianisme avait pour lui les jeunes gens, les femmes et les beaux-arts; les mères donnaient à leurs enfants les noms d'Oscar et de Malvina; M. Baour-Lormian a été, comme Bernardin de Saint-Pierre après *Paul et Virginie*, le parrain d'une génération; Girodet s'empara d'Ossian, et Lesueur des Bardes; deux grandes autorités du temps, Bonaparte et Mme de Staël, partout ailleurs divisés, s'accordaient dans leur admiration pour Fingal, et le mettaient au-dessus d'Achille : l'ossianisme, d'ailleurs, fut un progrès véritable. Après les éternelles descriptions d'une nature fausse et fardée, au sortir de ces boudoirs embaumés où les successeurs de Dorat et de Pezai, les coryphées de l'*Almanach des Muses*, faisaient expirer de langueur la poésie française entre les myrtes et les roses, sentir enfin un souffle d'air pur, respirer la brise de la mer, fouler les bruyères sauvages, errer sur les montagnes au bruit du vent dans les pins, sous un ciel froid et sans étoiles, c'était retrouver la nature, une nature hyperboréenne et monotone, qui finissait, je le sais, par donner le frisson et la nostalgie du soleil, mais une nature encore inédite, qui ressuscitait une lueur de poésie. On se sentait ranimé rien qu'à déclamer ces beaux vers si mélodieux et si nouveaux :

Mais peut-être, ô soleil ! tu n'as qu'une saison ;
Peut-être, succombant sous le fardeau des âges,
Un jour tu subiras notre commun destin.
Tu seras insensible à la voix du matin,
Et tu t'endormiras au milieu des nuages.

Mme de Staël éleva à la hauteur d'une théorie littéraire cette faveur momentanée du public pour Ossian. Selon elle, la poésie du Nord, celle qui se plaît au bord de la mer et sur les rochers, celle qui porte vers l'avenir, vers la pensée d'un autre monde l'homme fatigué de sa destinée, est la seule capable de remuer l'âme dans ses profondeurs, et par conséquent la seule digne d'une époque de réflexion et de philosophie. Ce n'est plus la poésie du genre humain enfant, c'est la poésie de l'humanité triste et méditative, parce qu'elle a vieilli ; c'est la poésie des penseurs et des hommes libres, car ses accents sauvages, sa rudesse, ses descriptions fières, inspirées par le détachement de la vie, entretiennent le sentiment de l'indépendance ; tandis que les douceurs efféminées de la poésie du Midi énervent les sens et précipitent l'âme dans la servitude. Mme de Staël intéresse à son culte pour Ossian les deux grandes passions de sa vie, la philosophie et la liberté. On voit sans peine comment Ossian, interprété ainsi, donne la main à Chateaubriand, à Gœthe, à Byron, à la poésie du doute et de la tristesse. Mais la plupart des contemporains ne voyaient pas les choses de si haut que Mme de Staël, et M. Baour-Lormian ne se doutait pas qu'il se trouvait sur la lisière du chemin où devait s'élancer la poésie moderne, et que, dans le domaine poétique où il s'était classiquement installé, il allait avoir d'aussi romantiques voisins.

Encouragé par le succès, M. Baour-Lormian continua d'épier les bonnes occasions, et sut se ménager sa part dans la vogue de certains sujets littéraires qui captivaient la faveur publique. Lorsqu'on semblait se plaire aux souvenirs bibliques, et que l'histoire de Joseph, déjà racontée en prose poétique par Bitaubé, et rajeunie par la musique de Méhul, attendrissait les âmes sensibles, M. Baour-Lormian ramena sur la scène tragique les Hébreux, qui,

depuis *Athalie*, semblaient disgraciés. Sa tragédie d'*Omasis ou Joseph en Égypte*, aujourd'hui oubliée, fut applaudie plus vivement et plus longtemps que les plus heureuses tragédies de nos jours. Elle venait à propos et avait pour interprètes Talma (Joseph) et Mlle Mars (Benjamin); leur jeu admirable dissimulait l'insuffisance de l'action dramatique et la faiblesse des caractères. A la lecture, le rôle d'Omasis n'est plus qu'une grave élégie, et celui de Benjamin qu'une pastorale charmante. Le style est pur, élégant et musical. On croyait entendre un écho de Racine quand Mlle Mars récitait, de sa voix enchanteresse, ces vers harmonieux qui peignaient à Omasis les douleurs de Jacob :

BENJAMIN.

Que dis-je? mes regards, mes traits et mon langage,
Ma voix, tout de Joseph lui retrace l'image.
Par nos tremblantes mains son tombeau fut creusé,
Triste et vrai monument de nos pleurs arrosé :
A l'ombre des palmiers, dans le vallon tranquille,
Si fécond autrefois, maintenant si stérile,
Il s'élève ; et Jacob, de cendre tout couvert,
Redemande son fils à ce tombeau désert.

OMASIS.

Eh bien ! je calmerai la douleur qui le presse.
Cette cour est l'asile ouvert à sa vieillesse ;
Vos frères et Jacob près de moi réunis....

BENJAMIN, *avec un effroi naïf.*

Eh quoi ! de Chanaan sommes-nous donc bannis?
Jacob et ses enfants perdront-ils la lumière
Sans revoir de Béthel la grotte hospitalière,
La plaine de Séir et les champs fortunés
Qu'aux neveux d'Isaac le Seigneur a donnés[1] ?

1. *Omasis* eut les honneurs de la parodie. Barré, Radet et Desfontaines

M. Baour-Lormian voulut montrer dans une seconde tragédie, *Mahomet*, qu'il savait non-seulement écrire de beaux vers, mais concevoir une action et créer des caractères dramatiques. *Mahomet*, assez mal accueilli du pubic, fut retiré du théâtre par l'auteur, qui se mit à le corriger. Comme on lui demandait quand sa pièce reparaîtrait sur la scène : « Je ne sais, dit-il ; les quatre premiers actes étaient excellents, le dernier un peu faible. J'ai refait le dernier, et il est si bon, que les quatre premiers me paraissent affaiblis. » Il avait l'esprit toujours prêt à la réplique, et se tirait volontiers d'affaire par un bon mot. Il paraît qu'il ne put rétablir entre les cinq actes l'égalité de la perfction, car *Mahomet* ne reparut pas.

Lorsque l'auteur des *Nuits*, Young, eut décidément hérité en France de la vogue d'Ossian et de Mac-Pherson ; lorsqu'il eut mis à la mode les tombeaux et les saules pleureurs, et que tous les poëtes intelligents durent composer leur *Cimetière de Campagne* et leur *Jour des Morts*, M. Baour-Lormian ne laissa point passer le genre sépulcral sans y cueillir, en guise de palme poétique, sa petite branche de cyprès. Dans ses *Veillées poétiques et morales* il répéta les plaintes d'Young et d'Hervey avec une tristesse consciencieuse qui fut très-appréciée. La mort était partout dans ses vers ; à la fin de chaque *Veillée* se dressait un tombeau. Voici comment se termine la première :

Et la mort, rugissant autour des funérailles,
D'un insensible flot bat ces tristes murailles.

firent jouer un vaudeville intitulé : *Omazette, ou Jozet en Champagne*. Dans un couplet final ils rendaient hommage à la *gloire* de M. Baour-Lormian :

Aux traits hardis, aux grands talents
Que sur la scène il fait paraître,
D'Ossian le chantre éloquent
Est bien facile à reconnaître.

Voici la fin de la seconde :

Ciel ! la mort est partout, hors dans notre pensée.

La fin de la troisième :

Fuyons, fuyons la mort, mais la mort est partout.

La fin de la cinquième :

Le lendemain, immobiles, glacés,
On les trouva tous deux se tenant embrassés.

La fin de la sixième :

Faites briller le fer : frappez, voilà ma tête.

La fin de la dernière :

De la mort à mon tour saluons le domaine.

Ce livre était un cimetière; aussi Dussault disait-il d'un ton pénétré, dans les *Annales littéraires* : « Il plaira aux âmes sensibles et mélancoliques, qui aiment à entendre les Muses soupirer des plaintes sublimes et moduler de tendres regrets. » Ne croirait-on pas, à l'entendre, qu'il s'agit de M. de Lamartine et des *Méditations ?* Du reste, ne nous y trompons pas, cette mode de la littérature plaintive et funéraire a préparé de loin l'avénement de la grande poésie philosophique de nos jours, et je ne m'étonne pas que M. de Lamartine ait conservé toujours un certain faible pour M. Baour-Lormian. Mais M. Baour-Lormian ne soupçonnait pas plus, en traduisant Young, qu'il travaillait à l'enfantement futur d'une nouvelle poésie, qu'il ne croyait, en traduisant *Ossian*, apprêter des armes pour Schlegel et Mme de Staël. Il était classique dans ses principes littéraires et dans son style : l'ambition de plaire en traitant des sujets nouveaux le mit deux fois, à son insu, sur le

chemin du romantisme; c'est ce qui explique la vogue qu'il obtint de son temps. Par l'élégance et la pureté rigoureusement classiques de ses vers, il se conciliait le respect des hypercritiques de son temps, qui regardaient Delille comme un novateur et Lebrun comme un révolutionnaire. Il séduisait le public par le choix tout moderne de ses sujets; il continuait la tradition et cherchait la nouveauté : il avait pour lui tout le monde.

Sa légitime réputation de talent et d'esprit lui mérita les faveurs de tous les gouvernements depuis la Révolution. Après le succès d'*Ossian*, récompensé dignement par le premier consul, M. Baour-Lormian était devenu l'un des poëtes officiels. Il célébra le rétablissement du culte, l'empire, le mariage avec Marie-Louise, la naissance du roi de Rome. En 1814, au moment de l'invasion, il chantait encore les louanges de Napoléon dans son opéra de *l'Oriflamme*, avec Étienne pour collaborateur. Le jour où les Prussiens entrèrent à Paris, M. Baour-Lormian s'en alla tout effaré sonner à la porte de ses amis : « Ouvrez-moi, s'écria-t-il, ouvrez-moi, voici les Prussiens ! — Que vous font les Prussiens? lui répondit-on. — Eh ! mon ami, et *l'Oriflamme*, donc ! » Peu s'en fallait qu'il ne crût l'invasion prussienne dirigée contre lui, à cause de son opéra. Les Prussiens épargnèrent sa vie et sa liberté, et, pendant les Cent-Jours, il fut payé des dangers un peu imaginaires qu'il avait courus par son admission à l'Académie française. Comme il était l'homme des à-propos, il sut entrer à l'Académie juste à la veille d'une nouvelle invasion, qui le dispensa du discours obligé ; du moins, en parcourant le recueil des harangues académiques, je n'ai pas trouvé celle de M. Baour-Lormian : les événements, sans doute, lui fermèrent la bouche. Affermi sur son fauteuil par une ordonnance du roi, il remercia Louis XVIII dans une épître en vers, où il se convertissait au régime nouveau,

sans médire, autrement que par métaphore, du régime passé :

Une horrible tourmente a grondé sur nos têtes.

Dès lors, réconcilié avec la maison de Bourbon, il en célébra tour à tour les deux branches ; il chanta la Restauration, il chanta la monarchie de Juillet. Il était pauvre, et sur le déclin de sa vie il devint aveugle ; il avait besoin de l'appui de l'État : il reçut les bienfaits de plusieurs gouvernements, et les remercia tous par ses louanges. Il ne changeait pas d'opinion pour cela, car il n'avait pas d'opinion ; ce qu'on pourrait prendre pour des variations politiques de sa part, ne fut que la succession naturelle des témoignages de la reconnaissance. Ses dernières années s'écoulèrent dans la solitude ; il n'allait même plus à l'Académie. Dans les intervalles du repos que ses infirmités lui laissaient, il relisait sa traduction de *Job*, le dernier fruit de sa vieillesse, et disait quelquefois, non sans raison : « Il y a encore là de beaux vers. » Il classait les œuvres nombreuses, tragédies, comédies, opéras, qu'il laisse après lui. Enfin, il dictait à un ancien ami, qui lui servait affectueusement de secrétaire, les derniers chapitres des *Mémoires* de sa vie. Il mourut quelques jours après les avoir achevés. L'Académie française, par la voix de M. Nisard, a rendu un hommage délicat à la mémoire de cet homme bon et spirituel, de ce grand versificateur, qui, une ou deux fois dans sa vie littéraire, a presque atteint jusqu'à la poésie.

(*Journal des Débats*, 25 janvier 1855.)

ŒUVRES DE M. C. G. ÉTIENNE,

de l'Académie française.

Lorsqu'un écrivain a joué dans la littérature un rôle distingué, mais non pas éclatant, et qu'il a obtenu la célébrité sans atteindre jusqu'à la gloire, la période la plus difficile à passer pour sa mémoire, ce sont les premières années après sa mort. Il est déjà trop loin de ses contemporains pour demeurer pleinement en vue; il est encore trop près pour qu'on se prenne à courir après lui et à le ramener sur la scène. On se souviendra de lui plus tard, quand il aura été un peu plus oublié. La génération qui l'avait connu aura fait place à une autre, pour laquelle il ne sera plus qu'un nom, et ce nom, réveillant un jour la curiosité publique, ramènera l'attention sur des œuvres devenues assez vieilles pour retrouver une seconde jeunesse. Ce moment de résurrection n'est pas encore arrivé sans doute pour l'auteur des *Deux Gendres* et des *Lettres sur Paris*, M. Étienne, dont M. Didot a publié depuis quelque temps les œuvres dramatiques et littéraires. La presse a laissé passer cette publication sans lui accorder l'attention dont elle est digne, et nous-même nous avons beaucoup tardé à nous en occuper, non par mauvais vouloir ou par indifférence, mais parce que la réédition posthume des ouvrages d'un écrivain célèbre semble provoquer une révision générale de sa vie littéraire et de sa renommée, et que l'heure de ce jugement n'est pas encore venue. La postérité n'a pas commencé pour M. Étienne; nous ne sommes qu'au lendemain de sa mort. L'attente des ombres impatientes qui dans Virgile gourmandent le vieux Caron pour être conduites au tribunal de Minos, c'est l'emblème des délais nécessaires

que subissent après leur mort les écrivains les plus pressés d'être confirmés dans leur gloire par la sentence de l'opinion. Si, pour leur donner un tour de faveur, on devance le moment opportun du jugement, on s'expose à se tromper, malgré toutes les lumières de l'esprit et toute l'équité des intentions. C'est ce qui rend si difficile l'exactitude des peintures académiques dans l'éloge solennel que chaque nouvel élu consacre à son prédécesseur. Le plus souvent ces portraits, tracés par des mains respectueuses, ne peuvent se permettre la ressemblance brutale des empreintes de plâtre prises sur le visage des mourants. Ce sont des œuvres d'art et de convenance, où la bienveillance du peintre idéalise le modèle. Quelquefois aussi, quand le hasard des élections livre la mémoire d'un écrivain au représentant d'une autre école et d'un autre parti, le discours change de caractère; la polémique s'y mêle à l'oraison funèbre, et le portrait s'altère au lieu de s'embellir. C'est le danger qu'indiquait spirituellement M. Molé au successeur de M. Étienne à l'Académie française, à M. Alfred de Vigny, en lui reprochant d'avoir fait le roman de M. Étienne plutôt que son histoire.

La critique des journaux n'a pas les mêmes obligations que l'éloquence académique. Mais elle se trompe assez souvent sans le vouloir, pour qu'elle ne cherche pas volontairement l'occasion de se tromper; et, puisque les retards qu'elle s'impose pour bien juger M. Étienne ne peuvent que profiter à la vérité, nous aurions tort de vouloir apprécier trop tôt l'ensemble de ses travaux et de sa vie. Contentons-nous pour aujourd'hui d'annoncer la partie de ses œuvres que sa famille a publiée, et de la recommander comme un sujet de lecture plein d'intérêt pour quiconque veut étudier dans M. Étienne l'expression la plus fidèle d'une littérature trop dédaignée, celle du premier Empire.

Nous sourions à ce nom de littérature impériale. Nous

nous figurons aussitôt je ne sais quoi de pâle et d'effacé, des ombres élégantes et froides, des formes de style plutôt que des pensées, la correction sans la force, la discipline sans le génie, une collection de médiocrités timides, un musée de statues de cire qui ont les formes humaines, mais non le mouvement et la vie. Nous nous rappelons l'anathème éloquent de M. de Lamartine : « La littérature de l'Empire! rien ne peut peindre à ceux qui ne l'ont pas connue son orgueilleuse stérilité[1]! » Si quelque chose pouvait justifier un tel arrêt, c'est le nom même de celui qui le prononce, nom synonyme de poésie. C'est en effet la poésie qui par la voix de M. de Lamartine a condamné le plus durement parmi nous une époque où elle ne s'est pas reconnue. C'est l'orgueil légitime que nous inspirent nos poëtes qui nous a rendus si sévères pour cet âge d'or des versificateurs. Et pourtant, parmi ces versificateurs, il y en avait plus d'un en qui brillait au moins par lueurs passagères la flamme sacrée. Dans un Delille, dans un Marie-Joseph, dans un Lemercier, dans un Ducis, souvent, à certaines heures fortunées, il y eut un vrai poëte, comme il y eut un critique dans M. de Barante et un historien dans M. Daunou. Et puis, est-ce la faute de l'époque impériale, si, dans ce tourbillon de grands événements, toujours étourdie et haletante, elle n'a pas eu comme la nôtre le temps de se recueillir et de rêver? Les époques d'action, dans la vie des peuples, ne sont pas les époques d'imagination. Comme a dit un esprit excellent, M. Vinet, la poésie ne peut en même temps se faire et s'écrire. « Les grands événements la retiennent tout entière. C'est quand l'Empire fut tombé que la poésie qu'il recélait s'exhala comme un parfum d'entre ses ruines fumantes[2]. » L'Em-

1. *Des destinées de la poésie.*
2. Discours sur la littérature française. *Chrestomathie*, t. III.

pire avec sa gloire et ses revers, sa grandeur et ses fautes, a fait la poésie, et nous, nous l'avons écrite à l'ombre de la paix, dans la tranquillité des années heureuses. Ne nous prévalons pas avec trop de dédain d'un privilége poétique que nous ne devons pas seulement à une supériorité de génie, mais à un bonheur de date et de circonstances. Oui, nous avons sur l'Empire un double avantage littéraire, celui de posséder de grands poëtes lyriques, et celui de n'avoir pas de poëtes épiques. Mais est-ce à dire que la littérature impériale ait été si déshéritée et si pauvre? En général, il y a dans le monde, à toutes les époques, une somme à peu près égale de talent. C'est l'idée que Perrault et Fontenelle partageaient avec Fénelon, et, s'ils n'avaient pas avancé d'autre paradoxe, les anciens et les modernes n'auraient pas disputé si longtemps. Cette somme égale de talent se trouve inégalement répartie, en gros ou en petits lots, en génie ou en esprit. Il y a des époques imposantes, où les parts plus considérables sont concentrées entre les mains de quelques grands génies, comme au XVIIe siècle; il y en a d'autres où elles s'éparpillent entre une multitude de copartageants, comme sous l'Empire; il y a des moments où les esprits moins riches, parce que le trésor commun est plus divisé, ne trouvent même pas le libre usage du fonds qu'ils possèdent, les institutions politiques ne le permettant pas. Une seule chose a manqué aux talents de l'époque impériale pour paraître aussi beaux qu'ils étaient : la liberté. Et la preuve, c'est que des deux grands écrivains qui, se tenant en dehors de l'Empire, ont joui de leur génie dans toute sa plénitude, l'un, M. de Chateaubriand, n'a pas d'égal parmi nous; l'autre, Mme de Staël, n'a pas de supérieur.

M. Étienne est un des hommes qui représentent le mieux la littérature de l'Empire. Il a offert, comme on l'a remarqué avec justesse, le type exact et distingué de l'homme

de lettres et de l'homme de talent, à la date précise où il est venu. « Quand on vous parle, dit M. Sainte-Beuve, de la littérature de l'Empire dans sa perfection et dans sa justesse, ne pensez ni à Fontanes, qui date de plus loin, ni à Andrieux, qui a également ses racines au delà, ni à Lemercier, déjà célèbre sous le Directoire, ni à Delille, qui a débuté avec éclat sous Louis XV; pensez à M. Étienne, né aux lettres avec le Consulat, éclos à la faveur du temps du camp de Boulogne, arrivant à son plein triomphe tout jeune encore, à l'heure de l'apogée extrême de l'Empire [1]. »

Par ses œuvres comme par son caractère, M. Étienne est l'image de ce temps où la littérature (je ne parle pas de la littérature officielle, de celle que M. Sainte-Beuve nommait récemment la littérature d'État) ne se mêlait guère aux événements que par des allusions éloignées et discrètes, et restait purement littéraire, comme au XVII[e] siècle, redescendant ainsi dans la région de l'art, d'où le siècle de Voltaire et de Rousseau l'avait tirée pour lui donner à conduire les affaires du monde. Redevenue la simple décoration de la société, après en avoir été le gouvernement, moins libre qu'au XVII[e] siècle, parce qu'elle avait le caractère suspect d'un pouvoir récemment détrôné, elle fut nécessairement superficielle; elle esquissa les personnes au lieu de les peindre, elle glissa sur les choses au lieu de les approfondir. De là, sur le théâtre, naquit cette comédie moitié de mœurs et moitié de caractères, qui a tracé d'un crayon spirituel des silhouettes agréables et vraies, mais qui n'a pas créé de types généraux. Lorsque, à trente-deux ans, en 1812, M. Étienne remplaça Laujon à l'Académie française, il soutint, dans son ingénieux discours de réception, que la comédie est l'histoire de la société. « Si tous les mo-

1. *Causeries du lundi*, t. VI, p. 401.

numents littéraires d'une nation, disait-il, avaient soudainement disparu, s'il ne restait dans ses archives que les œuvres de ses poëtes comiques, on pourrait refaire avec la comédie l'histoire morale et politique d'un peuple. » Et cherchant par des exemples habilement choisis à justifier son paradoxe, il demandait au théâtre de Molière la chronique du règne de Louis XIV ; il empruntait à Lesage, à Marivaux, à Diderot, à La Chaussée, à Beaumarchais, les traits caractéristiques du XVIII[e] siècle. Arrivé à son temps, c'est-à-dire au point délicat de sa thèse, il se tirait spirituellement d'affaire par une apostrophe à Molière : « Si tu revivais parmi nous, divin Molière, quel vaste champ s'ouvrirait devant toi ! Sans doute on t'opposerait de nouveaux obstacles..., mais ton courage serait digne de ton génie. Tu saurais peindre le courtisan, sans offenser la cour ; l'ambitieux, sans atteindre l'homme qui se dévoue au service de la patrie; le flatteur, sans outrager le sujet qui rend un hommage légitime à son prince.... Et si, malgré tant d'efforts, tes travaux étaient méconnus ; si, malgré tant de génie, tes chefs-d'œuvre étaient proscrits, tu te réfugierais au pied du trône et tu y trouverais encore un grand monarque pour les protéger. Ah ! sans doute le héros qui d'un bras victorieux rouvrit le temple des Muses sourirait au plus cher favori de Thalie; le souverain qui associe tous les talents à la gloire de son règne est l'appui de l'écrivain qui en accroît la splendeur; le législateur qui réforme son siècle est le soutien du moraliste qui l'éclaire. Non, Molière, tu ne l'implorerais pas en vain, ce monarque invincible !... »

Je crois volontiers que Napoléon, comme il l'a dit, aurait fait Corneille prince, surtout après la première représentation de *Cinna*. Mais je ne sais, je l'avoue, ce qu'il aurait fait de Molière, et, si Molière en avait usé aussi librement avec les barons de l'Empire qu'avec les marquis de son temps,

je n'affirmerais pas que Napoléon eût, comme Louis XIV, invité le grand poëte à déjeuner et tenu son enfant sur les fonts de baptême. Il est tel chef-d'œuvre de Molière qui n'aurait pas trouvé sur les lèvres du maître ce sourire bienveillant que M. Étienne promet si témérairement « au plus cher favori de Thalie, » et il est difficile de calculer ce que Thalie aurait perdu, si la Providence, qui sait produire les grands écrivains à leur vrai moment, au lieu d'approprier Molière à Louis XIV, l'avait différé jusqu'au sénatus-consulte de 1804. Nous ne pouvons en juger qu'approximativement, par l'exemple de M. Étienne lui-même. Deux ans après sa réception à l'Académie française, en 1813, dans sa comédie de *l'Intrigante*, il s'avisa de revendiquer pour les pères de famille le droit de marier leurs filles à leur gré. Mettant sur la scène un honnête négociant qui refuse d'accepter pour gendre un courtisan protégé de très-haut, il faisait dire à son personnage :

Mon respect pour la cour a souvent éclaté,
Et nul n'est plus soumis à son autorité;
Mais que peut-elle faire à l'hymen de ma fille ?
Je suis sujet du prince et roi dans ma famille.

Certes il n'y avait rien de factieux dans ces vers. Le poëte y suivait le prudent exemple que, dans son discours de réception, le nouvel académicien avait prêté à Molière : *il peignait le courtisan sans offenser la cour.* Et cependant la cour se tint pour offensée. L'Empereur se fit jouer la pièce à l'Élysée, puis il en défendit la représentation ailleurs ; et le moraliste, qui voulait éclairer son siècle, eut beau invoquer le législateur qui l'avait réformé, la réforme du siècle était si complète, que le législateur supprima la pièce sans que personne osât prendre la défense du moraliste. Évidemment, dans son discours, M. Étienne avait trop présumé des libertés qu'aurait laissées au génie de Mo-

lière « le bras victorieux qui avait rouvert le temple des Muses. »

Les Deux gendres, le meilleur ouvrage dramatique de M. Étienne, furent plus heureux que *l'Intrigante*. Cette agréable comédie, thèse bien soutenue de morale générale et satire inoffensive de quelques ridicules du jour, n'eut contre elle que l'émeute momentanée du public, qui en médisant de M. Étienne, alors très-bien vu du pouvoir, fit de l'opposition politique, et qui attaqua en lui plutôt le protégé du duc de Rovigo que le plagiaire prétendu de *Conaxa*. Je ne reviendrai pas sur cette longue querelle[1]. Le tort de M. Étienne ne fut pas de faire une bonne comédie avec une mauvaise, ce fut de ne pas assez parler de la mauvaise en publiant la bonne, et aussi de n'en pas faire, lui seul et sans modèle, une seconde qui égalât *les Deux gendres*, ou qui valût encore mieux. M. Étienne n'a pas été un plagiaire; il a été imitateur sans l'avouer nettement, aveu si facile pourtant, quand on surpasse ce qu'on imite, et après *les Deux gendres* il est retombé au-dessous de son chef-d'œuvre, au lieu de rester au niveau, sinon de s'élever au-dessus. Voilà son tort véritable, ce qui n'empêche pas *les Deux gendres* d'être une comédie très-ingénieuse, quoique imitée, très-spirituelle, quoique faiblement écrite, et de rester au théâtre comme une des œuvres les plus durables de M. Étienne et de son temps.

Des cinq volumes qui composent les ouvrages dramatiques de M. Étienne, quatre sont consacrés à son théâtre, c'est-à-dire à ses diverses comédies, *Brueys et Palaprat*, *la Jeune femme colère*, *une Heure de mariage*, *Racine et Cavois*, etc., et à ses charmants opéras-comiques, parmi lesquels tout le monde connaît *Gulistan*, *Cendrillon*, *Joconde*,

1. Voir le récit détaillé que M. Sainte-Beuve en a donné dans ses *Causeries du Lundi*.

Jeannot et Colin. Le cinquième volume comprend les *Mélanges littéraires*. On y trouvera deux notices piquantes sur Mme de Tencin et l'acteur Molé, un éloquent morceau sur le général Foy, une étude historique excellente sur le *Tartufe*, des fragments de feuilletons et des discours académiques. Dans ces œuvres de dates diverses, et dont quelques-unes appartiennent à des époques plus libres, M. Étienne se montre plus lui-même, ce semble, que dans son théâtre; on y retrouve le même esprit que dans ses pièces, la même observation fine, le même tour facile et voltairien du style: mais la simplicité de ce style, souvent prosaïque en vers, est un agrément en prose; et de plus il y a dans la pensée de M. Étienne une allure plus vive, une veine plus franche de bonne humeur, je dirai même plus d'accès de gaieté. On reconnaît mieux cet épicurien aimable, qui, avant de siéger comme législateur sur les bancs des deux Chambres, fut, après boire, armé chevalier de l'ordre de *l'Éteignoir*, ordre littéraire et bachique, qui avait succédé au fameux régiment de *la Calotte*. On retrouve plus au naturel l'ami indulgent de Martainville, cet enfant perdu de la presse d'alors, cynique et spirituel comme Triboulet, ventru comme Falstaff, au demeurant le meilleur fils du monde, comme le valet de Marot. M. Étienne, assez tolérant de nature, complaisant aux bons compagnons, et bien renté parmi les beaux esprits du temps, laissait Martainville être son ami et luttait avec lui de gaieté. Cette commodité d'humeur et cette joyeuseté d'esprit se laissent voir avec grâce en plusieurs endroits de ses *Mélanges*. On y remarque aussi une pointe de raillerie plus aiguë que dans ses meilleures comédies. On accusa plus d'une fois M. Étienne de tracer dans ses feuilletons des portraits contemporains, et il se défendait avec un secret contentement contre l'interprétation de la malignité publique, qui donnait à ses esquisses légères l'importance de l'histoire.

« Si je parle de ces reptiles d'antichambres qui rampent sur les pas du ministre en faveur et qui lancent leur venin sur leur ministre en disgrâce; si je trouve sur mon chemin un poëte qui se croit un homme d'État parce qu'il a fait un vaudeville, ou quelques-uns de ces hypocrites d'opinion qui portent bien haut leurs sentiments dans les journaux, comme Tartufe faisait parade des prières dans les églises, j'entends à l'instant même des voix officieuses s'écrier: « C'est *Ergaste*, c'est *Alcippe*, c'est *Timanthe.* » Je ne les connais pas, je ne les ai jamais vus; mais leurs amis les reconnaissent. Grâce à leur indiscrétion, en généralisant les vices, il se trouve que j'ai donné des signalements. Ce qu'il y a de singulier, c'est que le portrait qu'on applique à Paris à un ministre ou à un magistrat, on l'applique en province à un sous-préfet ou à un juge de paix. L'abbé de Villars raconte, dans ses *Réflexions sur les défauts d'autrui*, qu'un prédicateur ayant fait, devant un des plus brillants auditoires de Paris, un sermon sur l'ambition, tout le monde crut qu'il avait voulu représenter les intrigues de la cour; mais qu'ayant fait quelque temps après le même sermon dans une petite ville, tout le monde fut persuadé qu'il avait voulu peindre les intrigues des petits bourgeois pour être échevins. »

Aujourd'hui les *Mélanges* de M. Étienne n'offrent plus ce genre d'intérêt contemporain, véritable ou supposé. Nul n'y cherchera les portraits des courtisans qui veulent être ministres ou des bourgeois qui veulent être échevins; mais on y rencontrera avec plaisir la peinture vive et amusante d'un temps et d'une société que nos transformations politiques, bien plus encore que la distance des dates, ont relégués si loin de nous. On y recueillera aussi, dans le morceau sur le *classique* et le *romantique*, un échantillon curieux de la polémique de la Restauration contre les nouvelles idées littéraires. Les esprits spéculatifs, qui se

donnent volontiers le spectacle des vicissitudes de la fortune dans les doctrines, se rappelleront comme une leçon piquante de philosophie littéraire que l'héritier de M. Étienne à l'Académie française a été l'un des « nouveaux barbares » qu'il en voulait bannir, et que le temple des lettres s'est justement ouvert à l'un de « ces Érostrates » qu'il accusait de le vouloir brûler.

Dans l'édition nouvelle des œuvres de M. Étienne on n'a compris aucun de ses discours politiques, aucun de ses articles du *Constitutionnel* et de *la Minerve*. L'ami dévoué qui s'était chargé de la publier, et qui l'a fait précéder d'une biographie si complète et si intéressante, M. Léon Thiessé, avait pensé que le moment n'était pas opportun pour la réimpression de ses opuscules politiques et parlementaires. Peut-être a-t-il eu raison. Nous sommes bien loin de *la Minerve* et de l'ancien *Constitutionnel*; mais plus tard, quand le temps du jugement définitif sera venu, il deviendra nécessaire de compléter la publication des œuvres de M. Étienne, afin qu'il ne se présente pas seulement devant la postérité avec ses titres littéraires. Ce sont les plus durables sans doute, mais ce ne sont pas les seuls. Il a été un homme politique, un publiciste brillant, un député huit fois réélu, un orateur écouté dans les deux Chambres. Ce sont là des souvenirs qui tôt ou tard reprendront leur à-propos.

(*Journal des Débats*, 25 janvier 1856.)

ŒUVRES COMPLÈTES DE CASIMIR DELAVIGNE.

M. Didier, éditeur, publie simultanément deux éditions de C. Delavigne, l'une en six volumes in-8°, l'autre en quatre volumes in-24, toutes deux très-soignées, très-complètes, et renfermant toutes les œuvres de l'auteur, depuis ses premiers essais de jeunesse jusqu'à *Mélusine*, ce dernier effort, ce monument inachevé de son talent dramatique. M. Didier y a joint les examens critiques de MM. Bert, Duviquet, Évariste Dumoulin, Étienne, etc., et une notice très-intéressante où le frère du poëte, M. Germain Delavigne, écrivain distingué lui-même, raconte la vie de son frère avec une simplicité touchante. Ces deux éditions, l'une de luxe, l'autre populaire, obtiendront, il faut le souhaiter, un égal succès. C'est un double hommage rendu à une mémoire qui doit être chère, non pas seulement aux esprits cultivés, mais à tout le monde. Il nous reste encore sans doute des poëtes plus grands que lui ; mais, si riches que nous nous estimions, nous ne le sommes assez ni en grands génies, ni surtout en beaux caractères, pour qu'il nous soit permis de dédaigner un écrivain qui eut un grand talent uni à de nobles vertus.

Malheureusement, il faut bien l'avouer, le goût public s'est refroidi pour C. Delavigne. C'est presque une mode aujourd'hui de parler de lui avec un certain air indulgent qui est loin de l'admiration. Les jeunes gens surtout affectent de le regarder, non pas même comme un habile versificateur, mais comme un bon rhétoricien qui a eu du bonheur. Les esprits plus mûrs, qui savent pourtant combien est difficile à atteindre le degré intermédiaire où il s'est élevé entre l'esprit et le génie, entre la célébrité et la gloire, témoignent à son égard une indifférence qui contraste avec

la faveur dont ils honorent ses successeurs actuels au théâtre. Ses rivaux seuls, des écrivains célèbres comme lui, lui ont rendu justice. On se rappelle encore cette séance solennelle de réception où M. Victor Hugo, directeur de l'Académie Française, et M. Sainte-Beuve, récipiendaire, firent l'éloge de Casimir Delavigne. Ils jugèrent ses œuvres et sa vie, l'un de plus haut, avec plus de solennité, l'autre de plus près, et avec plus de justesse, mais tous deux avec une égale bienveillance qui leur fit le plus grand honneur. M. Sainte-Beuve surtout, entrant dans l'étude de l'écrivain et de l'homme avec une sagacité affectueuse, caractérisa par les traits les plus délicats et les plus vrais cette vie pure et voilée, ce talent ingénieux et maître de lui-même que la mort enlevait prématurément aux lettres, et, décrivant la surprise de cette mort et le deuil de ces funérailles, où la mort d'un simple écrivain était pleurée comme une calamité publique, il ajouta avec une grâce parfaite : « Il semblait que Casimir Delavigne était devenu pour tous, avec le temps, un de ces biens égaux et continus, une de ces douceurs acquises et accoutumées qu'on ne se remet à ressentir qu'en les perdant. » Ce sentiment tardif, réveillé par la mort, a été bien éphémère, et l'opinion publique, d'abord touchée par la catastrophe soudaine et par des regrets éloquents, est bientôt retombée dans son indifférence.

Pourquoi tant de froideur ? On pourrait en indiquer plusieurs causes. La plus profonde peut-être, c'est l'idée qu'on se fait aujourd'hui de la poésie et du poëte. Autrefois, quand régnait le pur goût classique, on croyait que la poésie était proprement, non le bon sens mis en vers, ce qui serait trop prosaïque, mais la raison inspirée. Dans le gouvernement du génie poétique, on ne réclamait pas pour l'imagination et la sensibilité la prééminence qui n'appartient qu'à la raison. En un mot, on n'avait pas encore in-

venté la Muse de la Fantaisie, souveraine absolue de la poésie et des poëtes. La conduite de ceux-ci était réglée comme leur inspiration. Il leur était permis de mener une vie sage et cachée, d'être économes, rangés, tempérants, d'avoir un de ces intérieurs tranquilles et heureux comme celui des deux Corneille, un de ces ménages comme le ménage des fileuses, célébré avec tant de charme par Ducis, ou comme celui de Racine, depuis son retour au devoir; enfin de se passer impunément toutes sortes de vertus bourgeoises sans y perdre leur réputation de grands poëtes. Nous avons changé tout cela. On a renversé l'ancienne constitution du génie poétique et fondé un ordre nouveau. La raison a cédé le pas; l'imagination et la sensibilité sont devenues les deux premiers pouvoirs. On ne croit plus avec Platon que l'essence du génie c'est la sagesse; on répète plutôt avec Sénèque : *Nullum magnum est ingenium sine mixtura dementiæ*. On a cherché surtout dans la poésie l'inspiration, et l'on a eu raison; mais en faveur de l'inspiration on a autorisé le déréglement, et l'on a eu tort. D'autre part, l'idée que le poëte se faisait de lui-même ne s'est pas modifiée moins profondément. Par une réminiscence des temps antiques, il s'est pris sérieusement pour l'interprète des dieux, *interpres divum*, comme dit Horace, pour le messager céleste, médiateur entre la Providence dont il apporte la loi, et l'humanité qui la doit recevoir à genoux. Il s'est regardé comme l'Orphée ou l'Amphion de la civilisation moderne, l'étoile qui conduit les Mages, la colonne de feu qui guide les Hébreux, et, venu pour instruire le monde, il s'est cru naturellement appelé à le gouverner. Le monde s'est persuadé à son tour que le poëte, initiateur des sociétés au berceau, peut être l'hiérophante des nations vieillies; il s'est remis pieusement entre ses mains. Ce qui en est advenu, on le sait; l'expérience est faite; on a pu voir que les Amphions modernes démolissent

au lieu de bâtir : ce qui n'empêche pas une foule d'honnêtes gens de n'être pas détrompés.

De cette idée nouvelle qu'on s'est faite de la mission du poëte, il a conclu logiquement qu'il avait des priviléges, et il a porté dans sa conduite une liberté correspondante à celle de son inspiration dans ses ouvrages. La fantaisie a gouverné sa vie comme sa plume ; il a exercé toutes les tyrannies de la gloire ; il s'est abandonné à tous les caprices de la grandeur ; par le spectacle prolongé de l'indépendance de ses œuvres et des libertés de sa vie, il a perverti peu à peu l'idée qu'on avait au vieux temps du génie poétique, et accoutumé le public à ne reconnaître le vrai poëte qu'à de grandes aventures, à un désordre supérieur qui est pour lui de droit divin, à l'exemption privilégiée des obligations communes. Cette erreur commence à se dissiper parmi les hommes sérieux, mais elle est encore très-accréditée parmi les jeunes gens. Comment donc, nourris qu'ils sont d'une si étrange poétique, goûteraient-ils les ouvrages tempérés et contenus de Casimir Delavigne ? Comment prendraient-ils pour un poëte cet homme à la vie discrète et sage, si bien peinte par M. Victor Hugo, cet écrivain qui avait le goût charmant de l'obscurité ; ce père de famille « qui aimait son champ, son jardin, sa maison, le soleil d'avril sur ses roses, le soleil d'août sur sa treille, et qui tenait sans cesse près de son cœur, comme pour le réchauffer, son enfant, ses frères et quelques amis ? »

Ce dédain injuste de l'opinion, né d'une définition fausse, s'est étendu jusqu'aux meilleurs ouvrages de l'auteur, jusqu'au plus sincèrement inspiré, les *Messéniennes*. On voit aujourd'hui de jeunes critiques, à peine sortis des bancs, déclarer que ce sont de jolis morceaux de rhétorique. Je confesse volontiers les défauts des *Messéniennes*. C'est un mélange un peu confus de l'inspiration libérale et des sou-

venirs scolaires. La couleur vraie est absente quelquefois, et j'admets volontiers que le matelot d'Hydra et le Klephte de Souli se seraient reconnus difficilement dans l'élégance classique du poëme du *Jeune Diacre*. Mais ce n'est pas seulement avec le goût qu'il faut juger les *Messéniennes*. Oubliez un instant votre sévérité de bel esprit; ne jugez pas le style, écoutez les pensées; allez au delà des pensées, et considérez l'action. Replacez-vous dans le temps où le poëte chantait. Au lieu d'examiner sérieusement tous les mots qui tombent de ses lèvres et de les peser dans vos balances, mettez la main sur son cœur; ce qui s'en échappe, c'est le cri d'un honnête homme, c'est la douleur d'un bon citoyen. Je ne veux pas tracer de tableau à effet; mais avez-vous donc oublié, jeunes gens si délicats et si dédaigneux, Napoléon vaincu, la France sanglante et envahie, l'étranger campé sur nos places, et, au milieu du deuil, au milieu de la honte, au milieu du silence, cette voix inconnue d'un jeune homme comme vous, qui célébrait les vaincus et consolait sa patrie ?

Malheureux de ses maux et fier de ses victoires,
Je dépose à ses pieds ma joie et mes douleurs.
  J'ai des chants pour toutes ses gloires,
  Des larmes pour tous ses malheurs.

Je sais qu'il y a des docteurs qui vous enseignent aujourd'hui à vous défier de l'enthousiasme et à prendre bien garde aux sentiments généreux. Je sais qu'il est du bel air de rire des idées libérales. Le libéralisme! vieux mot, rêve évanoui, utopie des songeurs, regret des dupes, espérance des niais! Le culte de la loi, la religion de la liberté, chansons de poëte populaire! friperie d'opposition de l'ancien régime! et il est de bon goût de montrer au doigt les Épiménides qui ont dormi, dit-on, depuis trente ans, et qui à leur réveil n'ont pas fait pénitence de leurs vieilles erreurs,

ni litière de leurs vieilles affections. Le rare esprit et le difficile courage ! Laissez passer ces railleries et ces outrages par-dessus vos têtes, et relisez ces beaux vers, refrain éternel et glorieux du poëte :

Mais si le temps m'épargne et si la mort m'oublie,
Mes mains, mes froides mains, par de nouveaux concerts
Sauront la rajeunir, cette lyre vieillie :
Dans mon cœur épuisé je trouverai des vers,
Des sons dans ma voix affaiblie ;
Et cette liberté que je chantai toujours,
Redemandant une hymne à ma veine glacée,
Aura ma dernière pensée
Comme elle eut mes premiers amours.

En politique, Casimir Delavigne n'a jamais eu qu'une opinion, l'opinion libérale. Poëte il a eu deux manières. A son début, il se range docilement à la tradition, sans la discuter ; par sa versification, il est le disciple correct et harmonieux de Delille et de Jean-Baptiste Rousseau. Son originalité vraie dans les *Messéniennes*, c'est la vivacité d'un sentiment sincère, c'est la candeur de l'inspiration ; dans le style, on peut noter à chaque instant l'imitation des formes classiques et les réminiscences de l'antiquité. Même aux jours les plus ardents de sa jeunesse, et dans l'épanouissement de son imagination, il ne rêve aucun changement dans la tradition, il ne soupçonne rien au delà des règles établies. De même, dans ses premières œuvres dramatiques, il est tragique comme Arnault et M. de Jouy, et comique comme Picard et Andrieux. Il suit sur leurs pas la route commune, avec ardeur mais sans inquiétude ; il ne cherche pas sur les flancs du grand chemin, comme feront plus tard d'autres jeunes poëtes, quelque sentier inconnu qui mène à une nouvelle poésie. Il étudie, il imite les maîtres, il est moral et doucement plaisant, comme Gresset et Destouches ; il est philosophe et vise aux maximes, comme

Voltaire ; il est élégant et pur, comme Racine. A cette première manière appartiennent *les Vêpres siciliennes*, *les Comédiens*, *le Paria* et *l'École des Vieillards*. *Le Paria*, cette tragédie aux formes classiques, au style harmonieux, inspirée par le beau récit du *Lépreux de la cité d'Aoste*, est certainement inconnu aujourd'hui à la plupart des jeunes gens de vingt-cinq ans. Ils aiment, disent-ils, dans le drame, le lyrisme et la poésie descriptive. Ils seraient bien surpris de rencontrer dans *le Paria* des vers descriptifs charmants et des strophes admirables. Ils aiment que dans le drame on leur parle d'amour ; ils découvriraient avec étonnement que depuis Racine aucune femme sur la scène n'a exprimé les langueurs et les tristesses de l'amour aussi bien que Néala. Quel malheur seulement que le chef des brames, Akébar, plaide, comme *le Constitutionnel* d'alors, contre le célibat des prêtres, et entretienne si complaisamment le public du trouble de ses sens, en traduisant en vers trop brûlants telle page de Paul-Louis Courrier ! C'est ainsi que Casimir Delavigne s'abandonnait volontiers à l'impulsion du moment, adoptant du libéralisme ses petites passions même, et versifiant ses lieux communs, le retour du fanatisme, les crimes des papes et les souffrances d'un clergé célibataire : tant il est vrai que les plus sages et les plus honnêtes n'échappent pas aux vulgarités et aux hyperboles de l'esprit de parti. On est choqué en lisant *le Paria*, où survivent tant de belles parties encore vraies et attrayantes, de rencontrer ces à-propos d'alors, devenus des anachronismes aujourd'hui. Est-ce une des causes qui éloignent de cette œuvre remarquable les jeunes gens d'aujourd'hui, beaucoup moins voltairiens que leurs pères ? Il est consolant de le penser.

L'École des Vieillards est une de nos meilleures comédies modernes. On peut s'étonner que les soixante premières représentations aient donné un chiffre de recette supérieur

à celui des recettes du *Mariage de Figaro.* On peut reprocher à l'action de manquer d'entrain, aux conversations de remplacer les événements, comme dans la comédie d'autrefois, aux traits de mœurs d'être rares et au style de paraître un peu défleuri, à la versification d'imiter trop industrieusement les procédés du vers latin moderne ; ce n'en est pas moins encore un des chefs-d'œuvre de notre théâtre contemporain. Je ne vois pas trop ce qu'aujourd'hui, malgré tous nos dédains, nous pourrions opposer à ce comique ingénieux et neuf dans un sujet vieilli, à ce noble caractère d'un vieux mari bien près d'être trompé sans être ridicule ; à ce personnage agréable et coquet de la jeune femme ; à cette esquisse piquante de la belle-mère ; à cette morale honnête sans vulgarité ; à cette versification toujours élégante ; à ce style qui n'est pas assez simple, peut-être, mais qui, du moins, n'est jamais plat. J'applaudis aux succès de l'école qu'on appelle l'école du bon sens ; je la félicite de fasciner la bourgeoisie bienveillante qui, se piquant d'être de son temps, méprise fort *l'École des Vieillards*, et tient *l'Honneur et l'Argent* pour la plus belle comédie qui ait paru dans le monde depuis *le Misanthrope.* Pour moi, si je considérais M. Ponsard comme le successeur actuel de Molière, je me croirais obligé au plus profond respect pour Casimir Delavigne. J'admire *l'Honneur et l'Argent;* mais enfin, ni l'action n'en est plus vive que celle de *l'École des Vieillards*, ni la morale plus honnête, ni les caractères mieux traçés. La pièce ressemble encore plus à une épître, et le style, très-simple, j'y consens, est quelquefois d'une simplicité qui pourrait prendre un autre nom. C'est un bonheur pour la comédie contemporaine que le public soit inconséquent, et que son goût, si ombrageux et si sévère pour le passé, soit si paternel et si tendre pour le présent. Le public, qui sait son Voltaire, répondra peut-être qu'on doit aux vivants des

égards, et qu'on ne doit aux morts que la vérité. A la bonne heure! Mais, alors, que nos poëtes comiques s'arrangent pour vivre le plus longtemps possible, et que les égards si doux qu'on leur prodigue aujourd'hui les consolent d'avance de la vérité que leurs ombres entendront un jour.

La seconde manière de Casimir Delavigne date de son retour d'Italie, où il avait voyagé pendant un temps pour rétablir sa santé. Avant son départ, il avait fait déjà pressentir au public une transformation de son talent. Le jour même où il fut reçu à l'Académie française, le 7 juillet 1825, le jour où l'Académie couronnait en lui le classique fidèle et le poëte docile à la tradition, l'élève d'Andrieux annonçait, avec un mélange de hardiesse et de respect, qu'il allait devenir novateur. « Il est encore possible de créer, » s'écriait-il au milieu de la compagnie, étonnée de voir le nouveau Sixte-Quint jeter si tôt sa béquille, une fois devenu pape, et marcher résolûment en avant. Et dans une image fière et encore classique, le novateur proclamait qu'il y avait des poëtes prêts à braver ce génie des tempêtes qui garde les mers inconnues, et à partir pour la conquête d'un nouveau monde. C'est qu'il avait senti déjà le souffle de l'opinion qui poussait aux nouveautés, et que, selon son penchant, il y tendait sa voile obéissante. Seulement il ajoutait, en partant, qu'il prendrait pour pilote la raison assise au gouvernail. Il entrevoyait déjà de loin l'espérance d'une conciliation entre la tradition et l'esprit nouveau, entre la tragédie classique et le drame moderne. Rien ne tentait plus son talent flexible et son caractère ami des transactions, que cette alliance entre des principes opposés et que ce rôle honorable de pacificateur. Il s'y dévoua décidément à son retour d'Italie. *Marino Faliero*, *Louis XI*, *les Enfants d'Édouard* furent, dans son intention, les gages de l'alliance et les monuments de la paix.

Casimir Delavigne s'est-il trompé ? En croyant pacifier, a-t-il simplement obéi ? a-t-il fait une soumission au lieu d'un traité ? *Marino Faliero* et *Louis XI* sont-ils, comme on a dit spirituellement, de ces victoires que les généraux habiles savent remporter, même dans les retraites ? Eût-il mieux valu pour sa gloire qu'il ne se laissât pas entamer par les idées nouvelles, et qu'au moment du plus grand assaut il se retranchât, inflexible et inexpugnable, dans la forteresse de la tradition ?

M. Sainte-Beuve, dans son excellent discours, a fait à Delavigne, avec beaucoup de modération et de grâce, un reproche de cette demi-capitulation. Il a soutenu cette idée que si le poëte classique, au lieu de faire des avances à l'opinion publique en transigeant avec l'esprit nouveau, avait lutté obstinément sans reculer d'un pas, il aurait, après quelques années d'une guerre impopulaire, lassé la défaveur par sa persévérance, usé les forces ennemies, et trouvé à la fin son jour de triomphe. Mais, dans la pensée de M. Sainte-Beuve, Casimir Delavigne n'était pas trempé pour la lutte, et l'auteur de *la Popularité*, cette agréable comédie où il enseigne si bien le sacrifice de la faveur publique, ne savait pas être impopulaire. En tenant un pareil langage, en accusant l'école nouvelle de lui avoir gâté Casimir Delavigne, M. Sainte-Beuve ne flattait, on le voit, ni ses anciens amis ni ses anciennes idées. Mais n'était-il pas trop sévère pour eux et pour lui-même ? Je ne puis me persuader qu'en portant si légèrement à ses lèvres la coupe du romantisme, mitigée par son goût naturel, Casimir Delavigne se soit empoisonné. Si franchement converti qu'il est aux idées classiques, lui qui paraît ne pas aimer les conversions, M. Sainte-Beuve n'est pas homme à oublier cependant, dans la ferveur d'une réaction, que parmi les idées nouvelles il y en avait de très-raisonnables. Il serait peu bienséant de les défendre contre

lui, quoiqu'il fasse pénitence tous les lundis de les avoir partagées ; mais enfin, au début, la réforme littéraire était assez sage, comme le sont les réformes qui commencent. Il ne faut pas la condamner absolument, parce que, elle aussi, a fini par une émeute. Quand la jeune poésie et la jeune critique d'alors réclamèrent à grands cris une charte nouvelle, il y avait dans l'art un épuisement, et dans le public une satiété qui appelaient des libertés plus fécondes. La littérature, mourante d'inanition, avait besoin de se ranimer à la source éternelle, c'est-à-dire à l'étude de l'homme et de la nature, au lieu de tirer sans cesse des épreuves de plus en plus effacées des copies qu'on en avait faites avant elle. Qui a mieux prouvé que M. Sainte-Beuve combien il était nécessaire alors de renouveler les idées par l'étude plus approfondie de la philosophie, et surtout de l'histoire ? de respecter davantage les lois éternelles du goût, et un peu moins les conventions particulières ? de ne conserver parmi les unités du drame que l'unité indispensable ? de raviver les couleurs du style, ternies par une élégance uniforme ? en un mot, de ramener la vérité historique et humaine dans les sentiments et les idées, et le naturel dans le style ? Voilà les divers besoins qui tourmentaient alors tous les esprits ; voilà, du moins, les libertés nouvelles fort modérées que, dans le programme du romantisme, Casimir Delavigne choisit et s'appropria pour les consacrer par son adoption. Il a sagement agi, selon moi, sinon en vue des bénéfices du lendemain, au moins dans l'intérêt de sa gloire à venir. Sans doute, à ne considérer que le flux et le reflux de nos opinions littéraires, on peut dire, comme M. Sainte-Beuve, que, si Casimir Delavigne était resté immobile, le flot de la faveur serait tôt ou tard revenu le chercher. On est sûr, en gardant invariablement la même opinion dans notre pays, de se retrouver, à un moment donné, d'accord avec tout le

monde : comme ces gens portant toujours le même habit, on finit par se retrouver à la mode quand la mode a terminé ses évolutions. Après une attente raisonnable, vous voyez l'opinion revenir tout naturellement à vous, après avoir touché l'extrémité opposée, et vous êtes populaire alors, précisément parce que vous ne l'avez pas été depuis longtemps. Mais ces retours de faveur sont éphémères encore, s'ils ne tiennent qu'à une de ces réactions qui se succèdent si longtemps après les grands événements littéraires. Il vaut mieux au fond, pour la gloire de Casimir Delavigne, qu'il ait franchement opéré sur lui-même les réformes qu'il trouvait justes, que d'avoir résisté à la vérité pour conserver l'honneur de représenter un système. Il en souffre aujourd'hui, parce que nous sommes emportés encore, sans nous en apercevoir, par un reste de réaction contre le romantisme : il en souffrira tant que les idées absolues seront tour à tour maîtresses du champ de bataille. Mais quand les partis auront achevé de désarmer, quand les opinions seront tout à fait calmes, l'heure et le jour viendront alors, comme dit M. Sainte-Beuve, l'heure bienveillante et le jour favorable. La seconde manière de Casimir Delavigne paraîtra non pas une capitulation, mais un progrès courageux et une conquête prudente de nouvelles beautés ; et alors peut-être M. Sainte-Beuve jugera lui-même qu'il était aussi glorieux, pour un classique, de prendre au romantisme quelques-unes de ses libertés, qu'il l'a été depuis, pour un romantique, de redemander aux classiques quelque chose de leur sagesse, et de faire amende honorable des folies de jeunesse au pied de la statue de Boileau. Pour moi, malgré l'autorité de M. Sainte-Beuve, je tiens de telles conversions, quand elles sont tolérantes et modérées, pour des actions excellentes ; et j'admire Casimir Delavigne d'avoir osé faire *Louis XI* et *les Enfants d'Édouard*, au lieu de recommencer éternellement *les Vêpres*

siciliennes et *le Paria ;* comme, à part certaines personnalités très-regrettables, j'honore *Joseph Delorme* d'avoir écrit *les Causeries du Lundi.*

Les comédies en prose de Casimir Delavigne, moins achevées que ses comédies en vers, ont peut-être moins perdu à la scène ; et *Don Juan d'Autriche*, ou *le Conseiller-Rapporteur*, y auraient plus de succès aujourd'hui que *la Princesse Aurélie*, *la Popularité*, et même *l'École des Vieillards.* Casimir Delavigne accordait en lui des facultés qui s'unissent rarement : l'imagination et le bon sens, la sensibilité et l'enjouement, l'inspiration et la finesse, l'enthousiasme et la raillerie, et ses qualités comiques se montrent mieux dans leur vrai jour, avec une allure plus franche et plus vive, quand elles ne sont ni gênées par les alexandrins, ni contenues par le décorum de la diction en vers. Sa prose est alerte et sémillante ; il y prodigue le trait ; les reparties se croisent, le dialogue étincelle : c'est un choc perpétuel de pensées, c'est quelquefois même un cliquetis de mots qui amuse l'esprit aux dépens du goût. Casimir Delavigne aimait à dire qu'il imitait les formes simples et franches du style de Regnard et de Lesage. Il me semble qu'il imite plutôt l'entrain, la verve, la manière un peu heurtée et les soubresauts du dialogue de Beaumarchais.

Malgré le prix qu'on doit attacher à son théâtre, ce n'est pas là cependant qu'il me paraît le plus digne d'éloges. Le point de perfection le plus élevé qu'il ait atteint, c'est dans les *poésies et ballades ;* perfection moins glorieuse sans doute, puisqu'elle se trouve dans des sujets moins grands, mais plus satisfaisante pour un goût délicat. Ces poëmes sont, en général, des compositions de courte haleine, exquises et achevées. L'auteur y a porté cet art de composition, cet arrangement industrieux qui lui était naturel. Chaque ballade est un petit tableau charmant dans un cadre

merveilleusement ajusté. Casimir Delavigne recueillait en voyageant les traditions et les légendes qui peignent le mieux le pays qu'il visitait, et de ces souvenirs il formait des compositions ingénieuses où une action intéressante sert de prétexte à la description exacte des lieux et des mœurs. La couleur italienne y est répandue, bien plus vive et bien plus vraie que la couleur grecque dans quelques *Messéniennes*. On n'y peut reprendre qu'une insistance trop marquée sur les vices de l'Italie pontificale, qui sent le vieux voltairianisme, et que doit excuser d'ailleurs la date de ces poëmes ; encore la malice y est souvent aimable et inoffensive, et ne blesse pas plus la piété que le goût. Quoi de plus joli que ce portrait d'enfant de chœur, l'original du Peblo du *Don Juan d'Autriche :*

Parfois quelques bons solitaires,
Chauffant leur vieillesse au soleil,
Inclinent sur son teint vermeil
Leurs barbes presque séculaires;
Et l'on voit son rire enfantin
Dérider la grave assemblée,
Comme le retour du matin
Égaye une sombre vallée
Où luit sur la blanche gelée
Un rayon de la Saint-Martin.

On n'accusera pas cette douce gaieté et cette grâce innocente d'être par trop voltairienne; quelquefois même le souffle chrétien semble avoir passé sur le poëte : l'enjouement fait place à la mélancolie, la passion au rêve, et nous voilà transportés dans le *purgatoire*, où se plaint une pauvre âme qui a trop aimé ; et dans les *limbes*, où la vie des enfants morts sans baptême est décrite dans des strophes ravissantes souvent citées, et qu'il faut citer toujours :

Comme un vain rêve du matin,

Un parfum vague, un bruit lointain,
C'est je ne sais quoi d'incertain
Que cet empire;
Lieux qu'à peine vient éclairer
Un jour qui sans rien colorer,
A chaque instant près d'expirer,
Jamais n'expire.

. . . .

Sur leurs doux traits que de pâleur!
Adieu cette fraîche couleur
Qui de baiser leur joue en fleur
Donnait l'envie!
De leurs yeux qui charment d'abord,
Mais dont aucun éclair ne sort,
Le morne éclat n'est pas la mort,
N'est pas la vie.

Rien de bruyant ni d'agité
Dans leur triste félicité.
Ils se couronnent sans gaieté
De fleurs nouvelles.
Ils se parlent, mais c'est tout bas;
Ils marchent, mais c'est pas à pas;
Ils volent, mais on n'entend pas
Battre leurs ailes.

Quels petits chefs-d'œuvre encore que *Memmo* et *l'Épilogue*, et cet adieu touchant à sa chère maison de *la Madeleine*, quand il fut forcé de la quitter :

Cette fenêtre était la tienne,
Hirondelle, qui vins loger
Bien des printemps dans ma persienne,
Où je n'osais te déranger.
Dès que la feuille était fanée,
Tu partais la première, et moi,
Avant toi je pars cette année;
Mais reviendrai-je comme toi?

C'était le pressentiment d'un homme qui devait mourir

avant l'âge. Il fut enlevé trop rapidement, en effet, dans sa maturité, laissant la double mémoire d'un grand talent et d'une noble vie. Il est de bon exemple de remettre en honneur ces beaux ouvrages où tout respire le patriotisme, l'amour de la liberté, le respect de la loi ; où sont gravées toutes les maximes d'une morale élevée, où règne avec art une imagination maîtresse d'elle-même, où brille un esprit vif et charmant. Il est de bon exemple de louer cette vie si pure, cachée à l'ombre du foyer, cette persévérance des convictions généreuses, ce désintéressement, ce détachement de toute ambition, chez un poëte qui a chanté la France sans prétendre la gouverner. « C'est par là, disait si bien M. Victor Hugo dans son discours, qu'il a obtenu la double palme, l'une bien éclatante, l'autre bien douce : comme poëte, la renommée ; comme homme, le bonheur. » De ces deux couronnes, Dieu lui a redemandé la dernière en le rappelant à lui ; ne lui envions pas l'autre, et laissons-la sur son tombeau !

(*Journal des Débats*, 23 février 1854.)

SILVIO PELLICO.

Un homme vient de mourir, il y a un mois à peine, qui, destiné à la gloire par ses talents, a vu sa renommée littéraire s'effacer dans celle de ses malheurs, et qui, sans avoir écrit un seul pamphlet, sans avoir trempé dans un seul complot, a servi sa patrie, et porté le plus grand coup à la domination étrangère, par la douceur de ses vertus et la

popularité de ses souffrances. Nous devons un souvenir respectueux à Silvio Pellico, à cet homme de bien, dont le long supplice a indigné autrefois l'Europe entière, et dont la retraite profonde où il s'est enseveli, après sa délivrance, a laissé peu à peu la gloire s'affaiblir. Ce n'est pas une étude biographique ni littéraire que nous nous proposons, en face d'une tombe à peine fermée. Tout le monde connaît la vie de Silvio Pellico; des écrivains habiles l'ont racontée en détail[1]; d'ailleurs sa vraie histoire, c'est le livre des *Prisons*. Quant à ses écrits, il paraîtrait peu convenable de les soumettre, le lendemain de sa mort, à l'examen de la critique. Je ne rappellerai de ses œuvres et de sa vie que ce qui sert à éclairer l'histoire de ses sentiments et de sa pensée. Ce qui importe aujourd'hui, c'est d'étudier l'homme, et de tirer la leçon morale qui sort naturellement d'une si noble vie.

Au mois de septembre 1820, Silvio Pellico, libre, heureux, admiré de toute l'Italie, était à Venise. Il passait sur la Piazetta. Un mendiant l'arrêta et lui dit : « On voit bien que monsieur est étranger; mais je ne puis comprendre pourquoi monsieur et tous les étrangers admirent ce lieu : pour moi c'est un lieu de malheur, et je n'y passe jamais que par nécessité. — Il vous sera arrivé ici quelque tragique aventure, lui répondit Silvio. — Oui, monsieur, reprit le mendiant, une aventure terrible, à moi et à bien d'autres. Dieu vous en garde, monsieur, Dieu vous en garde! » Et il s'éloigna.

Un peu plus de deux ans après, le 23 septembre 1822, Silvio se retrouva à Venise, sur la *Piazetta*, *ce lieu de malheur*, et cette fois c'était sur un échafaud. Il entendait lire la sentence qui le condamnait à quinze années de *carcere*

1. Voir, entre autres, l'intéressante Notice mise par M. de Latour à la tête de l'édition française la plus complète de Silvio Pellico, celle de Charpentier, 7e édition, 1853.

duro. Ce jeune homme de trente ans, qu'une prison allait saisir, c'était l'instituteur des enfants du comte Porro, c'était un journaliste, un poëte, l'auteur de *Françoise de Rimini*, son grand titre de gloire avant d'avoir souffert, le fondateur du *Conciliateur*, qui fut le prétexte de son martyre.

Silvio, je le crois, s'était trompé en prenant à Dante *ses grands morts*, comme lui disait son ami Ugo Foscolo, pour faire une tragédie. Cette *Francesca*, qui excita l'enthousiasme facile de l'Italie, n'était pas une tragédie véritable, mais une élégie mouillée de larmes, une plainte harmonieuse, comme notre *Bérénice*. Disciple d'Alfieri, qui avait simplifié la simplicité classique, Silvio n'avait pas comme lui un génie créateur. Esprit délicat et ingénieux, âme affectueuse et tendre, il possédait tous les dons de la sensibilité, toutes les grâces de l'imagination italienne; il excellait à exprimer en beaux vers les premières émotions de l'amour et les doux sentiments du foyer domestique, où il avait vécu si heureux entre un père éclairé et une mère pieuse; il n'avait pas dans l'esprit cette originalité qui donne la vie aux grandes idées et aux grandes passions, comme il manquait à son caractère cette vigueur dont peuvent se passer les âmes saintes, mais sans laquelle on n'est pas un héros.

Silvio, je le crains bien, s'était encore trompé, quand, pour réunir au service d'une même cause tous les hommes éminents dont son ami, le comte Porro, s'entourait, Manzoni, Melchior, Gioja, Grossi, Berchet, il avait fondé, sous les yeux de la censure autrichienne, un journal condamné d'avance à l'insignifiance ou à la mort, *le Conciliateur*. Cette censure le surveillait avec impatience. Pour le sauver, il ne suffisait ni de l'honnêteté reconnue de Silvio, ni du talent littéraire de ses collaborateurs. On n'aurait pu soutenir, en face d'un pouvoir ombrageux, la vie défaillante du *Conciliateur* que par des miracles d'habileté. A la tête des es-

prits d'élite qui formaient la rédaction du journal, il n'y avait malheureusement pas un de ces hommes rares qui par l'autorité et la fermeté de leur caractère, par leur étude attentive à se modérer, sans se démentir jamais, par la loyauté et la prudence consommée de leur conduite, par les ménagements délicats et la dignité de leur langage, auraient condamné la censure autrichienne à ne les pouvoir frapper sans se frapper elle-même d'un coup terrible aux yeux de l'opinion. *Le Conciliateur* fut supprimé; ses rédacteurs, accusés de carbonarisme, furent incarcérés ou forcés de fuir. Silvio, arrêté à Milan, entra dans la prison de Sainte-Marguerite le 13 octobre 1820.

Quels étaient alors ses sentiments? quelle avait été sa vie? C'est ce qui doit surtout nous intéresser, car la gloire véritable de Silvio Pellico n'est ni celle du poëte, ni celle du journaliste; c'est celle du chrétien. Aux yeux de la plus grande partie du public, qui le connaît surtout par le livre de ses *Prisons*, Silvio ne date véritablement que de sa captivité. L'homme que l'on aime en lui, c'est le prisonnier qui a souffert et qui a raconté ses malheurs avec tant de simplicité et de résignation. Ce beau livre a si profondément ému tous les cœurs, il a fait couler tant de larmes, qu'on s'est volontiers arrêté, pour juger son auteur, à l'époque de sa vie où il semble avoir atteint à la plénitude de ses vertus. On l'a contemplé pour ainsi dire du seuil de son cachot, et l'image qu'on a emportée de lui est celle de la perfection chrétienne. Mais Silvio n'était pas entré parfait dans sa prison, et si l'on tourne les yeux un peu en arrière, vers les premières années de sa jeunesse, on y trouve les traces de certaines passions qui prouvent l'efficacité du malheur pour améliorer les hommes. Je ne veux pas aller trop loin, et, pour rehausser le mérite de la pénitence, exagérer la gravité des fautes. La jeunesse de Silvio n'avait pas été orageuse, sans doute, mais sensible et passionnée. Il avait

aimé à aimer, et il a rappelé lui-même, dans ses retours vers le passé, qui charmaient et contristaient à la fois sa captivité, ces faiblesses successives d'un cœur avide et inconstant. « Où sont, s'écrie-t-il dans ses *Poésies*, où sont les années d'amour passées au bord du Rhône? » Et plus tard, au fond du Spielberg, il pouvait s'écrier encore : « Où sont les années d'amour passées en Italie? » Jeune, brillant, recherché, il s'abandonnait au monde avec délices; il se liait avec Byron, et traduisait *Manfred;* il scandalisait, par son penchant à la satire et ses explosions de colère, son vieil ami Volta qui lui disait avec chagrin : « Silvio, craignez de devenir méchant. » Il affligeait sa pieuse mère par ses doutes philosophiques, car il doutait alors de tout, même de Dieu. Ce n'était pas l'agneau que l'on connaît, et dont quelques-uns blâment l'excessive douceur; ce n'était pas non plus un lion, comme il l'a dit de lui-même, innocente exagération du pécheur converti! C'était un jeune poëte d'une imagination mobile, d'une âme faible et passionnée, d'une vie mondaine et voluptueuse, qui avait besoin, pour se fortifier et pour s'affermir dans le bien, d'un de ces grands malheurs qui changent l'homme et le ramènent à Dieu. Saint Augustin, qu'il aimait et qu'il lisait souvent, se sert d'une bien belle image pour peindre ces retours à la vérité. Il compare les hommes à des navigateurs, parmi lesquels, dit-il, on peut distinguer trois classes différentes: les uns, dès l'âge où la raison est mûre, se décident pour le bien, et d'un léger coup de rames atteignent le port, d'où ils élèvent un phare brillant pour appeler à eux et attirer leurs frères; d'autres, abusés par le calme apparent de la mer, se laissent entraîner par l'orage loin des côtes et les perdent de vue pour toujours; les autres enfin, après avoir quelque temps erré sur les flots, sont jetés par une tempête bienfaisante sur le rivage de leur douce patrie. Saint Augustin lui-même était de ces derniers navigateurs, et

Silvio, comme saint Augustin : pour lui, la tempête bienfaisante, ce fut sa captivité.

D'abord il frémit, il s'indigna, il versa des larmes de colère ; puis il songea à son père, à sa mère, et il pleura de douleur. A son réveil, dans sa prison, il croyait revoir ces vieillards vénérables ; il leur parlait, il baisait l'anneau que sa mère lui avait donné, et il disait avec tristesse : « Sa piété seule la consolera. » Puis il se demandait si le Dieu qui calmerait le cœur de sa mère ne pouvait apaiser le sien, et c'est ainsi que peu à peu il éloignait le doute, qui était entré avec lui dans sa prison, et se laissait réconcilier par la douleur avec le christianisme. C'est l'attrait supérieur du livre de Silvio, qu'on sent à chaque page le progrès moral qui s'opère en lui. Dès le lendemain de son arrestation, il est plus doux et plus bienveillant, et à ce signe on reconnaît l'âme naturellement honnête et bonne. Là où les méchants deviennent plus méchants, les bons deviennent meilleurs, et c'est une remarque très-judicieuse que celle du geôlier Tirola, rapportée par Silvio : « Monsieur est maintenant tout autre, et je m'en réjouis. C'est une preuve, pardon de l'expression, que monsieur n'est pas un malfaiteur, parce que les malfaiteurs (je suis vieux dans le métier, et mes observations ont bien leur poids), les malfaiteurs sont plus furieux le second jour de leur arrestation que le premier. »

Tirola a raison, et chaque jour Silvio devient plus sévère pour lui-même et plus indulgent pour les autres. De temps en temps le vieil homme reparaît encore ; il est trop dur pour le guichetier, ou trop tendre pour la fille du geôlier, pour la jeune Zanzé, dont il ne peut toucher la main sans tressaillir. Mais à mesure qu'il travaille à la conversion de son esprit, il contient et il affermit son cœur. Ce double effort est sans cesse visible dans son livre ; son intelligence médite et s'éclaire, son âme apprend à se gouverner. Les

convictions se fixent, le caractère se trempe. Il observe, avec une rare sévérité morale et une finesse de réflexions très-déliée, chaque idée de son esprit, chaque mouvement de son âme. C'est une étude très-attachante de psychologie chrétienne. Il se dédouble pour ainsi dire, et assiste à sa vie intérieure comme le témoin le plus vigilant et le juge le plus rigoureux. Un jour il causait avec des prisonniers, quand un *secondino* l'interrompant lui dit : « Fi! monsieur, descendre à converser avec toute sorte de monde! Monsieur sait-il que ces gens-là sont des voleurs? » « A ces mots, dit-il, je rougis. » Puis, s'interrogeant lui-même, il se demande si converser avec toute sorte de malheureux n'est pas moins crime que bonté, et il ajoute : « Après avoir rougi, je rougis encore une fois d'avoir pu rougir. »

C'est par cette étude attentive qu'il parvient enfin à être si bien maître de ses idées et de ses sentiments, qu'il peut désormais travailler au perfectionnement des autres comme de lui-même. Le voilà, lui, le nouveau converti, essayant de convertir à son tour un de ses voisins de prison, un incrédule endurci, qui débute dans la controverse par une déclaration d'athéisme. C'est un spectacle touchant que cette discussion religieuse d'un cachot à l'autre, entre deux hommes qui souffrent également, et qui se servent, l'un pour bénir Dieu, l'autre pour le maudire et le nier, du même argument : leur souffrance! Ni les raisonnements de l'athée, ni ses railleries, ni ses colères, ne découragent Silvio. Avec une ardeur de néophyte, il trace un programme de défense en faveur du christianisme, qui doit toucher le cœur du malheureux; il ne disserte pas, il essaye de l'attendrir; il veut le ramener par la route qu'il a suivie lui-même, par l'émotion, et non par le raisonnement. Sans le savoir, il caractérise ainsi sa propre piété, qui était un sentiment de son cœur plutôt encore qu'une conviction de son esprit; ce qui domine en lui, c'est la charité et l'amour.

Ubi caritas et amor, ibi Deus est. C'est là sa devise. Aussi est-il envers cet incrédule d'une douceur inaltérable : pas d'impatience, pas d'aigreur, pas d'ironie; et quand après mille efforts il échoue devant l'obstination de l'athée, pas de colère, pas d'anathème. Il sait pardonner à celui qu'il ne persuade pas. C'est le modèle de la polémique chrétienne.

Voilà le progrès moral qu'on sent et qu'on admire de plus en plus dans Silvio, à mesure qu'on lit les *Prisons ;* et quand on a vécu quelque temps avec lui, on s'accoutume à cette exquise résignation et à cette éternelle sérénité qui d'abord, il faut bien le dire, nous étonnent et nous impatientent, nous qui valons bien moins que lui, comme fatiguerait une vue faible la lumière perpétuelle d'un ciel bleu. A certains moments, en effet, lorsque Silvio décrit, sans un murmure, sans un soupir, les tortures affreuses qu'il endure, on se prend à lui en vouloir de cette invincible douceur, et on est tenté de confondre l'excès de la patience avec l'affaissement d'une âme énervée. Notre équité naturelle se soulève, nous voudrions voir sur les lèvres de Silvio cette malédiction contre l'oppression et la cruauté qui s'échappe des nôtres; nous ne concevons pas qu'il soit plus patient à souffrir que nous à regarder ses souffrances, et nous donnerions volontiers quelques-unes de ses vertus pour une explosion de colère qui châtierait ses bourreaux et satisferait enfin la conscience humaine révoltée. Nous avons tort sans doute. Mais combien se sont éloignés encore plus de la justice ceux qui ont accusé le livre des *Prisons* d'être un attentat contre la morale et une trahison contre la patrie ! Un attentat contre la morale, parce que si l'homme a le devoir de pardonner le mal qu'on lui fait, il n'a pas le droit de pardonner celui qu'on fait à ses concitoyens et à son pays ; parce qu'il faut flétrir les persécutions politiques; parce que dans les temps d'oppression cette mansuétude des opprimés est un péril; parce qu'il

est plus utile à l'humanité, et par conséquent plus charitable, d'entretenir par une plainte courageuse l'indignation publique et la généreuse colère, d'où sortira plus tard la délivrance, que d'encourager par l'impunité la barbarie des oppresseurs; parce qu'enfin la doctrine du pardon est bonne pour l'individu et non pas pour la société. Une trahison contre la patrie, parce qu'il n'était pas permis de cacher au monde ce que les prisonniers de l'Autriche avaient souffert; que leurs tourments appartenaient à l'histoire; que le silence, devant de tels crimes, c'est la peur, et que la résignation, c'est la complicité; ou plutôt, parce que cette infinie miséricorde et cette imperturbable charité, c'est la lassitude d'un homme découragé de la vie politique, qui en a fui pour jamais les orages, et qui, dans la dernière lutte de son pays pour l'indépendance, s'est contenté de s'agenouiller et de prier, au lieu de marcher, comme Tyrtée, à la tête de ceux qui allaient mourir.

Laissons de côté toutes les déclamations, et tâchons d'être équitable. Il n'y a que l'esprit de parti qui ait pu s'aviser jamais de découvrir un traître dans Silvio Pellico. Le jour où l'auteur de *Mes Prisons* annonça, à la première page de son livre, qu'il abandonnait la politique, « comme un amant mécontent de sa maîtresse et qui sait bouder avec dignité, » les exaltés s'écrièrent : « Voyez! il se proclame infidèle! » Mais Silvio parlait trop légèrement de lui-même. Ce n'était ni un amant fatigué qui cherche le repos dans l'indifférence, ni un épicurien qui s'ensevelit dans l'égoïsme. C'était un mystique qui, une fois revenu à Dieu, rompait avec ses plus chères affections et se détachait de la terre; c'était un saint qui essayait de vivre en ce monde comme on doit vivre dans le ciel; c'était un habitant de la cité de Dieu, dépaysé dans la cité des hommes, et qui, vers le déclin de sa vieillesse, pouvait dire de lui le contraire du mot de Térence : *Omne humanum a me alienum puto.*

Dira-t-on maintenant qu'il ne faut pas dans cette vie devancer les perfections de l'autre; que tant qu'on est dans la cité terrestre, il y faut remplir ses devoirs de citoyen, et qu'au lieu d'être, par exemple, un saint par anticipation, on doit se contenter d'être un héros? Je ferai volontiers sur ce point certaines concessions. Je reconnais qu'aux époques de lassitude, où chacun aspire au repos, on peut facilement se tromper soi-même, et prendre pour un pieux détachement le désir apathique de la tranquillité. Beaucoup de gens se donnent volontiers pour des anges, tout entiers aux pures visions du ciel, qui sont tout simplement fort habiles à s'arranger une douce vie, et à reposer leur tête sur le mol oreiller d'un mysticisme épicurien. Je reconnais encore qu'en certains cas l'excès de la perfection chez les honnêtes gens peut devenir un danger public, en laissant une libre action aux méchants. Il ne faut pas revenir sans doute au précepte de l'Ancien Testament: *Œil pour œil, dent pour dent;* mais il faut savoir aussi interpréter celui du Nouveau: *Tendre l'autre joue*, qui ne signifie pas: laisser aux méchants la liberté des soufflets. Sans admettre que le genre humain, comme le croit Hobbes, ne se compose que de loups, je confesse qu'il en compte un grand nombre, et si le reste ne se compose que d'agneaux, il est clair que les uns dévoreront les autres. Il faut donc que les bons en ce monde ne soient pas assez bons pour se laisser dévorer. Si les méchants étaient sûrs qu'on répondra à une agression par une défense vigoureuse, à un outrage par un châtiment, les méchants n'attaqueraient pas si souvent les gens de bien. Mais au lieu de vivre le regard vigilant et la main toujours prête pour la défense, les gens de bien demeurent l'œil triste et les bras croisés, gémissant quand on leur fait quelque violence, et tendant, comme Iphigénie, leur tête obéissante. C'est la faute de leur placidité la plupart du temps, si aux mauvais jours de l'histoire les méchants en-

hardis se portent à tous les crimes. Dans la société humaine, où l'ennemi veille toujours, il faut que les honnêtes gens veillent comme lui. La paix, mais la paix armée, voilà l'attitude qui leur convient. Ils doivent vivre pour ainsi dire la main sur la garde de leur épée, prêts à la tirer si on les attaque, et à ne la remettre dans le fourreau que lorsque justice sera faite.

Voilà ce que disent bien des sages qui ne sont pas belliqueux à l'excès et ne cherchent querelle à personne, mais qui savent que l'adage politique : *Si vis pacem, para bellum*, s'applique parfaitement à la vie civile. Il y a du vrai dans ce point de vue. Si les méchants ne rencontraient jamais que des Silvio Pellico, ils seraient trop heureux, et il est bon qu'il y ait de temps en temps des vertus moins parfaites pour les dénoncer et pour les punir. Les saints sont admirables, mais les héros rendent de grands services, et l'on peut concevoir à la rigueur pour Silvio Pellico, pour un poëte, un autre rôle moins édifiant sans doute, mais aussi glorieux et aussi patriotique que le sien, celui de vengeur. Aurait-il été plus utile à sa patrie? Je ne le crois pas. Quelquefois la patience inaltérable et la soumission absolue sont plus efficaces pour le bien que l'indignation et la colère. Qu'on suppose, à la place de ce livre évangélique *Mes Prisons*, le pamphlet le plus amer, le plaidoyer le plus pathétique, la dénonciation la plus véhémente, la peinture la plus enflammée : aurait-elle soulevé l'Europe comme cette douce plainte? Aurait-elle attendri nos regards comme le demi-jour de ces souffrances? Aurait-elle épouvanté notre imagination comme ces *lacunes*, dont parlait Maroncelli, comme ces silences, plus éloquents que toutes les invectives et que tous les cris? Le mot fameux : *Quum tacent, clamant*, n'a jamais été plus vrai.

D'ailleurs, ne nous effrayons pas plus qu'il ne faut de la sainteté. Il n'est pas à craindre que l'excès de la vertu ne

devienne populaire. Les hommes comme Silvio ne font jamais école. Il est inutile de dresser des barrières pour préserver le genre humain de cet abîme de perfection, où peu de gens se laissent tomber. Les citoyens de la cité terrestre sont en grande majorité dans le monde, et quand on voit par hasard passer devant soi, ici-bas, un habitant de la cité céleste, il faut le saluer avec respect et ne pas redouter pour la société la contagion de ses vertus. Nous ne courons pas plus le risque aujourd'hui de devenir tous des saints, comme Silvio, à force de douceur, de résignation et d'humilité évangéliques, qu'aux premiers temps du christianisme le monde n'a été en danger de se changer en ermitage, ou de périr, victime du vœu de virginité. Ne craignons pas, en devenant trop parfaits, de trop nous élever au-dessus de la terre. Nos vertus trouveront toujours dans nos passions et dans nos vices un contre-poids suffisant pour nous empêcher de perdre pied. N'interdisons donc pas, au nom de la philanthropie, la perfection de la miséricorde, ni celle de la douceur, ni celle de la charité chrétienne, et ne défendons à personne d'être un ange.

Silvio lui-même n'ignorait pas que la béatitude souveraine de l'âme, dans la vie contemplative, ne peut être en ce monde que le privilége d'un petit nombre d'élus, et qu'on ne saurait la prêcher comme la règle de la conduite humaine. Lors même que sa modestie naturelle ne lui eût pas défendu de se proposer à l'imitation des hommes, la justesse de son esprit l'avertissait qu'en général l'homme est fait pour agir, et que dans un temps où chacun semble disposé à abdiquer ses droits comme à éluder ses devoirs, c'est une tentation naturelle aux indifférents de déguiser leur fatalisme commode sous le nom d'obéissance passive aux décrets de la Providence. Aussi quand, au lieu de se raconter lui-même et de décrire sa vie intérieure, Silvio voulut enseigner aux autres la science de la vie, ce n'est

pas la contemplation béate, c'est l'activité qu'il prêcha, c'est le travail dans l'intérêt de la société, c'est la vie militante du citoyen qui a des devoirs à remplir envers les hommes comme envers Dieu, et qui les remplit vaillamment. Quand la paix est dans la cité, il faut travailler à réformer les abus de la société, et s'élancer hardiment dans la voie du progrès. « Celui qui hait la réforme possible des abus sociaux est un scélérat ou un fou. » Quand la patrie est en péril et réclame pour sa défense les bras de ses enfants, « les citoyens ne doivent plus être des agneaux ; ce sont des lions : ils combattent, triomphent et meurent[1]. »

Ce ne sont pas là les maximes de l'immobilité, de l'indifférence et de l'égoïsme. Avec beaucoup de sens et un rare désintéressement de lui-même, Silvio sait se détacher de sa propre nature et recommander aux hommes d'autres vertus que les siennes, pour mieux approprier son enseignement à leurs besoins. C'est là l'originalité de ce petit livre des *Devoirs*, qui inspire d'ailleurs l'estime plutôt que l'admiration. Le mystique y prêche l'action, et l'anachorète la vie publique. Silvio fait le sacrifice de ses propres inclinations aux nécessités de la vie sociale, qu'il reconnaît et qu'il respecte, et il se distingue par là de beaucoup d'autres moralistes, qui se prennent volontiers pour mesure, et ne demandent au genre humain que de savoir leur ressembler. Je regrette seulement qu'il n'ait pas poussé l'abnégation jusqu'à mieux parler du mariage, après avoir préféré le célibat. Il tombe dans le lieu commun des comédies, quand il admet si aisément que la plupart des unions sont malheureuses. Pour un sage, c'est trop prendre au sérieux les commérages de la littérature. Il y a en ce monde, grâce à Dieu, bien plus de bonheur conjugal que ne l'imaginent les auteurs dramatiques et les romanciers. Silvio se trompe encore quand il

1. *Des Devoirs*, chap. XVI et IX.

suppose que le mariage est le plus souvent malheureux, parce que le plus souvent on se marie par amour. Dans un moraliste célibataire, c'est la plus naïve des illusions, et dans un moraliste chrétien, c'est la maxime la plus imprévue. Ce n'est pas l'amour qui rend malheureux la plupart des mariages; c'est plutôt ce que l'on est convenu d'appeler la raison. Silvio insiste aussi beaucoup sur les tentations presque inévitables d'inconstance : il lui semble bien difficile d'aimer vivement et d'aimer toujours, ce qui est vrai; mais le vieux Charron lui répondrait : « Ce n'est pas affaire, en mariage, d'être toujours amant, mais d'être toujours ami. » Silvio exagère la difficulté d'aimer assez fidèlement et assez également pour que la concorde soit possible et le bonheur durable. Après avoir médité ses deux chapitres sur le célibat et le mariage, pour savoir s l'on doit se marier ou rester célibataire, un lecteur qui le croirait sur parole ne se marierait pas. Je ne trouve pas là l'effet moral ordinaire des principes de Silvio. Quand on enseigne que le bonheur est dans la vertu, il ne faut pas laisser croire aux hommes qu'il est presque impossible d'être heureux.

Telle n'était pas, du reste, la pensée de cet homme excellent, qui, depuis sa délivrance, remerciait Dieu chaque jour de lui avoir donné le bonheur. On sait qu'à son retour du Spielberg, la reine Marie-Amélie, toujours attirée vers la souffrance et attentive à la consoler, lui avait offert la place de bibliothécaire aux Tuileries. Silvio, malgré sa reconnaissance pour une bienveillance si haute et si délicate, ne voulut pas quitter l'Italie. Il se retira à Turin, dans la maison de Mme la marquise de Barolo, où il accepta un asile en qualité de secrétaire, et il y vécut doucement, loin de toute politique, partageant ses jours entre la prière et la poésie. « On le rencontrait souvent dans les rues de Turin, écrivait un ami le lendemain de sa mort : il mar-

chait seul, le regard tourné vers le ciel; il semblait ne plus appartenir à la terre, et son front était entouré de l'auréole qui rayonnait de sa belle âme. » Mais déjà il était atteint de la maladie qui l'emporta le 31 janvier, et il attendait la mort. Ce jour-là même (j'emprunte ces détails à la *Gazette de Savoie*), peu d'heures avant d'expirer, il envoya chercher son confesseur et le reçut en souriant avec ces paroles : « Donnez-moi une prise de tabac.... Voyez-vous? c'est la dernière que je prends.... Dans deux ou trois heures je serai en paradis.... je sens très-bien que je m'en vais.... Si j'ai péché, j'ai expié.... Voyez-vous?... quand j'ai écrit *Mes Prisons*, j'ai eu quelque temps la vanité de me croire un grand homme.... ce qui n'était pas vrai.... et je m'en suis repenti toute ma vie. » Et le visage calme et serein, gai comme on ne l'avait pas vu depuis longtemps, il se fit lire à haute voix les prières pour les mourants. Quand le confesseur eut fini de lire, il regarda Silvio : Silvio était mort.

La plupart des écrivains qui lui ont rendu un dernier hommage se sont attendris sur ses malheurs. Il me semble qu'il faut plutôt envier sa vie. Il a reçu de Dieu un beau talent et une belle âme, il a eu de bons parents, de bons amis qui l'ont tendrement et fidèlement aimé. Prisonnier, il a souffert pour une noble cause, et s'est amélioré par la souffrance; après sa captivité, il a recueilli, sans orgueil, l'admiration du monde; il laisse après lui une mémoire honorée et bénie. Au point de vue humain, on peut concevoir une destinée plus héroïque et plus éclatante; au point de vue chrétien, il n'y en a pas de plus belle.

(*Journal des Débats*, 9 mars 1854.)

M. DE LAMENNAIS.

« La logique est irrésistible, et l'on ne dispose pas de ses propres convictions à sa fantaisie. »
(M. DE LAMENNAIS, *du Catholicisme et de ses rapports avec la société politique*, page 70.)

I

Cicéron, dans la page éloquente où il déplore la mort de l'orateur Crassus, le félicite cependant d'avoir quitté la vie à propos, et regarde comme un dernier bonheur l'opportunité de la mort. Ce dernier bonheur a manqué à M. de Lamennais. Il aurait mieux valu pour sa renommée qu'il mourût plus tôt, soit après l'*Essai sur l'indifférence*, soit après les *Affaires de Rome*, avec l'auréole des saints ou la cicatrice de l'archange foudroyé. Mais il a vécu, et l'auréole est tombée de son front, et le temps a usé peu à peu cette sorte de popularité qui s'attachait à l'anathème. Dans la longue carrière que M. de Lamennais a parcourue, il a vu se détacher successivement de lui ceux qui s'étaient élancés sur ses pas avec le plus d'ardeur. Les catholiques l'ont quitté de bonne heure et ne lui ont pardonné ni les coups qu'il leur a portés après sa chute, ni l'admiration qu'ils lui avaient prodiguée auparavant. Les philosophes ont accueilli en souriant ce grand ennemi de la raison qui avait fini par se révolter contre la foi, et ne l'ont jamais traité qu'avec cette bienveillance hautaine dont on croit honorer un transfuge. Parmi les politiques, beaucoup se retiraient à mesure que leur maître faisait un pas en avant, et, quand il s'est retourné au bout du chemin, il a pu voir qu'un bien petit nombre l'avait suivi. Quelques parents fidèles, quelques amis dévoués sont restés seuls auprès de lui jusqu'au dernier moment. Cette solitude qui s'était faite ainsi autour

d'un grand écrivain égaré a été comme le châtiment public de ses derniers jours. N'y ajoutons, surtout au lendemain de sa mort, ni la colère ni l'amertume. Efforçons-nous, en parlant de M. de Lamennais, d'être équitable; tâche difficile, pour nous surtout, qui ne partageons ses opinions presque à aucun moment de sa vie : ni avant ni après sa séparation d'avec l'Église, ni quand il est ultramontain, ni quand il tombe dans le radicalisme évangélique et dans la démocratie absolue. Nous ne nous sentons un peu plus près de lui que lorsqu'à peine échappé aux doctrines ultramontaines, il traverse un instant le libéralisme avant d'arriver aux idées radicales. Mais quel moment fugitif! Un esprit emporté comme le sien ne pouvait se tenir aux intermédiaires. Il ne se reposait qu'aux extrémités!

En commençant cet article sur M. de Lamennais, je ne puis oublier le dernier jour où je le vis et la dernière parole qu'il a prononcée devant moi. Nous étions plusieurs autour de lui qui l'écoutions. Debout, la tête penchée sur sa poitrine, les yeux baissés, il parlait avec une voix faible, lente et expressive, du développement de la littérature française. Il montrait dans une longue suite de faits l'esprit français marchant toujours et suivant sa ligne, alors même qu'il paraissait immobile ou contrarié par une influence étrangère. « On ne voit pas toujours le courant, disait-il, mais il est invincible. On ne résiste pas à la logique des événements, pas plus qu'à celle des principes. Seulement cette logique, on ne l'aperçoit pas toujours, et on croit qu'elle n'existe pas. » Et par une assiociation d'idées naturelles, faisant un retour sur lui-même, il ajouta presque à voix basse : « On m'a accusé d'avoir changé. Je me suis continué, voilà tout. »

M. de Lamennais avait changé sans doute : il a lui-même fait l'histoire de ses variations avec sincérité dans la préface qu'il a mise au recueil de ses articles de *l'Avenir*, et il a

développé avec une grande beauté de style cette maxime : L'homme absurde est celui qui ne change jamais. Mais il est vrai pourtant que sous ses variations, si imprévues qu'elles paraissent, il y a une suite, une véritable unité, et que M. de Lamennais se continue encore, comme il disait, dans ses ruptures les plus violentes avec ses opinions passées. Il s'agite, mais la logique le mène ; et il se sentait entre les mains de cette dure maîtresse quand il écrivait cette phrase que j'ai prise pour épigraphe : « On ne dispose pas de ses convictions à sa fantaisie. » Cette logique, c'est celle de l'erreur ; cette unité, c'est celle d'un esprit puissant et faux qui a toujours cherché l'absolu. On peut être en effet un esprit faux et un grand esprit, et c'est un des plus dangereux tempéraments de l'intelligence que la puissance sans la justesse. On part d'une idée fausse, et on est lancé en avant avec une force irrésistible, à travers toutes les conséquences, jusqu'au plus profond des abîmes.

De bonne heure les contrastes commencent dans M. de Lamennais, et ils sont partout. Avec un corps frêle et débile, le jeune Féli (on l'appelait ainsi par abréviation ; il se nommait Félicité) est un écuyer intrépide, un nageur infatigable. Avec un esprit ouvert à toutes les idées, et nourri de Voltaire et de Rousseau (dans la bibliothèque où l'enfermait son oncle, il prenait volontiers ses livres sur les mauvais rayons que les séminaristes appellent l'*enfer*), c'est un modèle de piété séraphique, et on le surprend dans les chapelles de village, à genoux devant une image de la Vierge. Plus tard, celui que l'on appelait « le petit dévot, » placé chez un curé voisin pour s'y préparer à sa première communion, déconcerte son digne hôte avec les arguments du *Dictionnaire philosophique* et du *Vicaire savoyard*. Enfin, après son retour à la foi, cette âme ardente se plonge dans le mysticisme et rêve les délices de la vie ascétique. C'est alors que M. de Lamennais traduit *Louis de Blois* avec un goût

exquis de spiritualité et une merveilleuse douceur de langage. Qui penserait que le futur auteur du *Livre du Peuple* et de la *Voix de prison*, écrit, à vingt-cinq ans, dans le silence de sa cellule, ces mystiques paroles : « Sans blesser la foi, ne pourrait-on supposer que les hommes d'une éminente sainteté, que ces hommes ou plutôt ces anges sur la terre, éclairés intérieurement de l'éternelle splendeur, rafraîchis et vivifiés par cette rosée de lumière dont parle le prophète, en ont laissé tomber quelques gouttes dans leurs écrits, et que c'est moins encore leurs paroles qu'ils nous font entendre que la parole de Dieu même ? » M. de Lamennais, se livrant alors volontiers à une sorte d'extase, semblait s'élancer sur ces traces célestes ; il avait une tendresse de cœur admirable, des effusions soudaines et irrésistibles, d'ineffables ravissements d'esprit. J'ai entendu raconter par un ami qui l'avait connu alors qu'avec ce corps léger, enveloppe délicate de l'âme, ce regard profond et lumineux, cette voix douce et qui semblait lointaine, avec ce mélange extraordinaire de naïveté, de sublimité, d'ardeur et de quiétude, c'était à le prendre pour un ange véritable, quand, après avoir parlé avec une éloquence infinie des choses du ciel, il se levait et allait tomber tout en pleurs entre les bras de ceux que sa parole avait ravis. Plus tard, l'ange replia ses ailes et fit place au tribun ; mais longtemps encore l'ascète et le mystique persistèrent dans M. de Lamennais. Au plus fort des luttes philosophiques soulevées par l'*Essai sur l'indifférence*, il composait encore quelques petits livres de spiritualité, ou traduisait en la commentant l'*Imitation de Jésus-Christ*. Et quand on l'accusait déjà de rêver un schisme et de semer la révolte, il écrivait dans un dialogue spirituel entre Jésus-Christ et son disciple : « Y a-t-il, Seigneur, des hommes assez pervers pour tenter de rompre le lien sacré qui unit vos fidèles dans une même Église, pour soulever vos brebis contre le

pasteur, les enfants contre leur père, contre le pontife suprême qui vous représente ici-bas, contre cette Rome sainte que vous avez établie le centre de la foi, et dont il est vrai de dire comme de vous-même : *Qui ne recueille pas avec elle, disperse?* » Et Jésus-Christ répondait au disciple : « Tout s'est vu, mon fils; et tout peut se voir encore[1]. » Tout se vit en effet, mais plus tard. M. de Lamennais était encore le chrétien fidèle qui défendait l'orthodoxie dans un chef-d'œuvre, et propageait la piété par de petits livres suaves et charmants. On avait oublié les premiers ouvrages de sa jeunesse, ses *Réflexions sur l'état de l'Église* (1808), celui qu'il avait fait avec son frère, M. l'abbé Jean de Lamennais, sur l'*Institution des évêques*, et quelques autres écrits qu'il composa de 1812 à 1814 dans une petite chambre de la rue Saint-Jacques, où il vivait dans une grande pauvreté. Aujourd'hui encore, malgré la gloire littéraire de leur auteur, on ne les relit guère que pour y trouver les traces de l'état de son esprit, et pour y noter, en passant de l'un à l'autre, les évolutions déjà si rapides de sa pensée. Ainsi, dans les *Réflexions sur l'état de l'Église* (1808), Bonaparte était l'heureux génie *qui a refondé en France la monarchie et la religion;* dans une imprécation écrite en 1814 contre l'Université impériale, « étudier le génie de Bonaparte dans les institutions qu'il avait formées, c'était sonder les noires profondeurs du crime et chercher la mesure de l'humaine perversité[2]. » Quand Napoléon revint de l'île d'Elbe, l'écrivain qui l'avait ainsi jugé se retira en Angleterre, où il vécut péniblement d'abord, en cherchant des leçons de littérature et de mathématiques, qu'on lui refusait quelquefois, « parce qu'il avait l'air trop bête, » disait lady Jerningham. Un bon prêtre, réfugié comme lui, l'abbé Carron, lui offrit

1. *Guide de la Jeunesse*, p. 103.
2. Voir *Mélanges*, de l'Université impériale, 1814, p. 315.

un asile, et M. de Lamennais ne revint en France qu'en 1815, pour entrer au séminaire de Saint-Sulpice. On l'y jugea, à ce qu'il paraît, comme le jugeaient les belles dames d'Angleterre, et au bout de deux semaines il revint aux Feuillantines, auprès de l'abbé Carron, disant que le plus beau jour de sa vie était celui où il s'était senti libre sur le pavé de la rue du Pot-de-Fer. L'année suivante, il fut ordonné prêtre à Rennes, à trente-quatre ans; puis il revint aux Feuillantines, et un an après (1817) il publia le premier volume de l'*Essai sur l'indifférence.* C'est de là qu'il date réellement pour nous.

Les contemporains de ce livre se rappellent encore avec émotion l'effet soudain qu'il produisit dans le monde. Pour caractériser l'engourdissement des âmes au moment où il parut, et la secousse violente qu'il leur imprima, M. de Maistre disait : « Ce fut un tremblement de terre sous un ciel de plomb. » Quinze ans s'étaient écoulés depuis le *Génie du Christianisme.* Déjà le temps commençait à effacer les vives et fragiles couleurs de ce poétique tableau; déjà la voix du grand écrivain qui avait composé l'hymne du christianisme n'arrivait plus à la foule distraite que comme l'écho d'une musique lointaine, capable encore de charmer l'oreille, mais trop affaiblie pour émouvoir le cœur. M. de Bonald, comme un Dieu du haut de la montagne, lançait des éclairs au milieu des nuages, et laissait tomber des oracles que l'on a depuis adorés; mais alors le public indifférent ne croyait pas être au pied du Sinaï. *Le Pape* de M. de Maistre avait porté le premier coup à l'Église gallicane; mais le bruit n'en était pas descendu des hautes sphères de la théologie politique, et n'avait pas réveillé l'opinion publique, que les questions religieuses laissaient endormie. Lorsque, en 1820, M. de Lamennais écrivit un long article sur le livre de M. de Maistre, publié en 1819, il apprit à ses lecteurs, comme une nouveauté piquante, que

cet homme d'État était l'auteur d'une œuvre théologique injustement dédaignée[1]. Il faut lire l'admirable premier volume de l'*Essai sur l'indifférence* pour se représenter cette léthargie publique, du sein de laquelle s'élevait tout à coup une voix ironique comme celle de l'auteur des *Provinciales*, passionnée comme celle de Rousseau, tonnante comme celle de Bossuet. La France tressaillit, et bientôt l'Europe entière fut suspendue aux lèvres d'un jeune prêtre, la veille encore inconnu.

Mon dessein n'est pas de discuter le principe de l'*Essai sur l'indifférence*. La vraie gloire de ce livre, ce n'est pas d'être un système, c'est d'avoir été pour ainsi dire une émotion publique. Le système a succombé aux objections qui s'élevèrent de toutes parts. Dès que les volumes où l'auteur exposait sa théorie de la certitude eurent paru, elle eut à soutenir des assauts qui bientôt la firent tomber en poussière. L'esprit de l'homme, disait M. de Lamennais, est fait pour la vérité, et cependant, réduit à lui-même, il ne peut connaître la vérité ; sa raison le trompe ; son imagination ment ; ses sens ne sont que des imposteurs. La vérité n'a qu'un organe infaillible, le consentement de la raison générale, l'autorité universelle, et l'autorité universelle c'est l'Église ; l'Église, c'est le pape ; le pape, c'est Dieu. Donc, comme le disait avec beaucoup de force dans *le Globe* M. de Rémusat, exposant la doctrine de M. de Lamennais : l'Église est l'argument unique, le Pape est la preuve universelle[2].

En vain on criait à M. de Lamennais : Mais l'Église catholique n'est pas l'expression de ce consentement universel, puisque l'Église catholique n'est pas seule dans le monde ; et dans l'Église catholique elle-même, à qui appartient la souveraineté une et absolue ? est-ce aux papes ou aux con-

1. Mélanges religieux et philosophiques sur un ouvrage intitulé : *du Pape*.
2. Voir *Passé et Présent*.

ciles? Vous récusez, vous frappez successivement d'impuissance toutes les facultés de l'esprit humain; vous faites de l'homme une ruine, et pourquoi? Pour demander le vrai à une autorité extérieure, une, perpétuelle, absolue; et cette autorité, quelle est-elle? un problème[1]. En refusant à l'homme toute connaissance qui ne vient pas de la révélation, vous attaquez la révélation, car un homme incapable par lui-même de connaissance n'est pas un esprit, c'est un corps, et vous êtes forcé de supposer entre la création du corps de l'homme et le moment où la parole divine vint l'animer un intervalle, qui est une fiction et une hérésie, puisque vous admettez que Dieu s'est repris à deux fois pour créer l'homme, et que l'Écriture atteste que d'un souffle il l'a créé tout entier. Donc vous dégradez l'homme et vous démentez Dieu. En vain, sous les coups de mille autres objections terribles, les arguments de M. de Lamennais chancelaient et s'écroulaient de toutes parts; il défendait fièrement son principe, prodiguant la verve de l'orateur, le savoir du théologien, l'imagination du poëte, le sarcasme du futur pamphlétaire, et s'enfermant avec colère dans les ruines de sa citadelle démantelée. Aujourd'hui cette grande querelle de la certitude, qui ébranla un instant toute la France, surprise par une question de logique, est oubliée. On ne lit plus les trois derniers volumes de l'*Essai sur l'indifférence*. C'en est fait de la théorie de M. de Lamennais. Mais l'âme du livre vit encore : je veux dire ce sentiment profond, cette ardeur religieuse, cette éloquence qui remuaient les peuples. C'est M. de Lamennais, bien plus que l'auteur du *Pape*, qui, du sommet à la base de la hiérarchie catholique, a fait circuler le souffle impétueux de l'ultramontanisme et déraciné la vieille Église gallicane; c'est de M. de Lamennais qu'est sortie cette école de théologiens laïques, hardis, violents

1. *Passé et Présent*, p. 386.

et sans frein, prêchant l'unité de l'Église avec un emportement qui sème la discorde, et donnant l'accent d'un cri de guerre à la doctrine de la soumission. Ils ont renié M. de Lamennais depuis sa chute et se sont mis sous l'invocation de M. de Maistre; mais qu'ils ne s'y trompent pas, M. de Lamennais est leur vrai père, M. de Maistre n'est que leur parrain. C'est M. de Lamennais qui a marqué de son empreinte les générations nouvelles du clergé français; c'est lui qui enfin, comme il s'en est vanté lui-même, les a entraînées au delà des Alpes et les a fait agenouiller sur l'escalier du Vatican. Voilà son œuvre; elle a duré, elle dure encore aujourd'hui, bien longtemps après qu'il l'a désertée lui-même et qu'il l'a voulu détruire avec la même violence qu'il l'avait défendue. Chose étrange! cette doctrine de l'autorité absolue, qu'il a tenté d'arracher du sol après l'avoir plantée de ses propres mains, elle vit, elle fleurit encore; et le principe sur lequel il l'avait établie, le principe de la raison universelle qu'il n'a jamais abandonné et auquel, jusqu'au dernier moment, il a soumis son intelligence, ce principe est mort pour toujours. Le fruit de l'arbre, que M. de Lamennais voulait saisir pour l'écraser entre ses mains, a défié ses efforts; le cœur et la racine de l'arbre même, qu'il voulait sauver, sont tombés en poussière. Ce principe de la raison universelle, M. de Lamennais le proclame encore le seul solide et le seul vrai, bien après sa séparation d'avec Rome. Tandis que ses autres opinions fléchissaient avec le temps, se détachaient de son esprit et semblaient joncher le chemin où il poursuivait sa course haletante, il portait ce principe toujours attaché à lui comme la flèche de Virgile aux flancs de la biche blessée. «Rien n'a ébranlé la solution que nous avons donnée de la certitude,» répète-t-il sans cesse dans ses articles de *l'Avenir*, dans ses mélanges, dans son *Esquisse d'une philosophie*, partout. Partout et toujours il a été sous le joug de la souveraineté de la

raison universelle, idée fausse en elle-même, et, dans ses conséquences, déplorable; principe illusoire qui fait de chaque vérité spéculative un problème d'arithmétique, une question de majorité. Une voix de plus ou de moins d'un côté ou de l'autre, et le vrai devient le faux, le faux devient le vrai. C'est la vérité mise au suffrage universel, et elle n'est la vérité qu'à la condition d'être affirmée par la majorité des votants, comme si du temps de Galilée la majorité du genre humain n'aurait pas voté que le soleil tournait, et comme si le soleil n'en était pas moins immobile. Voilà le principe qui a régné en maître absolu dans l'esprit de M. de Lamennais, et qui s'y est maintenu, sans contestation, au-dessus de tous les doutes qui s'élevaient en lui, au milieu de tous les combats intérieurs qu'il a soufferts. Voilà la cause première qui a produit successivement des effets opposés : car, si après avoir cherché l'autorité au sommet de la société spirituelle, dans la papauté, parce que le pape c'est l'Église, et que l'Église, c'est l'universalité, M. de Lamennais l'a cherchée à la base de la société politique, dans la démocratie, parce que la démocratie, c'est tout le monde, il n'a pas pour cela changé de but, il n'a changé que de route. Il a déplacé le siége de l'autorité, il l'a fait descendre du Vatican dans la rue. Au lieu d'appeler le souverain le pape, il l'a appelé le peuple. Les noms sont différents, la pensée est toujours la même. Chez M. de Lamennais, cette persévérance dans un principe unique est une force sans doute; mais, comme le principe est faux, c'est une force aveugle, une force qui domine au lieu d'être dominée. Toute sa vie, cet esprit indépendant a été sous le joug.

En lisant l'*Essai sur l'indifférence*, bien des juges clairvoyants avaient pressenti qu'un jour viendrait peut-être où M. de Lamennais, cessant de prendre son point d'appui à Rome, et tournant d'un autre côté, comme un levier formidable, le principe dont il s'armait, soulèverait et ferait

chanceler le monde religieux. Plus tard ils ne furent pas surpris quand ils virent le saint-siége condamner lui-même cette théorie théologique de la certitude, qui paraissait une protection aujourd'hui, et qui pouvait devenir un danger demain. Mais au moment où nous sommes, on ne prévoyait pas encore les malheurs de si loin, et les plus illustres suffrages encourageaient M. de Lamennais. Le pape Léon XII lisait et relisait l'*Essai sur l'indifférence*, et il offrait la pourpre de cardinal au prêtre éloquent à qui suffisait alors la gloire, et qui refusait les honneurs. Quand M. de Lamennais vint à Rome, il vit son portrait dans la chambre du souverain pontife. Déjà M. de Maistre, en recevant le second volume de l'*Essai sur l'indifférence*, avait écrit à l'auteur, dans une lettre charmante, mêlée d'éloges et de réserves : « Votre sujet, à prendre la chose rigoureusement, est renfermé dans les quatre derniers chapitres de votre premier volume.... Dans le premier, vous étiez constamment poussé dans le royaume d'Abbadie ; dans le second, vous entrez, sans le vouloir, sur les terres de Malebranche. Qu'est-ce que la vérité, monsieur l'abbé ? Le seul qui pouvait répondre ne le voulut pas.... La première partie de votre second volume alarmera de fort honnêtes gens, et d'autres hommes beaucoup plus nombreux feront semblant d'être alarmés.... » Mais il ajoutait, pour l'affermir contre les attaques : « Ne répondez rien ; allez votre chemin sans faire attention aux cigales ; l'hiver viendra bien après l'automne[1]. »

M. de Chateaubriand et M. de Bonald, plus attirés encore par les opinions et le talent de M. de Lamennais, l'associaient à la rédaction du *Conservateur*. Il entre ouvertement dès lors dans la politique militante, et prend part aux luttes de tous les jours. Le penseur solitaire, qui rêvait aux Feuillantines la résurrection de la foi, est devenu journaliste et

1. Lettres et opuscules inédits, t. I, p. 501 et 502.

combat sur la brèche pour défendre le trône et l'autel contre les assauts de la révolution. En jugeant depuis la polémique qu'il avait soutenue dans ce temps-là, M. de Lamennais a écrit qu'on y pouvait remarquer déjà « une certaine sympathie pour le libéralisme[1]. »

J'ai cherché dans ses articles du *Conservateur* et du *Mémorial catholique*, et dans les *Progrès de la révolution* (1829), ces germes curieux d'où devait plus tard éclore un libéralisme si peu tempéré, et je crains que M. de Lamennais, intéressé à retrouver dans son passé le point de départ de ses idées nouvelles, ne l'ait antidaté. Je rencontre partout dans ces écrits des attaques violentes contre les philosophes, contre l'Université, contre les libéraux du *Globe*, contre l'Église gallicane surtout, qui gêne le système de la souveraineté une et absolue du saint-siége, et dont M. de Lamennais ne veut pas laisser pierre sur pierre. L'infatigable ennemi la presse même si vivement que l'archevêque de Paris, dans son mandement sur la mort de Léon XII, est obligé de condamner des attaques « subversives de l'ordre que Jésus-Christ a établi sur la terre, » et M. de Lamennais lui répond avec une violence et une hauteur qui sont déjà de l'indiscipline et font présager la révolte : « Jetez les yeux autour de vous, et voyez, monseigneur, qui défend aujourd'hui le gallicanisme : des ennemis de l'Église, des sectaires retranchés de la communion catholique, de cauteleux adorateurs du pouvoir, un petit nombre de vieillards respectables, sans doute, mais qui ne vivent que de quelques souvenirs d'école : tout le reste, qu'est-ce que c'est? Et y a-t-il des paroles pour peindre cette ignorance et cette bassesse, ce dégoûtant mélange de bêtise et de morgue, de niaiserie et de sotte confiance, de petites passions, de petites ambitions, de petites intrigues et d'im-

1. *Du Catholicisme dans ses rapports avec la société politique*, etc.

puissance absolue d'esprit? Monseigneur, votre place n'est pas là; ne descendez point dans cette boue; croyez-moi, elle vous tacherait[1]. » Voilà le libéralisme religieux de M. de Lamennais. Quant à son libéralisme politique, je ne le vois pas davantage. Il fait tantôt l'apologie de l'inquisition, « cette institution calomniée, à qui l'Espagne a dû la paix, » tantôt l'éloge de la Ligue. Voilà comment ce libéral jugeait la Ligue à la veille de la révolution de Juillet: « Jamais on n'aperçut mieux à quel point le catholicisme empreint dans les âmes le sentiment de la liberté, sans néanmoins altérer le principe nécessaire de la soumission au pouvoir légitime, qu'à l'époque trop peu connue de la Ligue, l'une des plus belles de notre histoire, s'il est beau pour une nation de sauver à la fois, par un noble élan et une résolution ferme, ce qu'il y a de plus saint sur la terre et de plus cher à l'homme qui ne vit pas d'une vie purement matérielle, la religion et les lois fondamentales de l'État[2]. » M. de Lamennais, on le voit, était encore tout entier dans sa première phase. Il mettait le trône à côté de l'autel, mais au-dessous. Il plaçait toutes les couronnes sous la main du souverain pontife. Toute concession au libéralisme lui semblait une reculade honteuse, et toute tolérance, une persécution. Le ministère de M. de Martignac est à ses yeux « le plus exécrable despotisme qui ait jamais pesé sur la race humaine depuis l'origine du monde, » et il met l'évêque de Beauvais et M. de Portalis au rang des Néron et des Dioclétien. Aussi, sous le poids d'une oppression si formidable, la France ne peut manquer de se réveiller un matin en pleine révolution; M. de Lamennais prédit la catastrophe avec la précision la plus sinistre. Seulement la révolution qu'il annonce,

1. Première lettre à l'archevêque de Paris, t. IX, p. 370.
2. *Progrès de la révolution*, p. 48.

ce n'est pas celle d'un peuple revendiquant, les armes à la main, ses droits et sa liberté, c'est celle de la Providence, lui infligeant, pour le châtier, une crise de liberté terrible et salutaire qui le dégoûtera pour toujours de la folie d'être libre, et d'où sortira l'âge d'or d'un despotisme incontesté, la félicité idéale d'une immuable théocratie. Voilà « la tempête providentielle » que M. de Lamennais prédisait en 1829, dans ce livre si curieux des *Progrès de la révolution*, empreint encore de l'esprit du moyen âge, et dont M. de Maistre aurait signé bien des pages. Aux yeux de l'écrivain, la royauté n'est plus, sous le nom de gouvernement constitutionnel et représentatif, qu'une grande république, une fiction séditieuse, une abdication dont les Chambres sont les instruments, les ministres les complices, et le roi la victime. Il n'y a pas d'ultrà effréné qui ait jamais moins respecté la Charte. Le seul point par où M. de Lamennais donne la main aux libéraux, c'est par son opposition : il n'épargne personne et prend tous les tons. Qui croirait que l'auteur de l'*Essai sur l'indifférence*, un jour émule de La Bruyère, et conspirant avec Béranger contre les *ventrus*, a tracé d'une plume légère le portrait de *Physcon*[1] : « Membre d'un corps de l'État, il parle peu, mais il vote, et avec quelle défiance de son esprit! Il sait que les apparences trompent, qu'il n'est rien de stable sous le soleil. Au lieu donc de s'aventurer à penser encore ce qu'il avait pensé jusque-là, ce qui était certain pour lui, comme pour tout le monde, il s'approche ouvertement du régulateur de la raison législative, se penche à son oreille, puis dresse les siennes pour recueillir sans en rien perdre la réponse à cette question profonde et délicate: « Monseigneur, qu'est-ce qui « est vrai aujourd'hui? » Monseigneur le lui dit, le voilà

1. *Physcon* ou *le Ventru*, Mélanges religieux et philosophiques, p. 405. Voir aussi le *Portrait de Nayon*, *ibid.*, p. 475.

tranquille. Qu'on parle maintenant, qu'on discute, sa conviction est formée, on ne l'ébranlera pas. S'il en change jamais, ce ne sera du moins qu'après que certain hôtel aura changé de maître; alors il écoutera, il verra. Il est bon d'être ferme, il le sait; mais il sait aussi qu'on ne doit pas être sottement opiniâtre : tout dans ce monde a sa mesure, ses bornes, et encore faut-il dîner. »

M. de Lamennais oubliait trop que ses flèches, lancées pour la défense de la royauté, retombaient sur la royauté. C'était une imprudence ; mais il avait du moins cette bonne situation qu'on a en politique, quand on est conséquent avec soi-même et qu'on reste dans son rôle. M. de Lamennais était dans le sien, et le remplissait sans mesure, avec un excès de fougue et d'entraînement, mais aussi avec un admirable éclat. La violence naturelle de son esprit n'était pas encore descendue dans son caractère, que n'avait pas enflammé l'anathème, que n'avaient aigri ni la disgrâce, ni l'embarras d'une position fausse, ni les rigueurs de l'opinion. Il était affectueux et bon. Il avait de l'orgueil, mais c'était l'orgueil bienveillant des hommes célèbres et heureux. Il était admiré, il était aimé. Hier encore j'entendais un des hommes qui, de 1829 à 1831, ont vécu avec lui à *la Chenaie*, parler avec attendrissement de ces beaux jours passés dans le travail, la méditation et la prière, sous la douce autorité du cher maître. Il décrivait cette retraite studieuse où venaient quelquefois M. Lacordaire et M. de Montalembert, et que M. l'abbé Gerbet ne quittait presque pas. Il se rappelait avec charme ces belles improvisations au repas du matin et du soir, où M. de Lamennais, au milieu de ses disciples, lui paraissait un Platon chrétien dictant son *Banquet;* ces longues promenades sur les rives de la Rance, et ces entretiens religieux au bord de l'étang, sous les grands arbres à l'ombre desquels furent depuis écrites les *Paroles d'un croyant*. Mais alors on aurait dit la mise en

scène charmante de quelque dialogue de saint Augustin. Tous ces jeunes gens que le maître appelait mes fils, empressés autour de lui, pleins de respect et de tendresse, et recueillant avec piété toutes ses paroles; ce couvent de jeunes solitaires gouvernés paternellement par un grand esprit et vivant dans une communauté volontaire de prière et d'étude, c'est un tableau riant et doux qui contraste si vivement avec la seconde moitié de la vie de M. de Lamennais, qu'on aime à s'y arrêter un instant, comme plus tard il aimait à se reposer lui-même du présent dans les souvenirs plus purs de son passé. Malgré quelques écarts, déjà capables d'inspirer des alarmes, on pouvait encore lui appliquer le mot de Bossuet : *Ses commencements étaient heureux.* Tout à coup la révolution de Juillet éclata.

II

La révolution de Juillet trompa les espérances et démentit les prédictions de M. de Lamennais. Il avait prophétisé une crise d'anarchie passagère, envoyée d'en haut pour donner une leçon aux peuples, les désabuser de la liberté, et préparer l'avénement du seul gouvernement parfait et définitif, la théocratie. Quoique M. de Lamennais fût aussi complaisant pour ses propres illusions qu'il était crédule à celles des autres, il ne tarda pas à reconnaître, à des signes certains, que la révolution de Juillet n'avait rien de théocratique, et que le peuple de Paris, en se soulevant, n'avait pas eu l'arrière-pensée de relever le siége pontifical du moyen âge pour un nouveau Grégoire VII. Ses yeux s'ouvrirent; il vit à la soudaine lumière des événements s'évanouir cette chimère si longtemps rêvée de l'omnipotence sacerdotale restaurée par ses mains; il sentit passer sur sa tête le souffle de cette liberté, qu'il avait

maudite et appelée comme un châtiment, et qui était venue comme une victoire. Il se prit d'amour pour la liberté; et alors, comme il arrive souvent aux passions nouvelles, qui, pareilles aux parvenus, se cherchent dans le passé des origines lointaines, il découvrit et il affirma que de tout temps il avait aimé la liberté. Et il le prouva au moyen d'une définition bien simple, en appelant *liberté religieuse* l'omnipotence qu'il n'avait jusque-là cessé de réclamer pour l'Église. En cela il est encore le précurseur de certain parti qui a hérité de son vocabulaire, aussi bien que de ses idées et de ses passions, et pour qui liberté ne signifie que privilége. Telle fut la transition qu'imagina M. de Lamennais pour expliquer son passage de la première phase de sa vie à la seconde. Dès ce jour il prit une nouvelle devise: L'union du christianisme et de la liberté; il rallia autour de lui un certain nombre de jeunes gens pleins d'imagination et de piété, de talent et d'ambition légitime, et il en forma le parti du christianisme libéral, qui devait renouveler le catholicisme en le retrempant au sein des idées populaires. L'organe de ces jeunes tribuns, ce fut *l'Avenir*, et *l'Avenir* parlait à la fois à la papauté et aux peuples: aux peuples, pour les réconcilier avec la hiérarchie catholique; à Rome, pour la réconcilier avec la liberté. C'est un contrat social que proposait *l'Avenir* entre le pape et le monde chrétien. Quelles en étaient les conditions? Nous sommes déjà bien loin de l'*Essai sur l'indifférence*. M. de Lamennais renonce à ressusciter Grégoire VII, et à faire agenouiller, au besoin, la royauté dans les fossés de Canosse. Plus de suprématie temporelle des papes, plus de subordination de l'ordre politique à l'ordre spirituel. Loin de mettre l'État dans les mains de l'Église, M. de Lamennais sépare l'Église de l'État, ce qui, relativement à son premier système, aboutit à l'affranchissement de l'État. Il a fait un pas immense: il est encore catholique, il n'est plus ultramontain.

Pour juger de la vitesse de sa marche et de l'intervalle franchi, qu'on rapproche deux passages de deux de ses écrits successifs. En 1829, à la fin des *Progrès de la révolution*, parlant du salaire du clergé, il protestait avec véhémence contre le nom dédaigneux de salaire. « L'État, disait-il, ne salarie pas l'Église, il acquitte la dette reconnue en sa faveur et contractée envers elle quand on l'a spoliée de ses propriétés légitimes. » En 1830, au contraire, dans *l'Avenir*, il établissait que l'argent reçu par l'Église, ce n'est pas une dette qu'on lui paye, c'est un salaire qu'on lui donne; que ce salaire c'est la dépendance, et que si l'Église veut être émancipée de l'État, il faut que l'Église refuse ce traitement qui l'asservit. La gratuité, c'est la liberté. Le clergé ne voulut pas être libre à ce prix et n'adopta pas la proposition de M. de Lamennais. Quelque temps après, M. de Lamennais écrivait pour le punir : « Quand les embarras financiers viendront, on sera contraint de supprimer les dépenses relatives aux cultes, et le clergé, qui aurait pu se faire une si belle et une si haute position, sera réformé comme un laquais[1]. »

Quant aux conditions politiques du contrat, elles étaient plus libérales encore. M. de Lamennais, l'ancien défenseur de l'absolutisme, travaillait à « substituer une légitime liberté à la servitude qu'impose aux peuples le pouvoir oppressif des souverainetés absolues. » Il était secondé surtout par M. Lacordaire, qui avait adopté les idées du maître, par lassitude, disait-il, et qui se montrait cependant encore plus fougueux que lui. Tous deux conviaient le christianisme à s'offrir partout comme appui et comme règle à l'émancipation des peuples; tous deux, passant des formules générales aux applications pratiques et précises, réclamaient à grands cris le suffrage universel, conséquence

1. Tome X, préface des articles de *l'Avenir*, p. 87.

naturelle, dans le domaine politique, du principe philosophique de M. de Lamennais : l'autorité générale; du suffrage universel découlaient la liberté *absolue* de la presse, parce qu'il faut éclairer l'esprit public, puis la liberté *absolue* d'association, puis la suppression *absolue* de la pairie; tout était absolu ; M. de Lamennais ne faisait rien à demi, dans la liberté comme dans l'autorité ; et ce qui était à la fois piquant et logique, c'est que le radicalisme de l'autorité était précisément le chemin qui l'avait conduit si rapidement au radicalisme de la liberté. Toutefois il n'était pas républicain : il admettait la monarchie, et même l'hérédité ; il n'en était encore qu'au vœu de La Fayette : une monarchie qui fût la meilleure des républiques; ou plutôt il inventait l'idée de M. de Genoude : la royauté au sommet avec le suffrage universel pour base. « Il est certain, a écrit depuis M. de Lamennais, jugeant lui-même avec beaucoup de sagacité le but politique et surtout religieux de *l'Avenir*, que l'application de ces idées aurait en définitive conduit l'Église à l'abdication de sa puissance temporelle, et que le pape n'aurait conservé d'autre autorité que son autorité spirituelle. Or, après un mûr examen sans doute, le souverain pontife, en cela pleinement d'accord avec l'épiscopat, a jugé que ce serait au moins compromettre l'existence du catholicisme que de renoncer aux avantages qu'on vient d'énumérer, et que sa conservation, au siècle où nous sommes, dépendait plutôt de la force en quelque sorte matérielle de son organisation extérieure, que de la force intrinsèque et toute morale qu'il puise dans sa nature même. Maintenant que la hiérarchie a prononcé, nous devons le croire et nous le croyons[1]. »

On sent l'ironie et l'amertume secrète. M. de Lamennais est encore soumis, mais au fond déjà il proteste. La hiérarchie avait en effet prononcé, après avoir hésité longtemps.

1. Préface des articles de *l'Avenir*, p. 105.

D'abord le pape avait fait avertir, mais vaguement, des défenseurs dont le zèle ardent l'alarmait. Pour connaître les vrais sentiments du souverain pontife, M. de Lamennais résolut d'aller à Rome avec M. de Montalembert et M. Lacordaire. Il annonça le 15 novembre 1831 qu'il suspendait la publication de *l'Avenir*. Il faisait ses adieux aux catholiques, qu'il laissait en proie « à M. de Montalivet, ivre de despotisme, à un ministère qui tentait de leur imposer un joug infâme, à des tyrans dont le règne était exécrable et flétrissant pour l'humanité, » (quelle violence déjà !) et il ajoutait : « Le bâton de voyageur à la main, nous nous acheminerons vers la chaire éternelle, et là, prosterné aux pieds du souverain pontife, nous lui dirons : « O père, vous « êtes la règle de nos doctrines, prononcez. » M. de Lamennais a publié bien plus tard le récit de ce voyage qui fut sans effet. Le pape ne répondit que le 15 août 1832, jour de l'Assomption, dans une encyclique où il condamnait les doctrines de *l'Avenir* en termes formels, et M. de Lamennais fut sommé d'adhérer à sa condamnation.

Il lui fallait signer de sa propre main « que toute idée de restauration et de régénération de l'Église est absurde et souverainement injurieuse pour l'Église. » Il lui fallait signer « que la liberté de la presse était une liberté funeste et dont on ne peut avoir assez d'horreur. » Il lui fallait signer « que la séparation de l'Église et de l'État était contraire au bien de l'Église et de l'État. » M. de Lamennais résista et négocia longtemps. L'opinion s'était émue; des discussions ardentes s'élevaient partout. De toutes parts on conseillait à M. de Lamennais, les uns de se soumettre, les autres de se révolter. « Il a rompu avec les gallicans, disait M. Lerminier dans la *Revue des Deux Mondes*, il peut briser avec Rome. Il a le goût du schisme, qu'il en ait le courage. » M. l'abbé Gerbet et M. Lacordaire le pressaient d'obéir. Son frère, l'abbé Jean-Marie, le suppliait en pleu-

rant. Il signa, « mais comme il aurait signé que le pape était Dieu, pour obtenir la paix; » et tout frémissant de colère, il adhéra *purement et simplement* à l'encyclique de Grégoire XVI. Il aurait mieux valu écouter M. Lerminier, avoir le courage du schisme et se séparer franchement du saint-siége, que de signer l'encyclique de 1832 et de publier en 1834 les *Paroles d'un croyant.*

Les *Paroles d'un croyant* furent sa déclaration de guerre contre la papauté et contre les gouvernements. C'est à la Chenaie, dans cette paisible retraite, sous ces beaux arbres où il étudiait autrefois avec ses disciples, qu'il écrivit ce livre terrible. Il fallait que son âme fût bien profondément blessée pour que la vue de cette solitude et le souvenir de ces douces années n'aient pas désarmé sa vengeance. Mais il avait été frappé dans son orgueil. Il se croyait la victime de la papauté altière, qui n'avait pas daigné recevoir de sa main la couronne qu'il lui tendait; il se croyait le martyr du catholicisme aveugle, qui n'avait pas voulu être sauvé. Atteint de la foudre, il se redressa et se fit un rôle qui flattait à la fois ses ressentiments et son orgueil : il rêva de soutenir à lui seul un duel implacable contre le catholicisme, la papauté et les gouvernements, au nom de la liberté. Ce fut sa nouvelle ambition, ce fut son nouveau système; il arracha violemment des mains du saint-siége les débris de cette autorité souveraine qu'il lui avait donnée autrefois sans réserve, et que depuis, dans *l'Avenir*, il avait déjà diminuée, et il la jeta tout entière entre les mains du peuple.

Les *Paroles d'un croyant*, publiées après deux ans de solitude, retentirent comme un coup de tonnerre. « Qu'est-ce que l'histoire? a dit M. de Lamennais dans ses *Pensées diverses* (p. 163). Le long procès-verbal du supplice de l'humanité. Le pouvoir tient la hache et le prêtre exhorte le patient. » Cette conspiration sanglante des prêtres et des rois pour asservir les peuples, voilà le fond des *Pa-*

roles d'un croyant. Livre extraordinaire, où se mêlent sans cesse la grâce et la violence; la colère et la mélancolie; l'éclat d'une imagination brillante et l'amertume d'un cœur qui ne pardonne pas! Livre charmant, écho lointain de l'Imitation de Jésus-Christ, s'écrie-t-on, quand on vient de lire l'*Exilé*, la *Prière*, la *vieille Mère et la Jeune Fille!* livre hideux, détestable copie des plus mauvais journaux de la Révolution, quand on a lu les pages sinistres où passent sous nos yeux ces lugubres fantômes, les rois, envoyés de Satan, fils du serpent de l'Éden, ces spectres couronnés, assis sur des trônes d'ossements et buvant du sang dans un crâne, vautours qui égorgent les colombes, tigres qui dévorent les vivants, hyènes et chacals qui déchirent les morts. Plus loin, c'est l'humanité, vieillard maigre et pâle, mourant de faim et de froid, et pliant sous des fers qui se collent à ses os comme du plomb fondu. Quelquefois même ces affreuses allégories deviennent des personnalités. Voyez ce roi épouvanté à qui une multitude furieuse crie : « Tu nous as pris notre liberté; tu avais promis de régner par les lois, et tes lois ne sont que tes caprices; tu as doublé nos misères pour grossir tes trésors! » Et alors le peuple précipite ce roi dans l'abîme, et, en tombant, il s'efforce de s'accrocher à des sacs d'or qui crèvent et s'éparpillent, et il demande à boire, et on lui tend un verre de boue, et il roule enfin, emportant à son front la marque des parjures et des traîtres. Ce roi, ce tyran, ce traître, ce parjure, qui s'engraissait du sang et de la sueur des peuples, et sur le front de qui la main d'un prêtre séditieux gravait le stigmate d'infamie, ce n'était ni Caligula ni Néron, c'était le plus clément et le plus libéral de tous les rois, c'était celui sous la tyrannie de qui parvenaient librement à leur quinzième édition ces *Paroles d'un croyant* que le pape avait définies un livre *petit par son volume, immense par sa perversité*.

Aveugle et insensé qu'était le public d'alors! il applaudissait à ce livre fatal! Il écoutait avidement cette voix, qui disait : « Les lois sont les meules qui broient les peuples, » et qui accusait le riche d'avoir volé le pauvre, dans des pages d'où devait infailliblement éclore un jour le fameux axiome de M. Proudhon. L'éloquence et la poésie avaient jeté leur voile de pourpre sur ces redoutables idées, si claires pour nous, aujourd'hui qu'elles ont eu pour commentaire une révolution. Mais alors on n'était frappé que de la poésie et de l'éloquence; le voile de pourpre fascinait tous les yeux. En vain les esprits clairvoyants s'alarmaient et disaient à M. de Lamennais : « Vous écrivez dans votre chapitre sur l'exil que la patrie n'est point ici-bas, que ce que l'homme prend pour elle n'est que le gîte d'une nuit. Pourquoi alors y vouloir tout bouleverser, au risque de ne pas se trouver mieux après qu'avant? Où va votre jeune soldat[1]? » Le jeune soldat marchait à la révolte, et, si l'on avait suivi ses pas jusqu'au bout, on l'aurait trouvé derrière une barricade. Mais la foule, éblouie par les images, cherchait à peine le sens des idées, et il se trouvait des honnêtes gens pour appeler M. de Lamennais un nouveau saint Jean, comme si la Chenaie eût été un nouveau Pathmos. Cette indulgence aveugle pour le talent est une des plaies de notre pays. Si nous étions plus sages, oublierions-nous qu'il est moins respectueux pour le génie de lui pardonner ses débauches que d'exiger de lui qu'il se respecte lui-même? Nous perdons, à ces coupables complaisances, jusqu'au sens de son affaiblissement. Ainsi, dans ce livre des *Paroles d'un croyant*, si admiré, si applaudi, on ne s'apercevait pas que le talent même portait la peine des excès de l'esprit de parti. La déclamation y est partout; M. de La-

1. Lettres de l'abbé Rohrbacher à M. de Lamennais. (Voir *Histoire universelle de l'Église*, t. XXVIII, p. 379 et 381.)

mennais était naturellement déclamateur : même dans l'*Essai sur l'indifférence*, il charge outre mesure la couleur de son style, et l'expression dépasse l'idée. Plus tard, quand ses passions se déchaînèrent, son accent devint plus emporté et plus faux, son art plus factice, et son style, avide de vigueur, se tendit jusqu'à rompre. Dès lors tout son effort est de chercher l'expression la plus violente, et de s'élever, d'ébauche en ébauche, jusqu'à la perfection de l'hyperbole. J'ai vu ses manuscrits : il y a des pages couvertes de ratures; dans l'une il représente les hommes comme des troupeaux fatigués, dont les rois sont non pas les bergers, cela était bon du temps d'Homère, mais les bouchers. M. de Lamennais écrit d'abord : « Ils font couler des *ruisseaux* de sang; » puis il efface *ruisseaux* pour mettre *rivières;* il efface *rivières* pour mettre *torrents :* partout ce tourment du style, jusqu'à ce qu'il atteigne l'expression à outrance. Pas de nuance; la monotonie dans l'excès de la force. Sous sa plume, se presse tout le mauvais vocabulaire des pamphlets démocratiques; à chaque page, on voit se dresser les potences, on entend grincer le bruit des chaînes qui garrottent les peuples, on marche sur des cadavres. Et pendant que l'écrivain s'épuise ainsi à la recherche de l'effet littéraire, nous restons froids devant ce travail ingénieux d'un déclamateur qui façonne ses violences et met artistement la dernière main à son emportement.

Ce qui m'étonne, c'est que lorsque parut ce livre qui s'intitulait : *Paroles d'un croyant*, on n'ait pas dit à M. de Lamennais : « Que croyez-vous donc? et que ne croyez-vous pas? » Car ce qu'on y trouve le plus, ce sont des invectives et des prophéties; ce qu'on y trouve le moins, c'est une profession de foi. En politique, où en était alors M. de Lamennais ? Pour le savoir, il faut interroger ses autres ouvrages. Quand il rédigeait *l'Avenir*, il admettait encore l'hérédité monarchique. Quand il recueillit ses articles et qu'il y mit

une préface, il déclara qu'il ne croyait plus ni à l'hérédité ni à la monarchie, et il ajoutait avec solennité : « La république monte sur l'horizon. » Seulement il voulait qu'on laissât à cet astre le temps de se montrer dans son plein et d'éclairer le monde de tous ses rayons. « La république devenue nécessaire, et qui subsistera, ce ne sera point le règne d'une fraction du peuple imposant à la société ses opinions pour règle, ses volontés pour loi. Supposez qu'elle vînt à sortir du désordre présent, celle-là ne serait, n'en doutez pas, qu'une *catastrophe* passagère[1]. » Et cette fois il ne se trompait pas. C'est qu'il ne croyait pas aux républicains. Il a écrit dans ses *Pensées diverses*[2] : « Demandez au républicain son secret; son secret, j'en excepte le petit nombre, est le pouvoir, le triomphe de son opinion et de son intérêt. Il se dit : « Quand serai-je roi ? » C'est là sa république. » En même temps qu'il se défie des républicains, il méprise la bourgeoisie et il hait l'aristocratie, qu'il définit à sa manière : « Qu'est-ce qu'on appelle le lustre des anciennes familles ? La trace luisante que les limaces laissent derrière elles en rampant[3]. » Pour établir la république il ne compte que sur le peuple ; c'est au peuple qu'il s'adresse toujours, de sorte qu'il n'a besoin que de parler aux passions populaires, et qu'il se dispense de donner de bonnes raisons qu'on ne lui demande pas. C'est là le caractère le plus frappant de ses nombreux pamphlets : des passions et peu d'idées. Qu'on lise les articles du *Monde*, *le Livre du peuple*, *l'Esclavage moderne*, *le Pays et le Gouvernement*, *une Voix de prison*, etc., etc., on ne sait si l'on doit s'étonner le plus ou de la violence des sentiments, ou de la faiblesse de la pensée. Le déclamateur est partout, le politique n'est nulle part. Nul sens pratique, nul esprit de gouvernement.

1. Préface des articles de *l'Avenir*, p. 108 et 109.
2. Page 195.
3. *Pensées diverses*, p. 221.

Il voit les choses à contre-sens, comme ses passions les lui montrent; tout lui devient sujet de plainte, d'indignation, et de phrases à effet. Un jour, il lit dans un journal qu'un chiffonnier a été pris en flagrant délit de vagabondage, et qu'on l'a condamné à la prison; il s'exalte et s'écrie majestueusement : « Si le Christ avait vécu parmi nous, un sergent de ville l'aurait profané de son ignoble attouchement, et un juge l'aurait fait écrouer pour vagabondage, car le Fils de l'homme n'avait pas une pierre pour reposer sa tête[1]. » Un autre jour, détournant les yeux des vagabonds emprisonnés pour les fixer sur l'Europe, il découvre que l'Angleterre est à la veille de sa chute, et, devançant le témoignage d'un autre démocrate célèbre, il annonce au monde la décadence d'Albion. Il la montre à genoux devant la Russie, et lord Palmerston condamné à tendre la joue, sans murmurer, aux soufflets du czar[2]. « Les faits, ajoute-t-il, me donneront raison. » Quelle clairvoyance et quelle heureuse prophétie! On citerait mille exemples de cette impéritie politique. C'est, à la rigueur, ce qui pourrait excuser les violences de sa polémique effrénée. Il ne voyait pas juste, et ne jugeait les hommes et les faits qu'avec ses propres passions et avec les passions des autres. Car M. de Lamennais, avec l'esprit le plus absolu, était en même temps l'esprit le plus crédule qui fut jamais. Il acceptait de toutes mains les mensonges, fussent-ils les plus absurdes, s'ils flattaient ses opinions ou ses haines. Penché à sa fenêtre solitaire, il écoutait les murmures imposteurs qui s'élevaient des bas-fonds de la société, il les recueillait des quatre coins de l'horizon et il en composait de petits livres, où il couvrait à peine les pensées les plus mauvaises des derniers restes d'un grand talent. On voit passer sans cesse sous ses yeux, quand on les lit, des phrases comme

1. *Esclavage moderne*, p. 55. — 2. Articles du *Monde*, p. 35

celles-ci : « Le gouvernement n'a eu dès son origine que deux pensées : trahir la France au dehors, l'asservir au dedans[1]. » — « Les préfets sont autorisés à massacrer le peuple à leur gré, sans sommation préalable[2]. » — « La société n'est plus une société, c'est à peine un chenil[3]. » — « Le gouvernement noie dans la boue la conscience du peuple[4]. » — « On sabre, on fusille, on assomme le peuple comme le bœuf à l'abattoir[5]. » Quand on a vu pendant plusieurs volumes un si puissant esprit se traîner dans l'ornière fangeuse d'une telle polémique, quand on l'a entendu définir éternellement la société un troupeau de bêtes; les rois, des égorgeurs; les préfets, des assommeurs; les magistrats, des potences; les soldats, des bouchers; les ministres, des traîtres, et les députés, des vendus, on a besoin de se rappeler tout ce qu'il y avait eu autrefois d'admirable dans M. de Lamennais, pour ménager sa mémoire et lui conserver un respect qu'il n'a pas montré à de plus grands et de plus purs que lui. Qu'est-ce donc quand il prêche la révolte, qu'il exhorte le peuple à briser cette double chaîne spirituelle et temporelle « qui fait craquer les os populaires, » qu'il compare la liberté au ciel, que les *violents seuls* ravissent, qu'il pousse le cri : Aux armes! et qu'il fait de Jésus-Christ, comme Camille Desmoulins, je ne sais quel jacobin, complice de ses vengeances, et de l'Évangile, de ce livre où il est écrit que le royaume de Dieu n'est pas de ce monde, la loi divine de l'insurrection[6]! Dans les *Paroles d'un croyant*, dans tous ses autres pamphlets, ce que veut M. de Lamennais, ce n'est pas qu'on se résigne,

1. *Le Gouvernement et le Pays*, p. 6. — 2. *Ibid.*, p. 50.
3. *Ibid.*, p. 79. — 4. *Ibid.*, p. 85. — 5. *Ibid.*, p. 89.
6. La librairie Vaton a publié la traduction extrêmement remarquable des Évangiles, par M. de Lamennais, en supprimant les commentaires. A cette édition est jointe la traduction des *Épîtres* des apôtres et de *l'Apocalypse*.

ce n'est pas même qu'on oppose à la tyrannie la résistance légale! La résistance légale, qu'est-ce que cela? « C'est la résistance du cou à la hache qui tombe dessus. » Il veut qu'on s'arme, que l'on combatte, et, à ce prix, il promet à l'humanité une félicité universelle qu'il ne définit pas. « Que les rois s'entendent contre les peuples, s'écriait-il dès 1834, les peuples s'entendront contre les rois. Ne craignez point, ils se feront passage. Quelques sceptres en travers n'arrêteront pas le genre humain[1]. » En un mot, révolte et impuissance, voilà toute sa politique. Ce qu'il demande, ce qu'il appelle, ce n'est pas un nouveau gouvernement, c'est une révolution. Il veut à tout prix renverser, et il ne sait ni quoi ni comment rebâtir. Il n'a pas d'idées, il n'a que de la colère. Ce n'est pas même un tribun, c'est un destructeur.

Maintenant en religion qu'est-il devenu? En 1836, dans *les Affaires de Rome*, il avait consommé sa rupture avec le saint-siége et prédit la chute de la papauté : « bientôt il ne resterait plus au pontife solitaire qu'à se creuser une tombe à l'écart avec le tronçon de sa crosse brisée. » Mais M. de Lamennais n'avait pas encore publié de manifeste religieux. *Les Affaires de Rome* n'étaient qu'un récit de voyage et une espèce de chronique scandaleuse du Vatican; *les Paroles d'un croyant* que le chant lyrique d'un Tyrtée révolutionnaire; *le Livre du peuple* qu'un mélange de rêves philosophiques de l'abbé de Saint-Pierre et de Condorcet avec les souvenirs de l'Évangile et les formules du *Contrat social*. Il n'y avait pas là proprement de profession de foi. Il vous faut un dogme, disaient à M. de Lamennais ses admirateurs. Tout grand hérésiarque a le sien. M. de Lamennais reprit alors un ouvrage commencé en 1828 ou 1829, et depuis abandonné, un essai philosophique, conçu d'abord au

1. Préface des articles de *l'Avenir*, p. 73.

point de vue catholique, et qui, ramené par une complète métamorphose à ses opinions nouvelles, devint l'*Esquisse d'une philosophie*[1]. J'ai sous les yeux un fragment du manuscrit catholique, que m'a communiqué l'obligeance d'un fidèle ami de M. de Lamennais, M. d'Ortigue ; il serait curieux de comparer ces pages orthodoxes sur le mal, le péché, etc., aux passages correspondants de l'ouvrage hérétique qui les a remplacées. Mais cet examen m'entraînerait trop loin. Je cherche seulement au milieu des évolutions de sa foi à quel symbole religieux il s'est arrêté. Dans cette *Esquisse d'une philosophie*, où semblent se confondre les idées platoniciennes, alexandrines et chrétiennes, et où surnage le fameux principe de la raison générale, la pensée de M. de Lamennais n'atteint vraiment à une pleine clarté et à une beauté véritable que lorsqu'il parle des arts, et développe la théorie du beau avec l'élévation morale et l'éclat d'imagination du *Phédon* et du *Banquet*. Dans les autres parties de l'ouvrage, il n'est pas toujours facile de dégager avec précision des abstractions philosophiques le dogme religieux de M. de Lamennais. Il introduit dans le christianisme une théorie savante et quelquefois bizarre, comme par exemple lorsque, décomposant la Trinité en puissance, en intelligence et en amour, il prétend en déduire le système entier des choses, et retrouver l'amour jusque dans le calorique, l'intelligence dans la lumière, et la puissance dans le magnétisme ou l'électricité. Déjà, dans l'*Esquisse d'une philosophie*, il aboutit scientifiquement à la négation du péché originel et de l'incarnation. Mais il a reconnu

1. Il est assez difficile aujourd'hui de se procurer les œuvres complètes de Lamennais. Mais la librairie Picard (place Saint-André-des-Arcs, 11) met en vente un certain nombre de ses ouvrages : l'*Esquisse d'une philosophie*, *Amscharpands et Darvands*, *Discussions critiques et Pensées diverses sur la religion*, *De la société première et de ses lois*, *le Livre du peuple*, *une Voix de prison*.

lui-même que sur ce point son exposition est incomplète et enveloppée; il se réservait de l'éclaircir et de l'achever dans une troisième partie de l'*Esquisse*, où il devait traiter de la société. Jamais cette troisième partie n'a été publiée, et je ne sais même pas si elle est écrite. Mais M. de Lamennais en a donné le sommaire dans le petit livre *De la Religion*, et c'est là, c'est dans le chapitre décisif intitulé *du Christianisme*, qu'il faut chercher sa profession de foi. Il nie en termes formels la chute de l'homme, et, par suite, l'incarnation, la rédemption, la divinité du Christ. Il nie les mystères et les sacrements. Il nie les peines éternelles; en un mot, il nie tout l'ordre surnaturel, qu'il accuse d'être la source de toute erreur et de toute obscurité. M. de Lamennais est-il donc un déiste? Non; car, dans la préface même de cet ouvrage, il attaque le déisme et la religion naturelle, qui, selon lui, relèguent Dieu loin de l'homme et du monde dans une oisiveté pareille au néant, et il a dit ailleurs, en empruntant un mot de Schelling : « Le déiste est un athée poltron[1]. » Ni catholique, ni protestant, ni déiste, ni athée, qu'est donc M. de Lamennais? Il est le prophète d'une troisième évolution du christianisme, qui compte déjà deux révélations, celle de Moïse et celle de Jésus-Christ, et qui dans un temps indéfini doit en recevoir une nouvelle, afin de se plier avec plus de souplesse au progrès de l'humanité. M. de Lamennais annonce avec magnificence les admirables destinées que cette révélation plus parfaite apportera au genre humain. On dirait que, semblable à Moïse, il aperçoit de loin les coteaux de cette terre promise « où, dit-il, le peuple se reposera au sortir du désert, en redisant à nos neveux, d'âge en âge, les noms de ceux dont la voix encourageait leurs pères pendant le voyage. » Ne demandez pas à M. de Lamennais quelle est

1. *Pensées diverses*, p. 123.

cette terre de félicité, quelles sont ces idées nouvelles qui doivent mettre le genre humain en possession de la vérité, de la paix et du bonheur. Ne lui demandez pas comment s'opérera cette transformation dernière du christianisme au sein de l'humanité : « Nul ne saurait le prévoir, répond-il; ce sera d'abord comme un point qu'à peine on apercevra, une faible agrégation dont on se rira peut-être. Peu à peu ce point s'étendra, cette agrégation se dilatera, on y affluera de toutes parts.... l'humble plante deviendra un arbre dont les rameaux couvriront la terre, et sous le feuillage duquel viendront s'abriter les oiseaux du ciel[1]. » Toujours des prophéties, toujours des images, toujours le vague et l'inconnu. Ce sont des aspirations perpétuelles; ce n'est jamais une doctrine véritable. Quand on lit les derniers écrits de M. de Lamennais sur la religion, comme ses écrits sur la politique, la seule impression qui reste au fond de l'esprit, c'est l'image d'un homme debout sur des ruines au milieu des ténèbres, l'œil tourné vers l'avenir, et annonçant d'une voix fatidique le lever douteux d'une confuse aurore.

Je m'arrête. Je ne suivrai pas M. de Lamennais, ni jusque dans le journal fondé par lui après 1848, et où il osait écrire ces terribles phrases sur les *âmes cadavéreuses*, qu'un critique avait naguère le triste courage d'admirer, ni sur les bancs de la Constituante. Sa renommée révolutionnaire l'y avait poussé. Son orgueil y souffrit, comme il souffrait partout. Nommé l'un des premiers membre du comité de Constitution, il s'en sépara le jour où l'on ne voulut pas accepter toute faite la Constitution qu'il avait apportée dans sa poche. Il vécut plusieurs années encore, dans quelle tristesse, dans quelle amertume, on peut en juger en lisant les pages désolées où dès longtemps auparavant il racontait l'état de son âme dans la dernière partie de sa vie.

1. *Affaires de Rome*, p. 302.

Quels sombres retours sur lui-même! Quelle peinture lugubre de « l'aridité de son âme, que rien ne rafraîchit, que rien ne rassérène, ni le soleil, ni le chant de l'oiseau, ni le bourdonnement de l'insecte sur l'herbe! » « Mon âme, pourquoi es-tu triste? s'écriait-il sans cesse. Mon âme, pourquoi pleures-tu? » Et plus loin : « Laissez, laissez pleurer ceux qui n'ont pas de printemps. » Il appelle la mort, « la douce mort. » Il décrit admirablement « ce poids de la solitude et des angoisses qui n'ont pas de nom, cette défaillance de la vie où l'on dirait que le temps s'épaissit et peut à peine couler[1]. » M. de Lamennais est tout entier dans ces pages. Il a pris désormais pour devise un vers d'Horace qu'il altère pour en aggraver le sens :

Oblitus omnium, obliviscendus et illis.

Ainsi mourut « silencieusement assis au milieu de douleurs souterraines[2], » dans la mélancolie et dans la solitude, l'homme dont les commencements avaient été si heureux. La vie de M. de Lamennais, pour lui appliquer une de ses images, c'est une de ces vallées étroites et longues qui commencent par un beau ciel, par un sol fécond et par la verdure, et qui finissent par des nuages sombres, par un sable aride, par des rochers mornes et des arbres déracinés. Ainsi disparut de la terre cet homme né pour être grand; ce rare esprit victime de sa force aveugle mise au service d'un faux principe; ce prêtre qui n'a été qu'un sectaire et un sectaire sans dogme; ce philosophe qui n'a été qu'un rêveur, ce journaliste qui n'a été qu'un pamphlétaire, ce politique qui n'a été qu'un démagogue. Il n'y a en lui de gloire véritable que celle du grand écrivain; encore ce grand écrivain n'est trop souvent qu'un déclamateur, et en respectant dans M. de Lamennais

1. *Pensées diverses*, p. 253, 256, 270, 271. — 2. *Ibid.*, p. 255.

l'un des plus beaux présents que Dieu puisse accorder à l'homme, l'éloquence, on est forcé de condamner l'usage déplorable que souvent il en a fait.

(*Journal des Débats*, 23 mars et 6 avril 1854.)

OEUVRES COMPLÈTES DE CHARLES DE BERNARD,

11 volumes in-18, 1854.

Pourquoi le roman, si aimé parmi nous, ressemble-t-il à ces personnes d'esprit charmant et de conduite légère, qui inspirent plus de goût que d'estime ? Le roman est partout bienvenu; on le reçoit chez soi, on le fête, on ne le considère pas. La faute en est sans doute au roman lui-même, qui a fait à peu près tout ce qu'il a pu pour se perdre de réputation. Mais les plus grands coupables, ce sont les romanciers. Le roman est un genre littéraire excellent : il est amusant comme la comédie ; il pourrait, s'il voulait, être sérieux comme l'histoire. L'histoire raconte les actions des hommes qui résultent de leurs passions ; le roman peint les passions, mobiles de la conduite humaine : il y a certainement autant de mérite à bien analyser les causes qu'à bien décrire les effets. La peinture de la vie, que le roman se propose, n'est donc pas mauvaise en soi : ce sont les peintres qui, en général, ne valent rien ; la plupart ne peignent que le mal, non parce qu'ils préfèrent le mal, mais parce qu'ils ignorent le bien. Ils ont mal vécu : ils racontent ce qu'ils ont vu, et quelquefois ce qu'ils ont fait, c'est tout simple. S'ils vivaient bien, leurs peintures seraient bonnes, parce qu'ils peindraient le bien et le sauraient peindre. Mais, dit-on, le roman a

besoin du mal pour vivre ; on ne fait de roman qu'avec le désordre, qu'avec les aventures et le vice ; il n'y a pas de roman possible avec une vie bien réglée, des caractères absolument droits, des actions parfaitement vertueuses. On se trompe : on fait des romans avec des passions, et on peut mettre des passions très-violentes dans des cœurs très-purs. On fait des romans avec le malheur, et on peut rendre malheureux de très-honnêtes gens, qui exciteront l'intérêt le plus tendre. On a même le droit de faire de bons romans avec le vice, pourvu que le vice n'ait pas l'insolence de se poser en vertu, et qu'il soit puni comme il le mérite. *Manon Lescaut*, le roman du vice, est un beau livre, sans doute; *la Princesse de Clèves*, le roman de la passion dans les cœurs honnêtes, me paraît un plus beau livre ; *Paul et Virginie*, le roman du malheur souffert par deux âmes pleines d'honneur et de grâce, est, à mon avis, le chef-d'œuvre des romans français.

En Angleterre, les romans ont une bonne tenue et jouissent d'une considération qui leur manque en France : c'est qu'ils sont écrits par des gens du monde, quelquefois même par les grands seigneurs les mieux placés dans l'opinion. En Amérique, les romans, composés par des épouses et des mères méthodistes, atteignent à la perfection morale en effleurant l'ennui. En France, ils sont amusants, faux et dangereux, parce qu'ils sont improvisés par des conteurs de beaucoup d'esprit, qui contemplent la société française des fenêtres de la bohème, et qui se mettent eux-mêmes dans leurs livres avec leurs caractères, leurs mœurs, leurs aventures et leurs amis, comme si leur monde était le monde, comme si leur vie était la vie. Je ne voudrais pas commettre une impertinence; mais enfin, sauf quelques exceptions qui font honneur au roman, il est vrai de dire que le personnel des romanciers est presque entièrement à créer. Ce devrait être l'affaire de l'opinion

publique, qui, en se montrant plus sévère, obtiendrait facilement que l'un des plus beaux genres de littérature fût en de meilleures mains. Je ne demande pas que le roman soit une sorte de fonction aristocratique et patriarcale exercée par les gentilshommes, les pères de famille et les bons maris; je voudrais seulement que la vie des écrivains qui peignent la vie fût régulière, que le monde où vont les écrivains qui décrivent le monde fût l'honnête et le vrai, et je suis sûr que leur succès n'en souffrirait pas. Des hommes instruits, spirituels, bien élevés, de bonne compagnie, qni s'adonneraient au roman sans vouloir battre monnaie, relèveraient singulièrement ce genre littéraire dans l'opinion, et feraient leur chemin auprès des lecteurs de choix, sans intrigue et sans fracas, par le seul empire du talent et du bon goût. Je ne veux pour exemple que Charles de Bernard. Certes, ce n'était pas un saint, ni même ce qu'on appelle un sage : il ne professait pas des principes très-austères, et j'aurais même à lui reprocher, en matière de morale, quelque chose de plus que de l'indifférence. Mais il respectait toutes les bienséances, il avait l'élégance et la distinction : aussi, nul n'a été plus cher que lui, pendant sa vie, à ce public délicat qui autorise tant de liberté sous l'étiquette de la décence, et qui permet de tout dire pourvu que tout soit bien dit; et voilà qu'après sa mort son souvenir, réveillé par de fidèles amis, refleurit avec une vivacité nouvelle, et trouve le public plus favorable que jamais; ses œuvres, réunies et publiées de nouveau par un éditeur habile, sont dans les mains de presque toutes les femmes qui aiment l'esprit, et surtout l'esprit de leurs ennemis, car les femmes sont généreuses : ce sont elles qui ont fait le succès de Charles de Bernard, un des calomniateurs qui ont dit le plus de mal d'elles avec le plus de grâce. Parlons donc de Charles de Bernard; son nom, aimé du *Journal des Débats*, où il

brillait il y a quelques années, et de plus en plus adopté par le public à mesure que le temps, qui renverse les réputations factices, affermit la sienne, son nom rappelle un caractère honorable et un beau talent, auquel le temps seul a manqué pour accomplir toutes ses promesses.

Mon dessein n'est pas de raconter la vie de Charles de Bernard, ni ses premiers essais dans la poésie et dans la critique ; on trouvera sur ce sujet beaucoup de détails intéressants dans l'élégante notice de M. de Pontmartin ; je me propose seulement d'examiner ses romans, c'est-à-dire les titres véritables qui lui assignent une place si élevée dans la littérature contemporaine ; et, comme il est impossible dans cette étude rapide de les passer tous en revue, encore moins d'en parler en détail, je voudrais en indiquer l'esprit et signaler les qualités particulières qui forment l'originalité de Charles de Bernard.

Son premier mérite, c'est le bon sens, et l'on reconnaît en lui l'homme sensé, non-seulement à la justesse ordinaire de ses idées et de son style, mais aux limites prudentes où il s'enferme, et au théâtre qu'il se choisit. Dans un temps où le roman a pris autant d'espace qu'il a dévoré de talent, Charles de Bernard a su, pour emprunter le mot de La Bruyère sur Segrais[1], « faire des romans qui ont une fin. » Dans un temps où l'auteur le plus myope de quelque nouvelle en dix volumes embrasse d'un coup d'œil l'horizon tout entier de la vie sociale, depuis le premier salon jusqu'à la dernière échoppe, et barbouille le panorama de la société française, Charles de Bernard a circonscrit son domaine et s'est imposé des bornes d'où il ne s'écarte pas. Ce n'est pas un écrivain naïf, spontané, qui s'abandonne à l'inspiration, au caprice, et qui court devant lui sans savoir où il va ; c'est un esprit réfléchi qui a médité sur

1. La Bruyère, discours de réception à l'Académie française.

son art et sur lui-même, qui connaît sa force et sa faiblesse, et qui, avant de s'embarquer dans un sujet, peut dire, comme le roi Mithridate :

Je sais tous les chemins par où je dois passer.

Charles de Bernard se sentait assez inventeur pour ne pas juger toute sa vie les inventions des autres ; il abandonna la critique et se fit romancier. Il ne se trouvait pas assez d'imagination pour créer ces immenses machines romanesques renouvelées de Mlle de Scudéri, et pour deviner toutes les parties du monde qu'il ne connaissait pas ; il eut assez de sagesse pour prendre de petites toiles, et assez de conscience pour n'y représenter que le coin de la société qu'il avait vu. Issu d'une famille noble, mais non pas de la première noblesse, élevé et placé pendant toute sa vie sur les confins de l'aristocratie du second rang et de la bourgeoisie, il s'attacha surtout à peindre tantôt le monde bourgeois, tantôt le demi grand monde, évitant de monter trop haut et de descendre trop bas. Sauf en quelques occasions assez rares, où il a mis en scène la chaumière et la boutique, son théâtre accoutumé, c'est un salon où se rencontrent des bourgeois à leur aise, des fonctionnaires d'un ordre honorable et des gentilshommes de seconde volée. Charles de Bernard est, on peut le dire, le romancier de la petite noblesse et du tiers état : aussi me paraît-il difficile de le comparer à Balzac, dont le domaine est plus étendu, dont l'observation est bien autrement vaste et profonde. Balzac a tout vu et tout représenté, Paris et la province, la ville et la campagne ; il a peint, avec une variété infinie de traits et de tons, la Révolution, la Restauration, la monarchie de Juillet, la paix et la guerre, la vie politique, la vie militaire, la vie ecclésiastique. Toutes les classes de la société, tous les états, toutes les fonctions, tous les métiers figurent dans l'appareil compliqué de ses romans,

depuis le paysan jusqu'à l'homme d'État, depuis l'ouvrier jusqu'au millionnaire, depuis le voleur jusqu'au préfet de police, depuis la courtisane jusqu'à la duchesse. On y rencontre tous les caractères, depuis les plus vulgaires jusqu'aux plus fantastiques, jusqu'à ce personnage moitié femme et moitié ange, Séraphita-Séraphitus; toutes les passions, jusqu'aux passions inouïes et innommées; tous les âges, depuis les quatre âges décrits par la littérature classique, jusqu'à cet âge spécial inventé par Balzac, l'âge de la femme de trente ans. De même que Balzac a cherché à tout comprendre dans l'étendue de son regard, il a prétendu tout pénétrer par sa profondeur. Il ne s'arrête jamais aux surfaces, il descend dans les doubles fonds; il en invente quand il n'y en a pas; il creuse des puits pour le seul plaisir de travailler comme un mineur, et c'est souvent de dessous terre qu'il observe la société : de là ses imaginations qui tournent au rêve et à la fantasmagorie; de là ses descriptions poussées jusqu'à l'impossible, et ses portraits dessinés à la loupe; de là tant d'inventions forcées au milieu de vues si profondes et de découvertes si vraies, tant de personnages imaginaires et monstrueux au milieu d'êtres si bien conçus et si vivants; de là tant d'œuvres destinées à mourir à côté de créations impérissables; de là enfin, dans son style, tant d'archaïsmes violents et de nouveautés barbares parmi d'éclatantes beautés : car, comme il avait voulu plonger au fond du cœur humain et en arracher des secrets inconnus, il avait tenté de descendre dans les entrailles de la vieille langue française, et il l'avait remuée jusqu'à la lie, en faisant jaillir de ses profondeurs quelques perles toujours brillantes, enfouies dans la fange d'un idiome informe et oublié.

Charles de Bernard, je le répète, n'a ni cette puissance ni cette ambition. Enfermé dans un salon demi-bourgeois,

demi-aristocratique, il étudie les mœurs de la classe qui règne et de la classe qui boude sous le régime constitutionnel de Juillet. Il était, dit-on, légitimiste; mais qu'on ne le prenne pas pour un de ces paladins de la légitimité dont le symbole de foi comprend le culte passionné de l'autel, l'idolâtrie du trône de saint Louis, et la superstition de la noblesse. En matière de gentilhommerie, Charles de Bernard, tout gentilhomme qu'il était, n'affichait pas de préjugés. C'est lui qui a prêté ce mot libéral à l'un de ses personnages les plus sensés, un vieux baron qui descend des croisades : « Un bourgeois jeune, honnête et plein de talents vaut tous les gentilshommes du monde. » Quant à sa dévotion au drapeau blanc, elle ne l'a pas empêché d'écrire dans le *Journal des Débats*. Il semble même, à regarder de près, qu'en politique Charles de Bernard croyait plus aux intérêts qu'aux principes. Dans ses esquisses de mœurs parlementaires, un peu vieillies aujourd'hui, on trouve partout la trace d'un scepticisme qui ne va pas jusqu'à la négation brutale de la conscience, mais qui prend toutes les formes du doute froid et poli. L'idée qu'il se fait de la vie politique est bien simple. Selon lui, la carrière politique ressemble à un chemin de fer : on part de l'embarcadère de l'Opposition pour arriver au débarcadère du Pouvoir. D'abord, on roule à toute vapeur, opposition républicaine; plus tard, on tempère un peu ce premier élan, opposition dynastique; enfin, on s'approche du but, on diminue la force motrice, on ralentit sa marche, on ne vole plus, on glisse doucement, lentement, *smorzando*, et l'on finit par s'arrêter, sans secousse et sans choc, au banc ministériel : telle est l'idée que Charles de Bernard se fait de la vie politique. Non qu'il expose en son nom cette profession de foi hasardée, il la prête à un personnage assez misérable d'un de ses romans; mais il laisse entendre que c'est là le *credo* murmuré tout bas soir

et matin par beaucoup d'honnêtes gens qui chantent à tue-tête les litanies de la probité et de la vertu. A l'ambitieux sans conscience il n'oppose pas le type de l'homme convaincu, sacrifiant tout à son opinion; c'est qu'il ne croit guère à la conviction. Il n'a pas plus d'optimisme en politique que de ferveur en religion. En effet, son respect pour l'autel, quelquefois insuffisant, n'a pas préservé sa plume de plaisanteries fort peu dévotes; elles s'en échappent avec une intrépidité et une légèreté voltairiennes, et ne sentent pas moins leur vieille gaieté gauloise que les vers de Béranger le plus vertement incriminés aujourd'hui par des juges scrupuleux qui, cependant, admirent Charles de Bernard sans réserve et sans remords. Le curé Dommartin, du *Gentilhomme campagnard*, est un portrait d'ecclésiastique bigot, ambitieux, hypocrite et rampant, qu'un fils des croisés n'aurait pas tracé. Il ne faut donc pas se faire illusion sur la pureté monarchique et religieuse de Charles de Bernard. S'il est légitimiste, il l'est surtout par tradition de famille; s'il est catholique, c'est un de ces catholiques d'imagination à la manière de Balzac, qui s'est cru toute sa vie, avec une admirable naïveté, catholique et légitimiste, et qui était légitimiste comme Lafayette, catholique comme Rabelais.

Charles de Bernard, avec un tour d'esprit naturellement sceptique, peu de passion et nul enthousiasme, n'était guère exposé à tomber dans la chevalerie et dans le fanatisme politique : rien n'est plus tempéré et plus inoffensif dans ses romans que son goût pour la légitimité. Il s'y abandonne innocemment, en raillant la Charte de 1830, le régime parlementaire, les apprentis orateurs, les tribuns en herbe, et en prêtant à ses bourgeois quelques ridicules, à ses gentilshommes beaucoup d'esprit et de vertu. Des rentiers menés par leurs femmes, des propriétaires étroits, secs et positifs, en contraste avec des artistes spirituels et

généreux, des fonctionnaires intrigants, courtiers d'amour et courtiers d'élections, des députés, cousins germains des députés-girouettes de M. Scribe, des Égéries politiques, sœurs jumelles de *Césarine* dans la *Camaraderie*, des galants sur le retour et des vieilles filles à marier, des coquettes qui trompent leurs maris avec une aisance exquise et un sans-façon supérieur, des beaux fils du café de Paris et du balcon de l'Opéra, des douairières rusées comme Machiavel, de vieux marquis gris-pommelés, esprits goguenards et cœurs d'or, çà et là quelques personnages épisodiques d'aigrefins et de traîtres qui tournent un peu trop à la charge ou au mélodrame, comme le rapin Marillac, les escrocs Langerac, Blondeau et Laboissière, le voleur Bancroche et le traître Lambernier, voilà en raccourci la société qu'on trouve dans les romans de Charles de Bernard. Sur ce fond limité se détachent trois ou quatre caractères tracés avec plus de relief : M. Chevassut, l'homme sérieux; Mme de Flamareil, la femme de quarante ans; M. Groscassand, de la Gironde, Gerfaut, le commandant Garnier, etc. Mais comme, tout en aimant beaucoup Charles de Bernard, je ne me pique pas d'idolâtrie, j'avouerai sans peine que la plupart de ces personnages ne sont que des esquisses bien indiquées. Il ne s'attachait pas à creuser ses caractères, pas plus qu'il ne s'appliquait à voir de haut et de loin : il a la justesse du coup d'œil et la finesse du trait, il n'a pas l'étendue et la force. A la rigueur même, en considérant quelques-uns de ses personnages moins heureusement réussis, on pourrait lui appliquer le jugement qu'il a lui-même porté sur M. de Latouche. Son esprit ressemble quelquefois à une glace sans tain; les objets extérieurs pénètrent le verre sans trouver la couche de métal, et leur reflet mal arrêté n'offre qu'une forme fugitive et que des contours indécis. Si l'on veut mesurer la distance qui le sépare de Balzac dans l'expression des caractères, que l'on

compare la vieille fille de Charles de Bernard, Mlle du Boissier, avec celle de Balzac, Mlle Cormon. Voilà pourquoi je préfère aux romans de Charles de Bernard, au *Gentilhomme campagnard*, au *Beau-Père*, et à *Gerfaut* lui-même, ses simples nouvelles, *la Femme de quarante ans*, *la Rose jaune*, *le Paratonnerre*, *la Cinquantaine*. Ce sont de petits chefs-d'œuvre du plus grand prix. Dans ces cadres restreints, si bien proportionnés à sa manière, un mot, un titre (et les titres de Charles de Bernard sont en général très-heureux) lui suffit pour trouver une situation qui devient à elle seule une nouvelle tout entière. Ainsi dans *le Pied d'argile*, dans *le Paratonnerre*, dans *la Chasse aux amants*. Quand il prend des cadres plus étendus, il lui faut quelque effort pour les remplir. Comme il a plus d'esprit que d'imagination, il n'est guère inventif que dans les détails, et alors il remplace par des épisodes d'une nécessité contestable et par les longueurs d'un dialogue toujours spirituel cette variété d'événements et ces développements de caractères que les romanciers plus créateurs ont toujours à leur disposition. Dans *le Gentilhomme campagnard*, où Charles de Bernard emploie un demi-volume à raconter l'arrivée de M. de Châteaugiron dans son château, on s'amuse sans doute à cette description plaisante du village et de ses habitants, mais on sent qu'on s'amuse aux bagatelles du sujet. Heureusement le style de Charles de Bernard, toujours vif et piquant, cache les lenteurs de sa pensée. Inférieur à Balzac par tant de côtés, l'auteur du *Paratonnerre* est plus correct et plus élégant que lui, de meilleur goût et de meilleur ton; il n'aspire pas à renouveler le français, il n'affecte pas de se créer un vocabulaire; il parle avec distinction la langue de tout le monde; il prodigue les comparaisons brillantes et imprévues, les allusions spirituelles, les souvenirs classiques bien amenés. Je ne lui ferai que deux reproches : le premier, c'est d'abuser de la périphrase jusqu'à tomber

dans le provincialisme, et de dire par exemple, au lieu de *notaire : Ce respectable praticien.* Le second, c'est de trop aimer les images industrielles et scientifiques et de tomber par là dans l'euphuisme moderne, plus insupportable, à mon gré, que celui de la cour d'Élisabeth : car enfin, au XVIe siècle, on n'abusait dans le langage que des objets agréables de la nature, des étoiles, des rossignols et des roses, tandis que notre euphuisme à nous est gourmé, pédant, hérissé de science; il tire toutes ses douceurs des professions industrielles et toutes ses grâces de la géométrie. Je crains bien, à ce point de vue, que l'Exposition universelle, en accumulant sous nos yeux une foule de prodiges nouveaux, n'introduise dans notre langue de nouvelles métaphores savantes, beaucoup moins aimables que les images classiques, ces fleurs naturelles de l'imagination naïve des anciens; je crains que l'année 1855 ne devienne une date néfaste dans les annales de la langue française, et qu'à la suite de cette immense exhibition de produits on ne voie s'épanouir dans le langage toutes sortes de nouveautés métaphoriques issues des ateliers, qui donneront de grands soucis dans quelques centaines d'années aux rédacteurs futurs du Dictionnaire historique de l'Académie. Charles de Bernard est quelquefois tombé dans le néologisme scientifique, déjà fort en vogue de son temps; mais il en tire des effets piquants, et d'ailleurs ce n'est chez lui qu'un accident de diction, et non pas un système comme chez Balzac. Enfin, pour me résumer, il ne faut pas comparer Balzac et Charles de Bernard; l'un est un grand romancier, l'autre n'est qu'un romancier charmant. Balzac ressemble à un fleuve limoneux qui coule à pleins bords et qui, dans son cours immense, réfléchit les villes et les campagnes, les paysages les plus tristes et les sites les plus terribles, la chaumière et le palais, la masure avec sa misère, le bouge avec ses hontes, l'hôtel opulent avec ses vices et ses dou-

leurs. Il ne manque que la maison honnête avec ses vertus et son bonheur. Charles de Bernard est une rivière qui promène à travers un parc ses eaux claires et peu profondes, et reflète une villa bourgeoise ou aristocratique, avec des gazons, des corbeilles de fleurs et des massifs de verdure, où se confient et se divulguent de tendres secrets, où se nouent et se dénouent de légères amours.

Toutefois il est un côté par où Charles de Bernard ressemble à Balzac, c'est par son scepticisme à l'endroit de la vertu des femmes. Le personnage féminin qu'il peint avec prédilection, ce n'est ni la jeune fille ingénue, ni la femme honnête, ni la femme entraînée par la passion; il n'y a guère dans tous ses romans que deux ou trois jeunes filles qui méritent ce nom, et encore sont-elles passablement avancées; je n'y rencontre que deux ou trois femmes fidèles, et quant à celles qui ne le sont pas, ce n'est presque jamais un amour violent qui les a perdues. Charles de Bernard, esprit un peu sec, incrédule et moqueur, évitait naturellement de peindre la passion et la naïveté.

La femme qu'il met continuellement en scène a beaucoup d'esprit et peu de cœur, de l'ambition, de la coquetterie, de l'aplomb, de l'intrigue et peu de principes : jeune, elle prend des amants; mûre, elle fait son mari député, elle a un salon politique, du crédit, des courtisans ; ou bien elle donne dans le bel esprit, reçoit une cohue de grands hommes inédits, et, pour imiter Mme Geoffrin et ses *bêtes*, elle fait pâturer à sa table une espèce de ménagerie littéraire de poëtes et de prosateurs domestiques; douairière, elle a des amis dans tous les partis, elle est liée avec le ministère et le faubourg Saint-Germain; elle protége, elle patronne, elle sollicite, elle tire les vieilles filles de la géhenne du célibat, et quand elle a mis une guirlande de fleurs d'oranger sur une tête deux fois majeure, elle est plus fière que Louis XIV quand il a couronné Philippe V. Ce sont là

les derniers moments de sa maturité ; elle réserve pour son déclin la médisance, le jeu et la dévotion, ces trois vertus théologales des vieilles femmes.... (Ces paroles irrévérentes sont une citation.) Voilà la femme dans Charles de Bernard. Le mari qu'il lui donne est le plus souvent (j'excepte M. de Châteaugiron, M. Colonge et quelques autres) un personnage débonnaire qui la laisse régner et gouverner, « comme font tous les gens d'esprit, » dit assez témérairement l'auteur (je ne sais en vérité où il a pris cela). Ce mari a généralement fait des folies dans son jeune temps : car ce qu'on ne trouve presque jamais chez les romanciers, c'est un homme qui avant son mariage n'ait pris la femme de personne, et qui marié ne laisse pas prendre la sienne; il se ride, il perd ses cheveux, il prend du ventre, il porte des lunettes, à travers lesquelles il cesse de voir ce qui se passe chez lui; enfin il se dépouille peu à peu des derniers oripeaux de don Juan pour revêtir l'uniforme complet de de Géronte et de Georges Dandin. L'amant est le plus souvent un de ces princes de la jeunesse qui ont plus de vanïté que d'amour, et qui séduisent une femme pour l'inscrire sur leur liste, aussi longue que celle que déroule Leporello; c'est quelquefois un roué quadragénaire, blanchi sous le harnais de la galanterie, consommé dans la stratégie amoureuse, emportant une femme d'assaut quand elle ne se garde pas ou quand elle est mal gardée, et en cas de défense, l'assiégeant avec la patience et la ruse des Grecs devant les murs de Troie. Voilà les trois personnages que Charles de Bernard met presque toujours en présence. La donnée de ses récits ne varie guère, comme on voit; le dénoûment, pas davantage : le romancier prend toujours la femme quelque temps avant la faute, il la pousse tout doucement et par mille petits chemins au bord du précipice, et baisse le rideau ; on devine la chute, on l'entend pour ainsi dire, on ne la voit pas. Mais où Charles de Bernard

ne se ressemble jamais, où il est inépuisable et où il déploie une vraie fécondité d'invention, c'est dans les moyens de séduction qu'il imagine, c'est dans les combinaisons galantes que ses héros improvisent, c'est dans les mille et une comédies d'amour qu'ils jouent pour écarter des rivaux, pour isoler la femme et pour triompher. De telles représentations seraient effrayantes si le mari se défendait bien; heureusement il se défend toujours mal; on a la consolation de pouvoir se dire, sans aucune vanité : « A sa place, je verrais plus clair et j'agirais mieux, » et la cause du mariage est sauvée par cette exception préalable qu'on a soin de faire en faveur de soi-même. De plus, comme le romancier a l'habitude, ainsi que ses confrères, de prendre d'une main un être plein de grâce, de distinction, d'esprit et de beauté, et, de l'autre, une créature vulgaire, laide, brutale et bornée, pour les unir par le sacrement du mariage, cette manière traditionnelle d'appareiller des contrastes laisse la porte ouverte à un argument tout simple et tout naturel : c'est qu'il y a quelque chance de salut pour quiconque n'est ni un imbécile ni un tyran. Voilà les ressources de raisonnement qui restent à quiconque lit Charles de Bernard, avant ou après le mariage, et qui empêchent ses romans si spirituels d'être tout à fait affligeants pour la famille et pour la société.

Mais rien ne les préserve ni ne les excuse d'être médiocrement moraux. Seulement il faut distinguer, ce me semble, en matière d'immoralité : il y a l'immoralité implicite et dogmatique qui prêche contre la famille et contre le mariage; il y a l'immoralité implicite qui ne plaide pas, mais qui raconte et qui laisse le lecteur conclure, en ayant soin de raconter de telle façon que la conclusion soit défavorable au sacrement. La première de ces deux immoralités fait plus de bruit; aussi a-t-elle été préférée par plusieurs de nos romanciers. La seconde plaît mieux aux esprits peu

candides sans doute, mais encore délicats, qui ne veulent ni violer ouvertement les bienséances par le scandale, ni blesser l'opinion par des paradoxes effrontés. Telle est l'immoralité décente de Charles de Bernard, qui avait trop d'esprit pour plaider contre le mariage, mais trop de pessimisme pour ne pas faire conclure contre lui. Avec beaucoup de politesse, d'élégance et de belles manières, il s'arrange toujours de façon qu'au bout de son histoire la femme a trompé le mari, sans qu'on plaigne le mari, sans qu'on blâme trop la femme; et le narrateur se lave les mains entre les justes, avec une parfaite sérénité de conscience, le sourire sur les lèvres, comme un expert assermenté qui a étudié la matière et qui, appelé en témoignage, a dit ingénument la vérité.

L'a-t-il dite en effet? J'en doute pour ma part; je suis convaincu que la postérité de Philémon et de Baucis n'est pas encore éteinte. Il existe authentiquement un nombre très-honorable de femmes fidèles et de maris épargnés, que le roman supprime d'un trait de plume, par la raison bien connue que les peuples heureux n'ont pas d'histoire. Aussi je doute que Charles de Bernard soit un des romanciers les plus vrais, comme l'affirment certains moralistes qui passent pour connaître le monde et qui sont d'ailleurs célibataires. Mais ce qui est incontestable, c'est qu'il est un des ennemis les plus ingénieux, les plus amusants et les plus distingués que le mariage ait rencontrés depuis qu'on se marie et qu'on lit des romans.

(*Journal des Débats*, 3 juin 1855.)

CONTES,

par M. Alfred de Musset.

Il y a en ce moment une belle place à prendre en France, une place qui peut donner la gloire, l'influence et même la fortune : celle de grand poëte, j'entends de grand poëte en activité de service, car pour des grands poëtes retirés de la poésie, nous n'en manquons pas. Mais celle de poëte qui chante est vacante depuis longtemps déjà par le silence des anciens titulaires. L'un jouit en paix, dans la retraite, de la vieillesse d'Anacréon, après en avoir eu la grâce et la philosophie, et achève, dit-on, des Mémoires où les contemporains sont chansonnés en prose ; un autre, promenant sur les grèves les douleurs et les rêveries de l'exil, murmure des chants solitaires que le bruit de l'Océan empêche d'arriver jusqu'à nous; un autre feuillette d'une main rapide les annales de la France et de l'Orient, et improvise l'histoire des peuples sous les yeux étonnés de cette pauvre Clio. M. de Musset enfin, que l'avénement de M. Victor Hugo et de M. de Lamartine à la vie politique avait laissé le plus en vue sur la scène littéraire, et qui durant l'interrègne avait fait succéder à leur royauté une sorte de régence un peu folâtre, assez analogue, en poésie, à celle de Philippe d'Orléans en politique; M. de Musset, dont la popularité tardive avait fini par passer de l'École de droit dans les boudoirs, des boudoirs dans les salons, et par se concilier toutes les classes, tous les âges et tous les publics, semble à son tour avoir abdiqué la poésie. Non qu'il ait été, comme ses prédécesseurs, arraché aux Muses par la politique : la politique n'a plus de ces convoitises, elle ferme plutôt sa porte à la littérature qu'elle n'envahit son domi-

cile, et nous n'aurons plus de quelque temps sans doute le spectacle de ces enlèvements qu'elle consommait sur la personne des grands écrivains. Mais M. de Musset, jeune encore, se repose. « Vous reposer ! disait le grand Arnauld à Nicole, découragé par la persécution, n'avez-vous pas l'éternité pour vous reposer ? » M. de Musset n'est pas Nicole, et il ne conviendrait pas de lui appliquer la parole d'Arnauld dans toute sa pieuse gravité. Mais, pourrait-on lui dire, vous vous reposez, et vous avez l'infini devant vous ; je veux dire cette infinie variété de genres où M. de Musset a porté des qualités si diverses et obtenu des succès si brillants, la poésie amoureuse, la poésie lyrique, l'élégie, le conte en vers, sans parler, pour la prose, de la nouvelle, du proverbe et du roman. M. de Musset, en effet, par une sorte d'ubiquité bien rare, s'est montré à peu près sur tous les points du domaine littéraire et y a fait grande figure. On l'a vu d'abord, hardi comme Chérubin, chanter des sérénades sous le balcon des marquises de la Catalogne ; on l'a vu, entouré de Mardoche, de Raphaël, de Frank, de Ninette et de Suzon, se donner nonchalamment le spectacle dans un fauteuil ; il a été l'amant plaintif et désespéré des *Nuits*, le rêveur éloquent et malade qui jetait au monde les blasphèmes de *Rolla* et *la Confession d'un enfant du siècle* ; le satirique qui, dans un jour de verve, a égalé Regnier ; le petit-maître dont les sonnets et les madrigaux ont effacé la gloire pâlie de Bernis et de Boufflers, le parrain jovial et fin de *Simonne*, qui, de loin, avait l'air d'un petit-cousin de La Fontaine ; l'auteur sémillant des *Proverbes*, qui ressemblait à un arrière-neveu de Marivaux. Toutes ces routes, tous ces sentiers de l'art, sévères ou fleuris, où il a cueilli des couronnes et des bouquets, sont encore ouverts devant lui. Il n'a qu'à se lever, qu'à marcher, qu'à continuer sa moisson d'épis mûrs ou de bluets ; mais il reste paresseusement assis sur le bord du chemin, sa lyre

muette à ses pieds, comme le berger assoupi de La Fontaine :

Son chien dormait aussi, comme aussi sa musette.

On dirait qu'il a clos lui-même sa vie littéraire, qu'il a dit, comme Auguste, en fermant ses rideaux : *Fabula acta est*, et qu'il est entré déjà dans la postérité. C'est à peine si de temps en temps il rouvre la paupière, soit pour écrire d'une main insouciante quelques pages nouvelles comme *la Mouche*, soit pour rassembler quelques pierres précieuses éparses dans les Revues, *le Merle blanc*, *Mimi Pinson*, et les *Lettres sur la Littérature*, qui n'avaient pas encore pris place dans ses Œuvres complètes. Le volume récemment publié se compose de ces *Reliquiæ* si à propos recueillies par un éditeur habile, M. Charpentier, pour faire prendre patience au public jusqu'au réveil complet du berger et de sa musette. On relira presque tous ces morceaux détachés, surtout les plus anciens, avec un grand charme. Je ne veux parler aujourd'hui que des plus oubliés, les *Lettres sur la Littérature*, qui précisément méritaient le moins de l'être ; mais M. de Musset, au lieu d'y attacher son nom déjà célèbre, les avait signées Dupuis et Cotonet. La signature pour les livres est comme la naissance pour les hommes : quand on annonce dans un salon un nom historique, chacun se retourne ; quand on voit au bas d'un ouvrage un nom de l'aristocratie littéraire, on apprête son attention et son respect ; mais Cotonet a beau être le plus amusant et le plus spirituel des bourgeois de la Ferté-sous-Jouarre, on passe, sans s'arrêter et sans saluer, devant le provincial Cotonet.

Et cependant Cotonet et Dupuis, les prête-noms de M. de Musset, étaient deux hommes charmants, et leurs lettres, publiées jadis dans la *Revue des Deux Mondes*, méritaient d'être réimprimées cette fois sans pseudonyme.

On se rappelle qu'à l'époque de cette correspondance, en 1836, la France offrait un singulier spectacle. Lucien raconte que, sous le règne de Lysimaque, les habitants d'Abdère furent tous attaqués d'une fièvre violente; pendant l'accès, en proie à une monomanie dramatique, ils couraient par les rues et les carrefours en déclamant des vers de tragédie. La ville était pleine de gens pâles, maigres, exténués, qui s'écriaient en chœur :

Amour, cruel tyran des hommes et des dieux !

Dans les premières années qui suivirent la révolution de Juillet, une épidémie de ce genre semblait avoir frappé les Abdéritains de Paris : toutes les têtes étaient en feu; les idées les plus étranges voltigeaient et se croisaient dans l'air; on rencontrait à chaque pas des hommes chevelus, barbus, inspirés, proclamant sur les places publiques qui une littérature nouvelle, qui une nouvelle philosophie, qui une religion inédite, qui une politique inconnue : on eût dit qu'en se soulevant du sol pour former les barricades, les pavés avaient fait germer au soleil une moisson de prophètes et de révélateurs. C'est ainsi le lendemain des révolutions : une émeute de quarante-huit heures paraît avoir détruit l'œuvre de quarante-huit siècles, et l'on se met à recommencer l'univers en une matinée. Partout, dans les livres, dans les journaux, dans les salons, au théâtre, on se livrait des batailles philosophiques et littéraires, où se déployaient une imagination admirable et des espérances gigantesques; au fond, on ne savait pas trop peut-être pourquoi l'on se battait. Ce qu'il y avait de de moins clair, c'était, comme il arrive souvent, l'objet même de la discussion, et je trouve bien naturel l'embarras de Dupuis et de Cotonet, qui, passant un jour devant le jeu de boules de la Ferté-sous-Jouarre, et entendant un clerc d'avoué prononcer les noms de *romantique* et d'*humani-*

taire, se demandèrent avec anxiété : « Qu'est-ce qu'un humanitaire ? qu'est-ce qu'un romantique ? » Ils interrogèrent d'abord un clerc d'avoué, qui parla sans rien dire ; puis le sous-préfet, qui avait vu les *Vêpres siciliennes*, et M. Ducoudray, le magistrat, qui avait fait cadeau à Mme Ducoudray des *Méditations*, bien reliées ; et Mme Gavart, classique entêtée, qui brûla un jour ses marabouts en défendant l'abbé Delille. Les explications qu'on leur donna n'expliquaient rien ; il ne resta plus aux deux amis qu'à consulter l'oracle de Delphes, qui siégeait alors rue Saint-Benoît, à la *Revue des Deux Mondes*. Il est certain que le cas était embarrassant : il y avait tant d'espèces d'humanitaires, tant de variétés de romantiques ! Comment distinguer le vrai romantisme et la vraie humanitairerie parmi les contrefaçons ? Il y avait une humanité qui demandait le divorce, une autre réclamait l'hérédité ; celle-ci l'égalité des fortunes, celle-là la communauté des biens, telle autre la polygamie. Il y avait un romantisme qui ne parlait que de pittoresque, de poésie-paysage, de poésie-architecture, d'art ogival ; un autre mettait sur son drapeau : « A bas les unités ! » et criait : « Shakspeare fait voyager les gens de Rome à Londres et d'Athènes à Alexandrie, en un quart d'heure ; ses héros vivent dix ou vingt ans dans un entr'acte ; ses héroïnes, anges de vertu pendant toute une scène, n'ont qu'à passer dans la coulisse pour reparaître mariées, adultères, veuves et grand'mères. Voilà le romantique. Sophocle, au contraire, fait asseoir Œdipe sur un rocher dès le commencement de la tragédie ; tous les personnages viennent le trouver l'un après l'autre. Le chœur est là ; et si quelque chose cloche, s'il y a un geste obscur, il l'explique ; ce qui s'est passé, il le raconte ; ce qui se passe, il le commente ; ce qui va se passer, il le prédit : bref, il est dans la tragédie grecque ce qu'est une note de M. Aimé Martin au bas d'une page

de Molière. Voilà le classique[1]. » Un troisième personnage disait : « Regardez-moi, je suis le drame, c'est-à-dire un prêtre respectable, vêtu de blanc et de noir, riant d'un œil et pleurant de l'autre; agitant d'une main un poignard et de l'autre une marotte. C'est moi qui, après des siècles, ai marié le comique et le tragique, séparés jusqu'ici par une incompatibilité d'humeur, et le romantisme est l'enfant nouveau-né de cette union[2]. »

Au milieu de ce conflit de prétentions et de définitions, Dupuis et Cotonet ne savaient à qui entendre. « Où est le mensonge? disaient-ils; où est la vérité? » et ils peignaient leur embarras avec la bonhomie la plus moqueuse; ils passaient en revue tous les systèmes en les criblant de leurs objections ; ils défendaient le mariage, comme de bons bourgeois, avec la simplicité exquise du sens commun ; la littérature ancienne, comme d'honnêtes classiques qui ont fait leurs études et se souviennent d'avoir été reçus bacheliers; ils se moquaient des modernes qui ont inventé le moyen âge, croient avoir découvert la mélancolie, rêvent la résurrection de Sparte en flânant sur le boulevard, affirment, entre deux bouffées de tabac, que Jésus-Christ était républicain, crient à tue-tête qu'ils mènent le genre humain à toute vitesse sur la route de la perfectibilité, et vont en attendant se prendre à toute erreur nouvelle, à toute chimère qui brille, comme les alouettes au miroir, ou, comme les moutons de Panurge, grossir la queue de tous les charlatans. Voilà, en raccourci, le réquisitoire des deux bourgeois de la Ferté-sous-Jouarre contre la société de ce temps-là.

Je n'y prétends pas répondre ni défendre contre M. de Musset le romantisme, à qui nous avons des obligations, quoi qu'on puisse dire, ni cette fièvre de théories humani-

1. *Lettres sur la Littérature*, p. 278. — 2. *Ibid.*, p. 280.

taires, où pourtant il y avait du bon. Ce qui m'intéresse le plus dans les lettres de M. de Musset, ce ne sont pas les ridicules, un peu passés de mode aujourd'hui, qu'il flagelle avec tant de raison et d'esprit; c'est M. de Musset lui-même, que ces confidences épistolaires, faites sans le vouloir et en toute sécurité sous un pseudonyme peu compromettant, m'aident à m'expliquer, encore mieux que la *Confession d'un enfant du siècle*.

Je remarque d'abord que M. de Musset, alors un des garçons (c'est lui qui parle ainsi)

> De la grande boutique
> Romantique,

n'a pas été le moins du monde la dupe des mauvais côtés du romantisme; c'est tout à fait de sang-froid, de parti pris, et non par enthousiasme, par naïveté ou par entraînement de conviction, qu'il s'est enrôlé parmi les serviteurs du nouvel établissement littéraire. Il a pris la livrée, mais sans illusion, en sachant bien qu'il se déguisait. Dans sa quatrième lettre, il dénonce avec beaucoup de sagacité la maladie de notre temps, l'affectation. Personne ne veut être ce qu'il est, chacun veut être ce qu'il n'est pas : le romancier compose des mélodrames; le prédicateur prêche sur la politique; le musicien disserte sur la philosophie; les avocats du bon Dieu, tribuns de l'autel, plaident comme plaideraient les avocats du diable, et tel excellent jeune homme, né pour défendre honnêtement la saine philosophie, se fait enfant de chœur de l'abbé Raynal. Jamais le fameux adage des anciens, *age quod agis*, n'a été plus dédaigné. Mais en tâtant le pouls à tous ces malades, et en leur disant si sûrement à l'oreille le vrai nom de leur maladie, M. de Musset s'est-il cru lui-même en parfaite santé? Non, sans doute : car il a le sens littéraire si juste et si fin qu'il n'a jamais pu parvenir, comme dit Montaigne, à se piper. M. de Musset ne partage

pas le privilége de la plupart des poëtes : le poëte en général manque de sens critique ; il croit en lui aussi aveuglément qu'un Indien croit à Brama ; il se prend le premier au mirage de ses imaginations ; il ne se juge pas, il s'adore : il est à la fois le dieu et le croyant. M. de Musset n'a pas (qu'on me pardonne un barbarisme) cette bonne fortune de l'autolâtrie. Il est si clairvoyant, si sincèrement modeste, que personne ne le juge plus sévèrement qu'il ne se juge lui-même. Dans un poëte, d'ordinaire, il n'y a qu'un poëte : dans M. de Musset, à côté du poëte il y a un critique d'une raison exquise, qui vit en bon voisin avec son camarade l'homme d'imagination, mais qui le surveille, s'afflige de ses écarts, l'avertit, le gronde et lui dit sans pitié, et aussi, hélas! sans efficacité, ses vérités les plus dures. M. de Musset me rappelle ce personnage de la ballade de Burger qui chevauche à travers la plaine, en ayant à ses côtés un chevalier blanc et un chevalier noir : le chevalier blanc donne au seigneur des avis que le seigneur trouve excellents et qu'il ne suit pas ; le chevalier noir lui donne des conseils que le seigneur juge détestables et qu'il suit immédiatement. Telle a été presque toujours la situation de M. de Musset entre sa raison et son imagination : le malheur de sa destinée poétique, ç'a été d'entendre sans cesse en lui-même ce dialogue de ses deux maîtresses facultés, de se sentir de l'avis de l'une et d'agir sous l'impulsion de l'autre ; ç'a été, presque toujours, de mieux valoir que sa pensée et d'être plus sage que ses vers. M. de Musset, un des esprits les mieux doués de ce temps, un des hommes vraiment nés pour être des modèles, n'est ni Rolla, ni Mardoche, ni Franck, comme le croient les étudiants ; mais il s'est laissé, par faiblesse, prendre pour Mardoche, Franck et Rolla. Partout dans ses *poésies*, dans sa *Confession*, et jusque dans des vers inédits bien remarquables, qu'un de ses amis a placés sous mes yeux, je trouve la trace de ce dédouble-

ment intérieur de M. de Musset, et de ce jugement mélancolique porté par une moitié de lui-même sur l'autre moitié. Que j'admire, mais que je plains les poëtes! Quelle rareté qu'un poëte heureux! Quels ravages fait dans leur esprit et dans leur existence même cette glorieuse mais terrible faculté de l'imagination, qui est leur grandeur et leur misère! La Grèce, cette enchanteresse aimable et riante, représentait la Muse sous la forme d'une jeune fille belle et heureuse, chantant au bord d'une fontaine, à l'ombre des lauriers-roses, ou dansant sous un ciel serein à la clarté de la lune. Image trompeuse! S'il fallait donner à la poésie les traits véritables des poëtes, ne la peindrait-on pas plutôt solitaire, triste, vagabonde, tenant à la main le bâton de l'exil et la besace de la misère, et quelquefois même s'acheminant, comme Torquato, vers le cabanon de la folie? Au lieu de la jeunesse, de la beauté, de la grâce, de la joie, du sourire, ne faudrait-il pas mettre sur son front l'inquiétude, le doute, le désespoir, et dans ses yeux les pleurs? Hormis un groupe choisi de poëtes qu'on aperçoit à l'écart, paisibles et fortunés, parce qu'ils n'ont pas laissé l'imagination gouverner leur vie, qu'ils n'ont été poëtes qu'en vers, et, il faut bien le dire, que l'égoïsme a quelquefois en eux prêté main-forte à la sagesse, comptez et regardez tous ces illustres malheureux. Que d'éclat dans leur vie! mais que d'agitation, que d'erreurs, que de fautes, que de souffrances! Quelle splendeur et quelle beauté dans leurs ouvrages! Mais que de soupirs, que de sanglots! Pour ne parler que de M. de Musset, sans vous arrêter aux légers accents de ces chansons printanières, répétés çà et là dans ses œuvres, comme les refrains d'une fête, et qui viennent de ses lèvres sans avoir passé par son cœur, prêtez l'oreille quand il exhale les vrais sentiments de son âme : c'est tour à tour un chant de volupté, une invective contre le ciel, une prière, une plainte, un hymne d'espérance, un cri de

désespoir. Ce sont les secousses violentes d'un esprit qui ne se gouverne pas; ce sont les explosions éloquentes et les convulsions pathétiques d'une âme qui n'est plus maîtresse d'elle-même et qui pleure en s'abandonnant à l'anarchie. M. de Musset a été déchiré entre le besoin de croire et l'impuissance de croire, entre le désir d'aimer et le dégoût d'aimer. Il s'est précipité dans le doute, et il a horreur du doute; il a dit du grand Gœthe qu'il a fait une œuvre de ténèbres, et il s'est jeté dans les bras de Gœthe comme une âme éperdue; il a dit de Byron qu'il avait suspendu Manfred sur les abîmes, et il s'est plongé dans les abîmes avec Manfred; il a du sang de Voltaire dans les veines, et il ne s'est pas contenté de ne pas adorer Voltaire, ce qui, aux yeux de la jeune philosophie du jour, est la marque d'un court esprit, et, qui pis est, d'une robe courte; il a renié, il a outragé, il a maudit Voltaire. Il a fait blasphémer Franck dans une église, et il s'est assis lui-même aux pieds de la croix, et il à murmuré en pleurant les admirables vers de l'*Espoir en Dieu*. Il était né pour être un des grands poëtes de l'âme, et il a été surtout un des grands poëtes de la volupté et des sens, et il a transporté dans ses vers les beautés éclatantes et tristes de Lucrèce et de Catulle. Au milieu de toutes ces aventures de son esprit et de son âme, dans le cours de ces changeantes destinées, toujours il a entendu en lui-même la voix qui lui a dicté les *Lettres sur la Littérature* lui répéter les paroles allégoriques de Gœthe sur Byron: « O poëte, né pour être une étoile du ciel, tu n'as été que l'orage qui fait tressaillir la montagne et gémir la vallée. »

C'est par ces troubles intérieurs, en effet, bien plus que par la reproduction accidentelle de quelques idées, par l'adoption de certaines formes poétiques ou par l'allure de ses vers, que M. de Musset se rapproche de Byron. On a signalé dans leur manière des analogies extérieures qui n'impliquent pas, à ce qu'il semble, l'imitation, et M. de

Musset, accusé d'être imitateur, a protesté vivement par un vers spirituel :

> Mon verre n'est pas grand, mais je bois dans mon verre.

Il est très-vrai qu'une manie de la critique, c'est de découvrir et de dénoncer partout des copistes. En France, on aime tant à se faire de tout une idée prompte et nette, qu'en un clin d'œil on analyse, on définit, on classe un écrivain. Nous abrégeons tout, non parce que nous voyons tout, comme disait Montesquieu, mais parce que nous ne voyons qu'un côté de chaque personne et de chaque chose. Comme les chimistes qui décomposent les corps, nous extrayons d'un écrivain trois ou quatre éléments qui nous semblent caractéristiques, tant de scepticisme, tant d'ironie, tant de sensualité amoureuse, etc., et nous mettons en grosses lettres, sur une étiquette : « Ceci est du Byron ! » Et voilà le genre byronien créé. Il n'y a pas de pays où les individus deviennent plus facilement des genres que chez nous. Arrivent alors les badauds, qui se persuadent fermement qu'on peut prendre ainsi le Byron en globules, comme les remèdes homœopathiques, et qui s'écrient chaque fois qu'ils rencontrent un poëte chagrin : « C'est un byronien, je le reconnais. » Et voilà un écrivain, peut-être original, qui passe au bout d'un mois pour un imitateur ; un maître qui tombe au niveau d'un disciple ; un vrai soleil atteint et convaincu de n'être qu'une lune.

Je comprends donc très-bien que M. de Musset se soit défendu d'imiter Byron ; mais il ne peut se défendre de lui ressembler, et, toute distance entre eux maintenue, il lui ressemble en effet. La première conformité de M. de Musset avec Byron, c'est la sincérité des impressions. L'ironie de Byron, sa verve misanthropique, ce dédain pour l'espèce humaine, qui faisait dire à Gœthe : « Il n'a pas la faculté d'aimer, » cet ennui ardent et vague qu'il promenait sur tous les

rivages, ce n'est pas une fiction littéraire, une fantaisie poétique, un roman de son esprit qu'il a fait passer après coup dans son existence pour surprendre le monde et forcer les applaudissements; c'est le tableau même de son âme, c'est la confession hautaine, mais sincère, d'une vie troublée par le désordre et l'orgueil, par une rupture douloureuse avec la société, par l'exil, par d'éternelles passions. Quand M. de Musset, à son tour, enfant d'une génération qui a respiré le doute en naissant, « fils d'une époque de désespérance, » comme il s'est lui-même appelé, suit les pas de Byron par les mêmes sentiers à travers les mêmes ruines, ce n'est pas qu'il le poursuive pour lui dérober sa tristesse, sa raillerie, son scepticisme, comme un voleur de nuit pour prendre au voyageur sa bourse et son manteau; c'est qu'il est poussé par le même caractère faible et passionné, par la même éducation déréglée et fautive, par la même puissance d'une imagination malade, dans les mêmes régions et vers les mêmes abîmes. Dit-on d'un somnambule, quand il se promène au faîte d'un édifice, qu'il est le plagiaire d'un autre somnambule? Et depuis Byron le rire et les larmes sont-ils devenus si rares qu'un poëte ne puisse rire et pleurer, avec ses propres lèvres, avec ses propres yeux, sans contrefaire don Juan, Manfred ou le Corsaire, et sans voler au prochain sa tristesse ou sa gaieté?

Une autre conformité de M. de Musset et de Byron, c'est que, romantique par les sentiments, il est au fond classique par le goût. En dépit des apparences, il appartient, lui aussi, à cette école de style pour qui l'image est un moyen et non pas un but. Ce qui prédomine en lui, ce n'est pas le don de peindre, qui est plus commun, mais le don de sentir, qui est plus rare. Il y a beaucoup d'esprits qui, au moindre rayon de lumière, réfléchissent merveilleusement les objets : il y a peu d'âmes qui puissent tressaillir et vibrer au plus léger souffle de l'air; parmi les hommes, si je puis parler ainsi, il y a moins de harpes éoliennes que de chambres

noires. Aujourd'hui la sensibilité est rare dans la littérature; l'imagination est partout, elle rayonne de toutes parts, et s'avilit en se prodiguant. L'imagination est le diamant du style, et, comme le diamant, ce qui fait son prix, c'est sa rareté. Mais aujourd'hui la poésie, et même la prose française, ressemblent à ces jardins des *Mille et une Nuits* où descend Aladin, à la faveur de la lampe merveilleuse; partout il y voit des arbres d'où pendent des topazes, des émeraudes et des rubis; et comme son oncle lui recommande d'en remplir sa ceinture : « A quoi bon, dit-il, puisqu'il y en a tant? » mot spiriritual et juste. A quoi bon l'imagination, si tout devient image? Byron, le disciple littéraire du siècle de la reine Anne et l'admirateur classique de Pope, disait à Moore, le poëte éclatant et magnifique : « Mon ami, la poésie est une honnête femme qui ne s'habille pas de couleurs trop voyantes. » Une honnête femme! Je ne sais jusqu'à quel point on peut appeler de ce nom la poésie de M. de Musset; mais par le costume du moins, c'est-à-dire par le style, elle garde encore quelque décorum; excepté à certaines heures de licence, sa parure est d'un goût relativement assez honnête; elle ressemble aux grandes dames du XVIIIe siècle, qui, disait finement Collé, sont si bien habillées, tant qu'elles ne se déshabillent pas.

Ces licences de sa Muse, ces écarts inévitables d'un esprit supérieur mal discipliné, M. de Musset les connaît et les juge mieux que personne. Ses *Lettres sur la littérature* sont à la fois, je le répète, la satire la plus piquante de son temps et la critique la plus sévère de lui-même. Mais il semble qu'il ait désespéré de la victoire de sa raison, et pris son parti de rester sous la domination avouée de la folle du logis. Dans sa quatrième lettre, il raconte l'histoire d'un des plus brillants esprits d'Athènes, Polémon, qui, passant un matin, les vêtements en désordre, une couronne de roses fanées sur la tête, devant l'école de Xénocrate, y entra par

désœuvrement, et fut si touché de la parole du maître, qu'il ramena peu à peu ses bras sous son manteau, rajusta sa chaussure, jeta sa couronne, sortit de l'école philosophe, écrivit des traités admirables et mourut vieux et honoré. Aujourd'hui, dit M. de Musset, médiocrement touché de cette conversion, on croirait que Polémon a des dettes, qu'il se range par égard pour MM. les gardes du commerce, et l'on se moquerait de Polémon. C'est possible. Athènes est assez insouciante; elle prend volontiers ses poëtes tels qu'ils sont, et s'inquiète peu de leur morale tant qu'elle est éprise de leur esprit. Polémon, je le crois sans peine, prêterait à rire, s'il allait éparpiller ses roses dans la cour de la Sorbonne, commenter les œuvres philosophiques de M. Cousin, et prêcher au pied levé sur le vrai, le bien, le beau. Mais si, sans prendre rang parmi les sages de la Grèce et sans devenir un Socrate, Polémon cessait d'être Polémon, je suis sûr qu'Athènes elle-même, la frivole Athènes applaudirait.

(*Journal des Débats*, 22 février 1855.)

LA MAISON DE PENARVAN,

roman par J. Sandeau. — Paris, 1858.

C'est un droit réclamé par les romanciers les moins exigeants de choisir librement la donnée première de leurs récits, sans qu'on chicane sur la vraisemblance. Pour ma part je trouve leur demande fondée. Inventer est un don si rare, qu'il est juste d'accorder aux inventeurs toute facilité. Et d'ailleurs, l'impossible arrive si souvent qu'il est bien malaisé de définir le vraisemblable. Je ne me

roidis pas contre la fiction, et, quand j'ouvre un roman, je m'abandonne aux mains du romancier. Qu'il fasse de moi ce qu'il voudra, qu'il me conduise à gauche, à droite, où il lui plaît ; j'y consens, pourvu que le pays qu'il me fait voir mérite d'être vu, que les chemins soient agréables, et que je garde un bon souvenir du voyage.

C'est ce que je viens de faire avec M. J. Sandeau, et je m'en applaudis. J'ai lu son charmant ouvrage, *la Maison de Penarvan*, et je me suis dit dès la première page : On veut fonder sur l'orgueil un roman tout entier ; je ne m'y oppose pas. L'orgueil est le plus littéraire des sept péchés capitaux, parce qu'il est le seul qui puisse devenir une vertu. L'orgueil aristocratique par exemple (et c'est précisément celui qui est l'âme du nouveau roman) peut se décomposer en bons et en mauvais sentiments : d'une part, l'infatuation de soi et le mépris des autres, la dureté de l'âme, la sécheresse, l'égoïsme ; de l'autre, le respect du nom des aïeux et des traditions de famille, la religion de l'honneur, le désintéressement, le dévouement à une noble cause. Ce peut être un contraste fécond en beaux effets que celui de ces sentiments divers tous issus d'une même tige. L'orgueil aristocratique ne manque même pas de cet intérêt d'à-propos qui est une bonne fortune pour les romanciers. Peut-être, il y a deux ans, aurait-il pu passer pour un sentiment suranné. Personne ne sera tenté de faire cette objection, aujourd'hui que la noblesse, qui n'était plus qu'un souvenir, redevient une institution. La loi récente aura du moins ce bon effet immédiat de nous faire accepter de meilleure grâce encore la donnée de M. Sandeau. J'irai même plus loin : j'admettrai que cet orgueil nobiliaire, redevenu un sentiment moderne, soit représenté dans le roman non par quelque jeune ou vieux gentilhomme, comme c'était jadis la coutume, mais par une jeune fille, quoiqu'une femme, à mon avis, ait quelque chance d'en représenter plutôt les petits côtés

que les grands. Je concéderai enfin que sous le Directoire il ait pu exister en Bretagne, dans la dernière province chevaleresque de la France, une jeune fille, Mlle Renée de Penarvan, qui, ayant vu tomber son père et ses quatre frères sous les balles des bleus, ait pris le deuil de sa race et juré de porter éternellement ce nom dont elle est la dernière héritière, pour ne pas mentir à son sang. J'accorderai tout cela, quoique Mlle Renée soit bien jeune, avec ses vingt ans, pour se vouer à la garde des tombeaux, et quoique, avec son nez aquilin, sa bouche fière et son noble regard, Mlle Renée soit bien belle pour se condamner au célibat. Je lui passerai même ses cheveux blonds, quoique le blond soit bien doux pour un caractère si brun. Et vous allez voir que j'ai raison de faire à M. Sandeau toutes ces concessions qui ne me coûtent pas, tant il en tire bon parti pour l'intérêt de son roman.

Mlle Renée de Penarvan vit seule dans son château avec l'abbé Pyrmil, son ancien précepteur, un de ces personnages toujours bienvenus, qui offrent le contraste touchant de la laideur avec la bonté, et de la modestie avec le dévouement : un Caleb, ennobli par la profession ecclésiastique, et qui ne se croit mis au monde que pour servir et glorifier la maison de Penarvan. Tous deux passent leurs longues journées à contempler les portraits des aïeux et à écrire leur histoire. L'abbé compulse les archives et rédige la narration. Mlle Renée illustre le manuscrit d'enluminures peintes, d'ornements gothiques et de lettres historiées. Trois ans s'écoulent ainsi. Mais voici que l'abbé Pyrmil, dans un voyage à Rennes, apprend qu'il existe encore un héritier mâle du nom de Penarvan. C'est un Penarvan de la branche cadette, branche dégénérée, dont l'avant-dernier rejeton, le vicomte Joseph, philosophe et encyclopédiste, s'est mésallié avec la fille d'un robin. Dès lors la branche aînée renia la branche cadette, on n'en parla pas plus que

si depuis des siècles elle s'était éteinte, et Mlle Renée, jusqu'au jour où nous sommes, ignora qu'elle avait à deux lieues de Rennes un jeune cousin, le vicomte Paul de Penarvan, d'assez mince fortune et sans aucun préjugé, qui cultivait de ses mains son domaine de la Brigazière, lisait Voltaire et Rousseau, et allait épouser la fille d'un meunier. « Monsieur l'abbé, ce mariage ne se fera pas, dit résolûment Mlle Renée. — Le ciel vous entende, mademoiselle! mais qui l'empêchera? — Moi. » Et Mlle Renée part pour la Brigazière, avec le bon Pyrmil, tout surpris de monter à cheval.

Le récit du voyage est charmant, et plus charmant encore celui de l'arrivée.

« Les voyageurs s'arrêtent au détour d'une haie, à deux cents pas d'un domaine qui n'avait rien de seigneurial, mais qui pouvait passer pour tel dans ces campagnes misérables. Moitié pierres et moitié briques, le principal corps d'habitation était assis entre un verger et une vaste cour flanquée de hangars et de bâtiments d'exploitation rurale. Le village, qui se composait de quelques toits de chaume tapis dans la verdure, fumait non loin de là, à deux ou trois portées de fusil du verger. Devant la porte de la cour, ouverte à deux battants sur le chemin, un garçon jeune et de bonne mine se tenait planté, en veste et en sabots, comme l'enseigne du logis. Il était nu-tête, ses cheveux incultes au vent....

« En 1798, Paul de Penarvan avait près de trente ans. Sa mère était morte jeune; son père l'avait barbouillé de philosophie au sortir du berceau et s'était appliqué à lui signaler de bonne heure les vices de l'organisation sociale. A père philosophe, fils révolutionnaire. Paul avait été en 89 le Mirabeau de sa commune. Après la nuit du 4 août, il avait érigé sa vicomté en métairie, et pris dans sa province l'initiative des grands sacrifices, en abattant l'unique tou-

relle qui donnait à son logis un air de château. Plus tard, tout en répudiant les crimes de la Révolution, il était resté fidèle à ses principes, et, quoique pur de tout excès, jouissait à Rennes et dans son district d'une jolie réputation de patriote qui lui avait permis de planter ses choux au bruit de la tourmente. Il vivait familièrement avec ses paysans, se fâchait tout rouge quand ses valets de ferme l'appelaient M. le vicomte, liait lui-même ses bœufs par amour de l'égalité, usait moins de souliers que de sabots, par haine des priviléges, et laissait ses poules pondre dans son salon, par respect pour la liberté. Le jour il cultivait ses terres, et le soir, pour s'endormir, lisait une page de Voltaire ou de Rousseau avant de souffler sa chandelle. Brave garçon d'ailleurs, vigoureux, bien taillé, gardant une certaine grâce jusqu'en ses rustiques allures, et n'ayant pu rallier son visage à ses opinions.... »

Peindre la surprise de Paul et sa confusion n'est pas chose facile, quand Mlle Renée, sautant à bas de sa mule, va droit à lui, lui tend la main et lui dit : « Bonjour, cousin, vous ne m'attendiez pas. » Il se remet pourtant, et fait tant bien que mal à sa noble cousine les honneurs de son domaine. On parcourt la maison, on visite le verger ; on parle chemin faisant des fleurs du jardin, des abeilles qui bourdonnent, des poules qui picorent, des pêches qui mûrissent à l'espalier. Puis, quand la connaissance est suffisamment faite, on arrive aux grandes questions, et le caractère de Mlle Renée achève de se dessiner. Une autre essayerait de tourner les difficultés ; elle userait de finesse, de coquetterie peut-être; elle se ferait aimer, pour se faire obéir. Mlle Renée dédaigne les manéges ; c'est une guerrière, et elle va droit à l'ennemi : « Vous êtes gentilhomme, mon cousin, chef de la maison de Penarvan, à ce titre marquis, et vous épousez une meunière ! » Puis d'un revers de sa belle main elle démolit si lestement les idées philosophiques de Paul et ses

objections d'égalité civile, timidement évoquées du *Contrat social ;* elle met si fièrement sous ses petits pieds les principes de 1789 ; elle réveille si soudainement dans son jeune adversaire les instincts assoupis de sa race ; elle fait luire à ses yeux un si brillant avenir pour la noblesse régénérée, que Paul se redresse, comme sous un coup de baguette, gentilhomme et marquis. Le voilà qui reprend un habit de velours, qui chausse des escarpins et des bas de soie, refuse avec dédain la main de la meunière, brûle d'un pur amour pour Mlle Renée et l'épouse un beau soir dans la chapelle du château de Penarvan, devant l'élite de la noblesse bretonne. Ici finit l'histoire de Mlle Renée et commence celle de Mme la marquise. On l'a vue jeune fille, si c'est une jeune fille qui, après avoir fait vœu de célibat éternel, va enlever un cousin à la pointe de l'épée ; on va la voir femme.

A peine mariée, elle travaille à faire de son mari, le petit Penarvan de la branche cadette, un grand Penarvan de la branche aînée, et à lui forger une âme de héros. Elle lui lit tous les soirs l'histoire des aïeux, et, s'il vient à sommeiller pendant qu'un ancêtre gagne une bataille ou prend une ville, elle le laisse seul au salon, endormi dans un fauteuil, pour lui faire sentir toute son indignité. S'il s'avise de reprendre ses habitudes rustiques, s'il raccommode un meuble, s'il rabote une planche, s'il bèche un coin de jardin, elle le fait rougir d'un si vulgaire passe-temps. S'il veut goûter les friandises de la lune de miel, un sourire dédaigneux ou un regard hautain le rappelle bien vite à la dignité de son rang. Paul se meurt d'oisiveté et d'ennui. Il regrette la Brigazière, ses champs, sa charrue, ses bœufs et ses sabots. Bientôt il regrette même la gentille meunière. Un jour sa femme lui attache à la boutonnière un sacré cœur brodé, lui met dans la main l'épée de son père, et lui dit : « Marquis, la guerre sainte recommence ; la Vendée se soulève, montez à cheval et allez vous battre ! » Lui, l'ancien philosophe quasi républi-

cain, lui, le bon patriote, se réunir aux chouans! lui, l'ancien laboureur, faire le coup de feu! Mais quoi! il est le marquis de Penarvan, et non plus M. Paul. Il habite un château, et non plus une métairie. Il a pris sous sa garde l'honneur de la famille. Passera-t-il pour un lâche aux yeux de sa femme, la grande et fière Renée? Il s'équipe en soldat, passe des pistolets à sa ceinture, s'ajuste le sacré cœur et la cocarde blanche, monte à cheval et pique des deux. « Je suis heureuse et je vous aime, » lui crie de loin Renée, le visage radieux. Un mois après, une charrette à bœufs ramène le pauvre Paul percé d'une balle, pâle, livide, sanglant : « Tu vivras, tu vivras ; je suis heureuse, je t'aime, lui répète Renée plus radieuse que jamais. — Non, vous ne m'aimez pas et je ne vous aime plus, lui répond son mari. J'ai lu dans votre cœur. Vous n'êtes pas une femme, vous êtes une héroïne : vous aimez un héros, un preux, un paladin. Je ne suis rien de tout cela. J'étais né pour la paix et non pour la guerre ; je me suis battu par respect humain ; je vais mourir, c'est votre orgueil qui m'a tué. » Et il meurt en effet, ayant à peine le temps, avant d'expirer, de bénir la petite fille que sa femme vient de mettre au monde. Nous avons vu l'épouse, si l'on peut appeler une épouse Mme la marquise de Penarvan. Nous allons maintenant voir la veuve et la mère.

Veuve, elle garde un secret dédain pour la mémoire de son mari. Elle ne lui pardonne pas de l'avoir frustrée du héros qu'elle avait cru façonner de ses viriles mains, et d'avoir piteusement emporté dans la tombe le nom de ses aïeux. « Aux poétiques équipées de l'orgueil ardent, aventureux, a succédé l'immobilité de l'orgueil farouche et morose. » La marquise laisse le château de ses pères tomber en ruine. La maison de Bourbon est remontée sur le trône : même dénûment dans le manoir qu'avant la Restauration. La marquise est trop fière pour demander l'aumône,

même à la royauté. A quoi bon relever la fortune d'une famille éteinte? Il n'y a plus de Penarvan.

Mère, la marquise n'aime pas sa fille, la jeune Paule. Elle ne lui pardonne ni sa naissance, qui lui rappelle les espérances et la chute de sa maison, ni son air frêle et chétif, ni ce caractère féminin, cette indécision, cette timidité, cette indifférence pour la gloire des aïeux, qu'elle tient de son père et de la branche cadette. « Renée avait compté sur un lionceau; il était venu une gazelle. » A Bordeaux, où Paule de Penarvan a passé quelques mois chez une amie de sa mère, elle s'éprend d'un jeune homme, beau, riche, spirituel : c'est un fils d'armateur, qui se nomme simplement Henri Caverley. Il connaît l'orgueil de la marquise, celle que ses amis nomment la grande Renée; il sait que jamais elle ne donnera sa fille au fils d'un négociant, et Paule le sait aussi. Mais « je vous aime, lui dit-il; disposez de moi dans l'avenir, comme d'une chose qui vous appartient : je vous donne ma vie. » Paule accepte son serment, et, en quittant Bordeaux avec l'abbé Pyrmil, elle écrit à Henri : « Le 2 janvier 1821, venez demander ma main à la marquise de Penarvan, ma mère. » Le 2 janvier 1821, jour où Mlle Paule a ses vingt et un ans, Henri se présente au château de Penarvan. En vain, dans l'intervalle, Paule a fait à sa mère l'aveu de son amour et imploré son consentement. « Vous êtes bien le sang de votre père, qui épousait sans moi la fille d'une meunière, lui a répondu la marquise. Jamais, tant que je vivrai, Mlle de Penarvan n'épousera M. Caverley. » Le 2 janvier, elle refuse de recevoir Henri. Mais Paule : « Vous êtes venu, Henri, je vous attendais. Voilà ma main, elle est à vous. » Paule est fille majeure, elle use de son droit. C'est un coup de hardiesse pour une Penarvan qui est moralement de la branche cadette. Mais elle aime tant! sa mère est tellement implacable! Peut-être Mlle Paule a-t-elle lu Racine, et se

souvient-elle d'Aricie, quand elle va fuir d'Athènes, sur les pas d'Hippolyte :

> Ce n'est point m'arracher du sein de mes parents,
> Et la fuite est permise à qui fuit ses tyrans.

Le lendemain elle quitte le château de sa mère et va s'enfermer au couvent du Sacré-Cœur. Après trois mois de retraite, elle épouse Henri, et reçoit la bénédiction du bon abbé Pyrmil, pendant que sa mère, si l'on peut appeler une mère cette douairière de bronze, prend le deuil de sa fille et la déclare morte.

Telle est en abrégé cette ingénieuse histoire, où M. Jules Sandeau s'est proposé de peindre les effets de l'orgueil nobiliaire, quand il règne sans partage dans une âme vigoureuse. En choisissant l'âme d'une femme pour l'y faire dominer, M. Sandeau a pris sans aucun doute le moyen le plus sûr de mesurer toute l'étendue de ses ravages; car c'est là que l'orgueil rencontre en face de lui les sentiments les plus profonds, les plus capables de résistance, la réserve de la jeune fille, la tendresse de l'épouse, l'amour maternel; et lorsqu'il en triomphe, lorsque dans une femme il dénature successivement la jeune fille, l'épouse et la mère, il donne assurément l'idée la plus grandiose de sa toute-puissance, du moins dans le mal. C'est là le bénéfice de cette conception. L'inconvénient peut-être, c'est que les bons effets possibles de l'orgueil aristocratique, sa puissance pour le bien, s'effacent et disparaissent inévitablement. On les aurait montrés, si le héros du livre avait été un homme. Nous aurions applaudi chez lui ce que nous avons peine à louer chez une femme, par exemple la fermeté stoïque, qui devient dureté dans un cœur féminin. Une femme ne peut d'ailleurs, comme un gentilhomme, ennoblir son orgueil par les exploits militaires et les dévouements périlleux : elle ne peut ni s'offrir au danger ni

combattre en personne. Elle est réduite à se dévouer par intermédiaire, à prendre des agents qui deviennent ses victimes. Ainsi fait la marquise : elle se donne un mari pour donner un héros de plus à sa maison ; elle l'envoie se faire tuer pour le plus grand honneur du nom de Penarvan, et elle veut, par surcroît, immoler à sa gloire le bonheur de sa fille. Tous ces beaux sacrifices, elle les fait, on le sent, non à une grande idée, non à une noble cause, mais à son seul orgueil ; elle les fait, au péril et aux dépens d'autrui : c'est ce qui les empêche d'avoir de la grandeur; c'est ce qui donne enfin à ce personnage de la marquise, tracé avec tant de vigueur, l'uniformité de l'égoïsme dans toutes les phases de sa vie. Il est tout d'une pièce, coulé dans le granit. Pour atteindre à cette énergique unité, M. J. Sandeau s'est privé des contrastes heureux qu'aurait pu produire dans un personnage de roman le mélange des bons effets de l'orgueil nobiliaire avec les mauvais, et s'est exposé au reproche d'avoir tracé de ce sentiment de l'âme un portrait sévère par omission. Le seul beau côté de l'orgueil aristocratique que M. J. Sandeau ait peint dans la marquise, c'est la hauteur d'âme avec laquelle elle dédaigne de demander à la monarchie restaurée une indemnité de ses pertes, pendant que les nobles familles présentent de toutes parts les mémoires enflés de leurs malheurs et de leur dévouement. Là est la vraie grandeur, là est la poésie.

M. J. Sandeau a bien senti que le caractère intraitable de la marquise laisserait aux lecteurs une impression pénible, s'il poussait jusqu'au bout l'inflexibilité. Avec beaucoup d'adresse, au dernier moment, il a rouvert dans l'âme de la grande Renée une porte dérobée par où l'orgueil s'en va et par où reviennent les affections de nature. Paule, une fois mariée, ne peut se consoler d'avoir quitté sa mère : c'est sa punition. Plus elle est riche et heureuse, plus elle pense avec amertume à ce vieux manoir où la marquise languit dans

la solitude et la pauvreté. Rien ne peut la distraire, ni les plaisirs du monde, ni les voyages, ni l'amour de son mari, ni les caresses de sa fille, la petite Renée. Elle veut revoir Penarvan, tomber aux genoux de sa mère et obtenir son pardon. Elle part avec son mari et sa fille : ils s'introduisent le soir par une brèche du parc. L'abbé Pyrmil, averti, prend l'enfant par la main et la conduit à la porte de la marquise :

« Entourée comme autrefois des portraits de ses ancêtres, à la lueur d'une lampe avare, près de deux tisons qui fumaient au fond de l'âtre, la marquise était assise dans son vieux fauteuil de chêne. Ses traits amaigris, ses yeux caves racontaient les luttes intérieures qu'elle avait soutenues, le travail sourd, mystérieux, inavoué, qui depuis quatre ans se faisait en elle. Elle n'était plus que le spectre d'elle-même, mais gardait encore quelque chose de majestueux et de superbe ; on la sentait vaincue, non soumise. Autour d'elle tout s'était écroulé, tout ; elle souffrait et gémissait ; mais son orgueil restait debout comme une citadelle assaillie, minée, pressée de toutes parts, qui tient bon, combat, résiste et refuse de capituler, pendant qu'à ses pieds la ville assiégée, écrasée de boulets, dévastée par la mort et par la famine, crie grâce et merci et ne demande qu'à se rendre. Jamais la solitude et l'ennui n'avaient pesé sur son cœur d'un poids si lourd qu'en cette soirée d'octobre ; elle était accoudée, la tête appuyée sur sa main, quand la porte s'entr'ouvrit et laissa se glisser un enfant. Intimidée par la grande figure qui se tenait au coin du foyer, l'enfant, qui était entrée souriante, s'arrêta interdite au milieu du salon. « Qui êtes-vous? demanda la mar« quise, qui ne savait même pas que Paule fût mère. — Je « suis une petite fille. — Approchez, mon enfant. » L'enfant, encouragée, s'avança, et vint poser ses mains sur les bras du fauteuil où sa grand'mère était assise. « Comment vous

« nomme-t-on? demanda la marquise, adoucie par ce joli « visage. — Je m'appelle Renée. » La marquise tressaillit, l'enveloppa d'un regard ardent et reconnut les traits de Paule : elle comprit, devina tout. « Va-t'en, dit-elle d'une « voix sourde ; retourne vers ta mère, va retrouver Mme Ca- « verley. » Épouvantée par la physionomie et par l'accent plus que par les paroles qu'elle ne pouvait comprendre, l'enfant se tourna vers la porte et s'éloigna toute tremblante.... Elle était près de la porte entr'ouverte, et Renée hésitait encore. Au moment de sortir, la petite se retourna : « Ce n'est donc pas vrai, dit-elle d'une voix argentine, que « vous êtes mon autre maman? » L'orgueil s'engloutit et le cœur éclata. Renée avait poussé un cri : elle se précipita comme une lionne sur sa petite-fille, l'enleva entre ses bras, et l'inondant de larmes, la couvrant de baisers : « Reste, « reste! s'écria-t-elle; reste, la vie! reste, le bonheur! »

La petite Renée triomphe de la grande. Elle a vaincu l'orgueil. Un enfant de trois ans a été plus puissant qu'un mari, plus puissant qu'une fille. Elle a, pour ainsi dire, fait éclore une grand'mère dans une âme où il n'y avait eu ni mère, ni veuve, ni femme. Ces innocentes créatures, avec leur grâce touchante et leur faiblesse victorieuse, font parfois de ces prodiges-là. Un dénoûment si désirable, habilement préparé par la vive peinture de l'isolement et de la tristesse de la marquise, est une satisfaction accordée au lecteur, et le lecteur l'accueille avec empressement, tant il est impatient de voir l'héroïne dépouiller sa cuirasse d'orgueil et revenir aux sentiments humains. Quelques pages riantes sur les félicités de la famille réconciliée achèvent de nous rafraîchir l'esprit, et l'on ferme le livre avec ce plaisir de conscience et de goût que procure le dénoûment heureux et bien amené d'une histoire pleine d'émotions.

En la résumant, j'ai dû laisser dans l'ombre les inci-

dents et les rôles secondaires, pour mettre en relief l'idée maîtresse du livre et les principaux acteurs. Je me reprocherais de finir cet article sans prendre congé de quelques personnages qui font dignement figure sur le second plan. J'aime Mme de Soleyre, dont l'affectueuse pitié et la bonté maternelle pour Paule de Penarvan font si bien ressortir l'implacable dureté de la marquise. J'aime le compère Michaud, ce meunier enrichi, qui fait le jacobin, et qui veut désenfariner mademoiselle sa fille, en lui donnant pour mari le seigneur de la Brigazière. Il n'est pas jusqu'à dom Jobin, le gros bénédictin, ami de l'abbé Pyrmil, et jusqu'au vieux Germain, le domestique aristocrate, qui ne soient des esquisses très-heureusement touchées. La donnée du roman une fois acceptée, les caractères se déploient dans leur sens naturel; les événements s'enchaînent avec ordre et gradation, de façon à mettre en saillie la pensée du livre et à montrer l'héroïne sous ses divers aspects de jeune fille, d'épouse et de mère. Çà et là des observations fines sur la nature humaine font réfléchir l'esprit, et des paysages discrètement dessinés captivent les yeux. Le style, toujours élégant et pur, offre ce mélange d'énergie et de grâce, d'enjouement et de sensibilité, d'esprit et d'imagination, qui est la séduction des écrits de M. Sandeau. Par l'exécution comme par l'idée première, ce nouveau roman est le digne pendant de *Sacs et Parchemins*, et l'on pourrait sans effort en tirer une comédie charmante qui serait à son tour le pendant du *Gendre de M. Poirier*.

(*Journal des Débats*, 21 mai 1858.)

VARIÉTÉS LITTÉRAIRES, MORALES ET HISTORIQUES,

par M. de Sacy.

I

Ces deux volumes, imprimés sur un papier solide et en beaux caractères, comme il sied à l'ouvrage d'un bibliophile, sont un choix des articles littéraires insérés par M. de Sacy dans le *Journal des Débats*. Ce recueil était désiré par le public qui, ayant lu déjà une fois avec un vif plaisir les articles de M. de Sacy, pensait fort sensément qu'il les relirait avec un plaisir nouveau, et s'étonnait que M. de Sacy eût assez peu de confiance en ses lecteurs et en lui-même pour se dérober si longtemps à l'épreuve d'une réimpression. M. de Sacy a cédé enfin, non sans peine. Il a un préjugé contre les collections d'articles. Il y a vingt-cinq ans, M. Saint-Marc Girardin venait de réunir en un volume ses articles sur l'Allemagne, et M. de Sacy rendait compte de ce recueil à cette place même où son amitié m'a permis de parler du sien : « M. Saint-Marc Girardin, disait-il au début de son analyse, fait comme tout le monde : il rassemble les principaux articles qu'il a publiés dans les journaux!... Pourquoi n'établirait-on pas dans la république des lettres, comme on disait autrefois, un règlement, une petite loi en un seul article, qui porterait que quiconque s'aviserait de publier des *Mélanges* politiques, littéraires ou philosophiques, serait frappé de mort littéraire et déclaré inhabile à se faire désormais imprimer?... De quoi les auteurs auraient-ils à se plaindre? Quand ils ont secoué et vidé jusqu'au fond leur portefeuille, est-ce leur faire tort que d'y mettre le scellé? N'est-il pas juste de tenir pour morts les gens qui publient leur testament?... »

Chaque fois qu'il lui tombe sous la main un volume de *Mélanges*, ceux de M. Jouffroy, ceux de M. de Féletz, M. de Sacy n'est pas plus doux. Il ne manque pas de répéter qu'il est impossible « de faire un livre vraiment digne de ce nom, un livre qui reste, avec des fragments et des articles de journaux. » Il mériterait bien qu'on fût de son avis et qu'on lui reprochât d'avoir rassemblé ses anciens articles, vidé son portefeuille et publié son testament, au risque de se faire déclarer mort littérairement par ses collaborateurs, plutôt que de composer le beau livre de morale, de littérature, d'histoire ou de politique, qu'il est plus que personne capable d'écrire quand il lui plaira.

Mais je me garderai bien d'être d'accord avec M. de Sacy. J'ai trop de plaisir à le réfuter par son propre exemple, en lui démontrant que le recueil de ses articles est un vrai livre, un livre excellent, et que la loi qu'il propose contre les faiseurs de *Mélanges* serait à son égard une épouvantable iniquité. S'il veut savoir pourquoi son livre est un livre, on le lui dira en deux mots : C'est que de tous les journalistes, M. de Sacy est celui qui, en un sens, l'est le moins; je veux dire que dans ses articles ce qui tient le moins de place, c'est la chose et le point de vue du jour, la nouveauté éphémère, ce caractère d'intérêt présent et fugitif que donnent les circonstances, ce ton de polémique accidentelle qui, en se mêlant aux écrits, leur ajoute la saveur du moment et leur ôte souvent la gravité et l'autorité. M. de Sacy, dans ses articles littéraires, est plutôt l'homme des anciens jours que celui des nouveaux. Tandis que par ses écrits politiques il s'est mêlé à tous les événements, a touché à toutes les questions, et, selon son expression, a tiré son coup de fusil dans tous les combats, par ses travaux littéraires il s'est fait de préférence le contemporain du passé, comme pour y chercher la paix qu'il ne trouvait pas dans la politique. Sans s'interdire quelques

excursions parmi les écrivains de son temps, il s'est établi au milieu de notre plus beau siècle, il y a vécu en société intime avec les plus grands esprits de notre littérature classique, et quand il a pris la plume, ç'a été le plus souvent pour nous parler d'eux, avec leur tour d'esprit, et presque dans leur langue. Ses articles sont moins des articles de journaux, avec le sens que ce mot seul fait entendre, que de courtes études sur des œuvres immortelles, des morceaux classiques de critique qui reposent sur des principes où président une connaissance profonde de l'art, un goût sévère et délicat, où respirent l'amour des lettres, l'enthousiasme du beau, le culte désintéressé du vrai. Leur succès ne ressemble pas à la popularité, encore moins à la vogue des écrits qui n'ont en vue que l'heure présente : il se compose de l'estime, de l'affection et du respect des lecteurs les plus polis dans le public le plus lettré, et le recueil de M. de Sacy est un livre qui vivra et restera, non la chose du jour recherchée le matin et oubliée le soir.

J'ajoute, pour achever d'accabler M. de Sacy, que malgré la diversité des sujets traités dans son recueil, les principes dont je parle, partout visibles sans s'étaler, impriment au livre le sceau d'une unité véritable. En lisant séparément dans le *Journal des Débats* chaque article de M. de Sacy, on n'a pu guère saisir que le mérite de l'article, on n'a senti que l'impression de l'auteur, sur tel ou tel sujet, au moment précis où il écrivait; on a été charmé de l'idée ou du sentiment qu'il exprime, mais on n'a pu toujours les rattacher au reste de ses sentiments et de ses idées. En un mot, quoique M. de Sacy mette beaucoup de lui-même dans tout ce qu'il écrit, son *moi*, si j'ose dire, forme un tout infiniment trop varié pour tenir entièrement dans chacun de ces articles. On n'aperçoit qu'un de ses aspects. Dans son livre, on les découvre successivement tous; on voit se former l'ensemble de ses pensées; on saisit leur lien; on se

rend compte de sa méthode, comment il va droit à l'idée capitale d'un livre, discute une question avec une logique pressante et une sagacité qui va quelquefois jusqu'au don de prophétie. On note facilement la pente accoutumée de son esprit, qui le conduit presque toujours, quel que soit son point de départ, à l'étude et à la peinture de lui-même; on recueille les confidences personnelles qu'il nous fait; enfin on parcourt M. de Sacy tout entier, tout l'écrivain, tout l'homme.

Il n'est pas jusqu'à son style qu'on n'apprenne à mieux goûter dans son livre. Les lecteurs du journal, qui supposent la plupart que les journalistes écrivent à tire-d'aile, se croiraient un peu dupes, s'ils ne lisaient à la volée. Leurs yeux glissent sur les phrases, et le meilleur du style leur échappe, le plus délicat, le plus fin. Le livre, avec son air majestueux, commande plus d'attention; on se ferait scrupule de ne lui accorder que le coup d'œil rapide et distrait dont on effleure une feuille volante, et on est récompensé de le lire avec soin, par la découverte imprévue de nouvelles beautés. Je croyais bien connaître le style de M. de Sacy, et je me serais flatté de distinguer entre mille autres une page de lui, sans signature, rien qu'à la pureté antique de la langue et du goût, au dédain de l'effet, à la grâce et à l'émotion sincère. Eh bien! j'ai retrouvé dans ce volume de nombreux mérites que le journal m'avait dérobés : des traits énergiques ou brillants, des métaphores vives et fortes, mais si bien placées, si adroitement fondues avec le reste, qu'elles semblaient faire corps comme chez nos bons auteurs, au lieu de faire saillie comme chez les autres, et que l'art de l'écrivain s'effaçait par sa perfection. J'ai salué au passage, comme une vraie nouveauté, cette image pathétique des souffrances de Pascal : « Les *Pensées* de Pascal ne sont que le tableau admirable de cette pensée intime, profonde qui le dévorait. *Il déchire,*

pour ainsi dire, sa poitrine, et nous montre son cœur tout sanglant. » Et ce trait vigoureux sur Voltaire : « Voltaire méprise l'homme, *et c'est du fond de ce mépris que sort un torrent inépuisable de moquerie sanglante.* » Il suffit à M. de Sacy, pour peindre, d'un mot simple et familier : « Gassendi, un de ces esprits lucides, mais peu élevés, qui *ramassent la vérité à fleur de terre.* » Quoi de plus expressif que ce mot encore sur la rigueur excessive de M. de Saint-Cyran, retranchant de la vie chrétienne tous les délassements de l'esprit ? « Saint-Cyran rencontre en passant les lettres, les arts, l'éloquence : il les *fauche*, comme une partie des agréments de ce monde, qu'un chrétien peut se retrancher. » Je citerais une foule de ces traits de style qui fuient le lecteur inattentif du journal, et qui se révèlent dans le livre au lecteur recueilli. C'est ainsi que se sont montrés à moi plus pleinement ces dons de vigueur concise et d'imagination contenue, et, si je puis augurer de l'impression du public par la mienne, j'ose prédire à M. de Sacy qu'il devra à la publication de ses articles en volumes, non-seulement la sanction, mais l'accroissement de sa renommée.

J'oublie que M. de Sacy n'a pas confiance dans les *Mélanges* et ne croira pas sur parole au succès durable des siens. Je vais essayer de lui donner des preuves, en étudiant son livre d'après le plan qu'il a lui-même suivi, c'est-à-dire en examinant tour à tour ses idées sur la morale, l'histoire et la littérature. Je demande seulement une liberté : non pas celle de la critique, je n'ai pas besoin de la demander; je sais que M. de Sacy tolère et même qu'il souhaite les critiques : c'est une preuve d'estime à ses yeux. « J'aime mieux, a-t-il écrit, une critique, même malveillante, qu'un éloge sans réserve. » Il n'a pas à craindre que j'abuse de la critique ni que je n'en use pas. La liberté que je réclame est celle de le louer, quand j'aurai à

le louer, comme s'il n'était ni mon collaborateur ni mon ami; comme si cet article paraissait dans un autre journal et n'était pas signé. Je n'ai jamais plus senti la justesse de la parole de Cicéron : *Decet aliquando pudorem amicitiæ exuere:* il sied quelquefois de quitter la réserve de l'amitié. On me permettra de me conformer à cette maxime et d'applaudir M. de Sacy tout à mon aise, comme si je ne l'aimais pas.

La plupart des articles dont ces deux volumes se composent sont postérieurs à 1848. Pendant les vingt premières années de sa vie de journaliste, la critique n'a été pour M. de Sacy qu'une occupation secondaire. Sa grande affaire, c'était la politique. Si jamais il publie un abrégé des cent volumes de polémique improvisés par lui au jour le jour, le public, qui a tout oublié du gouvernement parlementaire, la presse libre et la tribune, leurs combats et leurs combattants, s'étonnera de voir quelles qualités guerrières apportait dans la polémique cet écrivain si calme et si doux dans la littérature. Quand le temps sera venu d'exhumer les souvenirs de ces grandes luttes, ils produiront sur les regards du public, accoutumé à la placidité de la presse pacifiée, l'effet des vieilles armes dont le laboureur de Virgile ramène les débris au jour dans le creux des sillons.

Exesa inveniet scabra rubigine pila,
Aut gravibus rastris galeas pulsabit inanes....

Depuis que la presse politique n'est plus ni militante ni triomphante, M. de Sacy s'est réfugié dans la littérature, non pas sans regret : « La triste sagesse, a-t-il dit quelque part, que celle qui ne sait pas même regretter ! » Il n'a jamais caché la persévérance de son attachement aux idées libérales; il n'a jamais cherché, mais jamais fui, l'occasion de déclarer que nos dernières révolutions n'ont rien changé à ses opinions; il a témoigné de sa fidélité à ses principes, sans ostentation comme sans embarras, avec une fran-

chise qui lui a valu l'estime de ceux mêmes pour qui son exemple était une leçon. Mais au fond de son âme, aucune amertume, aucune haine. Le patriotisme n'inspire que des regrets : l'ambition déçue allume seule des ressentiments, et M. de Sacy n'a jamais eu d'autre ambition que celle de consacrer à son pays sa plume, sa pensée et sa vie. La chute du régime parlementaire n'a été pour lui que l'interruption forcée de son dévouement. Dans la tente où il s'est retiré, il n'a emporté aucune colère. S'il souffre de son inaction politique, il a pour dédommagement un plaisir de conscience bien digne de sa délicatesse : c'est que, dans la polémique, il échappe, même aux plus droits et aux plus justes, des injustices involontaires, tandis que dans la région plus pacifique des lettres, où le feu et la fumée de la lutte ne nous aveuglent pas, on peut être équitable et se livrer à toute sa bienveillance. L'âme se sent plus reposée, plus fraîche, plus jeune pour ainsi dire. « Dans cet asile de la littérature, j'ai retrouvé, malgré les années qui se sont accumulées si rapidement, quelque chose de la fraîcheur de mes impressions de jeunesse, et un calme qui convient à mon âge mûr [1]. » Cette tranquillité du sage, qui n'éteint pas en M. de Sacy la ferveur de ses opinions, maintient dans son esprit l'équilibre, la mesure, plus que jamais nécessaire à la rédaction d'un journal : de sorte qu'en nos temps variables, il aura montré tour à tour tous les talents du journaliste appropriés à l'heure et au moment : la vaillance d'Ajax, aux jours des batailles ; la sagesse de Nestor, à l'heure d'être prudent et de temporiser. Il est par excellence le modérateur. Il forme le lien qui rattache en un faisceau les esprits si divers groupés avec lui autour de la famille Bertin, dans le *Journal des Débats*. *Facies non omnibus una, non diversa tamen :* chacun de ces esprits a son caractère propre et sa physiono-

1. *Variétés*, etc., t. II, p. 472.

mie, par où il se distingue des autres; chacun a un trait commun par où il s'en rapproche: ce trait commun, c'est la mesure, la seule unité complétement possible dans une association d'écrivains disciplinés, mais indépendants; et cette mesure, une des plus grandes forces du *Journal des Débats*, M. de Sacy en est à la fois le gardien et le modèle.

La nature de ses idées ne le prédestinait pas moins que l'autorité de son talent et de son caractère à tenir ce rôle de modérateur au centre d'opinions divergentes quelquefois à leur point de départ spéculatif, mais aboutissant toujours à des principes communs de politique et de conduite. Dans l'ordre philosophique et religieux, par exemple, M. de Sacy n'est-il pas le trait d'union naturel entre ceux d'entre nous qui se rattachent plus étroitement à la foi et ceux qui inclinent d'une manière plus sensible vers la liberté d'examen ? M. de Sacy n'est-il pas tout ensemble philosophe par les idées et chrétien par les sentiments? Spéculativement, sa raison, aussi émancipée que celle de qui que ce soit, aperçoit aussi distinctement toutes les objections, conçoit aussi profondément tous les doutes. Mais une éducation chrétienne puisée dans la famille, le penchant de son âme religieuse et tendre, son goût passionné pour les grands écrivains de l'Église, ont entretenu en lui, à l'égard du christianisme, un sentiment plus vif que le respect, une sorte d'amour et de piété filiale. Ce christianisme du cœur, c'est le foyer où s'allument et se nourrissent son enthousiasme pour la grandeur morale, son ardeur de spiritualité, son culte pour l'idéal. Sur toutes les questions philosophiques, prenez les solutions les plus religieuses, les plus morales, les plus conformes à la dignité de l'homme, ce sont celles de M. de Sacy. Lors même qu'elles ne s'imposent pas à lui par une irrésistible évidence et qu'elles peuvent lui paraître moins des vérités démontrées que des désirs et des pressentiments de l'âme, il y incline et s'y repose, comme

dans un port ouvert à tous les esprits raisonnables, et cette espèce de foi philosophique a quelque chose encore de chrétien, car elle tient, chez M. de Sacy, à un sentiment profond de la faiblesse de la raison humaine. La raison humaine, il la respecte, il l'admire; mais il sait qu'il lui est aussi impossible de trouver en philosophant la vérité absolue que de ne pas philosopher; il sait qu'au flanc de presque tout système créé par cette ingénieuse raison s'attache une objection qui le ronge et le dévore! La dignité de l'homme, qui la révère plus que lui? Lui, si peu *haïsseur*, s'est écrié un jour : « Je hais La Rochefoucauld, je le hais du fond de mon âme, » parce que ses *Maximes* dégradent l'homme et le désespèrent. Il se refuse avec indignation à voir l'égoïsme au fond de toutes les vertus; l'orgueil même qu'il découvre dans les vertus purement humaines des païens, il l'absout, il l'honore, car c'est un orgueil généreux, et la gloire, l'estime du public, l'estime de soi-même, sont les plus beaux mobiles de conduite, après l'amour de Dieu et l'amour du prochain. On ne lui reprochera pas de ne pas admirer les saints; c'est l'écrivain du XIXe siècle que les saints doivent le mieux aimer, car c'est lui qui a parlé de la sainteté avec l'enthousiasme le plus éloquent; c'est lui qui a placé le plus petit des saints au-dessus du plus grand des héros [1]. Mais au-dessous des saints, il accorde une belle place aux Socrate et aux Cicéron. Ces vertus purement humaines dont quelques personnes aujourd'hui font si peu d'état, ne lui semblent pas si communes, même parmi les honnêtes gens éclairés par la révélation. C'est, selon lui, le premier fonds et la meilleure préparation à la morale divine, et il faut prendre garde de se mettre au-dessus de la morale humaine, de peur de tomber au-dessous. En cela, M. de Sacy est plus vraiment chrétien que bien des chrétiens, car il comprend

1. Voy. la préface des *Extraits* de Nicole.

mieux l'humilité, l'humilité, c'est-à-dire le signe où se reconnaît le véritable esprit du christianisme. Et non-seulement il la comprend, mais voyez comme il la pratique. J'en trouve dans son recueil un exemple charmant. Il a rencontré dans un ouvrage excellent de morale, l'*Étude de l'homme*, par M. de Latena, cette maxime sévère : « Satisfaire ses passions et ses caprices au prix de sa fortune, c'est folie; les satisfaire aux dépens de sa famille, c'est improbité. » Aussitôt sa conscience prend l'alarme, et il s'écrie, en frappant sa poitrine : « M. de Latena a raison. On a un goût, un goût très-légitime et très-innocent en apparence, celui des vieux meubles, des tableaux et des estampes, *celui des livres*, le plus traître de tous, parce qu'il se cache sous un air de dévouement à l'étude et aux lettres. Ce goût, qu'est-ce au fond ? De l'égoïsme, dès qu'il dépasse la mesure, de la passion, et si on le satisfait aux dépens d'une pauvre petite fortune qui est le patrimoine de toute une famille, de l'improbité.... On se croit probe, on se croit sincère, et on ne s'aperçoit pas que vingt fois par jour on manque à la sincérité par de petites perfidies, à la probité par la satisfaction que l'on se donne aux dépens d'autrui.... Pour mon compte, quand je voudrai peindre l'homme en laid, je n'irai pas chercher bien loin mon modèle. » Cela me rappelle le mot de M. de Maistre: « Je ne sais pas ce que c'est que la vie d'un coquin ; je sais ce que c'est que la vie d'un honnête homme : c'est affreux ! » Eh bien ! voilà M. de Sacy tout entier. Avec toutes les hardiesses de l'esprit, il a tous les sentiments du christianisme, il a fait passer dans son cœur la substance de l'Évangile ; de là cette bonne odeur de vertu aimable et touchante répandue dans tous ses écrits. Il revient avec tant de complaisance aux sujets religieux, il exprime avec tant de candeur et d'onction persuasive l'impression que font toujours sur son âme les beautés morales de la religion, que dernièrement encore un écrivain de pro-

vince, le comptant au nombre des brebis de l'Église, le trouvait dépaysé au *Journal des Débats* et le plaignait affectueusement d'être égaré parmi les loups.

Les loups ne sont pas si loups qu'ils ne vénèrent et ne chérissent en M. de Sacy cette supériorité de sa sensibilité religieuse. Pour moi, je ne saurais dire quel charme particulier donne à la morale qu'il exprime ce mélange de liberté philosophique et d'attendrissement chrétien. M. de Sacy a écrit que la plupart des moralistes sont bons à lire plutôt qu'à voir : « On veut bien, dit-il, être le spectateur, mais non la victime de leurs sévérités ! Vivre avec Montaigne ! mais c'est un égoïste ! Avec Pascal ! mais je crains sa rudesse ! Avec La Bruyère ! mais il me peindrait. Ce n'est pas le moyen de me corriger. Si vous voulez me rendre meilleur, montrez-moi du moins de la pitié ! que je sente dans vos remarques les plus sévères ce retour sur vous-même qui diminue la rigueur de la condamnation en la faisant partager au juge[1]. » C'est précisément là ce que j'aime dans M. de Sacy. Il ne me rudoie ni ne m'humilie ; il me plaint, me console, et ce qui plaît encore plus à ma mauvaise nature, il se met de moitié dans tous les reproches qu'il me fait. Et savez-vous pourquoi il est si indulgent ? C'est qu'il connaît les hommes pour s'être étudié lui-même. Pour connaître les hommes, il n'est pas besoin, c'est lui qui nous l'affirme, d'en avoir vu beaucoup. Un solitaire dans sa retraite, qui vit les yeux fixés sur son âme, en sait plus long sur l'âme humaine que l'observateur le plus mondain. Le tout c'est d'avoir de bons yeux : avec de mauvais yeux, vous ne verrez rien dans le monde entier ; avec de bons yeux, vous verrez tout dans une solitude[2]. M. de Sacy n'est pas un mondain : on ne peut dire de lui ce qu'Horace a dit du sage Ulysse : *Mores hominum multorum vidit et urbes*. Il n'a pas beaucoup

1. *Variétés*, t. I, p. 402. — 2. *Ibid.*

voyagé, si ce n'est de Paris à Eaubonne, il n'a pas plus vu beaucoup d'hommes et de pays qu'il n'a lu beaucoup de livres. Mais il a lu et relu dans son âme; il a fait toute sa vie le voyage intérieur que peu d'entre nous font en eux; il a découvert dans son cœur des terres inconnues à la plupart des hommes, et en pénétrant ses propres secrets, il a deviné tous les nôtres. Rien ne dispose à l'indulgence comme de puiser dans son propre fonds la connaissance du monde! Quoiqu'on ne pardonne pas toujours aux autres ce qu'on se pardonne à soi, on frappe plus doucement, à cause des contre-coups. M. de Sacy ne frappe guère; ce n'est ni un Père de l'Église, ni un censeur comme Caton, ni un de ces moralistes dont on a peur. Il est aussi bon à voir qu'à lire; la vie est commode avec lui; j'estime heureux ses amis, et je porte envie à ses voisins.

Dans un second article, j'examinerai ses idées en histoire et en littérature.

II

J'ai essayé de caractériser le moraliste en M. de Sacy. Examinons maintenant ses idées sur l'histoire et la littérature.

« Les anciens, a-t-il dit, donnaient pour fondement à leur système de politique et de morale la grande question du souverain bien. Ils avaient raison : peuples ou particuliers, il faut que nous sachions avant tout quel est le but de la vie. Est-ce l'honneur ou le plaisir? la vertu ou la jouissance? les biens de l'âme, ceux de l'esprit ou ceux du corps? La politique comme la morale roule tout entière sur cette question fondamentale. Si vous ne commencez pas par la résoudre nettement, vous ne saurez ni vous conduire vous-même, ni apprécier la conduite des autres. Vos jugements vacilleront comme vos actions. Vous pronon-

cerez, sans les comprendre, les mots de bonheur, de progrès, de civilisation.... Sous une forme ou sous une autre, je voudrais donc que les historiens me donnassent avant tout la clef de leur morale, ne fût-ce que pour être sûr qu'ils savent eux-mêmes ce qu'ils veulent dire quand ils parlent de la grandeur d'un peuple ou de la gloire d'un roi. »

Cette profession de foi préalable que M. de Sacy demande aux historiens, il l'a faite lui-même à toutes les pages de son livre. Il est spiritualiste, et son spiritualisme est la clef de toutes ses opinions, en littérature comme en politique. Il met l'âme au-dessus du corps, la vie morale au-dessus de la vie matérielle, et il applique aux peuples la même règle de jugement qu'aux individus. De même qu'un homme pauvre, mais fier et indépendant, lui semble supérieur à un homme riche et servile, Rome au temps de Fabricius lui paraît plus grande que Rome sous Auguste. Un peuple a beau être opulent, policé, habile dans l'industrie, florissant par le commerce, si les âmes sont corrompues, si l'amour de l'argent les domine, et le besoin du luxe et la soif des plaisirs, c'est un peuple en décadence. Je n'affirmerais pas que M. de Sacy ne se laisse pas entraîner quelquefois à un excès de spiritualité. On peut préférer comme lui l'âme au corps, les lettres à l'industrie et les livres aux machines sans méconnaître le prix de la civilisation matérielle. Il a dit « qu'il donnerait volontiers pour l'*Iliade* tous les vaisseaux à hélice. » J'y consens. Heureusement il n'est pas nécessaire de faire le marché : on peut admirer à la fois l'*Iliade* et les vaisseaux à hélice. Si par hasard, à force d'admirer l'*Iliade* et les livres, M. de Sacy dédaignait les vaisseaux, les machines et l'industrie; si, tout prêt à courir au bout de Paris pour voir une édition *princeps*, il ne se dérangeait pas une seule fois pour visiter l'exposition universelle, on aurait le droit de trouver qu'il pousse à l'extrême le mépris de la matière et de lui crier : *O spiritus!*

comme Gassendi à Descartes, sans qu'il eût le droit de répondre : *O caro !* Mais ce sont là de pures suppositions ; et d'ailleurs ce spiritualisme est aujourd'hui si rare, si peu contagieux, que son excès peut faire sourire, mais n'inspire que du respect.

Sous l'empire d'un tel principe, les scènes que M. de Sacy préfère dans l'histoire, ce sont celles où la force morale, aux prises avec la force matérielle, y résiste et en triomphe ; ce sont les luttes du droit, de la foi religieuse, de la liberté de conscience, contre la violence et l'oppression ; c'est le duel de Pie VII et de Napoléon, de Saint-Cyran et de Richelieu. Il aime ces combats où les âmes énergiques se déploient tout entières, et d'où sortent presque toujours de grandes œuvres de l'esprit et de grandes actions[1]. Aussi ce qu'il demande surtout à l'histoire, c'est la peinture des âmes, ou plutôt la peinture de l'âme humaine, de l'homme en général, de l'homme de tous les temps et de tous les pays.

« En lisant Plutarque, dit-il, je ne dis pas : Voilà Lycurgue et Solon, voilà les deux Catons, voilà César et Alexandre tels qu'ils étaient ; je dis : Les voilà tels que l'imagination grecque et latine se les dépeignait. Ce ne sont pas des individus plus ou moins brillants, ce sont des types, le type du législateur, le type du censeur romain, le type de l'orateur, le type du conquérant. Et qu'importe que ces tableaux aient un peu plus ou un peu moins de vérité réelle, s'ils m'élèvent l'âme en honorant l'humanité, s'ils m'inspirent le désintéressement, l'esprit de dévouement et de sacrifice, la patience dans les mauvais jours, et s'ils me font aimer la vertu et y croire[2] ? »

1. Voir deux belles pages, l'une sur la fécondité des luttes morales et politiques (t. I, p. 358), l'autre sur la supériorité de Saint-Cyran dans sa lutte contre Richelieu (t. II, p. 23).

2. Tome II, p. 23.

Je ne suis pas bien sûr que Plutarque acquiescerait à cet éloge sans réclamer. Il se croyait historien tout autant que moraliste, et attachait, je crois, plus d'importance à la vérité réelle que M. de Sacy. Pour M. de Sacy, l'histoire n'est qu'une forme de la morale, une œuvre d'art et d'éloquence, d'où l'on tire des leçons utiles à la conduite de la vie : c'est en général l'idée de l'antiquité. Par là s'explique la préférence que M. de Sacy donne aux historiens anciens sur les historiens modernes, préférence déclarée et sans aucune réserve.

« En histoire, plus encore qu'en poésie et en éloquence, l'antiquité nous a vaincus d'avance. Ici la théorie du progrès continu doit s'humilier ou s'ériger en dogme que l'on croit sans le discuter. Nous avons de grands critiques : où sont nos grands historiens? L'histoire politique, l'histoire morale, la grande histoire, celle qui est faite pour les hommes et non pour les Académies, où est-elle? cette histoire qu'on appelait autrefois la maîtresse des peuples et des rois, où l'on apprenait la guerre et le gouvernement, qu'en avons-nous fait[1]? »

Je ne défends pas la théorie du progrès continu, dont se moque M. de Sacy. Je ne sais si le progrès est ou non continu et indéfini, mais je crois au progrès, et particulièrement au progrès de l'histoire; je ne dis pas, qu'on veuille le remarquer, à la supériorité de nos historiens. L'histoire, telle que les modernes l'ont conçue, tableau universel de la vie des peuples, qui embrasse toutes les formes de leur activité, les finances, l'administration, comme la politique et la guerre, l'étude des idées, comme la narration des faits, me paraît un progrès sur l'histoire des anciens, si belle comme œuvre d'art, si incomplète comme œuvre de vérité. Je n'en conclus pas que nos historiens modernes l'emportent par le

1. Tome II, p. 174 et 223.

génie sur les historiens de l'antiquité. Je ne mets pas Tite-Live au-dessous de M. Thiers; mais je place l'histoire telle que la comprend M. Thiers au-dessus de l'histoire telle que l'écrit Tite Live. Si je cherche une histoire où j'étudie surtout, avec l'art de peindre et de raconter, les secrets de l'éloquence et du style, je choisirai les *Décades*, ce modèle de l'histoire académique, pour parler comme M. de Sacy. Mais si je cherche, avec M. de Sacy, une histoire qui m'apprenne la guerre et le gouvernement, je prendrai l'*Histoire du Consulat et de l'Empire*, où tous les ressorts du gouvernement sont mis à nu, où l'art de la guerre est développé sous nos yeux avec une incomparable clarté, où non-seulement la vie politique et guerrière de la France, mais sa vie administrative, littéraire, scientifique, industrielle, se déroule devant moi dans sa variété. Cette richesse infinie du fond nuit parfois, je le sais, à la pureté de la forme. Une telle abondance, une telle diversité de détails ne permettent guère cette simplicité lumineuse et cette élégance de composition qui sont les conditions de la vraie beauté, et où l'histoire antique, dans ses cadres plus restreints, a le bonheur d'atteindre. Aussi ne songe-t-on pas à disputer aux anciens la supériorité de l'art. Mais après la leur avoir concédée de bonne grâce, il est permis de croire à ce progrès de l'histoire, qui laisse toute leur gloire aux historiens de l'antiquité, et qu'on peut définir d'un mot : L'histoire, chez les modernes, est un plus grand effort de l'esprit humain, une prise de possession plus complète de la vérité.

Malheureusement cette vérité de l'histoire, M. de Sacy n'y a pas une foi pleine et entière. Il ne semble pas admettre que l'histoire moderne, avec les sources innombrables où elle puise et l'ardeur infatigable de ses recherches, parvienne à une exactitude plus parfaite que l'histoire chez les anciens. Sans doute la multiplicité des documents peut

produire quelquefois la contradiction et l'obscurité. Sans doute, quand l'histoire, se faisant l'avocat d'un système ou d'un parti, prête aux témoignages qu'elle invoque un sens qu'ils n'ont pas et les force à mentir en sa faveur, on peut s'abandonner à un accès d'incrédulité historique. Mais ce ne doit être qu'un accès. L'esprit de système d'ailleurs et l'esprit de parti n'étaient pas moins chers aux anciens qu'à nous. Un Romain du premier siècle qui aurait lu successivement l'histoire de Tibère par Tacite, écrivain de l'opposition, et l'histoire de Tibère par Velleius Paterculus, écrivain du gouvernement, ce Romain, je m'assure, aurait été saisi d'une crise violente de scepticisme. Mais si de la diversité des points de vue de Tacite et de Velleius il avait conclu définitivement qu'il n'y a de vérité ni dans l'un ni dans l'autre, ni chez aucun historien, il aurait, ce me semble, dépassé la mesure permise de pyrrhonisme. Je n'insisterai pas. M. de Sacy aime par-dessus tout l'histoire morale, à la manière des anciens. Je n'ai aucune envie de combattre sa préférence : il avertit dans sa préface qu'il passe aux autres leurs goûts, à la condition qu'on lui passe les siens. Passons-lui donc son goût, à la condition qu'il veuille bien reconnaître qu'à côté de l'histoire morale, qui a pour objet la vérité idéale, il y a une histoire historique qui se propose la vérité vraie, qui ne désespère pas d'y atteindre, et qui même y atteint souvent, à la grande admiration de quelques modernes moins sceptiques que M. de Sacy.

Cette préférence pour les historiens anciens sur les modernes n'est, au reste, qu'un cas particulier de la prédilection générale de M. de Sacy pour la double antiquité. M. de Sacy est un classique dans le sens le plus précis du mot, et le plus conforme à la tradition. Il y a en effet deux manières d'être classique, que M. Sainte-Beuve a très-finement distinguées l'une de l'autre dans ses *Causeries*

du lundi[1]. J'ose à peine après lui revenir sur les mêmes idées. L'ancien classique, prenant entre toutes choses le XVIIe siècle pour modèle, est classique aussi comme on l'était alors; il l'est, comme Despréaux, à la manière latine plutôt qu'à la manière grecque, en ce qu'il goûte dans les ouvrages d'esprit la beauté élégante et correcte, l'heureuse composition, l'harmonie, la mesure, la bienséance et la justesse, toutes les qualités qui dépendent surtout de la raison, et par où brillent les Latins, plutôt que l'inspiration naïve, la libre originalité et l'essor d'imagination, qui est l'honneur de la littérature grecque. L'ancien classique, comme Despréaux et le XVIIe siècle, connaît mieux la littérature latine que la grecque; il admire Homère, mais il sent mieux Virgile. En dehors de Virgile et d'Homère, en dehors de la double antiquité et du XVIIe siècle, il n'y a pour lui que des régions incertaines et voilées de brouillard, comme le pays des Cimmériens, décrit par Homère dans l'*Odyssée*. Les littératures étrangères et modernes sont un peu à ses yeux ce que les autres peuples, même civilisés, étaient aux yeux des Grecs, des barbares. Il ne nie pas qu'en ces pays lointains on ne puisse rencontrer çà et là quelques paysages pittoresques, quelques beaux monuments; mais il est persuadé que dans ces beautés mêmes le sauvage domine, et il n'a pas l'envie de quitter Rome et Athènes pour courir les aventures chez les Espagnols, les Anglais ou les Allemands. Il a le goût sédentaire; il se blottit dans son nid classique et reste au colombier de la belle antiquité.

Le nouveau classique, c'est le pigeon voyageur. Il aime à se poser sur le Capitole et sur le Parthénon, au Parthénon surtout, car le nouveau classique est plus grec que latin, plus ami du spontané et de l'original; mais il est

1. Tome III, p. 30.

cosmopolite, et s'envole à tire-d'aile jusqu'aux plus lointains horizons. Quand il a fait le tour des littératures, qu'il regarde comme les diverses provinces de l'esprit humain; quand il a étudié, comparé, médité, le nouveau classique s'aperçoit qu'il y a diverses formes du beau appropriées au génie divers des époques et des peuples; que l'art ancien en est une et l'art moderne une autre; que Dante, Shakspeare et Gœthe sont classiques comme Virgile, Corneille, Pope et Boileau; qu'il faut agrandir l'enceinte du Panthéon et y dresser des autels aux dieux étrangers.

Ces deux classiques ont chacun leurs mérites, et je n'ai pas dessein d'immoler l'ancien au nouveau. Même quand on incline du côté de celui-ci, on ne peut se dissimuler aucun de ses désavantages. Il aspire à la largeur du goût; mais son culte littéraire est nécessairement une sorte de polythéisme, moins fervent que la foi exclusive et concentrée de l'autre. L'ancien classique est un croyant. Le nouveau est un philosophe; il a tous les honneurs de l'impartialité, il en a aussi le faible, qui est l'hésitation, je ne veux pas dire l'indifférence. Entre les diverses formes de beauté qu'il admire, il n'a pas toujours une préférence assez ferme, il ne marque pas assez nettement les rangs; il manque d'une règle de goût assez sûre d'elle-même pour commander la confiance. Il lui arrive même d'admettre parmi les formes du beau ce qui n'est en réalité qu'une des formes du laid. L'ancien classique, au contraire, ne reconnaissant qu'un type de beauté, court moins le danger de dissiper son admiration et d'égarer son goût. Il ramène à son idéal unique et précis, comme une règle absolue, tous les ouvrages qu'il juge, et, selon qu'ils s'en approchent ou s'en écartent, il décide qu'ils sont bons ou mauvais avec une conviction qui lui donne de l'autorité. L'ancien classique mérite donc un profond respect, d'autant plus qu'il tend à disparaître, depuis que les frontières des littéra-

tures se sont effacées, et que la critique a épousé le goût de chaque pays où elle a voyagé, comme Alcibiade, dit-on, prenait les costumes de tous les peuples qu'il visitait. M. de Sacy est un des derniers classiques de cette regrettable famille. Il la représente avec l'ascendant que lui donne l'ardeur de sa foi littéraire, et avec une aménité, un charme qui tiennent à sa personne, qui tempèrent heureusement le caractère exclusif de sa doctrine, et que l'ancien classique est loin d'avoir toujours. Il n'y a, Dieu me pardonne, que M. de Sacy, au XIXe siècle, qui puisse être le bienvenu à déclarer qu'il existe un grand nombre d'excel- lents livres qu'il n'a pas lus et ne lira jamais, et qu'il préfère à tous les vivants une douzaine de vieux amis qu'il a parmi les morts. Mais cette intolérance a un tel air de bonhomie! Retiré dans le passé, comme dans un ermitage, il a une manière si aimable de fermer sa porte à ses contemporains et de leur dire : Mes amis,

Les choses d'ici-bas ne me regardent plus,

que ce qui chez tout autre semblerait l'égoïsme d'un sybarite ou la rudesse d'un misanthrope a chez lui la grâce d'un sage!

Pourtant, si les contemporains savaient à quel point ils ont à se plaindre de cette sagesse, peut-être seraient-ils moins tendres pour M. de Sacy. Il n'épargne guère les occasions de contredire la bonne opinion qu'ils ont d'eux-mêmes en tout genre. En littérature d'abord, cela va sans dire. Il ne nous croit pas seulement en décadence pour le talent et pour le goût. « Le P. Cotton et l'évêque de Belley, dit-il, étaient des gens d'esprit. Ils aimaient les lettres plus que nous ne les aimons. » Nous voilà au-dessous du P. Cotton, même pour l'amour des lettres et des choses de l'esprit. M. de Sacy n'est pas éloigné de dire sérieusement ce qu'en plaisantant disait Voltaire : « Les Athéniens sont

devenus des Welches. » Plusieurs de ses articles se terminent par des vœux pleins d'onction pour que nous aimions et respections les lettres, comme les sermons finissent par *ainsi soit-il*; et, comme le sermonnaire semble trembler parfois que ses ouailles ne gagnent pas le paradis qu'il leur souhaite, M. de Sacy laisse parmi ses vœux percer la crainte visible que nous ne retombions dans la barbarie. Nous n'avons plus de génie, de goût, d'amour du beau. Que nous reste-t-il? Pas même quelques vertus. « Nous n'avons plus, dit-il ironiquement, le ridicule des vertus de Port-Royal. Qu'avons-nous à la place? L'amour de la jouissance, enfantant un égoïsme doux et modéré dans les meilleurs, un égoïsme furieux chez les autres[1]. » « Les bonnes gens même d'aujourd'hui ne valent pas, dit-il ailleurs, les bonnes gens d'autrefois. Ce qu'il y a de sûr, ajoute-t-il en riant, c'est que les printemps et les étés étaient plus beaux dans ce temps-là qu'ils ne le sont maintenant. Qui dira le contraire a menti. » La vie moderne elle-même, telle que nous l'a faite la constitution nouvelle de la société, il n'en sent pas le prix. Demandez-lui en quel temps il eût le mieux aimé à vivre, il vous désignera le siècle de Louis XIV, et si vous objectez que la condition des gens de lettres manquait alors d'indépendance, je ne suis pas bien sûr que M. de Sacy ne répondra pas qu'il valait mieux être à M. le Duc ou à M. le Prince que d'appartenir au public. Pour moi, je me représente aisément M. de Sacy au XVII[e] siècle, attaché à un grand seigneur, en possession d'une prébende ou d'une abbaye « délicieuse, » comme il appelle celle de Huet, avec un air d'envie. Je l'aperçois d'ici, dans un commerce familier avec les plus beaux esprits, enthousiaste de Bossuet, approuvant tout de lui, peut-être même sa rigueur contre

1. Tome I, p. 385.

Molière, dont la moquerie attriste M. de Sacy; admirateur de Fénelon, mais se tenant en garde contre les séductions et les chimères de son esprit; ennemi déclaré de La Rochefoucauld, ami de ces messieurs de Port-Royal et même des jésuites, surtout du P. Bourdaloue, et sans doute amoureux de Mme de Sévigné. Au sortir de ses entretiens avec ces graves et spirituelles personnes, il aurait écrit quelque beau livre de morale qu'un de sès descendants publierait aujourd'hui dans la *Bibliothèque spirituelle*, et il aurait été le plus heureux des hommes. Mais M. de Sacy, abbé ou secrétaire de prince au XVII[e] siècle, et vivant de loisir, aurait-il joué un rôle plus honorable que M. de Sacy, journaliste au XIX[e], tous les jours sur la brèche, pour défendre dans ses écrits politiques la cause qu'il a crue la meilleure, et dans ses œuvres littéraires, les principes de goût qu'il a crus les plus vrais? Il est bien doux de vivre dans une société paisible, et si fortement réglée qu'on n'a, pour ainsi dire, qu'à laisser aller les choses et à jouir de soi! Mais il est bien beau de vivre dans une société libre, remuée par ces agitations fécondes dont M. de Sacy a si éloquemment parlé, et où chacun est l'ouvrier de sa destinée, de la destinée de son pays. Le bonheur de pouvoir librement se développer tout entier, sous un régime d'égalité, c'est le privilége de la vie moderne, et l'on peut s'étonner qu'un des plus dévoués défenseurs des principes de 1789 regrette de n'avoir pas vécu quand ils n'existaient pas. A part toute comparaison entre la religion et la politique, n'est-ce pas comme si un bon catholique regrettait de n'avoir pas vécu à Athènes du temps de Socrate et de Platon?

Qui dirait qu'il fut un temps où M. de Sacy croyait au progrès, et reprochait aux pessimistes qui en doutent, de douter de la bonté de Dieu et de la grandeur de l'humanité?

« Je ne pense pas, disait-il alors, que l'homme travaille, souffre, verse son sang, pour tourner éternellement dans le même cercle d'erreurs et de calamités. Non ! la Providence ne se joue pas à ce point de l'homme.... Nos pères ont profité des souffrances de nos aïeux ; nous profitons des souffrances de nos pères; nos fils profiteront des nôtres; l'humanité, dans son existence successive, ne fait qu'un. C'est là une illusion de jeune homme, direz-vous. Soit ! mais je veux en faire l'expérience moi-même. Je la pousserai jusqu'au bout, sauf, s'il le faut, à reconnaître un jour avec douleur que je me suis trompé[1]. »

M. de Sacy écrivait ces lignes le 2 novembre 1830. Qu'est-il arrivé depuis qui l'ait désabusé ? Une révolution. Voilà l'effet que produisent les calamités publiques sur les plus fermes esprits. Il faut être doué d'une résignation stoïque, sinon d'une indifférence épicurienne, pour surmonter la tristesse qu'inspirent de tels spectacles, pour élever son regard au-dessus de son temps et de son pays, et pour retrouver dans la contemplation sereine de l'univers la foi au progrès du genre humain. Il appartient au tranquille Montaigne de se moquer de ceux qui, « s'il leur grêle sur la tête, croient que tout l'hémisphère est en tempête et orage, » et de se consoler des misères de son siècle par la pensée que « dix mille parts du monde ne laissent pas de galler le bon temps cependant. » Les âmes moins froidement trempées n'ont pas de ces consolations spéculatives toutes prêtes; le contre-coup des malheurs publics les jette dans un trouble que les considérations philosophiques n'apaisent pas; elles mesurent toutes choses à leur douleur présente; parce que leur pays souffre, elles croient le monde malade et conçoivent l'idée de la décadence. Ce n'est pas de la malveillance ni du pessimisme; c'est l'illusion

1. Tome II, p. 144.

d'une sensibilité patriotique profondément blessée. Ainsi cette grêle dont parle Montaigne, tombant sur la tête de M. de Sacy et sur la nôtre, l'a désabusé du progrès. Par là M. de Sacy, tout ancien qu'il est, est tout à fait de son temps, et c'est tant mieux pour lui, parce qu'il est bon d'être de son temps. M. de Sacy en est par le mal qu'il en dit et par le bien sans restriction qu'il dit du XVII[e] siècle. « J'ai tant de choses sur le cœur! » s'est-il écrié un jour[1]. Ce sont ces choses qu'il a sur le cœur et que notre temps y a mises qui parlent si éloquemment chaque fois qu'il ouvre la bouche pour juger le XIX[e] siècle. On entend le cri, ou du moins le soupir d'une récente douleur. Quoi de plus naturel que du milieu de sa mélancolie le présent lui semble si triste, et que, pareil aux ombres de Virgile, il tende les mains au delà de la rive vers ces lieux fortunés où, sous un ciel plus paisible et plus pur, les grands esprits d'un autre âge conversent entre eux? Le XVII[e] siècle, pour M. de Sacy, c'est une sorte d'Élysée, c'est un idéal, qu'il voit briller dans le lointain au travers des nuages qui obscurcissent notre horizon. Aussi l'admire-t-il plus que ne l'admiraient les grands hommes même de cet âge : c'est que pour eux leur temps était une réalité. Ils en comprenaient la grandeur (aucun siècle n'a eu plus que celui-là la conscience de sa gloire) : ils n'en sentaient pas moins les vices et les souffrances. La Bruyère, Fénelon, Bossuet lui-même, malgré son enthousiasme religieux et monarchique, en ont peint les misères sous des traits ineffaçables. Mais ces misères sont si éloignées, et les nôtres sont si présentes! A la distance des temps, ces grands hommes nous apparaissent avec une auréole de bonheur comme de gloire. M. de Sacy l'avoue lui-même : en lisant leurs chefs-d'œuvre on ne pense qu'à leur génie.

1. Tome II, p. 354.

On oublie que, lorsque Pellisson écrivait ses beaux Mémoires pour Fouquet, il était à la Bastille; que Pascal se cachait pour écrire les *Provinciales;* que la vie de Bossuet est une longue bataille contre les protestants, prélude de la révocation; qu'Arnauld meurt dans l'exil, Fénelon dans la disgrâce! Peut-être finirons-nous de même par nous transfigurer aux yeux de nos descendants, et par leur apparaître radieux et dignes d'envie, comme apparaissent à M. de Sacy les bienheureux du XVII[e] siècle! Peut-être que dans deux ou trois cents ans quelque arrière-neveu de M. de Sacy, lisant les œuvres de son aïeul, s'éprendra de notre temps et de nous. Peut-être, contemplant de loin, dans notre Académie française, l'image de la littérature du XIX[e] siècle, s'écriera-t-il un jour: « Glorieuse Académie! Grande par le génie de l'histoire, de l'histoire qui raconte et qui peint et de l'histoire qui juge.... grande par l'esprit nouveau de la philosophie.... grande par une critique littéraire qui a su prendre toutes les formes.... grande par l'éloquence du professorat et de l'enseignement.... » Mais je m'aperçois que je place dans la bouche du petit-neveu éventuel de M. de Sacy le discours prononcé par M. de Sacy le jour de sa réception à l'Académie française. Non que je veuille malignement le mettre en contradiction avec lui-même. Mais n'est-il pas permis de nous raffermir un peu dans l'estime de nos contemporains en nous persuadant que ce n'est pas seulement sa reconnaissance et sa courtoisie qui ont parlé ce jour-là, que c'est aussi sa justice, et que l'Académie a pu faire ce miracle de dessiller les yeux de M. de Sacy?

J'avais promis à M. de Sacy de le critiquer: j'ai tenu ma promesse, quoique à regret. J'ai une telle confiance dans la justesse de son esprit, que, lorsque je lui fais une objection, je crois me dénoncer moi-même et m'avouer hors du vrai. Et puis je crains d'avoir mauvaise grâce en argu-

mentant, même à la légère, contre quelqu'un qui n'argumente jamais. On est mal à l'aise pour critiquer et juger un écrivain qui se défend d'être un critique et un juge. « Je ne suis pas un juge, » a dit M. de Sacy. En effet, il n'a du juge que l'autorité; il n'en a ni le ton ni la méthode. Il ne rend pas des arrêts après des considérants. Il se recueille, il s'interroge, il transcrit sous la dictée de sa conscience littéraire les impressions que sa lecture a fait naître en lui, et sa critique consiste à chercher les raisons de ce qu'il a éprouvé. Ses sentiments y tiennent plus de place que ses idées. Aussi en parlant des autres parle-t-il beaucoup de lui-même. Personne n'a mieux réfuté que lui le mot de Pascal : *Le moi est haïssable.* Le moi est haïssable ou aimable, et les écrivains qui se racontent sont ou les plus agréables ou les plus déplaisants, comme les femmes qui se découvrent beaucoup sont les plus laides ou les plus belles : cela dépend de ce qu'elles ont à montrer. Le *moi* de M. de Sacy est parfaitement aimable, et nul n'a plus de grâce que lui à le laisser voir. Il le sait, et s'y prête volontiers. Chacune de ses idées, avant d'arriver jusqu'à sa plume, est passée par son âme et en a retenu l'émotion. Dans chacun de ses articles on sent palpiter son cœur. Il a dit dans sa préface : « C'est moi que j'offre au public dans ces deux volumes. » C'est lui-même en effet; il y est tout entier et partout. On croit en le lisant le voir et l'entendre. Chacune de ses pages est remplie de ces traits qui expriment l'homme, qui le peignent au vif. Quand on les a lues, on connaît M. de Sacy avec toutes les qualités de son âme et tous les dons de son esprit; on est assuré qu'en lui l'homme vaut l'écrivain, ou plutôt que l'homme et l'écrivain ne font qu'un. C'est cette union intime du sentiment et de la pensée, ce sont ces effusions du cœur dans les choses de l'esprit, qui communiquent à ce qu'il écrit un air vrai et original, la séduction, la grâce, et le don su-

prême de la persuasion. C'est ce qui fait de lui un grand écrivain (que M. de Sacy me pardonne!) dans ce genre charmant de critique expansive où il a voulu s'enfermer. Pour la pureté de la langue, du style et du goût, M. de Sacy n'a pas de supérieurs. Par l'élévation des pensées, par l'émotion profonde, par la sobre énergie et l'imagination contenue du langage, souvent il égale les plus éloquents.

M. de Sacy a dédié son recueil à tous ses collaborateurs du *Journal des Débats*. Ils permettront au plus humble d'entre eux d'être leur interprète et de remercier en leur nom M. de Sacy de les avoir associés au succès de son livre. Ce n'est pas seulement un témoignage d'amitié qui les touche; c'est une marque d'estime dont ils sentent le prix et qui leur rend plus chère cette noble profession de journaliste, qu'il honore depuis tant d'années par son caractère et par son talent.

(*Journal des Débats*, 4 et 6 juillet 1858.)

ÉTUDES DE PHILOSOPHIE MORALE ET D'ÉCONOMIE POLITIQUE.

M. Baudrillart, notre collaborateur, vient de publier sous ce titre le recueil de ses articles dans la *Revue des Deux Mondes*, le *Journal des Économistes* et le *Journal des Débats*. Il y a joint deux Éloges couronnés par l'Académie Française, et les *Discours d'ouverture* du cours d'économie politique qu'il professe comme suppléant de M. Michel Chevalier au collége de France. Un de ces deux volumes appartient proprement à la science professée par M. Baudrillart. Je l'ai

lu avec autant d'intérêt que de profit; mais j'éprouverais quelque embarras à exprimer mon opinion sur des matières que M. Baudrillart a si bien traitées et que je connais si peu. Je réserverai mon examen pour le premier volume, qui comprend l'Éloge de Turgot et de Mme de Staël, et des Études sur J. J. Rousseau, Voltaire, d'Alembert, Vauvenargues, M. Royer-Collard et M. Cousin. Dans M. Baudrillart l'économiste m'échappe; mais dans tout bon économiste il y a un moraliste et un philosophe, quelquefois un philosophe sans le savoir. M. Baudrillart, qui lutte vaillamment pour l'honneur de son drapeau, nous montre dans un de ses discours l'économie politique cosmopolite, s'imposant par la justesse de son principe même à ceux qui la veulent repousser au nom de la doctrine qu'ils appellent nationale. Un bourgeois de Paris, dit-il, est attablé. A l'entendre, il repousse avec horreur les produits exotiques. Cependant on aperçoit sur sa table le poivre et la cannelle; sa table même est faite d'un bois étranger.... Le tissu dont sa chemise est faite, c'est le coton d'Amérique; son foulard vient de l'Inde, sa cravate du Piémont. Pour qu'il puisse s'habiller comme il s'habille et dîner comme il dîne, il faut que des ouvriers et des marchands de tous pays aient travaillé et commercé pour lui, et que les cinq parties du monde se soient entendues. Quelle leçon, que l'exemple de ce bourgeois, national par principe, cosmopolite en pratique et à son insu! De même parmi les économistes il y en a eu plusieurs, peut-être y en a-t-il encore qui médisent de la philosophie. Pour qu'ils pussent établir leur doctrine antiphilosophique, il n'en a pas moins fallu que tous les philosophes de tous les siècles et de tous les pays eussent mis en lumière les principes constitutifs de la nature humaine et de la société, et posé les fondements de la science morale sur lesquels l'économie politique est venue tardivement s'asseoir.

M. Baudrillart n'est pas ingrat envers la philosophie. Il la respecte, il l'aime, il proclame hautement les services rendus par elle à l'économie politique. C'est au droit naturel que celle-ci emprunte le principe de propriété qu'elle développe et applique; c'est à la morale qu'elle doit les règles du juste et de l'injuste, et les notions des droits et des devoirs de l'homme envers les individus et les choses. Le lien étroit qui, aux époques les plus intéressantes pour la science, rattache les doctrines des économistes aux systèmes des philosophes, M. Baudrillart s'efforce de le bien faire saisir; il démontre parfaitement que toute révolution dans les hautes régions des métaphysiciens a son contre-coup inévitable dans le monde des économistes. De même que la philosophie de la matière a pour conséquence la doctrine du pouvoir absolu, que la fatalité de la sensation, dans l'ordre métaphysique, aboutit, dans l'ordre politique, à la fatalité de la force, et que l'auteur du *Léviathan*, Hobbes, est à la fois athée, matérialiste et esclave; de même sur le système de la sensation ne peut se fonder qu'une économie politique frappée de mort en naissant, puisque le matérialisme abolit logiquement la liberté de l'homme, condition d'une science qui repose tout entière sur le principe du travail libre. M. Baudrillart demande donc à la philosophie, c'est-à-dire à la raison humaine, les fondements de la science, qu'elle seule peut donner, et que la religion même ne saurait donner à sa place : car, comme il le dit justement, la tâche du christianisme n'est pas d'enseigner la meilleure organisation de l'État, et la doctrine du renoncement n'a pas d'action sur les lois qui président à la répartition des richesses. Enfin il étudie, il analyse, il juge les idées des philosophes et des moralistes, ses premiers maîtres, dont les leçons l'ont préparé à la science qu'il enseigne, et c'est l'esprit de ces études, le caractère de cette critique philosophique et morale, que je veux définir brièvement.

L'esprit qui préside aux *Études* de M. Baudrillart, c'est celui qu'il y a quinze ou vingt ans on pouvait encore appeler l'esprit du XIXe siècle. Peut-être n'a-t-on plus le droit de donner ce nom à la doctrine spiritualiste. Elle est toujours le drapeau des plus éminents esprits : elle n'est plus que le drapeau d'une élite. Ils occupent les hauteurs, ils sont encore brillants à tous les yeux comme des phares lointains, mais ils ne gouvernent plus le mouvement des idées. Ce sont, pour ainsi dire, les présidents honoraires de la société. Le devant de la scène est envahi par un groupe plus jeune et plus agissant, autour duquel le public se rallie, et ce n'est pas vers le spiritualisme que le public se sent conduit. M. Baudrillart a nettement aperçu ce changement de direction. Il remonte à la source des idées nouvelles; et, quand il croit l'avoir trouvée chez nos voisins d'Allemagne, il en suit le courant, il en marque le progrès, il en mesure les ravages avec une rare sagacité. Qu'on lise l'excellent morceau sur les doctrines religieuses de la philosophie moderne, on verra le vide se faire autour du dieu-personne du monothéisme chrétien, à mesure que les rangs s'épaississent et se pressent autour du dieu-univers des écoles germaniques. M. Baudrillart se représente la philosophie allemande moderne comme un drame métaphysique qui se joue entre ciel et terre et qu'on peut diviser en cinq actes caractérisés par cinq noms : Kant, Fichte, Schelling, Hegel, Feuerbach. En suivant l'analyse lucide de la pièce, on s'explique par quelle suite d'incidents et de péripéties on a pu passer du dieu personnel de Kant, type de justice et de moralité, qui ouvre l'exposition du drame, à l'homme divinisé, c'est-à-dire à l'athéisme humanitaire de Feuerbach, qui en forme le dénoûment. C'est au pur matérialisme que le cinquième acte nous conduit. Pour Feuerbach, l'homme est dieu, et dans l'homme la matière est tout. Rien n'épouvante la logique du philosophe : les caractères des peuples,

leur génie, leurs mœurs, il explique tout, comme dans l'individu, par des accidents physiques. L'esprit n'est qu'une fonction subalterne dans l'humanité; avant de penser, l'homme tette. L'homme est *un corps qui sait qu'il vit.* Vous voulez réformer le genre humain ? Qu'allez-vous faire ? Des systèmes de morale, des lois, des catéchismes ? A quoi bon ? Réformez avant tout le régime alimentaire : « La nourriture est le lien qui unit l'âme au corps, le principe qui identifie les deux substances.... Le phosphore est la matière qui pense en nous. Plus le cerveau possède ou reçoit de phosphore, plus et mieux il pense.... Nourrissez donc l'homme de manière à y augmenter la masse de phosphore. C'est l'usage des pommes de terre qui a amorti le feu des nations modernes; remplaçons ce tubercule malfaisant par un aliment qui électrise le corps, par la purée de pois. Le double progrès de la science et de la société dépend de la multiplication du gaz phosphorique.... »

Feuerbach exposait en 1850 ces folies matérialistes. A la faveur de l'anarchie intellectuelle de 1848, qui les avait enfantées, elles ont pénétré et circulé en France, et trouvé asile dans un grand nombre de faibles cerveaux, toujours prêts à se contenter des explications grossières et en apparence démonstratives que le matérialisme propose. Des esprits très-distingués les ont même accueillies, séduits, à ce qu'il semble, par ce genre d'attrait que prête à un système une origine supposée étrangère, et il n'est pas rare de voir appliquer aujourd'hui à l'étude des individus et des nations, des institutions politiques et des mœurs privées, la théorie philosophique et élémentaire de Feuerbach. Aussi je regrette que M. Baudrillart n'ait pas dépouillé de son masque germanique cette idée à laquelle de spirituels Français n'auraient peut-être pas fait si grande fête, si, au lieu d'une jeune idée allemande, ils n'avaient vu en elle qu'une

vieille idée française. Il est parfaitement vrai que la renaissance du matérialisme, aujourd'hui si menaçant, a commencé en Allemagne, et que cette triste doctrine nous revient d'au delà du Rhin, armée de tous les arguments que le génie spéculatif des peuples germaniques excelle à forger. Mais l'Allemagne n'est en réalité que sa patrie d'adoption. Sa première et véritable patrie, c'est la France du xviiie siècle. Feuerbach, c'est un Helvétius plus hardi, un d'Holbach plus complet, un Cabanis plus systématique. Helvétius réduisant l'homme à la capacité de sentir, et les causes de la supériorité de l'homme sur les animaux à la forme de sa main; d'Holbach expliquant la transformation progressive du pain, du vin et du lait, en matières sensibles et en facultés intellectuelles dans l'homme; plus tard, enfin, Cabanis ramenant la morale à l'hygiène, et déduisant le caractère commun de certains peuples d'une cause commune, l'ichthyophagie, ce sont là les vrais aïeux de Feuerbach. Ce sont les idées de la France que l'Allemagne renvoie aujourd'hui à la France, lourdement revêtues d'un appareil métaphysique dont le xviiie siècle, peu ami de la métaphysique, avait négligé de les entourer. Et, dans notre candeur, nous reprenons des mains de l'Allemagne nos propres inventions, dont nous ne voulions plus; nous adoptons comme des nouveautés scientifiques d'antiques paradoxes honnis et réfutés! Rappelons-nous donc à propos que toutes ces folies sont les nôtres, afin de moins les aimer.

Du reste, M. Baudrillart les combat sans relâche et par un procédé excellent. Il fait dans les idées du xviiie siècle le discernement exact du vrai et du faux; il repousse le faux impitoyablement, il défend le vrai avec une fermeté que rien ne fait fléchir, pas même le discrédit où le xviiie siècle est aujourd'hui tombé. Il est à remarquer, en effet, que la philosophie spiritualiste, quoiqu'elle relève bien plus encore de Descartes que de Voltaire, est suspecte de voltairianisme,

et, à ce titre, impopulaire. Les deux partis les plus considérables, du moins par leur nombre, qui sont en présence, c'est le parti de ceux qui croient tout et le parti de ceux qui ne croient rien, le camp de la religion positive et le camp de la philosophie négative. Les simples spiritualistes, dont le symbole embrasse Dieu, l'âme, le devoir et les espérances de l'autre vie, sont pris comme entre deux feux, et leur nombre diminue chaque jour. Cela est naturel : les âmes droites, mais timides, qu'épouvante le progrès du matérialisme, avec ses conséquences politiques et sociales, se rallient autour de l'autel, et à la faveur de ces alarmes les conquêtes de la religion s'étendraient plus loin encore, si les soldats laïques qui combattent pour elle ne faisaient pas aussi peur aux honnêtes gens que l'ennemi commun. Pour rester décidément dans le groupe isolé des spiritualistes, il ne faut ni une faible conviction, ni une médiocre fermeté d'esprit. M. Baudrillart est un des soutiens les plus fermes et les plus convaincus de cette noble cause. Il se rattache à Descartes par les principes de sa philosophie; à Voltaire par les conséquences politiques et sociales qu'il tire du libre examen, par le sentiment profond des devoirs de la civilisation moderne, par l'amour sincère de l'humanité. Il a très-bien compris la différence fondamentale du XVII[e] et du XVIII[e] siècle. Le XVII[e], encore pénétré de l'esprit chrétien, croit à la déchéance de l'homme et à la corruption originelle. Tous ses moralistes, religieux ou mondains, si divers par le génie et par le caractère, s'accordent sur un point, la perversité du cœur de l'homme : l'homme, à leurs yeux, est naturellement mauvais; par suite, la vie est mauvaise. Un esprit tout d'une pièce, qui aurait le courage de pousser ses opinions jusqu'aux actes, et qui prendrait au mot La Rochefoucauld, Pascal ou même La Bruyère, malgré l'indulgence et la grâce dont il voile quelquefois la satire de l'humanité, celui-là se ferait misanthrope ou ermite, et ne vivrait qu'en soi, pour

y réparer la ruine originelle et y rebâtir le temple abattu. C'est, au XVIIe siècle, l'œuvre des derniers jours, pour un grand nombre d'âmes coupables et repentantes : elles appliquent tardivement la morale qui domine; la fuite loin du monde, la retraite, l'ascétisme, en sont logiquement le dernier chapitre. Pascal, La Rochefoucauld, Nicole, La Bruyère, sont tous des grands chemins qui conduisent au couvent. Le XVIIIe siècle, au contraire, s'émancipant du christianisme, relève l'homme de sa chute, proclame sa bonté native et la bonté de la vie. Vauvenargues cherche dans le cœur humain les instincts bienfaisants, les penchants généreux et les grandes pensées, avec autant d'ardeur que La Rochefoucauld la vanité, l'égoïsme et les pensées mauvaises. La conclusion de sa morale, c'est l'action : comme celle du XVIIe siècle, c'est la mortification. L'esprit de sa philosophie, c'est l'optimisme, non l'optimisme sot, qui rabaisse la vie en niant les épreuves, mais l'équité du sage, qui oppose au mal particulier le bien général, qui déplore la blessure d'un père de famille renversé par une tuile tombée du haut d'un toit, et qui admire l'influence de la pesanteur sur l'équilibre des mondes. Le vulgaire, dit spirituellement M. Baudrillart, observe l'humanité du point de vue de la tuile qui tombe. Le sage l'observe du point de vue de la loi qui la fait tomber.

Cet esprit de justice et de bienveillance envers l'homme et la vie, M. Baudrillart l'emprunte au XVIIIe siècle pour juger le XVIIIe siècle. Ne craignez pas qu'il se laisse emporter aux représailles et qu'il exalte à l'excès ce que d'autres calomnient. Il condamne les fautes de la philosophie ; il déplore ses outrages contre le christianisme, et surtout cette prodigieuse méprise commise sur elle par elle-même, et qui l'a empêchée de se sentir chrétienne. C'est une belle page, émue et vraiment éloquente, celle où M. Baudrillart développe cette idée que la philosophie du XVIIIe siècle, tout en

combattant le christianisme, était chrétienne au fond, et, à son insu, plus chrétienne que ses adversaires, qu'elle avait tort de prendre pour de vrais chrétiens.

« Lisez la correspondance de d'Alembert avec Voltaire. A travers les moqueries jetées sur des choses que l'abus qu'on en faisait chaque jour sous leurs yeux calomniait auprès des philosophes, à travers l'ironie dominante du ton, vous y serez frappé du désir véritable de voir la raison, les lumières, se répandre parmi les hommes, et du projet formé de contribuer autant qu'il sera possible à les éclairer, à les rendre meilleurs. Ils diront bien : Prenons le monde comme il est, et rions des hommes ; mais ils répéteront qu'il faut *les servir*, s'y dévouer. Si la première de ces paroles a été si souvent relevée par les ennemis du XVIII[e] siècle, pourquoi ne pas relever aussi la seconde, qui exprime, après tout, bien mieux leur vrai sentiment, et que confirme leur conduite ? Non-seulement ces hommes ont été trop calomniés, mais ils se sont calomniés eux-mêmes. Ils semblent se présenter à plaisir comme des sceptiques vulgaires, et ils croient, avec une inébranlabe fermeté, à la justice, au bien, à la tâche utile que chacun doit remplir. Ce que Rousseau a dit d'Helvétius : « Ton génie dépose contre tes « principes, ton cœur bienfaisant dément ta doctrine, » à combien plus forte raison ne doit-on pas le dire de ceux qui nous occupent ici ? Mais leur doctrine même, leur vraie doctrine, ce n'est pas dans leur métaphysique qu'il faut aller la chercher, et ce n'est pas non plus dans leurs attaques prises à la lettre. Que font-ils, ces deux hommes qui se donnent pour les ennemis du christianisme et qui parlent d'*écraser l'infâme ?* Ils proclament, ils défendent la cause de la liberté, de l'égalité, de la fraternité humaine, c'est-à-dire qu'ils continuent la tradition qu'ils calomnient. Et s'ils la calomnient, cette tradition chrétienne, à qui la faute la plus grande ? Leurs adversaires disaient, en montrant la cor-

ruption de dix-huit siècles, les abus qui recouvraient le culte jusqu'à le faire disparaître, l'Église des temps ignorants, riche et corrompue, superstitieuse ou incrédule, brûlant les livres sans avoir la foi qui excuse les persécutions, exilant ou torturant les hommes, sans égard pour les vertus d'un Rollin, sans pitié pour la jeunesse d'un Labarre; leurs adversaires disaient, en montrant cet amas honteux : « Voilà le christianisme. » Le blasphème a été de les croire. Mais leurs adversaires prenaient la cause du christianisme en la défigurant dans ses idées essentielles, et faisaient dans la pratique et dans le gouvernement des sociétés tout le contraire de ce que ses principes commandent. Eux niaient le christianisme en rétablissant ses doctrines universelles, en émancipant l'esprit de la lettre et de la matière, en poussant dans la pratique à l'application de ses maximes, en voulant que les inégalités excessives fussent effacées, que la paix devînt l'état habituel du monde, que la justice sociale se modelât sur un idéal moins matériel, et que la miséricorde pénétrât même dans la loi[1]. »

Si je voulais exprimer brièvement l'idée qu'inspirent de M. Baudrillart les *Études* que je viens d'examiner, j'emprunterais, pour définir ce disciple de Vauvenargues, quelques traits à l'image qu'il a tracée du maître. Comme lui, il aime l'action; comme lui, persuadé de la bonté de l'homme et de la vie, il garde bravement sa foi à l'esprit et à l'âme, en face des illusions de l'orgueil, des chimères de la volupté ou du sophisme des systèmes, qui s'attachent à la matière avec un amour désespéré. Il est, lui aussi, « un conseiller d'activité, de devoir et de travail, un philosophe qui sait voir le bien à travers les ombres épaisses du mal, la Providence à travers le hasard, le but à travers l'épreuve; » il est de ces esprits délicats et sensés qui remplissent de nobles

1. Tome I, p. 189.

pensées et d'excellents ouvrages le court espace de la vie, et que ne décourage pas l'heure présente, parce qu'ils marchent les yeux levés vers l'avenir, et qu'ils ont appris de l'histoire que, dans le monde des idées, la cause de la vérité n'est jamais plus près d'être sauvée que lorsqu'elle paraît à tout jamais perdue : *Merses profundo, pulchrior evenit.*

(*Journal des Débats*, 9 mars 1858.)

ESSAIS D'HISTOIRE LITTÉRAIRE,

par M. Eugène Gerusez.

L'auteur de ce livre, M. Gerusez, est un véritable homme de lettres dans la meilleure acception du mot, qui comprenait autrefois une double idée, le respect du public et le respect de soi-même. Il est si respectueux pour le public, qu'il relit et retouche ses écrits, même après que le succès les a consacrés ; il les complète par de nouveaux développements et par des notes attentives, où il tient compte des travaux de ses successeurs : il aime mieux perfectionner un livre déjà adopté par le public, que d'en écrire un nouveau. Il est si respectueux pour lui-même, qu'il veut paraître devant son lecteur dans une tenue irréprochable, et qu'il déplore comme des « pages néfastes » celles où quelque surprise typographique a trahi sa pensée. C'est un écrivain honnête homme, qui trouve de nobles paroles pour toutes les nobles idées : poli et affectueux pour tous ses concitoyens de la république des lettres, comme on disait dans un temps d'urbanité littéraire auquel il était digne d'appartenir ; fidèle au culte des gloires éta-

blies, autant qu'empressé à signaler les jeunes talents; professeur habile, critique ingénieux, qui continue, par de bons livres, un remarquable enseignement; enfin, un de ces hommes distingués et modestes, spirituels et bienveillants, qui se concilient la faveur de toutes les opinions et les suffrages de tous les juges.

Les *Essais d'histoire littéraire*, couronnés par l'Académie française, ont été la préparation, et restent, sur beaucoup de points, le développement d'un autre ouvrage de M. Gerusez, qui lui a mérité une autre couronne académique, l'*Histoire de la Littérature française.* Ce sont des morceaux détachés, des études sur les principaux écrivains français du moyen âge, de la Renaissance, du XVIIe et du XVIIIe siècle. Elles n'ont d'unité que celle de la doctrine, et forment non pas un ensemble de parties étroitement liées, mais une série dont les anneaux peuvent facilement se rattacher les uns aux autres. Ces études ne sont pas des *portraits* littéraires dans le sens que nous attachons à ce mot, devenu aujourd'hui le nom d'un nouveau genre de critique, où la biographie des écrivains et l'analyse de leur caractère a peu à peu remplacé l'examen des ouvrages : ce sont plutôt des notices, ainsi qu'on disait autrefois, judicieuses et fines, comme celles de M. Suard, mais plus nourries de faits et fortifiées par l'histoire. L'auteur est très-réservé dans les détails biographiques, et porte une grande circonspection dans cette espèce de psychologie littéraire dont nous avons fait une des habitudes de notre critique moderne, inquisitive et indiscrète. Il est sobre d'anecdotes et de citations, retenu et peu aventureux dans les vues générales; mais ces vues sont nettes et justes, ces détails biographiques sont précis et caractéristiques, ces citations sont heureusement choisies, et tous ces éléments, combinés dans des proportions exactes, forment un habile mélange d'histoire proprement dite, d'histoire littéraire,

d'érudition et de critique, qui nous apprend à mieux connaître les livres, les écrivains et les sociétés.

Aussi, dans ce recueil de morceaux détachés, qui n'a pas la prétention d'être une histoire, l'étude individuelle d'un écrivain retrace en même temps la physionomie d'une époque tout entière. Le moyen âge, et même le XVIe siècle, dont les traits distinctifs sont la religion, la philosophie et la guerre, ont leur esquisse rapide et fidèle dans les notices sur saint Bernard, Abélard et Agrippa d'Aubigné. Dans les études sur Malherbe, Pascal, Corneille, Mme de Sévigné, Boileau, Fénelon, Voltaire et Rousseau, on saisit les différents caractères du XVIIe et du XVIIIe siècle. Sans étalage de généralités, sans prétention au dogmatisme, l'auteur, dans une série de tableaux heureusement disposés, nous représente à merveille le XVIIe siècle, ce repos majestueux entre deux périodes de critique et de négation. On admire avec lui cette halte de l'esprit français dans la certitude, au lendemain et à la veille du doute ; puis le doute reprend son œuvre interrompue : l'analyse détruit pièce à pièce la tente glorieuse où s'est abrité le XVIIe siècle. La tradition littéraire est attaquée, après elle la tradition religieuse, et enfin les institutions. Le sensualisme campe sur les ruines de la philosophie cartésienne, et demande aux sciences naturelles des arguments inconnus de Lucrèce et d'Épicure. L'esprit français voyage à l'étranger et prépare, par l'imitation, les révolutions du goût; l'art, autrefois désintéressé, devient un moyen d'influence, un instrument de dictature ; le style, mieux approprié aux besoins de la pensée de chaque jour et de chaque moment, atteint le point précis où il n'est ni haché ni périodique, et la langue, plus concise, plus claire, plus agile, et pour ainsi dire plus pratique, se console d'avoir perdu son ampleur, sa pompe et son éclat. Pour achever l'esquisse de cette longue période, il ne reste plus à M. Gerusez qu'à

compléter sa galerie par les portraits indispensables de Descartes, de Bossuet, de Buffon et de Montesquieu, et peut-être aussi par ceux de quelques écrivains secondaires. Les hommes de talent, comme on l'a très-bien remarqué, représentent quelquefois mieux leur temps que les hommes de génie, car ils appartiennent tout entiers au présent ou à la tradition encore persistante du passé : les hommes de génie ont déjà un pied dans l'avenir. Dès le XVII[e] siècle, Bayle, La Bruyère, et même Fénelon, semblent devancer le XVIII[e] ; et au XVIII[e], certains écrivains de second rang, d'Aguesseau, Rollin, et par certains côtés Vauvenargues, semblent appartenir à un temps qui n'est plus.

Je dois encore un éloge à M. Gerusez : il ne sépare pas la critique littéraire de l'appréciation morale, et il pouvait inscrire à la tête de ses *Essais* la phrase de Mme de Lambert qui sert d'épigraphe à son *Histoire de la Littérature :* « Faites que vos études coulent dans vos mœurs, et que tout le profit de vos lectures se tourne en vertu. » Les sentiments élevés s'y unissent partout à une critique judicieuse ; et, quoiqu'il sache prêter une expression délicate aux idées purement littéraires, il revient, avec une prédilection d'honnête homme, aux idées de justice, d'humanité, de sage liberté, de tolérance, qui donnent à la critique la vertu d'un enseignement moral. Il aime à venger les grands hommes de la persécution ou de la calomnie. Il a consacré de nobles pages à Anne Dubourg, et on applaudira au passage éloquent où il défend la mémoire de L'Hospital :

« Il s'est rencontré de nos jours un écrivain, un seul, assez hardi pour contester la grandeur d'âme et la vertu de L'Hospital, et qui n'a pas craint d'écrire les lignes suivantes : « C'était un caractère timide et faible, tremblant « devant les partis extrêmes, toujours porté aux termes « moyens, faisant toujours des concessions aux circon-

« stances, et ne sachant pas les heurter de front pour les « combattre, courtisan habile, laudateur du pouvoir. » Je n'achève pas. Il est triste d'avoir à lire de pareilles choses, plus triste encore de les avoir écrites; mais lorsque, pour paraître neuf, on prend le contre-pied de toutes les idées reçues, lorsqu'on ne rencontre pas un crime qu'on ne l'atténue, une réputation flétrie qu'on ne s'empresse de la réhabiliter, le sens moral s'oblitère pendant que le jugement se fausse à ce terrible jeu des paradoxes, et on est entraîné, par une pente fatale, à calomnier la vertu même. Heureusement la mémoire de l'homme qui, au XVIe siècle, a été le représentant de la modération et de la justice, de celui qui, pendant sa longue carrière de magistrat et de ministre, ne s'est pas écarté de la ligne du devoir, dont le nom vénéré est devenu le symbole de l'intégrité et du courage, est au-dessus de toutes les atteintes : elle juge souverainement ceux qui ne la respectent pas. »

C'est cet amour généreux pour les grands hommes dédaignés et méconnus qui a rendu M. Gerusez sévère pour Louis XIV, quand il lui reproche avec amertume la misère de Corneille devenu vieux. C'est ce dédain des paradoxes, ce goût des principes fermes et de la vérité, qui lui a inspiré sur les avocats une phrase qu'on excuserait moins, si le morceau où je la trouve n'était pas daté de 1848. Du reste, elle n'en est pas plus rigoureusement vraie. Corneille, selon M. Gerusez, n'aurait pu jamais être un bon avocat, « parce qu'un avocat doit avoir, non pas l'esprit faux, mais indifférent à la vérité; parce qu'il doit sinon manquer de goût, du moins n'avoir pas le goût sévère; parce qu'il doit délayer des pensées qu'on accueille avec indulgence et qu'il débite avec une assurance intrépide..., etc. » Je ne sais si cela est vrai aujourd'hui, et je m'abstiens, dans le doute de dénoncer M. Gerusez au barreau contemporain. Mais quand il s'agit du siècle de Corneille,

n'est-ce pas bien sévère? M. Le Maître, ce grand avocat, n'était pas indifférent à la vérité; Patru, que Boileau consultait, ne manquait pas de goût. Au siècle suivant même, ce furent de bons écrivains, des esprits judicieux et des caractères honorables, que Servan, Cochin et Loyseau de Mauléon, avocats éloquents et respectés, qui portaient au barreau quelque chose de la dignité morale de la magistrature. Peut-être n'est-il donc pas équitable de compter à Corneille pour un titre d'estime son impuissance à parler en public; bégayer n'est pas une vertu. M. Gerusez doit une amende honorable au corps des avocats: je ne demande pas qu'on le traduise devant le conseil de l'Ordre; mais je le condamnerais volontiers à faire dans son édition prochaine une belle étude sur Pellisson.

Cette réparation lui coûtera peu, car il est l'équité même. Le caractère général de sa critique, c'est la modération, c'est le juste milieu. Je citerai pour exemples le morceau sur Rabelais, où M. Gerusez développe l'opinion si juste de La Bruyère; l'étude sur Calvin, dont il analyse le génie et dont il flétrit la tyrannie fanatique, et le jugement sur Ronsard, qu'il blâme comme Boileau et qu'il excuse comme Fénelon, avec un éclectisme digne d'éloges: car, s'il faut reprocher à Ronsard d'avoir entassé dans la langue française trop de latin et de grec, on ne doit pas oublier qu'il enrichissait une mendiante, et que, selon le conte, le pauvre qui trouve de l'or remplit inévitablement sa besace jusqu'à la faire crever. Presque toujours M. Gerusez sait écarter les opinions extrêmes et s'établir modestement au point intermédiaire où se trouve la vérité. Rien d'intempérant dans sa critique, rien d'excessif dans son admiration, excepté en deux occasions peut-être, et je lui demande la permission d'insister ici, parce qu'il s'agit des deux chapitres que le public goûtera le plus et que certainement l'auteur aime le mieux: Mme de Sévigné et Fénelon.

Je serais tenté d'accuser M. Gerusez de cette idolâtrie un peu païenne pour Mme de Sévigné que M. d'Andilly reprochait à Mme de Sévigné elle-même à l'égard de sa fille. Je lui sais gré de tancer si vertement les sceptiques qui, pendant la vie ou après la mort de Mme de Sévigné, ont affecté de sourire en parlant de sa vertu, et je regrette seulement qu'il ne se soit pas souvenu du malin propos de Napoléon à Sainte-Hélène, quand, après une lecture trop superficielle, il osait soupçonner le style si vif des lettres sur Fouquet de n'être pas le style de la simple amitié. Comme M. Gerusez aurait bien vite renvoyé César à ses *Commentaires* et coupé la parole à ce médisant! Je lui sais gré aussi de voiler, en les avouant, les difficultés d'intérieur qui s'élevaient entre Mme de Sévigné et Mme de Grignan, lorsqu'elles n'étaient pas séparées, et d'indiquer ingénieusement que ce n'est pas la mère qui aime trop sa fille, mais la fille qui ne sait pas assez se laisser aimer; quoique en vérité la passion de Mme de Sévigné ait pu quelquefois paraître un peu jalouse, et M. de Grignan se trouver le gendre d'une trop bonne mère. Pour moi, je le crois sincèrement, l'affection que Mme de Sévigné témoigne pour Fouquet est une noblesse de plus dans une femme qui savait garder pour un ami celui dont elle avait refusé l'amour; et, si la mère et la fille n'ont jamais goûté que de loin les douceurs d'une concorde parfaite, la faute en est moins à la tendresse de l'une qu'à la froideur de l'autre. Jusqu'ici je suis à peu près d'accord avec M. Gerusez. Mais quoi! ce n'est pas assez pour lui d'avoir défendu le cœur et la vertu de Mme de Sévigné, il faut qu'il gagne tous les procès faits à cette réputation si chère. On a dit: Mme de Sévigné n'a pas de goût, et l'on a cité le mot fameux: « Racine passera comme le café. » M. Gerusez prouve pièces en main, que le mot, ébauché par Voltaire, a été achevé par Laharpe, et prêté par lui à Mme de Sévigné; que Mme de Sévigné aimait Racine, qu'elle ne haïs-

sait pas le café, et même qu'elle a inventé le café au lait. Je ne nie pas l'invention, et j'en remercie Mme de Sévigné! Mais l'accusation de faux goût, dont M. Gerusez la défend, est partie de haut, il le sait; elle vient de Voltaire, et il ne faut pas dédaigner ses jugements sur les morts dont il n'est pas jaloux. Les meilleurs amis de Mme de Sévigné ne reconnaissent-ils pas que de temps en temps sa plume, qui court bride abattue, fait quelques faux pas? Hier encore M. Sainte-Beuve, qui l'admire si fort et si bien, ne regrettait-il pas ce mot parti d'une telle bouche : *Le tripot de Bourdaloue?* Tallemant se plaint qu'on ne puisse pas prononcer devant Mme de Rambouillet le mot de *teigneux* et quelques autres encore moins séduisants, parce qu'elle est trop délicate. Parmi ceux qu'il cite et que je ne pourrais citer, il en est que Mme de Sévigné, moins dégoûtée de la langue de son temps, écrit intrépidement de la même plume qui se prend quelquefois d'une coquetterie digne de la chambre bleue d'Arthénice. Elle a le mot leste et l'idée raffinée; ce talent de peindre, qui est si grand chez elle, cette veine pittoresque et brillante, qui fait quelquefois de sa langue, comme de celle de Montaigne, une vraie poésie, elle ne sait pas les contenir. Dans une de ses plus admirables lettres, un vrai chef-d'œuvre, elle distrait le lecteur ému en lui montrant du doigt « le bras et la main qui tenait le chapeau de saint Hilaire. » Le goût de l'image l'entraîne ; elle vient d'être éloquente et d'égaler Bossuet; elle tombe dans le joli et donne la main à Voiture. Ce mélange de génie et de bel esprit, de délicatesse et de *crudité* (le mot est de Voltaire, et il s'y connaissait), a inspiré de tout temps à ses plus vifs admirateurs, excépté à M. Gerusez, un doute respectueux sur la perfection de son goût. Oserai-je avouer à son défenseur que je doute encore, même après l'avoir écouté?

J'irai plus loin, et puisque j'use de franchise, pourquoi ne dirais-je pas à M. Gerusez que son plaidoyer habile

sur l'affaire de Bretagne ne m'a pas tout à fait convaincu? Je m'en tiens à la vieille opinion, et me persuade que Mme de Sévigné n'a pas eu grande pitié des Bretons si cruellement punis! J'admire avec quel art M. Gerusez interprète les lettres de sa cliente et essaye d'y découvrir, sous l'insensibilité apparente, une compassion déguisée en ironie, et une plainte secrète contre le pouvoir. Mme de Sévigné, quoique ancienne frondeuse et fidèle amie du cardinal de Retz, n'était pas à ce point de l'opposition; la belle-mère de M. de Grignan n'aimait pas qu'on se révoltât contre les gouverneurs de province; la bonne catholique du XVII[e] siècle ne s'effarouchait pas des dragonnades. En cela elle n'était ni pire ni meilleure que son temps, et l'excuse la plus plausible qu'ait alléguée en sa faveur un autre de ses panégyristes, fort spirituel aussi, et non moins tendre que M. Gerusez [1], c'est la liste des honnêtes gens d'alors qui ont applaudi quand le sang coulait! liste curieuse et triste, où l'on trouve à regret les noms de La Fontaine et de Racine, de La Bruyère et de La Motte, de Fontenelle lui-même, et les noms de deux femmes, de deux muses, Mme Deshoulières, et la bonne, l'excellente Mme de Scudéri, qui écrivit à Bussi : « Le roi fait des merveilles contre les hugenots; c'est une œuvre chrétienne et royale: cela lui attirera les bénédictions du ciel. » Mme de Sévigné, non moins bonne, non moins humaine, a parlé comme Mme de Scudéri; seulement elle a eu le tort, dans un pareil sujet, de parler avec plus d'esprit qu'elle, et d'aggraver la dureté par la grâce. Ce n'est donc pas sans réserve que je m'associe à l'admiration de M. Gerusez, qui la proclame la femme la plus parfaite du siècle le plus poli. J'hésiterais peut-être à lui opposer une rivale parmi les autres femmes historiques du XVII[e] siècle; mais

1. M. Collet, *Éloge de Mme de Sévigné*, p. 62.

s'il m'était permis de lui en chercher une parmi celles qui n'ont jamais vécu, et d'emprunter à l'imagination des poëtes le type idéal d'une perfection plus vraie, j'avouerais franchement que je préfère à Mme de Sévigné la Pauline de Corneille et l'Henriette de Molière : elles ont le bon sens et l'esprit, l'imagination et la raison, la force et la grâce, les affections profondes et bien réglées. Pauline, veuve de Polyeucte, sera, comme Mme de Sévigné, un modèle de dignité et de vertu, avec je ne sais quoi de plus contenu, et, pour ainsi dire, avec un cœur plus sage. Henriette, mère de famille, prévenue contre le bel esprit par l'expérience de la maison paternelle, et tournée au solide, comme on disait alors, saura préserver, ce me semble, sa fille et son fils de n'être après tout qu'une pédante de beaucoup d'esprit et un libertin fort aimable.

J'arrive à Fénelon. Il est bien difficile, quand on l'aime, d'être tout à fait juste pour Bossuet. Les partisans de ces deux grands hommes ont continué à former deux camps, bien longtemps après l'apaisement et l'oubli du quiétisme. Les *fénelonien*s purs tiennent toujours Bossuet pour un despote; les purs *bossuétiens* tiennent Fénelon pour un utopiste. Il arrive même que, selon les temps, les deux partis comptent plus ou moins d'adhérents : il y a des moments où Fénelon est victorieux, comme au XVIIIe siècle ; d'autres où Bossuet l'emporte, comme au XIXe. Ces vicissitudes de leur influence et de leur renommée tiennent sans doute à ce qu'à la faveur de cette transformation insensible, que produisent dans la physionomie de certains grands hommes le temps et le lointain, ils sont devenus, aux yeux de l'opinion, les représentants bien tranchés de deux principes contraires. Il n'y a que les littérateurs qui cherchent les nuances ; la foule aime les distinctions nettes et les antithèses; les noms propres ont pour elle un sens vif et déterminé, qui tient précisément à la suppression de toute nuance dans les ju-

gements. Pour elle, Bossuet signifie autorité, et Fénelon tolérance. Même quand on n'est pas de la foule, il est difficile d'échapper au piége de l'opinion générale et de la tradition. Si quelqu'un s'est approché de la vérité impartiale, c'est M. Gerusez, qui est un fénelonien modéré. Et cependant il laisse entendre que le vrai sujet du débat, entre Fénelon et Bossuet, ce n'était pas l'intégrité du dogme, respectée par la doctrine du pur amour, mais la suprématie théologique de Bossuet, inquiète du génie de son rival. Selon M. Gerusez, Fénelon était aux yeux de Bossuet, non un dissident échappé de l'Église, mais un sujet révolté contre lui, et l'évêque de Meaux lui a fait une guerre de domination plutôt qu'une guerre d'orthodoxie. Bossuet a défendu cette dictature du génie qu'il exerçait dans l'Église de France, j'y consens. Mais que, dans une cause qui intéressait directement la foi, il n'ait songé qu'au maintien de son omnipotence, et qu'en lui le docteur de l'Église ait masqué l'ambitieux, c'est là une de ces rigueurs, contre ce grand homme, dont les amis de Fénelon ont tant de peine à se défendre : car enfin, tout en condamnant les formes dures et violentes de la polémique de Bossuet, et en admirant le génie et la modération de son adversaire, il ne faut pas oublier le fond de la question. Les *Maximes des Saints* n'étaient que l'atténuation des principes de Mme Guyon, que la profession de foi mitigée du quiétisme, et le quiétisme, avec ses raffinements, ses langueurs, ses extases, et cette neutralité expectante de l'âme vis-à-vis de Dieu, était lui-même une nouveauté dans la foi, et comme une religion d'élite à l'usage des délicats. Je sais qu'il ne faut pas prêter à Fénelon les conséquences que tiraient de la doctrine du désintéressement les adeptes immodérés : on les a raillées spirituellement dans ce conte de la vieille femme qui prend une cruche d'eau d'une main et un réchaud de l'autre pour aller éteindre l'enfer et mettre le feu au paradis, afin qu'on

ne serve Dieu ni par espérance ni par crainte. Mais il faut bien qu'il y ait dans le pur amour je ne sais quoi d'énervant pour la piété humaine, puisque celle de Fénelon lui-même, quoique préservée de tout excès par la souplesse de son génie, semble atteinte d'une certaine mollesse. Lisez les *Lettres spirituelles*, et à côté de cette sévérité de doctrine, qui va quelquefois chez lui jusqu'à la rigidité, vous trouverez un mysticisme vague et affadi qui ressemble peu à la vigueur exaltée des *Élévations*, un style flottant et mou, une humilité trop humble, et, comme disait Fontenelle, poussée jusqu'à la coquetterie. On reconnaît le pénitent chrétien qui cherche l'héroïsme de l'abaissement volontaire, et qui donne à son église un ostensoir où il a fait représenter la Foi foulant aux pieds les *Maximes des Saints*. M. Nisard, qui a porté dans l'étude de cette question la pénétration et la fermeté de son esprit, et qui penche du côté de Bossuet avec plus d'entraînement encore que M. Gerusez du côté de Fénelon, a signalé avec une sagacité singulière les périls de la doctrine du pur amour, et mis hors de cause la supériorité de doctrine de Bossuet. D'ailleurs la condamnation portée par le pape contre un prélat qu'il aimait, et qui ne péchait pas, comme Bossuet, par excès de gallicanisme; l'arrêt de l'assemblée provinciale de Cambrai, qui réduisit l'archevêque à conclure, à la majorité des voix, sa propre humiliation; enfin la déclaration de l'assemblée générale du clergé de France, en 1700, prouvent que Fénelon fut réellement un dissident aux yeux du saint-siége et de l'Église de France, et que Bossuet combattit, non pas uniquement pour son omnipotence, mais pour l'orthodoxie. Ce qui a protégé Fénelon devant la postérité, ce qui a presque donné à sa défaite l'air d'une victoire, et à la victoire de Bossuet l'air d'une oppression, c'est la mesure et la dignité incomparable que l'archevêque de Cambrai apporta dans sa défense, sans jamais s'irriter, sans jamais s'oublier. Comment ne

pas être tenté de donner gain de cause à qui nous attendrit et nous subjugue à force d'éloquence, de grâce, de noblesse et de grandeur? Quand Fénelon laisse échapper ce regret touchant : « Trop heureux si, au lieu de toutes ces guerres d'écrits, nous avions toujours fait le catéchisme dans nos diocèses, pour apprendre aux villageois à craindre et à aimer Dieu! » l'émotion est bien près de troubler notre justice, et il nous semble qu'un si noble esprit et une âme si tendre ne peuvent s'être égarés. Il nous faut un effort pour reprendre notre équité, pour nous détacher de ce vaincu glorieux qui nous paraît une si douce victime, et revenir confesser aux pieds de ce fier Bossuet la victoire de la vérité. Résignons-nous de bonne grâce cependant. Je reconnais volontiers que Fénelon a été supérieur dans une moins bonne cause; M. Gerusez, en retour, m'accordera que Bossuet n'a pas combattu seulement *pro domo sua*, mais pour la défense du temple, pour l'intégrité de l'Église.

S'il en était besoin, du reste, je lui rappellerais, afin de tempérer en lui la prédiction fénelonienne, son bel éloge de la modération. Je veux le citer pour finir, parce qu'en me donnant accidentellement une arme inoffensive contre lui, il est en même temps la devise générale de son livre, et comme la définition de son talent: « La force n'est pas dans les excès, pas plus que la vérité dans les extrêmes. Entre les prétentions exclusives des partis il y a la sainte cause de la vérité et de la justice; la vraie force est de l'embrasser, le vrai courage est de la défendre. Ce poste intermédiaire n'est pas celui de la faiblesse. Singulière faiblesse, en effet, que de s'exposer résolûment aux coups portés de droite et de gauche! N'y a-t-il pas dans ce vrai milieu, si difficile à connaître et à tenir, plus de courage à déployer qu'à la tête ou au centre des factions? Au centre, on est ouvert et protégé par la foule; à la tête, la foule vous

pousse et vous prête sa puissance. Le péril le plus grand est à la distance égale des deux camps opposés, où tous les traits, de quelque côté qu'ils viennent, peuvent vous atteindre. » Cela est vrai en littérature comme en politique, et l'on a vu les factions littéraires prendre quelquefois entre deux feux les critiques modérés. Mais on voit aussi, quand la guerre est achevée et quand la paix refleurit, les critiques modérés servir d'arbitres et de liens aux opinions calmées, et recueillir les hommages des deux camps. Au temps des classiques et des romantiques, M. Gerusez aurait peut-être été criblé de flèches de toutes parts. Dans l'état de paix littéraire où nous vivons, son livre conciliant, au lieu d'être le point de mire de tous les traits, sera l'objet de toutes les louanges.

(*Journal des Débats*, 12 janvier 1854.)

ÉTUDES HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES,

par M. Cuvillier-Fleury.

Ce nouveau recueil est la suite naturelle de celui que M. Fleury a déjà publié sous le titre de *Portraits politiques et révolutionnaires*, et qui a obtenu un si brillant succès. Dans ses *Portraits*, l'auteur attaquait les fausses idées en politique; dans ses *Études*, il combat les fausses idées en littérature : dans l'un et dans l'autre ouvrage, il défend spirituellement la cause du bon sens.

M. Cuvillier-Fleury a lui-même indiqué le lien de ces deux recueils en signalant avec beaucoup de justesse celui de la mauvaise littérature et de la mauvaise politique :

« C'est, dit-il, par l'indiscipline littéraire qu'on prélu-

dait, sans le vouloir, à l'anarchie politique.... Notre littérature a contribué à ébranler les fondements à peine assis de la société par le relâchement des âmes, par la mollesse du cœur, par l'anarchie des intelligences, fruit de la confusion des systèmes, du mépris des règles, de l'inconséquence et de l'étourderie des théories novatrices. Cet immense désordre des esprits, croyez que la littérature de notre époque y a plus contribué que le socialisme. Le dégoût des règles a engendré le mépris des lois. On croyait ne changer que la langue, et on altérait, en se jouant des traditions qui le protégent, le fond même du génie français. On croyait s'attaquer aux remparts, et c'est le cœur de la place qui était miné. La révolution qui est sortie de cet abâtardissement de l'esprit public par la corruption de l'esprit littéraire a eu l'incontestable cachet de son origine; elle a été sans règles, sans idées, sans énergie, si ce n'est celle de la destruction, sans initiative, sans génie. Elle est bien la révolution d'un peuple tombé dans la langueur et l'amollissement intellectuels, et glissant sur le penchant d'une décadence littéraire. On a dit de la Rome des empereurs que la corruption de ses mœurs était le châtiment de ses victoires. Notre littérature depuis trente ans a plus fait pour la revanche de l'Europe que les traités de 1815. Elle nous a plus profondément amollis et dénationalisés. Ceux qui s'en consolent, parce que nos drames sont joués à Moscou et que nos romans passent le Rhin, comprennent étrangement, il faut l'avouer, la mission civilisatrice de la France ! »

La défense de l'ordre en politique et de la règle en littérature, voilà le dessein de M. C. Fleury, et ce dessein forme l'unité visible de tous ses écrits. M. C.-Fleury est un des plus habiles et des plus vifs jouteurs sur qui l'ordre et la règle aient jamais pu compter. Il fait payer cher à certains dissidents les affronts que la tradition clas-

sique a reçus de leur main, comme il récompense avec la ferveur d'un coreligionnaire les zélateurs fidèles des bons principes : personne n'a mieux loué que lui M. Saint-Marc Girardin et M. Nisard. Mais qu'on ne lui croie pas un tel goût de la règle, qu'il ne comprenne et n'aime pas la liberté. Il sait à merveille admirer les écrivains même les plus contraires à lui, c'est-à-dire ceux qui, plus amis de la liberté que de la discipline, ont racheté par des qualités vraies les écarts de leur talent. Il n'est inflexible que lorsqu'il pose les principes; quand il les explique, il sait proportionner doucement la peine au délit, et même, pour prendre le mot de M. Cornuel sur un prédicateur sévère dans la chaire et indulgent au confessionnal, on peut dire *qu'il en rabat un peu.* Je ne m'en plains pas. S'il faut être d'une grande sévérité quand on proclame les règles du goût, il est bon d'être modéré quand on juge les écrits; en critique, l'application indulgente de la loi n'est ni de la connivence ni de la faiblesse; c'est la tolérance d'un esprit libéral, c'est la politesse d'un homme bien élevé.

M. C. Fleury a tous les titres pour exercer cette magistrature tempérée par les égards; il a cette raison aiguisée qui donne du charme et de la nouveauté aux idées justes; il a l'accent de conviction, qui donne de l'autorité au jugement; il a la pointe de malice et d'ironie, qui tient les délinquants en respect et le public en gaieté; mais il a aussi, pour ainsi dire, cette cordialité de l'esprit, qui, en s'unissant au bon goût et à la finesse du style, lui ramènent peu à peu ceux qui, aux premiers coups de sa critique, se seraient volontiers éloignés. Il aime trop la polémique, et il a trop abondamment la verve qui pousse la plume en avant, pour qu'on ne lui sache pas un gré extrême du ménagement qu'il met à la conduire. Parmi les écrivains qu'il passe en revue, plus d'un a été atteint, et d'une main sûre; pas un n'a dû se sentir blessé. Il n'est pas de ces

critiques qui heurtent avec violence à la porte des écrivains comme de vrais agents de l'autorité publique, pour leur dire brusquement que leur esprit n'est pas en bon état, ni leur style bien tenu; il frappe doucement, en les avertissant avec politesse que la critique fait sa ronde, et qu'ils aient à se garder des contraventions à l'avenir ; il frappe en moniteur obligeant : *Ecce sto ad ostium et pulso*, comme il est dit dans l'Écriture, et il est partout le bienvenu, même chez ceux qu'il est forcé de mettre à l'amende.

Ajoutons, pour ne rien oublier, que M. C. Fleury trouve, dans son excellente éducation littéraire et dans les études approfondies qu'il a faites de la double antiquité, le droit de veiller sur la tradition classique et de la défendre. N'est pas classique qui veut; quand on se donne pour tel, c'est bien le moins que d'avoir fait ses preuves : le goût classique n'est pas un sentiment négatif; il ne consiste pas seulement dans la haine du mauvais goût; il suppose des études sérieuses, un commerce assidu avec la Grèce et avec Rome, une admiration intelligente de nos deux grands siècles littéraires, et (ceci est une condition que je demande la permission d'ajouter, pour compléter ma définition par l'exemple de M. Fleury) une largeur, une tolérance d'opinion, qui est le privilége et la distinction de la critique de nos jours. M. C. Fleury appartient à l'école classique, mais classique telle que l'a faite la longue guerre du romantisme, guerre féconde qui a porté ses fruits. Il y a bien peu de critiques aujourd'hui qui soient restés tels qu'ils étaient en 1820, et qui se tiennent religieusement enfermés dans le *Credo* de l'école impériale, dernier monument d'un âge littéraire évanoui. Le souffle des idées nouvelles a pénétré partout, il a rajeuni le goût public, et un vrai classique d'aujourd'hui, sommé de s'expliquer, ne pourrait pas se définir lui-même comme il se serait défini il y a trente ans. Il ne dirait pas, suivant une poétique trop raisonnable, que le

génie c'est le bon sens, et que Boileau est le dictateur du Parnasse. Sur le Parnasse agrandi il ferait asseoir avec les anciens tous les modernes qui ont accru le domaine de l'esprit humain. Il ne se tiendrait pas prisonnier dans une seule époque et dans un seul pays, mais il voyagerait à la recherche des grands hommes de toutes les nations et de tous les temps; il ne s'effrayerait pas de cet air de nouveauté et de ces inégalités de génie qu'ont souvent les plus grands de tous, comme un Corneille ou un Shakspeare, parce qu'il ne composerait pas le bon goût de ces qualités modérées de correction, d'élégance et de sagesse, dont aimaient à le former les élèves de Lamotte et de Fontenelle. Il n'arrêterait ni l'élan de la force ni l'explosion de la passion, sous prétexte de ne pas laisser l'esprit ni le cœur perdre leur équilibre, et de maintenir dans les ouvrages la proportion, le bel ordre et cet arrangement calme qui satisfait à la règle, qui plaît au goût et qui repose les yeux. Enfin il relirait l'article excellent et charmant de M. Sainte-Beuve : *Qu'est-ce qu'un classique?* et dans ce panthéon, ouvert par l'écrivain d'une main généreuse à tous les génies dignes de l'habiter, il placerait au-dessous des grands maîtres les disciples prudents et heureux; au-dessous des créateurs avec leurs élans sublimes et leurs chutes, les régulateurs avec leur allure modeste et continue, Pope au-dessous de Shakspeare, Dryden au-dessous de Milton; les classiques pour ainsi dire honoraires, au-dessous des classiques toujours en exercice, qui veillent sur la tradition en frayant de nouveaux chemins à la liberté. Voilà le véritable bon goût d'aujourd'hui, prudent, libre et généreux, sans parti pris d'école ni jalousie de drapeaux, cosmopolite sans indifférence, contemporain de tous les âges, concitoyen de tous les pays. Voilà comme M. C. Fleury est classique, et qu'on ne s'en étonne pas : son amour pour la littérature antique, et ses études grecques et latines, si

fortes et si brillantes (car M. Fleury est un des élèves les plus distingués de l'ancienne Université), lui ont rendu facile et naturel ce sens délicat de toutes les beautés. Nous sommes revenus aujourd'hui de cette défiance ombrageuse qu'inspirait, il y a trente ans, la littérature antique : on croyait qu'elle ne pouvait être qu'une école de discipline étroite, excellente pour accoutumer les esprits à la règle, mais à la condition de supprimer leur liberté. On tenait les élèves de l'antiquité pour obligés d'avance, et par principes, à ne rien admirer, à ne rien aimer, à ne rien comprendre, de ce qui s'écarterait des modèles antiques, et à nier toute beauté qui n'était ni grecque ni romaine. Cette illusion est dissipée. On a vu que les esprits les plus empressés à accueillir les idées nouvelles, et à y démêler ce qu'elles pouvaient avoir de juste et de vrai, à rapprocher des modèles antiques les classiques nouveaux de l'Angleterre, de l'Allemagne et de l'Italie, et à consacrer leur jeune gloire avec un respect clairvoyant, c'étaient précisément les hommes qui avaient vécu dans la familiarité la plus intime des anciens, c'étaient les écrivains du *Globe*, armés pour la plupart de fortes et solides études, et nourris des plus purs chefs-d'œuvre de la double antiquité. C'était le maître de la critique française, M. Villemain, qui, du haut de sa chaire classique de la Sorbonne, expliquait et jugeait ces nouvelles beautés, et faisait l'éducation de ce nouveau goût littéraire, plus libéral et plus varié, qui est celui des bons esprits de notre temps.

C'est qu'en effet l'antiquité enseigne la liberté, non la servitude; c'est que les images qu'elle nous a laissées dans ses œuvres de l'homme et de la vie ne sont pas seulement celles de l'homme et de la vie antiques, mais des images générales et universellement vraies, des révélations sur l'homme de tous les temps et de tous les pays, qui nous préparent à comprendre et à aimer dans les autres litté-

ratures toutes les peintures fidèles de la vie et de l'humanité. C'est par là que l'étude de l'antiquité, comprise et poursuivie dans un bon esprit, est une discipline excellente pour former l'homme de goût, tel que nous l'entendons aujourd'hui, le juge impartial, libre et tolérant. C'est sur les bancs de l'école, en expliquant son Homère et son Virgile, que M. C. Fleury a certainement appris à juger avec tant de justesse des poëtes de nos jours, qui ne ressemblent ni à Virgile ni à Homère, et à discerner et à louer en eux des beautés purement modernes. Il le sent bien lui-même, il reconnaît tout ce qu'il doit à ces maîtres immortels de sa jeunesse, il les cite souvent, trop souvent au gré de certains juges, mais non à mes yeux, car ce ne sont pas là seulement les citations de la mémoire, ce sont celles de la reconnaissance, et un bon sentiment n'a pas besoin d'excuse. M. C. Fleury n'est un excellent critique que parce qu'il est un *scholar*, mais un scholar sans pédanterie, qui a appris d'Homère à juger sévèrement l'*Ulysse* de M. Ponsard, mais qui a appris d'Horace à goûter certains vers charmants de M. de Musset.

C'est avec ce goût de la règle et ce respect de la liberté que M. C. Fleury passe en revue toutes les productions intéressantes de l'art contemporain, depuis le roman jusqu'à l'histoire, depuis la fable jusqu'au sonnet. Il ne laisse dans l'ombre aucun genre littéraire, même parmi les plus humbles. Son livre, par sa variété même, est une parfaite image de notre littérature contemporaine. On a reproché souvent aux ouvrages formés d'une réunion d'articles séparés, ce mélange de sujets et ce brusque passage d'un genre sérieux à un genre familier, d'un grand écrivain à une médiocrité. Je sens tout ce qu'y perd un livre en unité et même en gravité; mais j'avoue aussi que par cette apparence de confusion, sous laquelle se retrouve d'ailleurs l'unité des principes du critique, le livre reproduit plus

fidèlement la physionomie un peu troublée de notre littérature, où tous les genres se pressent les uns à côté des autres, sans hiérarchie bien établie, parce que le public n'a pas pour l'un ou pour l'autre de préférence bien marquée, et qu'il se laisse tomber avec une molle complaisance des plus sérieux aux plus légers. Il n'y a pas de subordination dans les genres, parce qu'il n'y a pas de discernement exact dans le goût public, et, depuis que les genres ont envahi les limites les uns des autres, ils ont appris à ne plus se respecter. Le sonnet, l'humble sonnet, se croit un grand seigneur, et M. Fleury lui consacre un article spécial, ni plus ni moins qu'à l'*Histoire de Marie Stuart*, de M. Mignet, ou à celle de Mme de Longueville. Le roman a été, dans ces dernières années, le véritable roi de la critique, et M. Fleury s'y prend à plusieurs fois pour dire au roman ses vérités. Il lui accorde trois ou quatre chapitres. Il faut bien que la critique donne à un genre littéraire dans ses comptes rendus la place qu'il s'est faite dans l'opinion. C'est par là que le recueil de M. C. Fleury est l'écho fidèle en même temps que le juge clairvoyant des succès littéraires, et que, par l'insistance de ses louanges ou de ses critiques, il donne la mesure du rang que certaines œuvres occupent dans l'opinion de notre temps. Cette bigarrure donc, inévitable défaut d'un pareil ouvrage au point de vue de l'art, est, au point de vue de l'histoire littéraire, une vérité de plus.

Maintenant je voudrais caractériser rapidement la manière de M. Fleury. C'est un critique logicien plutôt qu'un critique peintre. Il saurait sans doute au besoin raconter la vie des écrivains, et faire habilement sortir de l'analyse de leurs écrits la révélation de leurs caractères et de leurs sentiments; mais il aime mieux discuter leurs idées, et il les discute à merveille. Il faut une rare flexibilité d'esprit assurément pour pénétrer jusqu'au cœur des écrivains

qu'on juge, pour saisir avec justesse les traits si divers de leurs physionomies, et pour les comprendre et les représenter si bien qu'on semble se confondre successivement avec chacun d'eux au moment où on le décrit ; c'est là, en critique, le mérite particulier de l'école psychologique. Mais, quand on laisse de côté la personne des écrivains pour s'occuper surtout de leurs ouvrages, c'est un bien grand mérite aussi que de discerner du premier coup d'œil les idées importantes qu'ils renferment, d'y marcher droit, sans s'écarter en chemin, et d'en aborder la discussion avec une lucidité d'esprit qui ne laisse pas d'équivoque, avec une vigueur et une abondance d'arguments qui ne permettent pas la réplique. Ce mérite est celui de l'école rationnelle, à laquelle M. C. Fleury me semble appartenir: elle n'a pas l'attrait historique, anecdotique et pittoresque de l'école qui raconte les hommes et qui les dépeint; elle ne fait pas de confidences et d'aimables indiscrétions ; elle ne force pas les écrivains à se confesser devant nous ; elle ne met pas leur cœur entre nos mains. Elle nous fait juges de leurs idées, et c'est elle qui prononce, en dernière analyse, sur la destinée de leurs ouvrages et la valeur de leur esprit. C'est un beau rôle encore que celui-là. La critique psychologique demande plus de sensibilité, d'originalité et surtout de souplesse; on peut à la rigueur s'y passer de principes. La critique rationnelle veut plus d'idées, plus de logique, plus d'unité dans l'esprit, plus de consistance, plus de qualités oratoires : dons précieux et plus rares aujourd'hui que les autres, parce qu'on raconte plus qu'on ne raisonne. M. C. Fleury les possède et il les montre dans la plupart de ses articles, notamment dans celui qu'il intitule *Les causes de la révolution française*. Il y réfute l'opinion d'un écrivain, M. G. de Cassagnac, qui a découvert dans ces derniers temps que la *révolution française* a été faite par Louis XVI, qui en est le véritable agent provocateur,

et que, loin d'avoir hâté la civilisation de la France, elle n'a été autre chose qu'une stupide et sanglante inutilité. » M. C. Fleury n'est pas un Jacobin; ceux-là le savent qui ont vu de quelle main ferme et vengeresse il dessine les portraits révolutionnaires de 89 ou de 48; mais il a été nourri des principes de 89. Il déplore les crimes de la révolution, mais il en admire la grandeur, et il voit avec indignation et pitié de pauvres sophistes l'insulter et l'avilir. Il pose nettement et vivement la question : « La révolution, fille légitime de Louis XVI, lui a été volée par l'Assemblée constituante, comme un enfant changé en nourrice. Aujourd'hui elle intente, par la voix de M. G. de Cassagnac, un procès en revendication d'état à ses oppresseurs, la fille des rois plaidant contre la fille de Marat. Ainsi, la Révolution, rapetissée, avilie, travestie jusqu'à n'être plus, aux yeux du monde, qu'un tour d'escamotage digne des tréteaux de la foire; la Révolution, inutilement dépensière, inutilement sanglante, ayant employé soixante ans d'âge, quatre milliards de francs, cinquante mille têtes de victimes, à jouer ce rôle infâme et subalterne, et n'étant entrée dans la famille révolutionnaire démocratique que par usurpation, en prenant le nom, la place, les honneurs, les priviléges et le patrimoine d'une autre : tel est, dans sa formule extérieure, le système historique auquel s'est arrêté M. G. de Cassagnac. » Voilà la proposition. Voici maintenant le début de la réfutation : je me sers à dessein de ces termes techniques ; il y a beaucoup du *discours* dans les articles de M. Fleury, et il se montre souvent orateur autant qu'écrivain; *oratoribus magis quam grammaticis annumerandus* (que M. Fleury me pardonne cette première citation !). Il emploie ici la figure de l'*ironie*, et l'on conviendra qu'elle ne pourrait être mieux placée.

« Il ne faut, ce me semble, ni une portée d'esprit supérieure, ni une profonde connaissance de notre histoire

pour apprécier ce que le système historique de M. G. de Cassagnac présente au premier abord (car je ne le juge encore que par ses dehors) d'étrange, de paradoxal, d'incisif, de contraire à toutes les notions, et, si vous le voulez, à tous les préjugés du sens commun. Comprenez-vous « ce siècle de Voltaire, » qui n'a pas lu Voltaire? Comprenez-vous cette France du 29 décembre 1786, qu'il faut réveiller, à la suite de ces grandes luttes, du sommeil de sa sécurité et de son ignorance? Comprenez-vous cet esprit révolutionnaire qu'un roi doux et pacifique déchaîne et démuselle de sa main royale? Voyez-vous ce roi « folliculaire et bandit » portant devant l'histoire et devant Dieu, comme nous le dit M. G. de Cassagnac, la responsabilité de tous les crimes qui défrayent dix ans de nos annales, et jugé avec cette justice expéditive des *Animaux malades de la peste*, que La Fontaine a immortalisée :

La peccadille fut jugée un cas pendable!...

Voyez-vous cette révolution qui a rempli un monde, sortant d'un tour de gobelet exécuté à la barbe d'un roi de France, en présence de ses parlements ralliés, de sa cour indignée, de son armée fidèle, par des hommes tels que Mirabeau, Lameth, Barnave, La Fayette? Voyez-vous enfin cette mémorable et féconde époque, cette immense transformation d'un peuple et d'un continent, produites par un *quiproquo* burlesque, et la révolution française écrivant sur la dernière page de son histoire le mot ridicule : *Mystification?* Il suffit, et même avant d'examiner plus à fond les preuves historiques sur lesquelles le spirituel écrivain appuie son système, il suffit d'en montrer ainsi, par une échappée de son livre, le dessin extérieur et le dehors pittoresque, pour faire comprendre qu'il y a là, à un degré extraordinaire, couleur et figure de paradoxe. L'auteur

au surplus, le reconnaît lui-même sans jactance, mais aussi, comme on le pense bien, sans humilité. »

Voilà un des exemples de ce que j'appelais tout à l'heure la manière de M. Fleury. Il saisit dans un ouvrage l'idée qu'il veut combattre; il l'expose franchement et de bonne foi, mais sans s'interdire, en la reproduisant, ces expressions piquantes et ces tours railleurs qui avertissent le lecteur des côtés faibles de l'idée, et préparent la réfutation; puis il l'attaque avec une vivacité mêlée de prudence, et en commençant par détruire, pour ainsi dire, les ouvrages avancés, avant de monter à l'assaut. Il se complaît dans cette stratégie de la logique, et il y excelle, car il est de ceux qu'on appelle au théâtre des *raisonneurs*, en bonne part, bien entendu. Il accumule objection sur objection; il met l'auteur en contradiction avec lui-même : et quand il a sapé tous les échafaudages d'un système, quand il l'a fait crouler à ses pieds, il s'égaye sans doute aux dépens de l'architecte, et alors son ironie, sans être malveillante, ne manque jamais d'être bien affilée; mais il s'applique aussi à remettre la vérité debout sur les ruines de la théorie qu'il a renversée, et à rebâtir après avoir détruit. C'est ainsi qu'après avoir fait tomber sous les coups de la raison et du ridicule le système de M. de Cassagnac, il expose à son tour brièvement, mais avec beaucoup de justesse et de netteté, les vraies causes de la révolution française, et qu'il rétablit les titres méconnus du droit, de la philosophie, de l'humanité. M. Fleury ne manque jamais, après une discussion, de faire ainsi au bon sens sa part : après la guerre et la victoire, il stipule pour la vérité. C'est à la fois plaisir et utilité pour le lecteur, que le combat amuse, et à qui profite la conclusion de la paix.

Je me reprocherais d'insister exclusivement sur les solides qualités de la critique de M. Fleury, sans en indiquer d'autres, plus fines et plus délicates, qui, en s'ajoutant aux

premières, leur donnent un vif attrait. On les remarquera avec plaisir dans quelques articles sur des ouvrages de femmes. Même avec les femmes, M. Fleury discute encore, témoin sa critique du *Livre des femmes mariées* de Mme de Gasparin; mais alors il met aimablement la sourdine à sa dialectique, et il donne à sa contradiction tous les agréments de l'approbation la plus flatteuse. Notez qu'il ne sacrifie rien de son opinion, et qu'à ces avances de la politesse la critique ne perd rien : l'esprit juste et sévère est toujours là, veillant et grondant, mais grondant d'une voix douce et respectueuse, qui avertit et n'épouvante pas. Une fois même, au lieu de discuter, M. Fleury s'est mis à peindre, et alors il est sorti de sa plume une esquisse vraiment charmante, sobre de traits, délicate, et distinguée de tout point, le portrait de Mme de Tracy. Il est curieux de voir comme, en retraçant le portrait de cette femme spirituelle, le pinceau du critique, naturellement vif et vigoureux, s'est adouci, j'allais dire s'est amorti jusqu'à rencontrer ces qualités si rares, la grâce et le charme! Ailleurs, et dans des sujets où l'imagination n'a pas besoin d'être si pure ni le style si réservé, comparant à l'héroïne de l'abbé Prévost certains personnages du drame moderne qui sont la postérité dégénérée de *Manon Lescaut*, il indique avec beaucoup de délicatesse le trait qui sépare le romancier du XVIII[e] siècle de ses mauvais copistes : c'est qu'au début même de l'histoire, l'abbé Prévost nous en a montré la fin, et dès la première page nous voyons son héroïne prisonnière et enchaînée, nous savons où nous mène son livre, à quel châtiment le désordre conduit. Et, comme le dit très-bien M. Fleury, « ce qui serait un tort dans toute autre sorte d'invention, l'indication anticipée du dénoûment est ici un mérite. Cette chaîne qui attache Manon Lescaut par le milieu du corps et qui nous est montrée dès la première page pèse douloureusement sur tout

le récit; elle lui donne, quoi qu'on fasse, le sérieux et la moralité. »

Avec des qualités d'esprit si diverses, sachant user de la force et la ménager, tour à tour caustique et aimable, et toujours sincère cependant, M. Fleury a dit ses vérités à la littérature contemporaine, de la manière la plus sérieuse et la plus agréable du monde. Rien n'est plus capable que son livre d'inspirer à notre temps un juste orgueil et une juste modestie. Car M. Fleury aime à louer ce qui est bien, presque autant qu'à blâmer ce qui est mal. Il nous apprend ce que nous valons dans tous les genres, reconnaît notre grandeur en histoire, regrette notre médiocrité dans le roman, et déplore notre faiblesse en poésie, depuis que nos grands poëtes ne chantent plus. En somme, l'impression qui sort de cette lecture n'est pas très-favorable à la littérature contemporaine. On y voit avec regret qu'excepté dans quelques genres heureux, où elle a marché sans cesse en avant et répandu sur ses pas ses chefs-d'œuvre, elle reste immobile ou attardée dans les ornières. M. Fleury commence plusieurs fois ses revues des romanciers et des poëtes contemporains par cette question mélancolique : « Vais-je trouver un romancier aujourd'hui? Vais-je trouver un poëte? » Et il clôt son article en soupirant, fatigué d'avoir promené partout sa lanterne sans avoir trouvé ce qu'il cherche. Je regrette qu'après avoir ainsi constaté, avec une tristesse bien sentie, l'impuissance de la littérature contemporaine dans la plupart des genres, et, après en avoir indiqué les causes, avec la sagacité d'un vrai critique, il n'ait pas essayé de dogmatiser de temps en temps, et d'indiquer par quels efforts la littérature pouvait s'arracher enfin à ces bas-fonds où elle se traîne, et par quelles voies elle trouverait une inspiration nouvelle, elle s'acheminerait à de nouveaux chefs-d'œuvre. Il ne faut pas abuser de la critique dogmatique, qui peut quelquefois paraître une

prétention; mais il y a des écrivains pour qui elle est un droit, peut-être même un devoir: ce sont ceux qui exercent l'autorité du bon sens et de l'esprit, et dont la main est assez ferme, le coup d'œil assez sûr, pour imprimer une bonne direction au goût public. A ces titres, M. Fleury me pardonnera de lui demander ce qu'il peut si bien nous donner : ce sera ma manière de le remercier de ce qu'il nous donne. Il y a une façon, dit Sénèque (grâce pour ma dernière citation!), de remercier d'une faveur les gens riches et bienfaisants, c'est de leur en demander une autre.

(*Revue de l'Instruction publique*, 25 mai 1854.)

PORTRAITS CONTEMPORAINS ET DIVERS,

par M. Sainte-Beuve.

Le dixième volume des *Causeries du lundi* vient à peine de clore cette conversation de cinq années, si spirituelle et si écoutée, que déjà M. Sainte-Beuve publie une nouvelle édition de ses *Portraits contemporains* depuis longtemps épuisés. Écrivain privilégié, que l'attention publique, toujours en éveil quand il parle, ne laisse pas reposer un instant! Le voilà forcé aujourd'hui, par la faveur qu'il inspire, de donner la réimpression d'un ancien ouvrage, comme une sorte d'intermède entre le livre qu'il vient d'achever et celui qu'il commencera bientôt! Demain, il montera dans cette chaire où l'appelle un choix applaudi, et renouvellera au contact de l'antiquité latine son esprit déjà rajeuni par tant de métamorphoses. Devant des succès

si variés et une popularité si fidèle, la critique, qui ne perd jamais ses droits, est obligée à un redoublement d'attention et d'efforts. Aussi (et c'est l'honneur de M. Sainte-Beuve), lorsque récemment d'habiles écrivains lui ont fait la guerre, ils se sont armés de leur esprit le plus acéré et de leur style le plus brillant, comme les gentilshommes d'autrefois, en partant pour quelque illustre duel, mettaient leur plus bel habit et prenaient leur meilleure épée.

Pour moi, quoique sur plusieurs points M. Sainte-Beuve me semble vulnérable, j'aime mieux céder au plaisir de l'étudier pacifiquement que de chercher l'honneur périlleux de le combattre. C'est d'ailleurs user de sa méthode que d'employer à son égard non la critique militante, mais la critique d'observation. On voit en effet, à étudier de près sa stratégie littéraire, qu'il est surtout un observateur et un tacticien. Il tient la campagne, toujours bien muni, bien approvisionné et prêt à la défense ; il harcèle volontiers ses adversaires ; il lance sur eux ses troupes légères, l'allusion et l'épigramme, mais il ne fait pas de polémique, il ne livre pas de bataille rangée. On connaît de lui des sorties heureuses : on ne citerait guère de victoires.

C'est donc lui appliquer sa propre méthode que d'éviter la polémique et de remplacer l'argumentation par l'analyse. Aussi je renonce d'abord à renouveler contre lui un reproche qu'on ne lui a pas épargné, le reproche d'inconstance. On a composé de fragments empruntés à ses divers écrits une histoire piquante de ses variations. Peut-être, en cherchant bien, pourrais-je y ajouter quelques pages. Je ne l'essayerai pas. Nous avons assisté, de notre temps, à de telles évolutions d'opinion, qu'elles ont lassé la sévérité publique, et qu'il est presque devenu un lieu commun de s'en plaindre. D'ailleurs cette mobilité de M. Sainte-Beuve n'est pas un calcul ; c'est le tempérament naturel de son esprit, si souple qu'il ne peut être bien ferme, si étendu

qu'il passe en revue toutes les autres idées, si pénétrant qu'il entre de prime abord dans tous les personnages et dans tous les caractères. M. Sainte-Beuve ne cesse d'être quelqu'un que parce qu'il devient naturellement tout le monde. Ses amis prétendent du reste que chacun de ses changements a été un progrès. Il a eu, disent-ils, ses différentes saisons comme l'année ; il a traversé celle des fleurs, et il est arrivé à celle des fruits, ou, pour prendre son style, il est entré en son automne, mûrissant et savoureux. Ses amis ont peut-être raison. Ce qui est certain, c'est que je ne lui apprendrais rien de nouveau, en lui mettant sous les yeux l'assortiment de ses opinions : c'est un recueil de miscellanées dont il connaît toutes les pages, je n'en veux pour preuve que l'épigraphe de la nouvelle édition des *Portraits contemporains :* « Nous sommes mobiles, et nous jugeons des êtres mobiles. SÉNAC DE MEILHAN. » M. Sainte-Beuve avait déjà dit ailleurs : « Je suis l'esprit le plus brisé et le plus rompu aux métamorphoses[1]. » De tels aveux désarment les accusations : on ne dénonce pas le pénitent sincère qui fait sa confession publique. Au lieu donc d'énumérer les diversités de M. Sainte-Beuve, il me semble plus neuf de chercher et d'étudier son unité littéraire, et cette unité n'est pas une fiction : elle se démêle facilement au milieu des transformations successives de l'auteur. Tour à tour historien de la littérature, critique, romancier et poëte, romantique et classique, M. Sainte-Beuve a pu adopter des idées différentes et différentes manières, mais il n'a eu qu'un genre, il n'a pas cessé d'être un peintre de portraits. Il a fait des portraits partout, en vers et en prose, le sien d'abord, comme dans *Joseph Delorme* et dans *Volupté*, en pied et au grand complet ; puis celui de tout le monde dans ses articles de critique. L'histoire de Port-Royal est

1. *Derniers portraits*, p. 529.

un musée de jansénistes et de jésuites, et M. Sainte-Beuve a même suspendu aux colonnes du cloître les silhouettes mondaines d'un philosophe et d'un poëte, de Montaigne et de Corneille.

Comme bien des peintres, il a changé de style, et il s'en vante : « Il a remplacé, dit-il, le raffinement de la pensée par l'expression claire, nette, rapide, par le parler de tout le monde[1]. » Autrefois le type de sa période c'était sa fameuse phrase sur la grâce, qui « cristallise l'âme auparavant vague, diverse et coulante, » de telle façon que « ce qui était coulant jusqu'alors et fugitif y devient fixe et solide; ce qui était dur et opaque y devient jaillissant et lumineux[2], etc. » C'était la période au demi-jour et aux longs replis, que M. de Balzac s'est amusé à contrefaire dans un de ses romans; c'était l'image poétique et indécise, entretenue avec soin, et projetant une faible lueur sur les extrémités lointaines de la phrase. M. Sainte-Beuve semblait vivre alors dans un boudoir tendu de soie, dont les draperies flottantes étaient à peine éclairées par une lampe d'albâtre. Depuis, dans les *Causeries du lundi*, sa phrase s'est dégagée. M. Sainte-Beuve a ouvert sa fenêtre et laissé entrer chez lui l'air libre avec un rayon de soleil. On pourrait noter d'autres progrès encore. Autrefois il prenait des toiles immenses, il dessinait autour de ses personnages des intérieurs tout entiers, avec la minutie d'un peintre flamand; il prodiguait la couleur comme un Vénitien. Plus tard il a rétréci ses cadres et soigné le dessin davantage; il est devenu plus sobre et moins chatoyant. Mais au milieu de tous ces changements il n'a jamais changé de genre; il est resté partout et toujours un peintre de portraits. C'est le Latour de la littérature.

Je voudrais étudier sa façon de peindre et de se compor-

1. *Derniers portraits*, p. 535. — 2. *Port-Royal*, t. I, p. 110.

ter envers ses modèles. Et pour cela il faut avant tout distinguer, avec M. Sainte-Beuve lui-même, deux époques dans sa carrière. « On peut marquer, dit-il (préface des *Portraits contemporains*), les deux temps de ma manière critique : dans le premier, j'interprète, j'explique, je *professe* les poëtes devant le public, et je suis tout occupé à les faire valoir. Je deviens leur avocat, leur secrétaire, ou encore leur héraut d'armes, comme je me suis vanté de l'être souvent. Dans le second temps, ce point gagné, je me retourne vers eux, je me fais en partie public, et je les juge. » M. Sainte-Beuve est arrivé depuis longtemps à cette seconde phase. Il s'est *retourné* contre les écrivains qu'il avait *professés* d'abord, et dans cette volte-face, il a quelquefois heurté un peu fort et blessé du bout de sa lance ceux dont il avait été, comme il dit, le porte-étendard. Mais puisque les *Portraits contemporains* appartiennent surtout à sa première époque, expansive, explicative et admirative, je ne m'occuperai que de l'ancien Sainte-Beuve de la *Revue des Deux Mondes*, et j'oublierai son frère puîné du *Constitutionnel*.

M. Sainte-Beuve l'aîné, celui des *Portraits*, est un homme doux, bienveillant, affectueux, qui voit tout en beau et qui ne médit de personne. Sauf un ou deux ennemis qu'il s'est faits à distance, Jean-Baptiste et Boileau (dans son plus ancien recueil), il ne sait pas ce que c'est qu'attaquer quelqu'un ou blâmer quelque chose. Il tremble d'être accusé de n'avoir pas compris, de ne pas penser, de ne pas sentir comme ont fait ceux qu'il juge. S'il parle de Chateaubriand, il admire jusqu'à l'*Histoire de Rancé*, il chante un hymne en l'honneur des *Mémoires*; il est Chateaubriand lui-même sur les grèves de Bretagne ou dans la vallée aux Loups. Cette faculté presque somnambulique de se mettre en communication avec un personnage et de pénétrer en lui décide généralement du choix de ses sujets. Il prend volontiers ceux où elle se déploie davantage, René et Obermann, par

exemple, c'est-à-dire des types dont l'originalité semble d'un accès plus difficile, et ne se laisse pas saisir par le premier venu. Il s'attache à eux comme une argile destinée à prendre les empreintes; il les embrasse, les étreint, pour ainsi dire, et vous avez le moule exact des personnages avec tous les traits et tous les contours. Quelquefois une certaine coquetterie pousse M. Sainte-Beuve aux contrastes : il aime à entrer dans l'âme d'un poëte, après avoir traversé celle d'un philosophe, et, au sortir d'un politique, il ira chez un chansonnier. On a dit souvent qu'il recherchait les écrivains de second ordre. Le reproche est injuste : dans les *Portraits contemporains*, M. Sainte-Beuve s'attache aux plus grands noms : Chateaubriand, Lamartine, Béranger, Victor Hugo, Thiers, Villemain, Mignet, etc. En lui supposant même une préférence pour les demi-renommées et pour les écrivains presque anonymes qu'on a appelés ses chers inconnus, ce ne serait certainement pas l'indice de la faiblesse ou de la timidité, car il a très-bien parlé ailleurs de Montaigne, de Corneille, de Pascal, de Racine, de La Bruyère, et il a même abordé Bossuet. Ce serait simplement parce que dans ces vies moins connues, dans ces écrits moins souvent jugés, il y a plus de place pour les découvertes de l'observation littéraire, et que les traits plus fins des hommes de talent prêtent mieux à la miniature que les grandes figures des hommes de génie.

Le modèle une fois choisi, M. Sainte-Beuve ne le fait pas venir dans son atelier pour qu'il y pose en grande cérémonie. Il va chez lui à l'improviste, pour le surprendre dans son plus beau jour et son attitude la plus vraie, et le dessiner à son insu pendant le moment fugitif où il est naïvement lui-même. M. Sainte-Beuve s'approche, tourne doucement la clef de la serrure; si l'on parle, il écoute derrière la tapisserie; si l'on rêve, il regarde de loin passer sur le front du rêveur l'ombre de la pensée; si

l'on écrit, il s'avance sur la pointe du pied, et lit par-dessus l'épaule : il apprend tous les secrets, devine ceux qu'on ne lui confie pas, et dit tout ce qu'il sait; de sorte qu'il vous montre tous les personnages en déshabillé, dans leur intérieur, et quelquefois dans l'intérieur d'autrui, avec tous les menus détails de la vie intime, avec les meubles du salon, la garniture de la cheminée, et même le canapé de la chambre à coucher[1]. C'est la finesse ou la précision d'un Miéris ou d'un Meissonnier. Voulez-vous voir de près M. de Chateaubriand dans sa vieillesse? Suivez M. Sainte-Beuve à l'Abbaye-aux-Bois, chez Mme Récamier, un jour où l'on doit lire les *Mémoires* de René : passez le seuil de cette porte qui reste entr'ouverte sur le monde; entrez dans ce salon étroit; regardez au fond ce grand tableau de Corinne au cap Misène; ici, ces vases grecs où verdit une branche de chêne; là, ces tablettes odorantes où reposent les livres préférés, pendant qu'on lit les *Mémoires* de celui qui fut tour à tour René, Chactas, Eudore, l'Homère du jeune siècle. Maintenant, regardez l'homme lui-même : « Il est là écoutant les erreurs de son odyssée : les plis de ce front de vieux nocher, la gravité de la tête du lion, l'amplitude des tempes triomphales ou rêveuses ressortent mieux dans l'immobilité.... On suit sur ses vastes traits les reflets de la lecture, comme l'ombre voyageuse des nuages aux cimes d'une forêt. » Voilà bien cette peinture flamande d'intérieur et de mobilier dont je parlais plus haut; et dans la figure du personnage, ces traits microscopiques, *les plis du front du vieux nocher, l'amplitude des tempes triomphales ou rêveuses*, ne rappellent-ils pas les minuties les plus affectées des portraits de Balzac, par exemple ce nez célèbre *qui spiritualise le visage* de Mme de Morsauf, et

1. Voir dans l'article sur Mlle Aïssé jusqu'où M. Sainte-Beuve a poussé la curiosité biographique.

cette manière de prononcer les *t qui accuse le despotisme du cœur?* M. Sainte-Beuve s'est peu à peu corrigé de ces abus de description. Dans les *Causeries du lundi*, il est plus discret, sans cesser d'être pittoresque; et même dans les *Portraits contemporains*, où il manque si souvent de mesure, il y a tel paysage sobre et complet qui s'approche de la perfection.

Quand une fois M. Sainte-Beuve a choisi son personnage, quand il l'a placé dans son vrai jour et dans son milieu naturel, il commence à le dessiner avec un soin et une complaisance infinis; il excelle à placer une anecdote qui est un trait de caractère, une citation qui ressemble à une confidence. Il dispose tous les traits de son analyse avec un art extrême; il indique toutes les nuances; il fait lire dans la physionomie tous les secrets de l'âme; il raconte son modèle depuis les pieds jusqu'à la tête, il ne le discute pas. Dans sa critique biographique et descriptive, il n'y a pas trace de dialectique. *Scribitur ad narrandum*, voilà sa devise. Il ne croit pas nécessaire de juger le livre après qu'il en a fait l'histoire et qu'il a peint l'auteur; et chez lui la pratique est en cela d'accord avec la théorie. Il s'est formé de l'esprit critique une idée toute particulière :

« L'esprit critique, dit-il dans ses *Pensées*, à la suite des poésies de Joseph Delorme, est de sa nature facile, insinuant, mobile et compréhensif; c'est une grande et limpide rivière qui serpente et se déroule autour des œuvres et des monuments de la poésie. » Ailleurs, dans son portrait de Bayle, il regarde comme une perfection de l'esprit critique de n'avoir ni passion, ni art, ni style à soi. Ainsi, une rivière lente et paisible qui porte successivement le voyageur au pied de tous les monuments épars sur ses deux rives; le voyage sentimental d'un observateur cosmopolite; un panorama tranquille de l'esprit humain, voilà la critique littéraire. Mais dans cette définition où sont les

principes? où est la foi? où sont l'enthousiasme pour une bonne cause et le combat pour la vérité? Ne semblerait-il pas qu'aux yeux de M. Sainte-Beuve, les lettres, au lieu d'être la vie même de l'esprit humain, la substance des disputes, comme dit Montaigne, et la lutte des idées, ne sont qu'un délassement voluptueux, une matière à grâce et à finesse, une distraction d'épicurien? Cela n'explique-t-il pas comment, au lieu de s'établir au cœur d'une idée pour la discuter avec la passion du beau et du vrai, M. Sainte-Beuve s'avance doucement à travers les sujets qu'il traite comme on traverserait des jardins, regardant à droite et à gauche, cherchant et cueillant les fleurs? M. Sainte-Beuve n'est pas un *critique*, je veux dire un juge; c'est une bouquetière.

Je voudrais, bien entendu, qu'on prît ce mot au meilleur sens possible, au sens où saint François de Sales, dans l'*Introduction à la vie dévote*, parle de la bouquetière Glycera « qui savait si proprement diversifier la disposition et le mélange des fleurs, » et lui compare le Saint-Esprit « qui dispose et arrange avec tant de variété ses enseignements. » Nul n'est en effet plus touché que moi de l'agrément de ces notices littéraires, si exactes et si ornées. Quand M. Sainte-Beuve a rassemblé tous les traits dont il compose une physionomie, quand il a ingénieusement assorti les souvenirs biographiques, recueillis avec une érudition presque toujours sûre [1], et les citations disposées avec goût, il n'y a

1. On pourrait citer quelques inexactitudes, mais en petit nombre et peu graves. Dans les *Causeries du lundi*, t. VI, p. 406, M. Sainte-Beuve donne comme inédite une anecdote relative au frère de Boileau parlant devant le grand Condé. On la trouve, il est vrai, avec moins de détails, dans les Éloges de d'Alembert, t. III, p. 19, édition d'Amsterdam, 1787. Dans *Port-Royal* (c'est encore une vétille), t. III, p. 230, il montre la Palatine, Condé et le médecin Bourdelot, complotant en petit comité pour brûler un morceau de la vraie croix. « On ajoute, dit-il en note, que malgré tous leurs efforts ils n'en purent venir à bout, et que cela même

pas de *Mémoires* ou d'autobiographies qui soient une représentation plus fidèle des écrivains. Comme il donne à la déscription toute la place qu'il refuse à la critique, la discussion, en s'effaçant, laisse à l'analyse et au récit une liberté de détails dont profite la vérité. A ce point de vue, dans le recueil que j'examine, les portraits de MM. Fauriel, Vinet, Toppffer, de Sénancour, sont excellents. Dans la notice sur M. Mignet, M. Sainte-Beuve, remontant aux essais de jeunesse de l'éminent historien, trace un tableau charmant de ses premières leçons à l'Athénée :

« Je le vois s'asseoir dans cette chaire qui n'était pas sans quelque illustration alors, que décoraient les souvenirs de La Harpe, de Garat, de Chénier, et qu'entouraient à certains soirs plus d'un représentant debout du XVIIIe siècle : Tracy, Lacretelle aîné, Daunou. Le jeune historien de vingt-six ans y parlait de la journée de la Saint-Barthélemy et des causes qui l'avaient préparée. Dès les premiers mots de la lecture, l'auditoire tout entier était conquis.... Ce jeune homme, à la physionomie aimable et à l'élégante chevelure — on reconnaît le peintre de portraits, — offrait à la fois quelque chose d'austère et de cultivé, un mélange de réflexion et de candeur.... Je n'ai pas craint de fixer ce souvenir, qui, toutes les fois que les succès de M. Mignet se renouvellent, m'apparaît de loin tout au début de sa carrière. Il est juste et doux de reconnaître que depuis ce moment-là il n'a pas fait autre chose que marcher en avant....

contribua à la conversion de la princesse Palatine. » Cette tentative impie, commentée si à propos par un trait de légende, ne serait-elle pas expliquée dans ce passage de Leibnitz, éd. in-4°, Genève, 1768, t. VI, première partie, p. 319 ? On lit : *Reperitur ligni genus quod sanctæ crucis vocant; id igne detrimentum non patitur. Experimentum* coram principe Condæo, patre ejus qui nunc est, *sumptum scio. Ligni naturam perfecte refert structura partium, sed in aqua fundum petit. Credibile est penetratione peculiaris materiæ mineralis non tantum ponderosum esse, sed igniri impune.* Ce paragraphe est sans date, mais rien n'empêche de croire qu'il a été écrit entre 1686 et 1709.

sans laisser altérer en rien la pureté de ses sentiments ni sa sincérité première. »

M. Sainte-Beuve ajoute, par une de ces images ingénieuses qui lui sont familières, et qui dans le critique rappellent le poëte :

« Cette destinée grave et sereine, toute studieuse, sans écart, me fait l'effet d'une belle et droite avenue dont les arbres sont peut-être plus hauts et plus fournis en avançant; tout à l'extrémité, j'aime à y revoir ces premières stations, plus riantes sous le soleil. »

Image aimable et bienveillante qu'il est *juste et doux* de rappeler aux lecteurs des *Causeries du lundi;* car, hélas! ces beaux arbres dont M. Sainte-Beuve a vanté le feuillage, ont eu le sort du noyer que fait parler Ovide :

Populo saxis prætereunte petor,

et les lecteurs des *Causeries* savent quelle main a lancé les cailloux.

Nous étions tout à l'heure à l'Athénée ; voulez-vous entrer en Sorbonne? Voici M. Villemain dans sa chaire :

« Il y monte avec une négligence qui pour être extrême n'est pas disgracieuse.... Écoutez-le; sa voix sonore et chantante avec agrément, mélodieuse et sachant les nombres, a dès l'abord tout racheté. Il se penche, il s'avance des lèvres vers l'auditoire.... Son esprit alerte et souple donne sur tous les points à la fois de cette vaste circonférence qui ondule et frémit d'une rumeur flottante autour de lui.... Il ne ramène pas à lui impérieusement son auditoire sur un point principal, autour de la monade *moi*, comme faisait dans sa manière, différemment admirable, M. Cousin. Mais penché au dehors, rayonnant vers tous, cherchant, demandant à l'entour le point d'appui et l'aiguillon, questionnant, et pour ainsi dire agaçant à la fois toutes les intelligences; allant, venant, voltigeant sur les flancs et comme aux deux

ailes de sa pensée; quel spectacle amusant et actif, quelle étude délicieuse que de l'entendre! »

N'est-ce pas là aussi une esquisse charmante, et n'est-il pas *juste et doux* de la citer aujourd'hui?

On le voit par ces deux exemples, M. Sainte-Beuve procède volontiers par petites scènes qui représentent les épisodes de la vie de l'écrivain, et qui entourent son portrait, comme dans les anciennes gravures, où la figure du personnage est environnée de petits médaillons qui représentent ses actions mémorables. On trouve aussi dans les Notices de M. de Sainte-Beuve des observations morales justes et fines, qui ajoutent à l'intérêt de curiosité qu'inspire la biographie l'utilité d'une bonne leçon. Il connaît très-bien l'homme, surtout le genre spécial que Tallemant des Réaux appelait le Jean de lettres; il connaît les femmes, dont il parle comme s'il était une d'entre elles, ce qui est un grand éloge, s'il est vrai, comme l'a dit M. Victor Hugo, qu'un vrai penseur doit être femme par les côtés délicats du cœur; et M. Sainte-Beuve l'est de plus par certains côtés de l'esprit, par la curiosité, par la coquetterie, par les *mines*, comme dit Mme de Sévigné. Que manque-t-il donc à ces Notices, où l'on admire le peintre, le biographe et le moraliste? Il y manque d'abord la simplicité. M. Sainte-Beuve n'en a pas dans ses interprétations. Il est trop éloigné de la candeur, pour croire les hommes et les choses aussi unis qu'ils le sont très-souvent; il soupçonne des doubles fonds là où il n'y a rien que de simple, et il prête sa profondeur aux écrivains les moins compliqués. Aussi je lui ai entendu reprocher quelquefois, à lui si exact pourtant, de *construire* ses personnages, comme disent les Allemands, et d'arranger l'histoire au lieu de la raconter. On citait en exemple le bon M. Raynouard, homme d'une simplicité antique et toute ronde que la notice des *Causeries du lundi* fait trop habile et trop fin, et l'on disait : « M. Sainte-

Beuve l'a mieux aimé comme cela. » Il n'est pas assez simple non plus dans son style; quoiqu'il l'ait bien amendé, on y retrouve encore le raffinement, le ton mignard, et, comme dit le proverbe grec, la femme d'autrefois : il abuse du trait, il fait montre de bel esprit, lui qui a bien assez d'esprit vrai pour être modeste, et qui se moque si finement de la vanité des écrivains ! Il est vrai que ce n'est là qu'une contradiction apparente. Qui s'irrite le plus de l'amour-propre du prochain, si ce n'est le nôtre ? L'orgueil et l'embonpoint ont cela de commun, ce semble : plus on en a soi-même, plus on est gêné par celui du voisin.

Enfin ce qui manque surtout dans les *Portraits* de M. Sainte-Beuve, ce sont les jugements. Après avoir lu telle piquante notice, on sait la chronique amoureuse de Benjamin Constant, on ignore ce qu'il faut penser d'*Adolphe* au point de vue de la morale et de l'art. Cette absence de principes et d'idées arrêtées dans M. Sainte-Beuve, c'est précisément le défaut de sa plus grande qualité. Il ne sait si bien revêtir le personnage des autres, que parce qu'il n'est pas lui-même (qu'il me pardonne ce langage barbare) une individualité décidée. Non que son *moi* ne soit parfaitement distinct; mais il se reconnaît bien plus au tour particulier de l'esprit et du style, à la manière, en un mot, qu'à l'adoption de ces idées personnelles qui caractérisent un écrivain, ou à ces échappées de sentiment qui dans l'auteur décèlent l'homme. Il n'a tant d'élasticité dans l'esprit que parce qu'il manque d'assiette ferme et de point d'appui solide. C'est ce qui explique ses métamorphoses, c'est ce qui donne à sa critique plus de charme que d'efficacité. Il n'effarouche jamais par le dogmatisme, mais aussi il n'impose jamais. Il a tous les attraits d'un esprit fin, ingénieux et complaisant, qui apprivoise l'attention, mais il ne la commande pas : il n'a pas l'influence, il n'a pas l'autorité. Il a été très-utile aux lettres alors que l'esprit français, encore enfermé dans les théories

étroites du XVIII[e] siècle, n'admettait rien au delà de son symbole, fermait toute issue à l'inspiration individuelle, ignorait les origines de notre littérature et les littératures étrangères, et ne perdait pas de vue un instant le clocher de sa petite église. Il était nécessaire alors de nous enseigner à tout comprendre. M. Sainte-Beuve, plus que personne, par l'initiative de son esprit et la tolérance de son goût, a travaillé à l'éducation publique; mais maintenant on a dépassé le début : à force de tout comprendre, nous avons fini par ne plus rien juger. La critique narrative, explicative et pittoresque, en détrônant complétement la critique de discussion, a supprimé en littérature la plaidoirie et le prononcé du jugement; elle a fait d'un tribunal un musée. Certes je ne demande pas que la critique siége perpétuellement en robe et en bonnet carré; mais je n'aime pas à la voir toujours faire des exhibitions de tableaux, une baguette à la main, comme les huissiers de palais ou les bedeaux d'église qui montrent aux voyageurs les peintures de l'Allemagne et de l'Italie. La Harpe était un Perrin Dandin, j'y consens. Mais ce Perrin Dandin, qui jugeait trop, savait du moins très-bien juger quand il avait étudié la cause, et il y a tel de ses arrêts que nulle cour n'a pu casser, pas même celle des romantiques dans les grandes assises qu'ils ont tenues il y a trente ans. Puisque ce nom de La Harpe est venu sous ma plume, je me souviens d'avoir feuilleté il y a quelques jours un petit livre fraîchement débarqué de Lausanne, où quelque ancien disciple de M. Sainte-Beuve, sans doute, lui sacrifie galamment l'auteur du *Lycée*. « La Harpe, dit le critique de Suisse, est le représentant le plus complet de l'élément romain, avec son principe d'ordre et d'autorité; M. Sainte-Beuve serait plutôt celui de l'élément germanique avec ses licences; mais avant tout il est l'homme de la fusion des deux principes, ou de l'éclectisme littéraire. » Il est évident que M. Sainte-Beuve, à la fois Romain

et Germanique, l'emporte sur ce pauvre La Harpe, qui n'est que Romain. Je n'admire pas La Harpe plus qu'il ne faut, ni M. Sainte-Beuve moins qu'il ne convient. Je ne répéterais pas aujourd'hui ce que disait le prince de Ligne et ce que pensaient beaucoup de gens au XVIIIe siècle : « M. de La Harpe est plus sublime que Longin et que tous ceux qui parlent du sublime[1]. » Mais La Harpe, si inférieur à M. Sainte-Beuve par tant de côtés, lui est supérieur au moins en un point : il a un dogme littéraire, il est d'une religion, il est d'une Église, et M. Sainte-Beuve, en littérature, admet également tous les symboles, il est le desservant de tous les cultes. La Harpe a vieilli ; il était de son temps ; nous sommes du nôtre. Le goût a de nos jours d'autres ennemis à combattre et des intérêts nouveaux à défendre. L'auteur du *Lycée*, adversaire si vif et quelquefois si éloquent de l'erreur, a souvent le malheur d'avoir trop bien réussi. Les vérités qu'il a défendues et fait triompher sont devenues des lieux communs : il a travaillé à se rendre inutile. Mais les esprits équitables n'oublient pas ses services, et M. Sainte-Beuve a été jusqu'à dire de lui : « C'était un grand cœur dans un petit corps[2]. »

M. Sainte-Beuve n'approuve donc pas, j'en suis sûr, l'holocauste humain que lui offre son disciple de Lausanne, et s'il l'avait pu, il aurait arrêté son bras. Mieux que personne M. Sainte-Beuve comprend ce qui assure à un écrivain l'empire sur l'opinion des contemporains. « Souvent, a-t-il dit, l'esprit y sert encore moins que le caractère : Malherbe, Boileau, avaient du caractère. Nous avons sous les yeux un exemple de cette dose de qualités sobres et fortes dans M. Royer-Collard, qui restaura le spiritualisme dans la philosophie. Eh bien ! Malherbe, en poésie, avait de ces

1. *Mélanges*, etc., t. XXVII, p. 125.
2. *Portraits contemporains*, t. III, p. 366.

qualités de fermeté, d'autorité, d'exclusion [1]. » La Harpe les avait aussi ; M. Sainte-Beuve peut se consoler de ne les avoir pas, en songeant qu'il en a tant d'autres. C'est pour cela qu'il a pu être le premier lieutenant de M. Victor Hugo, et qu'il a sagement fait, au moins jusqu'ici, de ne pas songer à devenir chef d'école. Dans notre pays, qui est la terre classique des trois unités, on met à très-haut prix la persévérance dans les idées, l'esprit de suite dans l'art. Soit bon sens, soit paresse, on aime ce qui est simple, et un écrivain ne change pas impunément de manière. Redire et faire les mêmes choses, en littérature comme en politique, c'est un moyen puissant d'autorité. Nous nous accommodons des idées faites, des doctrines précises, des éducations achevées. Si le maître n'est qu'en progrès, s'il apprend et se corrige, on dit alors ce que disaient les bonnes gens du diocèse d'Avranches, un jour que leur prélat s'enfermait pour étudier : « Quand donc aurons-nous un évêque qui ait fini ses études ? »

Et cependant j'oserai former, en terminant, un vœu dicté par une admiration sincère : c'est que M. Sainte-Beuve ajoute à ses transformations une nouvelle et définitive métamorphose, en adoptant enfin, après tant de voyages à travers les idées, des principes littéraires désormais invariables. Cette vie nomade a peut-être servi sa renommée présente :

Si minus errasset, notus minus esset Ulysses.

Mais M. Sainte-Beuve est de ceux qui doivent songer à la postérité, et sa réputation dans l'avenir est intéressée à ce qu'il se fixe et prenne domicile. Le moment est propice : il est encore assez jeune pour imposer à son esprit un dernier progrès ; il est assez mûr pour n'avoir plus à craindre la

1. *Histoire de la Poésie au* XVI[e] *siècle*, p. 372.

folle du logis : il est désormais le maître dans sa maison. De plus, il va se retremper dans l'étude de l'antiquité, renouveler de plus près avec les lettres latines un commerce qu'il n'a jamais cessé, et étudier ce génie romain si ferme, si discipliné, si opposé, même en littérature, à tout dérèglement et à toute anarchie, le génie même du commandement, en un mot, et de l'autorité. On peut bien augurer de cette dernière éducation que M. Sainte-Beuve va se donner en pénétrant, avec son admirable faculté d'assimilation, dans le vif de ses nouveaux modèles. Il se complétera infailliblement par la conquête de ces belles qualités d'ordre, de sévérité, de discussion et d'exclusion qu'il apprécie lui-même si bien, et nous laisserons alors le disciple de Lausanne consommer librement son holocauste, car M. Sainte-Beuve, qui est depuis tant d'années l'un des causeurs les plus agréables, un des chroniqueurs littéraires les plus spirituels, un des plus grands amuseurs publics, sera devenu enfin un critique véritable, et l'un des meilleurs maîtres de son temps.

(*Journal des Débats*, 11 janvier 1855.)

LE CIVILISATEUR,

journal historique, par M. de Lamartine.

Il y a quelques années, dans un récit intéressant, M. de Lamartine mettait en scène une jeune ouvrière qui accusait les grands écrivains d'oublier le peuple, et les adjurait de penser à lui, au lieu de réserver dédaigneusement leurs talents aux heureux, aux oisifs et aux lettrés de ce

monde. La jeune ouvrière était éloquente; elle toucha M. de Lamartine, et sa prière fut exaucée. L'auteur des *Méditations* entreprit de donner au peuple une littérature, en échange de l'obole populaire. Chaque mois, l'artisan, le laboureur, le pâtre peuvent acheter leur lecture du soir, sans retrancher un morceau de pain à leurs enfants, ou un tison à leur foyer. Avec le prix de deux jours de travail, ils se donnent, pendant un an, « le spectacle du genre humain. » L'œuvre de M. de Lamartine, en effet, c'est une histoire des grands hommes de tous les pays et de toutes les époques, à l'usage du peuple. « La lumière a assez monté, dit-il dans son introduction, il est temps qu'elle descende. La vérité s'est souvent faite homme; il est temps qu'elle se fasse foule. S'incliner ainsi, ce n'est pas abaisser le génie, c'est l'humaniser. »

M. de Lamartine a raison. S'incliner, ce n'est pas s'abaisser; mais ce n'est pas monter non plus. Écrire pour le peuple, c'est un noble travail; mais il était glorieux aussi de composer les *Méditations* pour ces lettrés, ces heureux, ces oisifs que M. de Lamartine, devenu *foule*, méprise trop aujourd'hui. Depuis que la jeune ouvrière lui a reproché d'oublier la multitude, il s'est bien corrigé; c'est sur l'élite qu'il a reporté son dédain. Je regrette beaucoup, je l'avoue, cet étrange passage de son introduction : « Au terme de ma carrière littéraire, ma gloire serait de recevoir dans les rangs obscurs du peuple la naturalisation littéraire et poétique que j'ai reçue en haut dans les rangs supérieurs et élégants de la société lettrée. *Ce qu'on appelle risiblement la gloire des lettres serait pour moi ceci :* laisser quelques pages de mes sentiments ou de mes pensées en un petit volume sur les tablettes de la chaumière ou de la mansarde des ouvriers des villes et des campagnes; être feuilleté le soir à la veillée, à la lueur de la lampe du foyer, par les mains de la mère de famille,

de ses fils, comme un petit catéchisme du cœur; être récité dans les promenades que la famille et les voisins font dans leurs blés ou dans leurs vignes en fleur; être enfoui avec le pain noir et les olives salées dans le sac de toile du pâtre des Hautes-Alpes et des Pyrénées, etc. » M. de Lamartine est ici, je crois, la dupe de son imagination. Ce tableau charmant de la veillée du soir, des blés, des vignes, de l'aïeule et des petits enfants l'a séduit. Au fond, il serait bien désappointé, si des quarante ou cinquante volumes qu'il a écrits depuis vingt années, la postérité ne conservait que les pages enfouies dans le sac de toile du pâtre, et si les numéros du *Civilisateur* « flottaient seuls sur l'abîme des temps. » M. de Lamartine, l'esprit le moins populaire qui fut jamais, à cause de ses qualités autant que de ses défauts, ne demander sincèrement pour soleil à ses livres que la lampe du foyer rustique, et pour auréole à son nom que la gloire dans les mansardes! M. de Lamartine, le poëte du *Lac*, le jeune amant d'Elvire, se changer de bonne foi, sur ses vieux jours, en une espèce de Bonhomme Richard! Quelle illusion! quel rêve! et j'ajoute : quelle ingratitude! Eh quoi! il ose écrire : « Ce qu'on appelle *risiblement* la gloire des lettres. » Mais qui donc a été dans notre siècle, et qui est encore plus glorieux que lui? Et si son nom, encore aujourd'hui, est répété avec respect dans le monde, si dans sa renommée littéraire sont venus s'effacer tant de torts et tant de fautes, à qui le doit M. de Lamartine, si ce n'est à cette société élégante qui l'a couronné dès sa jeunesse, qui a fait voler son nom de salon en salon, jusqu'à ce qu'il eût achevé le tour de l'univers, et qui plus tard a presque pardonné les erreurs du politique au génie du poëte? Que M. de Lamartine descende aujourd'hui des sphères supérieures de la société dans l'atelier et dans la chaumière, cette humilité a encore sa gloire. Mais au moins que du seuil de la chaumière

ou de l'atelier il ne jette pas le dédain aux salons où son nom et son génie ont été salués pour la première fois. Il est beau de *catéchiser* les jeunes filles et l'aïeule. Mais quand on poursuit encore, par d'autres ouvrages improvisés pour les salons, les suffrages du public lettré, il ne faut pas afficher le mépris des lettrés dans les pages improvisées pour le public populaire. Il ne faut pas lâcher la proie d'une popularité certaine, et obtenue par des chefs-d'œuvre dans les plus hauts rangs de la société, pour courir après l'ombre d'une popularité douteuse, sollicitée par des ébauches aux pieds de la multitude. Le peuple est juste d'ailleurs; il sait que M. de Lamartine est une des gloires d'en haut, et non pas une des gloires d'en bas. Il trouvera que l'ingratitude est un mauvais commencement pour le *catéchisme du cœur*.

Maintenant, à ne plus considérer qu'en elle-même l'entreprise de M. de Lamartine, elle est assurément digne d'éloge. Il l'expose d'ailleurs en termes si magnifiques, qu'il serait difficile de refuser son admiration à un pareil programme. Cette histoire qu'il commence, ce n'est pas seulement le récit des événements, c'est à ses yeux une leçon de justice, une leçon d'enthousiasme, « un véritable cours de conscience pour les nations. » On ne peut lui reprocher de ne pas se faire une noble idée de sa tâche. Il est même trop modeste, après un tel début, quand il se propose Plutarque pour modèle. Plutarque n'a rien fait d'aussi grand. Il a écrit la vie des hommes illustres pour tout le monde, dans le style de tout le monde, sans dogmatisme, sans prétention pédagogique. Il n'a pas fait un cours de conscience pour le genre humain. Il est clair que pour une œuvre pareille il faut quelque chose de plus que la bonne foi, le savoir et l'imagination de style de Plutarque. A un précepteur des nations, ce n'est pas assez demander encore que la sagesse d'un Franklin, sa pro-

bité, ses vertus, son art exquis de rester honnête homme, tout fin te tout désabusé qu'il est : il faut ajouter la justesse imperturbable du jugement, pour qu'on ne donne au peuple que des idées justes et vraies; l'oubli complet de soi-même, pour qu'on ne lui communique rien de ses ressentiments ou de ses regrets; l'exactitude rigoureuse des récits, pour ne présenter que des faits incontestables à un public qui n'a pas le temps de les discuter; une sobriété prudente de détails, pour ne pas embarrasser des mémoires inhabiles; enfin une simplicité ingénue de style, pour n'éblouir personne et pour être compris de tout le monde. M. de Lamartine a vu clairement cet idéal et ne s'est pas découragé. Il a senti que ses qualités ordinaires seraient des défauts dans un genre si nouveau pour lui, et il a rêvé, « au terme de sa carrière littéraire, » une transformation suprême de son génie. « Nous ne rougirons pas, dit-il, de nous faire simple avec les simples, petit avec les petits. » Et chaque mois il offre aux petits et aux simples la vie d'un grand homme, d'un poëte, d'un orateur, d'un homme de guerre, ou d'une femme célèbre : Homère, Cicéron, Nelson, Héloïse, etc. Ces biographies « sont les bustes et les statuettes de la gloire humaine. Ils pourront passer par la porte des chaumières. » Ce sont « les meubles de l'esprit qui ne gêneront pas les meubles du ménage. » Le Musée de M. de Lamartine est à peine commencé. Il ne renferme guère qu'une douzaine de statues achevées. Il comprendra cent ou cent cinquante noms, l'élite du genre humain dans la religion, la politique, la guerre, la littérature, les arts, et même l'amour; car je vois sur la liste, à côté d'Héloïse, Cléopatre et Sapho. « Quand le peuple aura parcouru et résumé avec nous tous ces hommes, dit l'auteur (et ajoutons toutes ces femmes), il sera plus apte à comprendre, à grandir, à ennoblir, à civiliser son pays. » De là le nom du journal, *le Civilisateur*.

On connaît maintenant le but et le plan de M. de Lamartine. Essayons de juger l'exécution. Mon dessein n'est pas d'examiner tous les récits qui ont déjà paru dans *le Civilisateur*. Une telle étude dépasserait les limites de cet article. Je voudrais seulement en indiquer les principaux caractères.

Le premier qui me frappe, c'est, dans ces biographies dont tous les détails devraient être exacts, l'absence complète de critique historique, et je ne me l'explique pas. En effet, M. de Lamartine, traçant, au début de l'histoire d'Homère, l'image du poëte parfait, veut non-seulement qu'il ait la mémoire, l'imagination, la sensibilité, le jugement et le sentiment musical; qu'il ait voyagé, qu'il soit naïf comme un enfant et tendre comme une femme, grand orateur, grand politique, et « suprême philosophe, » mais encore qu'il soit grand historien. D'après cette définition assez exigeante, et dont M. de Lamartine a puisé sans doute tous les éléments en lui-même, s'il est nécessaire au poëte d'être grand historien pour composer de beaux vers, il convient bien mieux encore qu'il sache exactement l'histoire quand il l'écrit. Or M. de Lamartine, dans ses récits, semble s'inquiéter beaucoup moins de la vérité que de l'effet littéraire : peu lui importe que les faits ne soient pas authentiques, s'ils lui paraissent intéressants. Tout le monde lui saura gré de croire à l'existence d'Homère, et de ne pas discuter devant les laboureurs et les pâtres un paradoxe de l'érudition moderne. Mais, de ce qu'Homère a réellement existé, malgré Wolf, et des bonnes raisons que M. de Lamartine a pour croire au vieil aveugle, il ne résulte pas qu'Homère ait eu réellement toutes les aventures que lui prêtent le pseudo-Plutarque et d'autres biographies apocryphes. M. de Lamartine expose sur ce point une théorie bien confiante; selon lui, les traditions sont « l'érudition des peuples : ce qu'un père a raconté à son

fils, ce que ce fils a transmis aux petits-enfants, n'est jamais sans fondement. » A ce compte, il faut recommencer toute l'histoire, même l'histoire moderne, où cependant la tradition, ce semble, n'a pu être aussi inventive que dans l'antiquité, parce que la légende ne se forme pas facilement dans des sociétés où le soleil se lève et se couche entre deux éditions de journaux. Et pourtant que M. de Lamartine compare l'histoire de Napoléon, telle qu'il l'écrivait récemment, d'après des documents sans doute, à la tradition du peuple, il reconnaîtra que, si la tradition du peuple est la véritable histoire, son histoire à lui n'est qu'un roman. Il existe déjà dans la mémoire populaire une légende de Napoléon, légende curieuse, poétique, extraordinaire, si l'on songe qu'elle a pu naître, à si peu de distance des événements, au grand jour de la presse quotidienne, sous les yeux du *Moniteur*. C'est que la tradition n'est pas l'érudition des peuples; elle est leur poésie. Le père en la transmettant à son fils, et le fils aux petits-enfants, ne fait pas vœu de fidélité historique. Chacun apporte au fonds commun de l'imagination publique sa part d'invention personnelle; chacun ajoute un chant, un épisode au poëme universel. La Grèce et l'Italie avaient inventé aussi la légende d'Homère. M. de Lamartine l'a ressuscitée en rendant la vie, dans une prose brillante, aux mensonges gracieux de l'antiquité. Que ne l'a-t-il racontée en vers? Il a bien composé la meilleure part de sa biographie de Socrate avec l'admirable poëme publié il y a quelque vingt ans, à la suite des *Méditations!* La vie d'un poëte prête bien plus encore à la poésie que la mort d'un philosophe. Les amours d'Homère, sa pauvreté, ses voyages, sont des sujets plus épiques que l'exposition d'un système. Ce qui manque à cette biographie légendaire d'Homère, ce sont les vers. Ce qui manque à cette biographie historique de Socrate, c'est la prose. Ce qui manque

à toutes deux, c'est la vérité. Socrate, l'inventeur de la théorie du beau et de l'amour, n'est point ce philosophe terre à terre, « ce sens commun sans lyrisme » dont parle M. de Lamartine. La comédie des *Nuées*, représentée sans succès vingt-quatre ans avant sa mort, n'a pas causé sa mort, et Aristophane n'est ni le Beaumarchais ni le Camille Desmoulins d'Athènes. Son théâtre est une guerre obstinée de l'esprit ancien contre l'esprit nouveau. Aristophane est un conservateur, comme on disait autrefois, et même, il faut l'avouer, un de ces conservateurs non progressistes, pour lesquels M. de Lamartine lui-même avait jadis inventé un nom plus expressif que poli. C'est faire une grosse injure à l'auteur des *Nuées* que de le prendre pour Figaro ou pour le Vieux Cordelier.

Du reste M. de Lamartine a senti sans doute qu'il ne suffit pas, pour juger les personnages de l'antiquité ou du moyen âge, de l'intuition d'un grand esprit. Il a compris qu'il faut une étude lente et laborieuse des hommes et des livres. Aussi quand un autre philosophe, Abélard, s'est présenté à lui, M. de Lamartine, n'ayant pas le loisir d'étudier, a éludé la difficulté en racontant l'histoire d'Héloïse. La biographie d'Abélard n'aurait pu se passer d'un examen au moins sommaire de sa philosophie; et M. de Lamartine, malgré sa définition du poëte, ne peut se donner pour « un suprême philosophe. » La biographie d'Héloïse n'est, après tout, qu'une histoire d'amour, et M. de Lamartine sait si bien raconter l'amour! Prenons donc Abélard, non plus comme le philosophe de M. de Rémusat et de M. Cousin, mais comme un amant, et cette histoire d'un penseur et d'un poëte, comme un simple roman du cœur. Seulement, on l'avouera, pour peu que les amants malheureux soient historiques, les romanciers doivent, même dans ces touchantes histoires de souffrances et de larmes qui émeuvent les femmes plutôt qu'elles ne civilisent les peu-

ples, observer le respect de l'histoire et fuir cette fadeur, écueil ordinaire des élégies d'amour. Je crains que M. de Lamartine, pour vouloir être trop exact, ne le soit pas assez, et qu'il ne devienne raffiné pour paraître délicat. Il parle d'Abélard avec des détails qu'un contemporain seul, un ami, un confident, pourrait se permettre. Il dépeint les perfections d'Héloïse avec une vivacité et une complaisance de description que l'on concevrait seulement dans un rival d'Abélard. Voulez-vous connaître Abélard? C'est un jeune homme « qui eut sa gloire confidentielle dans le secret de l'âme de tout ce qui aimait, rêvait, soupirait ou chantait au printemps de sa vie. C'est une voix mélodieuse, qui ajoute la vie et la palpitation aux paroles et à la musique. C'est une adolescence précoce en renommée, une beauté grecque de visage, une modestie où *la pudeur de l'âge rougit de la maturité du talent*. C'est le rêve des yeux, de l'oreille et du cœur des femmes qui l'ont vu ou qui seulement ont entendu prononcer son nom. » M. de Lamartine, qui le décrit en poëte, et sans se faire, comme on voit, trop simple avec les simples, se laisse emporter si loin par son imagination, qu'il perd en chemin la notion exacte des quatre âges dans l'homme et des quatre saisons de la vie. « Ce jeune homme, dit-il, ce rêve des yeux, de l'oreille et du cœur des femmes, était à la fleur de ses années, de sa gloire, et de sa vertu même. » Et, six lignes plus bas: « Il avait trente-huit ans. »

Voulez-vous maintenant connaître Héloïse? « Une tête d'un ovale *légèrement déprimé par la contention de la pensée vers les tempes;* un nez petit et légèrement relevé vers les narines, *tel que la sculpture le modelait d'après la nature, dans les statues des femmes immortalisées par les célébrités du cœur;* une bouche où respiraient largement, entre des dents éclatantes, *les sourires de l'esprit et les tendresses de l'âme;* un menton rapproché de la bouche, et *légèrement creusé au milieu par le doigt de la réflexion*, souvent posé sur ses lèvres, etc. »

Pour peindre ainsi avec une telle précision et une telle vivacité d'analyse, c'est peu d'être poëte, il faut être amoureux, comme disait Despréaux ; à moins qu'on ne peigne d'imagination, pour le plaisir de peindre, comme on faisait au XVIIe siècle. Encore les portraits de l'*Astrée* et de la *Clélie*, si chers aux précieuses, sont-ils moins raffinés que ceux du *Civilisateur*. Et cependant Mlles de Scudéri et d'Urfé ne faisaient un cours que d'amour, et non pas de conscience, et ne prétendaient *civiliser* que des courtisans et des bergers.

Après tout, comme dans la vie d'Abélard la légende se mêle à l'histoire, on peut excuser un poëte qui s'adresse au peuple ne n'avoir pas été, à huit siècles de distance, moins poétique que l'imagination populaire. Mais il est des hommes qui relèvent exclusivement de l'histoire, qui appartiennent aux temps modernes, qui sont presque nos contemporains, et dont les faiblesses n'ont pas encore, pour être racontées sans inconvénient « au pâtre et au laboureur, aux jeunes filles et à l'aïeule, » ce lointain poétique qui les voile et les atténue. Peut-être dans cinq cents ans les amours de Nelson et d'Emma seront-elles une légende gracieuse ; aujourd'hui, à si peu de distance d'Aboukir et de Trafalgar, ce n'est qu'une aventure galante ; elle conviendrait à des Mémoires ; dans la biographie populaire d'un héros, ce n'est qu'une digression déplacée. Pour civiliser les peuples, il faut leur montrer les grands hommes par leurs beaux côtés. M. de Lamartine n'a pu rencontrer, sans s'y attarder, un amour sur son chemin. Il a peint Nelson comme on peignait Brutus au XVIIe siècle, galant et dameret. Les exploits militaires du marin tiennent moins de place dans cette biographie que la passion de l'amant. M. de Lamartine se complaît dans la peinture de cette courtisane heureuse, lady Hamilton, qu'il appelle à la fois Aspasie, Hérodiade et Théodora. Il la décrit avec une précision maniérée que n'a pas Plutarque son maître et son modèle. Ce n'est pas Plutarque

qui aurait dit de Cléopatre : « Son visage, doué d'une impressionnabilité aussi délicate et aussi mobile que les premières sensations d'une âme virginale, était à la fois une mélancolie et un éblouissement. » Les anciens sont plus sobres de détails. Ils tracent l'ensemble d'une physionomie; ils n'étudient pas les courbures du nez, les dépressions du front, les plis de la lèvre, les cavités du menton ; et quand ils peignent l'homme moral, quand ils racontent les passions des héros, les faiblesses d'un Antoine, par exemple, ils n'entrent pas dans ces confidences, qui sont les indiscrétions piquantes des Mémoires et le plaisir des imaginations voluptueuses, mais qui ne donnent au peuple et au foyer domestique aucune leçon édifiante, et qui abaissent l'histoire.

Le plus grave, du reste, de tous les défauts de M. de Lamartine dans *le Civilisateur*, ce n'est pas l'oubli de la vérité et de la dignité historiques ; c'est la préoccupation involontaire de lui-même. Il semble se chercher sans cesse dans le passé, et dans l'histoire de tel Grec ou de tel Romain retrouver sa propre histoire. La biographie de Cicéron pourrait faire suite à *Raphaël* et aux *Confidences*. Voyez, dès les premières pages : ce qu'il admire dans l'ancienne Rome, ce ne sont ni ses institutions, comme Montesquieu, ni la force et la patience du caractère romain, comme Bossuet; c'est la bonne fortune qu'on y pouvait avoir de passer pour un homme d'État, même quand on avait fait de beaux vers. M. de Lamartine ne pardonne pas aux modernes d'avoir inventé je ne sais quelle division des facultés et des spécialités de profession qui rapetisse les hommes en les décomposant. Chez les anciens, à l'en croire, tous les grands hommes avaient commencé par être poëtes. C'est parce qu'il avait fait des vers, que Cicéron fut un grand orateur : « Malheur, s'écrie M. de Lamartine, malheur à qui n'a pas été poëte une fois dans sa vie ! » Fénelon n'est pas tout à fait de son avis : dans ses dialogues sur l'éloquence de la chaire, il

établit très-finement, d'après les anciens eux-mêmes, la distinction de l'orateur et du poëte. Les anciens, en effet, ne confondaient pas, comme paraît le penser M. de Lamartine, le poëte avec l'orateur, avec le général, avec l'homme d'État, parce qu'ils ne croyaient pas que toutes les aptitudes fussent implicitement contenues dans le génie poétique. Sans décomposer l'homme, ils savaient distinguer la nature différente des diverses facultés ; ils avaient même inventé, à ce propos, un adage très-connu des enfants : *Age quod agis*. Ils voulaient qu'on fît ce qu'on faisait, c'est-à-dire qu'on fût successivement, si l'on pouvait, poëte et homme d'État, mais qu'on ne portât pas dans la pratique des affaires l'imagination du poëte et qu'on ne gouvernât pas comme on fait des vers. Les modernes ne demandent pas autre chose, et, n'en déplaise à M. de Lamartine, les uns et les autres ont raison.

Il est curieux d'étudier jusqu'où l'auteur pousse cette étude d'autobiographie rétrospective, et jusqu'où va cette transformation allégorique du passé. La biographie de Cicéron n'est pas seulement une métempsychose de l'orateur romain, c'est une peinture physique d'un ancien appropriée aux traits d'un moderne. Middleton, dans sa *Vie de Cicéron*, si admirée de Voltaire, a recueilli tous les renseignements donnés par les anciens sur la personne de son héros : il le représente la taille haute, le cou long, le visage mâle, régulier et serein. Comparez à cette esquisse discrète de Middleton, qui est le résumé des témoignages de l'antiquité, le portrait en pied de Cicéron que M. de Lamartine dessine devant sa glace :

« Cicéron était de taille haute, telle qu'elle est nécessaire à un orateur qui parle devant le peuple, et qui a besoin de dominer de la tête ceux qu'il doit dominer de l'esprit. Ses traits étaient sévères, nobles, purs, élégants, éclairés par l'intelligence intérieure qui les avait pour ainsi dire façon-

nés à son image. Le front élevé et poli comme une table de marbre, destinée à recevoir et à effacer les riches impressions qui le traversaient; le nez aquilin, très-resserré entre les yeux; le regard à la fois variable en lui-même, ferme et assuré sans provocation quand il s'ouvrait et se répandait sur la foule; la bouche fine, bien fendue des lèvres, sonore, passant de la mélancolie des grandes préoccupations à la grâce d'étendue du sourire; les joues creuses, pâles, amaigries par les contractions de l'étude et par les fatigues de la tribune aux harangues, » etc. Et plus loin « Excepté sa voix pure et façonnée par l'exercice, toute son apparence extérieure était celle d'une pure intelligence qui n'aurait emprunté de la matière que la forme strictement nécessaire pour se rendre visible à l'humanité. »

Cicéron ne se croyait pas si diaphane : il dit dans le *Brutus*, et c'est le seul trait qu'ait oublié Middleton, que dans sa jeunesse, avant son voyage en Grèce, il était assez maigre, mais qu'après son retour il avait acquis un juste embonpoint, et n'en était pas fâché. M. de Lamartine l'a maigri à dessein jusqu'à l'exténuation, parce que, selon lui, « la maigreur et la pâleur sont une partie de la majesté. »

Ce genre de représentation allégorique s'étend aux autres personnages. Catilina et César sont évidemment des pseudonymes. Les événements mêmes deviennent des allusions. M. de Lamartine décrit l'anarchie et la démagogie romaines en songeant moins aux Romains qu'à nous-mêmes, et, en commentant les Catilinaires, il nous enseigne à admirer ses beaux discours de l'hôtel de ville. Toutes ces pages sont saisissantes. Toutefois, et il est inutile d'insister, on sent combien est dangereuse pour la vérité historique cette confusion de deux époques et de deux personnages. M. de Lamartine est singulièrement indulgent pour Cicéron, parce qu'il ne saurait être bien sévère pour lui-même. Il ne trouve à lui reprocher qu'un peu de vanité et quelque indécision

à la fin de sa vie. Bien plus, pour qu'on ne soit pas tenté d'étendre au héros véritable de sa biographie ce double blâme qu'il réserve au héros nominal, il a soin d'ajouter que la vanité était la faute du paganisme, et l'indécision celle des circonstances. Nul n'admire Cicéron plus que moi; mais, que M. de Lamartine me permette de le dire, la faiblesse de caractère fut le défaut de ce grand homme pendant toute sa vie. Mille exemples l'attestent; un seul me suffit : ce fut une insigne faiblesse de n'avoir pas dès le premier moment chassé Catilina de Rome, au lieu de prononcer seulement ce beau discours qu'on appelle la première Catilinaire. S'il avait moins parlé et plus agi, Cicéron aurait peut-être épargné à Rome de grands malheurs. Ce que je dis n'est que de l'histoire, de l'histoire romaine. Ce n'est pas ma faute si je parais moi-même continuer l'allégorie.

Je ne parlerai pas des vies de Jeanne d'Arc, de Christophe Colomb, de Bernard de Palissy. Ce sont des récits très-intéressants, où M. de Lamartine déploie toujours cette prodigieuse richesse de style dont il ne sait pas être avare, même quand il se flatte d'être simple. Quelquefois cependant, quand il traite un sujet qu'il a étudié, quand il parle de personnages qu'il connaît, il rencontre la véritable beauté de l'histoire, sévère, sobre, contenue. Il y a dans sa biographie de Fénelon des pages où son bon génie lui donne pour thème une idée vraie : alors il pense et il écrit comme Tacite. Qu'on lise ce jugement sur Louis XIV :

« Louis XIV n'eut pas besoin d'être un grand homme pour être un grand roi. Il lui suffisait d'avoir un cœur élevé et un esprit juste : il eut l'un et l'autre. Ce qui éclairait son esprit, ce n'était pas le génie, c'était le bon sens. Ce qui élevait son cœur, ce n'était pas la grandeur d'âme, c'était l'orgueil. Mazarin lui avait appris à mépriser les hommes et à croire au caractère divin de son pouvoir; il y croyait, c'était sa force. Son idolâtrie envers lui-même

servait d'exemple à l'idolâtrie qu'il commandait et qu'il respirait dans sa cour. Il avait appris de plus de ce premier ministre, le plus pénétrant des hommes d'État, à bien discerner la valeur des hommes. Bien régner, pour Louis XIV, ce n'était qu'être bien servi. Il se trompait rarement sur le mérite de ses serviteurs. Son royaume n'était que sa maison, ses ministres n'étaient que ses domestiques l'État que sa famille, son gouvernement que son caractère. »

Voilà M. de Lamartine dans ses bons moments. Il a la justesse, la sobriété, la force. Mais bientôt le bon génie qui lui souffle les idées vraies, comme celui qui soufflait à Corneille les beaux vers, l'abandonne, et avec lui disparaît la clairvoyance de l'historien. Il prend sérieusement Fénelon, l'esprit le plus aristocratique du XVIIe siècle, pour l'aïeul direct de la Révolution, et il ose écrire sur Bossuet cette phrase extraordinaire : « Tout le monde envie Bossuet comme écrivain. Qui voudrait lui ressembler comme homme ? » Je connais beaucoup d'écrivains qui ne se croiraient pas humiliés pour cela, et j'en connais peu à qui, s'il vivait encore, voudrait ressembler Bossuet.

Addison raconte, dans un numéro du *Spectateur*, qu'il a connu un amateur de peinture passionné pour les portraits historiques. Il en avait réuni une collection très-belle. Mais quand les traits des personnages ne lui plaisaient pas, il les modifiait librement pour les rapprocher de l'idéal qu'il s'était formé de leur physionomie, et n'en croyait pas ses portraits moins historiques. Addison cite en riant un nez aquilin qu'il avait donné à Cléopatre. La galerie du *Civilisateur* ressemble un peu à celle de l'amateur anglais. M. de Lamartine transforme volontiers ses personnages ; il a aussi son idéal, qui est lui-même. On retrouve son buste sur quelques-uns de ses piédestaux. Néanmoins on visite son musée avec curiosité, avec intérêt, quelquefois même avec admiration : car, même dans ses ébauches les moins

parfaites, à quelques coups de ciseau admirables on reconnaît encore la main de Phidias.

(*Journal des Débats*, 26 novembre 1853.)

ÉTUDES ET PORTRAITS POLITIQUES CONTEMPORAINS,

par le vicomte A. de La Guéronnière.

Le volume d'études politiques que M. de La Guéronnière vient de publier renferme les portraits de l'Empereur Napoléon III, de l'empereur Nicolas, du roi Léopold, du comte de Chambord, du prince de Joinville, de M. Thiers, de M. de Morny et du général Cavaignac. La liste de ces noms suffit pour expliquer aux lecteurs la réserve qui m'est imposée; je n'ai pas à discuter ici les opinions de M. de La Guéronnière. Son livre, qui par les sujets qu'il traite appartient à la politique, est, par le talent qu'il révèle, une œuvre essentiellement littéraire. Je n'y veux considérer qu'un essai brillant dans un nouveau genre d'histoire, une expérience d'art, que j'essayerai d'étudier sans prévention et sans faveur, comme je l'étudierais dans un écrivain d'Athènes ou de Rome. Je traiterai M. de La Guéronnière comme un ancien, sans transporter dans cette antiquité fictive, où il me permettra de l'introduire, les opinions et les passions de nos jours, et sans abuser de l'exemple récent qu'il m'a lui-même donné, en se montrant si sévère pour le philosophe Marc-Aurèle[1].

Le *portrait politique* est un genre nouveau. Les anciens

1. *Revue contemporaine*, 15 juillet 1856.

traçaient aussi des portraits dans leurs histoires ; mais ce qu'ils appelaient de ce nom était la réunion expressive et rapide des principaux traits du visage et de l'âme qui caractérisent un personnage et le dépeignent aux yeux. En quelques lignes ils représentaient Périclès, Nicias, Jugurtha, Annibal, Scipion. Comme l'histoire, qui chez nous est surtout une science, était surtout un art dans l'antiquité, elle n'avait garde de négliger cette peinture des hommes, qui communique la vie au récit des événements. Mais comme les anciens n'étaient pas seulement des artistes, comme ils étaient des philosophes, ils s'attachaient bien plus à peindre l'intérieur que l'extérieur des hommes. Quand ils avaient montré sur le visage d'un personnage historique l'expression générale de son caractère, et dans son caractère les secrets ressorts de sa conduite, ils se croyaient quittes envers la vérité. Salluste, pour son coup d'essai, qui fut un coup de maître, a raconté la conjuration de Catilina. Certes, Catilina, par ses talents, par son audace, par l'énormité même de ses vices, était un grand personnage. Cependant son portrait, dans Salluste, n'a que douze lignes, dont une seule est donnée à la peinture physique de Catilina : « Il avait une grande force de corps; il pouvait supporter la faim, le froid, les veilles. » Et la postérité, que les visages intéressent moins que les cœurs, ne se plaint pas d'ignorer si Catilina était brun ou blond. Plutarque n'est pas un historien, c'est un biographe, et en cette qualité il lui était permis de s'adonner au pittoresque. Et pourtant il n'indique jamais que le trait saillant d'une physionomie. Parlant d'Alcibiade, il avait une rare occasion de faire une belle peinture; il se borne à ce mot : « Quant à sa beauté, il n'est besoin d'en rien dire, sinon qu'elle se maintint florissante pendant sa vie entière[1]. »

1. *Hommes illustres*, *Vie d'Alcibiade*, traduction de M. Alexis Pierron.

Il n'est besoin d'en rien dire! quelle leçon pour les modernes! Aussi les modernes, jusqu'à nos jours, ont imité cette sobriété des historiens anciens. Les portraits historiques célèbres dans notre littérature ressemblent à des définitions morales rédigées dans le cabinet d'un philosophe, plutôt qu'à des académies dessinées dans un atelier de peinture. Dans les portraits qu'a tracés Voltaire, comme dans ceux qu'a tracés Bossuet, le spiritualisme domine. Le Cromwell de Bossuet n'est que l'homme intérieur, le Cromwell, ou, comme disait Milton, le diable du dedans. Son Luther, c'est le moine augustin, au génie véhément, à l'éloquence impétueuse qui ravissait les peuples; c'est, comme disait Calvin, la trompette qui a tiré le monde de sa léthargie[1]. Le Luther extérieur, l'homme sanguin et trapu, aux joues épaisses et aux gros favoris, c'est le Luther d'Holbein. De même Voltaire peint Charles XII en quelques phrases, et ne dit qu'un mot de son corps : « Il avait une constitution vigoureuse, capable de soutenir les fatigues où le portait son tempérament. » Voltaire est aussi bref que Salluste.

De nos jours il y a deux écoles d'historiens. Il y a d'abord ceux qui, tout en suivant chacun de leur côté la voie de leur talent, sont restés fidèles à la tradition classique, et qui, en agrandissant le domaine de l'histoire, n'ont pas transgressé les limites du genre. L'histoire s'est compliquée de tous les intérêts qui font la vie des sociétés modernes, et elle a perdu en grande partie cette pureté de formes et cette simplicité de composition sans lesquelles la beauté d'une œuvre d'art est imparfaite. Elle a perdu aussi, au milieu des innombrables études qu'elle s'impose, le loisir d'étudier le fond de la nature humaine. Ceux de nos historiens qui passent le plus justement pour les rivaux de l'antiquité, conviendront sans peine qu'ils ne

1. *Histoire des variations*, liv. I.

peuvent contester aux anciens leur supériorité d'artistes et de moralistes excellents. Mais l'histoire, en agrandissant ses cadres, n'a fait qu'obéir à sa propre loi : peintre fidèle de la vie des peuples, elle a dû faire entrer dans ses tableaux tous les éléments nouveaux qui prenaient leur place dans la société, et proportionner l'extension de son domaine au progrès de la civilisation. Voltaire signalait déjà cet agrandissement du genre historique, non comme un changement dans la tradition, mais comme une conséquence de la tradition même, et comme un progrès[1]. Ce progrès s'est continué et marqué plus fortement encore dans notre siècle, et, si nos grands historiens ne sont pas supérieurs aux historiens anciens (je mets à part le génie des hommes), l'histoire, telle qu'ils la conçoivent, est supérieure à l'histoire telle que les anciens l'ont conçue, parce que notre société est supérieure à la société antique, et que l'histoire est aujourd'hui l'image plus complète de la société. Si Thucydide et Tacite vivaient de nos jours, ils écriraient autrement que M. Thiers et que M. Guizot. Chacun a son style. Mais pour le système de la composition, leurs ouvrages ressembleraient bien plus à l'*Histoire du Consulat* ou à celle de la *Révolution d'Angleterre* qu'aux *Annales* ou au récit de la guerre du Péloponèse. M. Thiers et M. Guizot n'ont pas changé la constitution fondamentale du genre historique : le temps en a reculé les bornes, leur sagesse en a respecté les lois. Ils sont d'aujourd'hui par la richesse des développements de leurs histoires; ils sont d'autrefois par leur exacte obéissance aux règles classiques de l'art. Les portraits, par exemple, ne sont chez eux ni plus multipliés, ni plus détaillés, que chez un historien du temps de Périclès ou du temps d'Auguste. M. Thiers et M. Guizot sont des anciens du XIXe siècle.

1. *Dictionnaire philosophique*, art. *Histoire*.

Mais il existe une autre école d'historiens, que n'a pas formée la tradition antique. Elle est née du mariage de M. de Lamartine avec l'histoire. L'histoire, à qui M. de Lamartine venait d'attacher la couronne et le bouquet de la poésie, a pendant un moment fasciné tous les yeux. La foule a battu des mains à cet adultère de l'art, consommé par un beau génie. Le récit de la vie des peuples est devenu, aux applaudissements des peuples, une sorte de chant épique en prose, où le rapsode moderne mettait l'instinct de son esprit et la passion de son cœur à la place de la science, l'improvisation à la place de l'étude, l'image à la place de l'idée, la fiction à la place du vrai. Les faits pliaient comme l'herbe sous la main de cet inspiré. Sa voix ne prononçait plus des sentences, mais déployait, comme dit Chénier, le tissu de ses mélodies, dont les strophes inégales se découpaient et se marquaient par des chiffres, dans la trame brillante de la narration. Dans cette nouvelle histoire intuitive et pittoresque, le portrait, surtout le portrait du corps, devait prendre naturellement une importance et une étendue demesurées. Celui de Charlotte Corday, dans l'*Histoire des Girondins*, ne tient pas moins de trois pages. Pendant que la France nage dans le sang, l'écrivain trouve le loisir de peindre « ces cheveux qui semblaient noirs, quand ils étaient attachés en masse autour de sa tête, et qui paraissaient lustrés d'or à l'extrémité de leurs tresses, comme l'épi, plus foncé et plus resplendissant que la tige de blé au soleil. » Il peint « ces yeux, grands et fendus jusqu'aux tempes, de couleur changeante comme l'eau de mer, qui emprunte sa teinte à l'ombre ou au jour; » et ce nez, « qui s'unit au front par une courbe insensible; » et ces longs cils, « qui donnent du lointain au regard[1]. » Du jour où le portrait usurpait

1. *Histoire des Girondins*, t. VI, p. 192.

dans l'histoire cette place gigantesque, il n'avait plus qu'un pas à faire pour en sortir, et pour se constituer en un genre indépendant. Avec M. de La Guéronnière, il a fait ce pas. M. de La Guéronnière est une ancienne province de M. de Lamartine, qui s'est érigée en duché souverain.

Si le portrait est difficile à traiter dans l'histoire, quand c'est un ornement et un épisode, il est bien plus difficile hors de l'histoire, quand c'est un genre spécial qui ne relève que de ses propres lois, car ces lois sont nécessairement indécises et arbitraires. Les seuls genres dont les lois puissent être tirées de la nature des choses, ce sont les genres naturels, les vraies formes de l'esprit humain. Or nul ne conteste que le portrait qui tient à l'histoire et qui n'est pas l'histoire, qui tient aux Mémoires et qui se met au-dessus des Mémoires, qui tient au roman et qui se défend d'être romanesque, ne soit un genre mixte et artificiel. On y peut déployer, comme M. de La Guéronnière, beaucoup de talent et d'esprit; mais le succès littéraire qu'on y obtient est une vraie bataille que l'artiste gagne contre son art. Et si, au lieu de peindre les hommes du passé, il essaye de peindre ses contemporains, la victoire alors devient presque impossible. Les hommes du passé ont cela de bon pour un peintre qu'ils sont morts, et par conséquent immobiles. Ils ne déconcertent pas le pinceau par des attitudes imprévues; ils ne composent ni leur geste ni leur physionomie; en un mot, ils posent sans le savoir et sans le vouloir, c'est-à-dire qu'ils ne posent pas. Rien ne trompe, rien ne dérange l'artiste assis devant son chevalet. L'histoire met à sa disposition la garde-robe de ces illustres défunts, et lui dit à l'oreille quel était leur habit et quel était leur costume, où finissait l'homme, où commençait le comédien. Mais les hommes vivants, quelle différence! Ils s'attifent, ils se drapent, ils se fardent, ils prennent leur plus grand air et leur plus beau

sourire; ils s'ajustent ici une grâce, là un mérite, là une vertu; les plus fins s'appliquent çà et là quelques petits vices élégants et bien portés, qui donnent à leur portrait une apparence naïve de vérité, et au peintre un renom de candeur. Notez que je suppose le peintre un honnête homme, et que je ne veux pas compter tous les écueils où viennent échouer les consciences sans gouvernail : la crainte de déplaire en disant la vérité, le désir de plaire en la déguisant, l'appât des honneurs et des places, l'amour de l'or. J'admets que le peintre a le dessein et le courage d'être vrai; mais en a-t-il la puissance? Peut-il tout savoir? peut-il tout dire? Ses yeux sont obscurcis par ce nuage de poussière que soulève la mêlée des partis; sa langue est enchaînée non pas seulement par la loi, par le respect pour l'honneur des familles, par les égards pour les amitiés privées, mais encore par les mille liens des relations banales qui nous attachent au monde, liens imperceptibles, mais invincibles comme les fils qui attachaient Gulliver, et où notre liberté se débat et périt. On a dit souvent que la critique est impossible de nos jours, parce que pour juger Oronte il faut avoir le sang généreux d'Alceste, et que l'ami Philinte nous a transmis à tous quelques gouttes de lait dans nos veines. Si la critique est impossible, elle qui dans l'homme ne juge que l'esprit, que sera donc le portrait historique, lui qui veut montrer l'homme tout entier? Ce sera, selon la main qui le trace, un pamphlet ou un panégyrique. Les barbouilleurs de carrefour trempent leurs brosses dans la fange, et salissent de leurs ignobles caricatures les murs de toutes les échoppes. Les peintres de salon, qui destinent au beau monde leurs œuvres curieuses de plaire, imbibent leurs pinceaux des plus flatteuses couleurs. Ils ont des touches radieuses pour exprimer l'admiration; ils ont des nuances veloutées pour exprimer la sympathie. Les ombres mêmes qu'ils sont

parfois forcés d'ajouter au tableau sont discrètes et lumineuses: c'est le clair-obscur de la circonspection. Le panégyrique et le pamphlet ont une ressemblance : ils sont l'un et l'autre à côté de la vérité, qui pâtit entre les deux. Ce sont deux rejetons d'une même souche, de la souche gasconne du roman. Mais il y a aussi entre eux une différence. Le panégyrique est l'honnête homme de la famille, l'homme riche et bien élevé qui a fait son chemin, et qui laisse tomber sur l'humanité un regard bienveillant et satisfait, du haut de son balcon. C'est le cousin Tant-Mieux. Le pamphlet, c'est le cousin Tant-Pis; c'est le parent pauvre, maigre, mal vêtu, bilieux et envieux, qui écrit sur la borne, les pieds dans le ruisseau, et qui éclabousse les passants, quand ils ont des habits propres et des souliers cirés. Il y a donc une grande différence entre le pamphlet et le panégyrique, et il serait injuste de ne pas la voir; mais il y a de même une grande différence entre le panégyrique et l'histoire, la vraie histoire, une femme ingénue qui a le cœur libre, l'œil perçant, l'oreille vigilante et la langue sincère, qui n'exalte ni ne calomnie personne, qui n'a dans les mains ni encens ni poison, mais seulement une balance qu'elle tient bien droite pour y peser les hommes à leur vrai poids. La vraie histoire est un juge, le juge le plus honnête après Dieu, et son jugement est le seul qui soit un jugement, avant le jugement dernier.

M. de La Guéronnière me trouvera sévère pour le genre littéraire du *portrait politique*. Cette sévérité est néanmoins pour lui le plus flatteur des éloges. Plus le genre qu'il a choisi est défectueux et difficile, plus est grand l'honneur d'en avoir pallié les défauts, et voilé les écueils aux yeux de ses lecteurs, à force de talent. A l'instant même où il se heurte contre les rochers à fleur d'eau semés sur sa route, il se dégage et reprend sa course avec une telle aisance

que les passagers inattentifs ne s'aperçoivent de rien. Les marins seuls et lui savent à quoi s'en tenir. M. de La Guéronnière, par exemple, n'ignore pas que son portrait de l'empereur Nicolas est une inspiration de la magnanimité française après la victoire, plutôt qu'une expression fidèle de la vérité historique. Il sait qu'il exagère la grandeur du czar en prêtant à sa politique des mobiles toujours généreux, et qu'il surfait son éloquence en lui mettant dans la bouche des discours trop métaphoriques pour des lèvres impériales. Je veux croire que l'empereur Nicolas avait fait sa rhétorique. Mais a-t-il laissé vraiment échapper cette phrase dans un entretien familier : « Saint-Pétersbourg, monument du génie et de la puissance de l'homme, posé sur la Newa, caché par les monts de glace, défendu par une mer presque inaccessible aux navigateurs les plus hardis?... » Ce n'est pas là une période russe. Le czar prend le ton de M. de Buffon recevant La Condamine à l'Académie française. Ce n'est pas non plus un Romanoff qui a établi cette opposition oratoire entre la croix de Saint-Pétersbourg et la croix de Sainte-Sophie; c'est M. de La Guéronnière[1]. Et cependant ce portrait de l'empereur Nicolas, composé, ou plutôt improvisé de verve, brillant de couleur, animé par un sentiment généreux, pénétré d'un souffle poétique, s'empare du lecteur, éblouit son regard, domine son jugement. Ce n'est qu'en rejetant le livre loin de soi, en fermant les yeux et l'oreille à l'éclat et à la musique de ce style mélodieux et paré, que l'éblouissement se dissipe, et que l'esprit reprend son calme et sa justice.

Le livre de M. de La Guéronnière a des défauts sans doute. La peinture physique des hommes, par exemple, y prend trop d'importance et y tient trop de place. Ce sont, je le répète, les défauts du genre plutôt que ceux de l'écrivain, et

1. *Études et Portraits politiques*, p. 128 et 129.

c'est pourquoi je n'y insiste pas. Mais ce livre a deux attraits, l'un purement littéraire, l'autre à la fois littéraire et moral, qui n'échapperont pas au public : l'attrait du style, qui éclate à toutes les pages et qui frappe tous les yeux; l'attrait des sentiments généreux, que M. de La Guéronnière a signalé lui-même, comme l'honneur de sa plume et de son caractère. « Que ce livre, dit-il à la fin de son introduction, impartial pour toutes les infortunes, juste pour tous les services, soit le témoignage de cette politique de modération, supérieure à toutes les autres, parce que c'est le résultat de l'alliance de l'intelligence et du caractère, de la volonté et de la bonne foi, du patriotisme et de la raison. » Il me serait difficile d'ajouter quelque chose à cet hommage spontané d'une conscience qui se rend elle-même justice. Mais, après tout, cette modération dont M. de La Guéronnière s'honore, ce n'est pas seulement un drapeau déployé au frontispice d'un livre, c'est un sentiment vrai, dont l'accent est fastueux, mais sincère. La modération a beaucoup d'ennemis en ce monde, et je sais tous les mauvais bruits qu'on fait courir sur elle. On lui prête bien des calculs, on-lui donne bien des noms. On l'appelle banalité du cœur, indifférence des opinions, prudence de l'ambition politique. Pour moi, je l'aime tant, cette aimable vertu, que, lorsqu'on me parle d'elle, je fais comme Bossuet prétend que fait le peuple quand on lui parle de la liberté : je suis en aveugle, pourvu que j'en entende seulement le nom. Je n'enfonce pas une sonde misanthropique dans tous les replis du cœur humain, pour y chercher ce qu'y trouvait La Rochefoucauld. Je ne force pas les portes de la conscience pour y soumettre tous les beaux sentiments à une enquête de police. Je crois à la parole des hommes, quand leurs écrits publics sont d'accord avec elle, et, quand leur plume est modérée, je ne révoque pas en doute la sincérité de leur modération. Il y a d'ailleurs une modération qui ne peut être

une comédie, c'est la modération envers les idées. Se montrer modéré à l'égard des personnes, c'est déjà chose estimable, mais au demeurant facile, quand on est poli et quand les personnes sont des princes, des grands seigneurs ou des grands hommes. Se montrer modéré envers les idées, c'est plus difficile et plus rare, parce que les idées sont des personnages abstraits, envers qui la courtoisie n'est pas d'obligation ; et, quand elles sont vaincues, le respect pour leur défaite est une bonne conduite qui ne rapporte rien. Cette modération désintéressée envers les dées, M. de La Guéronnière la professe et l'observe. Il parle avec mesure des opinions qu'il n'a jamais partagées, et même de celles qu'il ne partage plus. « L'honnête homme, dit La Bruyère, ne médit jamais d'une femme qu'il a aimée. » M. de La Guéronnière se conduit, en politique, comme l'honnête homme inconstant, dont parle La Bruyère, se conduit en amour : il sait du moins honorer ce qu'il n'aime plus. Par exemple, il parle quelque part de la légitimité comme d'une personne encore belle, mais un peu vieillie, qu'il vénère toujours, tout engagé qu'il est dans de plus jeunes affections. Il a sur le gouvernement constitutionnel une page fort honorable, et il proteste avec noblesse contre les calomnies qui ont vainement assailli l'honneur du général Cavaignac. Aussi je m'étonne que, dans le portrait qu'il a tracé de cet illustre honnête homme, il ait laissé échapper cette phrase : « Qu'on mette sa statue sur un piédestal, le parti républicain applaudira sans doute, mais la France passera respectueuse et indifférente. » Indifférente est de trop. Le général Cavaignac n'est pas Washington, mais il est de sa famille, et une parenté, même lointaine, avec le héros du patriotisme, du dévouement et de l'abnégation, n'est pas un honneur vulgaire qui permette l'indifférence. Entre le respect et l'admiration, il est une sympathie cordiale et discrète, moins enthousiaste que l'admiration, mais moins froide que le

respect, et c'est le sentiment qu'inspirent ces caractères d'une grandeur un peu roide et sévère, mais généreuse, et imposante comme le devoir. Je regrette ce mot de M. de La Guéronnière sur le général Cavaignac, non pas comme un déni de justice, rien n'est plus loin de M. de La Guéronnière qu'un excès de sévérité, mais comme une dissonance avec le ton général de ses jugements. C'est une des rares erreurs d'un livre où se révèle le dessein chevaleresque de planer au-dessus des partis, où l'impartialité est presque une volupté d'esprit en même temps qu'une règle de conscience, où la bienveillance s'épanche à plein courant sur toutes les idées et sur toutes les personnes, où l'admiration, en changeant d'objet sans s'affaiblir, communique à toutes les pages un mouvement et un éclat lyriques, où enfin, comme dans presque tous les portraits, c'est l'idéal qui gagne ce que perd la vérité.

(*Journal des Débats*, 14 novembre 1856.)

ÉTUDES HISTORIQUES ET BIOGRAPHIQUES,

par M. de Barante.

Il y a en littérature deux sortes d'influence que les esprits supérieurs exercent sur leurs contemporains : l'une, plus éclatante et plus rare, pareille à une souveraineté ; celui qui la possède semble régner sur les esprits et les marquer à son effigie propre, comme un prince qui a le droit de frapper monnaie. M. de Chateaubriand a longtemps régné de la sorte, et il a laissé sur la littérature de son temps une empreinte qui n'est pas encore effacée. Une autre influence,

plus secrète, mais puissante encore, est celle des écrivains qui, au lieu d'une imagination créatrice, disposent d'une réflexion pénétrante et féconde, qui produisent sur les choses un grand nombre de vues ingénieuses et nouvelles, et les introduisent dans les autres esprits, qui pensent, en un mot, et font penser comme eux. Ceux-là ne règnent pas, mais ils gouvernent, souvent sans que la foule se sache conduite par eux et sans même qu'ils aient toute la gloire qu'ils méritent : car les idées qu'ils sèment passant incessamment d'une main dans une autre, ont fini par perdre leur origine de vue, et par oublier à qui on les doit. Quand ils considèrent les écrits de leur temps, ils n'y voient pas gravée l'empreinte de leur manière, comme un signe extérieur de leur souveraineté, mais ils retrouvent au fond les idées qu'ils ont fournies, et ils peuvent, sans présomption, compter sur la postérité pour y démêler leur part, comme un témoignage intime de son influence. On citerait de nos jours plusieurs écrivains qui ont joué un tel rôle, dans les différents genres de la littérature. Parmi eux, une belle place appartient à M. de Barante. Son *Tableau de la Littérature française au* XVIII*e* *siècle*, publié en 1807, a été, après les grands ouvrages de Mme de Staël, un des réservoirs d'idées du XIXe siècle. Au début d'un âge nouveau pour la critique, et de son plus bel âge, nous pouvons le dire sans témérité, M. de Barante est, après Mme de Staël, un des plus riches esprits qui se soient trouvés là pour fournir les provisions à l'heure de l'entrée en campagne. Un grand nombre des idées dont a vécu la critique contemporaine, et dont elle vit encore en les développant, on les retrouve comme des vues rapides et çà et là semées, dans le *Tableau de la Littérature française au* XVIIIe *siècle*, et l'on éprouve à les revoir le plaisir qu'ont les voyageurs, lorsqu'en remontant vers les montagnes ils rencontrent les ruisseaux qui deviendront dans les vallées des rivières connues.

Ce que j'admire dans M. de Barante, ce n'est pas seulement l'étendue et la fécondité de son esprit; c'est le travail incessant de ce rare esprit sur lui-même pour ajouter à la justesse comme au nombre de ses idées; c'est la volonté ferme de se perfectionner sans cesse, c'est le courage d'abandonner publiquement une théorie publiquement adoptée. Il est un des rares exemples d'un écrivain qui, séduit dans sa jeunesse par l'attrait d'un système, soit parvenu dans son âge mûr à s'en affranchir, au lieu de s'y engager plus avant. Le nombre est considérable des jeunes penseurs qui, à l'âge où le cerveau bouillonne et projette dans ses éruptions des philosophies tout entières, se laissent pour toujours fasciner par une idée, s'y attachent, s'y rivent et meurent à la chaîne comme ils ont vécu. M. de Barante a porté le joug d'un système, il a su le briser. C'est qu'une fois détrompé par la réflexion et par l'expérience, il avait l'esprit trop haut et trop libre pour s'assujettir sciemment à une erreur, par obstination ou par vanité. J'use de l'occasion que son livre me donne d'insister sur un si bel exemple, pour le plus grand honneur de M. de Barante et pour l'utilité qu'on en peut recueillir. C'est surtout dans cette vue que je me propose d'examiner les deux volumes d'*Études historiques et biographiques* qu'il nous donne aujourd'hui.

M. de Barante avait plus vécu dans le monde des idées que dans celui des faits, quand vers 1807, à l'âge de vingt-cinq ans, il publia son premier ouvrage, le *Tableau de la Littérature française au* XVIII*e siècle*. En étudiant l'histoire, écrivait-il dans la préface, il avait observé que de la réunion des hommes en nation, de leur communication habituelle naît une certaine progression de sentiments, d'idées, de raisonnements, que rien ne peut suspendre, et qu'on nomme la marche de la civilisation. Il concluait de là que « rien ne peut soustraire la société à cette variation progressive; que

nos goûts, nos opinions, nos impressions habituelles en dépendent en grande partie; en un mot, que l'esprit humain est soumis à l'empire de la nécessité et irrévocablement destiné à parcourir une route déterminée, ainsi que font les astres. » Comme M. de Barante n'établissait aucune distinction explicite entre les opinions et les actes des hommes, il était permis de croire qu'il étendait aux mouvements de la volonté le jugement qu'il portait sur le développement de l'esprit humain, et qu'il concluait implicitement des opinions nécessaires aux actions fatales. Mme de Staël, la première, en faisant du *Tableau de la Littérature* l'éloge le plus flatteur, reprocha à son auteur de ne pas croire assez à la puissance de l'action. « Avec beaucoup d'esprit (écrivait-elle) M. de Barante dit pourtant comme l'ermite de Prague, dans Shakspeare : « Ce qui est, *est*. » Sa manière de voir semble quelquefois empreinte de la doctrine de la fatalité. » Il y a cinquante ans que Mme de Staël a porté ce jugement; il était vrai alors : il a cessé de l'être, mais il n'a pas cessé d'être le jugement du public, qui confond encore M. de Barante, à la fin de sa carrière, avec M. de Barante à ses commencements.

L'*Histoire des ducs de Bourgogne*, si digne d'affermir le public dans sa profonde estime pour le beau talent de l'historien, n'était pas faite, je l'avoue, pour rectifier son opinion sur la doctrine du philosophe. Quoique le fatalisme se montrât dans ce nouvel ouvrage en traits moins accusés que dans *Tableau de la Littérature*, quelques passages de la préface sur les *causes nécessaires*, sur la marche *nécessaire* et *inévitable des choses*, devaient infailliblement paraître autant de récidives d'hérésie philosophique. M. de Barante avait choisi pour épigraphe le mot de Quintilien : *Scribitur ad narrandum*. En vain il commettait contre cette devise des infractions continuelles, en vain, dans son ouvrage et dans sa préface même, l'histoire qui juge se permettait des usur-

pations flagrantes aux dépens de l'histoire qui se borne à raconter; ces heureux démentis donnés par l'écrivain à sa propre devise ne prouvèrent qu'une chose, c'est que la conscience humaine ne peut pas se taire, même quand elle a fait vœu de ne pas parler; et la théorie de l'auteur n'en sembla pas moins une conséquence logique de sa doctrine de la fatalité. Si en racontant le passé il prétendait se borner à peindre et se dispenser de juger, n'était-ce pas parce que la liberté seule tombe sous la juridiction de la conscience morale, et que les actions nécessaires échappent au jugement?

Ce n'est pas l'histoire, surtout l'histoire écrite en vue d'une théorie, qui devait arracher M. de Barante à l'esprit de système; c'est la biographie. La vie des hommes célèbres a toujours eu un vif attrait pour lui, et, à toutes les époques de sa carrière politique et littéraire, il s'est plu à la raconter, dans les éloges qu'il prononçait à la Chambre des Pairs, comme dans les articles qu'il donnait à la *Biographie universelle.* Déjà, sous le premier Empire, il écrivait pour cet ouvrage des Notices historiques sur les principaux chefs des guerres de la Vendée; il a même raconté que la censure impériale avait trouvé mauvais que l'article *Charette* eût plus de pages que l'article *Charlemagne*, et l'avait fait réduire à la même mesure. Ces Notices, et plusieurs autres encore, publiées pour la première fois en 1835, sous le titre de *Mélanges historiques et littéraires*, font aujourd'hui partie des deux volumes que j'examine. L'étude des hommes célèbres devait exercer une heureuse influence sur l'excellent esprit de M. de Barante. Le spectacle de la vie individuelle est bien plus propre que celui de la vie collective à nous démontrer la liberté humaine. En voyant des générations successives, animées d'esprit et de sentiments divers, travailler en sens opposé pour concourir finalement au même résultat, on est conduit à remarquer dans l'histoire la part de la desti-

née plutôt que celle du libre arbitre. En voyant se former sous les mains de l'humanité la longue chaîne des faits qui s'étend sans se rompre, on est tenté de croire qu'il n'est pas, dans cette chaîne, un seul petit anneau qu'ait pu supprimer la volonté de l'homme, et qu'en les moindres choses, comme dans les plus grandes, il est l'ouvrier aveugle d'une invincible nécessité. La méthode moderne, qui consiste à regarder les hommes comme des idées, fortifie encore cette disposition, et c'est ainsi que, chez la plupart de nos historiens, l'histoire est devenue fataliste. Mais quand, au lieu de contempler l'humanité dans les peuples, on l'étudie dans les individus, quand la biographie succède à l'histoire, alors ce mystérieux ressort de la volonté humaine, trop souvent invisible dans l'immense tableau de la vie générale, reparaît dans le cadre plus clair d'une seule existence. On voit l'individu se décider, agir pour telle ou telle raison; on aperçoit l'impulsion intérieure de ses principes moraux, de ses opinions et de ses sentiments, la résistance ou l'acquiescement de sa volonté; on parcourt du regard tout le mécanisme de l'activité humaine; on voit la liberté jouer dans la vie de l'individu le rôle qui, dans la vie des peuples, semble trop souvent appartenir à la force des choses. En un mot, la biographie est le correctif de l'histoire, telle qu'est l'histoire aujourd'hui.

Je ne m'étonne donc pas qu'à ce spectacle salutaire de la vie individuelle, M. de Barante ait amendé son ancienne opinion sur la marche des choses, et se soit enfin rangé peu à peu à la croyance en la liberté. Dans un très-bel article sur l'*Histoire de France au* XVIII*e* *siècle*, écrit en 1834, et que je regrette de ne pas retrouver dans les *Études historiques et biographiques*, M. de Barante abjura franchement la doctrine de la fatalité, et déplora avec éloquence l'empire qu'elle exerçait sur un si grand nombre de nos historiens. « On dirait, s'écriait-il, que les peuples et même les indi-

vidus n'ont aucun libre arbitre, qu'ils sont les symboles et les instruments d'idées nécessaires ; que tout a dû être ; que le bien et le mal sont l'un comme l'autre des pas faits sur la route du destin; qu'enfin, comme dit Schiller dans la plus sceptique de ses poésies, l'histoire du monde est le jugement du monde. » Et protestant contre un système qui dénature l'homme et calomnie Dieu, il prononçait ces belles paroles : « La race humaine n'est pas un corps privé de volonté et de vie, roulant dans les espaces du destin, d'après les lois d'une gravitation morale. » N'était-ce pas la rétractation la plus complète et la plus courageuse de cette phrase du *Tableau de la Littérature*, que j'ai citée plus haut sur les révolutions fatales, prescrites à l'esprit humain, comme aux étoiles du ciel? N'était-ce pas la plus belle réparation offerte au libre arbitre de l'humanité? Dès ce jour, le jugement de Mme de Staël a cessé d'être vrai, et M. de Barante n'a plus été seulement un historien : il est devenu un historien moraliste. Mais comme un esprit vigoureux et souple a plus tôt fait de se transformer que le public de modifier son opinion sur lui, la vieille opinion a persévéré. Aujourd'hui encore M. de Barante passe pour un des écrivains ennemis du libre arbitre, qui font de l'histoire un théâtre où des acteurs prédestinés viennent jouer une pièce nécessaire. Tant on doit prendre garde, quand on débute dans la vie littéraire, au premier jugement qu'on inspire de soi! Sur une opinion, sur une phrase, sur un mot, le public, impatient de classer les hommes, assigne à l'écrivain sa place dans telle école ou dans tel parti. Une fois son travail fait, il n'y veut plus revenir, pour n'avoir pas à se déjuger, et, au bout d'un demi-siècle, il prend encore pour un fataliste l'historien le plus sincèrement converti à la foi de la liberté.

S'il est une lecture capable de détromper l'opinion, c'est celle des *Notices historiques et biographiques*. Le grand art qu'y

déploie M. de Barante, c'est précisément de démêler, dans chacun des personnages dont il retrace l'histoire, ses vrais mobiles d'action, et de prendre sa volonté sur le fait. Rien ne lui échappe, ni l'empire des idées sur la conduite, ni la contradiction des actes avec les opinions. Il excelle à découvrir et à exprimer en quelques mots les traits essentiels d'un esprit et d'un caractère. Par quelques anecdotes significatives, par quelques circonstances heureusement choisies dans la vie publique ou privée de ses personnages, M. de Barante les définit; je me sers à dessein de ce mot, car on les comprend plutôt qu'on ne les voit. Il ouvre devant nous leur for intérieur; il nous y montre leurs idées; il y surprend la manière dont elles se produisent et l'allure propre à leur esprit. Parlant de M. de Montlosier et de sa théorie sur les volcans d'Auvergne : « Ce livre, dit-il, reste comme témoignage d'une singulière sagacité, d'une sorte d'imagination pénétrante qu'il portait en toutes choses. Il lui fallait peu d'observation, peu de vérité positive pour mettre sa pensée en mouvement et la faire cheminer d'une façon souvent surprenante par voie de divination.... C'était la marche de son esprit. » Voilà de ces traits pénétrants qui caractérisent une intelligence.

Lisez sa notice sur M. de Talleyrand. Certes, si jamais époque a été favorable à l'interprétation de la vie humaine par la fatalité, c'est celle de la Révolution et de l'Empire. La liberté humaine paraît insuffisante pour expliquer des événements si gigantesques et si foudroyants; dans les temps prodigieux, on recourt plus volontiers à l'idée de l'intervention divine que dans les temps ordinaires, où les hommes seuls ont l'air d'agir, et où Dieu semble se reposer. Cependant M. de Barante nous dévoile clairement, au fond de l'âme de M. de Talleyrand, les sentiments et les idées qui ont déterminé les évolutions nombreuses de sa conduite. Cette notice est intitulée *Éloge*, et je ne m'é-

tonne pas si les mobiles d'action que le biographe nous signale chez M. de Talleyrand sont les plus honorables qu'il ait pu choisir : l'amour de la patrie, un goût naturel pour les lumières et le progrès de la civilisation ; la tolérance des opinions diverses ; une sympathie réelle pour les idées libérales, sans préférence marquée pour telle ou telle forme politique, etc. Il y a dans tous ces traits un choix ingénieux et indulgent : on y voudrait voir plus nettement marqué l'art caractéristique de M. de Talleyrand, cet art égoïste de se prêter, de ne se donner jamais, et de se rendre libre à l'heure imminente et prévue de la mauvaise fortune. Mais si M. de Barante n'a pu tout dire, ce qu'il a dit est vrai : il a bien deviné l'unité probable de ce personnage historique, si étrangement compliqué, et, après l'analyse qu'il en donne, on s'explique par le jeu naturel des idées et des intérêts les métamorphoses périodiques de M. de Talleyrand, sans imaginer avec le vulgaire une sorte de prédestination à l'intrigue et à la trahison.

Dans toutes ses *Notices*, quels qu'en soient les sujets, M. de Barante a le même coup d'œil sagace et délicat. Même sous les ressemblances générales des actions et des destinées, il aperçoit nettement la diversité des esprits et des caractères. Comparez, par exemple, les notices sur les chefs vendéens, Cathelineau, Bonchamp, Lescure, d'Elbée, H. de La Rochejaquelein, le prince de Talmont, Stofflet, Charette. Voilà des personnages jetés par une même passion au milieu des mêmes événements. Mais dans cette communauté de situation et de cause, quelles différences profondes de sentiments et de pensées, de talents et d'habitudes ! M. de Barante s'applique à saisir ce qui les distingue, et chacun apparaît tel qu'il est, sous le jour qui l'éclaire le mieux. Militaires, politiques, diplomates, écrivains, tous les hommes célèbres qu'il passe en revue, il déploie en les jugeant une variété de connaissances qui atteste à la fois les plus

heureux dons de nature, les plus longues études et une vie passée dans les plus grands emplois. Enfin, mérite plus rare! il porte avec aisance cette richesse d'idées, et il n'en laisse voir que ce qui est nécessaire pour expliquer les divers talents de ses personnages; il ne profite pas de ce qu'il raconte leur vie pour se faire leur émule ou leur maître dans leur profession; il n'a pas la manie, si commune aujourd'hui parmi les historiens, d'enseigner la stratégie aux capitaines et l'arithmétique aux financiers.

Je voudrais donner un exemple du genre de vérité qui est propre aux récits de M. de Barante.

Dans une de ses plus curieuses Notices, il raconte la fondation de Napoléon-Vendée. « C'était en 1804, quelques jours après l'avénement du Premier Consul à l'Empire : des troubles avaient éclaté dans le Bocage, au moment de la conscription, et des bandes de conscrits réfractaires couraient la campagne. L'Empereur rendit un décret ainsi conçu : « 5 prairial an XII. Le chef-lieu du département de « la Vendée sera transféré à La Roche-sur-Yon, le 1er fruc- « tidor prochain », c'est-à-dire dans l'intervalle du mois de mai au mois d'août. Le préfet du département, tout en exprimant son admiration pour le vaste génie de l'Empereur, objecta que le délai prescrit était bien court et qu'un trimestre ne suffit pas pour transférer un chef-lieu. Le ministre, qui connaissait l'Empereur et sa volonté, ne mit pas même sous ses yeux les objections du préfet. Le 1er fructidor l'administration du département fut transportée à La Roche-sur-Yon, un bourg d'une trentaine de maisons, dont aucune n'était habitable, et pendant quelque temps le nouveau chef-lieu se composa d'une préfecture en torchis et d'une caserne en pisé. Ce ne fut qu'en 1808 que l'Empereur alloua des fonds pour bâtir un palais de justice, un collége, un séminaire, une église, une halle, etc. Mais trois

millions pour créer une ville, c'était bien peu de chose. Le ministre de l'intérieur tint devant l'Empereur conseil d'administration où furent appelés l'ingénieur et le préfet, et démontra l'insuffisance de l'allocation.

« L'Empereur, sans s'arrêter aux explications données par le ministre, commença par témoigner son mécontentement.... il parla contre le luxe des constructions et la prétention d'élever des monuments; regardant M. Duvivier, l'ingénieur, qui était pourtant un homme de plus de quarante ans et d'une physionomie grave : « Monsieur le mi-« nistre de l'intérieur, dit-il, quand on a une ville à bâtir, « il faut choisir un ingénieur à cheveux blancs.... » Puis, s'appropriant les objections qui lui avaient été faites au moment où il avait voulu absolument fonder la nouvelle ville, il ajouta que les villes ne s'établissent point par la volonté du gouvernement; que leur emplacement n'est point désigné par l'administration; que leur position et le libre cours du commerce et de l'industrie sont la seule cause efficace de leur développement.... L'Empereur s'était animé; ses expressions devenaient vives et pénétrantes, son esprit était en verve. Il se leva, et prenant un ton plus solennel, après avoir dit au duc de Bassano d'écrire, il commença : « Les villes ne se fondent pas en un jour. » Puis, comme les mots ne lui venaient point, il se promena, et regardant par la fenêtre, il ajouta : « Paris même n'est « pas fini. » Évidemment, il avait voulu faire un morceau sur la fondation des villes, et résumer en quelques mots frappants et expressifs des idées générales, de grandes vues politiques. Par malheur il arrivait quelquefois que cette parole si incisive, si originale, si spirituelle, qui élevait jusqu'à l'éloquence la conversation familière, devenait déclamatoire et vaine, lorsqu'il sortait de son naturel et qu'il voulait se donner une dignité oratoire. Aucune suite ne put être trouvée aux deux commencements de

phrase par où il avait débuté. Il revint à la grande table ronde autour de laquelle siégeait le conseil, il se rassit. « Monsieur l'ingénieur, dit-il, voyons vos plans. » Dès lors il ne fut plus question de principes généraux; il examina, sans trop les critiquer, les dessins déroulés devant lui, ne témoigna plus la volonté expresse de se renfermer strictement dans les sommes allouées par le décret du 8 août, recommanda l'économie, ordonna à l'ingénieur de réduire la dépense autant qu'il serait possible, et le conseil d'administration fut terminé. »

Napoléon est là tout entier, en quelques traits. Cette volonté soudaine et absolue, qui ne s'inquiète pas du possible; ces vues profondes et justes qui contredisent et condamnent ses actes, cet admirable bon sens et cette imagination chimérique, ces alternatives d'éloquence et d'hésitation, d'emportement et de laisser-aller, c'est bien là ce personnage de l'Empereur, si vaste et si mêlé, où tiennent tous les contraires. Mais, on l'a pu remarquer, M. de Barante l'a plutôt défini qu'il ne l'a peint, et en général le caractère de ses notices c'est d'être des analyses plutôt que des portraits. M. de Barante a le goût très-délicat; il sent très-vivement les défauts de l'histoire contemporaine, et il craint par-dessus tout d'y tomber. De nos jours, la vogue est au pittoresque, et M. de Barante le fuit. On aime beaucoup aussi à faire jouer au corps un grand rôle dans l'histoire, devenue un véritable cours de physiognomonie. On cherche volontiers le secret des âmes dans les traits du visage, et la bouche, le front, les yeux, le nez surtout, le plus révélateur, à ce qu'il paraît, de tous les organes, ont pris une importance historique autrefois ignorée. M. de Barante a si peu de foi dans l'influence prépondérante des traits du visage sur les actions des hommes et sur les événements, qu'il ne prend pas la peine de les décrire. Il n'y a pas un seul de ses personnages dont il daigne nous dessiner le

plus léger profil : il évite la couleur comme d'autres la recherchent ; peut-être s'en défend-il à l'excès. Les biographes anciens, et notamment Plutarque, ne s'interdisent pas de marquer le rapport général de l'âme et du visage. La couleur a son prix, et aussi le relief, quand on n'en abuse pas. Il y a, je le sais bien, une école historique vouée à ce genre de style qu'on pourrait appeler le style *repoussé* : le relief est partout, et sous le relief, le creux. Chez M. de Barante, on sent partout le plein : on ne désire que des formes plus saillantes et de plus vives couleurs.

Le plaisir qu'on éprouve à lire ces *Études* biographiques, écrites d'un style élégant et uni, est celui qu'on goûte dans la conversation d'un homme de beaucoup d'esprit qui a beaucoup vu, retenu et pensé, et qui mêle avec agrément dans ses entretiens les jugements sur les personnes, les réflexions sur les choses et les souvenirs des temps. Si, de plus, ce causeur a des principes solides qui sachent se faire sentir sans avoir besoin de s'afficher, et qui règlent ses jugements sans leur imprimer de roideur ; s'il a cette tolérance pour les opinions, qui ne fait pas fléchir la conscience, mais qui en modère les arrêts ; si l'expérience de la vie n'a laissé en lui aucune amertume ; si les révolutions dont il a été le témoin n'ont découragé ni sa bienveillance pour les hommes ni sa foi dans la liberté, alors ce n'est plus seulement un plaisir d'esprit qu'on emporte en le quittant, c'est une impression morale, salutaire et agréable, car on se sait gré du bien qu'il nous a fait, et l'on s'aperçoit qu'on vient d'écouter un sage, en se trouvant tenté de s'estimer sage comme lui. Je ne veux pas d'autre preuve que M. de Barante est un historien moraliste, un des premiers de notre temps.

(*Journal des Débats*, 13 avril 1858.)

SOUVENIRS CONTEMPORAINS D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE,

par M. Villemain.

On compte dans l'histoire des lettres les hommes qui conservent jusqu'au delà de leur maturité la plénitude de leur talent, et en multiplient les monuments durables, sans que leur main semble s'appesantir, sans que leur renommée littéraire souffre des derniers efforts de leur fécondité. Bien plus rares encore sont les écrivains qui, à l'âge où d'autres se répètent en s'affaiblissant, se rajeunissent par une transformation imprévue, et surprennent par un progrès suprême l'opinion, curieuse d'observer en eux les premiers signes de la décadence. Le livre de M. Villemain vient d'offrir au public ce spectacle si rare, et, je puis dire, si moral : car, dans la littérature comme dans la vie, il n'appartient d'être jeunes jusqu'au dernier moment qu'aux esprits tempérants et sages qui n'ont pas abusé de la jeunesse. Leur récompense d'avoir su gouverner leur talent, c'est de le conserver florissant et prospère. Dans un temps où de puissants esprits se sont énervés en se prodiguant, et ont expié leur fièvre de production hâtive par une décrépitude prématurée, il est consolant de voir ceux qui ont gardé fidèlement le respect du public et d'eux-mêmes, défier l'effort des années, et attester, par des œuvres toujours plus parfaites, la puissance de durée que le goût communique au talent. Le goût, en effet, semble être dans l'esprit ce que sont les parfums enfermés avec soin dans les étoffes précieuses, pour les préserver de se corrompre. De deux hommes de génie, celui qui n'a pas de goût se survit à lui-même et finit par *Agésilas* et par *Attila ;* celui qui a du goût meurt après *Athalie*. C'est le goût qui, pa-

reil à ces belles feuilles toujours vertes dont parle Malherbe, et

Qui gardent les noms de vieillir,

maintient au front de M. Villemain cette couronne que le temps n'a pu décolorer. C'est lui qui conserve sa flexibilité première à cet art puissant et délicat, qui vient de s'imposer pour nouvelle épreuve le sujet le plus difficile qu'il ait jamais tenté. L'esprit de M. Villemain n'a rien perdu de son éclat; les épreuves de la vie, dignement supportées, ont accru la force et la profondeur de son âme : aussi de tous ses écrits, le dernier est-il peut-être le plus remarquable, parce qu'il unit à la perfection de l'art, toujours égale dans l'écrivain, la supériorité du sentiment et de la pensée.

Il est bien entendu qu'en parlant des *Souvenirs contemporains*, je me place uniquement au point de vue littéraire, le seul qui convienne à cette *Revue*. Il y a, par conséquent, toute une partie du livre qui m'échappe; mais, dans le rétrécissement de mon sujet, je trouve, pour compensation, une sorte de nouveauté. Les écrivains qui ont examiné ce livre se sont occupés surtout du côté politique : le côté littéraire, le seul qui nous regarde, a été moins approfondi, et permet encore un sujet d'étude intéressant.

Ce qui ajoute à l'attrait des *Souvenirs*, c'est qu'ils marquent une phase nouvelle dans le talent de M. Villemain. Le maître éloquent de la critique contemporaine s'est fait historien. Dans une belle leçon sur Hume, M. Villemain, traçant comme l'image idéale du génie historique, énumérait les conditions intellectuelles et morales que l'historien doit réunir : l'amour de la vérité et de la liberté, la passion du bien, la science politique, si vaste et si compliquée dans nos sociétés modernes, l'art difficile de distribuer ce trésor d'idées et de connaissances, enfin le style, et non pas ce

style artificiel qui s'applique sur la pensée comme par un procédé mécanique, mais ce style qui découle de la pensée elle-même, ou plutôt qui ne fait qu'un avec elle, qui se colore de son éclat, et qui semble tressaillir de son émotion. Après avoir tracé ce portrait un peu décourageant de l'historien complet, M. Villemain ajoutait : « Comment fait-on des histoires, cependant ? C'est qu'on les fait, comme moi, avant d'avoir pensé à tout cela. »

C'est avec cette modestie spirituelle que M. Villemain juge ses premiers essais historiques. Il serait facile pourtant, Lascaris et Cromwell en main, d'avoir raison contre lui-même, et de lui prouver qu'il avait dès lors abordé l'histoire, non pas seulement avec le sentiment de ses difficultés véritables, mais avec toutes les armes nécessaires pour les surmonter. Toutefois, il vaut mieux le voir à l'œuvre dans son dernier ouvrage, et s'appliquant à remplir les devoirs de l'historien *après qu'il y a pensé.*

Ce qui me frappe d'abord, c'est l'art singulier de sa composition. Racontant des événements contemporains, et mettant en scène des acteurs qu'il a connus, il n'a pas cédé à la tentation de se faire soi-même le centre de son récit. Le goût des mémoires, si vif dans tous les temps, et particulièrement du nôtre, est un goût essentiellement français. M. de Chateaubriand, dans un chapitre piquant du *Génie du christianisme*, a dit avec justesse : « Le Français ne réfléchit pas sur l'ensemble des objets, mais il observe curieusement les détails, et son coup d'œil est prompt, sûr et délié ; il faut toujours qu'il soit en scène, et il ne peut consentir, même comme historien, à disparaître tout à fait. Les mémoires lui laissent la liberté de se livrer à son génie. Là, sans quitter le théâtre, il rapporte ses observations, toujours fines, et quelquefois profondes. Il aime à dire : *J'étais là..., le roi me dit..., j'appris du prince..., je conseillai..., je prévis le bien, le mal.* Son amour-propre se satis-

fait ainsi, il étale son goût devant le lecteur, et le désir qu'il a de se montrer penseur ingénieux le conduit souvent à bien penser. De plus, dans ce genre d'histoire, il n'est pas obligé de renoncer à ses passions, dont il se détache avec peine. Il s'enthousiasme pour telle ou telle cause, tel ou tel personnage ; il exerce à la fois sa vengeance et sa malice. » En s'accordant quelques-uns des priviléges qui, selon M. de Chateaubriand, appartiennent aux auteurs de mémoires, M. Villemain s'est interdit le premier de tous, celui de se mettre en scène et de faire tourner le monde autour de lui. Il s'efface, il se dissimule avec soin derrière ses personnages, lui qui, plus que personne, aurait le droit de se montrer; et cette discrétion n'est pas seulement un mérite qui élève les *Souvenirs* de M. Villemain à la dignité de l'histoire, c'est une leçon ingénieuse à l'usage des contemporains, si empressés à se raconter eux-mêmes avec un plaisir que le public ne partage pas. M. Villemain est si peu tenté par leur exemple de faire de l'histoire une sorte de pièce où l'auteur se donne le rôle le plus intéressant, qu'il se confond le plus souvent avec l'un de ses personnages, et que si l'on veut découvrir sa propre pensée, c'est dans les conversations de M. de Narbonne qu'il la faut chercher, comme on demande celle de Tite-Live ou de Tacite aux discours à demi transcrits et à demi devinés des grands hommes qu'ils ont fait parler. M. de Narbonne est son héros, héros brillant et sage, courtisan spirituel et loyal, soldat intrépide et même élégant au milieu du péril, politique généreux, qui, dans sa vie pleine de vicissitudes, comme l'histoire de nos soixante dernières années, changea de dévouement plutôt que d'opinion ; ministre d'un roi pour lequel il offrait sa vie; émigré, mais jaloux de l'honneur de son pays jusqu'à défendre, contre M. Pitt, la France qui l'a proscrit ; conseiller de l'Empereur, Cinéas d'un conquérant plus grand et plus difficile à retenir que Pyrrhus ; serviteur incomparable dans

la mauvaise fortune, ne s'autorisant jamais des revers qui lui donnent raison, pour vanter sa prévoyance ou pour modérer son zèle; ami fidèle; esprit délicat et cultivé, observateur sagace des choses et des hommes, prophète du talent, qui avait deviné M. Villemain et hâté le premier essor de cette destinée brillante : tel est l'homme supérieur dont les *Souvenirs contemporains* retracent l'image avec un art admirable et une fidélité saisissante, même pour qui n'a pas connu M. de Narbonne, comme en face du portrait d'un étranger on devine, à certains coups de pinceau expressifs du peintre, la ressemblance infaillible du tableau. Des conversations entre M. de Narbonne et l'Empereur, merveilleux dialogue, où semble avoir passé le souffle de Corneille et où Napoléon parle comme l'Auguste de la tragédie, mais devant un ami plus fidèle et plus digne de lui; des notes sur les points les plus difficiles de la politique, empruntées aux papiers de M. de Narbonne, et replacées habilement dans le cadre de l'histoire; des récits précis et lumineux comme une page de Tacite; des anecdotes familières qui peignent les hommes, jetées en passant à la manière de Plutarque : voilà les traits divers de ce tableau, où l'esprit moderne, qui sait tout comprendre, se mêle avec l'art des anciens. Dans les historiens de Rome et de la Grèce, qui multiplient les portraits et qui les dessinent avec tant de finesse, on en trouverait peu de comparables à celui de M. de Talleyrand, par la précision du trait et la délicatesse des nuances : c'est le regard de La Bruyère porté dans l'histoire. « M. de Talleyrand a été sévèrement jugé, parfois calomnié, comme tous les hommes d'État qui ont longtemps prospéré sous des températures et dans des conditions fort diverses. Les hommes ne pardonnent pas la continuité du succès, surtout quand elle survit à l'extrême mobilité des circonstances. Cette faveur perpétuelle de la fortune, qu'on supporte jusqu'à un certain point dans

une ancienne et tranquille monarchie, est suspecte et irritante en temps de révolution, et on l'explique alors par de méchants motifs. Forcé de reconnaître l'habileté de l'esprit, on accuse le caractère ; on suppose que, pour avoir réussi toujours, il faut avoir assez souvent trahi. Dans la réalité, M. de Talleyrand ne trahissait personne, mais il retenait peu ceux qu'il voyait sur le penchant de l'abîme, et il oubliait vite ceux qui étaient tombés. Incapable de donner un conseil pervers, ennemi de la violence par goût et par justesse d'esprit, il ne se retirait pas au premier excès du pouvoir. Il blâmait doucement, résistait avec finesse, assez pour ne pas rompre et pour se dégager un peu. Sans ardeur d'affection, il était aussi sans rancune; et, dans sa longue carrière, s'il n'a pas toujours fait le bien, il n'a jamais encouragé le mal ni appuyé l'oppression. Seulement, comme il avait un grand calme d'esprit, il paraissait quelquefois d'une résignation trop grande sur le malheur de ses amis. Il s'habituait à leur disgrâce comme à sa propre élévation, et finissait par trouver en cela chaque chose à sa place. Son esprit ingénieux lui fournissait mille raisons pour autrui. « Narbonne, disait-il, est toujours chevaleresque. Il n'a rien, ne veut rien, n'a besoin de rien. « Il aime l'étude des livres, des amis, voilà tout. Il ne faut « pas s'inquiéter pour lui, qui ne souffre ni ne s'inquiète « pour lui-même. »

De pareilles peintures, çà et là semées dans le livre de M. Villemain, attestent chez lui une profonde étude des hommes et une sagacité d'observation digne de M. de Narbonne lui-même. Je ne m'étonne donc pas que M. Villemain excelle dans les récits diplomatiques, qui demandent un coup d'œil si pénétrant pour démêler sous le rôle apparent la pensée véritable des acteurs. C'est un chef-d'œuvre en ce genre que l'exposition des préliminaires du congrès de Prague, où M. Villemain marque avec tant de

précision les phases diverses de la politique autrichienne, représentée par M. de Metternich : d'abord, cette séparation d'avec la France, par le retrait de toute promesse de concours armé; puis le rôle de médiateur, substitué à celui d'allié; puis la médiation armée, avec la déclaration que l'alliance est suspendue, mais qu'elle existe encore; enfin toutes ces étapes rétrogrades que fait l'Autriche en s'éloignant de nous pour se replier vers nos ennemis. Cette comédie de la paix, pendant laquelle se prépare la guerre, M. Villemain la raconte avec une finesse plus exquise encore, quand les plénipotentiaires étrangers réunis à Prague inventent avec une fertilité d'expédients et une duplicité dignes du théâtre toutes les complications préalables, « comme si le mot d'ordre du congrès eût été de perdre le temps en débats préliminaires et de ne pas arriver même à s'entendre sur la forme d'un débat qu'on n'aurait pas le loisir d'entamer au fond. » Il est impossible de retracer avec une habileté plus dramatique ce contraste entre la vraie pensée d'une diplomatie qui ne veut pas agir, et cette ostentation d'activité stérile et de débats chimériques, inventée pour gagner du temps, pendant que les armées ennemies se rassemblent et que chaque heure perdue est un danger pour l'Empereur.

Bientôt, en effet, l'armée formidable qui s'était formée derrière le rideau des montagnes de la Bohême, comme disait Napoléon, s'ébranle et s'avance; la lutte va s'engager; les négociations sont rompues. M. Villemain passe du rôle d'historien diplomatique à celui d'historien militaire. Il regrette quelque part que ces grands récits n'aient pas rencontré, pour les retracer, un émule de M. Thiers au lieu d'un disciple de Quintilien. Mais Quintilien prescrit à l'orateur de savoir exposer *etiam rem militarem*, et M. Villemain, élevé dans la discipline de la Grèce et de Rome, n'a laissé échapper aucune des parties de l'orateur

ancien. Il raconte les batailles comme les raconte Cicéron, ou, chez les modernes, Bossuet, sans suivre pas à pas chaque bataillon dans ses marches et ses contre-marches, sans énumérer, comme un tacticien, les incidents du combat, pas d'ostentation de termes techniques; pas de luxe de stratégie. M. Villemain plane, pour ainsi dire, au-dessus du champ de bataille, en saisit la physionomie générale, décrit en quelques traits saillants les mouvements décisifs des armées, et définit clairement les résultats. C'est un beau modèle de narration militaire, brève et éloquente, que celle de la bataille de Dresde, racontée en dix lignes. Napoléon s'est replié brusquement et est entré dans Dresde, au moment même où les bataillons ennemis, descendus des montagnes de la Bohême, marchaient sur cette capitale.

« La bataille qu'il livra, en s'élançant d'une porte à l'autre, les feux terribles qui enveloppèrent pendant deux jours la malheureuse ville, la plus sanglante agression repoussée d'abord sur tous les points, les bivouacs français s'avançant, avec la nuit, sur le champ de bataille que l'ennemi avait en partie cédé, et couvrant la ville moins ravagée d'obus; la bataille recommençant le lendemain, non moins furieuse, non moins acharnée; l'ennemi forcé enfin de se réfugier tout à fait, de remonter vers la Bohême, et Napoléon le poursuivant à son tour, et lançant sur toutes les routes, encombrées de fuyards, l'élite de sa cavalerie trop peu nombreuse; ce sont là de ces souvenirs que la science militaire ou l'imagination héroïque ont seules le droit de comprendre dans toute leur technique horreur et dans leur épouvantable majesté. »

Mais si M. Villemain raconte les batailles comme les écrivains de l'antiquité, il juge avec le sens positif d'un historien moderne le caractère nouveau qu'ont donné à nos guerres la perfection des armes et le progrès numérique des armées. Il montre la valeur individuelle disparais-

sant dans la puissance du nombre, la stratégie annulée par les chiffres, et il réduit les chances de la victoire à ce problème d'arithmétique : Qui saura jeter le plus de soldats sur un point donné? Qui aura le plus de cartouches, le plus de canons, le plus d'hommes à laisser mourir? « Évidemment, par la longue durée de la guerre, par l'irritation excitée chez tous les peuples, par le progrès et l'action dominante de l'artillerie, par l'énormité des armées, les choses en étaient arrivées à ce point, que les éclairs du génie ne comptaient plus, que l'art le plus savant était annulé ou contre-pesé par l'excès de la force matérielle, que les feux de batterie se valaient de part et d'autre, et que les hommes avaient même courage, même obstination à mourir, dans tous les rangs qui se livraient bataille. Dès lors, par ce dernier raffinement des temps civilisés, qui ramène souvent les effets mêmes de la barbarie, la force matérielle, le nombre, le nombre discipliné, armé, devenait l'instrument suprême de la victoire ; et le jeu terrible de la guerre n'était plus, à cette loterie meurtrière, que le gain déloyalement infaillible du gros banquier contre les faibles mises. » C'est une peinture de moraliste en même temps que d'historien.

Cependant, le lecteur curieux de littérature qui, entraîné par M. Villemain dans les hautes régions de l'histoire politique et militaire, craint de perdre de vue celle de l'art, s'attache avec un étonnement satisfait à ces jugements si complets et rapides que l'auteur porte, chemin faisant, sur les écrivains qu'il rencontre. C'est l'abbé Barthélemy, « cet érudit admirable, à qui il n'a manqué qu'un art plus simple; » c'est Delille, « brillant poëte aux couleurs qui passent, homme d'un cœur élevé et d'un esprit charmant par le naturel, ce qu'on ne soupçonnerait guère aujourd'hui, en lisant ses poëmes; » c'est Saint-Lambert, « poëte plus vanté que lu, même de son siècle; » c'est Chamfort,

« auteur de tragédies à froides allusions, flatteur de cour au théâtre, mais peintre de mœurs très-piquant, critique d'un esprit juste et fin, hardi seulement dans la politique ; » c'est enfin Beaumarchais, « plus homme de talent qu'homme de lettres, esprit aventureux au théâtre comme dans le monde, préludant par le malin éclat du scandale privé à la toute-puissance des grands scandales politiques. » Plus loin, dans la *Visite à l'École normale*, ce sont les jugements de Napoléon sur Corneille, Bossuet, Montesquieu, Thomas, jugements hardis et vraiment impériaux, où vibre encore ce style pittoresque et fier du grand écrivain couronné. Dans le morceau sur *Démosthène et le général Foy*, c'est une appréciation éloquente et neuve du grand orateur athénien, et une traduction de l'exorde du discours *sur la couronne*, vrai chef-d'œuvre d'interprétation fidèle, où Courier trouverait ce mélange parfait de la couleur antique et de l'élégance française qu'il a vainement cherché dans un pastiche laborieux. Enfin l'étude sur *M. de Féletz et quelques salons de son temps* est un chapitre de l'histoire littéraire de la Restauration, un tableau précieux de cette société polie qui, en perpétuant dans quelques salons l'art délicat de la conversation et le privilége de consacrer les renommées littéraires, gardait sur le siècle une influence politique, décernait à M. de Lamartine ses premières couronnes et entraînait l'Europe à la croisade de la Grèce par la toute-puissance de l'opinion. Quelle touche délicate et vraie dans ces esquisses de personnages célèbres, Chateaubriand, Benjamain Constant, Cuvier, Abel de Rémusat, Daunou, Lainé, M. de Bausset, M. de Humboldt, Mme de Duras, etc.! Quel prélude brillant à de nouveaux *souvenirs* qui, prenant l'œuvre littéraire de M. Villemain où elle s'arrête, la conduiraient presque jusqu'à nos jours ! M. Villemain a porté la lumière dans la littérature du moyen âge; ses études sur le XVIIe siècle et son cours sur le XVIIIe sont des jugements définitifs sur

les deux époques classiques de notre littérature. Sa belle biographie de Byron, ses discours académiques, ses rapports annuels sur les concours, si pleins d'idées et d'un intérêt si varié, malgré l'uniformité apparente des sujets, sont autant d'espérances données au public d'un ensemble de vues sur la littérature du XIXe siècle, qui compléterait l'œuvre critique de M. Villemain. Espérons que dans sa retraite studieuse il continuera à instruire et à charmer les contemporains, en leur racontant un passé plus proche, comme il les a captivés par l'histoire d'un passé plus lointain. Les contemporains ont leur amour-propre ; ils aiment qu'on leur parle d'eux-mêmes, et, M. Villemain l'a vu par l'éclatant succès de son livre, quand on sait leur parler d'eux comme lui, ils ne manquent jamais de reconnaissance.

(*Revue de l'Instruction publique*, 19 janvier 1854.)

COURS DE LITTÉRATURE DRAMATIQUE,

par M. Saint-Marc Girardin. — Troisième volume.

J'éprouve quelque embarras à parler de ce livre, et voici pourquoi : il roule tout entier sur l'amour, sur l'amour ingénu. Or, je lisais dernièrement dans les œuvres morales de Plutarque un dialogue intitulé *Eroticos*, *Amatorius*, dont le sujet est très-intéressant. Un mari et une femme qui s'aiment beaucoup, mais dont les familles sont en délicatesse, vont faire un pèlerinage sur le mont Hélicon, pour y offrir un sacrifice à l'Amour, et réconcilier leurs parents devant l'autel du dieu. En attendant la cérémonie, le mari tient, avec plusieurs de ses amis, une conversation

sur l'amour, où sont traitées plusieurs questions de sentiment très-intéressantes, notamment celle de l'amour dans le mariage, dont Plutarque cite de beaux exemples, dignes de prendre place dans la *Revue des Deux Mondes*. Un des personnages qu'il met en scène, si j'ai bonne mémoire, exprime cette idée, que les hommes déjà mûrs savent mieux parler de l'amour que les hommes moins complétement instruits par le temps et par l'expérience de la vie. Dans le dialogue de Plutarque, c'est un père de famille qui a tous les honneurs de l'entretien ; les jeunes gens l'écoutent, l'interrogent, et son fils, un certain Flavianus, prend des notes, et fait ensuite à ses amis l'analyse des opinions paternelles. D'illustres exemples ont fortifié de nos jours cette sentence de Plutarque en faveur de la maturité qui sait parler d'amour, contre la jeunesse, qui sait tout au plus aimer ; et le mieux, pour les hommes qui n'ont pas encore pleinement reçu du temps le droit de porter la parole sur un si grave sujet, c'est de se réduire prudemment au rôle de Flavianus, c'est d'écouter les maîtres, de prendre des notes au pied de leur tribune, et tout au plus de leur donner la réplique. Ainsi ferai-je en parlant du livre de M. Saint-Marc Girardin, livre encore plus piquant que le dialogue de Plutarque, et surtout encore plus moral. Ce qui doit m'enhardir pourtant dans mon analyse, c'est que M. Saint-Marc Girardin ne parle pas de l'amour uniquement pour le plaisir d'en parler, comme on faisait dans les cours d'amour du moyen âge et dans les ruelles du XVIIe siècle, comme on fait dans les boudoirs d'aujourd'hui. Il ne pose pas de nouveau, sur les traces de la comtesse de Champagne et de la reine Éléonore, ces questions délicates : « Lequel vaut mieux, de l'amour qui s'allume, ou de l'amour qui se ranime ? L'amour véritable est-il toujours timide ? L'amour doit-il toujours croître, sous peine de diminuer ? » enfin, tous ces pro-

blèmes de sentiment, dont les réponses sacramentelles étaient consignées dans le fameux catéchisme d'amour trouvé, par un chevalier breton, dans le tombeau du roi Arthus. M. Saint-Marc Girardin ne recommence pas les théories galantes de Mlle de Scudéri ; il n'est ni un troubadour ni une précieuse ; c'est un historien de l'esprit, qui étudie successivement les diverses peintures que les littératures nous offrent de la même passion ; c'est un moraliste qui, dans l'histoire des sentiments et des idées, découvre celle des mœurs ; dans les révélations des livres, le secret des sociétés. On peut lui appliquer ce qu'il dit d'Ovide, à propos de l'*Art d'aimer :* « Vous croyez ne trouver dans son livre qu'un précepteur d'amour, vous trouvez un philosophe spirituel pour qui l'amour n'est qu'une occasion de mieux observer le cœur humain. »

On se tromperait, d'ailleurs, si l'on pensait que M. Saint-Marc Girardin a été au-devant de ce sujet délicat par complaisance pour le public, ou par laisser-aller à ce courant d'idées qui porte aujourd'hui vers les peintures d'amour de si graves esprits ; non, c'est l'amour qui est venu s'offrir naturellement à lui. On connaît le plan du *Cours de littérature dramatique*, si ingénieusement conçu ; c'est une revue littéraire et morale des affections de l'âme humaine. L'auteur étudie chacune d'elles séparément dans les expressions diverses qu'elle a reçues des écrivains anciens et modernes. Il compare ces différentes peintures ; il tire de la comparaison une leçon de goût ou de conduite ; il fait sortir ainsi du spectacle des littératures une histoire des passions humaines et de l'art, où s'unissent la critique et la philosophie. M. de Chateaubriand, dans quelques belles pages du *Génie du Christianisme*, avait le premier donné l'exemple de s'établir ainsi au centre de l'âme humaine pour juger, en les confrontant de plus près avec le modèle, les peintures que l'art en a tracées. M. Saint-

Marc Girardin, frappé de l'excellence du point de vue, se l'est approprié à son tour ; il est allé tout droit au cœur de l'homme, il s'y est installé comme dans un observatoire ; c'est de là qu'il juge, avec l'original sous les yeux, les portraits que la littérature de tous les temps a faits de l'humanité ; et il s'est emparé si bien de la position indiquée par M. de Chateaubriand, il s'y est si solidement et si agréablement établi, que c'est désormais un domaine qui lui appartient.

Dans cette revue des passions humaines, chacune d'elles s'est présentée à son tour sous les yeux de M. Saint-Marc Girardin : les affections de nature d'abord, comme l'amour de la vie, puis les affections de famille, puis enfin l'amour, que M. Saint-Marc Girardin examine à son rang, sans l'ajourner, mais sans lui donner aucun tour de faveur. Il y a plusieurs sortes d'amour. Dans son dernier volume, M. Saint-Marc Girardin avait parlé déjà de l'amour chez les Grecs et chez les Barbares, de l'amour platonique et de l'amour chevaleresque ; dans le volume prochain, il parlera « de l'amour tantôt soumis, tantôt rebelle à la loi du mariage, de l'amour à qui le mariage sert de but, de règle ou d'obstacle. » Dans le volume que j'examine aujourd'hui, M. Saint-Marc Girardin s'occupe exclusivement de l'amour ingénu.

L'amour ingénu, ce n'est pas l'amour honnête, ce n'est pas l'amour de M. de Nemours et de la princesse de Clèves ; ce n'est pas non plus l'amour faussement naïf de Daphnis et de Chloé ; ce serait plutôt l'amour innocent de Paul et de Virginie, et je regretterais de ne pas trouver dans le livre de M. Saint-Marc Girardin un souvenir pour Bernardin de Saint-Pierre, si je ne pensais que M. Saint-Marc le réserve pour son prochain volume, et si, d'ailleurs, M. Veuillot n'avait tout récemment averti le monde que Bernardin était « le plus niais des révolutionnaires du

XVIII[e] siècle, » et *Paul et Virginie* « un chef-d'œuvre de platitude et d'immoralité. » L'amour ingénu, c'est l'amour qui a conscience de lui-même, qui s'avoue sans embarras parce qu'il est pur, et sans calcul parce qu'il est désintéressé; qui s'abandonne à tous ses mouvements, qui jouit avec délices de lui-même, et qui a fait dire à Plutarque[1], et après lui à La Rochefoucauld, traduisant Plutarque à son insu : « Le plaisir est d'aimer, et l'on est encore plus heureux par la passion qu'on a, que par celle qu'on inspire. »

« Quiconque, berger ou homme du monde, aime avec pureté et avec candeur, quiconque se laisse aller ingénument aux premiers et aux plus doux mouvements de son cœur, qu'il soit des champs ou de la ville, est un héros de l'amour ingénu. »

Voilà la définition de M. Saint-Marc Girardin; aussi M. Saint-Marc Girardin cherche-t-il l'amour ingénu non-seulement dans l'idylle, dans la pastorale, dans les poëmes chevaleresques, mais aussi dans les romans. La poésie, comme il l'a dit finement, n'exprime pas complètement l'idée qu'un siècle se fait de l'amour.

« C'est aux romans qu'il est réservé de faire le tableau de l'amour tel que la société l'imagine. Ne pouvant pas dans le monde le trouver tel qu'elle le rêve, elle le cherche et le représente dans la fiction. Les romans sont, dans chaque siècle, l'idéal de l'amour, et c'est là qu'on peut voir, mieux que dans la poésie et mieux que dans les mémoires, ce que chaque siècle a pensé ou rêvé de l'amour. L'histoire ne dit que ce que fait l'humanité; le roman dit ce qu'elle espère et ce qu'elle rêve : c'est toujours le plus beau côté de la vie. » (Page 29.)

M. Saint-Marc Girardin ne dédaigne donc pas les romans, quoiqu'il leur adresse en passant certains reproches

1. *Dialogue sur l'amour.*

qui me semblent sévères, et que je voudrais un peu plus doux. J'admets que le roman est un hâbleur, comme l'épopée; je reconnais même qu'il n'en a pas la franchise, qu'il ne nous prévient pas honnêtement, comme elle, qu'il va mentir et nous transporter dans le monde du merveilleux et de l'impossible ; j'avoue que ses mensonges sont moins des fictions que des contrefaçons de la réalité, et que, par le mélange calculé du faux et du vrai, il nous en impose et nous dupe, en même temps qu'il nous charme. Le roman ne quitte pas le monde comme l'épopée, qui habite entre terre et ciel; il vit avec les hommes, mais il les dénature sans les défigurer ; il leur laisse leur visage, leur attitude, leur costume; au dedans il en fait des anges ou des démons; au premier coup d'œil on les prend pour de simples mortels. Regardez-les de près, vous reconnaîtrez d'où ils viennent à leurs ailes ou à leurs pieds. Enfin, c'est le mot de M. Saint-Marc Girardin, l'épopée est fabuleuse, et le roman est faux.

J'aime mieux cette façon de parler simple et nette que celle d'un ancien secrétaire perpétuel de l'Académie française, M. Auger, qui écrivait il y a quelque trente ans : « Le roman est un monstre né des amours adultères du mensonge et de la vérité. » Mais au fond c'est à peu près la même pensée, et je la trouve un peu sévère. Quand le roman s'empare en pessimiste de la vie humaine, pour la peindre en laid, je le méprise et je le repousse; mais quand il est optimiste et la représente en beau, quand au lieu de chercher le monstrueux il vise à l'idéal, alors je l'estime et je l'aime; je ne l'accuse pas d'être faux et de mentir, car le roman qui peint l'idéal est en contradiction, non pas avec la vérité, mais avec la réalité, ce qui n'est pas un mensonge. La vérité qu'on demande au roman, ou, pour parler en général, à la littérature, ce n'est pas la représentation du réel, mais celle du possible. Horace, Polyeucte, Chimène,

le Cid et cette incomparable Pauline n'ont jamais existé ; ils ont vécu, dirai-je en empruntant à M. Saint-Marc Girardin lui-même sa distinction spirituelle et vraie entre l'existence et la vie ; ils ont vécu, ils vivent encore, ils vivent de la vie idéale et immortelle, dans un monde supérieur que notre imagination rêve, pour oublier celui que notre corps habite, le monde de la poésie et du roman qui nous consolent de l'histoire.

Je ne m'étonne donc pas qu'après avoir un peu malmené le roman, M. Saint-Marc Girardin finisse par faire sa paix avec lui, quand le roman est bon, bien entendu, c'est-à-dire quand il peint l'homme en beau, tel que l'homme serait sans doute s'il n'était pas gêné par les obstacles de la vie. Où est le mal, après tout, quand, au lieu de nous montrer l'homme réel avec ses plaies et ses difformités, on le redresse, on efface ses cicatrices, on lui rend un peu de cette jeunesse, de cette beauté, de cette vertu qu'il avait aux premiers jours du monde, quand il s'éveilla sous le regard de Dieu ? Quel danger y a-t-il à nous représenter les héros plus braves, les amants plus généreux, les femmes plus fidèles qu'ils ne sont ici-bas ? Craint-on que le roman ne fasse du genre humain un don Quichotte ou un Céladon ? Le genre humain a plus de penchant, hélas ! à rester Sancho ou à devenir don Juan. Ce qu'il ne faut pas mettre sous les yeux de l'humanité, c'est l'image de la laideur, de peur que l'humanité n'en reçoive, comme on dit, un regard. Il y a quelquefois péril à montrer à une belle femme le portrait d'un bossu ; il n'y en a jamais à montrer à une bossue la statue d'Apollon.

Les romans qui peignent l'idéal sont des livres bienfaisants que certains évêques du XVII[e] siècle regardaient comme le supplément mondain et innocent des livres de dévotion ; ils ont encore un autre mérite : ils retracent les idées et les sentiments d'une époque, et M. Saint-Marc Girardin a cher-

ché avec raison dans l'*Astrée* et dans la *Clélie* l'idéal que le XVIIe siècle se faisait de l'amour. Ses deux études sur ces livres illustres, trop oubliés, sont comme une réparation d'honneur offerte à d'Urfé et à Mlle de Scudéri, après de si longs dédains. M. Saint-Marc Girardin analyse rapidement l'*Astrée* et la *Clélie*, et fait ressortir avec art les mérites qui charmaient les contemporains et ceux qui peuvent nous intéresser nous-mêmes, dans deux chapitres qui, avec l'étude sur *les Amadis*, forment une histoire neuve et piquante de l'ancien roman français. Malgré l'attrait qu'a pour moi le reste du livre, où je trouve des chapitres si intéressants sur la poésie pastorale, c'est sur les chapitres réservés par M. Girardin aux romans que je veux insister, parce que c'est là que se montre dans le meilleur jour son double caractère de critique et de moraliste. Et puis le moment est si bien choisi pour nous ramener à ces vieux romans du XVIIe siècle, si honnêtes et si longs ! Nous n'avons plus le droit de leur objecter leur longueur ; nous n'avons plus le courage de leur reprocher leur honnêteté, car nos romanciers nous ont mis depuis si longtemps au régime du poison, qu'il ne peut nous déplaire de prendre un peu de lait. Nous ressemblons aux compagnons d'Ulysse. Le roman moderne a fait de nous ce qu'avait fait d'eux la baguette de Circé. Seulement la métamorphose commence à nous peser, et puisque M. Girardin se présente à nous l'*Astrée* à la main en nous disant :

> L'empoisonneuse coupe a son remède encore :
> Mes amis, voulez-vous hommes redevenir ?

nous ne répondrons pas à coup sûr :

> Je ne veux pas changer d'état ;

mais de loups que nous étions, nous deviendrons bergers avec délices. Bientôt nous allons raffoler de la *Clélie*. Nous

sommes depuis quelque temps, prenons-y bien garde, sur le chemin qui mène au fleuve du Tendre. Si la mode s'en mêle, nous pousserons jusqu'au village de *Petits-soins*, et nous nous reposerons dans le bosquet de *Billet-galant*. Heureusement, avant de nous embarquer dans la nacelle de Mlle de Scudéri, nous rencontrerons sur la rive M. Saint-Marc Girardin lui-même, qui nous dira en se moquant de nous : « Ne tombez donc pas d'un excès dans un autre. Vous renoncez à l'orgie, ne vous égarez pas dans la pastorale; vous rampiez dans la fange de l'amour grossier et coupable, ne vous envolez pas dans l'éther de l'amour fade et langoureux. Ni si bas ni si haut. Relisons ensemble le *Dialogue des héros de roman*, et demandons à Mme Lucrèce, à M. Brutus et à Mlle Clélie, comme les appelle Boileau, non pas une leçon de goût, mais une leçon de morale; qu'ils nous apprennent seulement à aimer l'amour honnête et la peinture ingénieuse des nobles sentiments. »

Voilà en effet ce qu'il faut chercher dans le roman du XVIIe siècle, la pureté et la dignité des affections, et non le raffinement de la galanterie, le goût des analyses de sentiment, et non l'affectation du platonisme. Le roman du XVIIe siècle donne beaucoup de place à la description intime de la passion, il en donne peu au récit de son triomphe; il indique à peine le but, mais il marque avec détail tous les détours du chemin, et c'est ce qui me charme. Ce qu'il y a de meilleur dans le drame de l'amour, ce sont les péripéties, ce n'est pas le dénoûment. Ce qui me plaît dans les romans du XVIIe siècle, c'est qu'ils nous font lire surtout le commentaire et les digressions de l'amour, c'est qu'ils s'attardent à l'histoire du cœur et ne courent pas au dénoûment. Nos romanciers, au contraire, semblent ne commencer une histoire d'amour que pour la finir; ils ressemblent à des voyageurs qui ne voyageraient que pour arriver. Il y a malheureusement une explication toute naturelle de cette

différence : elle est dans la diversité morale des deux époques et des rangs assignés par elles à la passion. Aujourd'hui la passion a la première place : au XVIIe siècle, on était du parti du devoir contre la passion. Aujourd'hui il y a une conspiration presque universelle des poëtes, des romanciers et du public contre le devoir : au XVIIe siècle, la lutte victorieuse du devoir contre la passion était, comme l'a dit à merveille M. Saint-Marc Girardin, le lieu commun du roman et du théâtre. Nous avons changé tout cela : toutes nos faveurs sont pour la passion qui succombe, toute notre indifférence pour le devoir qui triomphe : malheur aux héroïnes de roman qui n'ont pas le bonheur d'être faibles, malheur aux héroïnes même de l'histoire qui ont l'insolence d'être fortes. Pourquoi sommes-nous si tendres pour Mlle de La Vallière ? Je crains bien que ce ne soit à cause de son péché, non à cause de son repentir. Pourquoi sommes-nous si durs pour Mme de Maintenon ? J'ai bien peur que ce ne soit à cause de sa vertu.

Dans les romans du XVIIe siècle, au contraire, le respect du devoir est si fort, la passion a un tel caractère de pureté, de désintéressement, d'obéissance, que l'amour ressemble à une dévotion. A ce propos, me sera-t-il permis de faire remarquer que Mlle de Scudéri semble, comme Mme de Sévigné, s'être faite l'élève de Descartes ? Pour elle, comme pour Descartes, il y a deux espèces d'amour : l'un, simple appétit naturel, ainsi que le définissent le philosophe et les vraies précieuses, né de la partie inférieure de l'âme qu'on nomme la sensitive ; l'autre, affection élevée, noble, vertueuse, née de la partie supérieure de l'âme qu'on nomme la raisonnable. Le roman, c'est l'histoire du combat de ces deux amours, dont Molière a fait la parodie[1], ou le tableau

1. Si le chef n'est pas bien d'accord avec la tête,
Que tout ne soit pas bien réglé par le compas,

de la lutte du devoir contre tous les deux. Pour ne m'occuper que du plus pur de ces deux amours, il a, dans Mlle de Scudéri, absolument les mêmes traits que ceux que lui donne Descartes. Dans le *Traité des Passions*, Descartes définit l'amour le sentiment inspiré par un objet qui nous paraît beau : « Lorsqu'on estime, dit-il, l'objet de son amour moins que soi, on n'a pour lui qu'une simple affection ; lorsqu'on l'estime à l'égal de soi, cela se nomme amitié ; lorsqu'on l'estime davantage, la passion qu'on a peut être nommée dévotion. » Et il ajoute : « Quoique l'objet principal de la dévotion soit Dieu, on peut avoir de la dévotion pour les personnes. On a vu souvent des exemples d'hommes qui se sont exposés même à la mort pour des personnes particulières auxquelles ils étaient dévoués. » Souvent est beaucoup dire ; mais cela est vrai du moins dans les romans du XVIIe siècle. Les héros de d'Urfé et de Mlle de Scudéri s'exposent à tout pour des personnes particulières, et je ne m'étonne pas que, pour exprimer l'idée de l'amour pur, Mlle de Scudéri, en vraie cartésienne, emploie à chaque instant le mot de dévotion. Ce rapprochement entre la théorie des passions de Descartes et le roman du XVIIe siècle n'aide-t-il pas à comprendre la métaphysique sentimentale des belles dames d'alors et des livres à la mode ? La philosophie d'une époque explique souvent bien plus de choses qu'on ne croit : elle explique les idées des hommes, elle explique même les sentiments des femmes. La philosophie est la clef de l'histoire, disait M. Royer-Collard. Quelquefois aussi, on le voit, c'est la clef du roman.

L'amour tel que le peint le roman du XVIIe siècle n'est

Nous voyons arriver de certains embarras :
La brutale partie alors veut prendre empire
Dessus la sensitive, et l'on voit que l'un tire
A dia, l'autre à hurhaut....
(Molière, *Dépit amoureux*, acte IV, scène II.)

pas seulement, au point de vue métaphysique, l'amour cartésien ; au point de vue moral, c'est le véritable amour, car c'est celui où il y a le moins d'égoïsme et le plus de dévouement. Or, la perfection de l'amour, c'est l'abnégation, c'est le sacrifice. Mlle de Scudéri est là-dessus absolument du même avis que Mme de Staël. Il est vrai que ce sont deux femmes qui parlent, et qu'elles ont de bonnes raisons pour parler ainsi; mais cela n'ôte rien à la justesse de cette pensée, qu'il n'y a pas d'amour vrai sans dévouement et sans sacrifice. Mme de Staël va jusqu'à regarder comme le critérium unique du véritable amour, le sacrifice suprême, celui de la vie. C'est là l'exagération d'une idée juste. Il ne faut pas condamner à mort les amants, et ne leur accorder un brevet de passion qu'après décès. Mais la mesure exacte de l'amour, c'est le renoncement à soi-même. Tout le monde croit avoir connu le véritable amour; peu de cœurs ont aimé, parce que les égoïstes sont en majorité dans le monde. A entendre disserter le genre humain, à lire ses livres, à voir ses comédies, on croirait que l'amour est une fleur qui s'épanouit partout, comme les rosiers des quatre-saisons sont sur toutes les fenêtres. L'amour est une plante rare qui naît dans certaines âmes choisies; et l'amour parfait, j'entends l'amour pur, héroïque et partagé, fleurit, comme l'aloès, tous les cent ans. Il faut à un tel amour, pour germer et pour s'épanouir, les âmes d'un Rodrigue et d'une Chimène. C'est pour cela que le monde de la littérature, bien qu'il soit en général meilleur que celui de la société, ne compte qu'un si petit nombre de personnages qui soient de vrais amants. Si l'on voulait les rassembler, ils tiendraient tous dans un salon ; après qu'on en aurait admis une douzaine, on pourrait fermer la porte. Mais il faudrait recevoir parmi eux quelques-uns des personnages de d'Urfé et de Mlle de Scudéri, parce qu'ils sont non-seulement des galants pleins d'esprit, mais des âmes passion-

nées, dévouées, prêtes au sacrifice. Ils n'ont qu'un tort, celui de trop bien parler de leur amour; mais ce tort a deux excuses : la première, c'est que la passion vraie est essentiellement raisonneuse, et que dans tout amant il y a un avocat; la seconde, c'est que la finesse et la subtilité des discours de ces héros n'ôtent rien à la générosité et à l'héroïsme de leur conduite. « Ah! qu'il est heureux, s'écrie Mme de Staël, le jour où l'on expose sa vie pour l'unique ami de son choix! » — « Que je suis aise de mourir pour mon amie! » dit presque dans les mêmes termes le Céladon de l'*Astrée*. D'Urfé et Mlle de Scudéri sont d'accord avec Mme de Staël sur le vrai caractère de l'amour, qui est le dévouement; c'est ce qui donne au roman du XVIIe siècle une saveur si douce d'honnêteté, c'est ce qui permet à M. Saint-Marc Girardin d'en tirer avec des leçons exquises de goût des conseils précieux de morale.

Son livre n'est pas en effet un simple volume de critique littéraire, ingénieuse et profonde, où les meilleurs esprits trouvent à profiter. C'est, à le bien prendre par le côté moral, un petit traité, ou, comme disait saint François de Sales en parlant de l'*Astrée*, « un bréviaire de bonne compagnie, où il est aisé d'apprendre les beaux sentiments. » En analysant et en commentant les diverses expressions que la littérature a données à l'amour, M. Saint-Marc Girardin donne son avis sur les questions de sentiment qui se présentent sur sa route : il ne dogmatise pas, il ne prêche pas; une réflexion, un mot quelquefois lui suffit, mais un mot où il sait mettre à la fois le sens délicat de l'honnête homme et le vif accent de l'homme d'esprit. En groupant toutes les idées élevées et sages éparses dans son livre, on en ferait un résumé sans prétention du code des honnêtes gens en amour et dans le mariage, un *memento* des vérités premières et indispensables en matière de sentiment, à l'usage du XIXe siècle, qui en a si grand

besoin. Parmi les idées fausses, en effet, qu'ont accréditées le roman et le théâtre modernes, il n'y en a pas de plus fausse que celle qu'ils ont donnée de l'amour. D'après eux, il n'y a guère que trois sortes d'amour bienséantes qui puissent faire honneur à un homme distingué. C'est, premièrement l'amour adultère ; la perfection est de se faire aimer d'une femme qui ne s'appartient pas : l'amour légitime n'est qu'une trouvaille ; l'amour illégitime est une conquête, et il est plus glorieux de conquérir une couronne amoureuse que de la ramasser à terre. Le second amour, c'est l'amour électrique ou foudroyant qui frappe soudainement comme un coup de tonnerre. Il diffère de l'épanchement au cerveau en ce que généralement on en guérit. Le troisième amour, le plus répandu, c'est l'amour-caprice ou l'amour-vanité : c'est l'amour de don Juan, c'est le mensonge, c'est la fatuité, c'est le libertinage, c'est tout ce qu'on veut, sauf la passion. Cet amour se pique même d'une insensibilité triomphante, et place fièrement sa grandeur dans une indifférence voluptueuse. Il promène partout la flamme sans se laisser toucher de la moindre étincelle ; il se compare modestement à l'idole de Jagrenat, souriant à ses adorateurs qui se font avec délices broyer sous les roues de son char. Voilà les formes choisies de l'amour que le roman et le théâtre ont offertes depuis vingt ans en modèle à l'imagination de la jeunesse. Parmi les auditeurs qui se pressent au cours de M. Saint-Marc Girardin, combien ont cru le roman et le théâtre sur parole, combien prennent encore pour le vrai monde le monde imaginaire qu'ils ont vu par la fenêtre du cabinet de lecture ? En lisant le livre de M. Saint-Marc Girardin, livre improvisé d'abord dans sa chaire, et recommencé ensuite pour ses lecteurs, je me représente le spirituel et sage professeur effaçant une à une de l'esprit de la jeunesse ces idées chimériques sur les affections humaines qu'enseignent le théâtre et le roman.

Je crois voir M. Saint-Marc Girardin en face de ces jeunes gens, fanfarons honnêtes de corruption et d'indifférence, qui s'imaginent avoir tué l'amour dans leur âme à force de railler comme des rêves mythologiques l'innocence, l'ingénuité et la vertu; je le vois, avec ce regard pénétrant, cette voix incisive, ce sourire bienveillant et doucement moqueur, leur lancer cette apostrophe éloquente, devenue l'une des meilleures pages de son livre :

« Vous vivez dans un monde frivole et libertin; vous vous vantez de ne point croire à l'amour et de ne croire qu'au plaisir; vous riez quand on parle de l'honneur des femmes, et la vertu des jeunes filles n'est pour vous « qu'une marchandise qui n'est point encore vendue; » vous renvoyez dédaigneusement l'idylle à l'âge d'or, l'âge introuvable, ou aux auteurs grecs et latins. Où donc y a-t-il de l'idylle? dites-vous d'un air railleur. Où? dans votre cœur même, dans un coin de ce cœur que vous vous piquez d'avoir endurci contre l'amour, et qui n'a pu tenir contre le regard d'une jeune fille. Ce qu'il y a de plus simple déconcerte ce qu'il y a de plus raffiné : le *lion* devient *amoureux*, parce qu'une veine d'amour ingénu s'est retrouvée vive et jaillissante encore dans cette âme que l'usage du monde et du plaisir semblait avoir desséchée. Personne n'est à l'abri de l'idylle, ni les vicieux de la bonne compagnie, ni les soudards de la mauvaise, ni la courtisane elle-même, eu dépit de la banalité de ses amours. Il n'y a pas de salon coquet et parfumé, point de tabagie empestée de vin et de tabac, point de boudoir mercenaire où l'amour ingénu et l'idylle avec lui ne puissent entrer à l'improviste. Ce sera, je le sais, pour un moment; ce ne sera qu'une lueur fugitive qui pénètre dans l'obscurité, un rayon passager qui glisse dans la caverne et qui l'éclaire. Qu'importe? il y aura eu un jour où le libertin et la courtisane auront aimé, un jour où ils auront échappé aux

souillures habituelles de leur âme, un jour où le roué aura retrouvé la candeur et l'émotion de ses jeunes années en face du regard innocent et pur de quelque bonne et gracieuse jeune fille élevée sous l'œil de sa mère. Et c'est en vain que ce jour-là les souvenirs du vice essayeront de raffermir son âme dans le mal et de rendre l'effronterie à son visage; vaincu par le charme nouveau qui l'enchante, le roué redevient timide et ému, il redevient homme enfin, ne fût-ce que pour un instant, véritable instant de grâce et de salut; de même que la courtisane, vaincue par le charme d'un sentiment ingénu qui naît malgré elle, se sent modeste, réservée, décente, femme aussi enfin, comme il lui souvient d'avoir été quand elle était enfant, quand elle avait une mère, une famille, un foyer paternel, tous ces Édens enfin qu'elle a quittés et qu'elle a peut-être blasphémés, mais dont l'image vient tout à coup de traverser son âme pour la purifier. » (Page 140.)

Spirituelles et touchantes paroles! En les écoutant, j'en suis sûr, plus d'un esprit fort en amour, qui était venu chez M. Saint-Marc Girardin s'égayer aux dépens de l'idylle et de la pastorale, se sera dit, en remontant l'escalier de sa chambre d'étudiant, qu'après tout le meilleur des amours n'est peut-être ni l'amour adultère, ni l'amour coup de foudre, ni l'amour libertin, volage et vaniteux, mais bien cet amour pacifique qui commence par l'estime, qui continue par la tendresse, et qui marche au bonheur bourgeoisement escorté du prêtre et du notaire. Telle est l'influence salutaire que M. Saint-Marc Girardin exerce sur les jeunes gens depuis plus de vingt années : il est un peu leur médecin, et les jeunes gens le savent à merveille. Quand ils sont pris de la malaria, pour avoir trop respiré l'air malsain du drame et du roman, ils viennent le jeudi à sa consultation de la Sorbonne pour se faire traiter par lui. J'entends dire que M. Saint-Marc Girardin ne guérit l'imagination des jeunes

gens qu'en la tuant, et qu'il ne fait des hommes de bon sens qu'en défaisant les poëtes. D'abord les poëtes ne pullulent pas à ce point qu'il en puisse faire un si grand carnage; ensuite on ne défait pas les poëtes, pas plus qu'on ne les fait: ils savent bien se faire et se défaire tout seuls. M. Saint-Marc Girardin ne tue l'imagination de personne; mais quand l'imagination des jeunes gens a la fièvre, M. Saint-Marc Girardin coupe la fièvre, et voilà tout; les malades se calment, et ce calme qu'on prend pour l'affaiblissement de la vie, c'est le commencement de la convalescence. M. Saint-Marc Girardin est une des bonnes influences de notre pays : par son cours de la Sorbonne, il tient dans ses mains la jeunesse ; par ses livres, il étend sa clientèle jusque sur les familles, il entre au cœur même du foyer ; écrivain et professeur, il porte partout avec lui et partout il inspire le goût du bon sens, l'amour de la règle, la passion de l'honnête et du beau. Que manque-t-il à la joie et à l'honneur de sa vie? Un des sages de la Grèce, Bias, disait : « Heureux l'homme qu'on estime, plus heureux l'homme qu'on aime ! quant à celui qu'on aime et qu'on estime, celui-là, c'est le bonheur même. » Ne dirait-on pas que Bias avait connu ce modèle de l'homme heureux qui mérite de l'être, M. Saint-Marc Girardin?

(*Journal des Débats*, 29 mars 1855.)

UN PÈLERINAGE AU PAYS DU CID,

par A. F. Ozanam.

Je viens de lire ce petit ouvrage, et je cède facilement au désir de parler du dernier écrit d'un homme éminent et

bon, prématurément enlevé à l'enseignement et aux lettres. Ces pages sont le résumé des plus intimes sentiments de M. Ozanam et l'emblème exact de sa vie littéraire. Érudites et pieuses, elles rappellent fidèlement les deux grandes passions de son âme : Dieu et la science; vives et inspirées comme une improvisation, mélancoliques comme un dernier adieu, elles sont l'image de cette destinée littéraire commencée avec tant d'éclat et si vite interrompue par la mort; destinée touchante entre toutes, a dit avec délicatesse M. Ampère; en laissant après elle de belles œuvres inachevées, elle a la grâce d'une espérance et la tristesse d'un regret.

C'était durant l'hiver de 1852; M. Ozanam était allé redemander des forces au soleil du Midi. Après un séjour à Biarritz, pendant un de ces retours de santé qui lui rendaient l'espérance, M. Ozanam voulut faire un pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle. Il partit, se promettant une double joie d'un voyage religieux et poétique qui devait le conduire au tombeau d'un apôtre et dans la ville du Cid. Il s'arrêta quelque temps à Burgos. Sa santé, faiblissant de nouveau, ne lui permit pas d'aller plus loin. Il ne put visiter la plage où, selon la légende, le corps de l'apôtre fut jeté à la mer, et où les voyageurs avaient coutume autrefois de ramasser les coquilles dont ils couvraient leurs chaperons et leurs manteaux. « Je suis revenu, disait-il, les mains vides de coquilles, mais pleines de ces feuilles légères où le voyageur a crayonné ses premiers souvenirs. »

Ces feuilles légères que M. Ozanam avait offertes à ses amis comme un souvenir de son pèlerinage inachevé, deux sentiments les remplissent tout entières : le sentiment chrétien qui l'anime au spectacle de la catholique Espagne, de ses églises, de ses reliques saintes; le sentiment poétique qui s'éveille au souvenir du héros de Burgos et de sa che-

valeresque histoire. M. Ozanam a mis dans ce testament littéraire toute son âme et tout son esprit; à chaque pas vous retrouvez le chrétien avec les ardeurs de sa foi, l'érudit avec la profondeur de sa science, le poëte avec la flamme de son imagination; car c'était là l'originalité de ce rare esprit : il réunissait en lui des dons admirables souvent incompatibles; il avait dans le cœur un trésor de candeur et de naïveté; il joignait à une érudition allemande une clarté toute française et l'enthousiasme poétique de l'Italie. On retrouve dans l'ensemble de ses œuvres la variété de ses talents; il a compris et raconté l'ancienne Germanie, comme s'il avait été le contemporain des barbares; il a expliqué le Dante comme un poëte et interprété les *Petites fleurs* de saint François comme un franciscain du XIIIe siècle. Je voudrais insister sur le caractère attrayant de sa piété; je voudrais montrer en lui le chrétien indulgent envers son prochain et sévère à lui-même, loyal, ami des idées généreuses, unissant, comme plusieurs catholiques illustres de ce temps, l'amour de l'Église et la passion de la liberté, défenseur et modèle de la tolérance, mais inébranlable dans la ligne d'orthodoxie qu'il s'était de bonne heure tracée, enfin le digne descendant de cet Ozanam du XVIIe siècle, savant géomètre, qui disait : « Il appartient aux docteurs de Sorbonne de discuter, au pape de décider, aux géomètres d'aller au Paradis par la perpendiculaire. » Mais il faudrait une plume moins profane pour retracer de si pures vertus. Qu'il me soit permis seulement de remarquer que le sentiment chrétien qui, dans les dernières pages de M. Ozanam, a déjà tant d'attraits, semble recevoir de la prévision de la mort prochaine une éloquence nouvelle et une nouvelle grandeur. Aussi voyez comme dans cette âme, qui déjà s'élève au-dessus de la terre, l'admiration des beautés de la nature rencontre des accents presque religieux. Lisez cette description des montagnes et de la mer; ce n'est pas seulement

un paysage tracé par la main d'un peintre, c'est un hymne chanté par une voix qui adore et qui prie :

« Les montagnes sont toutes divines; elles portent l'empreinte de la main qui les a pétries : mais que dire de la mer, ou plutôt que n'en faut-il pas dire ? La grandeur infinie de la mer ravit dès le premier aspect; mais il faut la contempler longtemps pour apprendre qu'elle a aussi cette autre partie de la beauté qu'on appelle la grâce. Homère le savait bien, et c'est pourquoi, s'il donnait à l'Océan des dieux terribles et des monstres, il le peuplait en même temps de nymphes et de sirènes enchanteresses. J'ai vu le jour s'éteindre au fond du golfe de Gascogne, derrière les monts Cantabres, dont les lignes hardies se découpaient nettement sous un ciel très-pur. Ces montagnes plongeaient leur pied dans une brume lumineuse et dorée qui flottait au-dessus des eaux. Les lames se succédaient azurées, vertes, quelquefois avec des teintes de lilas, de rose et de pourpre, et venaient mourir sur une plage de sable ou caresser les rochers qui encaissent la plage. Le flot montait contre l'écueil et jetait sa blanche écume, où la lumière décomposée prenait toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Les gerbes capricieuses jaillissaient avec toute l'élégance de ces eaux que l'art fait jouer dans le jardin des rois. Mais ici, dans le domaine de Dieu, les jeux sont éternels. Chaque jour ils recommencent et varient chaque jour, selon la force des vents et la hauteur des marées. Ces mêmes vagues, si caressantes maintenant, ont des heures de colère où elles semblent déchaînées comme les chevaux de l'Apocalypse; alors leurs blancs escadrons se pressent pour donner l'assaut aux falaises démantelées qui défendent la terre; alors on entend des bruits terribles, et comme la voix de l'abîme redemandant la proie qui lui fut arrachée aux jours du déluge. Au delà de cette variété inépuisable apparaît l'immuable immensité. Pendant que des scènes toujours nou-

velles animent le rivage, la pleine mer s'étend à perte de vue, mirage de l'infini, telle qu'au temps où la terre n'était pas encore et quand l'esprit de Dieu était porté sur les flots. David avait aussi admiré ce spectacle, et peut-être du haut du Carmel son regard embrassait-il ces espaces mouvants de la Méditerranée, lorsqu'il s'écriait : « Les soulèvements de la mer sont admirables : *Mirabiles elationes maris.* »

Je laisse à regret de côté la partie religieuse du *Pèlerinage au pays du Cid*, et me réduis, par respect, à la partie purement littéraire, dont le Cid est le héros. M. Ozanam parcourt pas à pas Burgos, et cherche dans le spectacle de ses vieux monuments le commentaire de la vie et des exploits de don Rodrigue. Cette critique poétique et savante, qui s'inspire de la vue des climats et des lieux pour comprendre les hommes, est une conquête de notre siècle. Du temps de Corneille, parmi les détracteurs et les partisans du Cid, personne ne s'avisa d'examiner le caractère du Cid au point de vue de l'histoire. Scudéri, dans ses *Observations*, ne s'attache qu'à l'examen scolastique de la pièce et à l'appréciation morale des personnages. Il accuse Corneille d'avoir violé les règles d'Aristote ; il appelle le Cid un extravagant et Chimène un monstre. L'Académie, dans le jugement rédigé par Chapelain, dont on a trop loué, ce me semble, la modération, suit exactement le même plan que Scudéri. Elle reconnaît que, tout en composant une pièce intéressante, Corneille a manqué de respect aux règles aristotéliques, et déclare, avec un peu plus de politesse que Scudéri, mais non pas avec plus de justice, que Chimène manque de pudeur, Rodrigue d'humanité, que le sujet du *Cid* est contraire aux bienséance, et aux bonnes mœurs, et qu'en tenant le Cid et Chimène pour des personnages vrais, « il y a des vérités monstrueuses, qu'il faut supprimer pour le bien de la société. » Corneille lui-même, dans sa réplique à Scudéri et dans son *Examen du Cid*, après avoir soutenu la

moralité des caractères de ses héros et la conformité de sa pièce aux règles d'Aristote, Corneille n'invoque le témoignage de l'histoire que pour confesser qu'il s'en est écarté en un point. On croit qu'il va parler des caractères, mais il ne s'agit que du lieu de la scène. La patrie du Cid, c'est Burgos. L'Andalousie a donné naissance à un Cid, mais à un autre Cid, à Sancho Ortiz de Las Roelas, l'amant malheureux de l'étoile de Séville, doña Estrella de Tavera, à qui mon ancien collègue et ami, M. de Latour, vient de consacrer un chapitre si intéressant dans ses *Études sur l'Espagne*. Corneille a transporté le Cid Campéador de Burgos à Séville, et il s'excuse de ce déplacement qui pourrait amener une confusion, en disant qu'il a voulu « donner quelque vraisemblance à la descente des Maures, dont l'armée ne pouvait venir si vite par terre que par eau. » Voilà la part modeste que la critique du XVIIe siècle faisait à l'histoire.

Il était réservé à notre temps, plus investigateur que le grand siècle, parce qu'il est moins inventeur, d'étudier le caractère du Cid dans l'histoire, et d'examiner à quel point le personnage de Corneille ressemble au Cid de la tradition. On a cherché successivement le Cid de la tradition dans la pièce de Guillen de Castro, dans le *Romancero*, dans les histoires, les légendes et les poëmes antérieurs au *Romancero*. Ces diverses études n'ont pas modifié beaucoup l'idée que nous avions de Chimène : c'est bien au fond la femme qu'a peinte Corneille, fille et amante tout ensemble. Entre la Chimène du poëte et celle que révèlent les monuments historiques et poétiques de l'Espagne, il n'y a pas la différence qu'on remarque entre le Cid de la tradition et celui de Corneille. Les femmes des différentes époques de l'histoire se ressemblent plus que les hommes, parce que le caractère d'une femme est surtout dans ses passions, et que les passions varient moins que les idées et que les mœurs. Les

hommes, au contraire, vivent plus par l'esprit et moins par le cœur; ils dépendent plus que les femmes des institutions politiques; ils tombent plus que les femmes sous le coup des changements de la société; ils s'en ressentent de plus près. Aussi l'érudition moderne, à mesure qu'elle remontait en arrière, a-t-elle retrouvé toujours à peu près la même Chimène et découvert plusieurs Cids. Plus ces types du Cid s'éloignent de nous, plus ils portent l'empreinte de la barbarie, et sans doute aussi de l'exactitude historique. A côté du personnage de Corneille nous avons vu poindre successivement le Cid de Guillen de Castro, parfait chrétien en même temps que parfait amant et parfait chevalier; puis le Cid du *Romancero*, déjà brutal et farouche; puis le Cid des vieilles légendes et des chroniques récemment retrouvées, le condottière, le chef de bande brave, habile et sans foi, qui vend son épée au plus offrant, se bat au service des rois maures, et pille indifféremment les églises chrétiennes et les mosquées musulmanes, qui n'aime pas Chimène, mais qui l'épouse par politique et par contrainte, en maugréant contre le roi qui lui impose ce fâcheux mariage[1]. C'est probablement là le Cid le plus vrai; chronologiquement c'est le plus vieux, et il est à présumer que la tradition a été d'autant plus exacte qu'elle était plus près du personnage. J'aime mieux, je l'avoue, le Cid de Corneille, que malgré Scudéri et l'Académie française on peut regarder comme un type de perfection morale, si la perfection morale est dans le triomphe du devoir sur la passion. J'oserais même affirmer que, comme le Cid de Corneille est le plus parfait de tous les Cids, il est, sinon le plus exact, au moins le plus vrai, dans le bon sens du mot, malgré toutes les découvertes de l'érudition, et qu'il sera le seul Cid dont l'humanité gardera la

1. Voir un article savant et précis de M. Saint-René Taillandier (*Revue des Deux Mondes*, 15 octobre 1854).

mémoire. Il y aura, je le veux bien, le Cid de M. Dozy, le Cid de M. Damas-Hinard, et le Cid du P. Risco; mais ce seront des Cids d'érudit, des Cids de cabinet; le Cid de tout le monde, le Cid universel et immortel, ce sera le Cid de Corneille, parce que ce qui importe à l'humanité, ce n'est pas ce qu'il y a historiquement de plus réel, c'est ce qu'il y a moralement de plus beau, de plus noble et de plus parfait. Inévitablement l'histoire sera toujours battue par la poésie. Comparez le tableau de David qui représente Napoléon passant le mont Saint-Bernard, avec celui de M. Paul Delaroche sur le même sujet. Le Napoléon de David, calme sur un cheval fougueux, c'est la poésie; celui de M. Delaroche tranquille sur un mulet, c'est l'histoire. Lequel des deux est le vrai? C'est le Napoléon à cheval. D'abord le cheval fougueux s'accorde mieux que le mulet avec l'idée qu'on se fait de Napoléon; la vérité dans les arts est surtout, il ne faut pas l'oublier, une vérité d'imagination. De plus, il se mêle toujours, quoi qu'on fasse, un peu d'idéal à l'exactitude la plus historique. Vous vous piquez de n'être qu'historien; malgré vous, vous serez poëte. Dans le tableau de M. Delaroche, je vois un Napoléon idéalisé sur un mulet qui ne l'est pas. Puisqu'il faut que l'idéal soit quelque part, ne vaut-il pas mieux qu'il soit partout, depuis le cavalier jusqu'à la monture?

Une preuve que l'humanité s'inquiète bien moins de ce qui est exact que de ce qui est beau, de l'histoire que de la poésie, c'est qu'après tout l'humanité est la complice ou plutôt l'ouvrière de tous ces mensonges charmants dont l'histoire des peuples est remplie. L'Espagne savait très-bien, au XII[e] siècle, que le Cid n'avait été qu'une sorte de brigand, un chevalier des grandes routes; mais l'Espagne voyait en lui le plus brave, le plus habile, le plus renommé des hommes d'armes de son temps. Quand le sentiment national naquit de la lutte contre les étrangers, l'Espagne fit du guerrier célèbre le défenseur chevaleresque de sa pa-

trie; et quand la guerre, faite au nom de l'Église comme de la patrie, devint une sorte de croisade, l'Espagne fit du chevalier un saint, accumulant ainsi sur une seule tête toutes les vertus nouvelles que les événements imposaient à des temps nouveaux; elle fit honneur au Cid de tous les progrès publics, elle transforma sa mémoire à l'image des héros contemporains dont le Cid résume et personnifie l'héroïsme, le dévouement patriotique, le désintéressement, la piété. C'est ainsi que durant plusieurs siècles la poésie, écho de la légende, qui elle-même répétait la voix de tout le monde, a successivement perfectionné Rodrigue; c'est ainsi que Guillen de Castro a pu livrer aux mains de Corneille un type du Cid presque parfait, et auquel Corneille ajouta, comme dernier trait de perfection, cette beauté suprême de la lutte du devoir contre la passion.

Je ne veux pas aller trop loin et prétendre qu'il ne manque rien absolument au Cid de Corneille; ici je serais en contradiction avec M. Ozanam. Je reconnais qu'il y a dans la pièce de Corneille une sorte de dissonance entre les sentiments et les mœurs des personnages: les sentiments sont plus avancés que les mœurs; les mœurs sont du moyen âge, les sentiments sont du xviie siècle, et il y a une invraisemblance frappante dans cette alliance de sentiments assez raffinés pour pousser deux amants à un tel héroïsme, et de mœurs assez rudes pour faire du point d'honneur la loi souveraine de la conduite, pour permettre à une fille d'épouser le meurtrier de son père. Rodrigue et Chimène, dans Corneille, pensent et sentent comme on pensait, comme on sentait à la cour de Louis XIII; ils agissent comme on agissait à la cour d'Alphonse de Castille. Il y a deux hommes dans Rodrigue : le chevalier castillan et le gentilhomme français; il y a deux femmes dans Chimène : la Chimène de Séville et celle de Paris.

Voilà ce qu'on aurait pu objecter contre Corneille au

xviie siècle, si l'on avait consulté l'histoire. On aurait pu ajouter aussi que ce qui manque au Cid de Corneille, c'est le côté chrétien. Je ne m'en plains pas : Corneille a su faire un chef-d'œuvre sans avoir besoin de mettre en scène le sentiment religieux. Mais enfin, si l'on voulait restituer au Cid du poëte quelques-uns des traits du Cid primitif, qui ont disparu dans la tragédie française, et que l'érudition a retrouvés, il faudrait lui rendre avant tout la ferveur religieuse et la dévotion. Le Cid du moyen âge, le vrai Cid espagnol, tel qu'on le comprend et qu'on le rêve à Burgos, au seuil de la chapelle qui renferme ses reliques, le Cid Campéador est sinon un saint (il a certains défauts qui ne permettent pas de le canoniser), du moins un pieux personnage qui met Dieu de moitié dans toutes ses actions, même dans celles où il vaudrait mieux que Dieu ne fût pour rien. En parcourant Burgos, on évoque à chaque pas l'image de ce Rodrigue pécheur et contrit, qui commet d'assez gros méfaits et qui s'en repent dévotement. Ici j'aurais beau jeu, si je voulais, pour tracer une description détaillée de Burgos que je n'ai pas vu. Avec un peu de mémoire et à l'aide de cette liberté d'imagination que permet la peinture des pays qu'on n'a pas visités, je reconstruirais tout comme un autre une vieille ville castillane; je prodiguerais les maisons peintes en rouge, les arcades, les piliers, les portails dentelés, les flèches aiguës, les campaniles aériennes, les dômes efflorescents et touffus comme des forêts vierges, les paysans pittoresques drapés dans des guenilles couleur d'amadou, les mulets, les muletiers et les manolas; puis je montrerais hardiment les rapports visibles de cette ville austère et poétique avec le vieux Cid de la vieille Espagne, et je commenterais un personnage anté-historique que je connais peu par une ville du moyen âge que je ne connais pas. Cela s'appelle, si je ne me trompe, faire de la critique pittoresque. Mais, quel que soit le penchant de notre temps

pour ce genre, j'aime mieux suivre l'exemple de M. Ozanam. Il aimait trop sincèrement la science, il avait trop de goût, et je puis dire trop de probité littéraire, pour s'abandonner à ces inductions aventureuses où l'hypothèse a tant de place. M. Ozanam s'est borné à peindre Burgos simplement, fidèlement, sans fracas de couleur, sans ostentation de pittoresque, mais avec un sentiment très-vif des beautés de l'architecture et du pays. Il s'est attaché aussi à montrer le côté chrétien du Cid, et, pour le faire mieux saisir, il s'est inspiré de la *Chronique* et du *Poëme du Cid*, plus ancien que les romances, plus ancien que la *Chronique* elle-même, et dont le texte mutilé commence par la disgrâce du héros :

« Le Cid vit qu'il n'avait nulle grâce à espérer du roi. Il s'éloigna et chemina rapidement par Burgos. Il arriva à Sainte-Marie. Aussitôt il descendit de sa monture, il se jeta à genoux et pria de cœur. La prière faite, aussitôt il chevaucha, sortit par la porte et prit gîte au bord de l'Arlanzon. Près de la ville, sur la grève, il campa et planta sa tente[1]. » Quand il s'agenouillait à Sainte-Marie, avant de sortir par la porte du fleuve, l'humble église était bien loin du moment où, sous les auspices de Saint-Ferdinand, elle devait élargir ses murailles, élever ses voûtes et devenir Notre-Dame de Burgos. Pourtant la cathédrale puissante garde avec piété le souvenir du héros humilié qui pria sur ses dalles. Dans une des salles capitulaires, un grand coffre est suspendu comme la châsse d'un saint. Au-dessous on a placé le portrait du Cid, tout bardé de fer, comme pour soutenir envers et contre tous le récit que vous allez lire. Il était beau de sortir de son fief accompagné de soixante bannières; mais il fallait nourrir ceux qui les suivaient. « Alors le Cid prit à part Martin Antolinez, son neveu, et l'envoya

1. *Poema del Cid*, vers 15.

trouver à Burgos deux juifs, Rachel et Bidas, avec lesquels il avait coutume de trafiquer de son butin; il leur mandait qu'ils vinssent le trouver au camp. Cependant il fit prendre deux coffres grands et garnis de fer, munis chacun de trois serrures, si lourds qu'à peine quatre hommes pouvaient en soulever un, même vide. Et il les fit remplir de sable et couvrir la surface d'or et de pierres précieuses. Et quand les juifs furent venus, il leur dit qu'il y avait là quantité d'or, de perles et de pierreries, et que, ne pouvant emporter ce grand avoir avec lui, il les priait de lui prêter sur ces deux coffres ce dont il avait besoin. Et les juifs lui prêtèrent trois cents marcs d'or et trois cents d'argent. » Mais quand le Cid eut pris Valence, il renvoya les trois cents marcs d'argent et les trois cents marcs d'or pour dégager ses deux coffres de sable, « priant Rachel et Bidas de lui pardonner, car il l'avait fait avec chagrin. » Ce dernier trait me touche. Je croyais le Castillan ravi d'àvoir joué un si bon tour à deux infidèles; mais son honneur chrétien en souffre, et il a besoin de pardon. »

Voilà le Cid tel qu'il se montre dans l'étude de M. Ozanam: il est brave comme Achille et rusé comme Ulysse; mais il se repent de sa fraude; il n'est pas assez saint pour ne pas pécher, il est trop sincèrement dévot pour vivre dans l'impénitence et ne pas réparer ses fautes. Aussi l'Église espagnole honora-t-elle sa mémoire : on montre aujourd'hui, pour deux réaux, dans la chapelle de l'hôtel de ville de Burgos, les ossements desséchés de l'amant de Chimène comme les reliques d'un vrai saint.

Cette étude sur l'Espagne et sur la littérature espagnole n'est qu'une digression dans l'ensemble des travaux de M. Ozanam. Mais elle se serait facilement rattachée au reste de ses écrits, qui avaient tous un but marqué d'avance et une suite bien ordonnée. Tracer l'histoire des lettres dans les temps barbares, depuis la décadence latine et les pre-

miers commencements du génie chrétien, jusqu'à la fin du XIIIe siècle; parcourir les trois siècles les plus glorieux de l'histoire du moyen âge; considérer cette grande époque sous ses divers aspects; étudier l'histoire de la théologie avec saint Anselme, saint Bernard, saint Thomas, saint Bonaventure; celle de la législation ecclésiastique, politique et civile, avec Grégoire VII, Innocent III, Frédéric II et saint Louis, avec l'Église et les Universités; suivre le développement de l'esprit et les progrès des mœurs dans la poésie chevaleresque et dans ces traditions épiques, particulières à chaque peuple, qui sont les préludes des littératures nationales; assister à la formation des langues modernes, et s'arrêter à la *Divine Comédie*, limite naturelle et conclusion éclatante de ce long travail, voilà le plan de M. Ozanam, tel qu'il l'a dessiné lui-même dans une lettre à un ami. Ce plan était trop vaste, hélas! non pour la science et pour le talent de l'écrivain, mais pour ses forces physiques, qui l'ont abandonné avant que l'œuvre méditée fût entièrement accomplie. Quelques parties de l'édifice sont achevées, par exemple le beau travail sur les Germains, qui en est comme le péristyle, et le livre sur Dante, qui en forme le couronnement. Parmi les travaux intermédiaires qui devaient réunir l'une à l'autre les deux portions terminées, il en est qui n'attendaient pour recevoir la dernière main qu'un peu de loisir et de santé; d'autres sont encore à l'état d'ébauches, mais d'ébauches brillantes comme les savait tracer M. Ozanam, qui esquissait comme les plus habiles voudraient peindre.

Bientôt tout le mérite de ce rare esprit et toute la grandeur de son entreprise apparaîtront au grand jour, quand on publiera l'édition complète de ses œuvres, votée par une souscription publique, et exécutée par les soins de son meilleur ami, M. Ampère. Des hommes éminents, parmi lesquels on cite M. de Montalembert et M. Mignet, ont voulu

revoir eux-mêmes les diverses parties de cette édition, pour donner un dernier témoignage d'attachement à la mémoire de M. Ozanam. Nous attendrons cette publication très-prochaine pour exprimer notre jugement sur l'ensemble des travaux d'un écrivain qui sera longtemps et universellement regretté.

(*Journal des Débats*, 12 avril 1855.)

PROMENADE EN AMÉRIQUE,

par M. J. J. Ampère.

Je lisais hier dans un journal américain le sermon d'un ministre unitaire du Massachussetts. Il avait choisi ce texte : *Novistine opus meum?* et il soutenait que c'est un gros péché de ne pas être savant et de ne pas voyager. « Que répondrez-vous au Seigneur, disait-il, s'il vous demande au jour du jugement : « Connaissez-vous mon ouvrage ? » Lorsque les trompettes auront sonné trois fois dans la vallée de Josaphat, et que nous défilerons devant le tribunal suprême, si le Seigneur vous dit : « J'ai écrit pour vous un livre dont j'étais content, le livre de l'univers. Je vous ai donné pour l'étudier et pour le comprendre une intelligence dont quelques-uns de vous ont médit, ce qui n'est pas honnête. Je vous ai fait présent des sciences, des lettres et des arts, flambeaux du monde physique et du monde moral que j'ai mis dans les mains d'Aristote, de Platon, de Copernic, de Galilée, de Kepler, de Newton, pour illuminer l'univers. Pour aider vos pas sur la terre et sur les eaux, et porter votre parole dans les airs, je vous ai envoyé la vapeur et l'électricité. Qu'avez-vous fait de mes

dons? A la lumière de ces flambeaux, sur les ailes de ces coursiers divins, avez-vous étudié et parcouru le monde? avez-vous admiré sa variété, son harmonie, sa beauté? avez-vous compris ses lois? avez-vous lu mon livre et connaissez-vous mon ouvrage? *Novistine opus meum?* Hélas! combien d'entre vous ont à peine ouvert le livre éternel! combien en ont à peine épelé quelques pages! Dieu vous punira de votre insouciance en vous fermant l'accès du monde céleste, où, selon l'idée antique, il réserve aux élus la contemplation des modèles divins dont le monde terrestre n'est que l'ombre. Vous avez dédaigné la copie, vous ne verrez pas l'original. Vous ignorez la terre, vous ne saurez pas le ciel. »

Telle est l'analyse fidèle du sermon américain. Voilà une théologie digne d'un peuple qui se pique d'avoir l'esprit curieux et de n'être pas casanier! Si cette doctrine est la vraie, si, avant de nous admettre aux félicités célestes, Dieu nous fait passer l'examen dont nous menace le révérend, j'en connais beaucoup qui resteront à la porte du paradis. En revanche, lorsque cet homme universel, cet érudit, ce poëte, cet historien, ce linguiste, cet archéologue, ce visiteur infatigable de l'univers, appelé M. Ampère, se présentera devant le souverain juge après avoir fait le tour du globe et celui de l'esprit humain, il est sûr d'être reçu dans l'assemblée des justes, aux acclamations de tous les prêcheurs américains.

M. Ampère a tout vu, tout lu, tout compris, tout appris; il a couru sur tous les chemins de l'univers, il a écouté toutes les voix de la nature, il a feuilleté l'histoire de tous les peuples. Naguère il demandait aux hiéroglyphes de l'Égypte les derniers vestiges d'une société disparue depuis quatre mille ans. Hier il allait chercher en Amérique l'image d'une société nouvelle et l'augure de son avenir. Où est-il aujourd'hui? On dit qu'il est en Italie, assis sur

des ruines, recueillant dans la poussière quelques nouveaux débris de l'histoire légendaire de la vieille cité de Romulus. M. Ampère assis! Qui le croira? Il ne s'est assis qu'une fois, et par métaphore, quand il a pris place au fauteuil vacant de l'Académie. Si nous vivions encore en pleine mythologie, sous des dieux jaloux des humains, M. Ampère aurait dans l'autre vie le sort de Thésée, qui, pour avoir trop couru le monde, fut condamné par Minos à s'asseoir pour l'éternité. A cette heure M. Ampère est quelque part en Chine ou dans la lune, car, il l'a dit lui-même, la Chine et la lune sont les deux seuls pays nouveaux qui lui restent à visiter[1]. En attendant qu'il revienne de si loin ou de si haut, consolons-nous de son absence en lisant sa *Promenade en Amérique*, puisque ce terrible promeneur appelle de ce joli nom une course de trois mille lieues, et du fond de notre vieux monde tâchons d'apprendre quelques vérités sur le jeune peuple du nouveau.

Il y a un progrès moderne que je défie les pessimistes de nier : c'est celui de la vitesse. Non-seulement l'espèce humaine vole sur ses rails de fer comme la flèche dans le ciel, mais les événements règlent leur pas sur celui de l'homme et se précipitent avec lui. L'univers est emporté à fond de train. Les agiles années achèvent en se jouant la tâche qui épuisait jadis les siècles. On admire le peuple romain; mais cette poignée de brigands a mis plus de cinq cents ans à faire figure dans le monde. Rome ne fut quelque chose qu'après la défaite de Pyrrhus. Jusque-là ce n'était qu'une monarchie fabuleuse dont les rois problématiques étaient allaités par des louves et rédigeaient leur code civil dans des cavernes, sous la dictée de nymphes politiques; qu'un petit club de tribuns toujours en ébullition, comme les démocraties microscopiques de l'Amérique

1. *Promenade en Amérique*, t. I, p. 2.

méridionale; qu'une armée de conscrits qui se laissaient battre par des éléphants et sauver par des oies. De l'autre côté de l'Océan, il y a un peuple qui a dit : « Je veux être libre, » et qui est le plus libre de l'univers; qui vit en paix, sous des institutions fortes et flexibles; qui, sans armée, se fait craindre et ne craint personne, qui sillonne les mers de mille vaisseaux, qui envoie aux extrémités du monde l'or de ses mines et de ses rivières, le blé de ses moissons, les échos de sa tribune et de sa liberté; et ce peuple que l'Europe regarde croître avec admiration, avec inquiétude, il est né d'hier, il s'élance à peine de son berceau; un octogénaire est aussi vieux que lui. Cela tient du prodige, et, comme sur toutes les choses merveilleuses, il court déjà sur les États-Unis des légendes et des fables. Publicistes, romanciers, voyageurs, tous crayonnent à gros traits des figures fantastiques et s'écrient : « Voici la vraie Amérique! » pendant que l'historien philosophe se tient à l'écart et sourit. Entendez-vous ces voix confuses? Les unes chantent un hymne mélodieux : « Amérique, patrie de Washington et de Channing, sol sacré de l'indépendance, de l'égalité, du travail, de l'industrie, de la foi religieuse, des vertus de famille, de la dignité humaine, de la philanthropié! » Les autres déclament un pamphlet : « Amérique, enfer des esclaves et paradis des Mormons! nation de marchands et de flibustiers! repaire de tous les mensonges et de toutes les passions : l'ambition sans frein, l'appétit du lucre, l'adoration du chiffre et de l'or; la tyrannie du nombre sous le masque de la liberté; et sous l'enseigne de l'égalité, l'orgueil, la morgue, la grossièreté des mœurs, l'insolence des manières, le sans-gêne de l'égoïsme! » Parmi sec contradictions qui se croisent, comment saisir la vérité? Montez sur un paquebot et partez pour New-York. Mais si votre grandeur ou votre petitesse vous attache au rivage, si vous n'avez pas le temps de faire vous-même l'enquête,

prenez M. Ampère pour fondé de pouvoirs, voyagez en sa personne, regardez par ses yeux, qui sont excellents, jugez par son esprit, qui est le plus sagace et le plus intègre des juges. M. Ampère est le voyageur modèle. Ce n'est pas un touriste flâneur, comme les sybarites parisiens, qui, partout Parisiens et sybarites, emmènent leurs habitudes avec eux, traînent le boulevard des Italiens à la semelle de leurs souliers, et ne montent pas au Vésuve si c'est leur jour de barbe. Ce n'est pas un coureur de grand chemin comme les Anglais, qui dévorent l'espace et envoient leurs domestiques visiter pour eux la nature et les monuments. Il ne marche ni trop lentement, ni trop vite. Il voit lui-même tout ce qu'il faut voir, les hommes et les choses, les villes et les campagnes, les merveilles de la nature et les prodiges de la société; il escalade les montagnes, il plonge au fond des mines; et le jour où il a rendu visite au Niagara, « cette mer qui tombe, » il avait bien envie, par curiosité, de se laisser aller au fil de l'eau. Comme il a porté sur toutes les idées et toutes les questions, sur toutes les sciences et tous les arts, les cent yeux de son esprit, il a bien vite fait, à vol d'oiseau, l'inventaire intellectuel d'un peuple. Et comme, en poëte qu'il est, il a le don de peindre, il esquisse en quelques traits la physionomie d'un paysage, d'une ville, d'une société. Dans ces souvenirs d'un voyageur, écrits au jour le jour, au bruit des roues d'un steamer ou sur la table d'une hôtellerie, vous trouvez des premier-Paris politiques, des feuilletons de théâtre sur l'art dramatique américain, de solides Mémoires d'archéologie et de linguistique, de fines analyses de critique littéraire à faire la fortune d'une revue, des peintures de mœurs à défrayer dix romans, des descriptions de nature à détacher du livre et à suspendre dans un musée. J'ai noté au passage une petite dissertation exquise sur les hiéroglyphes des Astèques, et deux couchers de soleil dignes de Claude

Lorrain. La *Promenade* de M. Ampère instruira les politiques, inspirera les artistes, édifiera l'Académie des inscriptions et charmera les jeunes femmes. Eh bien! cet investigateur curieux et clairvoyant, ce témoin impartial, ce peintre fidèle me donne la plus haute idée du peuple américain. Il n'exagère pas ses qualités, il ne nie pas ses défauts; il démêle habilement cet écheveau embrouillé; il analyse ce mélange extraordinaire d'idées généreuses et de sentiments égoïstes, de bons instincts et de mauvaises passions, de sagesse et de folie, d'anarchie et d'ordre, de civilisation et de sauvagerie, qui déconcerte l'observation, qui explique la diversité des témoignages, et qui n'est (pour le définir d'un mot prétentieux, mais vrai) que la nébuleuse d'un caractère national en voie de formation. Sur le bord du fleuve Saint-Laurent, M. Ampère a vu naître une ville : Ogdensburg. « Dans cette ville ébauchée, tout est nouveau, inachevé. En allemand, on dirait que c'est *quelque chose qui devient : Ein werden*. C'est comme une maison qu'on commence à construire, une chambre en désordre qu'on est en train d'arranger. Imaginez de grandes rues droites, larges, bien alignées; çà et là, au milieu des rues, une boue noire; sur les côtés, des trottoirs en planches remplacés dans certaines parties par des dalles magnifiques; des groupes d'arbres qui ont appartenu à la forêt primitive, des terrains grossièrement enclos et qui ont l'air abandonnés, dont on a pris possession, mais qu'on ne cultive pas encore, et tout à côté de jolis jardins, d'élégants *cottages*, la civilisation la plus moderne qui s'établit sur un terrain défriché d'hier, le confortable auprès de l'inculte, des vaches paissant non loin d'un magasin de nouveautés où sont exposées les figures d'un *Journal des Modes*.... les ballots de marchandises dans les rues parmi les troncs d'arbres renversés, un mélange de sauvagerie qui s'en va et d'industrie qui arrive.... voilà ce que je trouvai dans les

rues parfaitement tracées et à moitié remplies d'Ogdensburg. »

Cette peinture d'une ville naissante, c'est l'image de la société américaine. Dans vingt ans, Ogdensburg sera une grande cité. Ses larges rues bien bâties regorgeront de citoyens affairés. Plus de trottoirs en planches; plus de vestiges de forêts primitives; des troncs d'arbres renversés, on aura fait des comptoirs pour les marchands, des bancs pour les avocats, des siéges pour les juges, des chaires pour les professeurs, tout le mobilier de la civilisation. Ainsi naît, grandit et s'achève une ville. Ainsi grandira et se façonnera le peuple inachevé des États-Unis. L'embryogénie des nations, comme dit M. Ampère, a les mêmes lois que celle des cités. L'harmonie ordonnera ces éléments confus, l'unité se fera jour dans cette complexité infinie; ce pêle-mêle d'émigrés de tous pays deviendra un peuple; cette agrégation de races n'aura plus qu'un même sang; cette Babel polyglotte ne parlera plus qu'une langue; ces diversités inouïes d'instincts et de passions ne formeront plus qu'un caractère national. Le caractère d'un peuple ne s'improvise pas, non plus que son unité. Combien les Bretons, les Normands, les Bourguignons, les Lorrains ont-ils mis de temps à se fondre et à devenir les Français ? Il n'y a pas tant de siècles que la France est une personne. Le peuple américain n'est pas une personne, c'est une pluralité, et tant qu'il sera pluralité, il aura ce qu'a une foule : des instincts, des humeurs, des sentiments, des passions; il n'aura pas ce qu'a l'individu : un caractère. Il offrira cette variété d'aspects contradictoires, ce mélange hybride de plusieurs natures, cette bigarrure et cette mobilité qui défient le pinceau, et qui font de tous les portraits qu'on a tracés de lui des silhouettes presque également fausses et presque également vraies.

En attendant, parmi ces traits compliqués qui ne for-

ment pas encore une physionomie, il en est quelques-uns que le temps accusera davantage, mais qui déjà se dessinent, et que M. Ampère a retracés avec soin. Le premier, c'est la fierté nationale. L'Américain pense et dit que son pays est le premier pays du monde, que son gouvernement est le meilleur gouvernement, que ses orateurs sont les plus éloquents, que son blé est le plus beau blé, et que sa farine est la plus blanche farine. S'il ne dit pas que son vin est le meilleur, c'est qu'il n'en a pas et qu'il boit le nôtre. Il s'inquiète du jugement des étrangers; il prévient leurs critiques; il court au-devant des voyageurs et leur dénonce même, pour les atténuer, les imperfections de la société américaine. Il dirait volontiers de son pays né d'hier : « Nous n'avons mis qu'un quart d'heure à le faire[1]. » Comme M. Ampère, je ne hais pas cette fierté. Les vieilles nations n'ont pas assez d'orgueil : elles parlent en philosophes et en désabusées ; elles font de l'esprit à leurs dépens et médisent d'elles-mêmes avec une fanfaronnade d'humilité pitoyable. On ne demande pas aux vieilles gens de mettre du rouge et des perruques; mais compter publiquement ses rides et crier sur les toits : « J'ai un œil de verre et trois fausses dents, » c'est la plus niaise des confessions. Un autre trait du peuple américain, c'est le sentiment religieux. On objecte la multiplicité des sectes : c'est une preuve de foi. Les pays les moins religieux ne sont pas ceux où il y a le moins de sectes, car les sectaires sont encore des croyants, mais ceux où il n'y en a pas et où, en face de l'orthodoxie, il n'y a plus que l'incrédulité. Le sentiment religieux américain est pur, élevé, et, quoi qu'on dise, tolérant. Un vieux reste de puritanisme survit, et l'on condamne encore à l'amende les jeunes dissipés qui jouent au bouchon le dimanche. Mais la doctrine en progrès, celle qui se propage et tôt

1. *Promenade en Amérique*, t. I, p. 7.

ou tard dominera, c'est celle qui, développant surtout la partie affective du christianisme, fait de l'amour de l'humanité la première loi, en religion, en politique, en philosophie. Après cela, qu'importent les Mormons? Quel pays n'a pas ses Mormons? N'avons-nous pas les nôtres, clandestins et cryptogames, mais tout aussi Mormons que ceux du *Far-West?* En revanche, tout pays n'a pas son Channing, et c'est à Channing qu'en Amérique appartient l'avenir. Cette doctrine de charité infinie adoucira la sécheresse et l'esprit de calcul qui chez l'Américain se combinent avec une philanthropie sincère, et trop souvent l'étouffent. Tôt ou tard elle triomphera de l'esclavage; tôt ou tard elle développera en Amérique cette sollicitude pour la vie humaine, un des devoirs de la civilisation, et cette politesse qui en est la fleur. Le souci de la vie humaine n'est pas encore la vertu des États-Unis. Il y a peu de pays où la société offre plus de secours à ses membres malades : associations de bienfaisance, hospices, visites à domicile, rien ne manque. Il n'y a pas de pays où la société prenne moins de précautions pour ses membres bien portants. Les locomotives continuent à éclater et les paquebots à sauter en l'air : on met dans le journal un article avec ce titre en grosses lettres : *Horrible catastrophe !* et tout est dit. L'État n'intervient pas. Quant à la civilité, M. Ampère croit en voir poindre le progrès chez les Américains. Ils se montrent pleins d'obligeance et de cordialité pour les étrangers, recommandés ou non, et cela est récent, dit notre voyageur. A l'égard des femmes, ils se sont grandement amendés depuis le temps de mistress Trollope. Quand on veut voyager en Amérique, un moyen infaillible d'y jouir de toutes ses aises, c'est de se marier avant de partir. Un mari qui voyage avec sa femme passe le premier partout; il est comblé d'attentions. S'il voyage seul, qu'il se tire d'affaire comme il peut. Au contraire, la femme sans son mari n'est

que plus respectée. Elle peut errer d'un bout à l'autre de l'Union au milieu des égards universels. Dans notre galant pays de France, une jeune femme ne traverserait pas sans peur, de Dunkerque à Bayonne, la population des chevaliers français. Le respect des femmes en Amérique tient non pas aux sentiments chevaleresques, mais aux sentiments de famille. L'esprit de famille est, avec le goût de l'instruction, le trait le plus saillant des mœurs de l'Amérique. M. Ampère a tracé de quelques intérieurs américains des tableaux dignes d'inspirer l'envie, et, quand j'ai lu dans son livre que dans une petite ville de dix mille âmes il a vu des centaines d'ouvrières suivre, en tricotant, un cours de chimie, j'ai songé avec regret qu'il y a de vieux peuples qui ne savent pas même lire, écrire, je n'ajoute pas compter : car l'arithmétique, c'est notre fort. Nous sommes tous d'Amérique en ce point, et nous ferons prudemment de ne pas déclamer si fort contre le positivisme des États-Unis. Puisque la France du XIXe siècle a pris des leçons de calcul de la jeune Amérique, qu'elle pousse plus loin l'apprentissage, et qu'elle apprenne à lire ; elle s'en trouvera bien.

Si, dans le débrouillement du génie et du caractère américains, les qualités continuent à prévaloir et les défauts à s'effacer, quelles seront les destinées de ce peuple à qui Dieu a donné un continent immense, des mers et des fleuves admirables, des montagnes d'or ; à qui l'ancien monde donne des citoyens, et qui s'est donné la liberté ? M. Ampère lui prédit un avenir gigantesque. Il voit déjà les États-Unis maîtres des deux Amériques. A leur point de jonction, Mexico devient une immense Alexandrie dont l'isthme de Panama sera l'isthme de Suez, un entrepôt universel de l'Occident et de l'Orient, de l'Europe et de l'Asie, le centre du commerce, la capitale du globe. Le foyer de la civilisation est transporté sous les tropiques,

entre les deux Amériques et les deux océans, et la vieille Europe achève de s'éteindre à l'extrémité de l'univers. M. Ampère a écrit cette description sibylline en sortant des États-Unis, après quelques mois de séjour chez le peuple le plus convaincu de la grandeur de ses destins, et, comme il l'avoue, il peut s'être laissé atteindre par la contagion de cette confiance illimitée. Mais qui sait si l'avenir ne donnera pas raison à M. Ampère et aux Américains? Peut-être l'Europe sera-t-elle un jour pour ce monde nouveau ce qu'est pour nous l'antique Égypte avec ses sphinx et ses hiéroglyphes; peut-être les Ampères futurs de l'Amérique viendront-ils interroger sur les ruines de nos monuments les dernières traces d'une langue oubliée et d'une civilisation évanouie; peut-être un archéologue yankee exhumera-t-il Paris, comme un Français a déterré Ninive; peut-être les débris séculaires d'un grand bâtiment nommé *Louvre* iront-ils étonner l'Académie de Mexico. Dieu est grand, et M. Ampère est peut-être son prophète. Ce qui est sûr, c'est que M. Ampère est un voyageur incomparable, et que sa *Promenade* est un livre charmant.

(*Journal des Débats*, 25 juin 1856.)

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE SOUS LA RESTAURATION,

par M. Alfred Nettement.

I.

Le temps est loin où la critique littéraire se bornait à *regratter un mot douteux au jugement*, ou, comme dit Balzac,

à traiter diplomatiquement les affaires du gérondif et du participe. Elle a fait deux grands progrès : le premier, ç'a été de discuter non plus seulement les mots, mais les idées ; le second, de raconter l'histoire des idées et des hommes. On se souvient avec quel applaudissement universel les maîtres de la critique contemporaine, sortant du domaine étroit de l'ancienne rhétorique, allèrent hardiment chercher dans les écrits l'histoire des écrivains, et dans la littérature celle des sociétés. Loin de nous l'idée de nous plaindre d'une hardiesse qui nous a donné de si beaux ouvrages. Quand des navigateurs partent pour découvrir un nouveau monde, on peut leur crier : « Prenez garde ! » quand ils l'ont trouvé, il faut battre des mains. Dans notre temps, où nous racontons si bien, et où nous aimons tant à juger, peut-être parce que nous inventons si peu, la critique avec l'histoire est notre plus beau titre littéraire.

Toutefois, dans ces conquêtes de la critique moderne, n'y a-t-il pas quelques inconvénients ? Il est beau de quitter les ornières où l'on rampait, et de gravir les hauteurs d'où l'on plane ; mais, à force de planer au-dessus des détails, la critique ne se perd-elle pas quelquefois dans les vagues espaces des idées générales ? Nous avons fui le pédantisme de la vieille rhétorique pour tomber dans celui de la nouvelle esthétique ; nous avons eu des idées plus vastes, mais moins précises, et la langue même de notre critique porte les marques de notre ambition. Les modestes vues de détail, dont on se contentait jadis, ont fait place aux larges horizons, et les variations du goût, qu'on jugeait terre à terre, sont devenues des évolutions de l'esprit humain, qu'on suit à perte de vue. En un mot, nous nous sommes perdus dans les infiniments-grands pour échapper aux infiniments petits.

Une autre conséquence non moins regrettable de notre

nouvelle grandeur, c'est qu'en se mêlant à l'histoire, la critique a dû subir la condition de l'histoire. Quand un genre littéraire prend à un autre une part de sa dignité, il lui prend aussi une part de ses périls. Le danger de l'histoire, c'est d'avoir une politique et d'être d'un parti; la critique, en cessant d'être simplement littéraire, s'est jetée dans les vicissitudes de l'esprit de parti. Il y avait autrefois des partis dans la critique, mais des partis purement littéraires : on était Uraniste ou Jobelin, ancien ou moderne, classique ou romantique. Maintenant, outre les factions littéraires, il y a dans la littérature même des factions politiques ; à côté des diversités de goût, il y a des luttes d'opinion ; et comme sur un pareil terrain la pente est bien glissante, si nous n'y prenons garde, le goût cédera bientôt le pas à l'opinion; la muse, au lieu d'une lyre, ne tiendra plus qu'un drapeau : on ne demandera plus si un livre est bon ou mauvais, mais s'il est blanc, bleu, rouge ou tricolore ; ou plutôt il n'y aura plus de livres, il n'y aura que des actes; on n'écrira plus, on votera en prose et en vers.

L'ouvrage de M. Alfred Nettement, qui nous suggère ces réflexions, est un symptôme grave de cette maladie politique de la littérature: c'est un livre de parti, nous n'avons pas besoin d'ajouter que c'est un livre blanc; en l'écrivant, l'auteur n'a pas cessé d'être journaliste. Ne lui demandez pas de résoudre des questions de composition et de style : c'est l'affaire des rhéteurs, et M. Nettement est publiciste. On ne peut s'occuper des écrits pour les écrits, quand c'est sur les ruines d'une monarchie qu'on juge une littérature. Comment tourner vers la rhétorique, la grammaire ou la prosodie, un regard fixé sur les destinées d'un peuple et d'une royauté? M. Nettement n'étudie dans les écrivains que leur influence sur l'opinion, et l'influence de l'opinion sur eux. S'il parle de Béranger, il nous signa-

lera partout la chanson bonapartiste, la chanson démocratique, la chanson libérale, etc.; nulle part il ne nous montrera la chanson.

Cette optique particulière a un grand danger : on ne voit plus dans les écrivains des écrivains, mais des alliés ou des adversaires; et l'on s'expose à ne pas mieux juger les uns que les autres, parce qu'on les juge avec ses affections ou ses rancunes. Prenons deux exemples parmi les amis de M. Nettement; d'abord, M. de Bonald et M. de Maistre. Une critique qui serait restée littéraire pourrait les juger aujourd'hui à peu près comme on les jugeait il y a vingt ans; une critique devenue politique est à la merci des variations de l'opinion, et le jugement de M. Nettement sera l'écho de l'opinion du moment, de l'opinion d'un parti, parce que, depuis vingt ans, les événements ont semblé donner raison à M. de Bonald et à M. de Maistre, comme ils pourront leur donner tort demain.

C'est merveille, en effet, de voir combien certaines renommées changent avec le temps. Il semble que, lorsque de longues années ont, en s'écoulant, redressé les erreurs du public, attiédi ses passions et placé la mémoire des écrivains dans ce vrai jour qui permet les jugements équitables, on devrait pouvoir prononcer sur eux, *sine ira et studio*, des sentences définitives, comme celles de l'Égypte sur ses rois après leur mort; on le croyait du moins autrefois, et on appelait ces arrêts du temps la voix de la postérité. Mais aujourd'hui, à mesure que les événements se succèdent, le point de vue d'où l'on juge les écrivains change, les arrêts sont cassés par des arrêts contraires, et les gloires, remises sans cesse en question, grandissent ou diminuent, selon le moment où elles comparaissent et selon le parti qui les juge. Combien donc faut-il d'années pour que la postérité commence, c'est-à-dire pour que le tribunal impartial et véridique s'assemble et prononce

enfin le dernier mot sur les hommes ? ou plutôt, puisque ces partis jettent, chacun en passant, leur vote politique, et par conséquent éphémère, dans cette urne où des sentences littéraires devraient seules tomber; puisqu'il naît de de nouveaux partis sur les ruines des anciens, et qu'en politique les morts même ressuscitent, y aura-t-il jamais une postérité ?

Il fut un temps où les plus modérés et les plus sages, tout en proclamant M. de Bonald un grand esprit, osaient penser que, pour un publiciste, pour un philosophe, la plus grande gloire n'est pas de rester immobile quand tout marche autour de lui. On disait que, dans ces théories du vieil absolutisme rêvées le lendemain d'une révolution, roides comme l'orgueil et intraitables comme l'algèbre, il y avait autant d'entêtement aristocratique que de profondeur spéculative, et aussi peu d'esprit pratique que d'esprit d'à-propos. On disait que cette accusation éloquente, jetée à Louis XVIII, d'avoir abdiqué le jour où il concédait la Charte, était le cri généreux d'un gentilhomme des anciens jours, d'un Caleb dévoué à l'ancienne monarchie, mais aussi l'illusion d'un médiocre politique. On disait enfin que ce mot fameux, écrit après la révolution française, après les pages de Voltaire sur l'intolérance : « Dieu lui-même est intolérant, » était l'anachronisme de quelque hiérophante du moyen âge, dépaysé dans le monde moderne et dans une France renouvelée. En un mot, on admirait M. de Bonald, parce que cette force de prendre racine dans le passé est, après tout, une des forces précieuses de l'esprit humain. Mais on faisait ses réserves ; on ne regrettait pas que la *Législation primitive* ne fût point le code des sociétés ; on préférait le Code civil. On se trompait, hélas ! Si l'on en croit les publicistes d'aujourd'hui, M. de Bonald, au lieu d'être l'écho du passé, était l'oracle de l'avenir. Il a donné à la société la formule véritable de sa

véritable loi ; les plus modérés, comme M. Nettement, disent qu'il lui a tracé son idéal. La *Législation primitive*, l'idéal de la société au XIX[e] siècle ! idéal difficile à réaliser sur la terre ! ajoute-t-on avec regret ; car il faut bien faire la part des mauvaises passions des hommes. Idéal étroit et sombre ! répond le bon sens, copié sur le despotisme sacerdotal de la vieille Égypte ; souvenir impuissant des temps évanouis, rêve d'un grand esprit pétrifié dans le passé ; rêve impossible désormais en ce monde, tant qu'il aura besoin, pour vivre, d'un peu d'air, de soleil et de liberté !

Il fut un temps où l'on saluait en M. J. de Maistre un des plus grands écrivains du siècle, mais où les plus timides lui soumettaient quelques doutes et lui adressaient quelques objections. Sous la Restauration, la gloire de M. de Maistre avait déjà commencé ; son soleil était déjà levé, ou plutôt, pour lui prendre un de ses mots, il marquait déjà bien dix heures du matin. Cependant on n'avait encore, à le regarder, aucun des éblouissements qu'on éprouve aujourd'hui. On lui reprochait, avec une liberté polie, ses raisonnements bizarres, ses paradoxes quelque peu cabalistiques, sa superstition des nombres, son érudition systématique, plus curieuse qu'exacte, ses spéculations sur les étymologies, son exagération dogmatique (l'exagération, a-t-il dit en parlant de lui-même, est le mensonge des honnêtes gens, et M. Nettement peut s'appliquer parfois la définition), son exaltation prophétique, sa doctrine beaucoup trop tranchante et trop lumineuse sur ce grand système du gouvernement de la Providence, à qui il faut laisser ses obscurités saintes. Il fut un temps où l'auditoire le plus éclairé et le plus choisi qui fût en Europe, applaudissait M. Villemain, quand il accusait publiquement M. de Maistre, dans une éloquente leçon, d'avoir manqué de sérieux et de foi en écrivant *le Pape* ; de justesse d'esprit,

en inventant la théorie métaphysique des indulgences, sous le nom de réversibilité; d'humanité, en faisant l'éloge du bourreau. Il fut un temps où M. Sainte-Beuve lui-même, qui épouse si volontiers les écrivains qu'il raconte, représentait à M. de Maistre que la société qu'il rêvait était impossible, parce qu'il ne suffit pas de replanter les anciens principes dans la société moderne pour qu'ils repoussent et refleurissent; tandis que la société nouvelle, avec son nouveau gouvernement (c'était en 1844 que M. Sainte-Beuve faisait cet éloge des institutions libérales), vivait, et vivait bien, « comme en un régime sensé, modéré, et, qui plus est, assez heureux. » Voilà ce qu'on disait autrefois, dans le temps où le cœur passait pour être à gauche, et M. de Maistre, pour se tromper quelquefois. Aujourd'hui, on a *changé tout cela*. Lisez les écrits d'une certaine secte qui se dit héritière de M. de Maistre, et à qui, en effet, il a légué ses paradoxes violents et son dogmatisme batailleur, mais non pas la puissance de son esprit ni les attraits de son caractère. Lisez M. Nettement lui-même, quoiqu'il ne soit pas de cette petite Église, et qu'il montre une modération relative dans l'idolâtrie : M. de Maistre est un *voyant;* il a tout dit et tout prédit. Jamais il ne s'est trompé, même quand il annonçait que la Grèce serait toujours esclave des Turcs, et que la ville de Washington ne serait jamais bâtie. M. de Maistre « est entré dans les conseils de la Providence. Sa parole est magistrale comme son génie; il a de subites intuitions qui s'expriment d'un jet en sentences sibyllines, et qui éclairent tout à coup les questions et les situations à des profondeurs infinies, comme un flambeau penché sur les ténèbres[1]. » Évidemment, M. de Maistre n'a jamais écrit ni les lettres sur l'Inquisition, ni le chapitre des sacrifices, où le sang ruisselle de toutes parts, ni cette page

1. M. Nettement, t. I.

éternellement odieuse et admirable du bourreau, où l'on entend les membres des victimes se briser et les os crier sous la roue de cet homme, créé, *comme un monde*, par un décret spécial de la puissance de Dieu ! Cet écrivain inspiré, qu'on croit si terrible, ce confident de la Providence, est un bon père. Il a écrit à sa fille des lettres charmantes; il plaisante doucement, il sourit, il a un cœur comme tout le monde. Voyez comme il est tendre au foyer domestique, aimable et bienveillant dans les salons!... Après la publication des *Lettres et opuscules inédits*, nous avons vu le moment où le grand comte de Maistre allait passer pour un bonhomme! Tout naturellement, M. Nettement l'a représenté par ses deux côtés les plus nouveaux, sous ses deux couleurs les plus à la mode, moitié patriarche et moitié prophète, un mélange de Jacob et d'Isaïe. On a souvent félicité M. de Maistre de n'avoir pas eu d'école de son vivant, et d'avoir échappé au disciple. L'école s'est formée après sa mort, et le disciple s'est bien vengé.

C'est ainsi que la critique agrandit et fausse les personnages quand elle écrit sous la dictée de l'opinion politique. Sans doute ce sont les alliés que l'on surfait ainsi, et l'on risque beaucoup de diminuer les adversaires; cependant, quand le critique est homme d'esprit, comme M. Nettement, les adversaires, pourvu qu'ils aient été victorieux, sont exposés à grandir à leur tour. Diminuer les ennemis vainqueurs, ce serait, par contre-coup, amoindrir les amis vaincus. Il en résulte que personne n'est jugé à sa mesure. Prenons, par exemple, deux des adversaires de M. Nettement, comme nous avons pris deux de ses amis : Béranger et Courier. Voici ce qu'on lit à la page 347 :

« Sans même parler des chansons consacrées à la politique proprement dite, M. Béranger a attaqué la Restauration par trois points à la fois. Avec la chanson guerrière, il a fait un crime à la monarchie de cette paix qui était le

plus grand de ses bienfaits; il a excité contre elle le parti bonapartiste, et tourmenté dans le fourreau les épées irritées d'être oisives. Avec la chanson philosophique, il a attaqué le côté religieux de la Restauration, les principes chrétiens de son gouvernement et les vertus chrétiennes de ses princes, et il a excité contre elle le parti victorieux, ce reste puissant et vivace encore de la révolution. Avec la chanson démocratique, il a attaqué le principe monarchique de la Restauration, et il a excité contre elle le fanatisme républicain d'une partie des classes populaires et les opinions enthousiastes d'une jeunesse ardente. Ainsi il a rassemblé ces nuances incohérentes qui forment le corps monstrueux qu'on appelle la révolution, le despotisme du camp, l'anarchie de la rue, la corruption des mœurs, le stoïcisme des idées, et, avec cette coalition d'éléments contraires qui ne s'entendent que pour détruire, il a livré bataille à la monarchie. »

On s'est raillé de la naïveté de ceux qui prenaient autrefois Béranger pour un bonhomme. On ne se raillera pas de M. Nettement. Quel général d'armée, selon lui, que l'auteur du *Roi d'Yvetot!* et quelle armée! quels soldats! le despotisme, l'anarchie, la corruption, le stoïcisme lui-même (qu'a fait le stoïcisme à M. Nettement?), tous soldats de la révolution! Béranger attaque toutes les positions à la fois; il bat tous les remparts, la paix, l'ordre, la religion, la loi, des coups de son bélier, la chanson! Il est sur tous les points à la fois : on le voit presque en même temps rallier les voltairiens et les anarchistes, et les stoïciens à demi vaincus, mettre en fuite les monarchistes victorieux, et étonner de ses refrains triomphants ceux qui échappent à ses coups. A n'entendre que ces paroles de M. Nettement, qui croiriez-vous voir sous cette figure, Messieurs, Béranger ou le prince de Condé?

C'est ainsi que, lorsqu'on cesse de considérer l'écrivain

en lui-même, on l'identifie peu à peu avec son parti; si le parti est vainqueur, on surfait l'écrivain. On découvre en lui une unité de vues, un système raisonné d'attaques, une stratégie savante et bien conduite, qui est l'œuvre du parti peut-être, mais non celle de l'homme; et à la fin du chapitre, Béranger se trouve avoir vaincu, à lui seul, la monarchie tout entière, ce qui fait trop d'honneur à Béranger et trop peu à la monarchie. La Restauration a eu une ennemie bien autrement redoutable que Béranger; c'est elle-même.

Il est un autre écrivain contre qui M. Nettement a aussi bien des griefs, c'est Courier. D'abord M. Nettement a horreur du pamphlet : le pamphlet est une inspiration de Satan, et le premier pamphlétaire a été le serpent dans le paradis terrestre. Il est vrai que M. Nettement n'en admire pas moins le plus éloquent de tous les pamphlets, la *Satire Ménippée*. De plus, Courier le pamphlétaire a été un *mauvais soldat, un mécontent de tous les temps* (excepté sans doute quand il faillit accepter une place de M. Decazes). Nous admettons ces reproches : Courier a été un mauvais soldat; on n'est pas bon soldat quand « on chevauche à la manière des cavaliers de Xénophon, cherchant des manuscrits là où ses compagnons cherchaient des victoires[1]. » Mais nous serons moins sévère que M. Nettement pour la fameuse tache d'encre, et nous n'y verrons pas « une image fidèle du génie de l'auteur qui retrouva ce même pâté d'encre, quand il s'agit de cacher à ceux pour qui il écrivait, les grandeurs de la monarchie[2]; » parce que l'image ne nous paraît ni bien claire ni de très-bon goût. Courier fut un mécontent à Marseille; mais il ne faut pas dire qu'il se fit homme d'opposition, parce qu'il ne put être académicien. Ce qui le fit homme d'opposition, ce fut un peu la nature, ce

1. Page 428. — 2. P. 429.

furent un peu les abus qu'il voyait autour de lui, dans son village; ce fut sa préférence très-marquée, sinon très-définie, pour un gouvernement peu ami de la liberté, comme disait récemment encore M. Sainte-Beuve; ce ne fut pas uniquement la rancune d'un candidat évincé. Il ne faut pas dire non plus que Courier signait : *Paul-Louis, vigneron*, parce qu'il ne pouvait signer : *Paul-Louis, baron de Montmorency*. Il signait *vigneron*, non par haine pour l'aristocratie, mais pour se rallier le tiers état, comme on signait *ouvrier* en 1848, pour plaire au peuple. Selon les temps, on date ses lettres à la popularité, de sa vigne ou de son atelier, cela dépend; c'est un calcul de politique, puéril si l'on veut, ce n'est pas une protestation de l'orgueil. Il ne faut pas dire que Paul-Louis a attaqué le roi, le noble et le prêtre, parce que le roi dominait du haut du trône, le noble du haut de son arbre généalogique, le prêtre du haut de sa chaire [1]. Il ne faut pas dire que Paul-Louis est un piéton qui voulait éclabousser les voitures [2]. C'est là de l'esprit facile : rien de plus aisé que de prendre à M. Nettement son image, et d'écrire de lui qu'il est un piéton légitimiste et qu'il veut éclabousser le char des libéraux. Ou plutôt ce n'est pas de l'esprit, c'est de l'esprit de parti. Quand l'esprit de parti prévaut dans les ouvrages politiques, il a une excuse : on doit beaucoup pardonner à la doctrine des opinions et à la loyauté des sentiments. Il n'y a pas de foi vive sans un peu d'intolérance. Mais, quand l'esprit de parti règne dans la critique littéraire et y persécute jusqu'aux morts, quand on fait non plus de Courier, non plus de Béranger, mais de La Fontaine, mais de *Jean* lui-même, un anarchiste de bonhomie méchante [3], parce que Jean a dit un jour, à propos d'un âne : *Notre ennemi, c'est notre maître*, on est injuste et faux

1. Page 441. — 2. *Ibid.* — 3. P. 441.

avec la plus grande loyauté du monde, et l'on écrit un livre médiocre, avec le plus incontestable talent.

Voyez en effet à quelles extrémités M. Nettement est poussé! Paul-Louis n'est plus seulement un mécontent, un piéton qui éclabousse les voitures; c'est un émeutier qui veut les renverser pour en faire des barricades : « Il aurait voulu que la société fut un vaste pêle-mêle, de manière que, aucune supériorité sociale n'existant, il ne demeurât que cette supériorité d'esprit et d'épigrammes qu'il se reconnaissait [1]. » Courier est un socialiste : « Il voudrait qu'il y eût le moins de gouvernement possible, et au fond, il préférerait qu'il n'y en eût pas [2]. » Courier (qui du moins écrivait mieux) a découvert le premier l'anarchie de M. Proudhon. Courier hait tout le monde, « depuis le roi jusqu'au garde champêtre. » Courier, qui a écrit *la femme Montespan*, « est entré dans les tombeaux, où dormait ce souvenir de femmes *trop fragiles*, et il a secoué d'une main impitoyable ces linceuls pour verser le mépris sur de hautes familles et de grands noms [3], » au lieu de dire à ces *femmes trop fragiles :* Levez-vous, et entrez dans la piscine de la pénitence, ma sœur! Comme si Courier était obligé d'être Bossuet! Courier haïssait le château de Chambord, parce que « il était ennuyé de voir le toit de François Ier s'élever au-dessus de son toit, parce que c'était un roi de granit que ce monument, et que Courier n'aimait ni les empereurs ni les rois [4]. » Enfin Courier, à ce qu'il paraît, était un grand criminel, mais un criminel de génie! M. Nettement du moins le donne à penser; car voyez maintenant comme, après l'avoir abaissé outre mesure, il va le grandir plus que de raison! Ici, Courier *a dans sa manière quelque chose du génie d'Aristophane marié avec celui de Lucien*. Là Courier *a un reflet rabelaisien, mais c'est*

1. Page 447. — 2. *Ibid.* — 3. P. 461. — 4. P. 452.

Rabelais épuré par le goût. Plus loin, Voltaire *s'est dédoublé pour enfanter* Courier et Béranger. Quel écrivain que ce pamphlétaire qui est à la fois Aristophane, Lucien, Rabelais, Rabelais épuré, et la moitié de Voltaire! Quoi d'étonnant qu'il ait sapé d'une main invincible « la société dans toutes ses parties; au faîte de l'édifice, la royauté; plus bas, l'ordre judiciaire; dans la sphère morale, le clergé; dans l'ordre matériel, la force publique, enfin l'honneur des familles[1]. » Tout a succombé sous ses coups. Et voilà Courier, debout en face de Béranger, et triomphant comme lui sur les ruines de la monarchie légitime!

> Apparent diræ facies inimicaque Trojæ
> Numina magna deum.

Dans le livre de M. Nettement, Courier est visiblement le héros du premier volume. M. Nettement ne le quitte qu'au moment de sa mort, et encore développe-t-il longuement l'histoire de cette mort, comme une leçon que la Providence donne quelquefois aux nations. Ici la critique change de ton. Le moment est si solennel, que le récit ne ressemble plus à un récit : c'est un drame, un drame judiciaire il est vrai, et le style semble se teindre des couleurs sanglantes et emphatiques de la *Gazette des Tribunaux*, quand elle a le bonheur de raconter un grand crime. Écoutez, *et erudimini*, vous qui voulez savoir comment finissent les pamphlétaires, et comment écrivent les critiques, quand ils font de la politique en littérature.

« Dans ces mêmes bois de la Chavonière, d'où Paul-Louis Courier, vigneron, datait ses furieuses philippiques, on vint un jour à rencontrer un homme étendu sur le sol, un cadavre. La blessure dont il conserve la trace encore sanglante ne permet pas d'avoir un doute sur le genre de sa

1. Page 462.

mort. Il y a eu meurtre : cet homme a été assassiné. Quelqu'un s'est trouvé dont la haine atroce n'a plus été retenue par les lois de l'ordre social qui arrêtent quelquefois le bras de l'assassin. Tout s'est passé comme dans une embuscade de Hurons ou d'Iroquois, dans ces pays régis par les instincts d'une nature encore sauvage. Il y avait haine, il y a eu guet-apens; le canon d'un fusil s'est penché, et, quand il s'est relevé, il y avait un homme de mort!.. Cet homme, assassiné sans qu'on ait pu le sauver, dont l'agonie est demeurée sans consolation comme la mort sans vengeance, qui.... etc..., cet homme, vous l'avez nommé : c'est lui qui attaquait tout dans la société : les lois, l'ordre judiciaire, le clergé, la force publique, l'autorité et les instruments de l'autorité, la hiérarchie des rangs et l'honneur des familles (ajoutons, s'il vous plaît, et la mémoire des femmes trop fragiles). C'est Paul-Louis Courier[1]. »

Ce développement ferait honneur à un réquisitoire. Il y est très-religieusement indiqué que la Providence, par une marque spéciale de sa justice, a permis « qu'un canon de fusil se penchât et qu'il y eût un homme mort, » parce que cet homme avait écrit des pamphlets. Ce n'est pas tout : il est mort. « Le voilà ce grand écrivain, cet éloquent pamphlétaire, etc. » Suit une amplification éloquente sur le ton de l'oraison funèbre : « La voilà telle que la mort nous l'a faite. » Nous avons déjà vu comme M. Nettement se rencontre avec Bossuet. Maintenant, « qui vous dira les secrètes pensées qui se sont remuées dans le cœur de Paul-Louis Courier à son heure dernière? pensées rapides, car les moments sont courts; mais pensées profondes, car le poids de l'éternité qui les presse les fait descendre bien avant dans le temps. » Cela n'est peut-être pas très-clair, mais qu'importe? M. Nettement s'abandonne

1. Page 462.

à ses conjectures pieuses, à côté de cet homme mourant : « Qui sait s'il ne comprit pas le muet enseignement que la Providence avait voulu placer peut-être dans cet isolement et cet abandon ? si dans cet instant funèbre bien des voiles ne se déchirèrent pas devant ses yeux, si bien des bandeaux ne furent pas levés ? si sa vie passée ne lui apparut point, et si alors il n'aurait pas voulu en effacer quelques actes ? si ses ouvrages ne lui revinrent point à la pensée, et s'il n'aurait pas voulu en effacer avec son sang bien des pages ? s'il ne se repentit pas enfin d'avoir combattu toutes ces institutions sociales, toutes ces idées religieuses, vraies parce qu'elles sont nécessaires, et si nécessaires parce qu'elles sont vraies ? »

Nous avouons ne pas le savoir, non plus que M. Nettement; mais s'il faut tout dire, nous croyons tout simplement que, comme il a été dit si bien plus haut, « le canon d'un fusil s'est penché, que quand il s'est relevé, il y avait un homme mort, » et qu'un homme tué roide ne pense pas si longtemps : nous croyons surtout que le critique n'est plus un critique quand il juge comme un homme de parti, et qu'il parle comme un procureur devant une cour d'assises; et nous regrettons de tout notre cœur ces écarts déplorables d'une plume honnête et habile, qui juge si bien et en si bons termes, quand l'esprit de parti ne l'égare pas. Quelle excellente page sur M. de Fontanes, par exemple! c'est un vrai plaisir pour nous de la citer :

« La résistance de Fontanes à l'Empereur était mesurée, convenable, obséquieuse même, telle que le temps la comportait; et c'est ce qui a fait illusion aux observateurs superficiels qui, entre le tumulte de la licence révolutionnaire et le bruit du régime libre de la Restauration, n'ont pas voulu comprendre les ménagements infinis auxquels toute voix d'opposition était astreinte sous l'Empire, et n'ont vu dans Fontanes qu'un courtisan ordinaire, parce qu'il ne

disait pas, comme Mirabeau : « Nous sommes ici par la « volonté du peuple, » ou qu'il n'écrivait pas un pamphlet à la manière de Paul-Louis Courier. Il faut permettre aux hommes d'être de leur caractère, et surtout de leur temps; et Tacite a écrit, sur le mélange de la modération et de la fermeté sous le despotisme, une phrase dont il faut se souvenir, sans toutefois en abuser. Il y a en politique, comme en musique, un ton général, au diapason duquel sont amenées les intonations particulières, et les plus honnêtes gens du monde expriment différemment les mêmes pensées sous des régimes différents. L'opposition, qui criait sous la première révolution et devait parler si haut sous la Restauration, pouvait à peine murmurer à voix basse sous l'Empire, et s'exprimait par sous-entendu. C'était bien un peu le résultat de la différence des hommes, mais beaucoup plus encore le résultat de la différence des temps.... Il faut donc moins s'étonner de voir Fontanes parler tout autrement sous l'Empire qu'on ne parlait sous la première révolution, et qu'on ne devait parler sous la Restauration ; et quand même on trouverait, ce qui est vrai, qu'il a souvent poussé au delà du nécessaire les concessions de langage, ses actes restent ce qu'ils sont.... des actes de dignité et d'indépendance relative[1]. »

C'est là un jugement équitable avec bienveillance, et spirituel avec justesse; c'est là un style ingénieux et sage qui convient à la critique, et qui ne tient ni du premier-Paris, ni du réquisitoire, ni de l'oraison funèbre. Pourquoi le livre de M. Nettement est-il si souvent un journal, et pourquoi ce journal a-t-il toujours l'air d'être *la Quotidienne?*

1. Page 115.

II

Il me reste à examiner les idées générales de M. Nettement, et quelques jugements particuliers qui en découlent.

Il y a au début de son livre un long chapitre, où il se propose de rechercher les origines de la littérature de la Restauration. M. Nettement remonte assez haut dans l'histoire : le *mouvement* des idées, dit-il, a *traversé trois phases* pour *venir* du XVIe siècle jusqu'à nos jours. Ces trois phases, *traversées par le mouvement*, sont :

1° Le protestantisme, c'est-à-dire le *rationalisme religieux;*

2° Le *rationalisme philosophique* du XVIIIe siècle;

3° Le *rationalisme politique*, c'est-à-dire le rationalisme philosophique passant dans l'ordre des faits, c'est-à-dire, en un mot, la révolution.

On voit déjà percer dans cette énumération une médiocre bienveillance pour le rationalisme ; cependant il ne faut pas conclure trop tôt que M. Nettement est un ennemi de la raison. Il la maltraiterait fort, s'il pouvait, cette superbe raison, et la battrait volontiers, comme Pascal, avec ses propres armes. Mais, comme Pascal, comme tous les esprits vraiment justes, à peine l'a-t-il humiliée qu'il la relève et lui pardonne. Son embarras le plus grand, c'est d'accorder le mal qu'il doit dire de la raison et du rationalisme religieux, philosophique et politique, avec le bien qu'il en pense, car il en pense du bien. M. Nettement est un esprit naturellement sain et modéré, et quand il sort (comme nous l'avons vu dans un premier article) des bornes de l'équité, c'est moins la faute de son jugement, qui est droit et sage, que celle de ses affections. Avant d'être l'homme de ses idées, il est l'homme de son parti : cela rend les erreurs honorables, car ce sont celles de la fidélité ; mais cela multiplie les erreurs. Aux prises avec la justesse na-

turelle de son esprit et l'intolérance naturelle de son opinion, il est bien embarrassé pour juger, à la satisfaction de tout le monde, ce triple rationalisme qui, à ses yeux, a du bon et du mauvais. Il s'en tire comme il peut, par des propositions qui se font à peu près équilibre, et qui s'atténuent l'une l'autre avec une certaine naïveté. Le rationalisme religieux est détestable, sans aucun doute; mais il a rendu à l'Église orthodoxe un grand service, en la forçant de s'épurer. Et puis saint Paul n'a-t-il pas dit qu'il faut qu'il y ait des hérésies : *Oportet hæreses esse*. Le rationalisme religieux est l'accomplissement du mot de saint Paul. La philosophie du XVIIIe siècle est diabolique, ce n'est pas trop dire, et M. Nettement prononce à son sujet le nom de Satan. Mais, pourtant, il faut bien que l'homme raisonne, puisqu'il est né raisonnable. M. Nettement le reconnaît, et il écrit cette phrase toute philosophique : « Croire que la raison humaine est tout, peut tout et sait tout, c'est nier Dieu; croire que la raison n'est rien, c'est nier l'homme. » Le tout, c'est de ne point passer les bornes en raisonnant, et au XVIIIe siècle, « la raison ne demeura point *dans les limites d'une sage réserve*. » Voilà comme la réflexion adoucit chez M. Nettement la sévérité du premier mouvement. Quant au rationalisme politique, ajoute-t-il, avec le moins de précision qu'il peut, il *a eu des conséquences analogues*. L'expression est vague et peu compromettante; mais enfin M. Nettement confesse que le rationalisme politique a, comme la liberté d'examen, rendu des services au monde, et il y a là, de la part d'un homme de la tradition, un effort d'impartialité qu'il faut louer sans réserve.

Les abus du rationalisme religieux, philosophique et politique, que M. Nettement flétrit avec une énergie quelquefois un peu déclamatoire, amenèrent une réaction : de là naquit la littérature de la Restauration, littérature religieuse et monarchique; l'auteur en signale les origines,

assez lointaines encore, dans trois ouvrages célèbres : *les Considérations sur la France*, de M. de Maistre (1796) ; *la Législation primitive*, de M. de Bonald (1802); *le Génie du christianisme* de M. de Chateaubriand (1802). Nous avons vu précédemment avec quel excès d'admiration reconnaissante M. Nettement juge ces trois grands écrivains de son parti. Il ne dit pas assez que, comme presque toutes les réactions du monde, celle-là, si bien motivée, ne sut pas se modérer elle-même, et provoqua à son tour, par l'intempérance de son principe, une réaction nouvelle de la liberté contre l'autorité, du libre examen contre la tradition. Il y a donc dans la littérature de cette époque deux moments distincts : celui où la Restauration abonde dans son propre sens, et où presque tous ses écrivains sont religieux et monarchiques; celui où le reflux des idées libérales se fait sentir, où les écrivains, jusque-là *bien pensants*, se détachent de leur parti, et où la lutte s'engage. L'histoire de la première période est intéressante : M. Nettement a raconté avec attendrissement, quelquefois avec une certaine éloquence, ces beaux commencements, où le parti orthodoxe en politique comme en religion, qui avait M. de Chateaubriand pour poëte, M. de Maistre pour publiciste, M. de Bonald pour métaphysicien, « confiait au sol les germes d'une moisson que l'avenir devait voir lever. » L'avenir la vit lever en effet, et c'est là la première moitié de l'histoire de cette littérature. Mais à ces germes si beaux de moisson, combien s'étaient mêlés de mauvais grains et d'ivraie! Combien d'idées fausses, combien de paradoxes, combien d'hérésies politiques, combien d'excès religieux s'étaient trouvés confondus, sous ces plumes illustres, avec les belles images, les nobles sentiments et les grandes pensées! Qu'est-ce donc, lorsque des hauteurs où ces grands écrivains nous élèvent on tombe dans ces ternes régions habitées par les disciples, où l'éclat du talent ne couvre

plus les fautès, et où nul n'a l'éloquence d'un Joseph de Maistre pour cacher les scandales d'un dogmatisme effréné! C'est ce que j'osais rappeler récemment à M. Nettement, et j'aurais mauvaise grâce à me répéter aujourd'hui. J'aime mieux m'arrêter à la seconde période de la Restauration, à celle de la lutte littéraire, et résumer, comme il convient à une simple esquisse, les grands faits que M. Nettement a longuement exposés, l'influence de l'enseignement historique à cette époque, celle de la philosophie, celle du *Globe*, enfin celle de la révolution littéraire qu'on a appelée le *romantisme*.

M. Nettement a fait à M. Guizot l'honneur mérité de personnifier en lui le mouvement historique de la Restauration. Il est très-vrai que M. Guizot a exercé par son enseignement et par ses livres une influence d'autant plus haute, que la politique s'y mêlait sans cesse à l'histoire. Philosophe, orateur, érudit, homme d'affaires et libéral, il passionnait facilement un public ardent et sérieux, qui cherchait dans le passé des leçons pour le présent et des espérances pour l'avenir. Au fond de ces cours si applaudis, et parmi ces idées parties du fond de la vieille Sorbonne, qui faisaient si rapidement le tour de la France, il est facile de saisir un esprit nouveau parfaitement d'accord avec les mécontentements de ce temps et avec ses vœux. Cette chaire si savante et si grave portait la guerre contre la Restauration dans ses flancs. Je ne parle pas des travaux de M. Guizot sur l'histoire d'Angleterre. Ils n'ont pas enfanté, quoi qu'on ait dit, cette comparaison entre les Bourbons et les Stuarts, devenue à un certain moment si populaire : car on avait plusieurs fois essayé ce parallèle avant l'apparition des mémoires relatifs à l'histoire d'Angleterre et de l'histoire de la révolution anglaise. Je veux parler des idées fondamentales des cours sur la civilisation en Europe et la civilisation en France. M. Guizot, on le sait, décomposait la civilisation moderne en plusieurs

éléments, dont il étudiait le développement depuis la chute de l'empire romain jusqu'à la révolution française. Dans sa belle étude sur la royauté, l'un de ces éléments, il arrivait, en analysant ses rapports avec les autres, à prouver que, par un progrès sans doute nécessaire, puisqu'il se marque sans interruption dans la suite de l'histoire, et qui n'était au fond qu'une diminution d'omnipotence, la royauté aboutissait à une monarchie limitée, dont les limites devaient être les droits de la nation et les garanties de la liberté : c'est ce qu'on appelait dès lors une monarchie constitutionnelle; c'est ce que M. Nettement appelle, avec beaucoup d'irrévérence, un *califat fainéant;* il oublie que Louis XVIII fut un calife. Quand M. Guizot, cherchant les conditions d'un pouvoir légitime, en signalait deux : 1° que le pouvoir parvienne et demeure aux mains des meilleurs et des plus capables; 2° qu'après s'être ainsi constitué, il respecte les libertés légitimes de ceux sur lesquels il s'exerce, il attaquait directement l'esprit de caste qui fut un des principes de gouvernement, une des fautes et un des malheurs de la Restauration. Enfin, quand il arrivait au XVIII° siècle, tout en reconnaissant ses erreurs, en flétrissant ses impiétés, en réfutant ses utopies, il le proclamait un des grands siècles de l'histoire, et mesurait sans peur l'étendue des services qu'il avait rendus à l'humanité. M. Nettement s'étonne beaucoup de ce jugement équitable, et il est bien près de prendre M. Guizot pour un voltairien.

Mais M. Nettement n'a-t-il pas confessé lui-même que le XVIII° siècle a du bon? Il est vrai, répond-il, mais il faut s'entendre : « Le XVIII° siècle a démoli, il n'a pas reconstruit. Et M. Guizot ne s'apercevait pas que les principes qui avaient dû servir pour la destruction en faisant tomber les abus avec l'édifice, étaient impropres à servir de base à la société. » Il me semble que M. Nettement n'oublie qu'une chose, l'Assemblée constituante, ainsi

nommée apparemment parce qu'elle a constitué. Or, l'Assemblée constituante, c'est le XVIIIe siècle lui-même, qui le nie ? mais le XVIIIe siècle rebâtissant après avoir démoli. Que M. Nettement dise que le XVIIIe siècle a détruit un palais et qu'il n'a rebâti qu'une tente, il est parfaitement libre. Cependant, pour être justes, n'oublions pas que cette tente a vu déjà passer plusieurs générations, et qu'elle a résisté à bien des secousses ; la Restauration elle-même y a reposé sa tête ; nous y abritons la nôtre ; et, comme dit le proverbe de Saadi, le poëte persan : « Ne fût-ce qu'une pierre, il ne faut pas médire de la pierre où l'on dort. » M. Guizot ne se trompait pas, ni la France avec lui, quand elle reconnaissait dans les grands principes de la révolution française les plus belles conquêtes du passé, et, pour ainsi dire, l'ancre de l'avenir : car, ainsi que le fait justement remarquer M. Nettement, « ces idées n'étaient pas celles d'un homme ; elles devenaient, en se communiquant par la parole du professeur, celles de la partie la plus éclairée de la nouvelle génération. » Ainsi se formait un système d'opinions libérales, étudiées, réfléchies, fondées sur l'histoire, qui devint une des grandes influences du temps, et une des plus fortes puissances de l'opposition.

La philosophie secondait l'histoire. En face de l'école, dont le chef était le grand écrivain qui, pour relever l'autorité, avait tout divinisé, même la guerre et le bourreau, et qui, au premier souffle des idées libérales renaissantes, écrivait à un ami : « Je meurs, mais je meurs avec l'Europe, » s'élevait une philosophie dont le point de départ était d'identifier la notion de la personnalité et celle de la liberté. L'homme est une personne, disait M. Cousin, parce que c'est une volonté libre. Cette philosophie cherchait dans l'histoire de la pensée les lois du développement de l'esprit humain ; elle allait jusqu'à distinguer dans l'histoire de l'humanité deux époques, celle de l'inspiration, et

elle y rattachait les religions, celle de la réflexion, et elle y rattachait les philosophies. Ici, je l'avoue, M. Nettement avait beau jeu pour attaquer l'éclectisme : il faut lui savoir gré de sa parfaite modération. Avec beaucoup de bon goût, il a renoncé à l'argumentation triomphante qu'il aurait pu s'accorder contre cette idolâtrie de la raison humaine qui a défrayé, depuis vingt ans, la polémique des ennemis de la philosophie. Il cherche bien, en passant, quelques traces de panthéisme dans la fameuse phrase de M. Cousin sur le dieu *toujours substance* et *toujours cause*, *infini et fini tout ensemble*, etc., phrase qui n'a, je crois, de panthéiste que son obscurité; mais il aime mieux reconnaître hautement les bienfaits du spiritualisme philosophique. Il acheva, dit-il, la déroute du naturalisme, et décida celle du scepticisme. M. Nettement aurait pu dire qu'il mit en déroute l'un et l'autre, car c'est vraiment lui qui arracha des âmes la mauvaise philosophie du XVIIIe siècle, et y fit rentrer, à la place de l'incrédulité absolue ou de l'indifférence, une foi réfléchie aux grandes vérités de la morale éternelle. La muse de M. de Chateaubriand n'a exercé d'influence que sur l'imagination et sur la sensibilité des contemporains, c'est-à-dire sur les parties perpétuellement mobiles et changeantes de l'âme humaine :

Assise sur le sable, elle écrivait sur l'onde.

M. Royer-Collard et M. Cousin ont agi sur les idées; le spiritualisme philosophique, en démontrant de nouveau et sans réplique l'existence et l'immortalité de l'âme à des générations encore empoisonnées de matérialisme, a reconstruit dans les âmes guéries les bases de la foi chrétienne. Il a été l'allié et le collaborateur du catéchisme; c'est en ce sens que M. Nettement a pu dire avec justesse et sans ironie : M. Cousin a préparé des disciples au P. Ravignan.

Reste la littérature. La Restauration fut pour elle un

réveil. Pour se faire une idée vraie de cette bruyante émancipation, il faut relire le manifeste de M. de Lamartine, intitulé *Des destinées de la poésie*. C'est le chant de l'oiseau captif, s'envolant au ciel. « Les mathématiques étaient les chaînes de la pensée humaine, s'écrie M. de Lamartine, avec un peu d'exagération lyrique. Je respire, elles sont brisées! » Le premier cri de la littérature fut donc un cri de liberté; et la poésie reconnaissante chanta d'abord les bienfaits de la Restauration. Plus tard, elle fit de l'opposition en vers : M. de Lamartine est le seul de ces poëtes qui ne se soit pas séparé de la Restauration avant sa chute : plus tard, il s'est écarté quelque peu de l'orthodoxie des principes, comme chacun sait; mais, au moment où M. Nettement achève son histoire, M. de Lamartine est encore dans le bon camp. C'est ce qui explique la tendresse de l'historien pour lui. Quand les poëtes ont deux périodes, comme M. Hugo, par exemple, l'une d'orthodoxie monarchique, et l'autre d'hérésie libérale, M. Nettement les trouve naturellement bien plus grands poëtes dans l'une que dans l'autre; ils commencent à faire de mauvais vers quand ils entrent dans l'opposition, et M. Nettement découvre leurs défauts avec la sagacité d'un adversaire, comme il a développé leurs mérites avec la complaisance d'un ami. Mais M. de Lamartine n'ayant eu sa seconde période que postérieurement, M. Nettement n'a pas besoin de revenir sur ses éloges, et peut garder son enthousiasme intact jusqu'à la fin du livre. Je l'en blâme d'autant moins, qu'il le loue à propos, avec précision et avec esprit. Cependant, puisqu'en étudiant les écrivains de ce temps qui ont eu des *variations*, M. Nettement s'attache à noter dans leurs premiers ouvrages ce qui les peut expliquer, il lui eût été facile de signaler dès le début chez M. de Lamartine certains points menaçants, qui sont comme ces légers nuages noirs que les pilotes habiles aperçoivent à l'horizon. C'est

à peine s'il voit apparaître confusément, dans le *Cantique à l'Esprit-Saint*, quelques traces de panthéisme. Son plus grave reproche, c'est que M. de Lamartine se plaint perpétuellement dans ses vers, et que cependant il peut être parfaitement heureux : c'est le reproche du P. Souel à René. M. Nettement pense et dit que Job seul avait le droit d'écrire les *Méditations :* ce n'est peut-être pas aller au fond des choses; on peut répondre à M. Nettement, à propos de Job, comme dans le sonnet :

J'en connais de plus misérables.

Mais s'il ne semblait pas être encore aujourd'hui sous le coup de cet enthousiasme violent qui accueillit en 1820 cette poésie plaintive, il eût retrouvé, sans doute, au fond de sa mémoire, quelques objections que dès ce moment les juges sévères adressaient au jeune poëte : il ne s'agit pas de critiquer chez M. de Lamartine l'abus des lieux communs de philosophie et de morale, la diffusion du style, la monotonie des images, etc. Il ne faut pas lui reprocher de n'avoir pas réuni les talents qui s'excluent. Comme l'a finement dit M. Vinet, on ne doit pas nommer défauts chez un auteur les qualités qu'il n'a pas, mais celles qu'il devrait avoir. Il ne faut pas confondre les lacunes avec les limites. Mais ce qu'on devinait déjà dans les *Premières Méditations*, et ce qui est plus sensible encore dans les *Nouvelles*, c'est une certaine mollesse de pensées, excellente pour inspirer la rêverie, impuissante pour enseigner à vivre; c'est un sentiment religieux, vague et doux, qu'on ne saurait appeler de la piété, parce que ce mot *piété* éveille une idée positive; c'est une admiration attendrie pour le Créateur, la création et la créature, qui n'est ni de l'adoration chrétienne, ni de la charité, mais qui paraît être tour à tour l'amour mystique pour le Créateur, l'amour sensuel pour la créature, et l'idolâtrie panthéiste pour la

création ; c'est un épanchement à flot, dans un langage admirable, de toutes les impressions d'une âme qui s'étudie et se chante ; ce sont les voluptés réfléchies d'un égoïsme dans l'ivresse, qui se font pardonner à force de grâce, d'abandon et d'harmonie. Tout cela n'était pas plus le vrai christianisme, avec sa précision et sa mâle vigueur, que les peintures éblouissantes de M. de Chateaubriand, et M. de Lamartine inspirait aux bons esprits la même défiance. Il le savait et s'écriait :

Mais où donc est ton Dieu? me demandent les sages.

En effet, les sages ne le devinaient pas, le Dieu de M. Lamartine n'étant ni dans la Bible ni dans l'Évangile. Et le poëte répondait :

Mais où donc est mon Dieu ? Dans toutes ces images,
Dans ces ondes, dans ces nuages,
Dans ces sons, ces parfums, ces silences des cieux....

Et les sages étaient médiocrement satisfaits de la réponse. Ces vers appartiennent aux *Harmonies*, et les *Harmonies* datent de la Restauration. Dans les *Méditations* elles-mêmes, il n'est pas malaisé de découvrir l'auteur futur de *Jocelyn* et de la *Chute d'un ange :*

Mon âme est un torrent qui descend des montagnes
Et qui roule sans fin ses vagues sans repos
A travers les vallons, les plaines, les campagnes,
Où leur pente entraîne ses flots.

M. de Lamartine a suivi sa pente, en vrai torrent. Parti du christianisme vague et amolli des *Méditations*, il est venu aboutir au panthéisme de la *Chute d'un ange*, et il s'est creusé un lit bien orageux. Les *sages* prévoyaient ses écarts, et l'avertissaient au début. M. Nettement, qui parfois est un sage, aurait pu noter comme eux, avec plus de force, ces indices alarmants de l'avenir, s'il n'avait pas

été fasciné à distance par les *Méditations*, comme on l'était alors. La France était folle de ce livre-là.

« M. de Lamartine parut dans une époque qui succédait de près au désenchantement de toutes les illusions et de toutes les espérances que le XVIIIe siècle avait mises dans le cœur de la société française. Ce n'était plus ce scepticisme hautain et railleur, fier de révoquer en doute ce que les sociétés avaient cru, et qui, rejetant les paroles de Dieu, avait foi dans ses propres paroles et se répandait en prophéties sur les nouvelles destinées de l'humanité. Le scepticisme existait encore, mais il était devenu à lui-même son propre tourment. Au lieu d'un doute railleur et satisfait, c'était un doute douloureux et poignant ou mélancolique, qui regrettait la croyance et inclinait à y revenir. Le front de l'humanité, sur lequel les joies de l'orgie du XVIIIe siècle avaient passé, était redevenu sérieux; quarante années d'expérience lui avaient donné la maturité du malheur. L'époque s'arrêtait sur la route où elle avait marché d'espérance en espérance, et puis de désenchantement en désenchantement; et, accoudée sur un des innombrables tombeaux qui bordent le chemin, elle se prenait à rêver entre les craintes de l'avenir et les regrets du passé. Les premières poésies de M. de Lamartine furent le reflet de cet état moral. Chacun reconnut dans cette voix qui s'élevait si suave, si pénétrante, le retentissement harmonieux de son propre cœur. » (T. II, p. 263.)

On le voit, M. Nettement loue formellement M. de Lamartine d'avoir été l'écho de son temps. Quand M. Victor Hugo chante les jeunes filles de Verdun et les martyrs de Quiberon, M. Nettement célèbre encore les secrètes sympathies, les affinités mystérieuses de l'époque et du poëte. Mais quand, à son tour, M. Casimir Delavigne salue en beaux vers la révolution de Naples et celle d'Espagne, comme il avait salué la délivrance de la Grèce, M. Nette-

ment, tout en reconnaissant que ces pièces « sont le calque des idées de l'époque, et que les esprits du temps s'y réfléchissaient comme dans un miroir, » est beaucoup moins édifié de trouver dans le poëte un interprète éloquent de l'opinion. Du jour où Casimir Delavigne devient bibliothécaire du Palais-Royal et refuse noblement la pension noblement offerte par Louis XVIII, M. Nettement ne lui pardonne plus de traduire en vers les sentiments publics. « Son vers se perfectionne, dit-il, mais son inspiration se gâte ; c'est la décadence qui commence. » M. Nettement ne permet aux poëtes d'être les hérauts de l'opinion publique que lorsque l'opinion publique se trouve être son opinion. C'est de la fidélité politique, non de l'équité littéraire. A plus forte raison, quand Delavigne célèbre les funérailles du général Foy, Delavigne est perdu : on sent dans ses vers, dit l'historien, la tonique de l'opposition, et s'aggraver cette maladie morale qu'on appelait le libéralisme. Il ajoute que l'auteur des *Messéniennes* était plutôt un fils du paganisme qu'un fils des croisés, et que dans son voyage d'Italie il avait été cruellement déçu, en trouvant le pape au Vatican au lieu de rencontrer Fabricius. J'ai peine à croire que Delavigne fût un si grand païen, et n'admets pas que ses poésies légères ne soient que du Catulle refroidi et décoloré. Il me souvient d'en avoir lu plusieurs pièces, une entre autres, ravissante, admirable, et trop oubliée aujourd'hui, surtout par M. Nettement. Le sentiment chrétien y respire et lui communique je ne sais quelle grâce triste et touchante qui n'a rien de commun avec la grâce profane de Catulle. On l'appelle *les Limbes*. Elle commence ainsi :

Comme un vain rêve du matin,
Un parfum vague, un bruit lointain,
C'est je ne sais quoi d'incertain
    Que cet empire ;
Lieux qu'à peine vient éclairer

Un jour qui, sans rien colorer,
A chaque instant près d'expirer
Jamais n'expire....

Et se termine par ces deux strophes délicieuses :

Rien de bruyant ni d'agité
Dans leur triste félicité :
Ils se couronnent sans gaieté
De fleurs nouvelles.
Ils se parlent, mais c'est tout bas;
Ils marchent, mais c'est pas à pas;
Ils volent, mais on n'entend pas
Battre leurs ailes.

Il ne faut donc pas nommer Delavigne un païen. Si l'on me fait cette concession, j'accorde que son inspiration accoutumée n'est pas l'inspiration religieuse. Même sans mal interpréter, comme on l'a fait quelquefois, ces deux vers des *Messéniennes :*

Que cette liberté, qui règne par les lois
Soit la religion des peuples et des rois,

on peut rattacher, je le reconnais avec M. Nettement, Delavigne à l'école du XVIII[e] siècle. Il ne suffit pas pour être un poëte religieux de dire :

Du Christ avec ardeur Jeanne baisait l'image.

Si par inspiration religieuse on entend celle qui attire l'imagination de l'homme vers l'infini, qui l'entretient de l'énigme du monde, des mystères de la vie et de la destinée humaine, de toutes ces questions enfin qu'il a plu à la Providence, comme disait Cuvier répondant à M. de Lamartine, de laisser dans la nuit, certes la poésie de C. Delavigne n'est pas religieuse comme celle de M. de Lamartine; elle n'est point païenne, comme l'affirme M. Nettement; elle est philosophique, comme celle de Voltaire.

Le troisième poëte de la restauration, M. Victor Hugo, n'échappera pas plus que C. Delavigne aux rigueurs de M. Nettement, quand il cessera d'être l'écho du parti bien pensant pour se tourner du côté des idées nouvelles, et quand, au lieu de chanter Louis XVII, il commencera à célébrer Napoléon. M. Nettement voit poindre, et suit avec des regrets respectables cette révolution littéraire qui fut alors une des formes de l'opposition politique. La réforme proposée par M. V. Hugo était d'abord modérée. Il déclarait en 1824 qu'il n'était ni romantique ni classique. Seulement, comme il existait autant de littératures diverses que de sociétés différentes, il fallait à une société si profondément modifiée une nouvelle littérature. Et il commentait cette proposition dans des termes qui désarmaient tous les soupçons : la littérature actuelle, ajoutait-il, est l'expression anticipée de la société religieuse et monarchique qui sortira sans doute du milieu de tant d'anciens débris, de tant de ruines récentes. Ce n'est pas un besoin de nouveauté qui tourmente les esprits, c'est un besoin de vérité. Au fond, M. Victor Hugo avait raison ; la réforme qu'il demandait, était, dans ces sages limites, parfaitement motivée. M. Nettement la juge à merveille, et je demande la permission de citer une des bonnes pages de son livre :

« Ce programme de réforme partait d'un fait incontestable : le sentiment de satiété générale ; il expliquait ce sentiment par l'habitude malheureuse qu'avaient prise les écrivains d'étudier les modèles littéraires, au lieu d'étudier l'homme qui les avait inspirés : de sorte que, de calque en calque, l'image dégénérant de plus en plus, on arrivait à des copies sans inspiration et sans couleur de ces divins tableaux, où la nature elle-même avait été saisie sur le fait. Le remède indiqué, c'était l'abandon de la routine et le retour à l'étude de la nature, le choix de sujets appropriés aux goûts et aux mœurs du temps ; les règles cherchées dans les

lois éternelles de l'esprit humain, une attention intelligente accordée au tour d'esprit de l'époque, au besoin d'émotions plus vives, un respect moins superstitieux pour les conventions, dont il faut savoir étendre les clauses avec une liberté raisonnée, plus de respect pour la vérité historique, et surtout pour la vérité humaine. Rien de mieux motivé que ce mouvement tant qu'il se renfermait dans ces limites : c'était une réforme littéraire plutôt qu'une révolution. » (T. II, p. 364.)

Bientôt ce fut une révolution et non plus une réforme. Déjà M. Sainte-Beuve, qui était alors comme le Mélanchthon de M. Victor Hugo, et qui s'en repent maintenant tous les lundis, en demandant pardon au grand siècle de ses méprises d'autrefois, M. Sainte-Beuve ne proposait rien moins que de renouvéler la littérature en changeant la langue, comme si on se rajeunissait en changeant d'habit. En vain les classiques protestaient, en vain M. de Lamartine lui-même, qui ne l'était pas, mais qui aimait la belle langue française, écrivait de cette nouvelle poésie en général, et en particulier de la poésie de Joseph Delorme, ce passage qui suffirait, à la rigueur, à expliquer les sevérités de telle causerie du lundi :

Ces vers où l'hyperbole, effort de la faiblesse,
Enfle d'un sens forcé le vide ou la mollesse;
Ces vers, fruits imparfaits d'un arbre trop hâté,
Qui les laisse tomber au souffle de l'été.

L'impulsion était donnée : on ne pouvait plus s'arrêter. M. Hugo ne songeait plus à rendre la littérature nouvelle plus religieuse et plus monarchique ; il la mettait sous la protection des idées libérales, et définissait le romantisme, le libéralisme en littérature ; il se moquait de l'ancien régime intellectuel et des *ultras* littéraires. Il voulait que la littérature fût l'expression de la France moderne, « de la France du XIXe siècle, à qui Mirabeau avait fait sa liberté et Napoléon sa puissance. »

On conçoit que M. Nettement ne le suive pas jusque-là. A partir de ce moment, il l'abandonne à son malheureux sort. Cependant, pour être juste, il faut que la condamnation ne soit pas absolue et illimitée. Qu'on dise que le système littéraire de M. V. Hugo est faux, que la préface de Cromwel est une sédition contre le bon sens et le goût, j'y consens ; mais qu'on n'ajoute pas une condamnation politique à l'arrêt littéraire. Si l'on se place sur cette pente, on sera entraîné à quelque regrettable extrémité, à quelque erreur ou à quelque injustice; et l'on écrira cette phrase sur le personnage de Louis XIII dans *Marion Delorme :* « La royauté française jouait sous les traits de ce personnage un rôle abject où les esprits malveillants ne manquaient pas de trouver un texte d'injustes et fâcheuses allusions, rôle où le poëte ne tenait même pas compte *de la grandeur qu'il y eut dans l'abaissement volontaire de ce roi de France, qui, sentant combien le génie de Richelieu était indispensable au pays, sacrifia tout, et se sacrifia lui-même à ce sujet nécessaire.* » C'est une découverte de M. Nettement que ce rôle d'Iphigénie politique adopté sciemment et volontairement par Louis XIII. Je crois le personnage de M. Hugo plus vrai et fort innocent. Son plus grand tort est d'être aussi ennuyeux qu'ennuyé. *Marion Delorme* peut être un drame médiocre dans son ensemble, quoique rempli de beautés remarquables; ce n'est pas un pamphlet contre la royauté. C'est toujours la faiblesse de M. Nettement d'être plus homme de parti que critique: il ferait pardonner à M. Hugo de s'être moqué des *ultras*.

Je voudrais cependant montrer M. Nettement tel qu'il devrait et pourrait être toujours, tel qu'il est, oserai-je dire, dans ses moments lucides, quand il se borne, en homme d'esprit, à juger finement les ouvrages d'esprit. Une de ses meilleures pages est celle où il apprécie l'influence du *Globe*. On sait que ce journal, fondé par M. Pierre Leroux, et rédigé par MM. Dubois et Patin, qui lui apportaient l'un

la verve et la richesse d'un esprit plein d'idées, l'autre l'élégance et la finesse ingénieuse du goût unies aux fortes études; par MM. Jouffroy et Damiron, qui en étaient les philosophes; par M. Duchâtel, qui en était le financier; par M. de Rémusat, M. Vitet, etc., devint l'organe des idées nouvelles en littérature. Il exerça une influence considérable, que M. Nettement définit avec une grande justesse :

« *Le Globe* était un journal d'action intellectuelle, rédigé par des jeunes hommes ardents, pleins de confiance et de verve, comme on l'est dans le printemps de la vie, et dont les jeunes alertes couraient à la bataille, tandis qu'à côté d'eux se tenaient souvent comme inspirateurs, comme modérateurs quelquefois, des personnages plus anciens ou plus influents, qui appréhendaient de se compromettre dans la mêlée. En réalité, *le Globe* procédait par M. Guizot de la réaction philosophique, commencée par M. Royer-Collard dans la chaire de philosophie de l'Université impériale contre le sensualisme du XVIII[e] siècle : le fond de sa doctrine, c'était le spiritualisme rationaliste, et il avait conservé jusqu'à la forme dogmatiquement hautaine de M. Royer-Collard. Les traits caractéristiques du spiritualisme se retrouvaient dans sa philosophie comme dans sa littérature : la pensée au lieu de la sensation, la notion élevée du droit, un grand respect de la liberté d'autrui, qui, par un courage presque héroïque pour le temps, allait jusqu'au respect de la liberté des jésuites; la vie considérée comme ayant un but ultérieur, au lieu d'être considérée comme n'ayant pour but que la jouissance et le plaisir; la mort envisagée comme une porte ouverte sur la vie future. L'influence du *Globe* sur la littérature fut très-grande. Il élabora les questions, approfondit les problèmes, publia de belles études sur les littératures comparées, repoussa tous les esprits sur les voies nouvelles, avec une autorité qui grandissait de jour en jour. Mais il faut

lui rendre cette justice : malgré cet amour de la nouveauté, il défendit l'intégrité de la langue française contre M. Sainte-Beuve lui-même, un de ses rédacteurs, qui, à cette époque, dans toute la ferveur de sa jeunesse et de ses idées novatrices, introduisait à côté d'observations ingénieuses, écrites dans ce premier style qu'il a heureusement modifié depuis, l'idée paradoxale d'une réforme presque radicale de la langue française. » (T. II, p. 270.)

Ce caractère à la fois conservateur et progressif, comme nous disons aujourd'hui, qu'il a si bien signalé dans *le Globe*, M. Nettement le retrouve et le fait ressortir avec une égale justesse dans l'écrivain qu'on pourrait appeler le modérateur de la littérature de ce temps-là. M. Villemain, dans ses leçons de la Sorbonne, si voluptueusement écoutées, s'efforçait, comme *le Globe*, où M. Patin analysait son cours avec une exactitude si élégante, de protéger la tradition en favorisant les idées nouvelles ; et en étudiant de près aujourd'hui cette politique littéraire, si je puis m'exprimer ainsi, on y trouve un art de conciliation, une science d'équilibre merveilleuse. Je ne dirai pas, comme M. Nettement, que les leçons de l'illustre professeur « contribuèrent au mouvement qui mettait la littérature sur le chemin des innovations, » ni « que par ses belles leçons sur l'Angleterre, il faisait pénétrer son auditoire dans ce laboratoire intellectuel où Voltaire était allé chercher ces convois d'idées philosophiques qu'il avait ramenés en France. » Ce serait plaire médiocrement à un écrivain si pur que de le louer dans un langage que ses exemples condamnent ; mais M. Villemain lira avec plaisir cette page élégante où il est si bien jugé :

« Cet esprit vif, ingénieux, appartenait par le style à la grande école des écrivains du XVIIe et du XVIIIe siècle. C'était un scrupuleux conservateur de la langue, mais un juge très-indépendant et très-hardi des choses de l'esprit. Par

la convenance, la délicatesse, les grâces exquises de son style, il offrait quelque analogie avec M. de Fontanes, dont il avait été l'élève préféré, et qui le regardait comme son héritier; mais il avait un tout autre mouvement dans les idées. La chaire de littérature française, où siégeait M. Villemain, attirait un concours au moins aussi considérable que la chaire d'histoire et celle de philosophie, où siégeaient MM. Guizot et Cousin. L'élite de la jeunesse studieuse accourait à ses leçons entremêlées de charmantes causeries, dans lesquelles les aperçus les plus ingénieux, les remarques les plus neuves jaillissaient de l'esprit du professeur, qui excellait à donner à son cours les grâces piquantes et le vif intérêt d'une conversation tour à tour familière et inspirée. Nul ne disait plus spirituellement que M. Villemain un mot spirituel. Dans sa phrase finement travaillée, il y avait des surprises, des intentions habilement indiquées, promptement saisies; car devant un auditoire français, un orateur a toujours tout l'esprit qu'il a, quelquefois même un peu plus qu'il n'en a.... Avec cette mesure et ce goût exquis qu'il porte dans ses appréciations littéraires, il maintient à leur place les grands écrivains du siècle de Louis XIV, en rappelant que le rare assemblage de qualités qu'il réunissait l'emporte de beaucoup sur les qualités qui manquèrent, non point tant à ces hommes illustres qu'à la poésie et au langage que le XVIe siècle leur avait laissés. C'est la nuance qui le sépare des novateurs modernes. Il est sensible aux beautés des littératures étrangères, sensible aux beautés poétiques du moyen âge; mais il ne devient pas pour cela insensible aux beautés du XVIIe siècle. Il se contente de mettre les esprits sur le chemin des études fortes et approfondies qui agrandissent l'horizon intellectuel, et rendent le sens littéraire plus impartial en le rendant moins exclusif. » (T. II, p. 357.)

J'ai voulu finir par des éloges, et, ce qui vaut mieux en-

core pour M. Nettement et pour le public, par des citations. On me pardonnera de ne pas suivre l'auteur jusqu'au dernier chapitre, intitulé, dans un style que M. Nettement devrait dédaigner : *Bilan de la Restauration*. Ici encore je ferais bien des réserves. Je conviens que, par certains côtés, la Restauration a été une belle époque littéraire, je dirais même, avec M. Nettement, une grande époque, si nous n'avions pas le XVIIe et le XVIIIe siècle. J'applaudis ces chefs-d'œuvre qu'elle a vus naître en poésie, en éloquence, en peinture, en musique, etc. Mais je ne puis m'associer aux larmes de M. Nettement, qui, considérant surtout dans la littérature de la Restauration l'école ultramonarchique, porte le deuil de M. de Maistre et de M. de Bonald, comme si, après eux, tout était perdu : « Joseph de Maistre, s'écrie-t-il, mort ! Bonald, vieilli ! Chateaubriand, hors de ses voies ! Lamenais, séparé ! Voilà le bilan de l'école catholique et monarchique ! Ceci ressemble à un navire désemparé qui a perdu ses mâts, sa voilure et ses agrès. » Je ne crois pas que c'est parce que l'école légitimiste avait perdu ses agrès que la Restauration a fait naufrage : le vaisseau s'est perdu le jour où il avait cessé de porter la patrie et sa fortune. Je ne crois pas, malgré l'abus que M. Nettement fait de la comparaison de Montesquieu, que la France, en 1830, ait été le sauvage qui coupe l'arbre pour écraser sur le fruit le ver qui en altérait le duvet. De pareilles images appartiennent plutôt à la poésie qu'à l'histoire, et, s'il n'était pas de mauvais goût de les continuer, j'ajouterais que le ver, au lieu d'altérer seulement le duvet, minait depuis longtemps les racines et le tronc de l'arbre, et que l'arbre tomba sous le coup qui lui fut porté quand il fut rongé jusqu'au cœur.

(*Revue de l'Instruction publique*, 30 juin et 1er septembre 1853.)

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE SOUS LE GOUVERNEMENT DE JUILLET,

par M. Alfred Nettement, 1855.

Ce nouvel ouvrage de M. Nettement est la suite de l'*Histoire de la littérature française sous la Restauration*. En faisant connaître à nos lecteurs ce livre d'un publiciste distingué et d'un homme de parti, j'avais essayé d'en indiquer le principal défaut.

Je pourrais étendre le même reproche à son second ouvrage. L'homme de parti est toujours là qui, avant de juger un écrivain, jette un coup d'œil sur sa cocarde. Je ne m'en étonne ni ne m'en scandalise. S'il y a là une persistance fâcheuse dans un défaut littéraire, il y a aussi une constance honorable dans une affection politique. Le pavillon blanc flotte encore sur cette histoire des lettres après 1830 : le parti de M. Nettement le félicitera de sa fidélité; les écrivains impartiaux regretteront de voir la critique arborer un pavillon sous lequel elle est forcée d'épouser les passions de la politique. Toutefois, j'ai deux raisons de moins insister cette fois sur l'inconvénient de l'esprit de parti dans la critique littéraire. Sous la Restauration, il y avait encore une distinction assez tranchée entre la littérature et la politique, quoique dans beaucoup d'écrivains elle commençât à s'effacer; et l'on pouvait exiger de l'historien de cette époque plus de soin et plus d'effort pour affranchir son goût du joug de ses opinions. Mais dès que M. Nettement raconte l'histoire de la littérature après 1830, il est bien difficile de lui reprocher avec la même sévérité une confusion de la politique et de l'art que tout le monde a commise avant lui. Regardons autour de nous. Dans la génération litté-

raire enfantée par la révolution de juillet, combien y a-t-il d'écrivains qui soient simplement des hommes de lettres, comme on les appelait autrefois? car ce nom même, si expressif et si désintéressé, commence à devenir un archaïsme. La politique s'est introduite partout, non-seulement dans l'éloquence, où elle a sa place naturelle, mais dans la poésie, mais dans le roman, parce que le poëte a des opinions qu'il chante, parce que le romancier dramatise (c'est un mot du jour) des opinions sociales et met en scène des partis.

L'art n'est nulle part sans mélange; il n'existe plus pour lui-même comme il existait au XVII[e] siècle; il n'y a plus dans l'État une classe d'hommes étrangers aux affaires, occupés seulement à desservir le temple des Muses, et vivant, loin de la place publique, sur la colline sacrée. Il y a un citoyen dans chaque auteur; il y aurait, au besoin, un législateur et un ministre : ces cinq ou six cents plumes célèbres ou inconnues, d'où coulent incessamment la prose et les vers, et qui représentent la littérature française, pourraient presque toutes esquisser un projet de loi ou contresigner un décret. On dit que la société a beaucoup gagné à ce que chacun de ses membres s'intéressât de si près à la chose publique, et que rien n'est plus conforme aux intentions de Lycurgue, qui condamnait à mort, si je ne me trompe, tout citoyen convaincu de ne pas se mêler des affaires de l'État. Cela est possible, et je veux le croire sans examen. D'ailleurs, on ne discute pas avec la nécessité; et, avec la forme de notre société moderne, après nos révolutions, après l'avénement aux affaires de ce souverain qu'on nomme tout le monde, et qu'Horace appelle impoliment la bête aux mille têtes, *bellua multorum capitum*, il est presque inévitable que la politique fasse tout et soit présente partout. Je ne proteste donc pas contre un fait apparemment nécessaire. Ce que je veux indiquer, à l'excuse de M. Nettement, c'est que lorsque tout écrivain est d'un parti, la critique est

bien forcée, en le jugeant, de tenir compte de son opinion. La conséquence infaillible de cette invasion de la politique dans la littérature, c'est que de plus en plus la critique littéraire ressemblera à l'histoire, et, tout bien considéré, je ne vois pas trop ce qu'elle y gagnera.

Une seconde excuse en faveur de M. Nettement, c'est qu'il s'applique galamment à contre-balancer l'esprit de parti qui lui dicte ses jugements littéraires par une bienveillance inépuisable pour tous les écrivains, quelle que soit leur couleur, et j'ajouterais volontiers, quel que soit leur talent. Il distingue sans aucun doute, comme tout le monde, entre les grands, les médiocres et les petits; mais s'il a pour les grands une admiration poussée jusqu'à l'extase, il est pourvu d'une estime très-honorable encore pour les médiocres, et, à l'égard des petits, il déploie une sollicitude des plus ingénieuses à relever leurs plus faibles mérites et à faire valoir leurs plus imperceptibles intentions. Sans doute aussi, en maître des cérémonies intelligent et en ami fidèle, il place les écrivains légitimistes et catholiques sur des piédestaux réservés; M. Veuillot lui-même, qui n'a qu'un demi-droit à une place d'honneur, car s'il est bon catholique, comme on le pense généralement, on est à peu près sûr qu'il a jeté son ancien bouquet de fleurs de lis pour courir après les abeilles, M. Veuillot, dis-je, est placé sous un dais de velours par M. Nettement, qui s'approche avec force révérences, en lui présentant, comme un roi mage, l'encens, la myrrhe, et tous les parfums de l'Orient. J'ignore ce que pensera M. de Montalembert, que M. Nettement fait asseoir côte à côte avec M. Veuillot, et à qui il fait respirer obligeamment la fumée du même encensoir. Mais si M. Nettement ouvre à ses écrivains de prédilection la porte de l'enceinte réservée, il tient des places encore très-honorables à la disposition des auteurs les moins chéris de l'autel et du trône. Il accorde vingt pages toutes

pleines des plus aimables égards à Carrel, qui ne passait pas pour un grand orthodoxe, et seize pages d'une courtoisie toute chevaleresque à M. de Cormenin, qui, autrefois du moins, ne se donnait pas pour très-monarchique. M. Nettement associe dans son admiration les talents les plus opposés et les caractères les plus hostiles entre eux. Je n'aurais jamais cru qu'on pût comprendre à ce point tous les mérites de M. Duvergier de Hauranne, quand on admire si bien M. Guizot, et je n'ai jamais vu tant louer M. Parisis par un si chaud admirateur de M. Dupanloup. Je ne parle pas des membres de l'Académie française, pour qui M. Nettement a des soins bien naturels; il me semble cependant en avoir omis quelques-uns qu'il regrettera tôt ou tard d'avoir oubliés. Inspiré par cette mansuétude de jugement et par cette charité de chrétien doux et humble de cœur, M. Nettement laisse doucement s'épancher de sa plume un trésor d'expressions admiratives et d'épithètes caressantes. C'est un échanson empressé qui verse l'ambroisie aux dieux, aux demi-dieux, et même aux plus minces héros de la littérature. Mais aux déesses, il leur accorde à peine, d'une main avare, quelques gouttes restées au fond de la coupe; il vante négligemment en quelques lignes le «doux ramage» de cinq ou six poétesses; et quant à Mme Sand, il lui présente, dans un vase choisi, un breuvage aigre-doux qui n'est pas du nectar. M. Nettement, je ne sais pourquoi, ne paraît vraiment sévère que pour les femmes; en vérité, je soupçonne sa rigueur de voiler un grand fonds de tendresse: c'est la précaution d'un juge en défiance de sa propre douceur, et qui fait la grosse voix pour s'empêcher de faiblir.

Le moyen d'accuser de passion un critique d'une si vaste bienveillance, qui comprime les plus chères préférences de son cœur, et daigne admettre indifféremment au banquet de ses louanges les convives les plus surpris de s'y asseoir! M. Nettement raconte dans sa préface qu'à propos de son

premier ouvrage un homme d'État du gouvernement de juillet lui dit un jour : « Vous avez mis la sympathie à la place de la controverse. » C'est un compliment, si ce n'est pas une épigramme ; en tout cas le mot est vrai. Le genre de critique de M. Nettement, c'est la critique sympathique, avec tout ce que ce mot a d'honorable pour la tolérance de son goût, pour la bonté de son caractère, et aussi peut-être pour la finesse de son esprit. Car en ce monde, où l'on réussit encore mieux en se faisant aimer qu'en se faisant craindre, la critique à bras ouverts de M. Nettement a plus de chance de plaire que la critique à poings fermés de M. Gustave Planche. M. Nettement n'eût-il fait, ce que je suis loin de supposer, qu'un calcul ingénieux de succès, n'eût-il pas obéi en toute simplicité à l'élan d'un esprit affectueux, et, comme on dit dans le jargon du jour, d'un cœur compréhensif, son calcul serait juste, et il réussira. M. Nettement l'a bien compris : à juger le sonnet d'Oronte comme fait Alceste, que gagne-t-on à la fin de la comédie? L'obligation

> De chercher sur la terre un endroit écarté,
> Où d'être homme d'honneur on ait la liberté.

Voilà le sort d'Alceste. Mais Philinte, quelle différence! Il a écouté jusqu'au bout l'homme au sonnet ; il a souri de son plus doux sourire ; il a crié de sa plus belle voix :

> La chute en est jolie, amoureuse, admirable!

Oronte est épris de Philinte ; il le prônera partout, à la cour, à la ville, dans les ruelles les mieux hantées ; il dira deux mots à M. Chapelain, qui a du crédit à l'Académie française, et Philinte fera son chemin.

Cette sympathie presque universelle de M. Nettement pour nos écrivains, on se prend à l'admirer encore davantage, quand on songe qu'au fond il ne peut guère sympathi-

ser avec leurs écrits. En effet, l'idée générale qui domine son livre, et dont l'Histoire de la littérature après 1830 veut être la démonstration, c'est que la révolution de juillet ayant été une révolution d'idées et non pas d'intérêts, elle a exercé une action directe sur la littérature, et que la littérature d'après 1830 est la fille de la Révolution. Il est donc bien difficile que M. Nettement accorde à la littérature la sympathie qu'il refuse à l'établissement politique d'où la littérature est née. A un autre point de vue encore, au point de vue philosophique, M. Nettement doit être nécessairement, quoi qu'il fasse, en délicatesse avec la littérature issue de la révolution de juillet. Selon lui, en effet, le principe que cette révolution a proclamé, c'est celui du rationalisme absolu : « Il n'y a plus désormais aucun de ces droits que la raison humaine reconnaît sans les avoir créés et qui donnent une solidité incomparable aux édifices politiques, parce que la main de l'homme remue moins facilement les bases qu'elle n'a point posées..... La lutte ne sera donc plus entre le rationalisme modéré et la tradition, mais entre le rationalisme modéré et le rationalisme absolu. Ce sera dans toutes les sphères le caractère dominant de l'époque qui va s'ouvrir. C'est au fond l'indépendance absolue de l'esprit humain qui a prévalu par la révolution de juillet ; la conséquence la plus directe de cette révolution dans l'ordre intellectuel sera donc de donner à tous les esprits des allures plus vives et plus hardies, une tendance à tout scruter, à tout juger, à tout renouveler, défavorable aux idées d'autorité, favorable aux idées d'opposition. » Telle est la thèse de M. Nettement ; il est clair qu'un partisan aussi déclaré que lui de la tradition et de l'autorité ne peut être bien amoureux d'une littérature qui représente, selon lui, la rupture avec la tradition et la révolte contre l'autorité. J'admire donc profondément qu'il ait pu remplacer d'aussi bonne grâce la controverse par la sympathie, dans un sujet

où il devait être naturellement tenté d'aimer peu et de discuter beaucoup; c'est un effort de sa raison sur son cœur que je loue sans réserve. Quant à moi, je demande la permission d'ajouter à la sympathie que m'inspire le livre de M. Nettement un peu de controverse, et d'examiner jusqu'à quel point est juste la thèse qu'il a soutenue. J'ajourne les questions de détail, si nombreuses et si intéressantes d'ailleurs, que soulève un ouvrage sérieux sur la littérature d'une époque telle que la nôtre; je ne veux pas entrer aujourd'hui dans le détail des jugements de M. Nettement sur les écrivains contemporains, pour les adopter ou pour les combattre: il me paraît plus important de discuter l'idée générale de son livre, que de le critiquer chapitre par chapitre, c'est-à-dire de le prendre par les petits côtés, et de lui compter la monnaie des petits éloges et des petites objections.

D'abord, pour que cette idée générale qui donne au livre de M. Nettement la dignité d'une thèse historique et philosophique apparût dans tout son jour, il aurait été désirable que ce livre fût soigneusement composé; que les divisions y fussent régulières et naturelles, et que l'exactitude de ce jugement d'ensemble sur la littérature de toute une époque se vérifiât par une étude approfondie de chacun des genres qui le composent. Peut-on louer dans le livre de M. Nettement cette composition habile, si nécessaire à la démonstration d'une thèse? Y trouve-t-on cet ordre, cette succession des diverses parties du sujet, disposées comme autant d'arguments, ces analyses des écrits et ces études des hommes, ramenées toujours avec adresse au point de vue principal de l'ouvrage? La pensée principale est-elle partout visible? L'unité se fait-elle saisir sans effort? Je le reconnais à regret, il y a dans le livre de M. Nettement beaucoup de pages intéressantes séparément; il n'y a point un ensemble fortement conçu et habilement exécuté. On dirait

une série d'études rajustées ensemble sans application et sans art. Avec ses larges proportions et sa respectable étendue, cet ouvrage n'est pas plus un édifice qu'une caserne n'est un monument ; ce n'est pas le temple de la littérature contemporaine, c'est une espèce d'hôtellerie où M. Nettement a logé, dans des appartements de diverses grandeurs, les écrivains de son temps. Le lecteur qui veut leur faire une visite parcourt un long corridor avec un grand nombre de portes ouvertes, par où l'on entre successivement, et quand on en sort, on éprouve un plaisir de curiosité à peu près satisfaite, comme un touriste qui viendrait de voir un caravansérail; mais on n'emporte pas avec soi cette impression profonde et durable d'un voyageur qui, dans quelque beau monument historique, aurait étudié la vie intellectuelle d'une époque et d'une société.

Ce défaut de plan, de proportion, d'ordre et d'élégance, tient à des causes diverses : tantôt M. Nettement a cru découvrir dans certains genres littéraires des écoles diverses, qu'il a soigneusement distinguées, classées et désignées par des étiquettes quelquefois singulières. J'avoue, par exemple, que j'ai quelque peine à reconnaître aujourd'hui cinq écoles historiques : l'école religieuse et philosophique, l'école descriptive, l'école politique et administrative, l'école symbolique et l'école utopiste. Ces divisions sont-elles bien exactes? Ne peuvent-elles se réduire? L'école descriptive, par exemple, est représentée, dit M. Nettement, par M. Augustin Thierry. Puis il la définit « une école de patiente investigation, d'analyse rationnelle, en même temps que de talent dramatique et littéraire, » définition assurément plus ample et plus juste, et qui s'applique mieux à l'auteur de l'histoire du *Tiers-État* que cette simple épithète de descriptive, qui convient aussi bien à M. de Chateaubriand, représentant de l'école religieuse, selon M. Nettement, et à M. Michelet, représentant de l'école symbolique. Dans la-

quelle de ces écoles M. Nettement placera-t-il un historien aujourd'hui fort accrédité, M. Henri Martin ? Je ne sais, et M. Nettement ne le sait pas sans doute lui-même : car, si je ne me trompe, il s'est abstenu de lui donner une place, quoiqu'il ait accordé des mentions honorables à MM. Gabourd, Raudot, Lubis, de Villeneuve-Trans, Laurentie, Crétineau-Joly, Capefigue, écrivains fort estimables sans doute, mais d'une autorité moins haute et d'une réputation moins consacrée que M. Henri Martin. A la rigueur, si M. Nettement éprouvait quelque embarras à classer ce dernier, il pourrait inventer une sixième école : il faudra bien qu'il en crée une tôt ou tard pour M. Guizot, dont il ne peut classer nulle part l'*Histoire de la civilisation*. D'ailleurs, à ce qu'il semble, pour établir une école, M. Nettement se contente d'un nom. Ainsi, dans la critique, M. Sainte-Beuve représente tout seul l'école romantique, et je remarque en passant que la moitié de M. Sainte-Beuve, c'est-à-dire la seconde et la plus brillante partie de sa carrière, après sa conversion, échappe à cette classification, trop étroite pour le contenir tout entier. Depuis que M. Sainte-Beuve est rentré avec tant d'éclat dans l'école classique, la critique romantique a donc cessé d'être représentée parmi nous? M. Nettement, ne fût-ce que pour avoir un échantillon du genre, aurait dû nommer M. Théophile Gauthier. Dans la critique classique, M. Nettement place avec raison au premier rang M. Nisard, mais j'ai cherché sans succès où il met M. Villemain. Dira-t-on que les principales œuvres de critique de M. Villemain ont précédé 1830? La seconde partie du XVIII[e] siècle n'a été publiée que plusieurs années après la révolution ; et d'ailleurs, tous les ans, M. Villemain juge les concours de l'Académie française dans des rapports que la variété des sujets, l'élévation et l'étendue des vues littéraires, la savante invention du style, placent parmi les ouvrages de critique les plus considérables de

notre temps. M. Saint-Marc-Girardin est un bon et fidèle classique apparemment; mais comme il aime et connaît les littératures étrangères, tout en adorant l'antiquité et le XVIIe siècle, M. Nettement, pour faire honneur à cet éclectisme de goût, l'a rangé dans l'*école intermédiaire*, entre M. Jules Janin, ami fervent de la Grèce et de Rome, et M. Philarète Chasles, interprète savant de l'Angleterre et de l'Allemagne. Une autre cause de cette absence de plan régulier, c'est ce que je n'oserais appeler une sorte de camaraderie affectueuse, engendrée par la communauté des sentiments, et ce qu'il vaut mieux regarder comme un hommage convaincu, ou comme une illusion sincère. Par exemple, un historien de la littérature qui ne serait pas attaché comme M. Nettement à une opinion aux yeux de laquelle les vers légitimistes passent facilement pour de beaux vers, aurait peut-être nommé vingt poëtes, avant de citer parmi les représentants de la poésie au XIXe siècle, M. Nibelle, M. Violeau et M. de Francheville. Enfin, une troisième cause du défaut que je signale, et la plus grave peut-être, ç'a été le désir, partout visible chez M. Nettement, d'introduire dans son Histoire de la littérature des pages déjà publiées, et dont il connaissait le prix. Il lui aurait coûté de laisser à la porte de son ouvrage ces enfants du feuilleton menacés de périr avec le journal, et qui réclamaient modestement un petit coin du livre, pour y revivre en toute sécurité. M. Nettement s'est laissé attendrir, il a donné asile à ces émigrants oubliés, et c'est ainsi que sont venus s'établir à l'air et au soleil d'une publicité nouvelle, des hôtes inattendus qu'il valait mieux écarter. Ses onze pages sur O'Connell, par exemple, peuvent avoir tous les mérites, excepté ceux de l'utilité et de l'à-propos. A qui persuadera-t-on que le grand agitateur de l'Irlande a exercé cette influence sur les idées littéraires de notre pays? Mais quoi! l'éloge d'O'Connell était tout prêt; il avait été applaudi jadis; c'était un bril-

lant morceau dont les vives images et la couleur religieuse avaient ébloui et édifié certains salons : fallait-il tenir rigueur à des pages consacrées par le suffrage du monde, sous prétexte qu'elles n'étaient pas indispensables ? Qu'importe qu'elles ne soient pas nécessaires, si elles sont agréables ? Voilà ce qu'a pensé M. Nettement en cette occasion comme en bien d'autres, et il a fait une place à l'éloge d'O'Connell. Ces transactions du livre avec le feuilleton, cette invasion du hors-d'œuvre, cet épanouissement de la digression, donnent, je le répète, au livre de M. Nettement, l'apparence d'un hospice où il a recueilli les petits orphelins de *la Quotidienne;* mais ce qui est plus grave, c'est que la pensée fondamentale du livre disparaît au milieu des épisodes ; le fil de l'argumentation se brise, l'unité de l'ouvrage s'évanouit, et le lecteur est excusable de perdre de vue comme dans un lointain brouillard une thèse politique et philosophique que l'auteur lui-même lui donne l'exemple d'oublier.

Je reviens pourtant, et je me demande si réellement le caractère de la littérature après 1830, c'est la lutte du rationalisme absolu contre le rationalisme modéré, si c'est la victoire de *l'indépendance absolue de l'esprit humain.* Mais d'abord cette formule trop étroite laisse de côté beaucoup d'écrivains qui n'appartiennent en aucune sorte au rationalisme ni absolu, ni modéré, l'école catholique tout entière et l'école légitimiste attachée au droit divin, et M. Nettement lui-même, qui s'exile ainsi trop modestement de la littérature : sa formule est une table de proscription. Voilà l'inconvénient de cette manie des idées générales qui s'est emparée de tous les historiens, grands et petits. On prend une époque, et on la définit en une phrase où chaque mot est une abstraction et a la prétention de représenter une idée, de formuler un individu. C'est une manie allemande, que les écrivains français se sont appropriée

avec une complaisance désespérante pour quiconque aime la clarté, la simplicité, la justesse. Ces métamorphoses des faits en idées, et des hommes en formules, donnent à l'histoire (autrefois une tragédie, une comédie, une épopée vivante) la morne physionomie d'une dissertation philosophique ou d'un traité d'algèbre. Et puis, en lisant cette histoire décolorée, dont le mérite devrait être au moins l'exactitude mathématique, on découvre que ces vastes prétentions à la philosophie sont vides, que cette terminologie austère est une enseigne trompeuse, que ces définitions ne définissent pas, que ces formules où l'on veut entasser les individus et les faits ne peuvent les contenir, et finissent par éclater, en jonchant les pages du livre de leurs misérables débris. Tout à l'heure je signalais à M. Nettement des écoles entières logiquement exclues de son histoire. Faut-il lui énumérer des genres littéraires tout entiers que sa formule en doit bannir? Où est le rationalisme dans la poésie élégiaque? Si vous nommez M, de Musset, à la bonne heure. Mais j'aperçois les noms de Mmes de Girardin, Colet, Desbordes-Valmore, inscrits par M. Nettement, sous le titre *École rationaliste*. En vérité, les élégies de ces dames sont-elles philosophiques à ce point? Au théâtre, je veux bien, si vous l'exigez absolument, que M. Scribe soit un profond philosophe, un cartésien à outrance, épris des droits de la raison humaine; et je veux que *Bertrand et Raton*, et *la Camaraderie*, soient la traduction dramatique et la mise en scène du traité de la Méthode. Mais Casimir Delavigne, mais M. Ponsard, l'auteur couronné de *l'Honneur et l'Argent*, mais M. Augier, l'auteur couronné de *Gabrielle*, mais M. Octave Feuillet, le Musset des familles, comme on a dit spirituellement, sont-ce des philosophes déguisés en poëtes, et le dieu de cette école, le dieu Bon-sens, n'est-il que le pseudonyme de la déesse Raison? Je crains bien que M. Nettement n'ait, par une induction

inexacte, appliqué aux œuvres une qualification qui souvent ne convient qu'aux hommes : on peut être rationaliste, à part soi, et dans son for intérieur, sans être rationaliste dans sa prose et dans ses vers. Peut-être en causant, dans l'intimité, au coin du feu, un de ces soirs où l'esprit s'épanche, Mme de Girardin avouerait à l'oreille de M. Nettement qu'elle est rationaliste pure : mais qu'importe? Philosophe dans son salon, elle n'est que poëte dans ses vers. Même en supposant qu'on pût chercher dans les œuvres de nos écrivains dramatiques à quelle école philosophique ils appartiennent, on se tromperait fort en les rangeant tous sous la même bannière du rationalisme; il y en a qui, au théâtre, sont des moralistes très-orthodoxes, de véritables frères prêcheurs qui enseignent la vertu conjugale en cinq actes et en vers, et qui à domicile sont de purs sceptiques et de parfaits épicuriens. Il y en a qui entassent paradoxes sur paradoxes, crimes sur crimes, dans les drames du boulevard, et qui sont des maris fidèles, des pères excellents et de très-bons chrétiens. Il faut dans tous les genres, mais dans le genre dramatique surtout, qui a cessé d'être un art pour devenir une profession, distinguer l'homme du métier et prendre garde d'étendre aux écrits les définitions qui conviennent tout au plus aux écrivains. Cela rend l'histoire littéraire plus difficile à faire, mais aussi plus juste et plus vraie.

Enfin, que faut-il penser de cette indépendance absolue de l'esprit humain qui, selon M. Nettement, caractérise la littérature d'après 1830? Je l'avoue, je ne l'aperçois que dans les écrits d'une minorité qui a fini par triompher, sans doute momentanément, avec une révolution nouvelle, mais dont la victoire même a rattaché plus étroitement à leurs convictions les adversaires de l'anarchie, les partisans de la règle et de l'ordre en toutes choses. En littérature, le romantisme (c'est là seulement ce que M. Nettement

peut appeler l'indépendance absolue de l'esprit humain) n'a été qu'une crise littéraire, et l'autorité, la tradition, le goût classique, ont bientôt repris la prééminence en profitant de quelques bonnes vérités apportées par le romantisme et qui lui ont survécu. En philosophie, quelle doctrine a dominé sous la monarchie de juillet, a été enseignée dans les écoles publiques, et a produit les plus beaux ouvrages, si ce n'est le spiritualisme? et M. Nettement est trop éclairé pour prendre de la main de diffamateurs ignorants toutes les calomnies absurdes accumulées pendant vingt ans contre la philosophie française. Le panthéisme, auquel, dans son chapitre sur la philosophie, il prête une importance exagérée de succès et un caractère officiel qu'il n'a jamais eu que par accident, le panthéisme a été la débauche de quelques-uns, mais non pas le régime intellectuel de la France. Enfin en politique, l'indépendance absolue de l'esprit humain, c'est-à-dire l'anarchie, a vaincu par surprise, et aussi par l'inerte aveuglement d'une classe prise de vertige; mais pendant dix-huit ans, ce n'est pas la liberté seulement, c'était l'autorité que représentaient dans les conseils du gouvernement les ministres et les orateurs illustres issus de la révolution de juillet; c'était l'ordre, c'était la loi qu'ils défendaient à la tribune et qu'ils protégeaient dans la rue; et la royauté constitutionnelle renouvelée fondait en France, malheureusement pour un trop court avenir, cette alliance du pouvoir et de la liberté publique qui paraît à un historien ancien la perfection dans un État. Où donc était cette indépendance absolue de l'esprit humain, qui paraît à M. Nettement le caractère fatal d'un règne de dix-huit années? Évidemment, l'explication de cette illusion singulière, c'est que, hors du droit divin, il n'y a pas d'autorité aux yeux de M. Nettement, hors de la tradition politique, il n'y a pas de pouvoir, de même que hors de la tradition religieuse, il n'y a pas de vérité. Sur

ce terrain, nous ne pouvons nous entendre, nous ne pouvons même plus discuter : la discussion dépasserait les limites de cet article et le droit de cette *Revue*.

Je m'arrête donc et je demande pardon à M. Nettement d'avoir laissé de côté tant de pages intéressantes de son livre, auxquelles j'aurais été heureux de donner des éloges, pour m'occuper uniquement de sa thèse générale et des objections qu'elle paraît soulever. Il ne verra, je l'espère, dans cette discussion, qu'une preuve de l'importance que j'attache à l'ouvrage d'un écrivain sincère, et de l'estime que m'inspire son talent.

(*Revue de l'Instruction publique*, 17 mai 1855.)

INFLUENCE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE DE 1830 A 1850, SUR L'ESPRIT PUBLIC ET SUR LES MOEURS,

par M. Menche de Loisne, secrétaire général de la police à Lyon.

Que M. de Loisne me pardonne! mais, le dirai-je? il a procédé à l'égard de la littérature comme l'administration à laquelle il appartient procède à l'égard de la société. La police n'a guère affaire qu'aux personnes suspectes, elle ne s'occupe pas des honnêtes gens. M. de Loisne s'attache presque exclusivement aux écrivains mal pensants et mal notés; il appréhende au corps un certain nombre de perturbateurs du goût et de la morale publique; il laisse de côté les bons citoyens de la république des lettres. Évidemment il a pensé qu'il existe dans le monde littéraire un certain nombre de chefs de complots et de conspirateurs contre la saine raison, comme il y a dans la société des révoltés contre la loi, et qu'on sauve la littérature en mettant la main sur

les uns, comme on protége la société en arrêtant les autres. Ce genre de critique administrative a son utilité sans doute : on rend service au public en lui dénonçant les mauvais livres; mais on ne fait pas l'histoire de l'influence de la littérature sur les mœurs, quand on ne parle pas des bons, pas plus que, pendant la première révolution, on n'a fait l'histoire de la monarchie française en racontant les crimes des rois et des reines. Ouvrez le livre de M. de Loisne, vous y trouvez les noms de tous les suspects : mais vous y chercherez en vain ceux de MM. Guizot, Villemain, Cousin, Saint-Marc Girardin, de Rémusat, Mérimée, Sainte-Beuve, Vitet, Ampère, etc. Il n'y a pas la moindre place pour les honnêtes gens de la littérature. Ce livre n'est, malgré son titre, ni une histoire littéraire ni une thèse de morale : c'est un procès-verbal contre les romanciers immoraux et les dramaturges dépravés.

Je n'insisterai pas longtemps sur les omissions innombrables commises par M. de Loisne. Il a passé sous silence non-seulement des écrivains de premier ordre, mais des genres tout entiers de littérature, la critique, par exemple, et les sciences morales, qui ont produit, de notre temps, de si nobles ouvrages et de si grandes renommées.

Il ne s'occupe un peu sérieusement que des genres populaires, sans doute parce qu'ils ont une action plus directe sur les mœurs, le théâtre et le roman, et encore n'a-t-il tracé du théâtre contemporain qu'une esquisse bien incomplète. On s'étonne de ne pas rencontrer en le lisant des noms déjà célèbres depuis longtemps, ou des noms qui le deviennent, celui de M. de Vigny, par exemple, ou celui de M. Ponsard. On n'a pas, cependant, analysé l'influence du théâtre sur les mœurs, parce qu'on a répété après tant d'autres que M. Scribe est immoral : j'ajouterai qu'il faudrait plutôt dire *amoral*, car on doit inventer un mot nouveau pour exprimer avec justesse cette indifférence pour les

principes qui n'est pas précisément de la perversité. Je voudrais que, dans cette étude superficielle de l'influence du théâtre sur les mœurs, M. de Loisne eût au moins distingué l'immoralité de l'*amoralité* : l'une implique la préméditation du mal et la conscience de l'erreur; l'autre n'est dans l'écrivain que l'absence de cette haine vigoureuse contre le mal et les méchants dont parle Molière, l'absence de parti pris contre les erreurs et les vices, l'indifférence en un mot. Le théâtre moderne a péché souvent par immoralité, plus souvent encore par indifférence. Il ne s'est pas dit toujours, comme semble le supposer M. de Loisne : « Je vais me donner le plaisir de représenter le mal, pour le faire aimer. » Mais, par sa complaisance à le peindre, il a paru le tolérer, et il s'en est fait complice sans le savoir, aux yeux des moralistes sévères, quand il prétendait seulement à passer pour un grand peintre aux yeux des beaux esprits. Lorsqu'un auteur dramatique représente le mal, la société, pour qui le tableau est fait, a le droit de lui demander autre chose que l'exactitude de la ressemblance.

Ceux de notre temps ont fait des daguerréotypes de la société, avec l'impassibilité du soleil qui éclaire sans émotion le bien comme le mal, et reproduit avec la même sérénité sur la plaque d'argent de l'artiste la laideur ou la beauté, un bouge ou une cathédrale, une scène de vertu ou une orgie. Ils ne pensaient qu'à l'œuvre d'art, ils oubliaient l'obligation morale. On a traité la société française comme si elle n'avait été qu'une académie. La société ne vit pas d'œuvres d'art; elle vit de bonnes mœurs et de bonnes actions.

L'inspiration morale a donc manqué souvent aux œuvres dramatiques de notre temps ; mais ce n'est pas une raison pour n'y voir que la préméditation de la corruption. Sans être casuiste, on peut distinguer, et ce n'est pas faire de

la *morale aisée* que de ne pas confondre la perversité avec l'indifférence.

C'est contre le roman contemporain que M. de Loisne, non sans raison, a montré le plus de sévérité. Le chapitre où il l'accuse est le meilleur de son livre : il occupe à lui seul la moitié du volume. Je ne reproche pas à l'auteur cette prédilection. Le roman est peut-être le genre de littérature qui, de nos jours, a exercé le plus d'influence sur les mœurs. Occupons-nous donc du roman. Son influence a-t-elle été bonne ou mauvaise? Si elle a été mauvaise, et telle est son opinion, puisqu'il appelle le roman un grand coupable, faut-il s'en prendre uniquement aux romanciers? Sont-ils seuls responsables? ont-ils fait le mal les premiers, ou l'ont-ils continué seulement? Questions intéressantes, sans doute, sinon très-neuves, et sur lesquelles j'essayerai de m'expliquer: c'est la meilleure manière d'indiquer à M. de Loisne juste le point où je cesse d'être de son avis; il verra que je suis à la fois aussi sévère et plus indulgent que lui.

Ce n'est pas M. de Loisne qui a le premier dénoncé la mauvaise influence du roman contemporain. Que de fois l'a-t-on accusé, depuis le jour surtout où, désertant les gros volumes, plus lents à circuler dans le monde, il s'est divisé en feuilles légères, qui, chaque matin, se glissent dans nos maisons par les portes entr'ouvertes, et pénètrent au cœur du foyer avec les nouvelles de la politique et les lettres de nos amis! Que de voix prévoyantes se sont élevées dans la chaire chrétienne, et dans la presse elle-même, pour nous dire : « L'ennemi est à vos portes! » L'ennemi s'avançait dans nos murs, comme le cheval de Troie, d'un pas plus léger sans doute, mais amené comme lui par la main des jeunes gens et des femmes ; et il avait la voix si douce, il savait de si curieux récits, que nous étions là tous rassemblés et désarmés autour de lui. Nous ne voyions pas

qu'au rebours de ces chantres divins de la fable, qui bâtissaient en chantant les murs des villes, nos romanciers ébranlaient en parlant les remparts de la société. Ce sera pour l'avenir un des plus prodigieux sujets d'étonnement que cette folie d'un grand pays qui, comme le héros de Cervantès, perdit momentanément la raison à force de lire des romans. Encore le chevalier de la Manche était-il pardonnable. Dans ses livres de chevalerie il lisait sa propre histoire; c'était lui qu'il reconnaissait sous les noms d'Amadis de Gaule ou de Palmerin d'Angleterre. Sa ressemblance avec eux était en même temps une séduction et une excuse. Mais nous, plus naïfs que lui, ce qui nous charmait, ce n'était pas cette image flatteuse de nous-mêmes, reconnue dans des fictions bienveillantes; c'était la caricature, ou plutôt la calomnie vivante de notre société, vue dans un miroir imposteur. Ce qui nous transportait de plaisir, c'était le mal qu'on nous disait de nous : nous, de bons citoyens, après tout, et d'honnêtes gens, incapables du plus léger de ces délits et de ces crimes dont on accusait notre noirceur imaginaire, nous disions : « Comme c'est ressemblant ! » et nous trouvions intéressantes des passions coupables que nous n'avions jamais eues; héroïques, des vices que nul ne nous connaissait : aussi n'avons-nous pas vu où l'on nous conduisait. Malgré les avertissements des sages qui nous répétaient : « Prenez garde, le feu est chez vous! » nous avons fait comme ce philosophe chinois, qui lisait Confucius pendant que l'incendie dévorait sa maison : « Attendez, répondait-il, je finis mon chapitre. » Nous aussi nous avons voulu finir notre chapitre; et quand nous avons laissé tomber le livre, le pays était en feu.

Je n'exagère, ce me semble, ni la cause du mal ni ses conséquences. Qu'on se rappelle ces livres dont une presse cupide multiplie à bas prix, encore aujourd'hui, les exemplaires, comme pour lutter contre l'oubli qui commence.

Qu'on prenne le roman dans les trois genres où il s'est produit avec le plus d'éclat : le roman intime, leroman historique et le roman de mœurs. Le premier a faussé la conscience, le second a faussé l'histoire, le troisième a faussé la société. M. de Loisne, je l'espère, ne me trouvera pas trop indulgent.

Le roman intime a prêché l'indépendance du génie individuel, au lieu de la subordination de l'homme dans la société, l'orgueil au lieu de la modestie, l'égoïsme au lieu du dévouement. Il a, comme autrefois le démon, transporté l'homme sur la montagne, et lui a montré tous les royaumes de ce monde, c'est-à-dire toutes les carrières ouvertes à son activité et à son travail. Seulement, au lieu de lui dire : « Choisis, » il lui a dit : « Ne choisis pas, tout cela est indigne de toi. Reste sur cette cime déserte, tu es plus grand dans ta solitude que tous les pygmées qui s'agitent à tes pieds, usant leurs jours dans le travail et leurs nuits dans les veilles. Reste ici, debout dans ton oisiveté, dans ta mélancolie, c'est là le seul séjour qui convienne à un grand esprit. Il faut qu'il s'éloigne des hommes, pour vivre entre les nuages du ciel et les vagues de la mer, pour maudire le Créateur, qui a si mal fait le monde, pour maudire la créature, si faible et si méprisable; enfin, pour se consumer dans la contemplation indolente de sa sauvage grandeur. Enfin, sois Manfred, sois René; combine Chateaubriand et Byron : c'est un plagiat sans doute, mais c'est le plagiat le plus original à faire depuis qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil. » On sait si le roman intime a conquis des disciples. Que de contrefaçons misérables nous avons vues de Chateaubriand et Byron! que de pâles copies de René! que de parodies de cet orgueil maladif, de cette ambition dévorante, de cette insolente oisiveté!

Le roman historique a faussé l'histoire. Il en a fait tantôt un pamphlet du passé contre le présent, tantôt un conte de

fées; et c'est lui malheureusement qui, depuis plus de dix ans, l'enseigne à notre pays. On ne lit plus guère, dans Voltaire, le *Siècle de Louis XIV;* on l'étudie à l'école des *Trois Mousquetaires.* Encore ne sont-ce là, pour ainsi dire, que les jeux innocents du roman historique. A mesure qu'en travestissant l'histoire il émoussait dans l'esprit public le goût et le sens de la vérité, l'histoire, pour rivaliser avec lui d'intérêt dramatique, s'est travestie en roman, a falsifié les événements, déguisé les personnages; elle s'est menti à elle-même, elle a menti à ses lecteurs, corrompu leur raison, jeté au vent le seul fruit salutaire que l'homme puisse tirer des faits accomplis, l'expérience, et substitué à leurs enseignements la logique de ses erreurs ou la fantaisie de ses passions.

Le roman de mœurs, sous prétexte d'observation profonde et de découvertes inédites dans le cœur de la société, n'a peint que ses ridicules, ses défauts et ses vices. Il y a, dans *Gulliver*, une ville où tout le monde est bossu et où les tailles droites sont des singularités malheureuses. Le monde, dans le roman de mœurs, n'est qu'une vaste collection de difformités morales : en résumé, il ne se compose que de dupes et de fripons. Le grand art, c'est de n'être pas l'une et de ne pas paraître l'autre. Si, par hasard, le roman introduit un honnête homme en si bonne compagnie, c'est ou pour montrer combien est naïve cette vertu qui spécule si mal et réussit si peu, ou pour le livrer pieds et poings liés à l'oppression des malhonnêtes gens; dans ce cas, le roman a bien soin de prendre ceux-ci parmi les patriciens et celui-là parmi les prolétaires, pour ajouter à ses combinaisons dramatiques la saveur d'une haine implacable entre les classes de la société. Quelquefois, au contraire, au lieu de peindre la société plus laide qu'elle n'est, le roman la peint plus belle, mais de façon alors que sa peinture devienne une utopie propre à fasciner l'imagination, et que

l'idéal paraisse une satire sanglante de la réalité. Dans ce monde ainsi doublement calomnié, ou par l'excès de la laideur ou par l'excès de la beauté, dans ce monde où la vertu n'est plus qu'un sot calcul, puisque le vice est une habileté, il est clair que le seul roi, c'est l'argent. Aussi, de temps en temps, le roman a-t-il soin de faire paraître quelque héros qui devient maître souverain de la société parce qu'il est duc ou prince d'Allemagne, ou que, dans une île déserte, il a découvert un trésor; et alors, son lingot d'or à la main, comme autrefois les fées avec leur baguette, ce personnage redresse les torts du genre humain. Il juge, il récompense, il châtie. Et en cela le roman est puéril comme un conte d'enfants, parce qu'en donnant à ses héros la puissance illimitée de l'or, il supprime toutes les difficultés; il est immoral, parce qu'il substitue l'homme à la loi; il est impie, parce qu'il met un millionnaire à la place de la Providence.

En un mot, au sein de leurs différences, ces trois genres de roman conservent un caractère commun. Pamphlets, utopies ou satires, ils aboutissent tous à cette conclusion : c'est que la société est mal faite, et qu'il faut changer la société. Jusqu'ici je suis d'accord avec M. de Loisne. Mais soyons équitables, et ne prêtons pas au roman contemporain plus de torts qu'il n'en a. A-t-il créé le mal, comme le pense M. de Loisne? Je ne le crois pas. Le mal existait dans les âmes. Je n'en veux pour témoins que les complices que le roman a trouvés dans les meilleurs esprits. M. de Loisne estime lui-même qu'il fallait être insensé pour applaudir à l'éloquence de *Lélia*. Et cependant, quand *Lélia* parut, que disait un des écrivains éminents de ce temps-ci? Le passage est curieux, et vaut bien qu'on le cite : « Patience! patience! voici venir la prêtresse, la véritable proie de Dieu. Le sol a tremblé sous le pieds impétueux de *Lélia;* elle paraît, et d'un bond elle s'est mise à la tête, non des femmes, mais des hommes. Bacchante inspirée, elle mène dans la

société le chœur des intelligences qui la suivent ardemment. Poursuis, *Lélia*, poursuis ta marche triomphalement douloureuse. Tu t'es dévouée; ne fléchis pas : obéis à ton Dieu. Il t'a envoyée, après la protestante et la juive, pour être, à la clarté du jour, le poëte des idées de l'infini. Les voiles ne te conviennent pas, les idées te vont mal. N'abdique pas la sublime effronterie de ton génie. Renouvelle les lois de l'amour et de l'hyménée. Chante, ne pleure pas; et, loin de te laisser consumer par le feu divin que recèlent tes flancs, verse-le sur le monde[1]. » Depuis, je le sais, M. Lerminier. moins lyrique, est venu à résipiscence, et l'on peut mesurer, par la sagesse plus édifiante de ses idées d'aujourd'hui, la distance qui le séparait alors de la saine raison. Si des esprits comme le sien ont pu se laisser autrefois aveugler à ce point, n'est-ce pas que le bon sens public était bien malade? Ce n'est donc pas le roman qui nous a donné cette maladie morale dont nous avons été attaqués; il l'a sans doute aggravée, mais elle date de plus loin. Pour en surprendre l'origine, il faut remonter en arrière, au delà de *René*, de *Werther* et d'*Obermann*. On a souvent accusé ces trois livres, les deux premiers surtout. Ce ne sont pas eux, non plus, qui ont créé la maladie : ils l'ont dépeinte. Mais le monde juge ainsi. Quand une société est malade, il se produit certains ouvrages singuliers, où son mal est décrit avec une vérité si saisissante, que, plus tard, quand le mal s'est développé, la société s'imagine que le livre a causé ce que simplement il a décrit. Toute civilisée qu'elle est, elle recommence l'erreur des sauvages qui accusaient un Européen d'avoir fait l'éclipse qu'il avait prédite. Ni Chateaubriand ni Gœthe n'ont été les auteurs du mal; ils l'ont vu avant tous les autres, voilà tout. Il y a, dit-on, dans les ports de mer, certains hommes doués d'une merveilleuse puissance

1. *Au delà du Rhin*, par M. Lerminier.

de regard, qui aperçoivent les navires avant que les lunettes ne les aient signalés. Ainsi font les hommes de génie. La vraie origine du mal est antérieure à *René*, à *Werther*, à *Obermann :* elle est dans la philosophie matérialiste du XVIII[e] siècle.

Cette philosophie hardie et inconséquente a toujours poursuivi deux buts bien divers. Le premier, ç'a été de prouver à l'homme que le bonheur n'existe pas sur la terre. En opposant à Pope et à Bolingbroke le poëme sur Lisbonne, en raillant dans un conte célèbre l'optimisme de Leibnitz, Voltaire lui-même, quoiqu'il fût spiritualiste par moments, et qu'il ne faille pas grossièrement le comparer à d'Holbach, Voltaire ne voulait démontrer qu'une chose, la folie de croire que l'homme est fait pour être heureux. Mais si l'homme n'est pas né pour être heureux, qu'a-t-il à désirer, sinon une consolation dans son malheur, un asile dans sa misère? En conséquence, la philosophie matérialiste s'appliqua sans relâche à détruire les croyances, c'est-à-dire à tarir les consolations et à fermer l'asile; et quand elle eut atteint son second but et achevé son œuvre, elle put dire à l'homme : « Tu étais né pour être malheureux, maintenant tu resteras malheureux. »

Quoi de plus naturel alors qu'en présence du monde chargé de misères et du ciel fermé pour toujours, des voix désolées se soient élevées pour crier aux hommes que le monde est mal fait, que la vie est un mal, et qu'il n'y a de repos que dans la mort? Quoi d'étonnant que la poésie et le roman se soient unis comme dans un concert funèbre pour chanter l'éternelle douleur du monde? Quel miracle que Gœthe, Chateaubriand, Byron, les pères de notre littérature contemporaine, se soient placés, pour ainsi dire, au seuil du siècle pour répéter aux générations nouvelles qui entraient dans la vie, le fameux vers de Dante : « Laissez ici toute espérance! » Voilà la véritable origine du roman moderne : il est la conséquence logique de la philosophie du

XVIII[e] siècle. Le mal vient de loin, on le voit, et il n'en a été que plus dangereux, parce qu'il a trouvé les âmes déjà bien affaiblies. Maintenant, si l'on veut savoir juste à quel degré d'aggravation le roman contemporain l'a poussé, qu'on lise un passage curieux d'*Obermann*. On connaît Obermann. Il diffère de René en ce que René souffre, parce qu'il est le théâtre d'une lutte perpétuelle entre la force de son esprit qui conçoit et la faiblesse de sa volonté qui ne saurait agir. Mais Obermann, l'ennui l'accable, le dégoût le tue. Il ne peut agir, parce qu'il ne sait ni ce qu'il est, ni ce qu'il aime, ni ce qu'il veut. Il gémit sans cause, il désire sans objet. Type singulier de l'âme perdue dans le vide, flottante, à l'agonie, Obermann *ne se sent pas à sa place*, voilà le mot, mot profond, et qui explique bien desdésespoirs. Or, quand on lui dit : « Faites-vous une autre place, conquérez par le travail votre rang dans la société, » que répond Obermann? « Je ne veux pas prendre place dans la société, avoir des supérieurs avoués pour tels, afin d'avoir des inférieurs à mépriser. Ce qu'on appelle l'édifice social, c'est un amas de misères. Nous ne sommes que des figures burlesques qu'un charlatan fait rire, battre et pleurer, pour amuser qui? Je ne sais pas. » Et il conclut que, puisque la société ne fait rien pour notre bonheur, c'est folie d'y rester : « Je ne suis pas content de la société et de la vie : je romps le pacte qui m'unissait à elles; je ne me révolte pas, je sors. » C'est-à-dire, je me tue. Le roman moderne a fait un progrès, et là est cette aggravation du mal dont je parlais tout à l'heure. Obermann ne se révoltait pas contre la société; il en sortait. De nos jours, on a fait mieux. On accuse la société, on la juge, on la condamne, et même on a été bien près de l'exécuter. On n'a pas pris le pistolet d'Obermann pour se tuer dans la solitude, mais on a saisi un fusil, on est descendu dans les rues, et tout le monde sait le reste. Voilà le grand pas que nous avons fait et que le roman contemporain nous a aidé

à faire. Obermann était le premier période de la maladie. Nous sommes arrivés au dernier.

Quels sont les remèdes? J'aurais voulu que M. de Loisne se posât cette question. Il termine en s'écriant : « Que Dieu préserve la France et sauve la société! » A merveille! Mais *aide-toi, le ciel t'aidera.* Parmi les remèdes possibles, il y a ceux que la religion conseille et ceux que le gouvernement prescrit. Je ne veux parler ici que de ceux qui sont en nous-mêmes. Le premier, c'est de nous attacher de plus en plus au spiritualisme chrétien; c'est notre secours naturel contre tous ces mauvais livres, enfants de la philosophie matérialiste, sa plus mortelle ennemie. Je ne comprends pas que, dans un livre où il étudie l'influence de la littérature sur les mœurs, M. de Loisne n'ait pas dit un mot de la philosophie spiritualiste du XIXe siècle, l'adversaire implacable du sensualisme des romans. Est-ce oubli? est-ce ingratitude? La philosophie spiritualiste a exercé une plus grande action sur les mœurs qu'on n'affecte aujourd'hui de le croire; elle a rendu à la religion elle-même des services qu'un écrivain vraiment religieux, comme M. de Loisne, serait ingrat d'oublier. Dans une société atteinte par le matérialisme jusqu'au cœur, qui ressuscita les premières notions du spiritualisme? Ce fut la philosophie. Avant de croire que Dieu est descendu sur la terre et est mort pour racheter les âmes, il faut croire qu'il y a des âmes, et les générations élevées par le XVIIIe siècle ne croyaient qu'à la matière. C'est la philosophie du XIXe siècle qui a replacé dans la conscience humaine, avec une inébranlable solidité, cette base du spiritualisme, sur laquelle la foi a pu rebâtir de nos jours, avec tant de grandeur, son édifice en ruine; la philosophie spiritualiste, en donnant au sentiment religieux l'appui de ses démonstrations éloquentes, a rendu un plus grand service à la foi que le *Génie du Christianisme*, en lui prêtant les attraits éphémères de la poésie; et M. Royer-

Collard, le chef illustre de l'école, a mieux servi la religion que M. de Chateaubriand. Cette influence salutaire, le spiritualisme chrétien peut l'exercer encore : il faut nous y attacher de tout notre cœur ; c'est un asile sûr contre la contagion des idées fausses et des mauvais sentiments.

Le second remède est plus facile encore. Il suffit que nous n'abdiquions pas notre bon sens, notre esprit, notre conscience morale, au gré du premier écrivain qui viendra nous dire que le faux est le vrai, et que le bien est le mal. On ne saurait trop admirer que le peuple le plus spirituel, disait-on de nous autrefois, et le plus jaloux, en apparence, de sa liberté dans l'ordre politique, se fasse si facilement, en littérature, le complaisant, ou plutôt l'esclave de ses écrivains. On ne sait comment concilier cette *fièvre chaude de rébellion* contre la loi, et cette *léthargie de servitude*, comme dit Balzac, envers les livres imprimés. Nous faisons des révolutions contre les gouvernements, et nous nous laissons mener par les romanciers, aussi conséquents dans notre conduite que les esprits forts qui ne croient pas en Dieu, et qui vont consulter les magiciens. C'est là une folie d'imagination qui ne saurait durer. Il est temps de nous rappeler que les écrivains ne sont pas les maîtres du public, mais que le public doit être le maître des écrivains. Il faut qu'au lieu de nous laisser corrompre la conscience et troubler la raison, nous rappelions sévèrement au sens commun et à la morale des auteurs faits pour obéir, et non pas pour régner. « C'est grand'pitié, disait le président de Harlay, quand le valet chasse le maître. » C'est grand'pitié aussi quand les écrivains, qui sont les serviteurs du public, le trompent et l'asservissent. Il est temps de lui rendre son autorité. C'est là une révolution légitime et facile à faire; c'est une restauration, celle du vrai public, qui s'est laissé depuis longtemps déposséder par les esprits faux et les

malhonnêtes gens. Les bons livres, comme celui de M. de Loisne, l'aideront à s'accomplir.

(*Revue de l'Instruction publique*, 28 avril 1853.)

HISTOIRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE, DEPUIS SA FONDATION JUSQU'EN 1830,

par M. Paul Mesnard. — Paris, 1857.

Ce livre excellent et charmant a un premier mérite, bien rare dans un temps où les opinions, très-divisées, sont aisément tentées d'être agressives. C'est un livre de circonstance, et ce n'est pas un livre de parti. L'auteur ne cache pas son drapeau, mais il ne s'en sert pas comme d'une lance, pour déchirer les drapeaux d'une autre couleur. Depuis quelques années on a vu s'élever dans la presse, au sujet de l'Académie, des discussions qui ont donné à une compagnie littéraire l'importance et la physionomie d'une assemblée politique, et qui ont attiré l'attention sur le rôle historique de l'Académie française dans l'État. M. Paul Mesnard s'est emparé avec bonheur d'un sujet qui par sa nature offre un intérêt permanent, et qui doit aux événements un intérêt actuel; et comme ce qui passe ne vaut pas ce qui dure, M. Mesnard a sagement préféré l'intérêt permanent à l'intérêt actuel : il a traité en historien, et non pas en journaliste, une question née de la controverse des journaux. Au lieu de se mêler à la polémique, il s'est enfermé dans l'histoire, en s'imposant pour limite le temps le plus voisin de nous où l'impartialité et la liberté auraient été plus difficiles. Ainsi cantonné entre 1635 et

1830, assez près et assez loin des choses contemporaines pour en recevoir l'enseignement sans en subir l'influence, il a pu déployer à son aise les qualités essentielles de son esprit, l'exactitude, la justesse ingénieuse, la modération distinguée, et il a fait, comme dit Montaigne, un livre de bonne foi. Le lecteur n'y trouvera ni les allusions ni les épigrammes, mais seulement l'histoire avec sa gravité naturelle, tempérée par l'agrément du récit. Aussi l'ouvrage de M. Mesnard, quoique inspiré par les circonstances, échappera-t-il à la destinée éphémère des ouvrages de circonstance. Il aura tout ensemble ce qu'il est rare de réunir, l'à-propos et la durée. Par la nouveauté du point de vue, par la finesse des réflexions, par l'équité des jugements, par l'élégance et la pureté d'un style formé à la meilleure école, M. Mesnard a marqué sa place à la suite de Pellisson et de l'abbé d'Olivet, les deux historiens classiques de l'Académie. Son livre est le complément nécessaire et achevé des leurs : si nécessaire, qu'on s'étonne que personne avant M. Mesnard n'ait songé à l'offrir au public; si achevé, que le public ne regrettera pas d'avoir attendu jusqu'à M. Mesnard un livre qu'on aurait difficilement fait mieux que lui.

Aux yeux d'excellents juges, l'histoire de Pellisson est un des chefs-d'œuvre de la littérature française dans le genre tempéré. Mais si l'on jouit en la lisant de ce plaisir délicat qu'un style élégant, naturel et simple, nous fait goûter, on regrette de n'y pas trouver, en même temps que la vie des académiciens, l'histoire de l'institution académique. Aux yeux de Pellisson, l'Académie française est une réunion d'honnêtes gens qui aiment les plaisirs de l'esprit, qui cherchent dans l'étude des belles-lettres un amusement sérieux, qui se proposent pour but de leurs travaux l'embellissement de la langue, et qui s'appliquent à composer un dictionnaire, une rhétorique, une poétique

et une grammaire dignes de la compagnie et de son illustre fondateur. Voilà l'idée que Pellisson se forme de l'Académie. Aussi l'histoire qu'il retrace est-elle plus une biographie qu'une histoire. Il raconte la vie des personnes plutôt que celle du corps. Il insiste sur des faits littéraires que nous jugeons moins importants que lui; il omet ou il indique, sans y appuyer, certains faits politiques qui lui paraissent moins importants qu'à nous. Il rappelle avec complaisance les discussions soulevées dans l'Académie par le mot *muscadin*, que des novateurs voulaient écrire *muscardins*, et par le mot *rabougri*, dont Naudé avait demandé la définition aux académiciens, pour s'en prévaloir dans un procès devant le Parlement. Mais Pellisson raconte sommairement et vaguement un litige plus intéressant pour nous que celui de Naudé, le débat de l'Académie avec le Parlement pour l'enregistrement de ses lettres patentes. Pellisson n'indique pas avec assez de précision les causes de cette résistance du Parlement à la volonté de Richelieu; il n'explique pas avec assez de clarté cette méprise singulière de l'opinion publique sur une institution dont on se défie à l'origine comme d'une invention du despotisme, dont on se défiera plus tard comme d'un auxiliaire de la liberté.

L'abbé d'Olivet, qui a repris l'ouvrage de Pellisson où Pellisson l'avait laissé, l'a continué sur le même plan et dans le même esprit. L'Académie est encore pour d'Olivet « une réunion de gens qui ont l'esprit fécond et orné » et consacrent « des heures toujours trop courtes » à la production d'un Dictionnaire que l'Académie a terminé, et d'une rhétorique, d'une poétique, d'une grammaire, que, si je ne me trompe, elle n'a jamais commencées. Ne cherchez pas chez d'Olivet, non plus que chez Pellisson, une histoire de l'institution académique dans ses rapports avec l'État. N'y cherchez pas même une conscience bien claire de cette

liberté, de cette égalité, qui sont les principes constitutifs de l'Académie, dès son origine; encore moins un soin réfléchi de signaler l'influence de plus en plus marquée de ces principes dans l'histoire de l'Académie. Du reste, les premiers historiens de la compagnie sont excusables de n'avoir pas montré distinctement ce que n'avait peut-être pas aperçu l'œil si clairvoyant de son fondateur. Faut-il croire, en effet, que Richelieu avait prévu jusqu'où s'étendrait un jour l'empire des lettres, et surtout l'indépendance de l'Académie qu'il venait de créer? Ce serait croire en réalité que Richelieu avait prévu le XVIIIe siècle et le déplacement de la souveraineté, qui passe des mains du pouvoir dans celles de l'opinion. La vue de Richelieu, quoique longue, ne portait sans doute pas jusque-là, et j'incline à penser que l'Académie a dépassé l'attente de son fondateur. Ce qui le prouve, c'est précisément la sécurité avec laquelle cette main despotique déposa dans le berceau de la compagnie les deux grands principes de la liberté et de l'égalité. Richelieu crut à une liberté purement littéraire, à une égalité qui n'effacerait aucune distinction sociale, et qui ne franchirait pas le seuil de l'Académie. Il ne prévoyait pas, il ne pouvait prévoir que l'autorité de l'État, toute-puissante entre ses mains, descendrait un jour de la royauté dans la nation, ni qu'une compagnie de gens de lettres, née à l'ombre du trône et placée sous sa tutelle, dirigerait au XVIIIe siècle l'émancipation de l'esprit. L'Académie elle-même, pendant la durée du grand siècle, ne comprit pas bien tous ses droits : à plus forte raison ne sut-elle pas en user. M. Mesnard a parfaitement montré la portée de l'institution académique.

« Des hommes qui n'avaient d'autre titre que celui d'écrivain allaient recevoir dans leurs rangs un chancelier de France, et bientôt après un ministre de Louis XIV. Des prélats, des ducs, des maréchaux, un prince même du sang

de Condé, allaient s'asseoir au milieu d'eux, sans qu'il fût accordé à personne aucun droit particulier, *aucun honneur distinctif*, aucune préséance. Qu'on n'oublie pas dans quelle posture soumise les gens de lettres s'étaient tenus jusque-là en présence des grands. Et voici que les pauvres *enfants de la pitié de Bois-Robert* vont de pair avec des secrétaires d'État et des évêques! *Levez-vous, Colletet!* dit à l'humble poëte à genoux devant lui l'évêque de Grasse, son collègue, dans la comédie où Saint-Évremond s'égaye sur ces premiers temps de l'Académie; et la plaisanterie n'empêche pas que *Levez-vous, Colletet!* ne soit bien le mot de ce très-sérieux changement. »

Cela est aussi vrai que bien dit, et il est certain aussi qu'en ne donnant à l'Académie aucun salaire, c'est-à-dire en ne lui imposant aucune sujétion, Richelieu lui assurait l'indépendance, qui venait s'ajouter à l'égalité. Mais quand l'évêque de Grasse disait à Colletet: *Levez-vous*, le poëte à genoux pouvait-il apercevoir dans ce simple mot le sens figuré que M. Mesnard y découvre si spirituellement? Pouvait-il, en se relevant, se prendre pour le symbole de l'égalité conquise? Les académiciens du XVII[e] siècle semblent, il faut le dire, concevoir une opinion plus haute d'eux-mêmes que de l'institution académique; ils ont plus d'orgueil personnel que d'orgueil de corps. Patru disait en 1640 à ses confrères: « N'espérez pas de trouver à l'avenir des hommes qui vous ressemblent. C'est bien assez à notre siècle de s'être vu une fois quarante personnes d'une suffisance, d'une vertu si éminente; un si grand effort n'a pu se faire sans épuiser la nature. » Mais ces quarante génies, dont la création avait épuisé la nature, ne songeaient pas à s'étonner que l'esprit humain, dans leur personne, fût tenu comme en laisse par le premier ministre ou par le roi. L'idée de l'autorité était si puissante, le respect pour la royauté si profond et si universel, que l'Académie regarda souvent comme un hon-

neur l'intervention de son royal protecteur dans les choix académiques, et la substitution de la volonté du maître au libre exercice des prérogatives de la compagnie. Cette inexpérience d'un corps qui ne sait pas ce qu'il peut, et chez qui le respect désarme le droit, éclate dans les naïves actions de grâces que d'Olivet rend à Louis XIV : « Rien de si beau, s'écrie-t-il, dans un roi qui avait toute l'Europe sur les bras, que de lui voir donner une partie de son attention et de ses soins à la discipline intérieure de l'Académie. Surtout lorsqu'il y avait des élections à faire, la qualité du protecteur se faisait sentir, témoin ce qu'on va lire touchant l'élection de M. de La Fontaine. » Et d'Olivet raconte avec reconnaissance que le roi, dans sa bonté, a daigné défendre à l'Académie de nommer M. de La Fontaine, et lui ordonner d'élire M. Despréaux. Voilà l'esprit beaucoup trop monarchique, et beaucoup trop peu académique, qui règne dans l'Académie du XVIIe siècle et dans l'histoire de l'abbé d'Olivet.

Après les agréables récits de Pellisson et de d'Olivet, il restait à retracer l'histoire de l'Académie dans ses rapports avec les divers gouvernements de la France et avec les divers protectorats sous lesquels elle a vécu. Il restait à écrire ce qu'on pourrait nommer, ce que M. Mesnard aurait appelé l'histoire politique de l'Académie française, s'il n'avait craint sans doute qu'un pareil titre ne semblât ériger en corps politique une compagnie qui n'est investie d'aucun pouvoir, et qui n'a d'autorité que dans le domaine des idées. Quel que soit du reste le nom qu'on donne à une semblable histoire, on comprend le point de vue nouveau qui la domine et qui en fait l'histoire véritable, non plus des personnes, mais de l'institution. On y voit peu à peu se dégager ces principes de liberté et d'égalité, enveloppés dans les langes de l'Académie française, et réduits à sommeiller longtemps. On y étudie la transformation d'un corps

de grammairiens et de critiques en une représentation de toutes les forces de la pensée, en une assemblée des états généraux de la littérature : transformation lente, mais inévitable. Une réunion des esprits les plus éminents de la France, rassemblés en corps, revêtus d'une dignité moralement inamissible, en possession d'une constitution propre et de privilèges consacrés, devait infailliblement devenir dans la société française quelque chose de plus qu'une décoration de l'État, et grandir en autorité, en pouvoir, comme les lettres mêmes que cette compagnie représentait.

A mesure que la puissance des lettres s'est étendue, et qu'au lieu d'être surtout les ornements du trône, elles se sont faites les organes de l'esprit public et la voix de la nation, le caractère de l'institution académique a peu à peu changé : l'Académie française a pris naturellement sa part dans l'accroissement d'autorité de la littérature. C'est cette transformation progressivement accomplie dans l'Académie, en même temps que l'émancipation politique dans la société, que M. Royer-Collard justifiait avec éloquence le jour de sa réception. A ceux qui accusaient l'Académie d'usurpation, parce qu'elle venait d'adopter un orateur politique et de contracter alliance avec la tribune, M. Royer-Collard répondait :

« Qu'on n'accuse pas l'Académie d'étendre son empire au delà de ses limites naturelles. La littérature n'est pas un territoire certain qui soit borné par d'autres territoires et qui ne puisse s'agrandir que par une injuste invasion. Rien de l'homme ni de l'univers ne lui est étranger ni interdit.... Entre les circonstances qui sont le plus favorables à la littérature, la liberté politique doit sans doute être comptée au premier rang. Est-ce seulement, Messieurs, parce que la tribune ajoute à la littérature un nouveau genre d'éloquence? Sa puissance va bien plus loin. Il y a

dans la liberté, vous le savez, un profond et beau sentiment d'où jaillissent, comme de leur source naturelle, les grandes pensées aussi bien que les grandes actions. Ce sentiment appartient à la littérature tout entière : ce n'est pas assez dire, il lui est nécessaire. S'il n'était pas dans les esprits, en vain la liberté serait écrite dans les lois, en vain elle retentirait sans cesse dans les paroles et dans les formes du gouvernement; la littérature, desséchée dans sa racine, languirait; elle ne porterait que des fruits insipides; et là où elle fleurit dans tout son éclat, assurez-vous au contraire que, si la liberté n'est pas dans les lois, elle vit néanmoins dans les âmes, elle est présente aux esprits qui la regrettent ou qui l'appellent.... Voici peut-être l'exemple le plus frappant de cette prodigieuse sympathie entre la liberté et les lettres; c'est qu'elle a triomphé de votre fondateur. Cet esprit superbe, mais qui comprenait tout, a vu qu'en vain il destinait l'Académie à l'*immortalité*, s'il ne lui donnait la liberté. De la main de Richelieu vous avez reçu, comme les priviléges nécessaires des lettres, l'élection et l'égalité. La nation en jouit aujourd'hui, mais par la seule nature des choses vous en avez joui avant elle[1]. »

Ces belles paroles expliquent et justifient la transformation, ou, pour mieux parler, le développement naturel de l'Académie française. L'étude des faits, telle que M. Mesnard l'a si heureusement poursuivie dans son livre, confirme cette vue élevée de M. Royer-Collard. L'histoire s'accorde avec le raisonnement pour démontrer qu'une compagnie où toutes les forces de la pensée humaine sont réunies et concentrées, représente nécessairement l'esprit d'un siècle. Sous Louis XIV, où la conscience de la dignité du corps académique est encore imparfaite, où l'Académie semble presque aussi petite par le caractère qu'elle est grande par

1. Voy. M. Mesnard, *Histoire de l'Académie française*, p. 308.

le génie, l'Académie n'en est pas moins, dès qu'elle commence à prendre couleur, l'expression fidèle d'un siècle religieux et monarchique. L'esprit courtisan des académiciens convertit d'abord l'Académie en une sorte de chapelle consacrée au culte royal, et desservie humblement par les plus beaux génies. Puis l'esprit théologique y pénètre, y joue le rôle prépondérant qu'y jouera plus tard l'esprit philosophique, et, à la fin du règne, la bulle *Unigenitus* devient le drapeau sous lequel la littérature donne ouvertement la main à la politique. Sous la Régence, on voit éclater bientôt la lutte entre l'esprit du siècle qui n'est plus et l'esprit du siècle qui commence. L'exclusion de l'abbé de Saint-Pierre est la déclaration de guerre du vieux zèle monarchique du XVIIe siècle contre les idées philosophiques et libérales du temps nouveau. L'Académie est en retard sur la société. Mais Voltaire y entre en 1746, et bientôt après lui, par la brèche ouverte, s'élancent les encyclopédistes, et avec eux la philosophie, c'est-à-dire la forme littéraire de la politique, au XVIIIe siècle, comme au XVIIe c'est la théologie. Sous Louis XVI, quand l'opinion publique s'enivre de ses désirs de réforme et de ses rêves généreux de félicité publique l'Académie, d'accord avec l'opinion, appelle dans son sein Malesherbes et Chastellux; elle veut élire Turgot, et, par son alliance avec les économistes, elle se rapproche de plus en plus de la politique. Enfin quand la la Révolution a émancipé la nation, quand chaque Français est devenu un citoyen, une partie de l'État, un homme politique virtuel, la politique, la forme par excellence de l'activité intellectuelle au XIXe siècle, entre à l'Académie, non plus sous le nom de la théologie, de la philosophie, de l'économie politique, mais sous son propre nom, et par le droit évident que le talent de parler ou d'écrire, appliqué au gouvernement des peuples, a de siéger dans le sénat des lettres, quand c'est un vrai talent, et non une invention

de l'esprit de parti. Ainsi, dans toute la suite de son histoire, l'Académie s'est développée parallèlement à la société française ; elle en a réfléchi les idées, les sentiments et quelquefois les passions. Ce mouvement de plus en plus marqué vers la politique qu'on a signalé dans l'Académie, n'est que le mouvement de la société même, entraînant par une attraction irrésistible l'Académie française dans ses propres voies. Par ses élections, par ses discours, par les sujets des prix qu'elle propose, l'Académie s'est associée forcément à ce progrès perpétuel de la société dans la carrière politique. Elle s'est successivement recrutée dans des opinions diverses, tantôt d'accord et tantôt en dissidence avec les vues des gouvernements. Elle a été tour à tour du parti du pouvoir et du parti de l'opposition. Elle a porté dans l'un et dans l'autre camp des entraînements accidentels ; elle est quelquefois tombée, comme on dit, du côté où elle penchait et où la société penchait avec elle, du côté politique ; elle a eu des faiblesses, elle a commis des fautes, et son nouvel historien, qui la respecte et qui l'aime, les confesse avec une entière franchise. Mais sous tous les régimes, quels qu'ils soient, elle a eu, en définitive, l'honneur de préférer à tous les partis le parti de l'esprit humain, et de défendre invariablement les droits de la pensée. C'est là son unité permanente, dans la diversité de ses opinions et de ses actes. Au-dessus des vicissitudes d'idées et de conduite que traverse nécessairement un corps électif et sans cesse renouvelé, on voit planer dans son histoire, depuis le milieu du XVIIIe siècle, les deux grands principes de liberté et d'égalité qu'elle n'a jamais abandonnés, dès qu'elle a eu conscience d'elle-même, et qu'elle ne pouvait déserter sans commettre une apostasie qui aurait été un suicide.

C'est précisément pour avoir gardé fidèlement cette liberté et cette égalité qu'elle tenait de son origine, que l'Académie

a couru ses plus graves dangers. Une phrase d'un discours académique de Thomas contre « les hommes qui croient avoir à se venger des lettres et de ceux qui les cultivent » atteignit au cœur l'avocat général Séguier, auteur d'un réquisitoire où il avait attaqué la liberté de penser et d'écrire. Séguier communiqua sa colère au chancelier Maupeou, depuis longtemps effarouché des hardiesses libérales de Thomas; Maupeou menaça le courageux académicien de l'envoyer à la Bastille, et l'Académie de la supprimer. Jamais l'Académie n'avait été dans un tel péril. Et cependant Maupeou, qui allait détruire les Parlements, n'osa pas supprimer cette compagnie littéraire qu'il appelait le Parlement des beaux-esprits. Il recula devant un coup d'État académique, comme s'il avait cru l'Académie ou plus populaire ou moins dangereuse qu'on ne lui disait, et, au lieu de jeter son orateur en prison, il rendit à Thomas la permission de parler dans les séances publiques, à condition qu'il serait sage.

Le principe d'égalité fut plus funeste à l'Académie que le principe de liberté. L'Académie, comme disait M. Royer-Collard, avait joui de l'égalité avant la nation; elle avait contribué à l'établir entre les gens de lettres et les grands seigneurs, entre la naissance et l'esprit, et elle avait travaillé par là à préparer l'égalité civique, plus tard établie par la Révolution. Mais ce n'est pas la coutume qu'au lendemain de leur triomphe les principes victorieux se montrent reconnaissants envers les artisans de leur victoire. Dès la fin de 1788, l'opinion publique, qui aurait dû accorder à l'Académie libérale du XVIII[e] siècle une part du respect qu'elle prodigua d'abord aux états généraux, se prit à suspecter l'Académie, le premier domicile de l'égalité en France, comme si elle avait été le dernier foyer de l'aristocratie.

« Il est curieux, dit finement M. Mesnard, de voir atta-

quée comme aristocratique une institution qui, dans notre ancien état social, avait plus que toute autre rapproché et confondu les rangs, mis l'intelligence de niveau avec la noblesse de race, et constitué, comme on l'a dit, une *pairie littéraire*, où le prince du sang n'avait point de préséance sur le simple écrivain.... Mais cette égalité, fondée sur le mérite personnel et sur les talents de l'esprit, ne suffisait plus. L'intelligence était une supériorité qui offensait à son tour. La république des lettres n'était point celle de tous; et dans cette république même, l'Académie était une élite, une *oligarchie*. Le jour où les titres furent abolis, l'abbé Barthélemy put dire en parlant du duc de Nivernais : « Il « n'est plus duc à la cour, mais il l'est encore au Parnasse. » Mais il ne fallait plus de duc nulle part. D'ailleurs l'alliance que les gens de lettres avaient contractée à l'Académie avec les grands seigneurs, et qui était si propre à faire tomber la séparation des classes, n'était plus jugée comme une conquête de l'esprit d'égalité sur la vieille hiérarchie sociale, mais comme un dangereux contact qui avait communiqué à toute la compagnie les préjugés d'une caste impopulaire. L'urbanité, la politesse, dont s'était toujours piquée l'Académie, et jusqu'à ce soin qui lui était confié de veiller sur la pureté de la langue, d'en conserver l'élégance et la délicatesse, tout cela répugnait aux instincts violents et souvent grossiers qui prenaient le dessus. Le moment approchait où le *Dictionnaire* même devait sembler l'œuvre la plus aristocratique, et comme une intolérable insulte à la liberté de la langue révolutionnaire. »

En effet, l'Académie, dénoncée par tous ses ennemis conjurés, par les patriotes ombrageux comme Lanjuinais, par les médiocrités jalouses comme Palissot, par les déserteurs et les ingrats comme Chamfort, l'Académie eut, en 1793, l'honneur de succomber, avec l'égalité et la liberté publiques, sous les coups de cette oligarchie tyrannique qu'on appelle

la Convention. Mourir avec les principes qu'elle représentait, c'était pour l'Académie bien mourir; c'était se montrer digne de renaître aux premiers jours d'ordre et de sécurité qui luiraient pour la France. Bientôt la République, réparant les ruines laissées par la Terreur et fondant l'*Institut national*, rendit aux lettres, sous le nom modeste de classe de littérature, une image affaiblie de l'Académie française. Bientôt le premier Consul, bientôt l'Empereur, jaloux de rattacher le présent au passé, et d'entourer son pouvoir de l'éclat de toutes les gloires, permit à la classe de littérature de revendiquer l'héritage de l'Académie française, sinon d'en reprendre officiellement le nom, et la chargea de distribuer des récompenses littéraires, qui attestaient à la fois chez le maître de la France le désir d'encourager les lettres et celui d'honorer un corps qu'il érigeait en tribunal de l'esprit. Sans doute quelques nuages troublèrent la bonne intelligence de l'Empereur et de l'Académie. Le discours de Chateaubriand faillit enfanter une tempête. Mais l'élection même de Chateaubriand et celle de Lemercier prouvent la liberté que l'Empereur laissait aux élections académiques, et c'est un fait digne de mémoire qu'un an après avoir raturé de sa main le discours de Chateaubriand, Napoléon désigna lui-même à l'Institut le *Génie du Christianisme* pour un des prix décennaux. Napoléon, qui comme Richelieu avait l'esprit superbe, et qui, comme lui, comprenait tout, devenait lui-même, après Richelieu, ce que M. Royer-Collard appelait tout à l'heure un exemple frappant de la sympathie de la liberté pour les lettres. Napoléon, qui, lui aussi, aurait bien voulu destiner à l'immortalité la littérature de son règne, avait la sagesse de laisser à l'Académie une indépendance relative, qui honore le gouvernement de l'Empire. L'Empire surveilla, il ne persécuta pas l'Académie. Il ne pesa pas sur ses élections, il ne dicta pas ses choix, il ne poussa pas les hom-

mes d'État du nouveau régime à disputer aux hommes de lettres les fauteuils académiques, et, quand le ministre Champagny refusa de se mettre sur les rangs pour succéder à Collin d'Harleville, Champagny eut l'approbation de l'Empereur. Si l'on juge sans passion, si l'on tient compte de la toute-puissance que les institutions de la France donnaient alors au gouvernement, l'Empire fit un usage modéré de son autorité dans ses rapports avec l'Académie française, et l'Académie française conserva une dignité difficile à garder devant l'omnipotence. Cette épreuve périlleuse pour l'honneur des lettres et pour la modération de l'État fut en définitive honorable pour l'État et pour les lettres, et, par l'effet de ce progrès général de la société qui ressemble à la force des choses, l'Académie sous l'Empire fut moins grande, mais plus digne, que l'Académie sous Louis XIV, et Napoléon, moins ami des lettres que Louis XIV, montra plus de respect que lui pour l'indépendance de l'Académie.

Si l'Académie française a vécu sous tous les gouvernements et n'a pu périr que sous l'anarchie ; si, dès qu'elle a compris ses droits et ses devoirs, elle a défendu en France la cause de la pensée et représenté impunément l'égalité et la liberté, même sous les régimes à qui ces deux principes devaient le plus déplaire, c'est que l'Académie est une institution vraiment française, et qu'elle a des racines profondes dans les mœurs publiques de notre pays. Depuis sa naissance jusqu'à nos jours, elle a été souvent en butte aux dénonciations politiques, comme aux épigrammes littéraires, et presque toujours les gouvernements ont été plus modérés à son égard que les partis : Maupeou lui-même a eu moins de passion contre l'Académie que l'académicien Séguier. « Mais, pour l'honneur du pays, il ne suffit pas que chez ceux qui gouvernent il n'y ait aucune intention de porter atteinte à une institution respectable; il ne faut pas que

l'opinion publique semble prête à la trahir et à prévoir sa chute, avec la résolution d'y applaudir : ce serait trop d'aveuglement et de légèreté de la part de ceux qui aiment sincèrement les lettres et leur liberté. Qu'ils laissent de côté de vulgaires préventions, des jalousies mesquines, d'étroites questions de personnes, et qu'ils se demandent sérieusement si, le jour où l'Académie française tomberait, notre république littéraire ne perdrait rien de sa dignité et de ses franchises. » Telles sont les conclusions de M. Mesnard; tous les amis des lettres en approuveront la justesse. L'Académie française, tant qu'elle restera dans la mesure de son droit et dans la vérité de ses traditions, n'a rien à craindre du pouvoir, trop raisonnable pour céder aux suggestions des ultras de son parti. Le danger, s'il y avait un danger, viendrait non de l'État, qui n'a pas l'intolérance que les ultras lui souhaiteraient, et qui supporte dans un corps monarchique et séculaire l'exercice régulier des libertés aacdémiques, comme le jeu naturel de l'institution; le danger viendrait plutôt de l'injustice de l'opinion, aisément prévenue contre les corps privilégiés, qu'on lui représente comme hostiles aux principes mêmes dont ils sont les gardiens. Je connais peu de livres qui soient plus propres que celui de M. Mesnard à éclairer l'opinion publique, qui méritent plus de confiance, et qui puissent exercer plus d'autorité, parce que je n'en connais guère où il y ait plus de modération persuasive, plus de raison et plus d'esprit.

(*Journal des Débats*, 14 mars 1857.)

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES.

ÉTUDES LITTÉRAIRES ET MORALES.

FIN DE LA TABLE DU TROISIÈME VOLUME.

Paris. — Imprimerie de Ch. Lahure et Cie, rue de Fleurus, 9.

